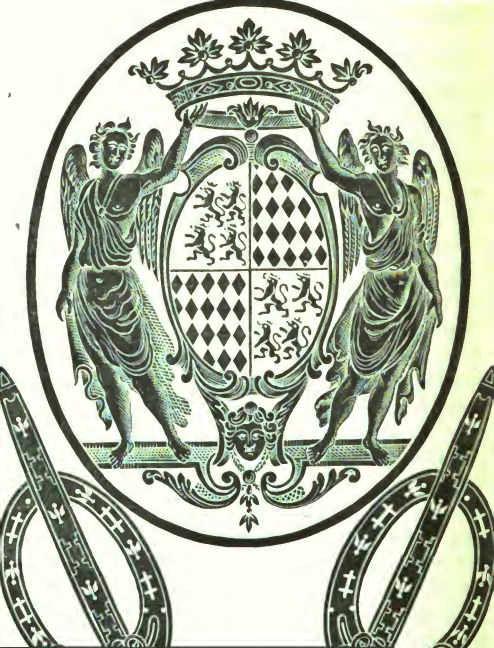




Revue d'Alsace

Fédération des sociétés d'histoire et
d'archéologie d'Alsace

Feb 27. 3. 19



No 8024



REVUE D'ALSACE'

REVUE D'ALSACE

TOME XII^e DE LA NOUVELLE SÉRIE

ET

TOME XXXIV^e DE LA COLLECTION



COLMAR
jusqu'en 1871

BELFORT
1, Rue de l'Eglise, 1
depuis l'annexion

1883

Fr 27.3.19
~~Ger 27.2.10~~

Harvard College Library

APR 18 1908

Hohenzollern Collection

Gift of A. C. Coolidge

LETTRES INÉDITES
DU
GÉNÉRAL RAPP

A
M. MICHEL PAIRA, BANQUIER A PARIS

Le général Rapp, né à Colmar, le 27 avril 1771, mort à Rheinweiler, le 8 novembre 1821, fut jusqu'à la fin de sa carrière en relation d'amitié et d'intérêts avec l'un de ses compatriotes, M. Michel Paira, né à Sainto-Marie-aux-Mines et établi banquier à Paris. Les lettres qui vont suivre, communiquées à la *Revue d'Alsace* par un descendant de Michel Paira, compléteront les biographies consacrées à la mémoire d'un homme qui a sa place dans l'épopée impériale et les annales alsaciennes.

Boulogne, le 6 thermidor.

J'ai été bien fâché, mon cher Paira, d'avoir été obligé de partir si précipitamment de Paris et sans vous voir. Je suis arrivé ici dans vingt-quatre heures de tems; l'Empereur devoit partir six heures après moi, mais il paraît qu'il est survenu quelques affaires qui ont retardé son départ.

J'ai été bien fâché de quitter ma pauvre femme sans avoir eu presque le tems de renouveler connaissance; vous con-

viendrez que c'est bien terrible, mais j'espère que le tems viendra, où je ne courerai plus tant et que je deviendrai un mari plus assidu.

Nous nous préparons à faire le grand saut; on n'attend plus que le signal, tout est pour ainsi dire prêt.

J'espère que vous irez voir quelques fois ma femme et ma famille et que vous me donnerez de leurs nouvelles ainsi que des vôtres. Croyez, mon cher Paira, à tout mon attachement.

RAPP.

Au quartier général impérial, le 4 fructidor.

Nous sommes toujours ici sur le qui vive, mon cher Paira, et prêt à faire le grand saut. Toute l'armée est dans la meilleure disposition, mais je crains bien que le plan conçu par l'Empereur n'ait éprouvé un peu de difficulté et que la descente pourra encore être remise. Dans tous les cas nous donnons bien de l'inquiétude aux ennemis, car leur station est aujourd'hui plus nombreuse que jamais et quel tems qu'il fasse elle ne quitte plus nos côtes.

Ma pauvre femme voyage. Je reçois tous les jours de ses nouvelles. Elle paraît prendre son mal en patience. Je vous assure, mon cher Paira, que je ne saurais assez me féliciter du bon choix que j'ai fait en épousant cette jeune personne. Elle a des qualités rares pour son âge. Elle m'a parlé de vous dans une de ses lettres et elle m'assure qu'elle n'oubliera jamais le service que vous nous avez rendu à tous les deux.

J'ai reçu des nouvelles rassurantes sur l'affaire de Raguideau et j'espère que je ne perdrai pas un sol, mais je vous promets que quand j'en serai débarrassé je ne m'y frotterai plus. Je suivrai vos conseils et je vous consulterai dorénavant mieux sur mes intérêts.

Si par hasard j'avois besoin de quelque argent étant ici, pour quelques dépenses que l'on fait chez nous, me permet-

triez vous de vous adresser mon valet de chambre à qui vous pourriez en donner sur son simple reçu et à mon ordre. Nous avons encore un compte à arranger, nous finirons tout cela quand je serai de retour à Paris.

Dites bien à Madame Paira combien j'ai été fâché d'être parti de Paris sans l'avoir vue. Je réparerai tout cela à mon retour.

J'ai parlé à Moncey de votre beau-frère. Il promet toujours qu'il pensera à lui. Cette fois-ci il m'a donné des assurances positives qu'il ne l'oubliera pas. Je voudrais tant, mon cher Paira, trouver l'occasion de vous être agréable. L'amitié que vous m'avez toujours témoignée est au reste bien payée de retour, car je ne sais pas ce que je ne ferais pas pour vous et les vôtres.

Adieu, mon cher, je vous embrasse de cœur et je vous assure de tout mon attachement.

RAPP.

Voulez-vous me rappeler au souvenir de toute votre famille et prier Madame Paira d'accorder toujours un peu d'amitié à ma femme.

Strasbourg, le 7 vendémiaire.

J'ai reçu aujourd'hui votre billet, mon cher Paira, ainsi que les deux lettres d'échange. Je vous renvoie le billet de la banque et vous prie de le remettre à mon valet de chambre, Fontaine. Je vous renvoie aussi les deux lettres de change signées comme vous le désirez.

Nous partrons demain pour Spire, où sera le quartier général de S. M. Nous irons bientôt faire de la bonne besogne, vous verrez bien du nouveau dans trois semaines. Je vous donnerai de mes nouvelles le plus souvent possible, prenez courage et vous verrez que tout ira bien.

Adieu, mon cher Paira, je suis pour la vie votre meilleur ami.

RAPP.

Au quartier général impérial à Elchingen,
près d'Ulm, le 25 vendémiaire.

Vous vous appellerez sans doute, mon cher Paira, ce que je vous ai prédit avant mon départ de Paris. Jamais on n'a plus malmené une armée comme l'est celle des Autrichiens ; nous sommes maîtres dans ce moment de 40,000 Autrichiens prisonniers sans les tués et blessés. Ulm a capitulé aujourd'hui, on en ramasse encore à chaque instant de tous les côtés, enfin leur armée d'Allemagne n'existe plus ; les petits corps qui fuient de toute part échapperont difficilement ou ne se rallieront pas avant quatre mois. Nous allons marcher sur les Russes qui sont déjà moitié battus et qui n'arrivent pas aussi vite qu'on le disoit ; nous en aurons plus beau-jeu que des Autrichiens, parcequ'ils sont plus fatigués et qu'ils viennent de plus loin, enfin, mon cher Paira, cette guerre-ci sera la plus heureuse et la plus promptement finie, nous n'avons plus que des succès brillants à espérer, comptez y. Quel homme que l'Empereur, jamais on n'a vu faire la guerre avec plus d'audace, de talens et de bonheur.

Adieu, mon cher Paira, je vous embrasse de cœur.

RAPP.

Strasbourg, le 1^{er} août 1806.

Je suis toujours à vous attendre, mon cher Paira, mais je crois que vous faites comme moi, vous promettez souvent aux Alsaciens d'aller les voir mais on n'aime pas quitter cette belle vie de Paris à moins que l'on y soit forcé.

Je sais que ma femme va vous voir souvent à la campagne et qu'elle s'y plait beaucoup.

Je suis ici dans les diners, les fêtes et les paperasses jusqu'au col, mais j'espère que cela ne durera si longtems que jo le croyais d'abord.

J'ai été à Colmar. Vous êtes bien aimé dans ce pays là et on a raison.

Adieu, mon cher Paira, je vous embrasse et vous aime bien.

RAPP.

Strasbourg, le 12 septembre 1806.

Ma femme doit venir me rejoindre pour quelque tems, mon cher Paira. J'aurais bien désiré que vous eussiez pû l'accompagner pour venir me voir ainsi que notre belle Alsace et nos compatriotes qui vous aiment tous beaucoup.

Je ne sais pas s'il ne faudra pas recommencer à se battre. Je vous réponds que cette fois nous les mènerons encore bien plus dûrement que nous l'avons fait jusqu'à présent et ils le méritent. L'Empereur a été trop bon avec eux.

Si ma femme avoit besoin de fonds pour venir me rejoindre, et comme je n'en doute pas, je vous prierais, mon cher, de lui en avancer.

Croyez, je vous prie, à tout mon attachement. Je vous embrasse.

RAPP.

Strasbourg, le 28 septembre 1806.

Je suis au moment de quitter cette ville, mon cher Paira, pour aller rejoindre l'Empereur, mes équipages sont déjà partis.

Vous auriez bien fait de venir accompagner ma femme, je vous aurais au moins pu voir deux fois vingt-quatre heures, c'est-à-dire aussi longtems que ma femme a resté avec moi. La première nuit que j'ai passée avec elle l'Empereur m'a

fait réveiller par un courrier en m'annonçant de me tenir prêt à partir. Je fais embarquer sur le Rhin tout ce que nous avons de disponible. Ma mission sera à peu près achevée le 1^{er} du mois prochain, et je pense que j'irai rejoindre Sa Majesté à cette époque.

Il y a des personnes, mon cher Paira, qui ne veulent pas croire à la guerre malgré tous ces énormes préparatifs. Les Prussiens paraissent pourtant bien décidés.

Ma femme est dans le Haut-Rhin; on lui donnera après demain une belle fête à Colmar. Mes occupations ne m'ont pas permis d'en être.

Je vous prierai, mon cher Paira, de vous faire rembourser ce que je vous dois par la maison Sœhné. Vous n'aurez qu'à leur faire voir ces deux lignes et leur laisser un reçu. Je vous remercie de l'empressement que vous avez mis à être agréable à ma femme; je reconnais toujours là votre cœur obligeant et votre amitié pour moi. Soyez bien sûr que vous êtes bien payé de retour et que dans la prospérité comme dans l'adversité je serai toujours votre bien sincère ami; vous n'en doutez pas j'espère. Je pense être peu démonstratif, mais mon attachement n'en est pas moins bien sincère et bien solide. Je vous ai déjà souvent dit que vous êtes un des hommes du monde que j'estime et que j'aime le plus; je vous le réitère encore cette fois-ci avant d'aller rosser les Prussiens.

Adieu, mon cher Paira, croyez à tous les sentiments que j'ai pour vous. Je vous embrasse.

RAPP.

Mes compliments à toute votre famille. Dites à Madame Paira que je lui enverrai une paire d'oreilles prussiennes salées.

Weimar, le 16 octobre 1806.

L'armée prussienne est perdue, mon cher Paira. Sans ce

qu'elle a perdu à la bataille de Iena, nous leur avons encore pris une vingtaine de mille hommes à Erfurt et les environs.

Je vous embrasse.

RAPP.

Berlin, le 6 novembre 1806.

Je ne reçois plus de vos nouvelles, mon cher Paira, je vous écris cependant quelquesfois.

Nous avons nos avant-postes à Posen, les Polonais ont beau-jeu s'ils veulent secouer le joug. L'armée prussienne est réellement dans un état déplorable, une pareille déroute est sans exemple. Il n'existe plus qu'un seul corps de leur armée, c'est celui de Blucher, quand il sera pris ils n'auront plus personne.

Les Russes étoient en route. Les bruits courent aujourd'hui qu'ils se sont arrêtés lorsqu'ils ont appris le désastre des Prussiens. Ils venoient sans artillerie, comptant sur celle des Prussiens qui est tout entière entre nos mains.

L'Empereur se porte à charme. Il résiste mieux à toutes les fatigues qu'aucun de nous autres.

Adieu, mon cher Paira, je suis tout à vous et vous embrasse.

RAPP.

Thorn, le 25 mars 1807.

Je reçois, mon cher Paira, votre lettre du 9 mars, où vous me faites des reproches de ce que je ne vous écris pas. Vous devez cependant avoir reçu plusieurs de mes lettres.

Je suis ici depuis trois semaines à faire fortifier la ville et à envoyer des troupes et des vivres à l'armée. Voilà comme je passe ma convalescence.

Mon bras est tout-à-fait guéri et si l'Empereur m'avait écouté je serais à l'armée depuis trois semaines; ¹ mais il ne

¹ Blessé au bras à la bataille d'Austerlitz (2 décembre 1805).

le veut pas encore et je crois qu'il a raison, car j'ai de fortes douleurs et de grandes faiblesses au bras. Si nous avions la paix, j'irais aux eaux avant de m'en retourner à Paris. L'Empereur a voulu que je m'en aille, mais je n'ai pas voulu.

Vous avez tort de vous inquiéter sur le sort de notre armée. Notre position est belle et nous mangerions les Russes s'ils avaient bien envie de se battre; mais ils conviennent eux-mêmes qu'ils ont plus besoin de repos que nous.

Je voudrais bien être à portée de recevoir votre visite; mais la distance est trop forte.

Adieu, mon cher Paira, croyez à tout mon attachement.

RAPP.

Dantzic, le 16 novembre 1807.

Il y a longtemps que je ne vous ai donné de mes nouvelles, mon cher Paira; mon amitié pour vous et les vôtres n'en est pas moins toujours la même.

Les affaires de Vaulerbergh ont mal fini. Cela ne pouvoit pas manquer d'après les dispositions des ministres. MM. Després et Ouvrard sont cause de tous ces malheurs qui ne laissent pas de me donner bien du chagrin, moi qui en a jamais eû dans ma vie. Je pense que vous ne perdrez rien dans tout ceci.

Je sais que ma femme vous doit 10,000 francs. Je vous les payerai, vous pouvez être tranquille.

L'Empereur vient de me donner un témoignage agréable. Je vous le dirai quand je serai à Paris.

Je suis toujours, comme vous voyez, un grave gouverneur. J'ai beaucoup de besogno ici et je voudrais l'avoir terminée.

Si vous trouviez quelqu'un qui voulût acheter mon hotel je le lui vendrais pour ce qu'il m'a coûté. Je voudrais me rapprocher des Tuileries.

Il faut que j'envoie à Madame Paira une palatine de mon

gouvernement, mais j'attends pour cela quelque chose qui en vaudra la peine.

Je reçois souvent des lettres de l'Empereur. Il ne m'a pas dit un mot de mon beau-père.

Adieu mon cher Paira, tout à vous et je vous embrasse.

RAPP.

Paris, le 2 février 1809.

Je reçois, mon cher Paira, le billet de votre agent de change, qui vous annonce l'achat pour mon compte de cent mille francs de bons de liquidation. Je vous prie de les garder chez vous lorsqu'ils vous seront remis. tout à vous.

C^{te} RAPP.

Franckfort, le 2 juin 1810.

Je pars de cette ville ce soir, mon cher Paira. Je vous ai envoyé par Bethmann la somme de 30,000 francs en compte des 45,000 et quelques que je vous dois. Dans quelques semaines d'ici, je vous ferai payer par Stutz ce qui restera à vous payer. Je vous enverrai aussi dans quelque tems d'ici quelques autres fonds.

Partout où l'on a pu me parler de M^{me} Rapp on m'a félicité d'en être débarrassé. Vous ne vous faites pas d'idée de la réputation qu'elle avoit. Je regarde comme un véritable bienfait du ciel de ne plus l'avoir pour femme et comme une véritable punition d'avoir été son mari. Il est inconcevable que cette jeune femme ait pu mettre si peu de ménagement à sa conduite dévergondée. Tous mes amis se réjouissent qu'elle ne soit plus à moi. Sa réputation est terrible, il n'y avait que moi qui ignorait la plupart de ses infamies.

La conduite des parens de M^{me} Rapp transpire aussi. On est bien surpris de les voir mettre si peu de procédés et de pré-

venance dans les arrangemens qui finiront toujours d'avoir lieu. Dans tous les cas vous ne me verrez plus à Paris de si tôt et nous verrons qui sera le premier fatigué.

Adieu, mon cher Paira, donnez moi de vos nouvelles. Je vous embrasse.

RAPP.

P.-S. — Il parait que la flotte ennemie vient d'entrer dans la Baltique.

Dantzick, le 21 juin 1810.

Je suis ici depuis dix jours, mon cher Paira. J'ai eu des occupations depuis, car j'ai trouvé les affaires un peu en désordre.

Je pense que vous aurez reçu les trente mille francs que je vous ai adressés de Franckfort. Je compte vous envoyer le reste dans peu de tems d'ici.

Nous sommes le 21 juin et je suis obligé de faire du feu chez moi. Vous pourrez vous faire une idée du climat que j'habite.

J'ai été reçu dans ce pays ci comme un souverain, malgré les ordres que j'avois envoyés pour qu'on ne fasso pas de folies. J'ai voulu surprendre les Dantzikois à l'improviste, mais il m'a été de toute impossibilité d'éviter une réception brillante.

Adieu, mon cher Paira, donnez-moi de vos nouvelles et croyez à mon attachement.

RAPP.

Dantzik, le 10 juillet 1810.

J'ai reçu vos deux lettres, mon cher Paira ; je vous remercie de votre souvenir et des détails que vous me donnez sur ce qui se passe au f. b. du Roule. Je vous autorise à donner à M^{me} Rapp douze cents francs par mois à commencer du 1^{er} juillet de cette année. Je pense que ses parens trouveront

cette pension raisonnable en attendant que les affaires soient terminées.

Je verrai ce qu'il y aura à faire pour Lanfrey.

Adieu, mon cher Paira, donnez moi de vos nouvelles souvent :

Je vous embrasse

RAPP.

Dantzig, le 28 juillet 1810.

Vous aurez sans doute reçu mes lettres, mon cher Paira. Plusieurs des vôtres me sont parvenues, mais très tard, le service de la poste étant très irrégulier. Vous serez surpris de ne pas voir mon écriture. Je garde le lit depuis huit jours. J'espère en être bientôt quitte. Il a fallu payer mon tribut et me réaclimater.

J'ai reçu la copie d'un mémoire que M^{me} Rapp a présenté contre moi au tribunal de 1^{re} instance. D'après ce mémoire, où je suis si maltraité, c'est moi qui ai tous les torts. M^{me} Rapp a toujours été un ange de bonté, de sagesse et d'un amour exemplaire pour son mari, qui n'a jamais été qu'un mauvais sujet et qui a constamment tenu une conduite horrible envers elle. Voilà, mon cher Paira, ce petit échantillon de femme qui a été élevé d'une manière si simple, avec des principes si sévères, qui est la bonté même et que vous me vantiez tant avant mon mariage. — Il faut convenir que les parents, qui ne peuvent manquer d'avoir donné des conseils à cette malheureuse, sont bien coupables. Je ne me serais jamais imaginé que la perfidie s'était nichée chez des gens dont vous me vantiez tant la loyauté. Dans tous les cas, de quelle manière je sorte de cette affaire, je dois me croire bien heureux, puisqu'on s'est entièrement démasqué. Voilà, mon cher Paira, la récompense de l'intérêt chaud et continu que je n'ai cessé de prendre à cette famille du tems qu'il était ques-

tion d'arrêter, de faire faire le procès, de faire fusiller et de confisquer ses biens ; voilà enfin la récompense des inquiétudes, des tracasseries, des tourments et de tout plein de désagréments causés par des gens qui n'avaient que l'honneur dans la bouche et non pas dans le cœur et dont la fillo, depuis deux mois après mon mariage, ne cesse de me causer les chagrins les plus noirs et les plus cuisants.

Je sais que l'affaire devait être portée devant les juges le 26 de ce mois ; peut être est-elle terminée maintenant. J'ignore encore comment. On a voulu profiter de mon éloignement pour tromper le tribunal ; on voulait empêcher que je me justifiasse. Dans tous les cas je viens d'envoyer un mémoire à l'Empereur.

Aussitôt que les Anglais auront quitté la Baltique, je compte aller à Paris pour y passer trois mois.

De la main du général :

Je vous renouvelle, mon cher Paira, l'assurance de mon bien sincère attachement.

RAPP.

Dantzik, le 24 septembre 1810.

Je vous envoie, mon cher Paira, une lettre du ministre de l'intérieur qui m'annonce que Spies a été nommé à la place qu'il a demandée. Je ne mets jamais de prétention à faire le bien quand je trouve l'occasion, mais dans cette circonstance je serai bien aise que Spies sache qu'il ne doit pas sa place à l'ancien préfet, Schée, que je n'aime pas pour bien des motifs.

Je suis bien aise de vous savoir de retour à Paris. Je sais que vous avez été bien reçu à Colmar.

A peine la fièvre m'a-t-elle quitté que j'ai été très incommodé par le sang ; heureusement qu'une hémorragie m'a rétabli.

Un de mes postes avancé à la pointe de la presqu'isle d'Héla

s'est battu pendant trois jours avec les Anglais qui ont cherché à débarquer pour l'enlever; on s'est battu avec une opiniâtreté terrible. Ce sont des Polonais qui ont eu cette affaire; ils se battront bientôt aussi bien que nous.

Lanfrey est arrivé dans un mauvais moment pour faire des affaires, le commerce étant tout à fait en stagnation.

Je suis tout à vous

RAPP.

Dantzik, le 7 novembre 1810.

J'ai reçu votre dernière lettre, mon cher Paira. Vous ne me dites rien de la nouvelle détention de M. Vauberbergh. Je l'ai apprise il y a quelques jours et j'ai écrit de suite à Paris pour lui. Je veux prouver à ces gens-là que je suis plus généreux qu'eux.

5 livres font l'admiration de tout Dantzik. [ils n]ous font passer de bons momens.

Les Anglais ont éprouvé de bien grandes pertes dans la Baltique à la suite d'une tempête.

Je suis tout à vous.

RAPP.

Le ministre m'a annoncé qu'il avoit placé Bach. J'ai sù aussi que votre protégé Fournier l'étoit.

Dantzik, le 24 novembre 1810.

Mon cher Paira.

J'ai appris par plusieurs personnes de Paris que M^{me} Rapp a mis le comble à sa conduite inouïe, en faisant mettre le scellé chez moi quoi qu'on fut en négociation, et peut-être au moment où j'écrivais à plusieurs personnages pour qu'on fasse mettre en liberté son père. Vous pouvez penser que ce dernier procédé ne contribue pas peu à me féliciter

encore sur le bonheur d'être bientôt étranger à une famille qui se conduit si horriblement mal envers quelqu'un qui n'a cessé de leur donner des preuves d'intérêt et d'une constante amitié. Les personnes qui m'écrivent de Paris ne peuvent assez me faire compliment sur le véritable bonheur dont je jouirai bientôt, bonheur qui m'étoit si étranger depuis le jour fatal de mon mariage. Je perds presque toutes les épargnes de la fortune que je tiens de mon Souverain, mais rien ne pourra jamais me payer le plaisir que j'aurai quand je serai libre après avoir eû affaire à une femme et une famille si coupable d'ingratitude, premier vice de la société.

L'Empereur vient de me donner encore 20,000 livres de rentes de plus. La fortune s'en va d'un côté, mais elle vient de l'autre. Je puis dire qu'elle n'arrive pas à un homme qui n'en est pas digne. Je crois avoir toujours été l'homme de bien, réputation qui ne fera qu'augmenter quand on connaîtra toute la conduite des habitans du f. b. du roule.

J'ai appris que Paulet étoit aussi en prison. J'ai écrit sur le champ pour lui. Je veux prouver que le manque d'égards et de délicatesse ne peuvent rien sur ce qu'on doit au malheur.

Adieu, mon cher Paira, tout à vous.

RAPP.

Dantzik, le 17 décembre 1810.

Je ne reçois plus de vos nouvelles, mon cher Paira, et je vous écris pourtant souvent. Je vous ai dit dans ma dernière que j'avois écrit à plusieurs personnages de poids pour M. Vaulerbergh. J'ai surtout demandé pour lui l'indulgence de celui qui est du plus grand poids. Je ne sais ce que tout cela deviendra.

Le lendemain que j'ai écrit, j'ai appris que M^{re} Rapp se permettait une indignité après l'autre. Jugez si je dois être

content d'être débarrassé d'une parenté qui est si peu familiarisé avec les procédés délicats.

Je crois que je recevrai mon congé de deux mois incessamment. Si les scellés ne sont pas levés chez moi, j'irai me mettre en hôtel garni. Je prouverai à ces gens là que j'ai plus de cœur qu'eux.

Comme il paraît presque certain que mon hôtel ne me restera pas, tâchez donc de m'en trouver un et surtout bien commode. Que dites-vous de Frascati?

On m'a beaucoup écrit de Paris du tableau de la bataille d'Austerlitz. Dites-moi si vous l'avez vu.

Est-il vrai que Paulet est aussi à St-Pélagie? Parlez-moi donc de cette affaire. Ne croyez-vous pas que c'est une punition du ciel qui accable cette famille?

Adieu, mon cher Paira, je suis tout à vous et pour la vie

RAPP.

Vos livres font le tour chez toutes les jolies femmes de cette ville. Ils intéressent tout le monde. Mes complimens à tout le monde.

Dantzik, le 29 décembre 1810.

Le porteur de cette lettre, mon cher Paira, est un de mes compatriotes, M. Goll, lieutenant-colonel du génie du gouvernement de Dantzik. Il se rendra à Paris, appelé par S. M. pour y assister au conseil du mois de Janvier. Il paraît qu'à son retour nous nous fortifierons ici à être inexpugnables.

Je vois par votre dernière lettre que M. Vaulerbergh a toujours de l'attachement pour moi; s'il avoit montré du caractère dans la malheureuse affaire de sa fille, nous aurions tout arrangé d'une manière juste et équitable et on n'aurait pas fait tant de bruit. Toutes les injustices de cette famille ne m'empêchent pas de prendre le plus vif et sincère intérêt au sort qui l'accable.

Demandez à M. Partoldy ce que sont devenus les chaal de cachemir dont j'avais promis un à Madame Paira. Ils sont bien long à arriver.

Les affaires de nos environs m'empêcheront pout-êtro d'aller à Paris. Je n'ai pas encore perdu l'espérance.

Adieu, tout à vous,

RAPP.

Dantzik, le 18 janvier 1811.

Mon cher Paira,

J'ai reçu votre dernière lettre avec la lettre de change sur M. Socrmans. Elle a été acceptée et je vous tiendrai compte du montant.

M. le capitaine Gourgaud qui a été pendant quelque tems en mission aura le plaisir de vous remettre cette lettre; il vous dira que je suis bien sage.

Vous vous plaignez des malheureux tems. Venez ici et vous verrez bien plus do misère.

Je suis tout à vous et vous embrasse.

RAPP.

Dantzik, le 20 février 1811.

J'ai reçu vos deux lettres, mon cher Paira. Vous me faites des reproches d'avoir trop payé mon hôtel dans la transaction qui a été faite; vous vous trompez lorsque vous vous imaginez qu'il me coûte 600,000 fr. J'avais à choisir entre deux propositions; on me demandait pour terminer avec *cette indigne famille* 150,000 fr., la maison et les terres, ou 600,000 fr. en conservant la maison. Elle ne me coûte donc que 450,000 fr. J'aimais mieux la conserver pour ce prix que d'en acheter une autre, où il aurait encore fallu faire de nouvelles dépenses. Vous mo dites dans votre dernière qu'on en trouvait facilement pour 200,000 fr., mais quand on en veut sérieusement

faire l'acquisition on en trouve plus à moins de les payer fort chers et il y a outre cela beaucoup de dépenses à faire pour l'arrangement et les meubles. L'hôtel Monmorin est fini et magnifique; si j'avois pu le vendre il y a un an j'en aurais eu 700,000 fr. Je pourrai encore trouver une bonne occasion.

Je ne vous parlerai plus de la famille du Roule. Je s'en dirai pour la dernière fois que j'en suis débarrassé d'une manière bien sensible à ma fortune que j'ai gagnée à la pointe de mon sabre. On s'est conduit avec moi comme ne feroit pas la canaille la plus renommée de Paris. L'ingratitude est le crime le plus noir et le plus coupable. Cette famille ne sait pas ce que j'ai fait pour elle autrefois ou elle ne veut pas le savoir. On savoit depuis plusieurs années que la fille se conduisoit horriblement mal avec moi; on m'a vû répondre à cette conduite par des bons procédés. La mesure enfin étoit comblée; j'avois entre mes mains les moyens de faire enfermer ce petit monstre pendant dix années si j'avois voulu. J'ai eu la générosité de brûler les preuves devant ses parens, qui ainsi que la fille se sont conduits depuis comme de véritables canailles envers moi, au lieu d'être reconnoissants. Je ne leur demandai rien d'injuste. M^{me} Vaulerbergh savoit ce que m'a coûté sa fille puisqu'elle maniait ma fortune à son gré. Au reste je ne vous en parlerai plus, c'est pour la dernière fois; je vous répéterai seulement que tout ce qui tient à cette famille *est mort pour moi dans ce monde ci*. Quant aux sacrifices énormes que je fais, je les supporterai avec courage; tout ce qui est arrivé et qui arrivera à ces indignes créatures est une punition du ciel. L'Empereur les connoissoit mieux que moi.

J'ai voulu faire acheter le petit hotel Brunois que nous avons vû ensemble. On en demande 300,000 fr. dans le mauvais état où il se trouve. Le mien vaudrait donc un million.

Adieu, mon cher Paira. Je vous réitère l'assurance de mes vieux et fidèles sentiments.

RAPP.

Dantzik, le 14 mars 1811.

D'après les nouvelles reçues dernièrement, il paraît, mon cher Paira, que la ci-devant M^{me} Rapp m'a fait citer devant le tribunal le 28 passé. J'ai vu les articles de l'accusation portée contre moi. D'après cela je suis un monstre et Madame est devenue tout d'un coup la vertu personnifiée. On m'a assuré que Lanfrey avoit aussi été désigné par Madame pour témoigner contre moi, *sans doute parcequ'il a été mal reçu par moi ici.*

Votre effet de 6000 fr. sur Soermans n'est pas encore arrivé. Je le ferai payer à Wolff et Andriel que M. Rougemont connott, car je n'ai pas besoin d'argent en ce moment.

Adieu, mon cher Paira, je suis tout à vous.

RAPP.

Dantzik, le 19 avril 1811.

Je viens de recevoir votre dernière lettre, mon cher Paira. Je tâcherai d'oublier peu à peu toutes mes peines domestiques. Je ne manque pas au reste de distraction, car dans peu de jours j'aurai 22,000 hommes sous mes ordres, qui me donnent bien de la besogne.

Je vous envoie ci-joint une lettre de change de 30,000 fr. par M. Rougemont. Je l'ai passée à votre ordre. C'est le produit des prises faites par deux de mes corsaires et où j'ai pris un intérêt très grand pour encourager les courses. Jusqu'à présent j'y ai perdu 12,000 fr. payez avec cette somme ce que je vous dois, je veux payer toutes mes dettes peu à peu.

Adieu, tout à vous.

RAPP.

Remettez la lettre ci-jointe à Lanfrey.

Dantzik, le 2 mai 1811.

Je vous envoie, mon cher Paira, une traite sur M. Rouge-

mont que je vous prie de vouloir bien faire payer pour mon compte.

Je suis bien occupé. J'aurai dans trois semaines à peu près 22,000 hommes sous mes ordres.

Adieu, je suis tout à vous.

RAPP.

P.-S. — Gérard et Denier, tous deux artistes, doivent vous présenter deux bons que je leur ai adressés à acquitter chez vous.

Dantzik, le 8 octobre 1811.

J'ai reçu, mon cher Paira, votre lettre du 18 septembre. Je suis malade et au lit depuis trois ou quatre jours. C'est ce qui est cause que je ne puis vous écrire moi-même, et l'objet auquel je dois vous répondre est trop important pour que je tarde plus longtemps à vous dire ma façon de penser.

Vous devez regarder comme un bienfait du ciel les entraves survenues dans vos projets d'établissement de mademoiselle votre fille. Souvenez-vous bien que l'Être dont il est question pour devenir votre gendre, est le dernier de ce monde-ci, que je choiserais si j'avais une fille à marier. *Je vous en donne ma parole d'honneur.* Le jeune homme n'a d'autre mérite que d'avoir pour père un des hommes les plus respectables de toutes les armées françaises; mais quant à lui, il est l'homme le plus méprisable de ces mêmes armées et il faut la vénération qu'on porte au père pour ne pas avoir chassé le fils, qui l'aurait mérité cent fois par sa conduite vile et déshonorante. Il ne s'agit pas ici d'un jeune étourdi, mais il s'agit d'un homme qui n'a ni cœur ni honneur et qui n'en aura jamais. Je suis certain que tous les militaires qui le connaissent vous en donneront le même témoignage. Tout ce que je vous dis c'est parce que vous me demandez mon opinion. Je suis trop franc, je vous suis trop sincèrement attaché ainsi qu'à toute

votre famille pour ne pas vous dire ma façon de penser qui est partagée par tous les militaires qui connoissent l'individu dont il est question. Voilà, mon cher Paira, tout ce que je puis vous dire. Je vous conseillerois plutôt de donner votre fille à votre portier qu'à M. le comte Elle est jeune et jolie, elle appartient à des parens respectables, elle ne manquera pas de faire un bon établissement.

L'Empereur vient de faire condamner quatre bâtimens américains très richement chargés. J'y suis intéressé pour un cinquième. Mais S. M. par son tarif continental aura la part du Lion. Klimrath (le J^m de Colmar mon parent) a capturé les deux plus riches cargaisons; cela fera du bien à ses parens. Vous voyez que *le Roule* malgré ses menées ne peut pas me ruiner et que la providence me dédommage amplement de l'injustice que ceux qui l'habitent m'ont fait éprouver.

tout à vous

RAPP.

De la main de Rapp:

P.-S. — Je suis obligé de signer dans mon lit. Rappelez-moi au souvenir de toute votre famille, si la vérité que je viens de vous dire ne vous faisait pas plaisir, j'en serais fâché, mais je vous connais trop bien.

Dantzik, le 26 novembre 1811.

J'ai reçu votre dernière lettre, mon cher Paira. J'ai vû avec plaisir que le mariage projeté n'aura pas lieu; vous auriez été dans le deuil pour le restant de vos jours et je vous réponds que vous trouverez mieux.

Il n'est pas possible d'avoir des actions sur les corsaires de Dantzik: *les places sont prises depuis longtems*. Il n'y a d'ailleurs pas d'actionnaires, les armateurs ont tout. Cette belle affaire dont vous me parlez n'est pas si brillante, le tarif continental absorbe tout. Nous avons dans ce moment une

dizaine de prises faites au milieu du convoi qui retournait en Angleterre. Les armateurs les préférèrent pour la raison dite plus haut.

Vous me dites, mon cher Paira, qu'on me regrettera toujours au faux-bourg du Roule; je ne les paye pas de retour, car je ne les regrette pas et je me félicite tous les jours d'en être débarrassé. Leur conduite jusqu'ici est infâme. Si j'avois resté encore deux années dans cette famille, je n'aurois pas conservé un sol de fortune. Le dernier escroc du palais-royal n'emploie pas des moyens plus vils pour me soutirer de l'argent. *Parlez en à Stutz*. Je crois que M^{re} Vau— regrette plus de ne pas pouvoir me ruiner que de m'avoir pour gendre; je l'ai vouée ainsi que sa fille au mépris public. Elles ne méritent pas un sort plus brillant.

tout à vous.

RAPP.

Mes complimens à votre famille. J'ai en ce moment 25,000 hommes sous mes ordres.

Au quartier impérial à Schœnbrunn, le 26 août.

J'arrive de Baden où j'ai pris les eaux, mon cher Paira. Je recommencerai mon service auprès de S. M. quoique je ne sois pas encore bien rétabli de mon épaule, mais seulement de la cotte. Vous conviendrez avec moi que je ne suis pas heureux. Ce dernier accident m'a fait plus souffrir que toutes mes blessures.

Je pense bien comme vous qu'il serait tems de faire un tour dans la capitale, quoique je n'y sois pas bien heureux; il faut espérer que cela ne tardera pas et qu'au milieu des préparatifs immenses de guerre on est près de la paix.

Il me tarde de vous revoir ainsi que votre famille. Je vous promets que quelques jours après mon arrivée à Paris, je ne vous ferai pas grâce d'un plat de choux.

Adieu, mon cher Paira, comptez dans tous les tems sur mon véritable attachement.

Je vous embrasse.

RAPP.

Dantzic, le 24 février 1812.

Mon chef d'état major m'a remis votre lettre, mon cher Paira. Vous avez bien raison de croire que j'ai beaucoup d'occupation, mais il me reste toujours quelques momens pour me rappeler au souvenir de mes amis.

Je suis toujours dans l'attente des évènemens; cet état de chose est bien plus fatigant pour moi qu'une campagne active. Il vaut mieux savoir à quoi s'en tenir que d'être continuellement sur le *qui vive*.

Les Russes sont tranquilles dans leurs cantonnemens; il faudra voir si le printems les en fera sortir pour nous attaquer. *Je n'en crois rien.*

J'ai acheté une belle terre en Normandie et j'ai payé un bon à compte, produit des corsaires. Je n'avois point de propriété en France. Je voulais acheter Ollwiller, mais M. de Waldner s'est imaginé que je payrais une moitié plus cher qu'un autre en qualité de compatriote; le voilà bien attrapé. On m'assure qu'il se repend bien de ne pas avoir vendu à un prix raisonnable. Jamais il ne vendra plus cette terre maintenant.

Stutz m'a assuré que M^{me} Busigey voulait vous céder sa créance sur moi. Je serai plus content d'avoir affaire à vous qu'à elle. Je ne serai pas fâché d'en être tout à fait débarrassé.

Je sais qu'on s'occupe beaucoup de moi au Roule. Autrefois j'étais le plus brave, le plus honnête et le plus galant homme du monde. Maintenant j'ai tous les vices, tous les défauts et enfin toutes les mauvaises qualités imaginables; quel bonheur d'être débarrassé de tout ce monde là.

Je viens de passer encore huit jours au lit. Il m'est impossible de m'acclimater à cette terrible température. Je perds beaucoup de monde aux hopitaux.

Je vous ai recommandé deux Dantzikois. Je sais que vous les voyez. Le sénateur Muhl a été bien malheureux avec nous; il a fourni pour près de 120,000 fr. de vin à l'armée et il a reçu en paiement des obligations de la ville. Je voudrais bien le voir hors d'affaire.

Tout à vous.

RAPP.

Dantzig, le 21 juillet 1812.

D'une autre main que celle de Rapp :

Mon cher Paira, je crois vous avoir déjà écrit que j'étois parti pour rejoindre l'Empereur et qu'à moitié chemin j'ai reçu un courrier de S. M. qui m'invitoit à revenir à Danzig. Depuis mon retour nous avons redoublé les travaux de nos fortifications. Je ne crois cependant pas que nos ennemis hasarderont quelque chose par mer; je me flatte qu'ils seraient mal reçus partout.

Stutz étant aux eaux de Baden, j'ai tiré sur vous par la maison Böttcher et Lesse, pour la somme de six mille francs, à deux mois de date.

L'Empereur pendant son séjour ici a très bien traité mes aides de camp; tous les trois ont eu de l'avancement dont le plus ancien a été nommé colonel et Turckheim lieutenant-colonel.

De la main du général :

L'Empereur a logé chez moi; j'ai été comblé de bonté par Sa Majesté.

Je sais qu'on n'est pas encore bien pour le Roule. Si l'on ne paye pas on n'entendra pas raison; on s'en prendra au reste de la famille. Il vaudrait mieux, pour le pauvre V...g terminer cette affaire. (Ceci entre nous.)

Je suis accablé par les inconvénients du sang. Je suis au lit aujourd'hui. Je me suis fait tirer une livre et demi de sang.
tout à vous.

RAPP.

P.-S. — Mes compliments à la famille. On dit M^{lle} Paira bien belle. Ecrivez moi.

Kiew, le 29 avril 1814.

Cette lettre, mon cher Paira, vous sera remise par le prince Ypsilanti, colonel de la garde Russe. J'ai reçu beaucoup de politesse dans sa famille, ainsi que tous les Français qui sont avec moi.

J'ai défendu Dantzik onze mois et demi. Nous y avons éprouvé tous les maux possibles. Il m'a resté 5600 hommes de 32,000. J'en ai perdu 17,000 par la peste, trois à quatre mille par le fer; le reste est rentré en Pologne, en Allemagne, en Espagne, à Naples et en Russie. Nous avons mangé tous les chats et chiens et jusqu'à la fin j'ai eu des combats glorieux. Mais une défection des alliés qui me restoient et le manque de vivres m'ont obligé de capituler. Nous devons rentrer en France, mais la politique en a décidé autrement.

Le bombardement et le siège ont duré trois mois. L'ennemi a jeté 300,000 boulets rouges, bombes, obus, fusées à la congreve, bombes incendiaires etc., etc. dans la ville et nos forts, et malgré tout cela l'ennemi étoit encore à quatre cents toises de la place lorsque j'ai été obligé de capituler. Enfin j'ai fait mon devoir, mais malheureusement la France est malheureuse.

Adieu mon cher Paira, je vous embrasse de cœur et vous recommande le prince Ypsilanti.

C^{te} RAPP.

(Communiquées par M. GASTON PAIRA.)

(La suite prochainement.)

LES CORPORATIONS A HÉRICOURT¹

Les corporations étaient des associations d'artisans qui exerçaient la même profession ou qui s'assujétissaient aux mêmes devoirs. Leur existence datait de loin : mais on n'en trouve de traces, en Allemagne et en France, qu'à la fin du moyen âge. Elles furent la conséquence des « franchises municipales » qui, en émancipant les artisans, leur firent aussi reconnaître la nécessité de se réunir en corps pour défendre leurs intérêts et résister aux exactions des seigneurs.

Elles ont duré, en France, jusqu'à la Révolution qui les supprima le 17 mars 1791.

Comme toutes les villes d'autrefois, Héricourt eut aussi ses corporations ou *Zumpfft* — c'est par ce nom qu'elles sont désignées dans les actes officielles. — On ignore la date de leur création ; mais elles paraissent remonter assez loin dans le xiv^e siècle, ainsi qu'il résulte de l'acte même de leur confirmation, qu'on lira plus loin, donné le 10 février 1647. Par cet acte, Léopold Frédéric, duc de Wurtemberg, comte de Montbéliard, et seigneur d'Héricourt, homologua les statuts des différents corps de métiers de la ville, terre et seigneurie dudit Héricourt, au nombre de quatre, savoir :

1° « La *Zumpfft* dite de la Grand Verge, ² des merciers, crampiers, ³ boulangers et mouniers.

¹ Archives d'Héricourt, H. II. 1.

² Grand Verge ou des marchands.

³ Crampiers, mot du bas-allemand ; il vient de *Krämer*, *Krämpfer* et signifie, mercier, revendeur. Dans le règlement de police de Montbéliard on trouve le mot « grampers » colporteurs.

2° • La *Zumpfft* des mareschaulx, serruriers, rouhiers,¹ espingliers, menuisiers, chappuis,² tonneliers, tuilliers, cacqueliers,³ massons, gisseurs et toictots.⁴

3° • La *Zumpfft* des cordonniers, thanneurs, selliers, maroquiniers et bourrelliers.

4° • La *Zumpfft* des tisserands, fillandriers, cousturiers, bonnetiers et chappelliers. •

Dans ce petit travail, nous n'avons pas l'intention de nous livrer à une étude approfondie sur l'organisation, le but et la portée de ces anciennes institutions; nous ne nous arrêterons pas non plus à démontrer leur parfaite nécessité pour l'époque qui les vit naître, ni à rechercher si dans la suite, elles ne devinrent pas tyranniques, oppressives et contraires au libre développement du commerce et de l'industrie. Toutes ces questions ont déjà été débattues, étudiées et traitées à fond par des économistes distingués.⁵ Nous n'aurions rien à ajouter à leurs savantes dissertations. Notre but est plus modeste. Nous voulons simplement mettre sous les yeux du lecteur, les statuts des corporations qui existaient dans la Seigneurie d'Héricourt au XVII^e siècle. Nous avons pensé qu'il y aurait un certain intérêt rétrospectif à exhumer ces vieux documents précisément au moment où les chambres, en discutant le projet de loi relatif à la création des syndicats professionnels, donnent à cette question un regain d'actualité.

D'un autre côté, cette simple exposition des statuts nous

¹ Rouhier, celui qui fait les roues des voitures.

² Chappuis, le charpentier; notre patois a conservé le mot « tchaisusie ».

³ Cacquelier. On dit en patois « enue caquelle » pour désigner un pot cassé, ébréché.

⁴ Toictot; aujourd'hui « couvreur »; avouons que « toictot » dit mieux la chose que « couvreur ».

⁵ Voir J. SIMON et E. LEVASSEUR, *Hist. des classes ouvrières avant la Révolution*.

permettra de pénétrer plus avant dans la vie intime de la société d'autrefois, en nous montrant une des mille faces de son organisation, de ses mœurs, de ses usages et de ses coutumes.

Comme préface aux statuts des corporations d'Héricourt, nous rapportons les lettres patentes, de Léopold Frédéric. C'est une sorte d'exposé des motifs qui nous redira les raisons invoquées alors pour justifier la légitimité de cette institution du régime féodal.

L'original de la charte que les artisans de la Seigneurie d'Héricourt obtinrent du jeune duc Léopold-Frédéric, existe aux archives.¹ C'est un cahier parfaitement conservé, se composant de 26 feuillets sur vélin, mesurant 35 centimètres de long sur 23 de large; il contient 47 pages de texte d'une écriture ronde parfaite. Il porte sur la couverture, d'un vélin plus épais, l'inscription suivante :

Lettres patentes de Léopold Frédéric, duc de Wirtemberg, comte de Montbéliard, souverain seigneur d'Héricourt, du 10 février 1647, contenant les Règles et statuts des différentes Zumpfft ou Sociétés des Arts et métiers de la ville d'Héricourt.

Il débute ainsi :

« Léopold Friderich, par la grâce de Dieu, duc de Wirtemberg et Teck, comte de Montbéliard, souverain Seigneur d'Héricourt, Blamont, Chastellot, Clémont etc., Scavoir faisons,

« Qu'ayant receu l'humble suplication et requeste de nos bourgeois et habitans de nostre ville d'Héricourt par laquelle ils nous ont représenté que pour le bien de ladite ville, et pour procurer un bon ordre et reiglement parmy les gens de mestiers, et faire qu'un chacun se comporte dans l'exercice de son art et de sa vocation fidelement et loyaument, ils

¹ Archives d'Héricourt. H. H. 1.

auroient depuis fort longtemps fait dresser certaines reigles selon lesquelles ils entendoient que toutes gens de mestier et faisans ou qui feront profession à l'advenir d'aulcung art mécanique debvoient suivre et se conformer;

• Affin aussi d'obvier aux désordres et méusus¹ lesquels se sont parcy-devant glissez dans lesdits mestiers, en partie par la malice et tromperie des artisans, et en partie par leur avarice et ignorance, ce qui auroit indubitablement procédé de la licence dans laquelle ont vescu du passé, et de la confusion qui a esté parmy eulx à faulte d'estre obligez à l'observation desdittes reigles, lesquelles jusques à présent n'avoient esté par nous approuvées ny confirmées non plus que par nos illustres devanciers et prédécesseurs,

• Nous requerrans et supliants, que pour retrancher lesdits désordres et abus, il nous plaist dez maintenant ratifier, approuver, et autoriser lesdittes reigles lesquelles ils avoient jointes et alliées à leur dite requeste, commo estant le seul et singulier remède au retranchement desdits abus et à l'establisement d'un bon ordre et police parmy les mestiers en ladite ville d'Héricourt et seigneurie en dépendante,

• Remettans toutefois à nous de reveoir ou de faire reveoir icelles reigles pour à icelles adiouter, corriger, diminuer ou retrancher ce que treuverions raisonnable pour le bien et utilité publique; et après de les leur faire expédier en forme convenable et authantique pour servir à eulx et à leur postérité,

• A quoy inclinans comme à chose juste et équitable, et ayant le tout communiqué à nos chers et feaulx les bailly, chancelier et conseil de ceste nostre ville de Montbéliard, et heu sur ce leur advis,

• Nous avons, tant pour le bien profit et utilité des particuliers exerçans lesdits mestiers, que du publicq, et autres

¹ Méusus, abus, mal user, nous avons encore le verbe mésuser.

considérations, concédé et accordé, concedons et accordons auxdits nos bourgeois et habitans dudit Héricourt leur humble requeste et supplication, et ce faisant rapporté et remis tous lesdits mestiers à quatre *Zumpfft* principales sous lesquelles tous lesdits arts et mestiers se treuveront comprins, et pour chacune desquelles *Zumpfft* nous avons ordonné et statué des reigles particulières comprinses en divers articles selon la qualité et condition d'uu chacun desdits mestiers, leurs circonstances et deppendances, et soubz une chacune desquelles *Zumpfft* tous artisans seront tenus de s'assembler selon la déclaration faite desdits mestiers au commencement d'une chacune desdites reigles, lesquelles voulons, ordonnons estre à l'advenir inviolablement gardées et observées par les maistres et compagnons desd. *Zumpfft*, le tout sous préjudice de nos droictures, autoritez, et préeminences ;

• Nous reservans de mesme le pouvoir de prendre cognoissance selon l'exigence des cas de tous les deffaultz et mésuz mentionnez ausdites reigles suivantes, voire de pouvoir icelles emplir, corriger, y adiouster, et diminuer et mesme de les abolir entièrement selon que nous treuvorons estre et faire.

• Données en nostre chasteau de Montbéliard le dixième de febvrier, mil six cent quarante sept.

• LEOPOLD FREDERIC DUC DE WIRTEMBERG. •

Reigles et Statuts de la 1^{re} Zumpfft de la Ville Terre et Seigneurie d'Héricourt, qu'est celle dit de la Grand Verge, Merciers, Crampiers, Boulangers et Mouniers, qui se doivent observer tant audit Héricourt que Seigneurie d'icelle, affin que ceux qui en voudront user, pratiquer et trafficquer de marchandise se contiennent et entretiennent suivant icelles a poine du chastoy y contenu ;

1

Premièrement seront tenus tous les Maistres et compagnons

de la ditte *Zumpfft*, tant de la ditte ville que de la Seigneurie dudit Héricourt, ung chacun an, ce chacun landemain du iour de l'an, qui seront mandez ou advertis par le Maistre ou serviteur de la ditte *Zumpfft*, se représenter et retrouver a l'assemblée d'Icelle audit Héricourt, au poisle de la maison desdittes *Zumpfft*, a peine de cinq sols baslois¹ au profit de laditte Compagnie, saufs excuses légitimes, A l'esfect d'entr'eulx eslire ung nouveau Maistre et serviteur de laditte *Zumpfft* pour une année seulement sy les précédants ny sont confirmez par les Compagnons d'icelle ; Ausquels Maistre et serviteur, ils obeiront en chose raisonnable deppendantz de laditte *Zumpfft*, a peine d'un Cartal² de vin, saufs excuses ; Lequel Maistre rendra compte de laditte année de tous profits et esmoluments d'icelle et payera le relicqua sy aulcung en est dehu, le jour de laditte eslection en présence d'icelle, et pourra ledit Maistre choisir un Lieutenant qui aura mesme puissance que le Maistre en son absence. Maistre et Compagnons de laditte *Zumpfft*, et pour le Sacrement payera quatre florins a vingt cinq sols baslois pour le florin, applicable la moitié au profit de laditte *Zumpfft*, et lautre moitié pour la Compagnie, une channe³ de vin pour le Maistre et une pinte⁴ pour le « Serviteur »⁵ pour leurs droicts, ou l'argent à la valeur qu'il vaudra lors, Toutefois saufs la g^râce et modération desdits Maistres et Compagnons de laditte *Zumpfft* que prendront esgard au temps et a la qualité et capacité d'iceluy ou ceulx qui se voudront sacrer de laditte *Zumpfft*, et debvra prester Serment *ad Sancta*⁶

¹ Le sol baslois valait 1 gros-blanc et 3 engroignes, et il fallait dix gros-blancs pour le florin d'argent et 14 $\frac{1}{4}$ gros-blancs pour le franc.

² Cartal ou vingt-cinq litres.

³ Channe, deux litres forts. Ce mot est encore employé dans quelques villages. On dit, en parlant de lait, seulement : « enne telanne ».

⁴ La pinte valait un litre ; elle se divisait en deux chopines.

⁵ Le greffier de la *Zumpfft*.

⁶ Sur les Evangiles.

ez mains de noste Procureur fiscal de Nostre ditte ville d'Héricourt destre fidel et loyal en l'art et pratique d'icelle et observer les présentes.

2

Secondement, le cas advenant que ceulx qui seront ainsy esleuz et choisis par la Maieure partie de laditte *Zumpfft* et Compagnie fassent reffus d'accepter et exercer laditte charge, ils seront pour tel reffus tenus de payer deux francs au profit de laditte *Zumpfft* s'ils n'avoient légitimes causes dudit reffus, telles recognues et approuvées par laditte maieure partie de laditte compagnie; Et sy ses dittes excuses ne sont receues et approuvées, ils seront tenus, nonobstant laditte peine de deux francs, d'exercer laditte charge.

3

Tiercement, tous Maistres et Compagnons voulans user de laditte pratique et marchandise, soit en acheptant ou revenant Chevaux, Bœufs, Vaches, Mouttons, Chèvres, Porcs, Harentz, Carpes et autres choses deppendantes de l'art et pratique desdits marchands debvront estre premièrement sacrez par les Reigles et Statuz qui luy seront leuttés et données a entendre, affin de non prétendre igrorance, le tout ez présences au moins de cinq tant Maistres que Compagnons de laditte *Zumpfft*,

4

Tous Maistres et Compagnons de laditte *Zumpfft* qui auront quelques difficultez entr'eulx, ou aultres avec eulx, (ce qui est entendu tant seulement des difficultez concernantes les affaires de laditte *Zumpfft*), qui feront assembler laditte *Zumpfft* pour les en appoincter, seront tenus de payer un cartal de vin au Maistre d'icelle, saufs à le recouvrer sur la partie se retrouvant en tort au profit de laditte compagnie saufs la modération de laditte Compagnie.

5

Item tous Maistres et Compagnons de laditte *Zumpfft* qui seront mandez pardevant icelle pour résouldre des faicts qui surviendront en laditte *Zumpfft* seront tenus de comparoistre et assister en Icelle à peine de cinq sols baslois au profit que dessus,

6

Ne payeront les fils de Maistres qui auront ia estez receuz en laditte *Zumpfft* aucune chose pour leur réception en icelle; Ains leur vauldra et servira celle de leur dit père, seulement payeront pour leur recognue et inscription au livre de laditte *Zumpfft* deux francs forts,

7

Item que tous Compagnons sacrez d'icelle ne pourront, ne devront grever ou empescher l'ung l'autre en faisant quelques marchandises de chose que ce soit dudit art et pratique do marchandise, ains plustost aydera au mieux qu'il pourra selon la raison, a mesmo peine de cinq sols baslois au profit que dessus,

8

Que sy ung compaignon de laditte *Zumpfft* se trouve pendant les marchefz faisctz, et il y veult participer, il debvra avoir part à la chose vendue et acheptée, moyennant payant réellement son advenant du prix faict et non aultrement, saufs quant aux estrangers et forains que nul de laditte *Zumpfft* ne leur mettra empeschement en ce qu'ils acheptent, et ny auront aulcunes parts,

9

Tous compaignons de laditte *Zumpfft*, ne devront achepter ny manier peaulx de bestes mortes de contagion ou maladies suspectes, affin d'éviter infection, a peine d'une table de cire

en valeur de quatre francs forts applicables les trois parts au profit de laditte *Zumpfft*, Et l'autre partie au dénonceur, Et a mesme peine ceulx qui en verront achepter et vendre, ne les rapportantz au Maistre de laditte *Zumpfft*.

10

Nul Maistre ou Compagnons de laditte *Zumpfft* ne pourra, ny debvra achepter aulcunes bestes malades ou venans de lieu de danger, ou bien que seront desrobées et n'appartiendront au vendeur. Sy telle chose peult estre a la nottice et cognoissance de l'achepteur a peine d'une table de cire, prix que dessus, au profit de laditte *Zumpfft*, et d'en estre punis plus grièvement par le Magistrat,¹ selon le faict dequoy laditte *Zumpfft* l'en advertira pour en dresser poursuites convenables,

11

Et sy aulcungs Marchands de laditte *Zumpfft* conduisantz bestial quel qu'il soit par pays et entre les siennes s'en mesloit ou treuvoit d'Estranges et Esgarées Il sera tenu les laisser au premier et prochain village qu'il trouvera ez mains de la Justice au marchandz d'Illec pour en tenir compte à ceux qu'elles appartiendront,

12

•

Nuls compagnons de laditte *Zumpfft* ne se pourra associer, ny ne recevera avec soy et en sa compagnie d'autres n'estant de laditte *Zumpfft* s'il n'est sacré, à peine d'une table de cire prix que dessus au profit d'icelle,

13

Tous ceux qui seront choisis et esluz pour visiter les porcs

¹ Le Magistrat, corps municipal composé de neuf membres. Parmi ses attributions, il était chargé de la *Justice inférieure* et connaissait des différends jusqu'à soixante sols, et le double, les jours de marché et de foire.

affin de recognoistre s'ils sont netz et ausquels l'on se peut confier en les acheptant, attendu leurs sallaies qu'ils recoivent, les déclarants estre licites, et qu'ils ne le seroient, seront tenus prendre lesdits porcs au prix achepté ou bien en convenir avec l'achepteur, tellement qu'il soit contant, pourquoy faire les Maistres et Compagnons en eslisant ung qui sera usité en tel cas affin d'éviter en ce l'abus que aucuns en pourroient ressentir,

14

Ceux de laditte *Zumpfft* ne debvront achepter bestes laissées a commande en quelque lieu que ce soit sans le consentement de celuy les ayant laissées, a peine d'une table de cire, prix que devant, s'il en est certain, Et les restituer, saufs son recours pour ce qu'il en a délivré,

15

Quanteffois que ung chef d'hostel de la ville femme et enfans seront decedez, estant laditte *Zumpfft* advertie, assisteront a leur enterrement et prédication qu'en sera faicte, saufs leurs excuses, a peine de cinq sols baslois.

16

S'iladvient quelques differents entre ceux de laditte *Zumpfft* par querelles et aultrement, laditte *Zumpfft* moyennera de l'appaiser sy possible est, en estant requise, après avoir ouy de hement les parties, sans prejudice de la Justice et cognaisance d'icelle a laquelle sera rapporté comme de tous aultres mesus surpassant la cognoissance de laditte *Zumpfft*.

17

Tous ceux qui se voudront mesler des merciers ne pourront tenir qu'un banc, a peine d'une Livre de cire au profit de laditte *Zumpfft*.

18

Tous Maistres de laditte *Zumpfft* qui a l'advenir recepvront aulcungs apprentifs, sera tenu de payer au profit de laditte *Zumpfft* le prix de neufs gros après que les dits apprentifs auront demeure le terme d'un mois auprès d'eulx, soit qu'il continue le terme ou non, et de tous leurs enffans qu'ils mettront ausdits mestiers ou qu'eulx mesmes leur apprendront, seront tenus payer cinq sols au profit de laditte *Zumpfft* pour recognoissance /.

19

Tous Estrangers n'estants sacrez de laditte *Zumpfft* qui exposeront quelques marchandises en vente publique pour en traffiquer et en faire mestier seront tenus de payer, pour la seconde fois, trois batzes ¹ applicables les deux tiers pour laditte *Zumpfft* et l'autre tiers pour le Maistre et serviteur, estans francs pour la première fois; que s'ils vouldroient continuer pour la troisième fois et aultres fois seront tenus de se sacrer et accorder avec laditte *Zumpfft*, a peine d'estre tenus et escheus audit Sacrement, saufz et excepté aux foires ² publiques

20

Tous Maistres et Compagnons de laditte présente *Zumpfft* seront tenus estants requis de monstrier lettres de leur appren-

¹ Le batze valait 3 sols.

² Héricourt n'avait alors que deux foires annuelles : la première à la Saint-Georges, 23 avril ; la seconde à la Simon-Jude, 28 octobre. En 1701, 23 septembre, Héricourt fut autorisé à créer deux foires nouvelles qui se tinrent l'une, le lundi après la Saint-Jean-Baptiste, et l'autre, le lundi devant la Saint-Laurent (10 août). En 1773, une cinquième foire fut fixée au lundi après le Carême. Les douze foires annuelles qui se tiennent actuellement le second jendi de chaque mois, ont été autorisées par ordonnances royales du 16 janvier 1822.

tissage et payer pour leur bien venue au Maistre et serviteur cinq sols baslois et ce pour une fois seulement/.

21

De mesme seront tenus les Maistres donner lettres d'apprentissage a leurs apprentifs, en estants requis moyennant salaire compétant aux fraiz desdits apprentifs, et par la participation do deux de laditte *Zumpfft* en ayant cognoissance.

22

Item que ceulx ou celuy desdits Mestiers qui renoncera ou renonceront aux Sacrements d'Iceulx mestiers vouloient par après se remettre et rontier aux corps de laditte *Zumpfft*, ils seront tenus de payer l'entier sacrement comme s'ils n'en avoient jamais estés/.

23

Ne sera permis ny loisible a aulcungs desdits mestiers de soustraire aulcungs serviteurs d'iceulx mestiers et les mettre en œuvre sans la permission, licence et consantement du maistre qu'il auroit servy et qu'ils ne fussent contants l'ung de l'autre, a peine qu'celuy soustrayant estant reconnu et remarqué sera esmendable envers laditte *Zumpfft* de vingt sols Baslois, et ne sera permis audit serviteur de travailler de son dit mestier en laditte ville que le terme ne soit expiré envers son dit maistre/.

24

Tous ceulx qui seront retreuvez esdittes ville et Seigneurie d'Héricourt trafficquants de choses deppendantes de laditte présente *Zumpfft*, n'estants sacrez et n'ayants payé leur reconnue seront esmendables envers laditte *Zumpfft*, selon qu'il sera advisé par icelle/.

25

Tous ceulx qui seront de laditte présente *Zumpfft* se com-

porteront fidellement et honnestement, Et ne hanteront, converseront boiront ny mangeront en compagnie d'aulcungs bourreaux et escorcheurs, ny ne manieront aulcunes charroigne ou beste mortes en manière que ce soit, a peine d'une table de cire prix que devant au profit de laditte *Zumpfft*, et d'un Cartal de vin pour l'assemblée de la Compagnie à chaque fois qu'un chacun sera treuvé contrevenant/.

26

Finalement toutes autres difficultés qui pourront subvenir des choses qui pourront dépendre de la presente *Zumpfft* et ne venant à la cognoissance de la Justice et qui ne se treuvent résolues et dessidéés ou deppendre des aultres mestiers des aultres trois *Zumpfft* viendront et se dessideront par la présente/.

Le tout de ce que dessus entendu en bonne foy, sans fraude, dol, ny abus, et sans prejudice des Regalies, Souverainetez, Aulthoritez et droitures de Son Altesse, et de la Justice/.

Reigles et Statutz de la Seconde Zumpfft de la ville terre et Seigneurie d'Héricourt Qu'est celle des Mareschaulx, Serriers, Rouhiers, Espingliers, Menuisiers, Chappuis, Tonneliers, Tuilliers, Cacqueliers, Massons, Gisseurs et Toictots, que se doivent observer, etc. ; (Voir la 1^{re} Zumpfft.)

1

Premièrement seront tenus tous les Maistres et Compagnons de laditte *Zumpfft*, tant de laditte Ville que de la Seigneurie d'illec, ung chacun an, à chacun iour des Roys qu'ils seront mandez et advertis par le maistre ou serviteur de laditte *Zumpfft* se représenter et retrouver à l'assemblée dicelle, audit héricourt, au poisle hault de la maison de ville desdittes

Zumpfft à peine de cinq sols baslois au profit de laditte compagnie, saufs escuses légitimes a l'effect d'entr'eulx d'eslire ung Maistre Lieutenant et serviteur a laditte *Zumpfft* pour une année seulement si les précédents n'y sont confirmez, par les compagnons d'icelle, Ausquels Maistres Lieutenant et serviteur ils obeiront en chose raisonnable deppendants de leur *Zumpfft*, a peine d'un cartal de vin, saufs excuses. Lequel Maistre rendra compte de laditte année de tous profits et esmoluments d'icelle et payera le relicqua, sy aulcung en est dehu, le iour de laditte eslection en présence d'icelle. Et le cas advenant que ceulx qui seront ainsy esluz et choisis par la majeure partie de laditte *Zumpfft* et Compagnie fassent reffus d'accepter et exercer laditte charge, ils seront pour tel reffus tenus de payer deux frans au profit de laditte *Zumpfft* s'ils n'avaient légitimes causes dudit reffus telles recognees et approuvées par laditte majeure partie de laditte compagnie, et sy sesd. excuses ne sont receues et approuvées, ils seront tenus, nonobstant laditte peine de deux frans, d'exercer laditte charge.

2

Secondement tous ceulx qui voudront travailler d'aucuns des mestiers de laditte *Zumpfft* seront tenus d'eulx faire sacrer par icelle, et payeront pour leur sacrement quatre florins a vingt-cinq sols baslois le florin, applicables la moitié au profit de laditte *Zumpfft*, et l'autre de la compagnie et assemblée, Et donneront en oultre une channe de vin au Maistre et Lieutenant et au serviteur une pinte, saufs la modération de l'assemblée, selon le temps et les moyens de celui ou ceulx qui se voudront sacrer, et debvront prester le serment *Ad Sancta*, ez mains de nostre procureur procureur fiscal dudit Héricourt d'estre fidel et loyal en l'art et pratique d'icelle et observer les présentes reigles et statutz que luy seront leuttés devant et données à entendre affin de n'en prétendre ignorance, le

tout en présence au moins de cinq, tant maîtres que compagnons de laditte *Zumpfft*.

3

Ne payeront les fils de maîtres qui auront jà esté receuz en laditte *Zumpfft* aucune chose pour leur reception en icelle; ains leur vaudra et servira celle de leur dit père, seulement payeront pour leur recognue et inscription au livre de laditte *Zumpfft*, deux francs forts.

4

Tous maîtres et compagnons de laditte *Zumpfft* qui auront quelques difficultez entr'eulx ou aultres avec eulx, qui feront assembler laditte *Zumpfft* pour les en appoincter seront tenus de payer ung cartal de vin au maistre d'icelle, saufs à le recouvrer sous la partie se retreuvant en tort au profit de laditte compagnie, saufs la moderation de laditte compagnie, et ce qui est entendu tant seulement pour les difficultez concernant les affaires de lad. *Zumpfft*.

5

Item tous maîtres et compagnons de laditte *Zumpfft* qui seront mandez par devant icelle pour résoudre des faits qui surviendront en laditte *Zumpfft* seront tenus de comparoistre et assister en icelle à peine de cinq sols baslois au profit que dessus.

6

Tous estrangers ayantz accoustume d'user de *Zumpfft* et sacrement amenantz ses ouvrages vendre, lequel sera travaillé et mis en œuvre et en besoigne, n'ayant payé leur bienvenue seront tenus la payer comme il est usé d'ancienneté.

7

Item que tous compagnons sacrez d'icelle ne pourront ny

debvront grever ou empecher l'un l'autre, en faisant quelques marchandises de choses que ce soit dudit art et pratique de marchandise, ains plustost aideront au mieux qu'ils pourront selon la raison, à mesme peine de cinq sols baslois au profit que dessus.

8

Qu sy un compaignon de laditte *Zumpfft* se treuve pendant le marche fait et il y veult participer il debvra avoir part à la chose vendue et acheptée moyennant payant réellement son advenant du prix fait et non autrement, saufs quand aux estrangers et forains que nul de laditte *Zumpfft* ne leur mettra empeschement en ce qu'ils acheptent ny auront aucunes parts.

9

Tous ceux ou celuy desdits mestiers qui renoncera ou renonceront aux sacrements d'iceulx mestiers voulaient par après se remettre et rentrer au corps de laditte *Zumpfft*, ils seront tenus de payer l'entier sacrement, comme s'ils n'en avaient jamais esté.

10

Item que nul des compaignons desdits mestiers ou autre n'estants de laditte *Zumpfft* n'ayent à faire ouvrage qui ne soit licite et raissonnable au dire desdits compaignons, et même par les maistres visiteurs à ce depputez par laditte *Zumpfft*; Et celuy ou ceux vers lesquels laditte besoigne non licite se retreuveroit pour chacune fois et besoigne ainsy faite seront esmendables à une table de cire en valeur de quatre francs forts, et de ressarcir tous dommages et intérêts de partie interressée, comm' aussy aux frais de laditte *Zumpfft*, entant elle viendroit à s'assembler pour ledit fait, et à ce subiect, qu'est d'ung cartal de vin au profit de l'Assemblée et seront à c'est effect lesdits visiteurs tenus de prester ser-

ment lorsqu'ils seront esleuz, ez mains de nostre dit procureur fiscal dy verser en toute fidelité.

11

Entant qu'un maistre desdits mestiers auroit marchandé quelques besoignes et ouvrages, il ne sera licite a ung autre de la remarchander et y entreprendre, n'estoit que le premier ne voulut faire et poursuivre laditte besoigne, et que celui auquel lad. besoigne appartiendrait en demeurat en arriere et en interrets nottoire, auquel cas lui sera permis d'y mettre la main, servir à celui qui auroit nécessité de l'ouvrage ; et entant il y en surviendrait à ladite *Zumpfft* plainte dont elle en serait requise, ledit premier marchand sera esmendable au profit de laditte *Zumpfft* a ung franc fort et aux frais de l'assemblée de lad. *Zumpfft* qu'est un cartal de vin.

12

Ne devront lesdits maistres blasmer les ouvrages l'ung de l'autre a peine d'un cartal de vin au profit de laditte compagnie.

13

Ne debvront lesdits maistres soustraire leurs hostes travaillant vers eulx que premier n'y aije compté à payement, moings attirer ou soustraire par fraude ou argent aucuns serviteurs l'ung de l'autre à peine d'un cartal de vin au profit que dessus et sans préjudice de la justice.

14

Item pourront aussi lesdits maistres donner besoigne à tous serviteurs venant de France, Bourgoigne, Allemagne et d'autres lieux moyennant attestation de leur apprentissage sinon au deffault de ce, ne leur bailleront besoigne sinon six semaines à peine un cartal de vin au profit des maistres et compagnons de laditte *Zumpfft*.

15

Sy ung chef d'hostel femme ou enfans d'iceluy alloit de vie a trespas qui fust de laditte *Zumpfft*, le Maistre fera assembler laditte *Zumpfft* devant la maison dudit décédé pour l'enterrement d'iceluy, et l'assister jusques à la sépulturo, à peine de cinq sols baslois au profit de laditto *Zumpfft*, saufs excuses.

16

Quand a ceux commencants lever mestier et levants leurs forges comme maistres, selon l'ancienne coustume, payeront un franc fort applicable la moitié au profit de laditte *Zumpfft*, et l'autro moitié a la compagnie et assemblée.

17

Tous apprentifs demeureront vers leurs maistres pour parfaire et achever leurs apprentissages, asscavoir, les mareschaulx deux ans, les chappuis et tonneliers de mesme, menuisiers trois ans, rouhiers un an, massons, pour dresser une muraille, deux ans, et pour tailler la pierre, trois ans, cacqueliers, thuilliers et toietots aussi le terme de deux ans, et seront iceulx apprentifs tenus d'y travailler fidèlement et le maistro leur monstrier aussy fidèlement leur mestier, et au bout desdits termes, seront tenus lesdits maistres déclarer lesd. apprentifs libres et leur donner lettres de leur apprentissage, pour leur servir ou besoing leur seroit, aux frais dudit apprentif; Et no doibvent lesd. maistres apprendre deux apprentifs à la fois sy bien l'ung d'eulx n'avoit jà demeuré quelques années audit mestier, et seront tenus tous apprentifs monstrier lettres de leur apprentissage en estant requis, et payer cinq sols baslois au Maistre et serviteur, et co pour une fois pour leur bienvenue.

18

Tous apprentifs ayant demeuré un mois en leurs appren-

tissages payeront une livre de cire ou bien neufs gros forts comme d'ancienneté, que se rapportera en compte par le Maistre; et de tous enfans desdits maistres qu'ils mettront ausdits mestiers ou qu'eulx mesmes leur apprendront seront ténus payer cinq sols baslois pour recognoissanco au profit de laditte *Zumpfft*.

19

Ne debvront les maitres donner besoigne a ung apprentif qui n'aura pas fait son apprentissage, a peine d'un cartal de vin au profit des maistres et compagnons de laditte *Zumpfft*.

20

Tous estrangers, n'estants sacrez de laditte *Zumpfft*, qui exposeront quelques marchandises en vente publique, seront tenus de payer pour la seconde fois trois batzes applicables les deux tiers pour laditte *Zumpfft*, et l'autre tier pour le Maistre et serviteur, estants francs pour la première fois.

21

Tous ceulx qui seront retreuveez esdittes villes et Seigneurie trafficquants et besoignants de choses dépendantes de laditte présente *Zumpfft*, n'estants sacrez et n'ayants payé leur recogne, seront esmendables envers laditte *Zumpfft* selon qu'il sera advisé par icelle.

22

Item le cas advenant que aucuns maistres ou compagnons desdits mestiers, heussant quelques difficultés par ensemble, ce qui s'entend des différens concernants les affaires de la *Zumpfft* seulement, ils se pourront desmêler par devant le mestier propre de ceulx qui auront ledit différend; sy donc la matière n'estoit d'importance qu'il fust nécessaire d'appeller aucuns d'autres mestiers desnommez esdites présentes reigles,

et le différend ne provenoit de deux compagnons qui fussent de deux sortes de mestiers, alors faudroit nécessairement faire assembler toute la *Zumpfft* afin que telles matières fussent desmeslées selon droict et raison par lad. assemblée.

23

Semblable à l'article 23 de la première *Zumpfft*.

Le tout de ce que dessus, etc., comme à la première *Zumpfft*.

CH. CANEL.

(*La fin prochainement.*)

L'ALSACE ARTISTIQUE

*Suite*¹

JEAN THIEFFENTHAL

Peintre (1380-1450)²

On croit que ce peintre, qui jouit d'une grande renommée à son époque, naquit à Schlestadt ou dans le village voisin de Thieffenthal, entre les années 1380 et 1390. Au commencement du *xvi*^e siècle sa réputation avait déjà franchi les limites de sa province natale, car en 1418 il passa avec le magistrat de Bâle un traité pour la décoration d'une chapelle située hors de la porte Saint-Théodore de cette ville, chapelle qui a disparu depuis longtemps. Ce traité mérite d'être reproduit au moins dans ses parties essentielles, car il nous a conservé des détails curieux sur la peinture des églises et sur les conditions qu'on imposait à cette époque aux artistes chargés de ce genre de travaux :

« Maître Hans Thieffenthal peindra la susdite chapelle de la façon la plus solide, la plus élégante, la plus avantageuse et la plus parfaite qui lui sera possible, ainsi que la chose va être plus clairement spécifiée et précisée. Premièrement et avant toutes choses, les administrateurs feront enlever entièrement et aux frais du Conseil les linteaux qui sont présentement au plafond de ladite chapelle, construire et établir tous les échafaudages nécessaires pour les travaux de peinture

¹ Voir les livraisons des 3^e et 4^e trimestres 1882.

² Ouvrage consulté : GÉRARD, tome II, p. 149 et suiv.

de la chapelle, ébarber les murs de plâtre tout autour et les recrépir et unir à la règle avec du plâtre fin. Cela étant fait, le susdit mattre Hans recouvrira avec de la toile, d'une manière propre et nette, tous les joints du plafond ; et lorsqu'ils seront ainsi recouverts, il commencera à peindre et peindra la surface du plafond avec la couleur bleue¹ du conseil de Bâle. Ce qu'il faudra de cette couleur, mattre Hans le paiera au Conseil, ou le prix en sera retenu sur son salaire, selon le compte qui en sera dressé et d'après le taux auquel le Conseil l'aura acheté. Il disposera ensuite sur le plafond des linteaux dorés de fin or, en long et en travers, d'après le mode et selon les distances qu'on remarque dans le plafond de la Chartreuse de Dijon, en Bourgogne, c'est-à-dire avec des ramages dorés tout autour² et des étoiles d'or en relief dans les panneaux formés par ces linteaux. Il fera aussi au centre du plafond un soleil d'or avec des rayons d'or, et dans le milieu du disque solaire un carré avec l'écusson peint de la ville de Bâle. Et lorsque le plafond sera terminé, il commencera à peindre les parois des murs tout autour, et il est convenu que les surfaces doivent être faites d'une manière excellente et solide, avec de l'or fin et en relief, et il commencera par en haut, directement au-dessous du plafond en descendant jusque sur les tringles qui y sont présentement, et mattre Hans en prendra la mesure. A partir des tringles, tout autour jusqu'au-dessus des stalles en boiserie, le susdit mattre Hans fera un rideau en guise d'étoffe de soie parsemé d'or fin. Item, à partir des stalles jusque sur le pavé de la chapelle, il fera une peinture d'animaux ou de paons, selon qu'on en conviendra ultérieurement. Et il est à savoir que le susdit mattre Hans pourvoira

¹ C'était probablement une couleur précieuse et chère, peut-être de l'Outremer, dont la ville avait une provision pour des besoins semblables.

² C'est-à-dire que les carrés formés par le croisement des linteaux devaient avoir la même dimension que ceux de Dijon.

à tous les frais provenant de son métier, soit en or, couleurs, huiles ou toutes autres choses, et que le Conseil n'y contribuera ni pour peu, ni pour beaucoup, excepté pour l'enlèvement des linteaux, la fourniture des échafaudages et les travaux du plâtrage, tel qu'il a été spécifié ci-devant. Et pour les sujets qui devront être peints sur les surfaces, il est recommandé expressément au susdit maître Hans d'employer les meilleurs couleurs qui se fassent dans ce pays, excepté l'azur fin.¹ Pour ledit ouvrage, y compris l'or, les couleurs et tous les accessoires, le Conseil et les maîtres lui donneront 300 florins rhénans courants, à tels termes qu'il en aura besoin, sans toutefois lui payer trop à l'avance. Ils le protégeront et le maintiendront aussi tant que durera le travail, et lorsque le travail et le présent contrat seront entièrement exécutés et accomplis d'une manière louable, bonne et solide, tel qu'il convient et qu'il est écrit ci-devant, lesdits délégués qui lui ont confié l'ouvrage et qui en ont le mandat, décideront ce qu'il conviendra de lui allouer et donner en sus des 300 florins stipulés, en considération de ses mérites, de ses frais et de son habileté, etc. »

En 1422, Thieffenthal fut nommé peintre de la ville de Schlestadt. En 1433 il était établi à Strasbourg et en 1444 il fut appelé à siéger dans le sénat de cette ville. Il est qualifié de peintre et d'orfèvre par les documents de cette époque.

Suivant une mention du registre de la corporation des peintres de Bâle, année 1450, Thieffenthal était allé, dans sa vieillesse, se fixer dans cette ville ; mais il finit ses jours à Schlestadt, comme cela résulte d'une pièce de vers latins en forme d'épithaphe que le poète Jean Sapidus composa en son honneur et qui se trouve dans ses *Epigrammata*. Nous en donnons la traduction :

¹ Il s'agit encore ici de la couleur bleue que le Conseil fournissait au peintre.

« Epitaphe du très excellent peintre Jean, surnommé de Schlestadt, qui fut le bisaïeul maternel du curé Paul Phrygo. — Dans cette urne sont enfermées les cendres de Jean de Schlestadt, un illustre parmi les maîtres de la peinture. L'un, par la magie de son art, a su tromper l'œil même de l'artiste; l'autre a attiré sur sa toile les oiseaux déçus; un troisième a représenté la beauté de Vénus; de brillants ouvrages ont illustré le pinceau de chacun. Mais tous eussent préféré à leur gloire les leçons d'un maître si éminent et eussent voulu s'enrichir des découvertes de son génie. Un œuf ne ressemble pas plus à un œuf que son art n'imité la nature qu'il a égalée. »

MARTIN SCHONGAUER

Peintre, orfèvre et graveur (1420-1499) ¹

1^o SA VIE ET SA FAMILLE

L'artiste dont nous allons essayer de retracer la vie et l'œuvre est, avec Albert Durer, dont il fut le précurseur, par son coloris chaud, riche et transparent, par sa composition savante et ses détails finis, par sa riche invention, par son dessin ferme et correct, par son sentiment délicat et relevé, le plus grand peintre de l'ancienne école allemande. Martin Schongauer, tel est son nom, est à juste titre considéré comme le père de l'école du Haut-Rhin, qui brilla d'un vif éclat dans les contrées arrosées par le cours supérieur de ce fleuve, de même qu'Albert Durer, en ouvrant des horizons nouveaux à l'art, fut le créateur de la peinture moderne. Il y a entre ces grands artistes parité, non seulement dans le génie créateur, mais encore dans l'exécution de leurs œuvres; tous deux

¹ Auteurs consultés: GOUTZWILLER, *Le Musée de Colmar; Martin Schongauer et son école*; DUFLESSIS, *Histoire de la Gravure*; GÉRARD, *Les Artistes de l'Alsace*; DEMMIN, *Histoire des peintres, Ecole allemande*; etc.

manièrent avec une égale habileté le pinceau du peintre, le burin du graveur ou du ciseleur; tous deux surent embellir leurs conceptions des tons et des couleurs les plus riches; tous deux multiplièrent leurs œuvres en les reproduisant par la gravure sur bois ou sur métal, et de la sorte surent léguer à la postérité un nom impérissable. Mais comme tant d'autres artistes de la même époque, auxquels on reprocha d'être trop archaïques, après avoir joui pendant sa vie d'une réputation telle que ses œuvres étaient recherchées avec avidité et que les éditeurs ne craignaient pas d'apposer sa marque sur des gravures qui n'étaient pas de lui, Schongauer fut complètement oublié pendant les *xvii^e* et *xviii^e* siècles. De même que Louis XIV, qui n'eut guère de grand que le mérite d'avoir vécu à une époque fertile en grands hommes, et qui traitait de *magots* les chefs-d'œuvre des maîtres flamands ou hollandais, de même on dédaigna, sous prétexte que cela sentait le *gothique* ou le *barbare*, ce que Schongauer et ses rivaux avaient produit. Combien d'œuvres de cette époque furent détruites ou rongées par les vers, les rats ou l'humidité des greniers! Malheureusement, non seulement ces œuvres, mais les documents concernant la vie de leurs auteurs subirent le même sort; et aujourd'hui qu'on leur a restitué la place qu'ils doivent occuper dans l'histoire de l'art, on est souvent réduit à des conjectures sur les particularités de leur existence.

Tous les écrivains qui ont parlé de Martin Schongauer ont tenté d'établir sa filiation. Stetten lui donne pour père Louis Schongauer, peintre à Augsbourg, qui vivait encore en 1486. Fischer en fait un fils du peintre Barthélemi Schœn, mort à Ulm en 1440; mais Strœbel dit que ce Barthélemi mourut à Colmar et non à Ulm. Ce qui est certain, c'est qu'il y avait à Ulm et à Augsbourg, pendant le *xv^e* siècle, deux familles portant le nom de Schœn ou de Schongauer, dont l'origine était commune, puisqu'elles avaient les mêmes armoiries

(d'argent à un croissant de gueules), et que toutes deux fournirent plusieurs artistes.

Par suite de la découverte de certains documents, l'incertitude s'est dissipée sur les origines de la famille de Martin Schongauer. L'un de ces documents est un écriteau fort endommagé qu'on a découvert derrière le portrait à l'huile de cet artiste, portrait qui se trouve au musée de Munich. Schongauer est représenté vu de trois-quarts, à l'époque de sa jeunesse; il est coiffé d'une toque de velours noir; ses cheveux bouclés retombent gracieusement sur le col; son visage ne porte que quelques poils follets sur la lèvre supérieure; son regard est grave et mélancolique. L'écriteau qui se trouve collé derrière, est en langue allemande; nous en donnons la traduction: « Maître Martin Schongauer, peintre, surnommé le beau Martin à cause de son art, né à Colmar, mais par ses ancêtres citoyen d'Augsbourg, fils du sieur Caspard, et décédé à Colmar l'an 1499, le deuxième jour de février. Dieu lui fasse grâce. Moi, son élève Hans Burgkmair, en l'an 1488. »¹

Ainsi, d'après Burgkmair, peintre né à Augsbourg en 1473 et mort dans cette ville en 1559, Martin Schongauer avait

¹ On croit que ce tableau n'est qu'une copie de l'original peint par Schongauer lui-même et se trouvant actuellement à l'Académie des beaux-arts de Sienne. Le musée de Colmar en possède une copie très exacte faite par Joseph Mœls en 1846, d'après l'exemplaire de Munich, ainsi que le fac-simile de l'écriteau en question.

Un portrait à la plume de Schongauer, qu'on croit être de sa main, se trouve à la bibliothèque d'Erlangen. Il représente un jeune homme ressemblant à celui de la Pinacothèque de Munich. La figure, un peu allongée, a une expression malade; elle fait face au spectateur; les mains sont longues et osseuses; l'une est appuyée à la tête; les cheveux sont coupés ras sur le front et longs sur la nuque; le regard a une expression sereine et concentrée. Ce qui frappe dans ce portrait, ce sont les formes grêles, les mains longues et osseuses, telles qu'on les remarque dans toutes les figures peintes de Schongauer.

reçu le jour à Colmar, y était décédé en 1499, et son père, originaire d'Augsbourg, s'appelait Gaspard. Aucun doute ne se serait élevé au sujet de ces renseignements fournis par un contemporain et un élève de Schongauer, si l'on n'avait découvert en 1840, dans le grenier de la bibliothèque de Colmar, le registre des anniversaires fondés en l'église paroissiale de cette ville de 1391 à 1539. Dans ce registre se trouve la mention (en latin) suivante: « Martin Schongauer, la gloire des peintres, légua V sols pour son anniversaire et y ajouta 19 sols 7 deniers pour l'anniversaire de son père, d'où il obtint un anniversaire-*minus* (c'est-à-dire sans vigiles). Il mourut le jour de la Purification de la Vierge, l'an 1488. »

Mais il est permis de croire que cette date de 1488 est fautive et le résultat d'une erreur commise par le rédacteur ou le copiste de cet acte de fondation. Voici ce que dit à ce sujet Passavant: ' « Nous avons contre l'opinion qui fait mourir Martin Schongauer en 1488 un autre témoignage dans un document de Colmar même, le livre des redevances de l'église Saint-Martin de cette ville, qui nous informe que Martin Schongauer, en compagnie de son ami Montpur, paya en 1490 une redevance de 32 schillings pour une maison occupée par eux deux; il était donc vivant à cette époque. Nous serions porté à croire, afin de concilier ces contradictions, que le rédacteur de la notice nécrologique aura omis, en l'écrivant, un chiffre (X); et si l'on ajoute que le jour de la mort de notre maître étant indiqué comme celui de la Chandeleur (2 février) 1498, selon l'usage du diocèse de Bâle auquel appartenait Colmar, et qui datait de Pâques le commencement de l'année, mais 1499 selon la coutume de celui d'Augsbourg qui commençait l'année au 1^{er} janvier, nous trouvons ainsi la raison de ces variantes, et nous pouvons établir avec toute vraisemblance que Martin Schongauer est mort le 2 février 1499. »

¹ Le peintre graveur, tome II, pages 105 et 106.

Cette explication est sujette à critique, car au xv^e siècle, dans le diocèse de Bâle, l'année commençait le jour de Noël, et dans celui de Strasbourg, dont le style était suivi à Colmar, elle partait du 1^{er} janvier. Mais la date de 1499, indiquée par Burgkmair, est confirmée par le raisonnement suivant de M. Goutzwiller. On sait, dit-il, que les quatre tableaux représentant *l'Ange de l'Annonciation*, *la Vierge adorant l'Enfant*, *la Vierge de l'Annonciation et saint Antoine* (appartenant au musée de Colmar), ont été peints par Schongauer en 1493 pour l'église d'Issenheim, sur les ordres de Guido Guersi, précepteur de cette église; il s'en suit que la date de 1488 est erronée et que celle de 1499 doit être tenue comme bonne.

D'après une mention du rôle d'admissions dans la bourgeoisie de Colmar, Gaspard Schongauer, le père de Martin, acquit le 29 mai 1445 le droit de cité dans cette ville. Il résulte d'un autre document,¹ qu'il était orfèvre, qu'il mourut en 1468 et fonda un anniversaire de 14 deniers pour lui, sa femme Gertrude et ses enfants.

Nous venons de voir que Burgkmair, l'élève de Martin Schongauer, affirme que ce dernier était né à Colmar; néanmoins certains auteurs prétendent qu'il reçut le jour ailleurs, notamment Gérard² qui dit: « D'après les opinions les plus accréditées, Martin est né vers 1420. Le portrait de Munich, qui représente l'artiste en 1453 sous les traits d'un homme d'environ 30 ans, confirme cette date de 1420. Or, Gaspard Schongauer ne s'étant établi à Colmar qu'en 1445, il n'est pas possible de fixer la naissance de son fils Martin à Colmar à 25 ans en arrière de cette date. Il faut donc admettre que l'orfèvre de 1445 est arrivé à Colmar avec une famille déjà constituée, et que Martin, alors âgé de 25 ans, était au nombre des membres de cette famille. »

¹ Relevé des anniversaires fondés en l'église Saint-Martin de Colmar.

² Ouvrage déjà cité, tome II, p. 236.

Nous ferons remarquer que rien ne prouve que Gaspard Schongauer, lorsqu'il fut reçu bourgeois de Colmar en 1445, était établi dans cette ville seulement depuis cette année là; il arrivait très souvent, pour ne pas dire presque toujours, qu'on n'acquerrait le droit de bourgeoisie dans une ville qu'après un séjour plus ou moins prolongé qu'on y avait fait; il est probable que Gaspard Schongauer exerçait sa profession d'orfèvre depuis un certain nombre d'années, et que c'est peu de temps après son arrivée dans cette ville que naquit Martin. Aussi, tout en admettant avec une extrême réserve que c'est en 1420 (ce fut probablement plus tard)¹ que ce dernier reçut le jour, on doit considérer, tant qu'on n'aura pas découvert des documents nouveaux résolvant la difficulté, cette date comme étant celle de la naissance de notre peintre et Colmar comme sa ville natale.

Gaspard Schongauer eut de sa femme Gertrude quatre autres fils: Louis, qui fut peintre et graveur comme son frère Martin, Gaspard, Georges et Paul, qui embrassèrent la profession paternelle.

Gaspard, par son prénom, semble avoir été l'aîné des cinq frères. Il naquit probablement à Augsbourg et vivait encore en 1492, lors du voyage d'Albert Durer à Colmar. Il mourut dans cette ville, vers à la fin du xv^e siècle.

On ne sait si Georges reçut le jour à Colmar; il est certain qu'il fit son éducation professionnelle dans l'atelier de son père et sous la direction de son frère Martin. Il alla s'établir à Bâle en 1486, comme le constate le registre de la tribu des orfèvres de cette ville. Il vivait encore en 1492. C'était un très habile orfèvre.

Paul se trouvait déjà à Colmar en 1492; il se fit recevoir

¹ On l'a fait aussi naître en 1430 et même vers 1445; en tout cas cette dernière date doit être rejetée s'il est vrai, comme le prétend M. Ad. Sirey dans son Dictionnaire des peintres, qu'il exerçait déjà sa profession à Ulm en 1441.

bourgeois de cette ville, en 1494. Beatus Rhenanus dit de lui et de son frère Georges : « qu'ils étaient des artistes éminents et égaux en mérite. » Suivant le registre des anniversaires fondés en l'église paroissiale de Colmar, il mourut le 29 avril 1516. Il était marié, et légua pour lui, sa femme et ses enfants 5 sols à l'église Saint-Martin.

Louis était né à Augsbourg, comme cela résulte de plusieurs actes. Il passa sa jeunesse à Ulm, pour y étudier la peinture. Il y acquit le droit de bourgeoisie le 26 novembre 1479, et y épousa Anne, fille du peintre Crafft Stæbler. Il retourna à Augsbourg en 1486, où le 17 mars de la même année il reprit son droit de bourgeoisie. Il ouvrit dans cette ville un atelier de peinture, où il forma des élèves. En 1492 il était fixé à Colmar et y fit un accueil très hospitalier à Albert Durer. Il est probable qu'il était venu s'établir dans cette ville pour aider son frère Martin dans ses travaux de peinture. Il se fit recevoir bourgeois de Colmar le 25 février 1493. Il n'a laissé aucune peinture signée de lui ; il est permis de supposer que certains tableaux du musée de Colmar, indiqués comme appartenant à l'*Ecole de Schongauer*, lui appartiennent. On connaît de lui plusieurs gravures portant son monogramme L. S. : *Deux chiens* courant l'un derrière l'autre ; le premier, à gauche, tourne la tête vers celui de droite ; à gauche, un arbrisseau desséché ; — *un Hérisson* ; — *une Vache* couchée sur sa litière ; — *le Conducteur d'éléphant* ; l'animal, placé sur une éminence, est chargé d'une balle et mené vers la droite par une longe que tient un homme barbu ; celui-ci est coiffé d'un bonnet pointu avec un bandeau sur la tête ; une bourse pend à ses côtés ; — *la Descente de Croix* ; la croix a la forme d'un tau grec ; un homme coiffé d'un turban se tient sur une échelle et descend, au moyen d'un drap, le corps du Christ qui est reçu par la Vierge appuyée sur Saint Jean ; à gauche s'approche une des saintes femmes qui essuie ses larmes avec un des pans de son manteau ; un homme agenouillé près de

la croix retire les clous des pieds du Christ. « Cette œuvre, dit M. Gérard, ¹ est de beaucoup la plus distinguée de ces pièces. On peut croire que Martin y a mis la main, dans les figures notamment, qui ont une expression et un fini rappelant le burin du maître. Les mains ont du mouvement et de la vérité, quoique le dessin n'en soit pas pur; les draperies, comme dans les gravures du chef de l'école colmarienne, sont richement étoffées, disposées en belles masses larges et abondantes, mais dont l'excellent effet est compromis par l'angulosité et la raideur des plis. Les quatre autres estampes sont exécutées dans un traitement plus rude et avec une sécheresse de taille qui les laisse bien loin des productions de Martin. »

On ne connaît point la date de la mort de Louis. Il avait eu deux enfants, Louis et Suzanne, qui sont mentionnés en 1497 dans le livre de la corporation des peintres d'Augsbourg.

La famille des Schongauer se maintint à Colmar pendant une grande partie du xvi^e siècle. On y trouve, en 1532, un Jean Schongauer, orfèvre, et des enfants de celui-ci en 1550 et jusqu'en 1567; un Paul Schongauer, en 1567 et 1568; un Jean-Jacques Schongauer en 1569, et la veuve de ce dernier en 1581. Après les années 1588 et 1589, le nom de Schongauer disparaît. Paul, dont il vient d'être parlé, à la suite de querelles domestiques, se sépara de sa femme, née Herpen; une correspondance fut échangée à ce sujet entre le magistrat de Colmar et celui de Fribourg, en Brisgau, au mois de septembre 1568. Dans ce dossier se trouve la plainte de la belle-mère de Schongauer, laquelle demeurait à Fribourg, et qui, après avoir recueilli sa fille devenue folle, s'était adressée aux magistrats pour contraindre son gendre à payer à sa femme une pension alimentaire ou bien à lui restituer sa dot s'élevant à 600 florins. ²

¹ Ouvrage déjà cité, tome II, p. 408 et 409.

² GOUTZWILLER, ouvrage déjà cité, p. 24, note 1.

2^e PEINTURES DE SCHONGAUER; LEUR CARACTÈRE

Martin Schongauer, celui des cinq frères qui a illustré cette famille, étudia la peinture à Bruxelles, dans l'atelier de Rogier van der Weyden le Vieux. Plus tard, en 1441, il travailla à Ulm, où on le retrouve encore en 1450. C'est, dit-on, en 1469 qu'il vint se fixer définitivement à Colmar.¹

Son maître Rogier van der Weyden le Vieux, dont le nom véritable était Roger de la Pasture, était né à Tournai en 1399 ou 1400. Ce peintre était l'élève de l'illustre Jean van Eyck, qui créa ou perfectionna le procédé de fixer les couleurs à l'huile. Les peintures de Schongauer rappellent le genre de l'ancienne école flamande; il adopta le type des figures créés par son maître. Toutes ses Vierges ont le front vaste, disproportionné, les tempes largement découvertes et le derrière de la tête peu développé. Ces caractères, qui distinguent les écoles flamande et allemande de l'école italienne, se retrouvent dans la *Vierge au buisson de roses*, la *Vierge de l'Annonciation* et la *Vierge adorant l'Enfant* de Martin Schongauer. L'influence de l'école de van Eyck se fait aussi sentir dans les œuvres gravées du maître de Colmar.

Un des contemporains de Martin Schongauer, Jacques Wimpfling de Schlestadt, assure, dans son *Epitome rerum germanicarum* publié en 1505, que ce peintre a été le maître d'Albert Durer. Cette assertion est contredite par Christian Scheurl dans sa *Vita Antonii Kressen* publiée en 1515, et par Jean Neudœrffer dans ses *Nachrichten über Nürnberger Künstler* imprimés en 1546. Ces auteurs se basent sur ce que Durer, étant venu à Colmar en 1492, n'y aurait pas rencontré Martin Schongauer, mais ses frères. Scheurl, qui s'était adressé à Durer pour élucider ce fait, dit: « Albert, à qui j'ai fait part de cette allégation, m'a écrit (et souvent il le confirme verbalement) que son père Albert, qui était originaire du

¹ AD. SIRRY, ouvrage déjà cité.

village de Cula, près de Wardein, ville de Hongrie, voulait l'envoyer en apprentissage chez Martin Schongauer, à cause de la célébrité dont jouissait cet artiste; mais que *Schongauer étant mort à cette époque*, Albert serait entré comme élève dans l'atelier de notre voisin et bourgeois Michel Wolgemut et y aurait fait des progrès; qu'enfin, pendant un voyage en Allemagne, il arriva à Colmar et fut accueilli avec bienveillance et amitié par les orfèvres Gaspard et Paul, par Louis le peintre, de même à Bâle par Georges l'orfèvre; qu'il n'a donc, en aucune façon, été l'élève de Martin, *que même il ne l'a pas vu une seule fois, bien qu'il en eut le désir le plus vif.* »

On ne peut se dissimuler la gravité de cette assertion de Durer, à savoir qu'il ne put entrer dans l'atelier de Schongauer *parce qu'il était mort*, assertion qui vient corroborer la mention du registre des anniversaires de l'église Saint-Martin, de Colmar, au sujet de la mort de cet artiste en 1488. Mais si Schongauer ne vivait plus en 1492, époque du voyage de Durer à Colmar, pourquoi celui-ci, à la fin de sa lettre à Scheurl, dit-il *qu'il ne l'a pas vu une seule fois, bien qu'il en eut le désir le plus vif*? Ces expressions font supposer que, dans l'esprit de Durer lui-même, Schongauer n'était pas encore mort, mais seulement absent de Colmar. En présence de ces contradictions, nous pensons, comme nous l'avons dit plus haut, que cet artiste ne mourut qu'en 1499.

Quoi qu'il en soit, il est certain, d'après l'aveu même de Durer, que Schongauer ne fut pas son maître. D'ailleurs, il suffit de comparer entre elles les œuvres de l'un et de l'autre, pour acquérir la conviction que le premier ne fut pas l'élève du second. Schongauer semble dédaigner la beauté dans le corps humain et ne chercher dans l'homme que l'élément spirituel. Ses personnages ont les membres secs, osseux, souvent mal attachés; les doigts sont crispés, les pieds difformes; mais aussi quelle expression, quel sentiment animent les visages, surtout ceux de ses Vierges! Durer, au contraire,

subissant l'influence de la renaissance à son aurore, cherche à idéaliser la nature humaine en la reproduisant sous des formes plus finies, plus élégantes, quoiqu'il la revête, comme le maître de Colmar, de draperies aux plis raides et anguleux; il l'étudie sous ses aspects les plus divers et produit des chefs-d'œuvre pleins de vie. « A l'opposé du peintre de Nuremberg, dit feu Galichon, ¹ Schongauer n'aime ni la rêverie, ni le fantastique; fortement imbu des exemples de maîtres flamands, dont il égale la clarté dans ses compositions, il est le peintre du mouvement; il reproduit la nature telle qu'elle se présente, non dans son ensemble, mais dans ses détails, et anime ses personnages d'un sentiment que nul n'a dépassé. »

Jacques Wimpheling a dit de Schongauer: « qu'il excellait dans l'art de la peinture à un degré si grand que ses tableaux furent recherchés et transportés en Italie, en Espagne, en France, en Angleterre et en différents autres pays du monde. A Colmar, ajoute cet auteur, dans l'église Saint-Martin et Saint-François existaient des tableaux de sa main, que les peintres, qui s'y rendaient de tous côtés, s'empressaient de copier; en effet, suivant l'avis de tous les peintres et autres artistes, personne ne pourrait exécuter des tableaux où le charme et l'élégance fussent réunis d'une manière si parfaite. »

M. Demmin, ² tout en reconnaissant les qualités qui font de Schongauer un peintre de grand talent, vu surtout l'époque où il travaillait, ne professe pas cependant pour lui une admiration aussi vive que celle de ses contemporains. « Sans partager, dit-il, l'enthousiasme de Beatus Rhenanus, de Jacques Wimpheling pour la grâce et l'élégance, qui justement font défaut dans les tableaux de Schongauer, on ne peut lui refuser une très grande place eu égard à l'état où se trouvait alors la

¹ *Gazette de Beaux-arts*, année 1859, tome III, p. 264.

² *Histoire des peintres*, Ecole allemande, article sur Schongauer.

peinture en général. Ses figures montrent de l'animation, une vérité très marquée de poses et les têtes de femmes souvent un sentiment profond; mais l'ignoble maigreur des Christs rappelle le goût byzantin, et les contours ordinairement durs et les poses souvent choquantes par leur bizarrerie blessent toujours l'esthétique. Schongauer, qui paraît avoir fréquenté l'atelier de Roger van der Weyden, à Bruxelles, est inférieur aux maîtres Wilhelm et Stephan de Cologne, dont il n'a atteint ni la conception idéale, ni la beauté, ni la grâce; mais ces défauts ne l'ont pas empêché de dépasser de loin les médiocrités de son entourage et le plus grand nombre des peintres ultramontains de son époque, dont les productions accusaient trop de réminiscences d'une antiquité inconnue, et étaient trop dépourvus de l'originalité et de l'individualisme sans lesquels il ne peut y avoir de génies ni même de grands talents. Schongauer a constitué une école, celle du Haut-Rhin, qui a cependant plus marqué dans la gravure que dans la peinture; les événements qui bouleversèrent alors l'Alsace y avaient rendu les peintres plus rares que les graveurs, presque tous occupés à copier servilement le maître de Colmar et ne produisant absolument rien qui dépassât la médiocrité. Bartholomé Zeitblom, né à Ulm vers 1440, est le peintre le plus important des élèves de Schongauer, mais non son compatriote, comme le croit Waagen. Entré fort jeune dans l'atelier du vieux maître, Zeitblom a gravé à Colmar des planches sans signature, qui passent aujourd'hui pour des œuvres de Barthel Schongauer qui n'a jamais existé, puisque Caspar, Paul et Louis étaient les seuls frères de Schœn. ¹ Zeitblom est le principal représentant de la branche idéaliste de l'école de Souabe, qui s'est formée à Ulm à la suite de Schongauer. Lui, comme son maître, occupent ainsi des places déjà parfaitement marquées à une époque où leurs manières devaient infailliblement faire

¹ Et Georges, qu'oublie M. Demmin.

écoles, et quand feu Hugot, de Colmar, dit que : « dégagés de l'influence byzantine, si ce n'est dans l'adoption de quelques détails transmis par la tradition, les écoles primitives de l'Allemagne ne pouvaient imiter l'antique, dont elles ignoraient même la perfection, et que, réduits heureusement à leurs propres inspirations, ces artistes ont laissé des œuvres qui présentent à nos études, à nos méditations de véritables créations toutes spontanées du génie de l'Europe occidentale, » il n'exagère nullement l'importance de ces peintres et de l'école en général.

« Ce qui avait cependant exercé une légère influence, continue M. Demmin, et une influence même peu salubre sur Schongauer, c'était l'école de Roger van der Weyden, qui développa chez lui à l'excès la tendance réaliste et le poussa à la reproduction de certaines laideurs que l'influence des œuvres colonaises a eu de la peine à adoucir. Heureusement que les qualités propres aux peintres allemands primitifs n'avaient fait naufrage qu'en petite partie dans cette assimilation. On retrouve toujours dans les compositions du maître leur richesse d'invention (si supérieure à celle des peintres belges qui n'ont pas su non plus disposer les figures avec autant de style), leur admirable expression de têtes et leur variété de types. Le dessin de Schongauer est, en outre plus correct, mais ses personnages, dès qu'ils représentent des gens du peuple, sont souvent des types grossiers qui touchent à l'ignoble. »

Schongauer a formé de nombreux élèves en peinture, la plupart restés inconnus, qui ont répandu leurs œuvres dans les églises et les couvents de la partie supérieure de la vallée du Rhin. A côté de Zeitblom, qui a laissé des tableaux remarquables, on peut citer Hans Burgkmair, dont nous avons déjà parlé et qui vint se perfectionner, en 1488, dans l'atelier du maître colmarien. On peut encore ranger parmi ses élèves

un très bon peintre suisse, du nom de Hans Friess, ¹ dont le musée de Bâle possède quelques tableaux. Son dessin se ressent manifestement de l'influence de Martin Schongauer, mais il est déjà plus conforme à la nature, et l'anatomie surtout est plus correcte.

Une œuvre qui appartient incontestablement à Schongauer est la *Vierge aux roses*, qui est le principal ornement de l'église Saint-Martin, de Colmar. Passavant en donne la description suivante : « Marie, presque de grandeur naturelle, tient l'enfant Jésus entre ses bras et est assise sur un banc de verdure, entourée de fleurs et d'une haie de roses. Des oiseaux aux brillantes couleurs chantent dans le feuillage, et deux petits anges, vêtus de bleu, planent sur sa tête en tenant une couronne. Le fond d'or relève l'éclat du coloris où dominent différentes nuances de rouge, ce qui produit un effet singulièrement gai et solennel. La robe de la Vierge est peinte en laque, son large manteau est écarlate. Sous le tendre carmin des roses pétille le rouge incandescent d'une rose de Damas. Par contre, les carnations ne sont pas chaudement teintées et tournent au gris dans les ombres. Ceci peut être le résultat du nettoyage du tableau, nettoyage qui a fait disparaître les glacis légers. L'expression, pleine d'onction et de pureté, dans la tête et dans toute l'attitude de la madone, les charmantes têtes des anges et de l'enfant Jésus, sont vraiment magiques et surpassent tout ce qui a été fait dans ce genre par les contemporains de l'artiste. De même que dans ses gravures, le dessin est plein de sentiment et de finesse, mais quelque peu maigre, surtout dans les mains qui, d'ailleurs, sont bien membrées. Ce tableau, de même que toutes les œuvres authentiques de Schongauer, révèle une proche parenté avec l'école de van Eyck, bien que la manière des maîtres de la Haute-Allemagne, plus appliquée au dessin qu'au coloris, domine

¹ Friess naquit à Fribourg, en Suisse, vers 1450, et mourut vers 1520

également chez lui. Le tableau a souffert à certains endroits et a été restauré, notamment dans les draperies rouges ; mais son ensemble produit encore un effet satisfaisant et l'on y sent vivre son expression originale, celle d'une sérénité vraiment céleste. »

Cette description est par trop enthousiaste. La Vierge a des traits vulgaires, l'expression de la mère et de l'enfant est triste ; la composition du tableau, quoique savamment ordonnée, pèche par le sentiment. Malgré ses défauts, inhérents à l'éducation artistique du peintre qui, dans l'imitation de la nature, n'avait pas appris à faire une part suffisante à l'idéal, la Vierge aux roses est une œuvre fort belle. Le contour des figures est traité avec fermeté, la couleur a un ton puissant, les fleurs et les oiseaux sont peints avec une grande délicatesse. Ce tableau, qui offre tous les caractères distinctifs du maître, peut servir de type pour juger les autres peintures qu'on lui attribue : figure d'une sérénité un peu sévère, mais sans majesté ; formes grêles, émaciées, doigts longs en forme de fuseaux ; draperies anguleuses et raides.

Le musée de Colmar possède de Schongauer plusieurs œuvres remarquables, qui proviennent du couvent des Antonites d'Issenheim et qui ornaient chaque côté de deux volets du retable de l'autel. Sur l'un se trouvait la *Vierge adorant l'Enfant* (n° 132 du catalogue) et au revers *l'Ange de l'Annonciation* (n° 133). La première de ces peintures représente Marie à genoux, les mains croisées sur la poitrine, adorant l'enfant Jésus couché tout nu à terre, et jouant avec les plis de sa robe. ¹ Dieu le père, tenant le globe, contemple d'en haut et bénit ; vis-à-vis se trouvent les armoiries de Guido Guersi, l'un des fondateurs du couvent d'Issenheim, sur les ordres duquel ce tableau et les suivants furent exécutés par

¹ Dans le nimbe qui entoure la tête de la Vierge on lit : *Virgo quem genuit adorat.*

Schongauer. Dans *l'Ange de l'Annonciation* on voit l'envoyé céleste, dont les traits sont d'une remarquable douceur, aux ailes d'or et d'azur et au vêtement long et flottant, s'avancer portant une espèce de caducée entouré d'une banderole, où se lisent : *Ave, gracia plena, dominus tecum*; au fond apparaît le Père éternel entouré de nuages et tenant un globe. Le second volet représente d'un côté *Saint Antoine ermite* (n° 134) et de l'autre la *Vierge de l'Annonciation* (n° 135). Saint Antoine est debout; il porte un livre et le *Tau* grec; devant lui est agenouillée la petite figure du donateur, Jean d'Orliac, ayant ses armoiries à ses pieds. Ces quatre tableaux, peints en hauteur, sont dans un parfait état de conservation.

Une des plus belles peintures du musée de Colmar est une *Pitié* ou *Mère des douleurs* (n° 161). « Ce tableau, dit M. de Quandt, dépasse toute idée que nous nous étions formée des peintures de Martin, en contemplant ses merveilleuses gravures. Pour décrire cette image, il faudrait trouver une formule qui put exprimer à la fois sainteté, amour, tristesse et béatitude, à la manière du peintre qui est parvenu à fondre tous ces sentiments dans une seule expression; car, dans la figure de la Vierge, sainteté devient amour, amour devient tristesse, tristesse devient béatitude, et toute cette diversité se fusionne en une seule unité.

« Ce beau visage est comme une fleur éclose le matin et trempée de la rosée la plus pure. Des larmes transparentes tombent abondamment sur ses joues et calment la douleur cuisante. L'âme du spectateur est remplie d'une émotion de bonheur à côté de laquelle il n'y a point place pour un autre sentiment.

« La couleur de la chair est un rose doux et jaunâtre, et, presque sans le secours des ombres, tout s'arrondit par l'effet d'une dégradation souverainement délicate de teintes harmonieuses. Les larmes sont peintes de main de maître, comme les gouttes de rosée sur les fleurs d'un artiste hollandais. Le

coloris du cadavre du Christ a quelque chose de plombé. Le dessin du nu dénote la connaissance du corps humain, mais ne révèle pas le dessinateur expérimenté et habile. Les formes sont une traduction imagée de la nature, sans compréhension suffisante. »

Cette peinture, que M. de Quandt attribue à Schongauer, l'a été aux Holbein, mais elle leur est bien antérieure. Passavant la regarde comme contemporaine du maître colmarien, dont elle rappelle quelques uns des caractères, mais dont elle s'éloigne pour le dessin. Waagen, tout en admirant ce tableau, le conteste à Schongauer; il est, en effet, difficile d'y reconnaître les caractères de l'école allemande, et si on le compare à la Vierge aux roses de l'église de Colmar, qui est incontestablement de la main du Beau Martin, on remarque qu'il n'y a point de similitude entre ces deux œuvres; dans celle du musée de Colmar se trouve un idéal trop élevé, que Schongauer n'a jamais pu atteindre. M. Goutzwiller pense que ce tableau, par le dessin, le coloris, l'expression rappellent tous les caractères qui se remarquent dans une œuvre de Rogier van der Weyden, appartenant au musée du Louvre et représentant aussi une *Pitié* ou *Mère des douleurs*. La peinture du musée de Colmar aurait été, suivant ce critique d'art, apportée en Alsace par Schongauer lui-même comme un pieux souvenir des études qu'il avait faites dans l'atelier de son maître.

Au musée de Colmar se trouve une suite de seize tableaux (n^{os} 115 à 130) représentant les scènes de la Passion du Christ. Ils proviennent de l'église des Dominicains de cette ville. On les a attribués faussement à Schongauer; ils ont été exécutés par ses élèves, d'après les types créés par lui, mais il les a retouchés dans les figures principales, telles que celles de Vierges, de saintes femmes ou d'apôtres. Ces seize tableaux, peints sur bois, fond d'or, sont réunis par trois ou par quatre dans un même cadre, mais séparés entre eux par des baguettes, en forme de compartiments. En voici l'énumération :

N° 115. *Entrée de Jésus à Jérusalem.* Au revers de ce tableau et du suivant, une *Annonciation mystique*.

N° 116. *La Sainte-Cène.* Jésus présente une hostie à Judas, reconnaissable par une bourse assez volumineuse qu'il tient des deux mains.

N° 117. *Jésus au jardin des oliviers.* Dans le fond on voit Judas, la bourse à la main, indiquer à sa suite, armée de bâtons et de flambeaux, l'endroit où se trouve le Sauveur.

N° 118. *Le Baiser de Judas.* Jésus est entouré de soldats qui le saisissent. Sur le devant, Saint Pierre, l'épée à la main, frappe Malchus.

N° 119. *Jésus devant Pilate.* Des soldats tiennent le Christ attaché par des cordes, d'autres le tirent par les cheveux. Pilate est assis sur un trône; il est couvert d'une robe richement ornée et coiffé d'un turban; il fait signe au Sauveur et à ceux qui le conduisent de s'approcher; à ses pieds se trouve un chien. Dans le fond du tableau on voit les principaux sacrificateurs juifs. Au revers se trouve la *Purification de la Vierge*.

N° 120. *La Flagellation.* Jésus, attaché à une colonne, est fouetté par quatre bourreaux que deux autres s'appêtent à relever. Au revers, *l'Adoration des Mages*.

N° 121. *Le Couronnement d'épines.* Jésus est au milieu des soldats, dans la cour de Pilate; l'un le frappe de la main, l'autre d'un bâton; un troisième lui présente à genoux le roseau. Pilate et d'autres spectateurs se tiennent à la porte.

N° 122. *Le Portement de Croix.* Christ est soulagé par Simon de Cyrénée. On distingue dans la foule la grimace d'un soldat, qui se retourne pour frapper la Vierge et Saint Jean.

N° 123. *La Descente de Croix.* La Vierge baise la main de Jésus; Saint Jean tient le linceul; Madeleine et Joseph d'Arimathie reçoivent Jésus dans leurs bras.

N° 124. *La Mise au tombeau.* Saint Jean et Joseph d'Arimathie ensevelissent Jésus dans le linceul et le descendent au tombeau. Marie-Madeleine est à genoux devant le sépulcre.

N° 125. *La Descente aux enfers*. Ce tableau est le plus curieux de toute la série. Jésus renverse les portes de l'enfer qui écrasent un démon. Une suite nombreuse d'anges l'accompagne. Il tient par la main Adam suivi d'Eve, qui sortent de l'enfer. A la porte on voit plusieurs personnages qui soupirent après leur délivrance, environnés de démons peints en vert, dont l'un relève les pièces de la porte brisée. Un de ces diables porte sur sa partie postérieure une figure grimaçante dont le nez s'allonge en forme de queue. Schongauer a reproduit cette caricature dans un de ses dessins : *Le Combat du lansquenet avec un démon* ; seulement il a placé cette figure postérieure un peu plus haut dans le dos du démon. Au revers du n° 125 se trouve la *Nativité*.

N° 126. *La Résurrection*. Un ange enlève la pierre du sépulcre, gardé aux quatre angles par des soldats endormis, qui se réveillent saisis de frayeur. Jésus, au-devant du tombeau, porte une bannière triomphale. Dans le lointain, la Vierge et sa suite apportent des vases aromatiques. Au revers, la *Vierge et Sainte Elisabeth* (très endommagé).

N° 127. *Jésus et Marie-Madeleine*. Celle-ci se prosterne devant le Christ. Dans le fond on voit une cabane et un grand arbre où se jouent des mésanges et des chardonnerets.

N° 128. *L'Incrédulité de Saint Thomas*. Saint Thomas, à genoux devant le Christ, met ses doigts dans la plaie.

N° 129. *L'Ascension*. On n'aperçoit que les pieds de Jésus, entourés de nues ; deux anges sont de chaque côté ; autour d'une grande pierre sont réunis ses disciples, qui le suivent des yeux. Au revers, le *Couronnement de la Vierge*.

N° 130. *La Descente du Saint-Esprit*. La Vierge, au milieu des apôtres, tient un livre sur ses genoux ; dans l'auréole des apôtres figure le nom de chacun d'eux. Au revers, *Jésus au milieu des docteurs*.

Dans ces tableaux les nuages sont rendus par un pointillé imprimé à la pointe sur fond doré. Ils sont fort bien conser-

vés ; quelques-uns ont subi des retouches, mais qui n'affectent pas les parties importantes. L'un d'eux, cependant, est fendu à peu près par le milieu. Ils ont, suivant toute apparence, formé un diptyque dont les ailes étaient composées de quatre sujets, à l'exception, toutefois, de l'aile dont l'*Annonciation mystique* (dont il sera parlé plus loin) faisait partie et qui ne devait présenter que trois sujets seulement. Parmi ces tableaux, celui qui représente *Jésus et Madeleine* rentre complètement, suivant M. Goutzwiler, dans la manière de Schongauer ; le treillage du fond, dans lequel des oiseaux se jouent sur les branches d'un grand arbre, reproduit le genre et le fini de la *Vierge aux roses*.

Waagen et M. Demmin considèrent, comme devant être attribuées avec certitude au maître colmarien la *Descente de croix* et la *Mise au tombeau*. Ces tableaux se distinguent, en effet, de ceux qui les précèdent ou les suivent, par une supériorité manifeste dans la touche et dans la composition. Tous, d'ailleurs, présentent, quant à l'ordonnance et au dessin, la plus frappante analogie avec les gravures de Schongauer. On peut s'en assurer en comparant, par exemple, le tableau de la *Flagellation* avec le même sujet traité au burin.

Les peintures du musée de Colmar, attribuées à Schongauer, sont les suivantes :

N° 131. Panneau en bois qui formait le devant du coffre d'un autel dans l'église du Tempelhoff (près de Bergheim), représentant d'un côté *Saint Jean-Baptiste*, entouré du peuple et montrant du doigt le Christ accompagné de deux disciples, avec cette inscription en lettres gothiques : *Hic est agnus Dei* ; de l'autre côté, *Saint Georges*, vainqueur du dragon. Suivant M. Eigner, conservateur du musée d'Augsbourg, ce panneau offre tous les caractères du génie de Schongauer ; la pureté du dessin, l'onction des figures, la forme des yeux, le jet des draperies, les détails particuliers à l'armure de Saint Georges, et jusqu'à la forme accentuée des rochers révèlent la manière du maître et permettent de le ranger parmi ses bonnes œuvres.

M. Goutzwiller attribue à Schongauer les peintures d'un grand triptyque, longtemps enfoui dans un galetas des Unterlinden et placé, en 1869, dans la collection des anciennes peintures allemandes du musée de Colmar. C'est une œuvre de l'adolescence du maître; elle montre les premiers tâtonnements de son génie. En admettant qu'il eut 16 ou 18 ans à l'époque où il la peignit, elle remonterait à 1446 environ. « Le tableau du milieu, dit M. Goutzwiller, divisé en six compartiments, représente la légende de Saint Georges, martyrisé sous Dioclétien. Dans les figures des tortionnaires on reconnaît déjà les masques grimaçants que le peintre a stéréotypés plus tard dans ses tableaux de la Passion; on y retrouve les mains longues, effilées en fuseaux, qu'il a données constamment à ses personnages. Sur la face du volet de droite (côté de l'Evangile), l'artiste a peint, en trois compartiments, la naissance de Saint Jean le Précurseur, la Décollation, la scène où Salomé présente la tête du supplicié à Hérode Antipas. La naissance de Saint Jean est particulièrement naïve : c'est un intérieur bourgeois du xv^e siècle. La mère est couchée dans un lit de sapin, recouvert d'une couverture à ramages coloriés; elle présente un enfant à un ange qui lui sert un plat de fraises et de cerises. Tout à côté, une servante est occupée à lessiver, dans un vulgaire baquet de sapin, le linge de l'accouchée. Au revers du même volet, on voit le baptême de Jésus dans le Jourdain. A droite et à gauche de la scène deux anges, dont l'un, celui de droite, est le type primordial de l'*Ange de l'Annonciation*; ses ailes sont en plumes de paon et la coupe de sa figure offre l'analogie la plus frappante avec celle de l'ange dont il vient d'être parlé. Le parterre est parsemé de fraisiers et d'autres menues plantes. Dans le ciel on voit le Père éternel sous la forme qu'on retrouve invariablement dans tous les tableaux postérieurs de Schongauer. Le compartiment de dessous représente la Vierge et l'Enfant entourés de divers personnages. Le volet de gauche (côté de

l'Épître) nous offre quatre sujets. Sur la face, Saint Jean l'Évangéliste, écrivant l'Apocalypse dans l'île de Pathmos. Devant lui, un roc escarpé et l'aigle symbolique. Pour faire contraste, une compagnie de canards domestiques barbote dans la mer qui ferme l'horizon. Sur le premier plan, une végétation luxuriante, mais qui n'a rien d'oriental. Des fraises, toujours des fraises et une foule de menues plantes très agréablement détaillées. Au-dessous de ce tableau, le martyr de Saint Jean sous Domitien. Au revers, Saint Georges à cheval (un cheval de bois), tuant le dragon, et plus bas le Christ en croix, Saint Jean et les saintes femmes. Ces dernières offrent des types et des costumes tout à fait analogues à ceux qui se remarquent dans les sujets de la Passion de Schongauer. »

On attribue aussi à ce maître : *l'Annonciation* (n° 157); — *la Vierge et Saint Joseph* (n° 158). Ces deux personnages adorent à genoux l'enfant Jésus couché à leurs pieds; dans le fond se trouvent un bœuf et un âne; dans les airs, la figure de Dieu le père; — *la Vierge et Saint Jean* adorant le Christ en croix (n° 159); — *le Christ en croix* (n° 160). Dans ce dernier tableau se trouvent deux personnages agenouillés au pied de la croix, les mains jointes, accompagnés d'écussons armoriés d'un baron de Stauffenberg et de sa femme, donateurs du tableau. Le fond est vert et chargé d'étoiles d'or.

Le docteur Heinecke attribue à Schongauer un tableau, *le Crucifiement du Christ*, qui se trouvait jadis dans une chapelle latérale de l'église Saint-Martin de Colmar. Cet auteur prétend qu'il y avait du même artiste des peintures sur bois dans l'église de la Trinité (?) de cette ville.

Passavant croit que Schongauer est l'auteur de *l'Entrée triomphale de David à Jérusalem*, rapportant la tête de Goliath, qui appartient à la Pinacothèque de Munich (n° 145). Cette même collection renferme trois autres tableaux du maître colmarien : *le Christ mort*, soutenu par Joseph d'Arimathie, et pleuré par les saintes femmes, par Saint Jean et

Nicodème (n° 88); *l'évêque Servase*, et une femme avec un enfant (n° 34); enfin, *le buste de la Vierge* (n° 163).

Passavant attribue aussi à Schongauer *la Mort de la Vierge*, qui se voit dans la galerie du palais Sciarra Colonna, à Rome; *l'Ecce Homo*, qui se trouvait, en 1831, dans la collection Ader à Londres; et un excellent tableau du musée de Madrid (n° 427) ainsi décrit dans le catalogue : *Le Sauveur, Notre-Dame et Saint Jean*; rétable sans volets, formant trois arceaux de style gothique, ayant dans sa partie supérieure une rosace d'où s'envole un ange.

Le musée de Bruxelles possède de Schongauer un tableau : *Jésus-Christ présenté au peuple*, connu aussi sous le titre de *Christ au roseau* (n° 29). Le Sauveur, un roseau à la main et les épaules couvertes d'un manteau blanc, est debout au haut d'un perron, ayant Hérode à sa gauche et Pilate derrière lui. Des juifs, prodiguant l'insulte au Rédempteur, sont sur les marches du perron et sur la partie du terrain qui l'entoure. Au sommet de la voûte, près de laquelle est Jésus, on lit ces mots en lettres d'or : *Ecce Homo*. Un chien est couché au bas du perron, sur l'une des marches duquel est marqué le monogramme du peintre.

Le musée de Strasbourg, avant sa destruction, en 1870, possédait du maître un tableau représentant *le Christ couronné d'épines*. Förster lui attribue un petit tableau, *l'Annonciation*, appartenant au comte Frantz de Poggi, à Munich. « A la finesse du sentiment, dit ce critique, et à la pureté des formes s'allie, dans ce tableau, un coloris uniformément soutenu, aux lumières grassement peintes et aux ombres légères, sans que le travail du pinceau soit visible, dans le genre des modèles flamands qui n'a été atteint que par des maîtres fort distingués.

M. Galichen croit que *la Mort de la Vierge*, qui appartenait à M. Beaucousin, de Paris, et qui est aujourd'hui au musée de Londres, a été peinte par Schongauer; mais, suivant M. Goutzwiller, l'expression des figures, l'ensemble mouvementé de la

composition, le style, indiqueraient l'école flamande. Dans le même musée se trouve un autre tableau, *Pilate demandant aux juifs la remise du Christ à Barrabas*; cette œuvre, qui est bien faible, est attribuée au maître de Colmar, ainsi que *la Vierge avec l'enfant Jésus dans un paysage*, qui se trouve au musée de Kensington.

On attribue au même artiste *la Sainte femme au voile blanc*, qui se trouve à Deux-Ponts (Prusse-Rhénane), et *Jésus-Christ crucifié* (avec volets), qui se voit au musée de Vienne. L'ancien catalogue du Louvre faisait figurer sous le nom de Schongauer *les Israélites recueillant la manne dans le désert* (n° 590), mais le nouveau catalogue a réparé cette erreur.

On a cru faussement, que les tableaux suivants du musée de Colmar avaient été peints par Schongauer: *la Nativité*, et au revers *l'Annonciation* (n° 97); *l'Adoration des Mages*, et au revers *le Couronnement de la Vierge* (n° 98). On ne doit voir dans ces deux dernières œuvres qu'une imitation, faite à la fin du xv^e siècle ou au commencement du xvi^e, de deux pièces carrées gravées par Schongauer et qui se font pendant, comme les tableaux dont il s'agit ici. Il en est de même pour *le Christ expirant sur la croix entre les deux Larrons* (n° 105). Ce tableau, qui provient de l'église Saint-Martin, de Colmar, appartient, d'après Hugot, à l'école de Cologne, et est antérieur à l'an 1420. Voici la description et l'appréciation qu'en donne ce critique d'art: « Sur le premier plan, au pied de la croix, la Vierge, comme anéantie, succombe à sa douleur. Les saintes femmes, debout et groupées autour d'elle, la soutiennent dans leurs bras, ou, les mains élevées vers le Christ, semblent vouloir retenir une âme qui s'exhale et que reçoit, au milieu des nues, le Père éternel. Des anges, des démons accueillent également ou saisissent les âmes du bon et du mauvais larron. Les figures sont inhabilement groupées; toutes sont debout, et, sans diversité dans la pose, elles ont presque de la raideur. Dans l'uniformité de mouvement donnée aux têtes des person-

nages on sent comme une sorte de maladresse naïve qui dénote la naissance de l'art, mais qui n'est pas sans un certain charme. Rien n'égale, du reste, la candeur, la délicatesse de sentiment, la finesse élégante des contours qui anoblissent, à la fois, l'expression et la forme dans cette précieuse composition. Elle remonte, avec certitude, au commencement du xv^e siècle. C'est, de beaucoup, le tableau le plus ancien que possèdent, dans un rayon fort étendu, les collections publiques et privées de nos régions. Il présente, avec une miniature sur parchemin que possède Madame Lewen, de Cologne, la plus complète, la plus entière analogie, quant à l'ordonnance, quant au mouvement et à la pose des têtes, à l'expression du sentiment. Le lion au pied de la croix, la longueur des mains ont un sens caché. Le personnage votif se voit au bas de la composition, à genoux, sous le costume de l'ordre de Saint-Dominique.»

Le style de l'école de Schongauer se montre, par contre, dans les tableaux suivants : *le Massacre des Saints Innocents* (n° 106), *le Martyre de Saint Barthélemy* (n° 107), *le Martyre de Dionochus, roi de Cornubie* (personnage inconnu; n° 108), et *le Martyre de Sainte Ursule et des onze mille Vierges* (n° 109).

Le musée de Bâle possède plusieurs œuvres qu'on croit appartenir, sinon à Schongauer, du moins à son école. Elles sont au nombre de douze : *les Apôtres Saint Jean et Saint Mathieu*; *Saint Augustin et Saint Wolfgang*; *Sainte Anne* portant l'enfant Jésus dans ses bras et lui offrant une poire, et *la Vierge*; *la Vierge avec l'Enfant*; *Saint Joseph*; *Saint Joachim et Sainte Anne*; *Portrait d'un vieillard à bonnet fourré*, tenant un chapelet entre les mains, avec l'inscription : *Pius Joachim*; *Sainte Marguerite*, avec le dragon; *Sainte Dorothée*, avec la corbeille de fleurs; *Sainte Barbe*, avec l'hostie; *Sainte Catherine*, avec l'épée; *Invention de la sainte Croix* et résurrection d'un mort avec celle-ci, en présence de l'empereur Constantin et de l'impératrice Hélène; *Dieu le père*, roi des rois; *la Vierge*, reine des reines. Toutes ces peintures sont sur bois et la plupart sur

fond d'or; elles respirent une grande naïveté; l'artiste a cherché à spiritualiser la forme par l'exagération de la maigreur; il a mis un grand soin à modeler certains détails des draperies; les figures se détachent vivement sur le fond doré des tableaux.

3° GRAVURES DE SCHONGAUER

Schongauer ne fut pas seulement un grand peintre, mais encore et surtout un excellent graveur. Suivant Passavant, qui s'est basé sur l'opinion émise par Bernard Jobin dans un ouvrage intitulé : *Accurata effigies pontificum maximorum* (Strasbourg, 1573), Schongauer serait l'inventeur de la gravure au burin. Mais rien n'est moins certain. Les plus anciennes gravures sur métal que l'on connaisse sont une suite de la *Passion*, dont une des pièces représente la *Flagellation*, et qui porte la date de 1446. Ces gravures, qui appartenaient à M. Renouvier, semblent avoir été exécutées en Allemagne, mais elles sont grossièrement dessinées; celui qui les a gravées était plutôt un imagier qu'un véritable artiste, et ne rappelle en rien le talent et la manière de Schongauer. Il en est de même pour la *Vierge*, de 1451, qui appartient à M. Félix; quoique affectant des allures plus modernes que la *Passion*, elle ne peut être rangée parmi les œuvres d'art; d'ailleurs, cette Vierge semble avoir été gravée par une main flamande et inspirée plutôt par les peintures de Van Eyck que par les compositions des devanciers de Schongauer et d'Albert Durer; mais l'auteur n'avait aucune des qualités nécessaires pour fonder une école ou pour assurer le succès de la découverte récente de la gravure sur métal.

Quant aux œuvres gravées de Schongauer, elles paraissent postérieures à la fameuse *Paix*,¹ gravée en 1452 à Florence

¹ Nom donné à une plaque de métal, ciselée, maillée ou niellée, dont on fait encore usage dans les fêtes solennelles de l'Eglise, pendant l'*Agnus Dei*. Le nom de Paix lui vient de ce qu'après avoir été baisée par le célébrant, l'acolyte, en la présentant à chacun des ecclésiastiques assistant au service divin, prononce les mots : *Pax vobiscum*. (Dictionnaire de Littré.)

par Thomas Finiguerra, lequel, jusqu'à plus ample informé, doit être considéré comme l'inventeur de la gravure sur métal ou en creux. On sait que la découverte de cette Paix, qui est une véritable œuvre d'art et qui laisse bien loin d'elle tout ce qui avait été exécuté jusqu'alors dans ce genre, fut faite, en 1797, par l'abbé Zani au cabinet des estampes de Paris, où se trouve sa reproduction sur papier. Elle représente *le Couronnement de la Vierge*, et la planche originale est au musée des offices à Florence.

Ainsi, si on ne peut attribuer ni à l'Allemagne en général, ni à Schongauer en particulier, la découverte de la gravure artistique sur métal, il n'en est pas moins certain que le nom du maître de Colmar est lié intimement aux origines de cet art et qu'il lui donna un essor qu'Albert Durer et Lucas de Leyde surent seuls égaler au xvi^e siècle.

Les gravures de Schongauer, contrairement à presque toutes ses peintures, portent son monogramme. C'est en les comparant avec les tableaux qu'on lui attribue, qu'on peut arriver, par voie de conjecture ou d'induction, à connaître quels sont ceux qu'il a peints. En effet, dans les gravures où il a représenté d'une manière différente les sujets qu'il a traités à l'huile, se trouvent certains caractères communs, tels que l'expression des figures, la forme émaciée des membres, la disposition des draperies, l'agencement des groupes, l'accentuation originale de l'ensemble.

Les gravures, comme les peintures de Schongauer, se ressentent de l'influence de son maître Rogier van der Weyden. C'est ce qu'avait déjà remarqué Lambert Lombard, peintre flamand, dans la lettre suivante qu'il écrivait à Vasari, le 7 avril 1565 :

« Ses gravures parurent alors merveilleuses et se maintiennent encore en considération auprès de nos artistes actuels, car, bien que ses œuvres soient un peu sèches, elles ne manquent pas d'une certaine excellence. Si, d'un côté, nous

considérons ses gravures, on ne peut méconnaître l'influence de l'école de Van Eyck, et cela est surtout le cas pour quelques pièces qui portent tout à fait l'empreinte de la manière de Roger van der Weyden le vieux, qui mourut en 1464 à Bruxelles. A celles-ci appartiennent entre autres l'estampe de la *Vierge au Perroquet*, qui semble être en même temps une des premières gravures de Schongauer; car, bien qu'elle soit d'une grande finesse de travail, elles ne montre pas encore cette force et cette liberté dans la conduite du burin, que nous rencontrons, par la suite, dans presque tous ses autres ouvrages. »

Les œuvres du maître de Colmar ont subi l'influence des modifications par lesquelles son talent a passé. « Celles de sa jeunesse, dit M. Goutzwiler, respirent le goût flamand; elles sont plus froides que celles de l'âge mûr où le burin, conduit par une main plus libre et un sentiment plus personnel, creuse des tailles plus profondes, donne plus de valeur aux contrastes d'ombre et de lumière, et affirme nettement l'individualité de l'artiste maître de son procédé. »

Un auteur moderne, M. Georges Duplessis,¹ pense que Schongauer connut les estampes du maître de 1466, qui signait des lettres E. S. et avec lequel commença en réalité l'art de la gravure en Allemagne. « Mais, dit cet auteur, dessinateur plus expérimenté, bien que dans quelques pièces on retrouve des maigreurs dans les extrémités, Schongauer inventa et grava des compositions d'un mérite bien supérieur à celles que son prédécesseur avait confiées au métal. »

Dans les figures du maître colmarien on distingue deux classes bien distinctes. Lorsqu'il représente des gens du peuple, il leur donne des traits grossiers, des nez courts, inclinés ou camards. Au contraire, ses sujets de Vierges, de Christs, de Saints se distinguent par la forme régulière des traits; le nez,

¹ Histoire de la gravure.

vu de profil, est droit, noble, bien modelé et un peu large ; le visage est un ovale qui, dans les têtes d'enfants, se rapproche du cercle et s'allonge dans les têtes d'hommes ; les yeux sont médiocrement fendus, mais ouverts dans une mesure convenable. Dans les épreuves les plus vigoureuses de ses gravures Schongauer n'a souvent indiqué la forme du visage que par un trait peu relevé d'ombres, tandis que les ombres des draperies et des accessoires sont traitées avec vigueur ; d'où l'on peut conclure à une carnation légère et délicate des peintures. Un autre des caractères distinctifs de la manière de Schongauer, c'est que dans les figures d'anges et d'enfants les sourcils sont délicatement modelés et affectent la forme d'un demi-cercle ; les cheveux sont traités avec un fini précieux ; le dessin en est souple et ondoyant, et les masses sont relevées avec une ténuité extrême rappelant presque le pinceau d'un miniaturiste. Mais ce qui choque dans les figures du maître colmarien, c'est la maigreur des Christs, ce sont des mains toujours osseuses, des doigts allongés se terminant en fuseaux et souvent crispés, des draperies aux plis raides et anguleux. Néanmoins, malgré ces défauts, ses figures sont pleines de vie et d'expression ; leur pose est vraie et naturelle, les vierges charment par leur maintien religieux, par leur physionomie douce et rêveuse. D'ailleurs, pour juger les œuvres de Schongauer, il faut faire abstraction de nos idées modernes et tenir compte du milieu et de l'époque où elles furent produites, et l'on reconnaîtra alors qu'elles sont fort remarquables et qu'elles représentent supérieurement l'idéal peu élevé conçu par l'école de Bruges.

« Schongauer, dit M. Goutzwiller, nourri des traditions du moyen âge, imbu des principes sévères qui faisaient de la forme humaine une abstraction, pour concentrer l'expression, le sentiment, dans la tête des personnages, a réalisé dans ses propres gravures, finement burinées du reste, des types étranges de maigreur et de sécheresse. Elles sont l'œuvre

d'un véritable ascète. Ici, rien de cette vie exhubérante qui galvanise les personnages d'Albert Durer. Quoique presque contemporains, l'un plonge en plein moyen âge, l'autre adore le soleil levant de la Renaissance. Schongauer semble mépriser le corps humain et ne chercher dans l'homme que l'élément purement spirituel. Durer, au contraire, l'étudie sous ses aspects les plus originaux, se crée un fonds immense d'observations et réalise des chefs-d'œuvre où la vie palpite.»

L'œuvre gravé de Schongauer est considérable. D'après Bartsch, les pièces qu'il a signées sont au nombre de 116; 87 représentent des sujets religieux, 4 des scènes familiales, 4 des animaux et 21 des motifs d'orfèvrerie ou d'ornements. Il est bon de remarquer qu'avant ce maître, on n'avait traité que des sujets religieux; il fut le premier qui aborda le genre profane, les sujets de la vie domestique. On lui attribue une centaine d'estampes qui ne portent pas son monogramme; mais il est certain que beaucoup d'entre elles ne lui appartiennent pas et sont de la main de ses imitateurs. *Le Mari subjugué par sa femme et la Décollation de Sainte Catherine* rentrent complètement dans sa manière.¹

Les plus belles de ses gravures sont, sans contredit, *le Portement de Croix, la Tentation de Saint Antoine et le Combat de Saint Jacques*. Au sujet du *Portement de Croix*, M. Waagen dit: «Je suis convaincu que Raphaël emprunta au beau Martin, pour son célèbre tableau le *Spasimo*, la figure du Christ succombant sous le poids de la croix et se soutenant sur sa main droite. Comme Raphaël a dû connaître de bonne heure les gravures de Martin Schœn, dans l'atelier de son maître le Pérugin, il est naturel de supposer que cette figure a dû frapper son esprit encore jeune.» Mais, d'après M. Emile Galichon, cette opinion est difficilement soutenable; si l'on

¹ *La Décollation de Sainte Catherine* porte la date de 1458 et se trouve au musée de Dantzig.

compare les deux Christs, tels que Raphaël et Schongauer les comprirent, dans la même composition, on sent de suite combien est grande la différence des idées et du style dans les deux écoles. « Chez le maître allemand, dit-il, la figure du Sauveur du monde manque de cette unité qui donne tant de grandeur au maître italien ; la tête, vue de face, s'attache mal au corps représenté de profil ; la ligne courbe du dos donne au Christ quelque chose d'humble et de trop humain qui sied mal à la divinité. Chez Raphaël, au contraire, la noble figure du Christ, admirable d'ensemble, se présente toute de trois-quarts, et la belle ligne de son dos conserve à son Christ toute la dignité d'un Dieu qui se sacrifie. »

A côté des planches citées plus haut et dont la réputation est aussi bien établie que légitime, Schongauer en a exécuté d'autres d'un grand mérite. Dans *l'Annonciation* il a su donner à la physionomie de la Vierge une touchante expression de douceur et de tendresse ; la tête de l'envoyé céleste a une grâce qui rappelle les meilleures productions de l'école milanaise du xv^e siècle. Dans *la Fuite en Egypte*, la Vierge, montée sur un âne, auquel elle lâche la bride pour lui permettre de brouter une touffe de chardons, tient tendrement dans ses bras l'enfant Jésus qu'elle et son époux ont pu sauver de la fureur d'Hérode ; Saint Joseph cueille des fruits aux branches d'un palmier que des anges ont l'attention de courber vers lui ; dans le fond du paysage, entre des arbres à la luxuriante végétation, on aperçoit des cerfs qui regardent tranquillement passer la sainte famille. Tout, dans cette composition, respire la simplicité, le calme, le bonheur.

On peut encore citer d'autres gravures qui, aussi bien sous le rapport de l'exécution, qui est d'une merveilleuse précision, que sous celui du sentiment qui est toujours fortement accusé, ont contribué à donner à Schongauer la place d'honneur qu'il occupe parmi les grands graveurs, Telles sont : *la Mort de la Vierge*, *Jésus-Christ couronnant la Vierge*, *les Vierges sages*

et les *Vierges folles*, les *Emblèmes des quatre Évangélistes*. Dans toutes ces œuvres le dessinateur est à la hauteur du graveur, et les figures sont pleines d'expression.

Ce n'est pas seulement dans des sujets d'un ordre élevé, mais aussi dans des scènes familières ou champêtres, et jusque dans des détails d'ornementation et d'orfèvrerie que Schongauer montra son habileté. Dans une de ses gravures, connue sous le titre du *Départ pour le marché*, il a représenté un paysan conduisant par la bride un cheval sur lequel se trouve sa femme ayant en croupe un petit garçon. Une autre estampe montre un meunier poussant devant lui un âne bâté. Dans une troisième, il a représenté des apprentis orfèvres jouant ou luttant ensemble. Dans une quatrième, c'est une femme sauvage et son enfant.

Schongauer a encore gravé deux autres planches représentant, l'une une *crosse* et l'autre un *encensoir* gothiques. Ce dernier ouvrage surtout est une œuvre esquisse au point de vue de la richesse des détails et de l'ornementation, et au point de vue de l'exécution ; et si, comme il y a tout lieu de le penser, Schongauer a ciselé ces deux objets, il a montré qu'il était, comme la plupart des artistes du *xv^e* siècle, aussi bon orfèvre que bon graveur.

On doit encore citer parmi les gravures du maître colmarien : la *Sépulture*, la *Vierge assise dans une cour*, les *douze Apôtres*, *Saint Georges*, *Saint Michel*, *Saint Jacques le mineur*, *Saint Jacques le majeur*,¹ le *Christ bénissant*, le *Christ en croix*, les *Scènes de la Passion*, l'*Adoration des Mages*, le *Baptême du Christ*, *Marie et l'enfant Jésus*, etc.

« Ce n'est pas seulement, dit M. G. Duplessis,² cette variété d'aptitudes et cette égale facilité à traiter les sujets d'un

¹ Cette gravure, d'une extrême rareté, passe pour être la dernière de Schongauer.

² Ouvrage déjà cité, p. 240.

ordre supérieur, les scènes de la vie privée ou les pièces d'orfèvrerie, qui ont valu à Martin Schongauer l'estime singulière dont il jouit auprès des juges les plus difficiles; la vraie gloire de ce maître est d'avoir, au milieu d'artistes que la recherche de la vérité littéraire préoccupait uniquement, eu des vues plus hautes, d'avoir approché dans ses compositions importantes de la beauté idéale et d'avoir toujours exprimé un sentiment noble et élevé. Il eut, en outre, le mérite d'avoir été dans son pays le premier qui ait, grâce à ses œuvres, fait classer la gravure parmi les arts libéraux, à côté de ses sœurs, la peinture et la sculpture qui, depuis de longues années déjà, jouissaient des droits qu'on lui refusait. »

Les œuvres de Schongauer jouirent d'une telle réputation, exercèrent une telle influence à la fin du ^{xv}^e siècle et au commencement du ^{xvi}^e, qu'elles inspirèrent tous les artistes de cette époque. Le maître au monogramme B. S., appelé quelquefois Berthel Schœn et que l'on a pris pour un frère de Martin Schongauer, a gravé des planches qui sont des imitations pures et simples des gravures de ce dernier; mais elles ne dénotent pas un bien grand talent. *Le Jugement de Salomon*, au bas duquel on lit le monogramme B. M., présente tous les caractères, affaiblis toutefois, de l'école à la tête de laquelle se trouvait le maître de Colmar. Albert Glockenton copia plusieurs œuvres du beau Martin, mais il ne put reproduire l'expression exacte des modèles; même les compositions où il voulut être original se ressentent de l'influence exercée par Schongauer. Le dessin de Glockenton est assez précis, mais son burin sec, dur et quelquefois âpre, ne ressemble en rien à celui du maître colmarien, dont les œuvres étaient cependant toujours présentes à ses yeux. Israël van Mecken copia certaines planches de Schongauer, notamment *le Portement de croix*, *la Tentation de Saint Antoine*, *les Vierges sages et les Vierges folles*; mais ces imitations, ainsi que celles qu'il fit des œuvres d'autres maîtres tels qu'Albert Durer, sont

assez grossièrement exécutées. Durer même emprunta à Schongauer le type de la Vierge qui se trouve dans *la Fuite en Egypte*. Baldung Grün, dans plusieurs de ses œuvres, imita le maître de Colmar : dans *l'Annonciation* et dans *la Fuite en Egypte*, peintures qui ornent le maître-autel de la cathédrale de Fribourg, en Brisgau. Frantz van Bocholt passa sa vie à composer et à graver des estampes qui se rapprochent des œuvres de Schongauer, mais qui sont loin de les égaler. Parmi les artistes allemands qui subirent plus ou moins l'influence des œuvres de ce maître, on peut encore citer Mair et Mathieu Zazinger.

Ce ne fut pas seulement dans la vallée du Rhin, mais encore dans les contrées qui appartiennent à l'Autriche actuelle que Schongauer exerça sa puissante influence. On trouve, soit à Vienne, soit ailleurs, la trace de bon nombre de ses élèves. Les uns, tels que le peintre Leeykmann, de Franconie, le graveur Wenceslas, d'Olmütz, et Wolfgang Frœlich, l'auteur du manuscrit de Znaim, se formèrent directement dans l'atelier et sous la direction personnelle du maître. Les autres furent passionnés pour sa manière et fiers de reproduire ses modèles dans les genres les plus divers. Ainsi la bibliothèque impériale de Vienne (n° 47, E. 7) possède un magnifique *Graduale* renfermant les copies des gravures de Schongauer.

La réputation du beau Martin s'étendit jusqu'en Italie. Suivant Sandrart et Demmin, il était lié avec le Pérugin, le maître de Raphaël. Les premières conceptions de celui-ci révèlent des réminiscences portant l'empreinte de Schongauer ; on a même prétendu, comme on l'a vu plus haut, que la célèbre gravure de ce dernier, *le Portement de croix*, fut connue du maître d'Urbino, qui s'en inspira. Si l'on en croit Vasari, Michel Ange reproduisit, sous la forme d'un dessin colorié, *Saint Antoine tourmenté par les démons*.

Enfin, plusieurs graveurs français du xv^e siècle et du commencement du xvi^e imitèrent les gravures de Schongauer

dans les sujets qui ornent les livres d'heures de Gilles Hardouin et d'Ambroise Girault.

Marque des gravures de Schongauer :

M C S

4° DESSINS ET CISELURES DE SCHONGAUER

Ce maître a laissé de nombreux dessins à la plume, conservés dans les principales galeries publiques de l'Europe. Le musée de Bâle en renferme quatre : *la Vierge au missel*, Marie, assise et ayant un livre ouvert, regarde l'enfant Jésus tout nu, reposant à terre et mangeant de la bouillie dans une écuelle qu'il tient à la main; dans le fond, un paysage; — *la Vierge avec l'enfant Jésus* tenant un oiseau à la main; — *Sainte Barbe, Sainte Dorothee, Sainte Catherine, Sainte Ursule et Sainte Marguerite*; — *les Apprêts du Crucifiement* (en deux feuilles jointes). Au premier plan, à gauche, des individus aux traits vulgaires jouent aux dés; à droite, un autre fouille le sol avec une pioche et vient d'en retirer des ossements humains; près de lui, un paquet de cordes et un panier rempli d'outils; derrière, le Christ assis sur le bras principal de la croix; sa tête, à l'expression résignée, repose sur sa main gauche; il est tenu enchaîné par un soldat; un ouvrier pratique des trous dans un des bras de la croix; autour de cette scène, des soldats, des officiers à cheval, des curieux, des femmes éplorées qu'un homme, à la figure bestiale, repousse; un autre assis sur un tronc d'arbre, écrit sur un rouleau de papier.

Dans la galerie des Offices de Florence on montre une *Sainte Famille*, le *Christ bénissant*, une *Tête de Sainte* et le *Combat d'un lansquenete avec un démon*. Dans ce dernier dessin l'artiste a représenté le diable portant au dos une figure grimaçante. On trouve encore des dessins de Schongauer dans la galerie de l'archiduc Charles à Vienne, dans les cabinets d'estampes de Berlin, de Dresde et de Munich. Le musée du

Louvre possède un dessin attribué à ce maître: *Le Portement de croix*.

Heineken dit qu'il avait dans sa collection un croquis à la plume sur lequel Albert Durer, qui professait pour Schongauer une véritable vénération et qui avait fait une collection de ses dessins, avait écrit ces mots: *Ceci a dessiné le beau Martin, l'an 1470, alors qu'il était apprenti. Moi, Albrecht Durer, je l'ai appris et écrit ceci en son honneur, l'an 1517*. On ignore ce qu'est devenu ce dessin; mais il y en a un autre lin musée britannique, également annoté par Durer; seulement, au lieu d'être tracé par une plume fine et correcte, il a une facture lourde et empesée qui ne rappelle en rien la délicatesse des gravures de Schongauer. Cette feuille, qui représente le Christ, Seigneur du monde, assez court de proportion et mal venu, porte cette inscription authentique de Durer: *le beau Martin a fait ceci l'an 1440*. La bonne foi de Durer a été évidemment surprise. « Combien mieux, dit M. le marquis de Chennevière, ¹ on aimerait trouver son attestation au bas du charmant dessin prêté par M. Mitchell à l'exposition de l'école des beaux-arts. La Vierge, douce et tendre, d'une grâce plus qu'allemande, presque française, d'un visage légèrement ovoïde, au front bombé, à la taille mince et cambrée, au sein nerveux, regarde avec un air mélancolique le divin enfant, d'une expression très gracieuse malgré un petit corps tout grêle. » Ce dessin à la plume, rehaussé de blanc, sur papier rouge, est attribué à Schongauer.

Cet artiste a été aussi un habile nielleur. A l'exemple des orfèvres italiens, il exécuta pour les églises des plaques d'argent gravées, connues aussi sous le nom d'*Agnus Dei* ou de *Paix*. La bibliothèque de Bâle possède plusieurs de ces *agnus* ou plaques rondes en argent, provenant du trésor de l'ancienne

¹ Les dessins des maîtres anciens exposés à l'Ecole des beaux-arts en 1879. Paris, 1880.

cathédrale; elles sont gravées au burin, mais les traits n'en ont pas été remplis par l'émail noir ou *nigello*. « Ces gravures, dit Passavant, qui en partie semblent appartenir au maître lui-même ou ont été du moins faites dans un atelier d'après ses dessins et sous sa direction, sont exécutées sur dix-neuf planches de forme ronde, deux grandes et dix-sept petites, dont on a tiré quelques épreuves à une époque très récente. »

« Deux de ces gravures, dit M. Goutzwiller, *Jésus sur le mont des Olives* et *la Prise de Jésus-Christ*, se trouvent sur les deux côtés d'un médaillon en argent qui, d'après Bartsch, aurait contenu le sceau de la ville de Colmar. Mais, comme le fait observer M. Passavant, ce médaillon ne forme point une boîte; ce sont deux plaques jointes par un cercle orné qui paraît avoir été suspendu à un ostensor. Peut-être cette pièce d'orfèvrerie était-elle un écrin destiné à conserver des hosties.

« Les dix-sept petites plaques, continue le même auteur, ou médaillons d'argent gravés sortent évidemment de l'atelier de Schongauer et représentent des sujets tirés de la vie du Christ, de la Vierge et des Apôtres. Le style du dessin et de la composition, ainsi que le gracieux caractère des têtes de vierges, ne laissent aucun doute à cet égard, toujours d'après l'opinion du célèbre historiographe de la gravure. Elles ont été gravées pour un chapelet, ainsi que l'indique une ouverture oblongue destinée à y passer un cordon. Elles sont d'une remarquable finesse, et en les regardant avec attention, on est confondu d'admiration devant la merveilleuse dextérité de la main, servie par un organe visuel d'une grande puissance. Schongauer a réalisé ce tour de force de faire tenir chaque scène de la Passion, avec ses nombreux personnages, sur un petit médaillon, grand à peine comme un pain à cacheter: et ce qu'il y a de vraiment surprenant, c'est qu'il a su rester lui-même dans cette œuvre lilliputienne, lui infuser sa per-

sonnalité, qui y apparaît comme figée dans un moule immuable. »

Ces médaillons ont des revers ornés de fleurs et de rosaces ; la direction du musée de Bâle en a fait tirer, en 1858, quelques épreuves sur papier de Chine pour les principales collections de gravures de l'Europe.

P.-E. TUEFFERD.

(La suite à la prochaine livraison.)

LES
EX-LIBRIS DANS LES TROIS ÉVÊCHÉS
METZ—TOUL—VERDUN
1552—1790

*Suite*¹

BIBLIOPHILES MESSINS



*M.^{re} Claude Philippe Dauburion Ecuyer-Seigneur
de Bionville, Avocat au Parlement*

(Le blason paraît avoir été frappé après coup dans le losange.)²

¹ Voir les livraisons du dernier trimestre 1881 et des premier, second, troisième et quatrième trimestres 1882.

² M. Mather, bibliothécaire de la ville de Lunéville a bien voulu me donner un calque de cette belle petite vignette. (*Contumes de Lorraine*, par FABRET.)

M. de Bionville fut souvent maître-échevin et en dernier lieu, en 1720. Diss, dans l'*Inventaire des Archives de la ville de Metz* (Metz, 1880, in-4°), a reproduit plusieurs jugements de ce magistrat, comme chef de la police municipale.

Bégin, dans la *Biographie de la Moselle*, et le conseiller Michel, dans celle du *parlement de Metz*, ont parlé de presque tous les personnages dont il va être question; on ne peut donc que renvoyer les curieux à ces deux auteurs.

Fer de reliure, d'azur au chevron d'or accompagné en chef de deux étoiles d'argent et en pointe d'une merlette de même. Mortier et manteau de président.

Le président Ch-François Barbarat de Mazirot (1764), mort à Paris, après avoir été intendant à Moulins, laissant une grande réputation de charité, avait deux marques pour in-folio et pour in-octavo. Presque tous ses livres sont restés dans son château de Brabois. Du balcon de la bibliothèque on a une très belle vue sur la vallée de la Meurthe et sur la ville de Nancy.

Le 12 juin 1770, on vendit, rue Mazelle, les meubles, glaces, apisseries des Gobelins et bibliothèque du président.



Sa descendance masculine est éteinte.

D. N. LVD. FRANC.
BERTRAND EQVES
IN SVPREMA METEN
CVRIA SENATOR

dans un cartouche surmonté du blason.

Le conseiller Bertrand fut chargé du rapport dans l'affaire des jésuites; il fut maître-échevin et mourut, en 1785, assez oublié. Il avait fait faire deux vignettes pour ses livres; la grande est signée : *La Comparde fecit.*

DE CHERISEY

imprimé dans un rectangle.

Le marquis de Cherisey, lieutenant-général des armées du roi, gouverneur du fort Saint-Jean, à Marseille, président de la noblesse du bailliage de Metz, en 1788, commandant la garde nationale de cette ville l'année suivante, mourut le 10 mars 1794.

Anonyme: d'azur au chevron d'or accompagné de trois tours d'argent maçonnées de sable. Couronne de comte; l'écu entre deux licornes. *Deux vignettes.*

Le procureur général de Corberon étant à Metz (1684-1701) acheta des monnaies romaines et quelques pierres antiques. Son fils, mort premier président à Colmar, donna à Dom Calmet tout ce qu'avait recueilli son père et ses manuscrits lorrains. On imprima à Paris, en 1707, les questions judiciaires traitées par l'avocat général au parlement de Metz; il y a des causes assez gaies: «Si la mauvaise haleine du mari et un os qu'il a dans le nez peuvent faire déclarer un mariage nul, etc.»

Le roman de Garin le lorrain, magnifique manuscrit du xv^e siècle de la bibliothèque de Montpellier (petit in-4°, n° 243), écrit pour un membre de la famille des Roucelz des paraiges messins, porte l'*ex-libris* des Corberon.

M. Descartes
Conseiller au Parlement

Cette petite bande de papier imprimée est la marque d'un grand bibliophile et collectionneur. Le conseiller Descartes mourut à Metz, en 1769, après avoir écrit plusieurs dissertations sur l'ancienne capitale de l'Austrasie, et une histoire de *Mutte* et des autres cloches de la cathédrale, qu'il présenta au maître échevin Lançon, auquel il adressa une épître en vers. Il envoya aussi à Dom Calmet beaucoup de notes pour sa *Notice*, et il réfuta plusieurs assertions de Meurisse, le partisan de l'autorité temporelle des évêques de Metz.

On voit quelquefois son nom imprimé en rouge sur le frontispice de ses manuscrits, dont quelques-uns sur le pays provenaient du président Colbert ou du premier président Séguier, et avaient été écrits lorsque Fouquet travaillait à la citadelle au dépouillement des archives ducalcs de Lorraine. Le prêtre royal de Strasbourg, Gayot, avait reçu de Descartes un autel trouvé à Metz et portant le nom de Pertinax. Schœpflin eut ensuite cette pierre rare à cause de la mention de cet empereur ; elle disparut lors du lamentable incendie de 1870.

Le conseiller Descartes fut commissaire des guerres à Verdun ; dans cette ville il continua ses recherches historiques ; il écrivit la description de l'entrée de l'évêque d'Haraucourt et il obtint le manuscrit de l'histoire du diocèse écrite par le chanoine Roussel ; la bibliothèque le possède actuellement sur ses rayons. Etant à Verdun, le conseiller se fit recevoir de « la Société de l'aimable commerce »,¹ avec le gouverneur, l'évêque, les vicaires généraux, l'abbé Pons, le maître-échevin, le conseiller Charuel, l'intendant, le trésorier des guerres, M. Bertin de Rocheret, etc. Le président Marchal, prévôt de la Madelaine, mourut, âgé de 80 ans, le 23 avril 1768.

Lors du décès du conseiller Descartes, le maître-échevin de

¹ V. ce qui a été dit sur cette Société, page 7.

Metz fut autorisé à acheter trois vieux manuscrits importants pour l'histoire de la cité et Dupré de Geneste s'empresse d'augmenter ses collections en dépensant 2295 livres 6 sols en tableaux, estampes, diptiques en ivoire, manuscrits, porcelaines, objets rares d'histoire naturelle, etc. Le conseiller bibliophile repose dans les caveaux des Petits-Carmes,¹ aujourd'hui la bibliothèque publique. La vente des meubles, livres (il y eut un catalogue), dura cinq jours (19 novembre 1770).

CHARLES FRANÇOIS
DUMARS DE VAUDONCOURT
ECUYER, CHEVALIER D'HONNEUR
AU BUREAU DES FINANCES ET
GÉNÉRALITÉS DE METZ ET D'ALSACE,
SEIGNEUR DE VARIZE ET AUTRES LIEUX.

blason entre un aigle et un lion, timbré d'un casque avec lambrequins, au-dessus l'aigle couronné, avec banderole et devise :

Vim Martis repellit

dans le trait de la console à gauche: *Lançon fecit.*

M. de Vaudoncourt, né en 1726, prêta serment pour sa charge en 1754, il ne figure dans ce travail qu'à cause de ses fonctions honorifiques. Un chevalier de Vaudoncourt a fait graver sa vignette de livre par Nicole, fécond graveur nancéien, dont feu le conseiller Beaupré a catalogué l'œuvre.

M. Dupré de Geneste,
Capitaine d'artillerie

gravé sur bois dans un petit cartouche rectangulaire, époque Louis XVI.

¹ Un tableau, *Le prophète Elie*, par Charles (de Nancy), qui se trouvait au-dessus de la porte de l'église des Carmes, est au Musée depuis 1871. Il fut longtemps à l'église Saint-Martin.

Monsieur Dupré de Geneste, secrétaire
perpétuel de l'Académie des Sciences &
Arts de Metz.

caractères d'imprimerie sur une bande de papier.

Le docteur Bégin a raconté sa vie dans l'*Austrasie*, et dernièrement M. Alcide Georgel a donné sa généalogie dans l'*Armorial de Lorraine*¹ (Elbeuf, 1883). Né à Vilosnes (Meuse), M. de Geneste, écuyer, avocat, receveur des domaines du roi, fut le type du vrai collectionneur, s'attachant à tout et entassant dans sa maison, en Fournirue, tout ce qu'il trouvait de curieux. Buchoz a consacré vingt pages à la description de son cabinet, et il n'a pas tout dit. Il avait des incunables précieux (entre autres la *Bible* de Guttenberg); des manuscrits sur l'histoire du pays, dont quelques-uns sont à la bibliothèque. On estimait à plus de 50,000 écus ce qu'il avait dû dépenser pour satisfaire sa passion. D'Ennery, dont il sera parlé, avait été son maître. Tous les amateurs de numismatique étaient en correspondance avec lui; Duby le consultait souvent; Schœpflin lui envoyait des monnaies épiscopales messines trouvées entre Wissembourg et Bitche. Il mourut en 1801, laissant nombreuse postérité. Le docteur Marchant avait eu quelques-uns de ses manuscrits et on voit dans l'Atlas de Buchoz une estampe à ses armes.

Anonyme: d'azur à une fasce vivrée d'or, accompagnée de trois têtes d'ange d'argent. Blason entre deux aigles, lambrequins, lion tenant une épée pour cimier.

Le conseiller d'Engelgen d'Ay étudia à l'Université de Pont-à-Mousson, il mourut en 1753.

Anonyme: d'argent au lion de gueules à la fasce de sable brochant sur le tout, chargée d'une étoile à senestre, à la bordure de l'écu componnée de gueules et d'argent. Blason

¹ *La vieille Lorraine* (les Trois-Evêchés, le duché de Lorraine).

entre deux lions et entouré des attributs de l'artillerie; au-dessous, croix de Saint-Louis.

J.-C.-J. de Faultrier, écuyer, brigadier d'artillerie, en 1781, maréchal de camp, en 1788, commandant l'école de Metz, et membre du district, en 1790.

Son petit-fils, Emile de Faultrier, né à Metz, en 1804, ancien officier d'état-major, intendant militaire, a fait reproduire par la lithographie, la vignette de son aïeul, et au-dessous sont ses initiales E. F. †

M. L. Feriet,
Conseiller au Parlement.

imprimé dans un carré oblong fleuroné.

Le conseiller de Feriet, seigneur de Scy et de Verny; né à Metz, en 1707, conseiller, en 1728, président, en 1755, mourut en 1775. Un de ses parents, conseiller à Colmar, avait un *ex-libris* gravé dont le blason était semblable à celui que l'on voit au-dessus du portrait de leur aïeul sur une verrière de l'église de Saint-Nicolas-de-Port, près de Nancy. Le 6 juin 1775, on vendit les meubles et la bibliothèque du président, et le 12 juin 1774, la bibliothèque, les meubles, le billard de feu Gentil, régisseur du marquisat de Pange, furent mis à l'encan.

Anonyme: d'azur à trois bandes d'or écartelées d'argent à la hure de sanglier lampassée d'une flamme de gueules. L'écu soutenu par deux anges, au-dessus un casque (dans un rond).

Le conseiller Claude Fevret de Saint-Mesmy (1680-1705), mourut à Dijon, sa ville natale. Ses livres étaient couverts de ses notes. Il ne publia que deux brochures.

Anonyme: d'azur au chevron ailé d'argent. Une banderole avec cette devise: *per plana cito inter ardua tendere recte* surmonte le blason. Au-dessous: *Volume N°.*

Claude-Louis Gabriel fut une des gloires du barreau messin; né à Metz, en 1698, il y mourut, en 1775. Des raisons de santé le forcèrent à quitter le palais pour se mettre avocat consul-

tant. Grâce à son ardente initiative, une bibliothèque spéciale fut établie pour ses confrères, il en fut le premier bibliothécaire. On installa les livres dans la salle basse du palais. La bibliothèque était ouverte en même temps que le parquet, le matin jusqu'à midi et le soir de deux à quatre heures et demie. Le public n'était pas admis, mais on pouvait obtenir des permissions du bâtonnier. Gabriel fit don de ses livres et de ses manuscrits, dont quelques-uns sont à la bibliothèque de la ville. L'avocat Vannier et le conseiller Rulland, mort en 1774, furent aussi des généreux amis de l'œuvre. Un incunable porte : «Donné à la Bibliothèque de l'Ordre des avocats de Metz par M. Rulland Cons^{re} au parlement.» On possède le

Catalogue de la bibliothèque de l'ordre des avocats du parlement de Metz établie en 1761. A Metz, chez Joseph Collignon, imprimeur du roi et de nos seigneurs du Parlement. A la Bible d'or, 1765, in-4° de 52 pp.

La bibliothèque¹ contenait près de vingt mille volumes et ceux-ci sont bien reconnaissables à cette marque imprimée :

A L'ORDRE DES AVOCATS
DU PARLEMENT
DE METZ

¹ Comme on l'a vu, la ville de Metz avait une bibliothèque publique avant 1790. Le 19 mai 1785, Dom Colette, prieur de Saint-Arnould et visiteur général, prévenait ses concitoyens dans le journal local, qu'ils aient à rapporter les volumes prêtés, pour qu'on put faire aisément le catalogue. Le 19 mai suivant, il déclarait «avec douleur» n'avoir vu personne. Mais il assurait que la bibliothèque serait ouverte au jour fixé. D'après le général de Boblaye, l'abbé Valladier l'avait fort augmentée; ce prélat avait même commencé un petit musée d'antiquités. Ce fut, pendant la commende de l'abbé de Bernis, que la salle donnant sur la rue aux Oars fut construite; une galerie en fer régnait aux deux tiers de la hauteur pour faciliter le service. A côté, il y avait une chambre pour les livres rares et défendus. Comme à Verdun, il y avait à Metz une bibliothèque appartenant à une confrérie religieuse : *Ex-bibliotheca Sodalitii metensis*.

entre deux traits, à chaque coin, une main fermée dont un doigt indique la mention. Sur d'autres volumes : «Donné à l'Ordre des Avocats.»

Mattre Louis Chenu remplaça Gabriel, il eut pour sous-bibliothécaires ses confrères Cunin, Lajeunesse, Blouet, Rœderer et Jenot.

Chenu publia le nouveau

Catalogue de la Bibliothèque de l'ordre des avocats du parlement de Metz établie en vertu de la délibération du 22 avril 1761, homologuée par l'arrêt de la Cour du 1^{er} juin suivant. Metz, Joseph Antoine, 1776, in-4^o, 157 pp.

Les avocats firent graver deux planches pour Buchoz. Audessous du trait, il y a une médaille avec une colonne surmontée d'un coq couronné par une main sortant d'un nuage, un autre coq est sur le socle et un chat à la base; à gauche un laboureur à la charrue; à droite une jeune fille assise au pied d'un chêne, derrière un rucher. Exergue: VIGILANTIA, LABORE, PATIENTIA.

Lorsque l'Ordre fut dissous à la Révolution, la bibliothèque fut dispersée. Il est étonnant que les avocats n'aient pas réclamé leur bien¹ lorsqu'ils reformèrent leur nouvelle bibliothèque fermée depuis les désastres de 1870).

COLMY

en lettres d'or dans un ornement rocaille bleu surmonté d'une couronne et qui est fait au moyen d'une découpure dans un morceau de cuivre.

Le conseiller au bailliage Charles-Nicolas Hollande de

¹ Sous le Consulat, Chaptal, ministre de l'intérieur, offrit à Lafayette «de réparer les pertes de sa bibliothèque». Le général accepta, à condition de ne pas profiter des «dépouilles du même genre», ne pouvant constater «l'identité des livres à restituer» (Cat. LAMOUREUX, 522). On ne pouvait guère dans cette «restitution» éviter de dépouiller Pierre pour couvrir Paul.

Colmy, né à Metz, en 1739, mourut en 1819. Il était bien jeune, lorsqu'il écrivit sur un de ses livres de classe :

Ce livre appartient à son maître
Qui n'est ni capucin, ni prêtre
Et qui n'a pas dessein de l'être.
Si vous voulez savoir son nom,
Il se nomme Colmy,

Celui qui trouvera ce livre le rapportera et il en sera récompensé.

M. de Colmy étant conseiller municipal, en 1806, fut chargé au mois de septembre, avec le baron Marchant et deux autres délégués, d'aller trouver l'empereur, alors à Strasbourg, pour le prier d'honorer la ville de Metz de sa présence. Napoléon se rendit à l'invitation.¹

Anonyme: d'azur à l'anille de moulin d'or entre deux épis de même, et en chef un lambel d'argent à trois pendants. Casque, lambrequins; sous le tout, à gauche: BOURGEOIS *f.*

Louis Jacobé de Frémont, ancien officier d'infanterie, fut conseiller, en 1781. Il mourut dans son pays natal, près de Vitry-le-François.

En 1642, un Jacobé de Frémont était avocat au Parlement.

Anonyme: d'azur à un rocher d'argent sur lequel montent deux lions affrontés d'or qui regardent une croisette de même, accostée de deux étoiles d'argent. Les émaux ne sont pas indiqués sur la gravure. Il y a des exemplaires modernes.

Le conseiller Etienne Jobal de Villé mourut en 1744 à Metz.

¹ Au mois de septembre 1857, Napoléon III revenant de Stuttgart s'arrêta à Metz; la Municipalité, par respect pour la tradition, chercha à connaître quel avait été le cérémonial pour son oncle; elle fit consulter les registres du Conseil municipal de 1806. A la place même des procès-verbaux de l'époque, où il avait été question de la réception de Napoléon I^{er}, on trouva... un cahier de papier gris. Les pages avaient dû être arrachées au commencement de la Restauration (*Courrier de la Moselle*, 17 septembre 1857).

Anonyme: de gueules au chevron d'argent, accompagné de trois lions rampans d'or, les deux en chef affrontés. Blason surmonté d'une couronne de comte, entre deux lions; ornements rocaille.

Nicolas-François Lançon, né à Metz, en 1694, fut conseiller en 1722. Lorsque le savant Lancelot vint en Lorraine pour examiner les archives duciales; la bibliothèque du conseiller Lançon lui fut très utile à cause des manuscrits et des livres rares qu'il y rencontra. La Société des philathènes se réunissait ordinairement chez cet érudit magistrat qui fut appelé par ses contemporains «le législateur de Toul et de Verdun», à cause qu'il fut chargé de mettre en ordre les coutumes de ces deux villes. Lançon mourut en 1763, revêtu de la charge de maître-échevin.

Lasalle de Villauval.

Deux lions soutiennent le blason; couronne.

L'avocat François Lasalle, seigneur de Vaudrevange et de Willerwald, munitionnaire des vivres, conseiller-notaire du roi, mourut en 1801. Le 22 septembre 1766, l'évêque de Metz baptisa, dans l'église Saint-Simon, une de ses filles; un Choiseul, archevêque prince de Cambrai, était parrain, et Madame de Choiseul-Stainville, abbesse du chapitre de Saint-Louis, marraine. Buchoz a reproduit le plan du château et l'*Hortus de la Salle à Villauval. Fontaine S. à Metz.*

Bibliothèque de Messire Jean-Baptiste-François de Laubrusse, chr. seigr. de Mont-Richard, Conseiller du Parlement de Metz.

Deux sauvages, l'un debout l'autre assis, soutiennent le blason; couronne; au-dessous du second sauvage: *A Nancy, par Collin, graveur du feu roi de Pologne, duc de Lorraine, 1760.*¹ Le président de Laubrusse, conseiller en 1758, lut

¹ Feu le conseiller Beaupré a fait le catalogue de l'œuvre de Collin. Cet artiste apprit son art à Strasbourg, chez J. Striedbeck. On lui fit graver alors quelques *ex-libris* (1747-1751) devenus très rares et que M. Beaupré n'a pas connus.

quelques mémoires à l'Académie de Metz, dont il était associé.

Anonyme: d'azur à trois pals d'argent, au chef cousu de gueules chargé de trois étoiles. Deux lévriers tiennent le blason; console rocaille. *Deux vignettes et un fer de reliure.*

Nicolas-Joseph Lefebvre, issu d'une noble famille du Barrois, naquit à Epinal, en 1663; il étudia à Pont-à-Mousson et se fit recevoir au parlement de Metz comme avocat, en 1685; la Lorraine était réunie à la France. Il publia alors un *Commentaire sur les coutumes du ressort du parlement de Metz sous la matière des retraits lignagers*. Cet ouvrage resta manuscrit et est encore conservé au château de Tumejus, près de Toul, ainsi que la biographie de l'auteur également inédite et écrite, en 1764, par l'abbé de Tervenus.

Lorsque son pays redevint libre Lefebvre retourna à Nancy. Le duc Léopold apprécia bientôt son mérite, et lui accorda les plus hauts emplois. Il fut un des deux fonctionnaires qui surent un secret d'Etat très important, le futur mariage du prince héritier avec la fille de l'empereur. La duchesse ignorait cette décision importante de son auguste époux. Le président Lefebvre mourut le 26 octobre 1736. Beaucoup de ses volumes portent sur les plats son blason doré :



Le conseiller à la Cour de cassation, Salmon, en 1842, et un jeune avocat messin, M. Gaston de Faultrier, en 1867, ont publié son éloge. Il est à regretter qu'ils n'aient pas fait

reproduire les traits de ce célèbre homme d'Etat lorrain; ses descendants conservent précieusement son portrait peint à l'huile.

Le fils du président, avocat général à la Cour des comptes de Lorraine, avait une vignette de livre armoriée gravée par Senèmont, peintre à Nancy.

Anonyme : d'or à trois branches de laurier de sinople, couronne, ornements rocaille.

J.-B. de Lorchon, écuyer, conseiller de 1662 à 1686; sa famille existait encore à Metz en 1726.

EX-LIBRIS

ANT. LOUIS

ACAD. REG. CHIRURG.

SECRET. PERPET.

dans un double trait et au-dessous du blason. (Imprimé.)

Le célèbre chirurgien Louis, né à Metz, est bien connu. La chirurgie française lui doit son emblème, car lorsque, en 1749, il passa sa thèse, il fit graver en tête l'image du serpent d'airain élevé par Moïse dans le désert, avec cette devise si noble :

Noxius reptando, excelsus spes certa salutis.

L'ex-chanoine de Saint-Sauveur, Etienne Bauzin¹, licencié en droit, ayant épousé la nièce de Louis, songea à publier les œuvres complètes de son oncle par alliance, dont il avait hérité; il avait déjà fait paraître le catalogue imprimé de tous les manuscrits, lorsqu'il renonça à son projet.

Un souvenir durable existe de Louis à Metz dans une salle de l'hôtel de ville; ce sont les médaillons en marbre de quel-

¹ Bazin fut un des premiers qui essaya de classer les livres des couvents entassés à l'Intendance. Le catalogue qu'il déposa à la Commune ne se retrouve plus.

ques-uns de ses plus illustres compatriotes : Anuce Foes¹, Ancillon, Seb. le Clerc, Fabert, Cantuuncula, de Mondelange, Baltus, Le Duchat, Lançon. Ce dernier fut donné après les autres, lorsque Louis sut que la ville avait fait faire son portrait pour le joindre à ceux qu'il venait d'envoyer.

La famille du chirurgien Gorcy a donné à la bibliothèque trois cartons des dissertations manuscrites par Louis (n° 751).

NICOLAUS MARTIGNI CONSIL^{us}; ET ELEMOS^{us}. REG^{us}. CANON^{us}. ET ARCHID^{us} DE MARSALLO, OFFIC^{us}. ET VICARI^{us} GENERALIS.

Le chanoine de Martigni eut quatre vignettes de livre. Trois avec cette légende et une avec le titre de protonotaire apostolique. La description qui va suivre montre que Jombert, dans son catalogue si estimé (65, 4-7), a commis quelques légères erreurs :

1°. 65-4. Gravure au burin pour in-folio. Les deux lignes de la légende sont au-dessous du blason, qui est surmonté d'un casque vu de trois quarts, avec lambrequins remplissant tout le haut et les deux côtés de la planche, dont le bas est occupé par une banderole entourant deux branches de laurier et sur laquelle on lit :

Recede in te ipsum versare cum his qui te meliorem facturi sunt.

A gauche *S. B. Le Clerc*, au milieu 1655. Jombert met cette vignette à la date de 1660, qui est celle de l'*ex-libris* de protonotaire apostolique.

Hauteur, d'après Jombert, 6 pouces 3 lignes; largeur, 4 pouces 6 lignes.

¹ Cet habile médecin demeurait dans une maison à arcades près le quartier Coislou. Foes avait une campagne à Scy; on y montra longtemps une petite chambre qui lui servit de « musée. » Son buste en albâtre des carrières de Sainte-Barbe décorait son tombeau dans la chapelle Notre-Dame-de-Lorette; lorsque celle-ci fut démolie, on le recueillit pieusement. Il est actuellement au Musée, après avoir été quelque temps à l'Académie de médecine à Paris.

2°. 65-6. Gravure pour in-4°; même légende que ci-dessus et même devise, mais l'oiseau du blason est blanc au lieu d'être noir. A droite *le Clerc*.

Hauteur, 3 pouces 9 lignes; largeur, 2 pouces 9 lignes.

3°. 65-7. Gravure pour in-8°; même légende et devise, mais Jombert ne mentionne pas l'absence des deux branches de laurier sur lesquelles flotte, dans les autres vignettes, la banderole à devise; puis les mots *Recede* et *Sunt*, le premier qui commence, le second qui termine la devise, sont retournés dans la première gravure (n° 4) et ils ne le sont pas dans les n° 6 et 7, qui ne sont pas datés. A droite *le Clêrc f.*

Hauteur, 3 pouces 6 lignes; largeur, 2 pouces.

4°. 65-5. Gravure pour in-folio. Le casque est remplacé par le chapeau à glands de prélat; le blason est au-dessous; au bas *Seb. le Clerc 1660*.

Hauteur, 5 pouces 1 ligne; largeur, 3 pouces 4 lignes.
« Cabinet des Estampes du Roi » (Jombert).

Du temps de Jombert, ces rares gravures se trouvaient dans ses cartons, aux Estampes du Roi, chez M^{me} de Bandeville, chez MM. Paignon et Reignier.¹

Sébastien Le Clerc a encore gravé quelques autres vignettes de livre, mais elles ne sont pas lorraines et on les trouvera décrites par Jombert.

Le chanoine Nicolas Martigni, seigneur de Vallières, conseiller au bailliage, archidiacre de Marsal, devait avoir une bibliothèque très importante; quelques-uns de ses incunables et de ses manuscrits sont à bibliothèque. Les Récollets eurent de ses livres, comme on le voit par cette marque manuscrite : *Mardigny archid. et Off. metensis*. A sa mort, le 16 juillet 1662, ce prélat laissa cent francs à Notre-Dame-la-Ronde. Ses deux sœurs, Mesdames de Belchamp et d'Aube, lui firent élever

¹ M. Chartener; les bibliothèques de Metz et de Colmar n'ont pas la vignette avec le chapeau de protonotaire.

un monument armorié près de la chapelle des évêques. L'épitaphe mentionnait qu'il était âgé de 73 ans et rappelait avec raison sa piété et sa bienfaisance.

Sans chercher à donner une liste complète des chanoines de la cathédrale¹ qui se firent remarquer par leur érudition, on peut essayer de sauver de l'oubli M^r Jacques Tigeon, angevin, qui publia vers 1620 un petit in-12, intitulé : *l'Histoire de la vie de Saint Severe ou Sever, evesque de Ravenne, il y a plus de 1200 ans*. Au lieu de la date et du lieu d'impression, on lit : « Celui qui ma fait imprimé (*sic*) vous prie de luy dire un Ave. » Le maître-échevin Praillon et le chanoine-trésorier Bontemps, vers 1634, communiquèrent à Meurisse plusieurs manuscrits pour son histoire. Les nombreux écrits sur le droit canon et sur le diocèse par le chanoine J.-B. de Gissé, auteur d'une *Histoire de saint Sigeri, fondateur de l'abbaye de Vergaville* (1675), furent très utiles à l'abbé de Senones, etc. En 1774, les meubles et les livres du chanoine de Candale furent vendus au profit des pauvres.

P. L. S. DE JULVECOVRT. CVR. METE CLVS.

Légende en rond entourant le blason. Gravure sur bois.

Le conseiller Paul-Martin de Julvécourt, reçu en 1781, mourut en 1838, conseiller honoraire à la Cour royale de Metz.

Anonyme : d'argent au chevron d'azur accompagné de trois têtes d'aigle becquées et arrachées de gueules, deux et une. Deux aigles soutiennent le blason. Au-dessous, à gauche, *Chaumier sculp.* Couronne.

Le conseiller Pierre-Philibert Pajot, nommé en 1674, fut remplacé en 1685. Sa famille existe encore.

¹ M. A. Migette regrette avec raison la disparition de plusieurs « plans de dessins » trouvés en 1790 dans la salle du chapitre.

M. de Parseval,

Receveur général des finances de Metz et d'Alsace.¹

Blason couronné et posé entre deux branches de laurier.

Charles-René Parseval de Frileuse vivait en 1776.

Anonyme : d'azur au chevron d'or accompagné de trois pommes de pin renversées de même. Le blason entouré de deux lions; mortier de président.

Le président Jean Pinon quitta le Parlement en 1648.

Un exemplaire des *Coutumes générales de Lorraine* (Espinal, 1633, in-4°) est aux armes du président Pinon. (*Catalogue du marquis de M...*, Paris, 1871).

Fer de reliure. JO. PORCELETTUS DE MAILLANE ET VALHEIDNUS, GUBERNATOR TULLENSIS ET BALLIVUS METENSIS; au-dessus de l'ovale I. H. S. dans une gloire.

Cette légende entoure le blason des Maillane. Jean des Porcelets de Maillane fit, en 1601, les frais de la distribution des prix au collège des Jésuites de Pont-à-Mousson. Ses volumes, bien reconnaissables par leur riche reliure, sont devenus très rares. M. Favier a reproduit le fer du bailli de l'évêché de Metz et celui de l'évêque Charles, cardinal de Lorraine, évêque de Strasbourg, qui donna aussi, en 1603, les livres pour les prix. Les volumes du prélat portent sur les plats ses armoiries dorées écartelées d'Alsace, avec cette légende autour :

CAROL. D. G. CARD. A LOTH. EPIS. ARGENT. ET METEN. ABB. SANCTI VICTOR (*de Marseille*).²

¹ Communiqué par M. Ferdinand Reiber, de Strasbourg, l'auteur des spirituelles *Etudes gambrinales*, 1881.

² On sait que les princes de la maison de Lorraine, engagés dans les ordres, représentaient « des conciles » par la pluralité de leurs bénéfices. Le chapeau de cardinal fut demandé au pape par la reine Catherine de Médicis pour son petit-fils Charles de Lorraine.

Anonyme : d'azur, à une montagne d'or de six rochers accolés de deux écureuils grimpants et affrontés d'argent, surmontés de deux étoiles d'or. Mortier sous une étoile. Devise : *Hæc sidera firmant patriam, 1706.*

Le président Poutet, originaire d'une vieille famille messine, mourut en 1726. Le 5 décembre 1785, on vendit place Saint-Thiébauld, en l'hôtel de la présidente Poutet, des meubles, une très belle bibliothèque (livres de droit, d'histoire, manuscrits, etc.).¹

M. Poutet de Malleloy céda au prince Eugène le manuscrit originel d'Aubrion, qui passa ensuite à la Bibliothèque impériale de Vienne, où M. Prost, l'infatigable chercheur de tout ce qui est messin, le retrouva. Grâce à la courtoisie bien connue de la Chancellerie impériale et royale apostolique et à la générosité du Conseil municipal, M. Loredan Larchey put faire imprimer ces pages précieuses de l'histoire de Metz, ville libre et impériale.²

*Bibliothèque de M. de Gironcourt,
conseiller, chevalier d'honneur, seigneur de Vomécourt.*

Ecu couronné entre un livre et un lévrier, à gauche *Collin.*

Antoine-Henri Regnard de Gironcourt fut reçu, en 1751, conseiller, chevalier d'honneur des finances de Metz et d'Alsace. On lui doit un *Traité* imprimé sur les trésoriers de France (Nancy, 1776). Il demeurait alors à Epinal. Il s'occupait toute sa vie à rassembler des notes sur la Lorraine, dont il laissa l'histoire presque terminée à sa mort, arrivée à Varan-

¹ Le 14 juin, même année, on vendait à l'hôtel de Gournai, rue Sous-Saint-Arnould, le mobilier et une petite bibliothèque. Le manuscrit d'Epinal, de Philippe de Vignenles (n° 335), porte sur la feuille de garde : *J'appartiens au comte de Gournay.*

² Un livre à publier serait l'histoire de l'abbaye de Saint-Arnould par Dom Baillet, avec dessins, sceaux, plans, blasons, etc. M. le baron d'Hannoncelles, qui, dès sa jeunesse, s'occupait de l'histoire généalogique de sa ville natale, avait ce précieux *codex*.

gévillie en 1786. Il avait commencé par être jésuite, mais il dut quitter la Compagnie à cause d'une ode sur la naissance du prince impérial, depuis Joseph II.

Son fils le remplaça dans sa charge et il hérita de ses goûts lotharingophiles. On peut lire ce que le savant Noël pensait de ses travaux. Il poussa les généalogies de l'*Armorial* de Dom Pelletier¹ jusqu'en 1820, et l'excellente *Statistique de la Meurthe*, imprimée sous le nom du préfet Marquis, est son ouvrage. Ces modestes chercheurs ne méritent-ils pas d'être tirés de l'oubli?

Anonyme : d'azur, au chevron d'or accompagné de deux étoiles, de même en chef, et d'un faucon d'or en pointe. Deux lions entourent l'écusson. Couronne.

Le Parisien Rigoley de Juvigny est encore célèbre par sa polémique avec Voltaire et le clan de l'*Encyclopédie*. Il fut conseiller en 1760. Sa mort arriva en 1788. On a gravé plusieurs fois son portrait.

Bibliothèque de M. Rœderer.

Armoiries de comte sénateur de l'empire français; toque à plumes, manteau de sénateur, deux croix au-dessous.

Le comte Rœderer, né à Metz, joua un certain rôle pendant la Révolution. Il était très populaire dans sa ville natale et, d'après M. Michel, ce fut lui qui avança à l'Académie les 400 francs pour couronner efficacement le mémoire de Robespierre. C'est ce qui cimentait plus tard l'amitié de ces deux hommes qui se retrouvèrent à Paris. Il y a plusieurs portraits de Rœderer; le plus remarquable a été dessiné par l'artiste strasbourgeois Jean Guérin, auquel on doit la belle suite des généraux de l'armée du Rhin (Desaix, Sainte-Suzanne, Lecourbe, Ferinó, Kléber, G. Saint-Cyr, etc.).

¹ Ce précieux travail est connu sous le nom de *Nobiliaire de M. de Renne*, 4 vol. in-f°.

Anonyme : de gueules à trois têtes de lion posées en bande, entre deux cottices d'argent. Ecu entre deux lions, mortier et manteau de président.

Dominique Hyacinthe de Tailfumyer, né à Saint-Mihiel, fut président en 1698 et mourut en 1733.

Messire Louis-Henri
Hyacinthe de Tailfumyer
de Fresnel, Président à mortier
du parlement de Metz.

Imprimé entre deux traits rectangulaires ornementés.
C'est le fils du précédent, mort sans avoir été marié.

TASCHER.

D'azur à l'arbalète d'argent, la flèche de même issant. Blason entre deux aigles, le mortier au-dessus, une flèche pour cimier, manteau herminé, ornements rocaille, le nom dans un cartouche; au-dessous, à gauche, *Roy s.*¹

Le président Prosper-Athanase Tascher dut prouver en 1781 sa noblesse du pays des Grisons; par là on voit qu'il n'est pas de la famille des Tascher de la Pagerie; conseiller en 1760, président deux ans après.

Fer de reliure : de à la croix de, cantonnée des lettres T. H. I. S. et chargée d'un croissant tourné à senestre.

Le chanoine de la collégiale de Saint-Sauveur, le vicaire général This, fut honoré de la confiance de M. de Coislin.² En 1691, le chanoine offrit à son ami, M. de Bionville, l'*Histoire des évêques de Metz* par Meurisse.

En 1790, lors de l'inventaire des meubles de la collégiale Saint-Sauveur, il y avait sept cloches, un reliquaire en cuivre avec une parcelle de la vraie croix, seize vieux tableaux, etc.

¹ Ce Roy grava quelques *ex-libris*.

² La bibliothèque Solar avait un volume aux armes de ce prélat ainsi que le chapitre.

La collégiale Saint-Thiebaut, visitée le 14 juin même année, offre un peu plus d'intérêt; le buste du saint en vermeil, les bras de saint Norbert en argent, la clef de même métal pour toucher les yeux, huit bras en cuivre, deux bustes en bois doré, un reliquaire, quatre petites cloches, etc.

A Monsieur le chevalier
de Tschudi, officier au
régiment des gardes suisses.

Imprimé dans un double trait oblong enguirlandé.

Charles-Henri-Joseph de Tschudi, du pays de Glaris, était frère du grand bailli de Metz, le célèbre horticulteur. Le chevalier émigra, et après les campagnes du corps de Condé, il fut promu maréchal de camp par le roi.

Il y a eu nécessairement, avant 1790, bien d'autres bibliophiles à Metz. Le clergé et le Parlement étaient généralement composés de gens instruits.¹ J. Guigard a donné les fers de reliure de quelques parlementaires qui se fixèrent à Paris, après un court séjour dans la capitale des Trois-Evêchés. Jean de Boulogne, conseiller d'Etat, mort en 1709, dont les livres et les manuscrits sont très recherchés à cause du choix des éditions et de la reliure de prix. Il en était de même de ceux du conseiller Thierry Charpentier, qui étaient couverts de ses annotations tant sur l'édition que sur le sujet propre;

¹ Beaucoup d'entre eux avaient visité l'Italie. «Il n'y a jamais eu que le conseiller Lullier, dit des Réaux, qui se soit fait conseiller à Toul (où était alors le Parlement) pour aller mourir à Pise.» Son collègue dans la même ville, «le petit Coulange» de Madame de Sévigné, mourut sans avoir publié ses spirituelles impressions de voyage dans la terre classique des arts. En 1664, les conseillers Amat, Salmon et Mallet rencontrèrent à Ratisbonne le duc de Chevreuse, accompagné d'une suite nombreuse, ils firent route ensemble et ne se séparèrent qu'à Rome. A Bologne, le conseiller Mallet s'aperçut qu'il avait laissé sa bourse dans sa chambre de l'*Ange*, à Ferrare. Il envoya inutilement le domestique de M. Amat. Ses 175 pistoles ne se retrouvèrent pas (Montcouys).

ce magistrat avait aussi des incunables et des livres d'heures d'une grande beauté. Le président Thomas de Bragelongno, le malheureux surintendant Fouquet et l'abbé de Longueval terminent dans Guigard la liste des magistrats bibliophiles messins du XVII^e siècle.

On possède bien peu de renseignements sur les bibliothèques de ces magistrats. D'autres hommes de loi possédaient des raretés bibliographiques qui les ont sauvés de l'oubli. Ainsi le conseiller au bailliage Ruzier, mort en 1771, qui céda à la ville la chronique de Philippo de Vigneules pour 150 francs. Le comte Emmercy, dont la magnifique bibliothèque fut vendue en 1849 et 1850, eut ensuite entre les mains cette rareté, et le Conseil municipal vota les fonds pour la racheter. Déjà avant la Révolution, le bénédictin Dom Jean François¹ vendit à la ville des registres qui avaient fait partie intégrante des archives. La chronique de Jean Bauchez appartient au premier huissier du Parlement, Midart. Elle fut éditée, en 1868, par les soins de MM. Abel et de Bouteiller, aux frais de la Société d'histoire et d'archéologie de la Moselle. Celle de Vigneules a été publiée à Stuttgart² avec préface qui fut traduite en français, par M. Cailly.

Il y a encore deux bibliothèques célèbres à citer, ce sont celles des pasteurs Paul Ferri et Ancillon. Le premier laissa à son fils deux mille cinq cent quatre-vingt-seize volumes couverts de ses notes, outre ses manuscrits, dont la plupart sont si

¹ Le savant auteur du *Dictionnaire roman-wallon*, né en 1726, mort en 1791, eut bien des difficultés à Metz; car, étant forcé de résider dans l'abbaye de Beaulieu, il se plaint amèrement au ministre, le 15 janvier 1777, des persécutions qu'il essuya, ainsi que plusieurs membres de sa famille, de la part de certaines personnes influentes de Metz (Cat. LAMOUREUX, 384).

² *Herausgegeben von Dr Heinrich Michelant* (de Liège), conservateur à la Bibliothèque nationale. L'ouvrage parut en 1852, trois cents ans après que Metz eut ouvert ses portes au roi protecteur. Le *Doctor* pensait-il à cette date?

précieux pour l'histoire locale et dont plusieurs passèrent dans les riches collections Emmery, Marchant et Teissier, et dans les bibliothèques d'Epinal (Fonds de l'abbaye de Senones) et de Metz. Son neveu, le conseiller Ferri, montra à Dom Calmet trois manuscrits de son oncle sur l'histoire de cette dernière ville.

La bibliothèque du pasteur Ancillon fut traitée comme celle du cardinal Mazarin, lorsque celui-ci fut obligé de quitter précipitamment la capitale. Forcé par la révocation de l'édit de Nantes de s'enfuir, le pasteur ne put mettre en sûreté les livres qu'il collectait avec tant d'ardeur depuis qu'un riche mariage lui avait permis, pendant près d'un demi-siècle, de satisfaire sa passion de bibliophile. Quels furent ses regrets, lorsqu'il sut sur la terre étrangère, qu'on était accouru chez lui de tous les coins de la ville et que, sans honte, on avait fait des paquets de ses livres et qu'on les avait emportés « en ayant soin de donner quelque argent à une petite fille de douze à treize ans qui regardait faire, afin qu'on eut le courage de dire que ces bouquins précieux avaient été payés! »

M. le docteur Bégin, dans son guide à Metz (1834), cite comme ayant de belles bibliothèques des amateurs contemporains, le baron de Salis, dont la magnifique collection (livres, manuscrits), sera, dit-on, donnée à la ville; M. Aertz, dont la bibliothèque a été vendue, il y a une vingtaine d'années; MM. Durand, Woirhaie, Boulet, Cunin, Friso, Huguenin, Stoffels, de Ruy, Troubat, le commandant Soleirol (pièces de théâtre). On connaît les marques imprimées ou lithographiées de MM. Godins de Souhesmes, Turmel, Baudesson, Debrun, des docteurs Félix Maréchal (le dernier maire de Metz) et Chameil. Trois bibliophiles ont des vignettes de livre armoriées; M. de Feriet a lithographié celle de M. Francis de Chanteau enlevé trop tôt à ses amis et aux études historiques qu'il cultivait avec tant de succès; MM. Constant Lapaix, de Nancy, et Adolphe Bellevoye, de Metz, auxquels on doit toutes

les reproductions sur bois de ce volume, ont gravé, le premier l'*ex-libris* de l'historien des guerres en Lorraine du temps du duc Charles IV, M. Ferdinand des Robert, d'après celui d'un de ses aïeux, Noel des Robert, commandant à Huningue et dans la haute Alsace, brigadier des armées du roi; le second, celui de M. Gustave Chartener, le doyen des bibliophiles messins, dont les livres sont irréprochables au point de vue typographique et qui sont habillés par les faiseurs les plus célèbres de Paris. C'est avec justice que la *Revue anecdotique*, de 1859, mentionne les raretés de la magnifique collection de notre très érudit amateur.

COLLECTIONNEURS MESSINS

Claude-Antoine de Vienne, baron de Clervant, qui assista au siège de 1552, fit transporter chez lui tout ce qu'on trouva d'antiquités, lors des travaux de défense.¹ L'antiquaire Gruter, qui vit quelque temps après son musée, le désigne ainsi: *In ædibus Clerevantii* — *In ædibus Clerevantii & Boissard* dans son ouvrage qui ne parut qu'en 1701 à Heidelberg. Le baron avait réuni cinquante-deux pierres gallo-romaines dans son hôtel qu'habita Madame Douglas au siècle dernier. Le château de Montoy, autre demeure de M. de Clervant, a encore incrustées dans les murs d'une tour quelques sculptures antiques, reproduites dans l'*Austrasie*. Les pierres sculptées, données en 1822 à la ville et qui se trouvaient dans le rempart près la tour d'Enfer, y avaient été placées, en 1515, par ordre de Nicolas de Heu, beau-père de M. de Clervant, qui avait choisi pour précepteur de ses fils un savant, originaire de Besançon, réfugié pour cause de religion à Montbelliard: Boissard avait

¹ BÉGIN, *Musée médiomatricien* — D' ABEL, *Catalogue de la Galerie archéologique de Metz*, 1871.

formé dans cette ville un riche cabinet d'antiquités, dispersé lors de la lamentable invasion lorraine dans la Comté. Il en reforma un autre à Metz, et Monseigneur de Coislin prêta à Dom Montfaucon un cahier de dessins représentant les monuments antiques de cette collection et d'autres. On reproche, avec raison, à Boissard comme à quelques amateurs du xvi^e siècle d'avoir cherché à mystifier les curieux. Les crédules bénédictins ont reproduit une peinture soi-disant antique venant de son cabinet et qui est aujourd'hui au musée. Elle est du temps de la renaissance. Un orfèvre réfugié de Troyes, Jean Aubry,¹ donna en mariage sa fille à Boissard et fit imprimer à ses frais chez leur ami Abraham Fabert, le père du maréchal, ses rarissimes emblèmes, dont le procureur général Pierre Joly, donna une traduction française. Pierre Joly recueillait aussi dans son hôtel des médailles, des statuette et des inscriptions antiques. Une de ces trente dernières s'y trouve encore contre le mur. Le baron Marchant habita cette curieuse demeure jusqu'à sa mort.

L'imprimeur Fabert, dont M. V. Simon a retrouvé le portrait peint lorsqu'il avait 77 ans, était digne d'être l'ami des savants ci-dessus. Il fut plusieurs fois maître-échevin et, en 1603, la ville lui céda gracieusement un terrain au petit Saulcy pour y établir ses presses et où fut bâti ensuite l'*Hôtel du palais royal*, le meilleur de la ville et racheté en 1786, après un éboulement partiel. Lors du mariage du comte de Comminges, gouverneur de la ville, il y eut, d'après le curé de Saint-Euchaire, des « fêtes splendides, des choses merveilleuses » et une cavalcade, où figura Fabert habillé en « grand Turc ».

A une époque plus rapprochée, les intendants Turgot

¹ En 1843, le propriétaire de la maison de l'orfèvre Aubry (en Four-nirue) donna à la ville ce qui restait du musée Boissard. Au commencement du siècle, le pharmacien Robert habitait la maison Aubry; il remplaçait un autre apothicaire, l'amateur Peltre.

(1696-1700) et de Creil (1720-1754) ordonnèrent de veiller à la conservation des antiquités. Le dernier envoya malheureusement beaucoup d'objets à Schœpflin; il avait cependant conservé le torse d'un Jupiter en bronze qui alla grossir la collection d'Ennery, et plus tard celle de l'abbé de Tersan; le conseiller Faure de Fayole, dont le frère, l'avocat-général, recherchait les tableaux, avait un petit Mercure, trouvé dans la Moselle comme le Jupiter. Le notaire Bourdin (place Saint-Louis), l'ingénieur des ponts et chaussées, Gourdin, qui étudiait les voies romaines et faisait souvent de belles trouvailles, M. d'Ourthe (rue Sainte-Croix), dont le fils dispersa la collection; le conseiller au bailliage Bertrand, sont encore à citer. Le 7 juin 1773, les héritiers du général d'Arros faisaient vendre sa galerie de tableaux, sa collection de manuscrits et ses livres; le 22 janvier, on avait vendu au château de Corny, à cause de dettes, les médailles et les livres du seigneur, M. Léopold.

La numismatique était représentée à Metz par presque tous les curieux dont nous parlons, et surtout par le conseiller J.-J. Besser (1757-1771), et par un fonctionnaire, Michel d'Ennery, dont le nom figure dans toutes les biographies, ancien secrétaire du roi, membre de l'Académie de Metz, en 1760, et fixé, plus tard, à Paris; il possédait plus de 22,000 pièces, anciennes et modernes, des émaux de Petitot (Louis XIV, sa femme, M^{me} de La Vallière et de Montespan). D'après Dom Pierron,¹ la Champagne lui avait fourni des « idoles », on voyait chez lui des camées, des colliers faits avec des coquillages, etc. Sa fortune presque entière passa en achats et voyages. Ses catalogues sont intitulés :

Catalogue des tableaux des trois écoles, antiquités égyptiennes, grecques, romaines et indiennes, pierres gravées, etc.

¹ Dom Bernard Pierron, né à Virton, auteur du *Templum*, profès à Saint-Vanne en 1761, professeur d'éloquence à Saint-Symphorien, de l'Académie de Metz, prieur de Saint-Arnould en 1790, visiteur de la Congrégation, etc.

du cabinet de M. d'Ennery par MM. Remi et Milliet, Paris, 1786, in-8°.

Catalogue des médailles antiques et principalement des inédites et rares en or, argent, bronze, etc. du cabinet de M. d'Ennery, Paris, 1788, in-4° fig.

Quant aux amateurs de tableaux, les inventaires révolutionnaires indiqueraient bien des raretés, bien des choses précieuses dans les hôtels aristocratiques abandonnées à la hâte. Le musée a reçu des dons de la comtesse de Briey, de Madame de Maillier, du marquis d'Ourches, du comte du Cœtlosquet et de Jaubert, de MM. de Bouteiller et de Chazelles. En 1828, la Municipalité achetait, à la mort de l'ingénieur-dessinateur Tavernier, quatorze tableaux de sa collection. Ce fut le commencement du musée.

Une découverte faite dans les registres de la Maison commune a mis au jour une des plus anciennes gravures antérieures à l'an 1460. Elle a été reproduite par M. le comte Van der Straten Ponthoz dans une brochure publiée à Paris en 1864.

Avant de terminer, citons encore les ouvrages de deux modestes ouvriers messins, le serrurier P.-M. Verzus, qui travailla avec Lamour aux admirables grilles de la place royale à Nancy, qu'un voyageur allemand, dans un accès de mauvaise humeur, comparait à une cage à perroquet, et le fondeur Didier, fixé à Strasbourg, auteur des ornements du piédestal de la statue du duc Charles-Alexandre de Lorraine, à Bruxelles.¹

Buchoz est un guide précieux pour les noms des « amateurs des objets de la nature », il cite avec attendrissement Mademoiselle Barra, dont les idiots cadres à papillons figurant des dessins insensés, remplissaient plusieurs chambres.

¹ C'est Dom Maugeard et non Maugérard, comme il est imprimé par erreur page 76, qui fut à Bruxelles conservateur du cabinet des médailles de ce bon prince.

Un cabinet plus sérieux était celui du pharmacien Becœur, « s'il avait vécu dans des siècles plus reculés, dit Dom Pierron; on l'aurait pris pour un sorcier. Que de prodiges cet excellent naturaliste a rassemblés dans son cabinet. C'est là que les animaux sont immortels. »

En achetant, en l'an IV, le cabinet minéralogique du docteur Michel du Tennetar, chez lequel on trouva encore quelques monnaies et des pierres gallo-romaines, la ville inaugura son cabinet d'histoire naturelle, aujourd'hui si renommée. Le hasard des guerres¹ l'augmenta des magnifiques collections du duc de Deux-Ponts au Carlsberg, musée acheté presque en totalité à Paris, lors de la vente de celui du docteur Mauduyt. Plusieurs voitures transportèrent à Metz, sous la direction du conservateur Holandre, tout ce qu'on put sauver; car le docteur Hermann, de Strasbourg, crut longtemps avoir le dernier débris des collections du Carlsberg — un petit oiseau empaillé, que lui apporta un jeune volontaire strasbourgeois. En l'an VII, Holandre fit des cours de chimie, et lorsque la ville chercha à utiliser tout ce qu'on avait entassé au Département (Palais de Justice), on ne trouva plus rien des animaux, des oiseaux empaillés, des échantillons de minéralogie, des cadres d'insectes de Deux-Ponts; les animaux étaient pourris et les épingles des cadres avaient été volés. On remit à Holandre une défense de narval, deux grandes coquilles, des reptiles, des poissons conservés dans l'esprit de vin et quelques animaux montés; plus tard, la ville acheta la collection Lucotte de Bar-le-Duc.

Bien avant la Révolution, l'hôpital militaire possédait un

¹ Les souvenirs guerriers sont rares dans les collections messines, grâce à Joséphine, l'aimable impératrice, le musée en a deux (des Pays-Bas); la bibliothèque possède des livres, des incunables ou des manuscrits du palais de Deux-Ponts, des Récollets et des Minimes de Coblenz, des Chartreux de Cologne, des Capucins, des Claristes, des prêtres de Saint-Yves, des Chartreux, des Abbayes de Saint-Martin et de Saint-Mathias de Trèves.

cabinet d'anatomie où enseignaient avec talent, selon Buchoz, le docteur Saget (qui possédait une belle bibliothèque et un cabinet) et ses confrères Maréchal et Teillier.

Mais le plus célèbre des amis de la nature est le malheureux Pilatre de Rozier qui, étant encore petit-aide chez le pharmacien Thirion, commença un herbier et une collection de minéralogie. Un heureux hasard l'admit dans la société du duc de la Rochefoucauld qui explorait les environs de Metz.¹ Une discussion avec son père fit aller le jeune naturaliste à Paris, où il acquit bientôt une certaine renommée. Les découvertes aérostatiques excitèrent au plus haut point sa vive imagination. Il en fut la victime. Un petit obélisque a été élevé, en 1785, à l'endroit où il tomba avec son ami Romain. C'est près de la tour de Croy, non loin de Boulogne, dont le musée possède son portrait en cire et tout ce qu'il y avait dans la nacelle. Les deux aéronautes reposent dans le cimetière de Vimille, sous un monument dominant la route de Calais. La ville de Metz acheta, en 1841, le buste en marbre de de Rozier, moyennant 240 francs, et le plaça à la bibliothèque. Le sculpteur Renaud, de Sarreguemines, ami du malheureux jeune homme, chercha à sauver de l'oubli sa mémoire, en exposant, en 1786, « les expériences aérostatiques de Montgolfier et de Pilatre des Roziers » (bas-relief, 27 lignes de diamètre).

Des noms moins connus maintenant, peuvent encore être rappelés: le voyageur Vaillant; le comte de Bournon, minéralogiste, qui, après l'émigration, mourut en 1825, conservateur du cabinet de minéralogie du roi Louis XVIII; le directeur des contributions directes, à Strasbourg; Cadet, secrétaire général de l'intendant de Bouchepom en Corse, qui, le premier étudia les diverses couches de terrain de cette île devenue si célèbre.

A. BENOIT.

(A suivre.)

¹ BASINET. *Notice biographique* (Mém. de l'Académie de Metz, 1865.)
La mère de de Rozier conserva longtemps les casiers de sa collection.

DICTIONNAIRE BIOGRAPHIQUE DE L'ALSACE

La *Revue d'Alsace* a publié en 1876, page 130 à 144 du tome de cette année, une note de son collaborateur G. Stoffel, concernant le dictionnaire biographique qu'il s'agissait alors de publier sous les auspices de M. Engel-Dollfus, de Dornach. Cette note était suivie d'une liste abrégée des généraux et des officiers supérieurs alsaciens, ayant servi dans l'armée française. La mort a surpris M. Stoffel au cours de ses travaux. Sa famille a retrouvé dans ses papiers une liste complémentaire que l'auteur destinait à la *Revue*. Cette liste nous a été transmise, nous nous faisons un devoir de la publier.

Suite à la Liste abrégée des généraux et officiers supérieurs alsaciens, ayant servi dans l'armée française.

BLANCHARD, Georges-Eugène. — Général de division.

BÜRCKWALD, Louis (de). — Lieutenant-colonel au régiment de cavalerie de Rottenbourg, devenu Rosen, en 1704.

DELORE, Marie-Jacques-François. — Lieutenant-colonel d'Etat-major. Né à Colmar, le 11 mai 1773, mort à Colmar, le 27 février 1750.

DENTZEL, Georges-Frédéric. — Maréchal de camp ; représentant du peuple. Né à Durckheim (Palatinat) de parents alsaciens, le 16 juillet 1755, mort à Versailles, le 7 mai 1728.

EOS, Marie-Antoine-Joseph (d'). — Colonel de gendarmerie. Né à Berncastel (département de la Sarre), de parents

d'origine alsacienne, le 11 octobre 1809, mort à Strasbourg, le 16 décembre 1869.

ENGEL, Jean. — Major au 3^e régiment d'artillerie (pontonniers). Né à Soultz (Haut-Rhin), le 20 février 1753, mort à Strasbourg, le 2 mai 1824.

ENGELHARDT, Daniel-Frédéric. — Adjudant-général à l'armée de Sambre et Meuse; préfet de Siegen. Né à Strasbourg, le 1^{er} mai 1772.

TIEFFÉ DE LIÉVREVILLE. — Général de division. Né à Dorlisheim, mort à Paris, le 12 février 1880.

GELB, Louis-Nicolas (de). — Lieutenant-général; député de la noblesse à l'Assemblée provinciale d'Alsace, en 1787. Né à Strasbourg, émigré.

GLAUBITZ, Chrétien-Simon (de). — Est mort le 7 juin 1765 et non 1755.

GREINER, Joseph-Louis-Victor. — Colonel d'artillerie; commandant supérieur des compagnies d'artillerie et de l'Ecole polytechnique, le 26 janvier 1814. Né à Strasbourg, le 16 mai 1773, mort le 21 septembre 1838.

HESSE-DARMSTADT, Prince Frédéric-Louis. — Colonel du régiment d'infanterie Royal-Darmstadt. Né à Bouxwiller, le 10 juin 1759, mort à Darmstadt, le 11 mars 1802.

JACOBI, Philibert-Paul-Augustin (baron). — Maréchal de camp. Né à Strasbourg, le 21 février 1789 (et non 1790), mort à Pau, le 1^{er} février 1847.

KUHN, Joseph-Etienne-Ignace. — Colonel de gendarmerie. Né à Molsheim, le 31 juillet 1770, mort le 29 mai 1827.

MÜLLER, Joseph-Antoine-Charles (baron). — Colonel d'infanterie. Né à Eptig, le 13 mars 1775, mort le 6 mars 1853.

NEUHAUS dit MAISONNEUVE, Emmanuel-Michel-Bertrand. — Général de division. Né à Landau, le 29 septembre 1757, mort le 22 novembre 1834.

OBERKIRCH, Chrétien-Antoine-Joseph (d'). — Colonel. Né à Haguenau, le 15 février 1736, mort à Ratisbonne, le 3 avril 1804.

- OLIVIER, Jean-Baptiste.** — Général de division. Né à Strasbourg, le 25 décembre 1765, mort au château de S'-André, à Witernesse, le 27 septembre 1813.
- PÉCHERY, Henri-Martin (de).** — Colonel du 64^e régiment de ligne. Né à Staffelfelden, mort en 1809 à Aranjuez (en Espagne), des blessures reçues à la bataille d'Occana.
- PEYERIMHOFF, Joseph-Jean-Baptiste-Antoine.** — Lieutenant-colonel d'artillerie; sous-directeur d'artillerie à Strasbourg, en 1813. Né à Schlestadt, le 23 juillet 1770, mort à Mulhouse, le 19 janvier 1833.
- PICQUART, Jean-François.** — A rectifier: Picard, Jean-François. Né à Besançon, en 1774, mort à Strasbourg, en 1851.
- RATSAMHAUSEN, Christophe-Philippe (baron de).** — Colonel; député aux Etats-Généraux, en 1789. Né à Ribeauvillé, le 1^{er} janvier 1736, émigré.
- ROSEN, Reynhold-Charles (comte de), fils de Conrad.** — Lieutenant-général. Né le 10 janvier 1666, mort le 13 juin 1744.
- ROSEN, Anne-Armand (marquis de), fils de Reynhold-Charles.** — Lieutenant-général. Né le 17 juillet 1711, mort le 28 novembre 1749.
- SALOMON, Jean-Baptiste-Etienne-Ignace (de).** — Colonel de cuirassiers. Né à Colmar, le 20 mars 1776, mort le 26 décembre 1827.
- SAUVAGÈRE, Félix-François, Le Roger d'Artezet (de La).** — Chef de brigade du génie. Né à Strasbourg, le 5 septembre 1707.
- SCHWILGUÉ, Alexandre-Dominique-Eusèbe (de).** — Lieutenant-colonel de cavalerie, 1759-1779. De Thann.
- SOL, Edouard-Hippolyte-Pierre.** — Général de division. Né à Strasbourg, le 13 février 1804, mort à Clermont-Ferrand, en avril 1876.
- SOMBREUIL, François-Charles de Virot (de).** — Maréchal de camp; gouverneur des Invalides en 1786. Né à Ensisheim, le 14 octobre 1720; condamné par le tribunal révolutionnaire et exécuté à Paris, le 17 juin 1794.

- TRONCET DE MARSILLY, Jean-François-Bernard.** — Lieutenant-colonel de cavalerie. Né au Kattenbach (commune de Thanu), le 6 janvier 1699, mort le 15 octobre 1783.
- TURCKHEIM, Frédéric-Guillaume (de).** — Colonel de cavalerie. Né à Strasbourg, le 18 octobre 1785, mort le 12 janvier 1831.
- VIGNACOURT, Conrad-Robert (de).** — Lieutenant-colonel, commandant du régiment de Noailles (cavalerie). Né à Courtavon, le 12 avril 1683.
- VOGT, Charles-Frédéric.** — Lieutenant-colonel d'infanterie. Né à Strasbourg, le 3 janvier 1774.
- WANGEN DE GEROLDSECK, Louis-Conrad-Béat-Célestin-François (baron de).** — Lieutenant-général. Né à Wilwisheim, le 4 février 1717.
- WEINGAND, Georges-Valentin.** — Lieutenant-colonel. — Né à Rouffach, en 1768, mort à Rouffach, le 30 août 1836.
- WEITERSHEIM, François-Charles (baron de).** — Lieutenant-colonel. Né à Strasbourg, le 14 février 1745.
- WIMPFEN DE BORNEBOURG, François-Louis.** — Lieutenant-général. Né à Minfelden, le 2 août 1732, mort à Mayence, le 24 mai 1800.
- WURMSER, Chrétien-Louis (baron de).** — Lieutenant-général. Né à Strasbourg, le 12 septembre 1714, mort en 1789.
- ZUCKMANTEL, Antoine-François-Pacifique (baron de).** — Maréchal de camp, le 25 juillet 1762; ministre plénipotentiaire du Roi auprès de l'Electeur de Saxe, en 1763; ambassadeur en Portugal. Né à Brumath, mort en 1779.

J.-G. STOFFEL.

ANECDOTE LITTÉRAIRE

Rodolphe de Habsbourg. Roman historique par X. Boyer, conseiller à la cour royale de Colmar. 1847.

L'auteur fit hommage à l'empereur d'Autriche d'un exemplaire de ce roman. L'empereur répondit à M. Boyer par l'envoi d'un anneau orné d'un beau diamant. Dans un voyage que l'auteur fit à Paris, cet anneau lui fut dérobé. L'aventure fut l'objet de l'improvisation suivante, par un ami de l'auteur, M. Renaud Yves, alors représentant du peuple à l'Assemblée constituante de 1848.

Certain chasseur un peu vantard,
Mais d'une adresse incontestable,
Chassait avec un traquenard
Que l'on disait œuvre du Diable.

Or, ce traquenard consistait
En une bague chatoyante,
De vingt rubis éteincelante,
Qu'au doigt le messire portait.
C'était son miroir d'alouettes ;
Il exerçait sur ces pauvrettes
Un charme tellement puissant
Qu'elles venaient, en se mirant
Dans l'éclat du bijou perfide,
Jusque sur la main homicide
Du vieux traître qui, sans remords,
Les envoyait aux sombres bords,
Tout au fond de sa carnassière.

C'était son régal ordinaire.
Mais, comme on se lasse de tout,
Il avint que notre beau prince,
Un beau jour, trouva qu'en province,
L'allouette manquait de goût.
Il partit pour la capitale ;
Cette chasse lointaine hélas lui fut fatale,
Car il apprit à ses dépens
Ce que savent beaucoup de gens ;
Mais ce qu'il ignorait sans doute
C'est qu'un chasseur, l'orsqu'il n'écoute
Que sa trompeuse vanité,
Malgré son habileté,
Son talisman, son stratagème,
Est souvent dupe de lui-même.

Or, voici comment il se fit
Qu'en un jour de triste mémoire
Notre pauvre Nemrod perdit
Le magique bijou qui jadis fit sa gloire
Et qu'il revint de ce pays,
Qu'en tous lieux on nomme Paris,
L'oreille basse, l'œil humide
Et sa besace toute vide.

Dans le vaste jardin de la grande cité,
Qui pour la gent ailée est pays de cocagne,
Le séducteur s'était flatté de faire brillante campagne.
Aussi dès qu'il fut débarqué
En tous lieux, en tous sens l'instrument fut braqué,
Et bientôt on le vit secouant sur son passage
Les feux éteincelants de son brillant mirage.
C'était au déclin d'un beau jour :
Les oiseaux achevaient leurs hymnes à l'amour,

Quelques merles sifflaient en devisant ensemble,
Sous le feuillage d'un vieux tremble,
Et dans l'ombre du parc, au fond des noirs buissons,
Les fauvettes disaient leurs plus douces chansons.
Tout à coup, et du sein de la haute charmille
Une petite grive à la noire mantille,
Au regard vif, au pas léger
Autour de lui vient voltiger ;
Mais la prudente grive, au lieu de s'approcher,
Sur un rameau voisin eut soin de se cacher ;
Et c'est de là qu'en son ramage
Elle lui tint, dit-on, à peu près ce langage :
Eh ! bonsoir charmant jeune homme !
Que vous êtes joli, que vous semblez beau !
Quand le soleil dans sa carrière
Eclaire ce parc de ses feux
Il y répand moins de lumière
Qu'il n'en jaillit de vos beaux yeux.
Bel étranger, sans vous connaître,
Et sans avoir ouï votre nom
Vous êtes ou vous devez être
Un favori de Cupidon.
Mais, ô ciel ! qu'aperçois-je encore !
Vous avez les doigts de l'aurore,
Et ce bijou, sans doute, est un don précieux
Dont les orna la main des dieux ;
Ah ! permettez, seigneur, que de plus près j'admire
Ces grâces qui des cœurs vous assurent l'empire
Et qu'en cet instant même, en ce moment si doux,
Loin de tout bruit, loin des jaloux,
Dans mon ivresse, je dépose
Sur cette main, sur cette rose,
De mes baisers le plus ardent.

A ces mots, fort imprudemment,
Le charmeur, à son tour séduit par ce ramage,
Oubliant à la fois ses rides, son âge
Et se croyant un Apollon,
Abandonna sa main au perfide oisillon,
Qui soudain et d'un coup de son aile rapide
Avec le talisman disparut dans le vide,
Tandis que le chasseur, tout honteux et confus,
Jurait, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

On dit, mais pour ma part, j'en doute,
Qu'en s'envolant l'oiseau trompeur
Lui fit cette leçon : « Apprends que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute. »
On dit même qu'il ajouta :
« Adieu, cher ange ! songe
Que tu viens de trouver le vrai champ du mensonge. »¹
Puis à jamais il le quitta.

RENAUD YVES.

¹ Allusion à un petit travail de M. Boyer, ayant pour but de préciser le lieu où Louis-le-Débonnaire fut trahi par ses fils.

NOTES BIOGRAPHIQUES

SUR LES

HOMMES DE LA RÉVOLUTION

A

STRASBOURG ET LES ENVIRONS

Suite

WEISS (MICHEL).

Né en 1771 à Strasbourg, où son père, Michel Weiss, était peintre. — En 1793, âgé de 22 ans, garçon de bureau des archives de la commune de Strasbourg; membre de la Société des jacobins — 15 octobre. Schneider le choisit pour secrétaire-greffier du tribunal révolutionnaire. Aux dires de Cotta, ce gamin était incapable de rédiger la plus simple proposition en allemand, encore moins en français, et il était sourd par-dessus le marché — De cette date au 13 décembre, tous les jugements, à peu d'exceptions près, portent sa signature — 23 octobre. Il signe l'expédition du procès-verbal de la première séance du Conseil d'administration de l'armée révolutionnaire du Bas-Rhin, portant qu'il partira dès aujourd'hui trente hommes à cheval avec un nombre proportionné de sansculottes armés à pied pour enlever des villages les plus menacés de l'ennemi et les plus suspects tous les bestiaux, denrées, etc. — Du 3 novembre au 18 décembre. Le geôlier Léonard certifie que neuf individus ont été écroués, d'après les ordres de Weiss, dans la maison d'arrêt de Strasbourg — 10 novembre. Il verse à Blanchot 4382 livres pour amendes et objets confisqués, dont 582 livres de Clavel — 2 et 16. Il fait toucher à son père 150 livres

pour frais de commission — En novembre, il présente à l'administration du district du Bas-Rhin son compte de dépenses pour le tribunal révolutionnaire; savoir: 107 livres pour bière et liqueurs; 80 livres aux musiciens; 93 livres pour éperons et cravache pour Schneider; 35 livres pour un pantalon pour Taffin, président; 300 livres au même; 36 livres pour pistolets, pour le même; 1006 livres pour repas à Barr et à Obernai; 121 livres pour bonnets rouges; 31 livres pour divers; ensemble 1809 livres — 14 décembre. A la nouvelle de l'arrestation de Schneider, il écrit à Butenschœn :

Frère ! rends-toi de suite chez la sœur de Schneider, elle se trouve dans une triste situation.

20 décembre. Il fait un second versement à Blanchot de 9292 livres, dont 7000 de Nestlin, 175 de Clavel (amendes), et 2117 amendes à Barr — 21 décembre. Il vise un arrêté de Mainoni, président du tribunal criminel du Bas-Rhin, enjoignant aux juges de paix, commissaires de police, et à ceux des rues, de se rendre au tribunal pour renseigner sur les conspirateurs et les suspects — Au commencement de 1794, nommé instituteur à Ittenheim, près Strasbourg, et en cette qualité, le 13 février, comme ci-devant greffier du tribunal révolutionnaire, il se présente chez le juge de paix Marchand, pour déposer en quoi consistaient les effets qu'il a remis à Hodel, ex-commis-greffier dudit tribunal. Après en avoir donné le détail, il ajoute 1000 livres en assignats suspectés faux, provenant de 8000 livres que Taffin et Schneider ont demandé à Nestlin, alors à Obernai, pour subvenir aux frais de leur tournée, où tout était exigé en abondance; les juges ne quittaient jamais la table qu'enivrés de tout ce qu'il y avait de plus exquis. C'est dans cet état d'ivresse qu'ils s'assemblaient en tribunal et jugeaient à mort les prévenus qui y étaient traduits. Que maintes fois il a été scandalisé de voir avec quelle légèreté ils prononçaient sur la vie des hommes; que le juge Clavel était une fois tellement pris de vin pendant

le prononcé de la condamnation, que Schneider le poussa vivement pour le faire revenir de son assoupissement — 29 août. Devant le juge de paix Schœll il fait une seconde déclaration, qui a aussi son cachet. Poirson, d'Illkirch, condamné le 9 novembre 1793 à la déportation perpétuelle par le tribunal révolutionnaire, était encore en prison à Strasbourg, quand une enquête fut ordonnée neuf mois après et dans laquelle Weiss fut appelé à déposer. Il est à sa connaissance que Kugler, appariteur audit tribunal, a été envoyé à Illkirch pour épier la conduite de Poirson et de sa femme née Ulmer, mise à mort pour avoir fait deux prix, sur les dépositions du maire d'Illkirch et d'un cabaretier de Brumath, lesquels n'ont point déposé en public, mais en particulier à Schneider. Le maire d'Illkirch, qui convoitait la propriété Poirson, disait en plein bureau : *Il n'est pas dommage que ces deux têtes tombent*. Le juge Clavel était ivre-souï et dormait si bien, que Schneider fut obligé de le réveiller et de lui dire, que s'il voulait dormir, il devait aller se coucher ; à quoi il répondit : qu'il est de l'opinion de Schneider pour la condamnation ; tandis que Wolf s'est écrié : « Je ne puis pas les condamner, vu qu'il n'y a pas lieu à accusation contre eux. » Après avoir signé sa déclaration, Weiss ajoute au bas : « les meubles et effets des Poirson ont été employés à l'usage des filles publiques de Schneider, Taffin et Clavel. » — 25 octobre. Il ne figure pas sur la liste des membres composant alors la Société des jacobins.

WEISSHAAR (JEAN-FÉLIX).

Né en 1762 à Strasbourg, où il était brasseur avant 1789 — De mai 1792 au 25 octobre 1792, membre de la Société des jacobins.

WELCKER (FRÉDÉRIC-ANTOINE).

Un prêtre autrichien, dont les escapades sont restées inconnues — 1793. De la Société des jacobins — 12 novembre. Commissaire-adjoint du Comité de la sûreté publique, il verbalise et dénonce au tribunal révolutionnaire Michel Kessler, de Gresswiller, qui est condamné à mort, comme

ennemi de la révolution et exécuté à Mutzig — 24 novembre. Commissaire de l'armée révolutionnaire, il déclare, que sur les ordres de Klauer, il a livré à Strasbourg les sept plus riches citoyens d'Oberschæffolsheim sans savoir pourquoi — 3 décembre. Proposé pour adjoint à la Commission révolutionnaire du district de Haguenau, à laquelle il communiquera ses renseignements sur des émigrés de Bouxwiller — 25 octobre 1794. Il n'est plus sociétaire des Jacobins.

WENCKER.

1789. Homme de loi à Strasbourg — 1791. De la Société des amis de la constitution — 7 février 1792. Il passe aux Jacobins — 18 janvier, 8 octobre et 5 novembre 1793. Elu notable de la commune de Strasbourg. — 25 novembre. Enfermé au Séminaire par ordre du Comité de surveillance et de sûreté générale du Bas-Rhin — 2 décembre. Il réclame, mais en vain — 7 décembre. Sa fille adoptive, enfermée avec lui, demande aussi sa mise en liberté; ajournée — 25 octobre 1794. Biffé du Club des jacobins.

WESTERMANN (FRANÇOIS-JOSEPH).

Né à Molsheim en 1764. Un bretteur de bas-étage — 1790. Greffier de la mairie de Haguenau. Instigateur des désordres qui y eurent lieu le 3 juillet. Envoyé à cette époque par une partie de ses concitoyens pour protester à Paris, auprès de l'Assemblée nationale, contre l'élection des nouvelles autorités de Haguenau — 18 décembre 1790. Dans un pamphlet évidemment apocryphe, répandu en grand nombre à Strasbourg et à la campagne, le maire Fréd. de Dietrich mande au prince de Broglie, alors député à l'Assemblée nationale :

Vous recevrez des plaintes des districts de Haguenau et de Wissembourg contre notre Directoire, qui est très mal composé Votre protection envers nos amis de Haguenau produit l'effet désiré; le plus grand nombre des démagogues y est intimidé, découragé ou gagné. Nous tenons les chefs en prison; Fischer¹ est dans les grands prin-

¹ Il était alors président du tribunal du district de Strasbourg.

cipes, nous n'avons pas envoyé sa procédure à l'Assemblée nationale, parce qu'il a fallu y changer plusieurs pièces il n'est point criminaliste; il a fait des fautes et il a fallu tenir les électeurs, qui sont au nombre de quatre, en prison, jusqu'après l'élection des juges, et il faut que Westermann soit dans celle de Strasbourg. Ne différez donc plus de le faire gober et de le faire conduire ici.

Il fut arrêté à Paris et transféré à Strasbourg. L'auteur de la notice sur Fréd. de Dietrich nous apprend que la correspondance du prince de Broglie est remplie d'allusions à cette affaire de Haguenau et de démarches faites par les députés de la noblesse dans le but d'en hâter la solution. Lors des événements du 10 août 1792 il était à Paris, mêlé aux quarante-trois jacobins de la rue Saint-Honoré, et dont au commencement de juillet on tira cinq membres pour le Directoire d'insurrection, auxquels bientôt après on joignit: Carra, Gorsas, Fournier l'Américain, Westermann de Haguenau, Kienlin de Strasbourg, Santerre, Alexandre, commandant du faubourg Saint-Marceau, Lazowski, un Polonais, capitaine des canonniers dans ledit bataillon, Antoine de Metz, Lagrevy et Garin, deux électeurs de 1789. La première séance de ce Directoire se tint dans le petit cabaret, *au Soleil d'or*, rue Saint-Antoine, près de la Bastille, dans la nuit du jeudi au vendredi 26 juillet 1792. La troisième séance eut lieu dans la nuit du 9 au 10 août, au moment où le tocsin sonna, et dans trois endroits différents en même temps. Les postes étaient fixés comme suit: Fournier l'Américain, avec quelques autres au faubourg Saint-Marceau; Westermann, Santerre et deux autres au faubourg Saint-Antoine; Simon, journaliste, de Strasbourg, et Carra, dans la caserne des Marseillais. On connaît la suite de cette fatale journée. Entré après au service militaire, il se distingua comme général contre les Vendéens. Mandé à la barre de la Convention nationale le 4 avril 1793, celle-ci déclara le 4 mai qu'il n'y avait pas lieu à inculpation contre lui. Mais, par suite d'une accusation de complicité avec Dumouriez, il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire le 5 avril 1794 et exécuté à Paris avec Danton.

WETZEL.

1792. Affilié à la Société des jacobins de Strasbourg — 1793. Commissaire à l'armée révolutionnaire, il touche le 2 novembre 1793 de la caisse de la trésorerie 300 livres pour commission à partager avec Gerst — 12 novembre. Schneider lui mande :

J'approuve toutes vos mesures. Si dans ma dernière lettre j'ai désiré que les biens de ceux qui se sont soustraits aux arrestations, soient inventoriés, il ne fallait y comprendre que les immenbles. Les grains, bestiaux, fourrages, etc., doivent incessamment être transportés à Strasbourg. Vous pouvez lever provisoirement l'emprunt de 100,000 livres contre quittance; mais en même temps répartir et lever de pareils emprunts sur tous les riches paysans. L'épouse de Fischer peut rester en liberté. Continuez toujours, mais surtout ne ménagez pas les femmes contre lesquelles il y a des dépositions.

Bien avant le 25 octobre 1794 il avait été radié du Club des jacobins de Strasbourg.

WIDEKIND (G.)

Né en 1754 dans le Rheingau. Avant 1789, professeur-médecin à Mayence. Au commencement de 1792 il vint à Strasbourg pratiquer la médecine — 4 avril 1793. Membre de la Société des jacobins; il y est encore le 25 octobre 1794 — 1^{er} février 1795. A la Société populaire régénérée il tient un discours en allemand, dans le but de prouver que les clubs ont été utiles pour la démolition de l'ancien édifice gouvernemental, mais qu'ils ne peuvent être que nuisibles et préjudiciables pour la réédification du nouveau gouvernement, ainsi que pour son futur affranchissement.

WIDENLOECHER (JOSEPH).

Né en 1746 à Molsheim, où il était directeur des postes avant 1789. Après 1789, commissaire des guerres à Strasbourg — 15 octobre 1790. De la Société des amis de la constitution — 7 février 1792. Il reste avec les Jacobins au Miroir — En 1793, il doit avoir tripoté comme agent de Stamm dans le prélèvement des emprunts forcés, car le

payeur Blanchot lui rejette 4500 livres d'assignats faux de 200 livres — 25 octobre 1794. Il est encore aux Jacobins.

WIEGER (JEAN-FRÉDÉRIC).

Né en 1729 à Strasbourg. Avant 1789, receveur des Enfants trouvés, qui devinrent en 1792 les Enfants de la patrie, et c'est comme receveur de cette institution qu'en octobre 1792 il fut reçu membre de la Société des jacobins, ce qui n'empêcha pas Saint-Just et Lebas de l'imposer le 31 octobre 1793 à 10,000 livres, qu'il s'empessa de payer le 14 suivant — 25 octobre 1794. Il est encore des Jacobins. Plus tard employé aux fondations de Saint-Thomas.

WILD.

Natif de Niederbronn — 1792. Juge de paix à Strasbourg — Mai. Membre de la Société des jacobins au Miroir. Il certifie une lettre des représentants Louis et Bentabolle, datée de Paris, le 3 mars 1793, et adressée aux sansculottes, amis de la liberté et de l'égalité à Strasbourg — 14 avril 1794. Il vise une autorisation de Mainoni, agent national, au profit de Klée, Güttelmann et Tibich, qui doivent parcourir les villages du district pour s'assurer si les lois du gouvernement révolutionnaire sont exécutées — 9 juin. Il autorise l'arrestation de Saum père et fils qui seront transférés à Paris — 25 octobre. Il n'est plus aux Jacobins — 17 janv. 1795. Bailly le nomme administrateur du Bas-Rhin — 1805. Membre du Conseil d'arrondissement pour Niederbronn.

WILHELM (CONRAD-JOSEPH-ANTOINE).

Avant 1789 greffier de la seigneurie de Herrenstein, qui appartenait au prince Victor de Broglie, et greffier de la commune de Dettwiller — 26 mai 1790. Administrateur du département du Bas-Rhin — 17 février 1791. Les commissaires royaux Hérault, Dumas et Foissey, envoyés en Alsace, le nomment administrateur provisoire du Bas-Rhin, en remplacement du Directoire élu le 26 mai 1790 — 20 février. De la Société des amis de la constitution — 25 avril. Celle de Saverne le charge de sa demande d'affilia-

tion à Strasbourg — 26 août. Il donne sa démission d'administrateur provisoire du Directoire et accepte ledit jour la députation à l'Assemblée nationale — 7 février 1792. Il passe aux Jacobins — 2 septembre. Il n'est point élu à la Convention nationale — 6 décembre 1793. Comme ex-député, ayant voté pour Lafayette, il est rayé unanimement de la Société des jacobins.

WILLICH (GEORGES).

Né en 1742 à Strasbourg, où il était charron avant 1789, et en cette qualité, le 22 novembre 1793, de la Société des jacobins, où il est encore le 25 octobre 1794 — De 1798 à 1800, garde-magasin aux bois militaires de Strasbourg.

WILLISBACH.

1791. De la Société des amis de la constitution — 7 fév. 1792. De celle des jacobins au Miroir — 28 novembre 1793. Le Comité de surveillance et de sûreté générale du Bas-Rhin le recommande pour la première place vacante comme un sansculotte de toute première trempe — 25 octobre 1794. Il n'est plus membre des Jacobins.

WILMAR (LOUIS DE).

Un Saxon, né à Dresde en 1746. Homme de lettres à Strasbourg bien avant 1789 — 15 janvier 1790. Militaire, alors en garnison à Strasbourg ; il fut un des fondateurs de la Société de la révolution qui se transforma le 11 février suivant en Société des amis de la constitution, à laquelle il resta fidèle jusqu'au 7 février 1792 pour passer aux Jacobins — 21 juin. Au Club il signe l'adresse à envoyer à toutes les Sociétés affiliées sur la situation politique de nos frontières — 24 juin. Pour ce fait il est cité devant le juge, et la salle des lectures du Club est fermée. A partir de là il disparaît de la scène politique, tout en restant inscrit aux Jacobins à la date du 25 octobre 1794.

WILVOT (HARDEL DE).

Né en 1750 à Reims. Avant 1789 fabricant de draps à

Strasbourg — Août 1792. De la Société des jacobins — 25 août 1793. Président du Directoire du district de Haguenau et gardien-chef du patrimoine des détenus. Il fait appel pour obtenir des effets pour nos malheureux prisonniers à Francfort-s.-M. — 23 octobre. Capitaine quartier-maître des chasseurs au 6^e bataillon du Bas-Rhin ; à la séance extraordinaire du Comité de sûreté générale et de celui des Jacobins, il est proposé à l'unanimité pour l'un des six juges de la Commission, à la suite de l'armée révolutionnaire, créée par les représentants du peuple. — Charles Perrin, adjudant général à l'armée du Rhin, l'accuse de malversations, mais par sa haute position il parvint à s'arranger avec son bataillon, promettant de rendre compte ce qui est encore à faire — 28 oct. Il est adjoint au Comité de surveillance et de sûreté générale du Bas-Rhin, et le même jour il appose les scellés chez Frantz et Guerin 2 nov. — Il approuve une liste de 248 suspects qui sont immédiatement mis au Séminaire, et Mayno exposé quatre heures au poteau de la guillotine, comme le plus riche de Strasbourg — 15 nov. Du Comité de sûreté générale et juge militaire à l'armée du Rhin, il déclare n'avoir rien trouvé de suspect dans les papiers du libraire Treuttel — 29 nov. Les représentants veulent que l'emprunt forcé soit de suite réglé, le Comité de sûreté générale le nomme pour le district de Strasbourg ; il pourra s'adjoindre des agents — 1^{er} décembre. Il requiert Stamm de se rendre dans les communes dudit district pour y asseoir une contribution sur les riches et faire arrêter les suspects — 5 déc. Le directeur de la poste ne pourra ouvrir les lettres qu'en sa présence, celle de Jung et des membres de la Propagande à ce nommés — 8 décembre. Chargé d'inventorier les caves de Rondouin et d'en extraire la quantité nécessaire aux représentants — 8 décembre. Son rapport sur la citoyenne Bertin de Lauterbourg sera envoyé à Alexandre pour obtenir de plus amples renseignements — 9 décembre. Son rapport sur l'argenterie et autres effets saisis chez Stumpff de Niederbronn sera envoyé au procureur-syndic — 14 décembre. Il lèvera les

scellés chez l'ex-vicaire épiscopal Laurent, reconnaîtra les papiers et en fera rapport — 18 décembre. Chargé d'interroger Clavel — 19 décembre. Devant rejoindre son bataillon le 21, on interrogera les représentants sur ce point, en attendant que le Comité de sûreté générale le nomme commissaire pour examiner l'emploi des taxes levées par Neureuther, par quel ordre elles ont été faites et à qui il en a rendu compte — 23 décembre. Il examine les mesures prises pour procurer des chaussures à nos soldats qui ont si vaillamment combattu dans les plaines de Bischwiller et de Haguenau et qui poursuivent encore l'ennemi à pieds nus — 24 décembre. Envoyé au Séminaire pour examiner les pétitions des détenus et en faire rapport au Comité de sûreté générale — 25 décembre. Il terminera les comptes dudit Comité et signe le procès-verbal de dissolution. Alors on le propose pour membre du district de Strasbourg. En 1794, à son retour de l'armée de Mayence, il dénonce le général Perrin comme contre-révolutionnaire et signe son arrêt de mort par contumace. Perrin, en ayant appelé, le tribunal révolutionnaire de Paris le grâcia — 1^{er} juillet 1794. Il dénonce à Monet, Pfeffinger, négociant, et la femme Jaquet, qui sont arrêtés et leurs papiers saisis. Il fait également incarcérer Pfender du moulin *Rechenmühl*, qui le gênait dans ses rapines — 6 octobre 1794. Membre du Directoire du district de Haguenau, et peu après, commissaire du Directoire exécutif près la municipalité de Haguenau — 25 octobre. Encore aux Jacobins. Le couvent de l'Annonciation à Haguenau, estimé 96,000 livres, puis 68,000 et finalement 28,000 livres, lui fut adjugé à ce prix — 28 février 1795. Il n'est plus membre du Directoire de Haguenau — 3 avril 1797. Fr. Picquet, juge de paix de la 2^e section de Haguenau, dans les N^{os} 36 et 47 du journal l'*Electeur*, l'accable d'accusations.

WITTELSBACH (MICHEL).

Né en 1745 à Strasbourg, où il était tapissier avant 1789 — Août 1792. De la Société des jacobins — 3 octobre 1793.

Du Comité permanent de cette Société, il déclare au Comité de surveillance de la même Société, que, vu la dénonciation de Stierling. Bella, régisseur du séquestre des biens des princes étrangers, ne peut continuer à occuper cette place — 22 novembre. Il demande aux représentants la suppression de la permanence des douze sections et l'épurement des Comités de surveillance, entachés de vices corrupteurs — 25 octobre 1794. Il est encore aux Jacobins.

WITTMANN (JEAN-GEOFFROY).

Né en 1793 à Strasbourg, aubergiste avant 1789 — De septembre 1793 au 25 octobre 1794, membre de la Société des jacobins.

WOHRINGER (GUSTAVE).

Ci-devant vicaire à Molsheim — 1793. De la Société des jacobins — Novembre 1793. D'après le compte de Weinum, trésorier du tribunal révolutionnaire du Bas-Rhin, il aurait touché avec Nestling 7682 livres en assignats, pour amendes ou taxes révolutionnaires — 16 décembre. Le Comité de surveillance et de sûreté générale du Bas-Rhin le fait arrêter — 19 décembre. Mainoni est délégué pour l'interroger, mais empêché, le 22 décembre, c'est Stamm qui est chargé de cette commission — 11 janvier 1794. Il est encore enfermé au Séminaire et rayé des Jacobins. Il est mort garçon de bureau au greffe du tribunal de commerce de Strasbourg.

ETIENNE BARTH.

(A suivre.)

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

I

Histoire de la réunion de l'ancien évêché de Bâle au canton de Berne — 1813 à 1818 — Histoire de la Révolution dans le Jura-Bernois — 1830 à 1831 — par le D^r A. QUIQUEREZ. Publiées par la *Société jurassienne d'émulation* — Delémont, imp. J. Boéchat, 1882 — 1 vol. in-8° de vii—211 pages.

Le 31 juillet de l'an dernier mourait à Belle-Rive, annexe de Delémont, M. Auguste Quiquerez, le doyen des études historiques et des recherches archéologiques au pays de Porrentruy et de ses environs. Il était aimé et estimé de tous ceux qui l'ont connu, de toutes les sociétés savantes dont il faisait partie, de toutes les publications périodiques, auxquelles il ne cessa de s'intéresser en leur accordant, d'une façon discrète et bienveillante, son infatigable et généreux concours. La *Revue d'Alsace* lui est redevable d'un grand nombre de communications, qui ont toutes été accueillies par ses lecteurs avec une satisfaction exceptionnelle. Travailleur intrépide, M. Quiquerez était parvenu à se créer un fond considérable de matériaux de toute nature dans lesquels il puisait les éléments de ses communications toujours neuves, toujours originales, sur l'une ou l'autre des branches de notre histoire locale. Il nous a laissé en outre beaucoup de volumes auxquels le travailleur sérieux peut toujours recourir comme à des sources d'une authenticité exacte, d'une variété très étendue, trahissant l'amour que cet esprit distingué avait pour le sol natal.

C'est dans les archives qu'il a laissées que la *Société jurassienne d'émulation* a trouvé la première ébauche du livre que nous annonçons et que nous la félicitons d'avoir livrée au

public comme hommage posthume rendu à la mémoire de l'un de ses fondateurs.

C'est une histoire navrante, pour nous Français, que celle des agissements d'anciens serviteurs du premier Empire, qui ont abouti à la réunion au canton de Berne de la plus grande partie de la Suisse romande. M. Quiquerez retrace le tableau fidèle de ces agissements et nous montre l'âpreté et la rigueur d'une réaction insatiable dans un moment de calamité nationale. Ce n'est que justice d'en conserver le souvenir dans notre histoire contemporaine et de livrer à la postérité les noms des acteurs.

L'auteur nous montre ensuite le régime auquel le pays fut soumis de 1816 à 1830, et il arrive au mouvement qui s'opéra dans le Jura-Bernois au lendemain de la Révolution française et de l'avènement de Louis-Philippe. C'est une ruine féodale de nos environs, qui fut le premier rendez-vous secret des quelques hommes de cœur du Jura-Bernois aspirant au renversement du régime de 1816. Ils se mirent à la tête du mouvement que la Révolution avait occasionné dans les esprits et parvinrent, après des luttes qui n'arrivèrent heureusement pas jusqu'à l'effusion du sang, à conquérir péniblement le régime libéral dont jouit en ce moment le Jura-Bernois.

Tel est le sujet d'un excellent chapitre de notre histoire contemporaine dont le public est redevable à la pieuse sollicitude de la *Société jurassienne d'émulation*.

II

Bibliographie des traditions et de la littérature populaire de l'Alsace, par HENRI GAIDOX et PAUL SÉRILOT — Saint-Quentin, imp. de Jules Monreau et fils, 1883 — Brochure de 15 pages — Se trouve à Strasbourg, chez J. Noiriel, librairie ancienne.

Le titre dit ce que contient cette brochure. Nous ajouterons seulement qu'une division méthodique a présidé au classement des ouvrages ou articles de *Revue*s, *journaux* ou *plaquettes*

recensés dans ce catalogue. Nous dirons encore que c'est un extrait d'une bibliographie des traditions et de la littérature populaire de la France que préparent MM. H. Gaidoz, directeur de la *Revue celtique*, et M. Paul Sébillot. La partie relative à la Bretagne a paru dans cette dernière *Revue*.

III

Bulletin de la société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne. — 5^e vol. de la 3^e série — Année 1882 — In-8^o de 190-xix pages — Auxerre, au secrétariat de la Société; Paris, aux librairies de G. Masson, 120, Boulevard Saint-Germain, et A. Claudin, 3 rue Guénégaud.

Le Bulletin de 1882 atteste une fois de plus que la *Société des sciences historiques et naturelles* de l'Yonno a en partage le savoir et l'amour du travail. D'un manuscrit sauvé de la destruction, le président de cette Société, M. Challe, a fait sortir d'excellentes pages pour la chronique auxerroise du XVIII^e siècle. Il a remis en lumière la personnalité de l'auteur de cette chronique et des faits intéressants, notamment l'écho local de la querelle entre Jésuites et Jansénistes, querelle instructive pour ceux qui aiment à se rendre compte de la filiation de certaines idées modernes. De son côté, M. Quantin fournit au Bulletin des épisodes de l'histoire du XV^e siècle, suivies de l'œuvre principale de l'année: le *Dictionnaire des patois de l'Yonne* et de contrées voisines. Depuis le dictionnaire de M. le comte Jaubert pour le centre de la France, plusieurs de nos sociétés savantes ont donné dans leurs recueils des glossaires particuliers de leurs circonscriptions. C'est un travail analogue que la Société de l'Yonne a fait élaborer par une commission de cinq de ses membres. Nous le parcourons avec le plus vif intérêt et cet examen nous fait regretter que le Haut-Rhin français ait jusqu'à présent assisté impassible, pour ne pas dire indifférent, aux recherches de ce genre qui continuent à se faire autour de lui. Tout ce qui est

resté à la France de l'ancien duché d'Alsace parle un patois que nos devanciers ont appelé langue romane. Il y a dans ce dialecte de nombreuses traces des dominations que ce pays a subies à travers les âges, des mots intacts de ce qu'il est convenu d'appeler le vieux français, des corruptions de tous les genres et enfin des mots d'une origine inconnue, ou, pour mieux dire, ne se rattachant, en réalité ou en apparence, à aucune des langues classiques. Ces mots constituent peut-être les derniers débris de la langue primitive de nos populations. Un dictionnaire qui ferait la part de ces diverses catégories, en classant les mots d'une commune origine dans une division alphabétique spéciale aurait, à notre avis, une valeur exceptionnelle pour l'histoire et l'étude des langues. De même que la géologie a fait faire à la science historique des progrès considérables dans la connaissance du passé, de même aussi des travaux du genre de celui que nous préconisons, auraient pour conséquence de déterminer avec plus de précision les vertiges des langues préhistoriques et leurs transformations successives.

C'est une opinion personnelle que nous nous permettons d'exprimer à l'occasion du dictionnaire du patois de Gévaudan, d'une partie de la Bourgogne et de la Champagne qui vient de nous livrer la *Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne*. Nous ajouterons qu'en se plaçant sur le terrain adopté par la Société de l'Yonne, nos sociétés savantes de l'Est apporteraient leur contingent à des recherches qui ne sont pas indignes des meilleurs esprits. Des mots, des expressions qui ont disparu dans une contrée peuvent avoir été conservés dans une autre. Des glossaires particuliers se complèteraient ainsi les uns par les autres et offriraient par conséquent un ensemble d'informations précieuses pour l'étude de l'histoire et de la linguistique.

En Alsace, il est admis que les populations n'ont changé que deux fois de langage : au celte, qui était l'idiome primitif,

succéda le romain; au romain se substitua le bas-allemand, qui y est encore vivace; mais ce dernier envahissement ne fut pas assez puissant pour faire disparaître entièrement le celte et le romain. Le patois alsato-tudesque s'assimila même des mots et des locutions celto-romans qu'il serait intéressant de dégager avec plus de résolution qu'on ne l'a fait jusqu'à présent. Les expressions *welche* et *schwob* y trouveraient leur sens caractéristique mieux défini. Sous la période franque on commença à y parler les deux langues qui sont encore en usage de nos jours. Un glossaire méthodiquement élaboré ferait mieux ressortir les grandes lignes que nous indiquons et le génie particulier des populations.

C'est en vain que nous cherchons dans le dictionnaire de l'Yonne quelques-uns des substantifs, des verbes et des adjectifs, que Schœpflin signalait au siècle dernier comme étant d'origine celtique et encore en usage dans le patois de l'Alsace demeurée française. Ainsi en est-il de : *Ailombrate* = hironnelle, *Aitschégeon* = teigne, *Baibaine* = citrouille, *Bâne* = aveugle, *Chiasai* = s'évanouir, *Dschnatsche* = sorcière, *Etieupai* = cracher, *Fuote* = pin, *Lavon* = planche, *Gruate* = foie, *Quiéuniat* = bâtard, *Teufion* = punaise, etc., etc. Ces quelques exemples suffisent pour justifier l'intérêt qui s'attache à des travaux qu'on ne saurait trop recommander à l'attention de nos sociétés savantes.

L'impulsion donnée à notre enseignement public tend à faire perdre rapidement beaucoup de terrain à nos dialectes populaires. Il n'est que temps d'en recueillir les épaves encore reconnaissables.

IV

Précis analytique des travaux de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen pendant l'année 1880-1881 — Rouen, imp. de Espérance Cagniard, 1882 — 1 vol. in-8° de 389 pp.

Au discours d'ouverture par le président de l'Académie, M. Louis Boutillier, sur les coralliaires à madrépores et leur

action géologique — discours qui est une des meilleures conférences que l'on puisse désirer sur un chapitre de l'histoire naturelle — succèdent les rapports de MM. J. Hédou et Gaston Lebreton concernant les prix Bouctot et Dumanoir, que l'Académie est chargée de décerner. Un artiste normand et un homme de dévouement sont, conformément aux intentions des fondateurs de ces deux prix, les lauréats de l'Académie. Pour la classe des sciences, M. Malbranche analyse les divers travaux de l'année; ce sont: un rapport de M. Rivière qui écarte absolument et avec de surabondantes preuves, une communication relative au mouvement perpétuel d'une machine s'alimentant elle-même et devant ainsi ne rien perdre de la force que lui a imprimée le mouvement initial; une communication de M. de Beaurepaire sur la direction des ballons; une note de M. Girardin sur le dosage du gluten; une notice biographique du même auteur sur Kullmann «célèbre industriel, chimiste et philanthrope, décédé à Lille, le 27 janvier 1881;» une proposition au conseil d'hygiène d'étudier la question de la crémation des cadavres humains et de l'incinération obligatoire de tout animal succombant à une maladie épidémique; une synthèse des mondes et la démonstration que l'athéisme, le matérialisme et le fatalisme sont des doctrines absolument anti-scientifiques, et qu'entre la raison et la foi il ne peut y avoir de dissentiment véritable; des communications de M. Verrier sur les trichines, la cachexie aqueuse et l'usage du maïs; une étude de M. Gravier sur le sauvage du Brésil et un voyage de Serpa Pinto à travers l'Afrique australe, et enfin une note nécrologique sur le docteur Alfred Vy, d'Elbeuf. Quelques-unes des communications analysées par M. Malbranche sont insérées dans le précis analytique des travaux de l'Académie.

Dans la classe des belles-lettres se trouvent: Un procès en nullité de mariage, en 1553, par M. Ch. de Beaurepaire; une étude de M. Louis Boutillier relative à l'influence de l'idée

religieuse sur le développement de l'art architectural et la civilisation; une charmante monographie sur l'ancien château féodal de Bréauté et ses sires par M. de Duranville; une notice de M. J. Hédou sur le peintre Jean Sorieul, son origino et ses travaux; une note de M. Decorde sur les travaux publics exécutés actuellement dans la ville de Rouen; la céramique polychrome à glaçures métalliques dans l'antiquité par M. Gaston Lebreton; une notice sur l'abbé Lecomte par M. l'abbé Julien Loth, et enfin les prix proposés pour les années 1882, 1883 et 1884 terminent, avec une table des matières, l'intéressant volume que l'Académie de Rouen vient de faire distribuer.

FRÉDÉRIC KURTZ.

ÉTUDE

SUR LES

ROMANCIERS CONTEMPORAINS

DE LA

SUISSE ROMANDE

La Suisse romande comprend les cantons de Vaud, de Neuchâtel, de Fribourg, du Valais, de Genève et le Jura Bernois. — Placée aux portes de la France, dont elle parle la langue, elle a une histoire, des mœurs et des caractères qui lui sont propres.

Le caractère, les préoccupations et les aspirations de ses enfants ont su se refléter dans une littérature dont la place et le rôle, au sein de la grande littérature française, pour être modestes, n'en sont pas moins réels.

La Suisse romande peut se montrer fière de ses grands écrivains, de ses penseurs, de ses poètes, de ses savants et de ses artistes: J.-J. Rousseau, M^{me} de Stahl, Vinet, Töpffer, Marc-Monnier, Cherbuliez, Petit-Senn, Juste Olivier, Xavier Kobler, Ernest Naville, Secrétan, Eugène Rambert, Pestalozzi, Bonnet, Du Trembley, De Saussure, De Candolle, De la Rive, Pictet, Agassiz, Desor, Thurman, Léopold Robert, Calame, Diday, Gleyre, de Meuron, Ritz de Sion, Pradier, etc.

Ce n'est pas d'eux dont nous voulons parler, mais bien d'une famille plus modeste à laquelle nous donnerons le nom de *Romanciers contemporains de la Suisse romande* ou de *Nouvellistes villageois*.

La Suisse est une république qui, à travers des phases historiques diverses, est parvenue à l'état démocratique actuel. Cette démocratie suisse a une littérature qui lui est propre et qui a donné naissance à des écrits connus sous le nom de *Nouvelles*.

La nouvelle n'est point le roman français, c'est un récit très simple, la peinture d'un village et des montagnes suisses, des mœurs et des travers des paysans, des scènes villageoises, tout cela écrit dans un style clair et avec autant de simplicité que de bonhomie; les auteurs sont des *Molière villageois*. Jamais la nouvelle suisse ne contient, comme le roman parisien, des scènes de meurtre, d'incendie et de vol, ou bien ce cliché habituel et banal des romanciers français qui ne connaissent d'autre théâtre que les boulevards, le café anglais, et toujours le même *scenario*: un souper au n° 16 du Café anglais, le jeu, un duel et pour acteurs les cocotes parisiennes et les petits crevés du boulevard.

Les romanciers de la Suisse romande ne s'attaquent qu'aux petits côtés de la vie: ce sont des moralistes bienveillants qui combattent l'ivrognerie, l'abus du petit vin blanc des côtes vaudoises, l'abus de l'eau de feu, les danses publiques, l'incrédulité, le militarisme, le cautionnement.

Ils instruisent, moralisent en amusant.

Les romanciers de la Suisse romande ont tous dans leurs œuvres un air de famille qui n'exclut point l'individualité. Chaque canton a son chef d'école, entouré et suivi de son état-major: le canton de Vaud a Urbain Olivier; le canton de Neuchâtel, Louis Favre; Genève, Antoine Carteret; Fribourg, Scioberet; le Valais, De Bons; le Jura Bernois, Xavier Kohler. — Chacun de ces romanciers a les qualités de la grande famille romande, mais il reflète aussi les couleurs cantonales.

On reconnaîtra facilement dans Urbain Olivier le cultivateur vaudois, l'habitant des campagnes du Jura; dans Louis

Favre, le citoyen d'un pays industriel; dans Antoine Carteret, l'homme politique genevois; dans Scioberet, l'airmailli de la Gruyère, et dans De Bons, le montagnard valaisan.

La littérature démocratique suisse est un *arbre dont les fruits sont des nouvelles*. Un ancien préfet du Haut-Rhin me disait que ces nouvelles sont *enfantines*.

Cela est vrai, mais cela s'explique fort bien en ce sens que ces nouvelles sont destinées au peuple qui par son instruction élémentaire n'est encore qu'à l'état d'enfance, et auquel il faut par conséquent une littérature à sa portée, un aliment qu'il puisse digérer. — Nos romanciers villageois sont tous d'un naturel aimable, d'une bonhomie tranquille, mélange de gaité et de sentiment qui s'appelle *humour*, et serpentant à travers tout cela une petite veine de morale bien humaine, bien pratique, une sagesse ni pédante, ni amère.

Inventions gracieuses, récits faciles, bonne humeur allant de l'espièglerie à l'attendrissement, de la gaité de bon aloi à la leçon discrète, tels sont les principaux traits de nos *Nouvellistes villageois*.

Quand on a lu les romans échevelés français, et qu'après on lit une nouvelle suisse, il semble que l'on passe des déserts brûlants de l'Afrique dans une fraîche oasis.

En Suisse, le roman proprement dit et la nouvelle sont deux genres bien distincts: l'architecte sait d'avance s'il veut bâtir un palais ou une villa.

En France, on cultive généralement un genre hybrido, le roman en un volume in-18 de Dentu. La plupart des romans français sont ensuite adaptés au théâtre sous forme de comédie ou de drame à sensation.

Le roman est l'épopée qui raconte et dépeint; le drame au contraire développe les caractères par l'action.

Nous voudrions faire connaître l'intensité et l'originalité de la vie littéraire qui s'est développée dans la région qui entoure le lac Léman et le Jura suisse.

On s'étonnera de rencontrer tant de richesses variées là où, peut-être, on ne les soupçonnait pas.

Les précurseurs, les initiateurs des écrivains populaires de la Suisse romande ont été Bitzjus, le doyen Bridel et Porchat.

Le doyen Bridel.

Bridel, Philippe-Cyriaque, est né à Begnins, le 20 novembre 1757. Il fit ses études à Moudon et à Lausanne et fut consacré pasteur le 22 avril 1781. Il fut successivement pasteur à Bâle, à Château-d'Oex et à Montreux. Il conserva cette paroisse jusqu'à sa mort, le 20 mai 1845.

C'est à son grand amour pour la patrie suisse que l'on doit ses recherches historiques et ses nouvelles suisses, par lesquelles il a ouvert la voie à ses successeurs. Sa figure restera une des plus populaires de la Suisse romande.

Il a publié *Les Etrennes helvétiques*, recueil annuel qui parut de 1783 à 1831 et *Le Conservateur suisse*. Il a publié en outre plusieurs récits et nouvelles détachées : *Course de Bâle à Bienne*; *Le Sauvage du lac d'Arnon*; *Berthold de Zœringen*, etc.

Le doyen Bridel est un écrivain vaudois de la vieille roche, un vrai vaudois; tous ses écrits, toutes ses nouvelles sentent bien le terroir. Il peint admirablement ce pays de Vaud, ces mœurs, ces coutumes qui tendent à disparaître aujourd'hui devant le flot envahisseur moderne.

Il est le vrai père des écrivains romands vaudois d'aujourd'hui.

Jean-Jacques Porchat.

Jean-Jacques Porchat est né à Crête, le 20 mai 1800. Il fit ses études au collège de Rolle et à l'Académie de Lausanne. Il étudia le droit en Allemagne et à Paris, et fut nommé professeur de droit à Lausanne. Ses goûts et ses talents l'entraînèrent toutefois vers la littérature et la poésie. — Il fut

nommé professeur de rhétorique et de littérature. — Il habitait sa campagne de Florençy, près de Lausanne, lorsqu'il mourut, le 2 mars 1864.

J.-J. Porchat a beaucoup écrit, des poèmes, des fables, des paraboles, des chants patriotiques populaires, vaudois, et un grand nombre de nouvelles : *Bonaparte en Suisse ou une halte du grand homme à Villeneuve*; — *Winkelried*; — *Les Colons du rivage ou Industrie et Probité*; — *La Sagesse du hameau ou Entretiens d'un Aïeul avec ses Petits-Enfants*; — *Des Nouvelles pour l'Enfance et pour la Jeunesse*; — *La Ferme de Prilly*; — *La Montagne tremblante*; — *Récits et Tableaux de la vie souabe*; — *Le Berger et le Proscrit*; — *L'Ours et l'Ange*; — *Les Contes merveilleux*. Enfin, *Trois mois sous la neige ou Journal d'un jeune habitant du Jura*.

Trois mois sous la neige. Cette nouvelle, publiée en 1848 par le *Magasin pittoresque*, reçut en 1849 le prix Montyon, décerné par l'Académie française. La scène se passe dans les montagnes du Jura vaudois; le récit émouvant des souffrances et de la résignation chrétienne du grand-père et de son petit-fils ensevelis sous la neige dans leur chalet, mais nourris par leur gentille chèvre blanche, était fait pour intéresser tous les lecteurs, catholiques comme protestants; c'est un chef-d'œuvre accompli.

Porchat est devenu un écrivain populaire non-seulement pour ses charmantes nouvelles, mais aussi pour ses fables.

Qui n'a lu et relu : *Le vieux Saule*, *Le Laboureur*, etc.

Porchat avait surtout pour but l'instruction et la moralisation de la jeunesse. Son œuvre a trouvé après lui des continuateurs et des imitateurs. — Il voulait combattre les mauvaises lectures qui sont un péril pour la jeunesse de nos villes et de nos campagnes, les mauvais romans qui ébranlent et affaiblissent les consciences, et excitent les passions impures en révélant le mal sous un aspect séduisant et menteur.

Bitzius, le doyen Bridel, J.-J. Porchat, sont des conteurs admirables; leurs nouvelles ont ouvert la voie dans laquelle sont entrés les *romanciers villageois* contemporains de la Suisse romande.

Bitzius, peintre aussi fidèle que les écrivains vaudois ou neuchâtelois, les surpasse généralement en poésie. Il groupe, il compose; d'une aspiration toujours élevée, il raconte et n'enseigne pas; il ne prêche pas comme Urbain Olivier, mais il sent, mais il vibre et fait vibrer ses acteurs à l'unisson. Il a le rythme, il a l'éclair. Il est mort jeune, son œuvre est encore fraîche.

Plusieurs revues et recueils servent aux écrivains à faire connaître leurs nouvelles. La *Bibliothèque universelle de Genève* est le plus ancien de ces recueils. La *Revue suisse* paraissait autrefois à Neuchâtel. Elle a eu pendant quelques années un grand succès alors que Juste Olivier et Sainte-Beuve en étaient les rédacteurs. Aujourd'hui ces deux revues se sont fondues en une seule qui a pris le nom de *Bibliothèque universelle de Genève et Revue suisse*.

Elle est imprimée à Lausanne chez M. Bridel, et a pour directeur M. Tallichet. M. Tallichet a eu le bon esprit de faire appel à tous les écrivains populaires de la Suisse romande.

Aussi ce recueil est-il pour la Suisse ce que sont pour la France la *Revue politique et littéraire*, la *Revue des Deux-Mondes* et la *Nouvelle Revue*.

C'est la *Bibliothèque universelle et Revue suisse* qui publie, en primeurs, les nouvelles de Louis Favre, de T. Combe, de J. des Roches, de Glardon, de Berthe Vadier, d'Eugène Rambert, etc.

Elle publie aussi les études philosophiques d'Ernest Naville, de Marc-Monnier, de Secrétan.

Ces écrivains donnent à cette *Revue* un caractère éminemment suisse; c'est là qu'il faut chercher l'esprit et la littérature

romands. Cette *Revue* est en effet placée à la tête du mouvement littéraire de la Suisse romande.

La *Bibliothèque universelle* va entrer dans sa quatre-vingt-huitième année. Elle est vieille comme l'on voit, mais M. Tallichet a eu le talent de la rajeunir et, pour cela, il l'a habillé de neuf. Elle est imprimée en beaux caractères, sur papier très blanc. M. Tallichet nous a fait de belles promesses pour nos étrennes; il veut que la *Revue suisse* soit de plus en plus variée, utile et intéressante. Elle contiendra les études de haute philosophie de MM. Secrétan et Ernest Naville; les articles de critique littéraire de Marc-Monnier, de Rambert; la science aura pour vulgarisateurs MM. Van Muyden, Eugène Rambert, etc. Tous les romanciers de la Suisse romande sont invités à collaborer à la *Revue*. M. Tallichet leur ouvre une large porte, même aux inconnus qu'il aidera à se faire connaître.

La *Bibliothèque* contient chaque mois des chroniques de Paris, d'Italie, d'Allemagne, d'Angleterre, dont le succès ne peut que grandir chaque année parce qu'elles sont finement écrites et combler un vide que ne remplissent même pas les grandes *Revues* à la mode de Paris.

Nous appellerons l'attention sur la chronique de Paris, toujours très curieuse à lire; celui qui l'écrit a le talent de savoir mettre sur les événements, sur les hommes et sur les livres, l'étiquette vraie qui leur convient.

Disons en terminant que le plus bel éloge qui nous reste à faire de la *Bibliothèque universelle et Revue suisse*, c'est qu'elle peut entrer dans toutes les familles honnêtes, et qu'elle peut être mise en toute sécurité entre les mains de la jeunesse à laquelle elle fournira des lectures saines et intéressantes.

CANTON DE VAUD

En tête des écrivains les plus populaires de la Suisse romande il faut placer les deux Olivier, Juste et Urbain.

Ils naquirent tous deux à Eysins, dans le voisinage de Nyon. Ils appartenaient à une famille estimée, distinguée dans son village. Ils tenaient de leur père un sentiment austère du devoir. Elevés au sein des campagnes, dans cette vie du laboureur, ils gardèrent de ces premières années l'empreinte ineffaçable de cette poésie cachée que recèlent la nature, les impressions d'enfance, les joies et les épreuves de la famille.

Juste Olivier naquit le 18 octobre 1807.

Le canton de Vaud venait de parvenir à l'indépendance quand naquit à Eysins celui qui devait consacrer sa vie à doter son pays d'une poésie nationale, à lui recomposer son histoire, et à donner un idéal à son patriotisme naissant. La tâche était aussi belle que difficile : il s'y dévoua de bonne heure avec la foi qu'inspire un amour passionné, et quand, après un long séjour d'exil à Paris, il revint mourir dans son pays qui le reconnaissait à peine, c'est elle qui lui dicta encore ses derniers chants.

Juste Olivier suivit d'abord le collège de Nyon, ensuite il fut envoyé à Lausanne pour achever ses études. Le travail remplit ces années que charmèrent la poésie et l'amitié.

Bientôt, des concours académiques vinrent donner un aliment à ses secrètes ambitions : il conquît des prix de poésie pour son *Botzaris*, sa *Julia Alpinula* et *La Bataille de Grandson*.

A vingt-deux ans, il fut élu, après concours, professeur de littérature et d'histoire au gymnase de Neuchâtel.

C'est alors qu'il publia ses *Poèmes suisses*.

C'est à Neuchâtel qu'il épousa M^{me} Caroline Ruchet, poète comme lui.

C'est encore à Neuchâtel qu'il composa sa chanson la plus populaire, cette hymne dont deux strophes au moins sont ce qu'il a laissé de plus parfait :

L'Helvétie.

Il est, amis! une terre sacrée,
Où tous ses fils veulent au moins mourir.
Du haut des monts dont elle est entourée,
Lequel de nous la vit sans s'attendrir?
Cimes qu'argente une neige durcie,
Rocs, dans les airs dressés comme des tours,
Vallons fleuris, Helvétie! Helvétie!
C'est toi, c'est toi que nous aimons toujours!

La liberté, depuis les anciens âges
Jusques à ceux où flottent nos destins,
Aime à poser ses pieds nus et sauvages
Sur les gazons qu'ombragent tes sapins.
Là, sa voix forte éclate et s'associe
Avec la foudre et ses roulements sourds.
A cette voix, Helvétie! Helvétie!
Nous répondrons, nous, qui t'aimons toujours!

Après trois années de séjour à Neuchâtel, il revint occuper à Lausanne une place de professeur d'histoire.

Les années qui suivirent jusqu'en 1845, furent les plus belles de sa vie. Entouré d'étudiants enthousiastes, ayant pour collègues des hommes comme Vinet et Mickiévicz, il eut là sa période de production féconde et de travail joyeux.

Il publia avec Madame Olivier, jeune, belle et poète, *Les deux Voix*.

Juste Olivier écrivit successivement *L'Avenir*, *Le canton de Vaud*, *L'Évocation* et la grande idylle des *Campagnes*.

Il y a dans ce dernier poème des paysages lumineux, d'une vérité de touche admirable, et des scènes de la vie prises sur le fait.

Il publia ensuite *Le canton de Vaud, sa vie et son histoire*, et des *Études d'histoire nationale*.

L'histoire de Davel est ce qu'il a écrit en prose de plus fin, de plus complet et de plus heureux.

Voltaire à Lausanne et l'émancipation du pays de Vaud en 98.

En 1845 la révolution vaudoise vint brusquement changer l'existence de Juste Olivier. — Il quitta Lausanne et vint habiter Paris où il se livra à l'enseignement.

Cette vie parisienne dura vingt-cinq ans, mais le regret de ses montagnes et de son lac, le sentiment d'une existence brisée ne le quittaient guère. Toutefois c'est pendant ce laps de temps qu'il écrivit les *Chansons lointaines* et les *Chansons du soir*.

Nous nous sommes attardé à parler du poète, mais dans tout poète il y a un romancier. Juste Olivier a écrit plusieurs nouvelles, mais les romans d'Olivier, quoique ceux de ses écrits auxquels il avait mis peut-être le plus de complaisance et de labeur, ont été les moins goûtés. Il n'avait qu'à demi la faculté maîtresse du romancier, celle de créer des caractères; mais l'amour tendre et délicat respire dans ces récits, et les descriptions de la nature y reposent le lecteur qui y retrouve son poète.

Malessert est resté le plus charmant des récits fictifs de Juste Olivier.

Il a publié ensuite *Les Fins-Hauts*, *Luze Léonard*, *Le dernier Tircis*, *Le Batelier de Clarens*, *Le Prê aux Noisettes*.

Dans ce *Prê aux Noisettes*, Juste Olivier est revenu au pays de son enfance, où son frère Urbain, l'heureux et infatigable conteur, devait trouver plus tard son domaine à lui.

Juste Olivier a dirigé longtemps la *Revue suisse*.

En 1870, Juste Olivier revint en Suisse, vieilli, découragé, désabusé. Mais toujours soucieux de son indépendance, il ne voulait devoir qu'à son travail le pain de ses derniers jours,

et résolut de se faire conférencier dans les villes de la Suisse française.

Ses derniers chants sont : *Jeunes Filles et Montagnes*, et *Les Sentiers de Montagnes*.

Il passa les derniers étés de sa vie dans les montagnes de Bex, à Gryon, aux Plans.

L'hiver venu, il descendait à Lausanne, à Neuchâtel et à Genève, où il ouvrait ses conférences.

Il est mort le 7 janvier 1876. Il fut inhumé, non loin de son village, à Nyon.

C'est le canton de Vaud qui est la patrie du doyen des romanciers villageois de la Suisse romande, M. Urbain Olivier. Il habite Givrins, un village au-dessus de Nyon, cette jolie petite ville qui baigne ses pieds dans les eaux du Léman. Il est propriétaire et cultive lui-même ses champs et ses vignes. Sa maison est abritée par de beaux arbres sous l'ombrage desquels sont venus souvent s'asseoir des princes, des rois, des savants, des artistes et des écrivains célèbres. Ils viennent tous voir le simple paysan devenu le romancier le plus populaire du pays de Vaud. Ils lui apportent leurs décorations, leurs croix que le sage philosophe de Givrins ne sollicite pas et qu'il regarde en souriant comme des objets de curiosité.

Le matin, M. Urbain Olivier consacre régulièrement quelques moments à la littérature; de six à huit heures, il écrit un chapitre du roman qu'il est en train de composer; son écriture est très belle, très lisible.

Les Suisses mettent leur amour-propre à avoir une belle écriture; cette branche de l'instruction au village est beaucoup plus soignée qu'en France.

Après son déjeuner, M. Urbain Olivier s'occupe de l'exploitation de sa ferme. Ses travaux finis, il aime à visiter ses voisins, à causer avec eux; il observe, il étudie et prépare

sans qu'on s'en doute, des scènes pour ses livres. Un paysan nous disait que ses yeux vifs perçaient comme une vrille ceux qu'il interrogeait.

M. Urbain Olivier est chasseur, pêcheur et collectionneur d'histoire naturelle, comme le prouvent ses livres où il excelle à décrire les mœurs des animaux.

Chaque année, M. Urbain Olivier écrit une nouvelle que son éditeur, M. Bridel, de Lausanne, envoie à ses lecteurs fidèles pour leurs étrennes. Ces nouvelles sont toujours les bienvenues et impatiemment attendues. Celle de cette année, 1882, a pour titre : *Le Voisin Horace*.

Ce qui fait surtout le mérite de M. Urbain Olivier, c'est le talent avec lequel il sait peindre ses acteurs. Il semble que l'on voit, que l'on entend tous ses personnages, que l'on vit au milieu d'eux et que l'on partage leurs émotions, leurs idées, leurs pensées.

Ajoutez à cela cet art inimitable de décrire avec vérité les tableaux de la nature vaudoise si belle et si variée de tons et de couleurs. M. Urbain Olivier est pour cela admirablement placé à Givrins. Devant lui s'étendent les campagnes vaudoises depuis les pentes du Jura jusqu'au lac bleu et dans le lointain les Alpes de la Savoie, du Valais, du pays de Vaud et de Fribourg.

Dans les nouvelles de M. Urbain Olivier l'intrigue est d'une très grande simplicité; l'auteur peint, décrit simplement avec naturel tout ce qu'il voit et tout ce qui se passe autour de lui dans le train de vie habituel aux habitants d'un village vaudois. Le pivot du livre est toujours un mariage entravé par des difficultés, surtout par des disproportions de position sociale et de fortune.

Chemin faisant l'auteur profite de l'occasion pour moraliser un peu ses lecteurs, pour les instruire et souvent pour les prêcher. M. Urbain Olivier, homme très pieux, voudrait convertir à ses idées ses chers lecteurs; il leur tient à ce sujet de

longs discours entremêlés de citations évangéliques. Mais après la leçon sérieuse, il s'empresse d'amuser et d'égayer le lecteur par l'entrée en scène d'un personnage comique.

Dans tous les livres de M. Urbain Olivier on trouve ces mêmes qualités; c'est toujours la même analyse sagace et profonde des secrets mobiles du cœur humain, d'admirables descriptions de la nature et une sorte de photographie de la vie au village et des mœurs des paysans. Tout cela en style clair, limpide, en rapport avec la modestie de l'œuvre, avec une bonhomie charmante qui captive et entraîne la sympathie du lecteur. On vit de suite avec l'auteur. L'intérêt saisit dès le début et va sans cesse en grandissant au milieu de pensées religieuses, bienfaisantes, élevées et morales.

Ouvrages de M. Urbain Olivier.

- I. *Récits de Chasse et d'Histoire naturelle.* — Ce livre est offert à la jeunesse. Amuser et instruire les plus jeunes, intéresser ceux qui sont plus grands, indiquer à tous le côté sérieux et chrétien des œuvres de la création, tel a été le but de l'auteur, et il a réussi. Cet ouvrage a été recommandé par le Ministre de l'Instruction publique aux bibliothèques scolaires et populaires.
- II. *Les deux Neveux.* — Dans ces esquisses populaires, Urbain Olivier combat la funeste habitude des cautionnements parmi les cultivateurs.
- III. *Matinées d'automne.* — Ce sont encore des récits détachés de chasse et d'histoire naturelle, des scènes de la vie à la campagne, des observations sur les animaux et des croquis de chasseurs. M. Urbain Olivier excelle dans ces causeries familières.
- IV. *L'Hiver.* — Sous ce titre, l'éditeur a réuni des études de mœurs villageoises et des récits populaires: *Les deux Générateurs*; *La Tante Bernard*; *L'Oncle Jacob*; *L'ancien Régent*; *Bonheur et Fortune.*

- V. *Récits du village*. — Ce sont des nouvelles : *Le Fournier*; *Pierre Chavin*; *Les Collines de Fèval*; *La Violette*. — Dans *Pierre Chavin*, l'auteur combat fortement la cruauté envers les animaux domestiques. — Dans *La Violette*, M. Urbain Olivier montre les déplorables résultats de la multiplicité des cabarets (*pintes*) dans les campagnes vaudoises.
- VI. *Les Jours de soleil*. — Trois nouvelles : *Le Régisseur et le Capitaine*; *Le Coutelier*; *Une Vie manquée*.
- VII. *L'Orphelin*. — Nouvelle villageoise : un pauvre orphelin à force de travail, d'intelligence et de persévérance finit par se créer une position indépendante.
- VIII. *Adolphe Mory*. — Nouvelle villageoise.
- IX. *Le Manoir du vieux Clos*. — Une des meilleures nouvelles d'Urbain Olivier.
- X. *La Fille du Forestier*. — Idylle vaudoise. Description d'un village du Jura vaudois et de la ville de Nyon : les personnages sont des chasseurs et bûcherons montagnards, la fille du forestier et son père, la cousine Olympe et son frère Luc ; le rôle comique est rempli par un amateur d'horloges.
- XI. *L'Ouvrier*. — La scène se passe toujours dans un village vaudois ; les personnages sont des paysans : M^{me} Alise et Désiré Annin, Joseph, l'ouvrier, et le personnage comique Xandre Coigne, savoyard.
- XII. *Raymond le Pensionnaire*.
- XIII. *L'Oncle Matthias* est une des œuvres les plus fortes et les plus développées du romancier vaudois ; elle remplit deux volumes.
- XIV. *La petite Côte* est une histoire champêtre de paysans vaudois. Les rôles comiques sont répartis entre plusieurs personnages : un gros mangeur, la tante Toinette et son chien et un vieux garçon bizarre.

- XV. *La Maison du Ravin*. — Idylle vaudoise à plusieurs personnages.
- XVI. *Jean Laroche*. — Morale du livre: la position sociale et la fortune ne font pas la réelle distinction, mais bien le caractère, les sentiments élevés, la conduite noble et l'intelligence supérieure.
- XVII. *Une voix des Champs*. — Récits populaires: *La Marjolaine* et *Souvenirs personnels* qui font pénétrer dans la vie intime de l'auteur, récits charmants tels que: *La Caille*, *Le Chat campagnard*, *Les Lapins*, *Le grand Noyer*, *Les Orages*, *Les deux Pêcheurs*, etc.
- XVIII. *Rosette ou la Danse au village*, une des plus jolies nouvelles de l'auteur; M. U. Olivier s'attaque ici à la danse dans les villages vaudois; il démontre les dangers qu'elle amène et engage les mères à bien surveiller leurs filles.
- XIX. *L'Interné*, jolie nouvelle; personnages: Alexis Ménard, soldat français de l'armée de Bourbaky, la famille Cottier, les Simon, les Vurchin. Personnage comique: le bon cousin Corneille.
- XX. *Le Tailleur de pierres*. — Dans cette nouvelle, l'auteur raconte une grève d'ouvriers de Lausanne.
- XXI. *Les bons Paysans*. — Cette nouvelle villageoise est une des meilleures études morales de M. U. Olivier. L'auteur cherche à combattre l'attachement excessif aux biens de la terre. Les acteurs villageois sont nombreux et bien dessinés, les André, les Colmat, etc. Le marchand Yoste est un original à part qui amuse le lecteur.
- XXII. *Un Fils unique*. — Idée générale du livre: élevez vos enfants sous la discipline, en leur donnant les instructions du Seigneur.
- XXIII. *La Paroisse des Avaux*. — Dans ce volume, l'auteur a pour but principal de ramener la population au

culte public et par là, de chercher à ranimer les restes d'une piété qui menace de s'éteindre dans les villages vaudois.

XXIV. *Les Amis de Noce.* — Jolie nouvelle villageoise.

XXV. *Monsieur Sylvius.*

XXVI. *Ferdine ou la Pension Collet.*

XXVII. *Le Voisin Horace.*

Nous sommes de ceux qui se réjouissent toujours à la perspective d'avoir à prendre connaissance d'une nouvelle production du romancier national Urbain Olivier. Nous avons reçu avec joie le livre de cette année, *Le Voisin Horace*.

Un villageois, Horace Dupont, a jeté son dévolu sur la propriété d'une veuve obligée de vendre champs et maison, afin de payer les dettes de son mari. Le jour de l'enchère, un cousin de la veuve, Julien Réval, arrive d'un village éloigné, déboute les concurrents et se fait adjuger tout le fonds pour un prix très avantageux aux orphelins. Réval vient s'établir dans sa nouvelle demeure; mais Dupont, son compétiteur et son voisin, le harcèle d'une rancune implacable. Cette haine est le phénomène psychologique qui constitue l'unité du récit.

Tout est lié, tout est enchaîné dans cette narration dont l'auteur tient avec dextérité tous les fils. Dès les premières pages l'attention est captivée et l'intérêt se prolonge jusqu'à la conclusion. Dupont est une âme inflexible, c'est l'Achille de cette petite Iliade, dont le Nestor conciliateur est l'honnête et vieux garçon Gabriel Richard, tandis que Prosper Thibaut en est le Thersite ou le Sancho-Pança. Tour à tour le libre-penseur et le chrétien, la femme bavarde et inconsidérée, la jeune fille réservée et pleine de dignité, le campagnard honnête, font leur apparition sur cette scène variée. Il y a là des pages élevées, des situations émouvantes, quelques peintures vraies d'une belle nature et enfin de sages conseils, et partout le souffle vivifiant d'une saine morale. Signaler ces

qualités, c'est assez dire le but élevé que se propose l'auteur et auquel il a toujours consacré son talent d'écrivain.

Nous applaudissons à cette noble ambition qui consiste à chercher, non sa propre gloire, mais le vrai bien du peuple qui nous est cher.

XXVIII. *Betzy l'Héritière.*

XXIX. *Trois Nouvelles vaudoises. — L'Effeuilleuse, Les deux Frères, L'Ouchette.*

XXX. *Un Bal public au village*, récit populaire.

On le voit, l'œuvre de M. Urbain Olivier est considérable; plus de trente volumes de nouvelles vaudoises contenant des récits de chasse, des études d'histoire naturelle, des descriptions des mœurs vaudoises et un véritable cours de morale chrétienne. — Ces livres, que les paysans vaudois achètent et lisent avidement, ont fait beaucoup de bien; sous une forme amusante, ils contiennent tous, un enseignement sérieux et et des conseils utiles.

Un paysan des environs de Nyon auquel nous parlions de M. Urbain Olivier nous disait: « M. Urbain Olivier se moque un peu de nous autres, paysans vaudois, mais il le fait avec tant de bonhomie qu'on ne peut pas se fâcher; d'ailleurs, il ne veut que notre bien et nous donne d'excellents conseils. »

M. Urbain Olivier a de nombreux disciples et imitateurs vaudois qui continuent et complètent son œuvre.

M. Clément Rochat de Sainte-Croix, canton de Vaud, est le rédacteur en chef de la *Bibliothèque populaire de la Suisse romande*: c'est un recueil de nouvelles suisses destinées aux bibliothèques de village.

M. Clément Rochat a publié: *Les Tyrans de Schams*, nouvelle historique suisse; *Un Drame du plaisir*; *Trois Destinées* et des *Poésies*.

M^{me} Esther Imbert: *La Famille du Clocher* et *Le Trouble-fête*.

M. Lucien Reymond du Jura vaudois est l'auteur de plusieurs nouvelles intéressantes : *Hélène ou la Bergère d'Evolène*; *Les Colons de la vallée de Joux*; *Les Mineurs de la dent de Vaulion*.

M^{me} Léonie Chavannes : *Une Histoire de la montagne*.

M. L. Chavannes : *Les Héritières de Montfaucon*.

M. Eugène Buenzod : *Contes des Bois*, *Emeraude*, *Siella*, *Plume d'or*, *Pied léger*.

M. John Clerc : *L'Oncle Mathurin*.

M. Ch. Thorens : *Le Corbeau du père Fouilloux*.

M. Vulliemoz : *Le Conseil de guerre d'Alésia*; *Les derniers Vaudois*. Les nouvelles de M. le professeur Vulliemoz sont pleines de verve et d'humour. *Les derniers Vaudois*, roman de mœurs vaudoises, dans lequel l'auteur déplore avec raison l'envahissement de la Suisse par l'élément germanique. L'œuvre de M. Vulliemoz a une saveur originale qui la fera lire malgré ses défauts.

M. Chatelanat a écrit : *Marguerite*, *scènes de la vie vaudoise en 1830*; *Marthe*; *Récits du soir*.

M. Descombaz : *La Ferme au Chenil*; *Scènes suisses*; *Le Bracomier*.

M. Louis Favrat, né en 1827, professeur, a écrit des nouvelles; la plus remarquée est : *L'Année de la misère*, et des *Récits* en patois vaudois.

M. Besançon, Jules, né en 1830, professeur au gymnase de Lausanne, a publié des nouvelles : *Le Tyran du village*, *Les Crustacés*, *Les Mémoires d'un Régent*. Ses *Facéties*, ses *Morceaux détachés*, ses *Esquisses de mœurs*, ses *Scènes de la vie vaudoise*, sont finement touchés.

Joseph Noël a écrit des nouvelles : *La Charmeuse*, *Ruben*, etc.

Auguste Glardon, des nouvelles : *Une Histoire comme les autres*, *Un Malentendu*.

Caroline Frossard : *Le Vallon des Plans*, nouvelle couronnée par l'Institut national genevois, et *Marie et Clémence*.

A. Frossard: *Un Conflit de famille*, nouvelle vaudoise.

M. Lamy a écrit des nouvelles qui ont paru sous le titre de: *Veillées en Famille*.

Verniculus est un pseudonyme qui veut dire un petit *Verne*. La nouvelle publiée sous ce nom d'emprunt est en effet une fantaisie scientifique et humoristique dans le genre de J. Verne, le célèbre conteur français.

J. Grandjean, auteur de nouvelles très intéressantes: *L'Etang du Ravin*; *Le Lieutenant de Valery*, est un épisode des guerres de l'indépendance du pays de Vaud.

M^{me} Jeanne Mairét: *En passant*.

M. Lemaistre: *L'Oncle Robert*.

Alfred Sérésolé, pasteur à Vevey, a publié: *Les Légendes des Alpes vaudoises*.

Frédéric Chavannes, pasteur à Lausanne, né en 1803: *Nouvelles et Poésies chrétiennes*.

Ernest Chatonnet a écrit: *A la Recherche d'un Volume*.

Oyex Delafontaine, né à Bex en 1820. D'abord pâtre, il parvint à la place d'instituteur à Clarens, puis à Bex. Il a publié des nouvelles et des poésies villageoises.

Eugène Rambert, né à Montreux en 1830, professeur de littérature, à Lausanne: *Nouvelles Scènes des Alpes suisses*; *Etudes littéraires*; Vinet, Juste Olivier; *Poésies*; *Les Oiseaux dans la nature*.

M. Eugène Rambert est un des écrivains les plus distingués de la Suisse romande; c'est un peintre admirable des Alpes suisses et du canton de Vaud; ses études littéraires sur Vinet et Juste Olivier sont très remarquables.

Présentons encore au lecteur un joli bouquet de trois nouvelles: *Verena*, par M^{lle} Alice de Chambrier; *Belladonna*, par M^{lle} Franel; *Cendrillon*, par M^{lle} Guillermet.

Ces trois nouvelles ont obtenu chacune une mention honorable dans le concours littéraire ouvert par l'Institut genevois

en 1881. Elles ont un réel mérite littéraire, surtout la première; on y trouve de l'agrément, de la grâce, de l'imagination.

M. A. Vulliet est le rédacteur du journal vaudois *La Famille*, excellente petite revue destinée à la jeunesse et renfermant des nouvelles, des récits historiques, des articles scientifiques, etc. M. A. Vulliet s'est donné la belle tâche de travailler au bonheur du beau pays que Dieu a donné aux Vaudois et dont *La Famille* s'efforce de contribuer à étendre le développement moral et la culture générale. M. Vulliet a écrit encore: *Les Scènes mémorables de l'Histoire; Les Drames et Aventures en divers pays; Merveilles et Curiosités du monde*, etc. Tous ces ouvrages sont destinés à l'instruction de la jeunesse.

Enfin pour clore cette liste déjà longue, il nous suffira de citer encore les noms d'autres écrivains vaudois très populaires: Gillieron, Isely, Monneron, Richard, Vuillemin, Léo Quesnel, etc.

CANTON DE NEUCHÂTEL

Les Neuchâtelois sont sans contredit les mieux doués des habitants de la Suisse; ils ont des aptitudes remarquables pour les arts mécaniques, les sciences, la littérature, la peinture, etc.

Les montagnes neuchâteloises sont le principal foyer de l'industrie horlogère; les sciences naturelles ont donné naissance à l'école neuchâteloise, à la tête de laquelle a brillé Agassiz et ses nombreux disciples, Nicolet, Desor, Dubois, Gresly, Lesqueureux, Godet, Jaccard, de Coulon, Vouga, D^r Guillaume, Campiche.

Ce canton est la patrie de Léopold Robert, de Carl Girardet, de De Meuron.

La littérature contemporaine est représentée par une pléiade d'écrivains distingués: MM. Louis Favre, Bachelin, F. Combe, Azeline, Rougemont, de Chambrier.

M. Louis Favre est, à Neuchâtel, le maître incontesté des romanciers contemporains de la Suisse romande. Son œuvre est déjà considérable. Il a publié un grand nombre de nouvelles et des ouvrages scientifiques: avec M. Desor, *Le bel Âge du Bronze*; avec M. Morthier, *Les Champignons du canton de Neuchâtel*. Il a publié les notices nécrologiques de ses amis Agassiz et Desor. Enfin, il a écrit beaucoup d'articles de littérature et d'histoire pour le Musée neuchâtelois. — On peut lui appliquer ces belles paroles de Térence: *Homo sum, et nihil humani a me alienum puto*. M. Louis Favre a débuté par *Les Nouvelles jurassiennes* qui lui ont fait de suite une réputation littéraire qui n'a fait que grandir avec ses autres œuvres.

Les Nouvelles jurassiennes comprennent les récits suivants:

1. *Le Charbonnier du Creux du Vent.*
2. *Vallier le Pêcheur.*
3. *Le Chasseur de fouines de Pouillerel.*
4. *Jean des Paniers.*
5. *Le Fer à gauffres.*

Ensuite, il publia successivement:

1. *Le Portrait de Madeleine.*
2. *L'Aspirant.*
3. *André le Graveur.*
4. *La Boutique de l'Ancien.*
5. *Le Robinson de la Tène.*
6. *Une Florentine à Noiraigue.*
7. *Le Pinson des Colombettes.*
8. *Le Cloutier de Noiraigue.*
9. *Le Mariage en télégramme.*
10. *Les Esprits du Seeland.*
11. *Huit jours dans la neige.*
12. *Le Berger du Joratel.*

Dans *Les Nouvelles jurassiennes*: *André le Graveur*, *Le Cloutier de Noiraigue*, *La Boutique de l'Ancien*, *Vieux Por-*

traits, M. Louis Favre a voulu recueillir les souvenirs des anciennes mœurs des habitants des montagnes du Jura neuchâtelois.

« Nous sommes dans une époque de transition, écrit M. Favre, et quand cette terre, dont nous sommes les fils, aura subi les transformations que lui prépare le progrès moderne, on aimera à retrouver l'image d'une génération évanouie vers laquelle notre cœur se porte avec un sentiment de piété filiale et de reconnaissance. »

Ce que j'aime dans M. Louis Favre, c'est qu'il a soin de rappeler dans ses livres les noms des personnes avec lesquelles il a vécu, les noms de tous les hommes illustres dont le canton de Neuchâtel est fier à juste titre. Il n'oublie pas le pasteur Andrié, M^{me} Andrié, née Sandoz, dont le souvenir est encore vénéré au Locle; il parle de Ch. Prince, des Berthoud, d'Houriet, de Célestin Nicolet, de Comtesse, d'Humbert, de Bourquin, dont les noms sont populaires à la Chaux-de-Fonds et avec lesquels il a vécu.

Dans *Le Robinson de la Tène*, dans *Les Esprits du Seeland*, il nous initie aux mœurs, à la vie aquatique des habitants du bord du lac de Neuchâtel et de Biennue.

Son *Robinson de la Tène* n'est point inventé à plaisir, il a vécu, il existe encore, c'est même un de ses parents éloignés, M. V., canotier et chasseur passionné. Rien n'est plus amusant et intéressant que la vie de ce riverain du lac qui passe son temps dans sa *liquette* à l'affût des canards sauvages.

M. Louis Favre, directeur du gymnase cantonal, est non-seulement un littérateur, mais c'est aussi un savant et un artiste. Il a publié la biographie d'Agassiz; c'est le travail le plus complet qui ait paru sur ce grand naturaliste, dont M. Louis Favre fut l'élève. M. L. Favre a décrit *Les Champignons du canton de Neuchâtel* avec M. Morthier. Enfin, il a publié avec M. Desor, son ami, *Le bel Age de Bronze*. Les figures de ces deux derniers ouvrages sont en grande partie

de M^{me} Louis Favre, une artiste hors ligne, que M. L. Favre a eu le malheur irréparable de perdre. Ceux qui ont lu *Le Pinson des Colombettes*, *Le Robinson de la Tène* et *André le Graveur*, ont facilement reconnu dans Julia, Marguerite et M^{me} Houriet le même type de jeune fille neuchâteloise : grande, élancée, svelte, gracieuse, gaie, spirituelle. Il a été facile à M. Louis Favre de trouver le type de ses héroïnes ; il n'a eu qu'à retracer le portrait de sa femme, modèle accompli de la beauté physique et morale. M. Schuré dans *André*, a gravé M^{me} Houriet. Cette figure enchanteresse me rappelle celle de l'admirable femme du pêcheur dans le tableau de Léopold Robert : *Les Pêcheurs de l'Adriatique*.

M. Louis Favre est un *charmeur* ; c'est le plus bel éloge que je puisse faire de ses nouvelles. Le talent de M. Favre c'est d'être toujours simple et naturel sans aucune note exagérée. Dans ses descriptions toujours justes, exactes, on reconnaît l'artiste et le savant. Nul comme lui, ne sait instruire en amusant, sans pédantisme. Tous ses personnages sont tellement vivants qu'on croit les voir devant soi et que l'on s'imagine vivre au milieu d'eux.

Dans *André le Graveur*, M. Louis Favre a dépeint avec de vives couleurs les mœurs des horlogers du Locle et de La Chaux-de-Fonds. Dans *Le Robinson de la Tène*, il a choisi pour théâtre de son récit les bords du lac de Neuchâtel. Ce qui me plaît dans ces nouvelles, c'est que tout est vrai, les noms et les descriptions des lieux ; les personnages ont vécu ou vivent encore ; M. Louis Favre les nomme franchement. J'aime mieux ce système que celui d'Urbain Olivier qui se croit obligé de dérouter son lecteur en changeant les noms des villages et des personnages.

Voici comment s'exprime Georges Sand sur M. Louis Favre « M. Louis Favre a écrit des nouvelles intéressantes et remarquables en excellent français : *Le Robinson de la Tène*, *Huit jours sous la neige*, *André le Graveur*, *Les Nouvelles juras*

siennes, sont une lecture aussi attachante que n'importe quel récit de Fénimore Cooper ou de Jules Verne. Ce n'est pas le génie ferme et sobre de Gotthelf, mais c'est la grâce plus moderne et la description plus complète des hommes et des choses. Si c'est la peinture d'une Helvétie dégénérée à quelques égards, comme le dit l'auteur en maint endroit, c'est encore une Suisse si aimable, si belle et si curieuse, qu'on voudrait, je ne dis pas y vivre, — ce n'est pas quand la France a tant de maux à réparer qu'on peut songer à être heureux loin d'elle, — mais lire souvent ses romanciers, ses historiens et ses poètes. »

Autour de M. Louis Favre se sont groupés des écrivains, ses disciples, ses émules ou ses imitateurs, Bachelin, T. Combe.

M. Bachelin vient de publier *Jean-Louis*, et cette œuvre l'a placé du premier coup dans le premier rang des écrivains de la Suisse romande. Le fils d'un paysan riche de Saint-Blaise devient amoureux d'une jeune fille pauvre du même village, mais les parents de Jean-Louis sont ambitieux pour leur fils et s'opposent à cette union. La lutte entre Jean-Louis et ses parents dure longtemps. Les paysans sont tenaces, mais l'affection de Jean-Louis pour sa bien-aimée est plus tenace encore et finit par triompher de tous les obstacles. Dans ce cadre très simple, M. Bachelin a fait entrer la description des mœurs neuchâtelaises et des faits historiques qui ne lassent pas le lecteur. On s'intéresse à tous ces personnages qui ont vécu et joué un rôle important dans l'histoire de Neuchâtel. L'auteur conduit même son lecteur jusqu'à Berlin avec le régiment neuchâtelais et prussien, et retrace d'une manière saisissante le service militaire de cette époque. La fuite de Jean-Louis de Berlin est une épopée du plus poignant dramatique; on ne respire que lorsque le pauvre déserteur atteint enfin la frontière suisse.

T. Combe a publié déjà un bon nombre de nouvelles qui ont paru d'abord dans la *Bibliothèque universelle de Genève*: *Les*

Croquis montagnards, Les bonnes Gens du Croset, Tante Judith, Le Secret d'Hercule, Job le Mège, Monsieur Vélo, Le pauvre Marcel, Lequel des Trois.

Nous avons suivi avec intérêt les premiers essais de cet auteur qui, dit-on, est une dame.

Nous avons constaté un progrès sensible dans sa dernière nouvelle : *Le pauvre Marcel*. Cette œuvre a été couronnée par l'Institut genevois qui est bon juge dans la matière.

Il y a là, en effet, beaucoup de sentiment et d'émotion contenue. La peinture de la vie intérieure d'une grande ferme est de bonne facture et originale. T. Combe est arrivé à toute la maturité de son talent et se montre aujourd'hui comme un imitateur distingué du maître, M. Louis Favre.

M^{lle} Alice de Chambrier vient de mourir à vingt-un ans, au moment où elle entraînait brillamment dans la vie littéraire par ses poésies et par une nouvelle, *Véréna*, couronnée par l'Institut genevois.

On est frappé d'admiration en voyant la netteté de pensée, la fermeté de style, la noblesse de sentiments de ce jeune écrivain. Il y a là des vers à grandes allures, d'une harmonie parfaite et d'une rare élévation, écrits dans la manière des grands maîtres. Quelles brillantes promesses donnait un talent poétique qui s'annonçait déjà par de telles œuvres.

M. Azeline cache sous ce pseudonyme son vrai nom de Bovet. Il a publié plusieurs volumes : *Au bord du Torrent, Sous les Sapins, Par Monts et Vaux*.

Ce sont des scènes et paysages écrits avec un pinceau aux vives couleurs. Il y a beaucoup d'humour, de gaité et de sentiment dans ces pages très personnelles et du meilleur esprit suisse.

M. Guillaume, de Neuchâtel, a écrit : *Franz et Rosa*, épisode de l'invasion française en 1798 ; *Hélène ou Comtesse et Paysan, 1541-1544 ; Thécia ou le Sac de Stanz*.

Félix Bovet, né en 1824, professeur de littérature, a écrit *Un Voyage en Terre-Sainte* et *Une Histoire du Psautier*.

Ces œuvres remarquables ont depuis longtemps passé la frontière, et sont très connues des lecteurs protestants français.

M. Alphonse Blanc, du Val de Travers, vient de publier deux nouvelles : *Louise Junod* et *Sous le Parapluie*.

Ces deux nouvelles ont un caractère absolument local, mais c'est précisément là ce qui en fait le mérite aux yeux des lecteurs qui apprécient une reproduction exacte et fidèle des mœurs et des types d'un petit coin de pays.

J.-J. Rousseau, dans une page bien connue, a décrit les montagnes neuchâteloises, avec leurs populations industrielles, leur esprit vif, leurs habitudes d'ordre et leur honnêteté proverbiale. C'est dans ce milieu transformé par la vie moderne que nous transporte l'auteur de ces deux récits. Lui-même n'est point un écrivain de profession, et l'on s'en aperçoit à certaines inexpériences de style et à l'absence de toute prétention littéraire. Mais il rachète ce qui peut lui manquer par une scrupuleuse bonne foi dans la peinture des caractères et des scènes qu'il fait passer sous nos yeux. On a l'impression que ce qu'il raconte a dû ou pu se passer absolument comme il l'écrit.

M. de Chambrier s'est révélé, il y a quelques années, comme un écrivain original, pittoresque, à la fois historien, artiste et gentilhomme, qui traite parfois la grammaire avec un sans-façon de grand seigneur.

Son dernier livre, *Un Peu Partout*, a son quartier général en Suisse; il rayonne de là vers les quatre points cardinaux. Mais si l'auteur parcourt des chemins battus, il est de ceux qui savent rajeunir tout ce qu'ils touchent et tout ce qu'ils voient. Paysages, choses d'art, figures historiques, scènes de mœurs, tout l'arrête, tout l'intéresse.

Instruire sans ennuyer, intéresser en analysant et en pho-

tographiant, tel est son but, et ce but, il l'a atteint avec beaucoup de brio, d'entrain et une pointe de sentiment qui jette un charme de plus sur ses descriptions brèves, condensées, frappantes de vérité et vigoureuses de traits comme une eau forte. Un livre à lire au coin du feu quand on veut faire un voyage charmant et mouvementé sans quitter son fauteuil.

M. Fritz Berthoud est un écrivain neuchâtelois qui, l'un des premiers, a senti et rendu les beautés du Jura, et a cherché à reproduire les traits originaux du peuple neuchâtelois. Il a fait tous ses efforts pour développer le goût des lettres et des arts au milieu des populations industrielles neuchâteloises.

Pour terminer cette liste d'écrivains neuchâtelois, il nous reste à lui ajouter les noms de MM. de Sandoz-Travers, César d'Ivernois, Henri de Coulon, Gerbster, Godet, Gustave Borel-Girard, de Rougemont, etc.

CANTON DE GENÈVE

Genève a beaucoup d'écrivains, mais peu d'entre eux se contentent d'écrire de modestes nouvelles; parmi ceux-ci citons : M. Antoine Carteret, Du Bois-Melly, Berthe Vadier, J. des Roches, Bachelard, Hornung, etc.

MM. Cherbuliez et Marc Monnier sont des écrivains à large envergure; ils écrivent pour le grand public et surtout pour le public parisien. Ils sont aujourd'hui parmi les plus goûtés des grandes Revues de Paris : la *Revue des Deux-Mondes* et la *Nouvelle Revue*.

Parmi les novellistes ou romanciers contemporains de la Suisse romande, c'est M. Antoine Carteret qui tient la première place à Genève. Il a publié une nouvelle en deux volumes : *Les deux Amis*, qui renferme des pages pleines de sentiment et d'émotion. On y trouve surtout une étude bien faite des mœurs genevoises à l'époque des luttes politiques du vieux Genève contre le radicalisme de Fazy et de ses partisans.

M. Antoine Carteret est né à Genève en 1813; il est arrivé aux premières fonctions politiques de la République comme conseiller d'Etat. Il a publié outre la charmante nouvelle : *Les deux Amis*, des fables de 1862 à 1873.

M. Victor Cherbuliez, né à Genève en 1832, possède un talent d'écrivain hors ligne; il manie la plume avec une vigueur et une dextérité admirables. En le lisant, il me semble toujours assister à une passe d'armes; sa plume frappe l'adversaire en pleine poitrine par des coups droits comme avec une épée.

Quand on possède un instrument aussi merveilleux, on peut écrire de grandes œuvres; aussi j'attends toujours de lui l'apparition d'un ouvrage qui doit laisser loin derrière lui ce que Balzac, Alexandre Dumas, Eugène Sue, Frédéric Soulié, Wilkie Collins, d'Israëli, Ivan Tourguenef ont écrit de plus grand.

M. Victor Cherbuliez est un puissant écrivain qui peut embrasser avec son imagination et sa plume une époque entière, toute une nation avec ses mœurs, ses passions, ses vices, et produire une œuvre grandiose qui restera dans les âges futurs comme l'expression de toute une phase de l'humanité. M. Victor Cherbuliez écrira-t-il ce chef-d'œuvre? Je l'espère. Jusqu'à présent, il s'est contenté d'écrire des romans que tout le monde lit, mais qui ne sortent pas du cadre habituel des romanciers français. Ce n'est pas assez pour son talent.

Par certains côtés, plusieurs des romans de M. Cherbuliez se rapprochent des nouvelles suisses; on reconnaît bien à de certains signes qu'il est né dans la Suisse romande, mais le besoin de faire un roman à sensation pour le public parisien l'éloigne bien vite des sentiers alpestres.

M. Marc Monnier est né à Florence, mais il est Genevois par le cœur. C'est un admirable écrivain, mais ses romans, ses études littéraires l'éloignent du public villageois; il n'écrit plus que pour les grandes Revues parisiennes.

M. Charles Du Bois-Melly a publié les *Nouvelles montagnardes* suivantes : *Les Cloches du Salvan*, *Le Trient*, *La Nuit au Chapiu*, *Le Sageroux*, *La Veillée des servantes*, *Les Chauffourniers*. Ce sont bien là des nouvelles suisses avec la peinture des mœurs locales, des descriptions alpestres et toutes les qualités des maîtres vénérés, Urbain Olivier, Louis Favre et Sciobéret.

Dans les *Nouvelles montagnardes*, la principale de ces nouvelles a pour théâtre les gorges du Trient, Salvan, Evionnaz, localités célèbres dans les guerres intestines du Bas-Valais.

Le récit est animé, vivant, dramatique et peint bien les mœurs du peuple valaisan.

M. J. Des Roches a écrit plusieurs jolies nouvelles : *Thérèse Gauthier*, études de mœurs genevoises, couronnée par l'Institut de Genève, *L'Alkékenge*, etc.

M^{me} Berthe Vadier a publié plusieurs nouvelles qui lui ont ouvert le chemin de la presse parisienne. Elle écrit maintenant pour le *Magasin d'Éducation et de Récréation* de M. Hetzel.

Elle a déjà un bagage littéraire assez considérable : *Mon Étoile*, *Avant la Gloire*, *Le Portrait de Famille*, *Jours de pluie*, *Soirs d'hiver*, etc. — Les nouvelles de M^{me} Vadier ont été plusieurs fois couronnées par l'Institut national genevois.

M. Révilliod a fait connaître à la Suisse française les nouvelles de M. Hartmann en les traduisant. Il a publié lui-même un *Album d'un homme de lettres*, *Portraits et Croquis*, *Les Veillées du Chalet*, *De Genève à Suez*, *Nathan le Squatter*, etc.

Citons encore quelques nouvellistes genevois : M. Hornung, *Le Mège de la Vallée d'Abondance* ; M. Bachelard, *L'Homme gris* ; M. Vuille, *Le dernier des Campredon* ; M. Vaucher, *Esquisses d'Histoire suisse* ; Marc Fournier, Gaudry-Lefort, Gide, Julliard, Paulet, Plan, William De la Rive, Vuy, M^{me} S. Franel, M^{me} F. Guillermet, Louis Fognetti, Louis Fournier, pasteur, etc.

CANTON DE FRIBOURG

Le canton de Fribourg est représenté dans le mouvement littéraire de la Suisse romande, par M. Pierre Sciobéret et quelques autres écrivains.

Pierre Sciobéret est né le 13 janvier 1830, à la Tour-de-Trême, charmant village situé au pied du Moléson et au centre de la Gruyère, à un kilomètre de distance de Bulle.

Son père était paysan. Il avait beaucoup d'esprit naturel, et il était connu dans toute la contrée par son humeur joviale et ses bons mots. On aimait à lui entendre raconter les histoires du cru de ce ton caustique et railleur qui caractérise le vrai paysan de la Gruyère.

Le père Sciobéret possédait un lopin de terre avec une maison isolée et agreste sur les bords de la Trême, à deux pas du joli bois de Bouleyre.

D'un côté, le torrent impétueux et la paisible forêt, pleine de mystères; de l'autre, le village tel qu'il se présentait alors avec ses vieilles maisons et son antique tour carrée, perchée, sur un rocher et dominant une route très fréquentée, celle de la Haute-Gruyère et du Pays d'Enhaut. C'est au sein de cette nature aux multiples contrastes que s'écoulèrent les joyeuses années de l'enfance du futur auteur de *Marie la Tresseuse* et de *Denney et Tapolet*.

Mais il fallut bientôt quitter ce joli nid champêtre où l'on était si bien. Le jeune Pierre avait montré à l'école de la Tour des aptitudes remarquables, et on l'envoya poursuivre ses études au collège de Fribourg, alors dirigé par les Pères Jésuites.

Après avoir achevé ses études classiques, Sciobéret obtint un léger subside de l'Etat pour aller faire des études universitaires à Berlin. Il partit en septembre 1849 et fit des études solides et approfondies dans l'Université allemande pendant

trois ans. Il revint à Fribourg en 1852. Il aimait la science allemande et avait su se l'assimiler sans rien perdre des qualités toutes françaises de son esprit.

Il fut nommé professeur de latin et de grec au gymnase littéraire de Fribourg.

En 1855, il fut appelé à occuper la chaire de philosophie où l'avaient préparé ses études à Berlin.

On lui offrit la rédaction du *Confédéré*, et il collabora en outre à la revue fribourgeoise l'*Emulation* et à la *Revue suisse* de Neuchâtel.

En mars 1857, Sciobéret donna sa démission de professeur, et fit comme beaucoup de Suisses; il alla chercher fortune à l'étranger.

Sa vie aventureuse le conduisit successivement à Odessa, en Crimée, et enfin à Tiflis. Il devint le professeur des enfants de la princesse Tchavtchavadze, la captive de Schamyl, qui habitait un palais non loin de Tiflis, à Tsinondali, dans la Kakhétie.

Au mois de juillet 1864, Sciobéret rentrait en Suisse, et le 16 octobre il épousait la fille d'un officier retraité de Strasbourg, dont il avait fait la connaissance dans la maison de la princesse, où elle remplissait les fonctions de gouvernante.

Il s'établit à Fribourg pour s'y vouer à l'étude du droit et à la pratique de l'avocatie au bureau de M. Isaac Gendre.

Sciobéret fut reçu avocat en juillet 1868.

Il vint alors se fixer définitivement à Bulle où il exerça sa nouvelle profession jusqu'à sa mort en 1876.

Alors Pierre Sciobéret se remit à écrire ses nouvelles, remarquables comme œuvre de style et études de mœurs. Il a décrit les sites de la Gruyère et la vie de ses habitants avec finesse et vérité. La Gruyère est la région qui s'étend au pied du Moléson. C'est là que sont les pâturages les plus gras de la Suisse, c'est là que vivent les vaches fribourgeoises dont le

lait sert à fabriquer les fromages de Gruyère qui se vendent dans le monde entier.

Les pâtres qui confectionnent les fromages s'appellent *airmaillis* ; ils portent le *loï*, le *bredzon* et la *capetta*. Le *loï* est la poche au sel ; le *bredzon* est la veste des airmaillis, avec de courtes manches renflées ; la *capetta* est une calotte en paille tressée.

Les jeunes filles de la Gruyère portent le nom charmant de *graciosa*.

Les *airmaillis* ont des chants qui, réunis, composent le *Ranz des vaches*.

L'œuvre de Pierre Sciobéret comprend un certain nombre de nouvelles que ses amis ont réunies en volumes sous les titres de *Scènes de la vie champêtre*, *Scènes de la vie gruyérienne*. Ce sont : *Marie la Tresseuse*, *Colin l'airmailli*, *L'Esprit de Tzuatzo*, *Deney et Tapolet*, *Le dernier Servant*, *Le Père Samson*, etc.

Pierre Sciobéret a su rendre avec idéal et vérité tout ce qui reste encore d'original et de naïf dans les mœurs de la Gruyère, ce qui tend à disparaître devant le tumulte croissant de l'uniforme civilisation.

C'est dans le groupe aimable des Olivier, des Du Bois-Melly, des Rambert, des Fritz Berthoud, des Louis Favre, des De Bons, que Sciobéret a pris une des meilleures places. Par ses gracieuses esquisses, il s'est montré pour Fribourg et la Gruyère, un peintre aussi fidèle que Louis Favre pour le Jura neuchâtelois, Urbain Olivier pour les campagnes vaudoises, De Bons pour le Valais, Antoine Carteret pour Genève et Bitzium pour les villages bernois.

Sciobéret est un écrivain de race ; son style toujours correct se distingue par l'élégance et la sobriété, et sa phrase court dégagée et limpide. C'est un des meilleurs écrivains du canton de Fribourg avec Eggis, Bornet, Victor Tissot, Daguet et le père Girard.

Son chef-d'œuvre est la nouvelle intitulée : *Denney et Tapolet*, peinture si vive et si vraie des mœurs gruyériennes.

Parmi les écrivains populaires du canton de Fribourg, nous citerons encore : Joseph-Ignace Baron, Alexandre Daguet, né en 1816; Etienne Eggis, né à Fribourg en 1830, mort à Berlin en 1867; il a publié des nouvelles et des poésies : *En causant avec la Lune, Voyages au pays du cœur, etc.* Glasson Nicolas, né à Bulle en 1817, mort en 1864, a publié des nouvelles. Le colonel Perrier, mort à Fribourg le 27 août 1882, à l'âge de 70 ans, homme de lettres, a écrit des nouvelles et des ouvrages estimés : *La Guerre des Druses, Les Souvenirs pittoresques de Fribourg, La Gruyère, Le Diable et ses Métamorphoses.*

Ferdinand Perrier était un auteur très aimé à cause de son esprit fin et railleur, de son style toujours facile et enjoué.

Citons encore Hubert Sottaz, professeur au collège Saint-Michel; il a publié des travaux estimés, entr'autres une étude intéressante des montagnes et des mœurs de la Gruyère. Jacques-Hubert-Charles a laissé quelques productions littéraires : *Une Course dans la Gruyère* avec description des mœurs de cette contrée. — Kuenlin a écrit des récits et nouvelles humoristiques, études de mœurs fribourgeoises.

CANTON DU VALAIS

Le canton du Valais est divisé en deux parties : le Haut et Bas-Valais. Le Haut-Valais s'étend de Sion jusqu'à la Furka; le Bas-Valais s'étend de Sion jusqu'au lac Lemán; il est entièrement français, tandis que le Haut-Valais est allemand.

Le Bas-Valais fait partie de la Suisse romande, il en a la langue et les mœurs; sa littérature est la même. Ce sont Messieurs De Bons, de Saint-Maurice, qui sont à la tête du mouvement littéraire.

M. Charles-Louis De Bons est né à Saint-Maurice en 1809,

il est mort en 1879. M. De Bons a publié d'abord des vieilles chroniques du Valais. Plus tard, il a composé un poème: *Divicon* et des poésies qui ont paru sous le titre d'*Hirondelles*.

Enfin, il a écrit plusieurs jolies nouvelles: *Les Tribulations d'un Mulet d'artillerie*, *Le Régent de Champéry*, etc.

Les Tribulations d'un Mulet d'artillerie sont un récit humoristique très vif, très gai. La scène se passe à Savièze, un grand village au-dessus de Sion, sur un épaulement du Sanetsch. Le curé possède un superbe mulet comme on n'en voit qu'en Valais; ce mulet vivait en paix, bien nourri, bien soigné, lorsqu'un jour un sergent-fourrier en réquisition de mulets pour le service de l'artillerie de montagne, le découvre et le choisit pour faire campagne. Voilà mon pauvre animal obligé de quitter sa confortable écurie pour aller courir les aventures guerrières. Ce cadre sert à M. De Bons pour décrire les mœurs et les coutumes des Valaisans et le service fédéral.

L'idée est originale et le livre amusant, intéressant, bien écrit, a placé M. De Bons parmi les bons romanciers de la Suisse romande.

Après M. Charles-Louis De Bons, le Valais romand a encore d'autres écrivains: MM. Roger De Bons, Louis Gros, Hilaire Gay, Barman, Wolf, De Rothen, etc.

Louis Gros est né à Martigny en 1834, il est mort en 1878. Il a écrit des nouvelles et des poésies publiées par M. Biolay, conseiller d'Etat du Valais. *Les Gerbes poétiques* de M. Gros permettent d'apprécier toute la fécondité du talent de l'auteur, toute sa grâce et toute son élégance.

Louis Gros a un talent personnel, son œuvre exhale un parfum de terroir qui le fera aimer de tous les cœurs suisses; on y sent le montagnard, le patriote et le chrétien.

M. Hilaire Gay a publié d'intéressantes nouvelles valaisannes. Saint-Maurice est le centre littéraire du Bas-Valais.

Il s'est fondé dans cette petite ville une société littéraire qui a pris le titre d'*Académie de Saint-Maurice*.

Cette société décerne chaque année des prix aux meilleurs ouvrages qui sont présentés aux concours ouverts par elle pour encourager les études littéraires et historiques sur le Valais.

Saint-Maurice, l'Agaunum des Romains, célèbre par la mort des soldats chrétiens de la légion thébaine et de leur chef saint Maurice, en 302 après J.-C., sous le règne de Maximin, Saint-Maurice possède une abbaye fondée dans le IV^e siècle par saint Théodore. Le collège de Saint-Maurice est le meilleur du Valais. Chaque année les élèves donnent une représentation dramatique.

Le Bas-Valais n'est pas seulement remarquable par son mouvement littéraire; il l'est aussi par ses naturalistes.

Martigny est la patrie de l'ingénieur *Wenetz*; c'est un géologue distingué, le premier auteur de la grande *théorie glaciaire* qui a donné l'explication de phénomènes inexpiqués jusqu'à lui. C'est lui le premier qui a démontré que les glaciers couvraient autrefois toute la Suisse, remplissant toutes les vallées et transportant dans leur marche en avant les énormes blocs erratiques qu'ils ont déposés, en se fondant, sur les flancs du Jura.

MM. de Charpentier et Agassiz ont adopté et fait connaître la *théorie glaciaire* de Wenetz. C'est encore à Wenetz que l'on doit le système d'endiguement du Rhône adopté par la Confédération suisse et qui a produit des résultats si importants contre les dévastations des torrents alpestres.

Il s'est encore fondé dans le Bas-Valais une société de botanistes, connue sous le nom de *Société Murithienne*. Murith est un des plus éminents botanistes du Valais. M. le chanoine Rion, de Sion, a écrit la *Flore du Valais*. C'est un des premiers naturalistes de la Suisse.

MM. De la Soye, chanoine du Saint-Bernard, Wolf, Ritz, Muller, sont les membres les plus actifs de la *Société Muri-thienne*.

JURA BERNOIS

Le Jura bernois appartient à la Suisse romande quoique faisant partie du canton de Berne allemand. Pendant longtemps le Jura bernois a rêvé de former un canton à part et de ne plus être placé sous *la patte de l'ours*. Ce fut le rêve du grand patriote Stockmar. Le Jura bernois est cette partie des montagnes du Jura où se trouvent les vallées de Saint-Imier et de Courtelary, les *cluses* de Court, de Moutier-Grandval, de Tavannes et les villes de Neuveville, de Bienne, de Delémont, de Sainte-Ursanne et de Porrentruy. C'est une région très pittoresque, très accidentée.

Porrentruy est le chef-lieu d'un district appelé autrefois l'Ajoie.

C'est un fait très remarquable que l'intensité du mouvement scientifique et littéraire qui s'est manifesté dans cette partie reculée de la Suisse. A la tête du mouvement scientifique était l'illustre géologue Thurman, et à la tête du mouvement littéraire M. Xavier Kohler. C'est de ce mouvement qu'est sortie la Société jurassienne d'émulation fondée par Thurman, Stockmar et Xavier Kohler.

M. Xavier Kohler a su grouper dans cette société tous les écrivains et les poètes du Jura bernois : MM. Quiquerez, Péquignot, Stockmar, Dupasquier, Trouillat, Cuenin, Krieg, Scholh. M. Xavier Kohler est né en 1823 à Porrentruy. Professeur, archiviste, historien, romancier et poète, il est l'âme vivante de tout le mouvement littéraire du Jura bernois.

Il a publié des ouvrages historiques, des nouvelles et des poésies. C'est un des poètes les plus éminents et les plus aimés de la Suisse. Il a écrit *Les Alpenroses*, *Les Alsaciennes*.

Dans ses poésies, on sent l'amour profond de la patrie; il a le don de faire vibrer les cœurs. Il a écrit ses *Alsaciennes* au moment le plus douloureux de la guerre franco-allemande, et tous les Français doivent lui être reconnaissants d'avoir dans cette circonstance osé les défendre et les encourager par ses chants magnifiques.

Cuenin, professeur à Porrentruy, né en 1819, mort en 1868, surnommé le *Béranger du Jura*, a composé des poésies très originales que son ami, M. Xavier Kohler, a publiées.

M. Robert Caze, né en 1853, professeur à Porrentruy, a écrit des nouvelles et des poésies: *Les Poèmes de la chair*, *Les Hymnes à la Vie*, *Les Ritournelles*, *Les Poèmes rustiques*, etc.

Paul Gauthier, né à Courtelary en 1843, a écrit des nouvelles et des poésies.

Auguste Krieg, pasteur à Neuveville, né en 1828, est un des poètes les plus populaires du Jura.

Rossel, Virgile, né à Tramelan en 1858, a écrit des poésies: *Les Chants perdus*.

M^{me} Félicie Stockmar est un gracieux poète.

Jules-Charles Scholh, né à Bienne en 1850, a écrit des poésies charmantes: *Les et pervenches*.

Edouard Fièche a publié des nouvelles et des poésies.

On est vraiment étonné de trouver un essaim aussi remarquable de poètes dans un petit coin des montagnes du Jura. Nous reproduisons une poésie de Cuenin, elle donnera une idée des poètes du Jura bernois: ce sont de vrais poètes, pleins de sentiment et d'originalité. Cette poésie, *Le Retour*, a été écrite par Cuenin au moment où il revenait d'un voyage en Amérique.

Le Retour.

J'ai vu la fortune volage
 Sourire en me tendant la main ;
 Elle disait : « Fou, deviens sage,
 « Et je t'enrichirai demain. »
 Mais d'un vallon de l'ancien monde
 L'amitié m'écrit à son tour :
 « Viens, je bénirai ton retour.
 « Pour moi, brave les vents et l'onde. »

— Seigneur, enchaîne l'onragan,
 Des vagues brise la furie ;
 Fais un miroir de l'Océan
 Pour celui dont la voix te crie :
 An chansonnier donne un tombeau,
 Là-bas, dans le Jura si beau :
 Qu'il meure en chantant la patrie,
 Dieu, la patrie !
 Dieu, la patrie !

Je crois déjà de la fauvette
 Ouir le chaut délicieux,
 Au bosquet sacré de Lorette,
 D'où la prière monte aux cieux.
 Toujours ce côteau me rappelle
 Une mère, un printemps serein ;
 Que mon bâton de pèlerin
 S'arrête au seuil de la chapelle !

J'y serai quand les hirondelles,
 Désertant nos vallons bénis,
 Joyeuses déploieront leurs ailes,
 Vers d'autres cieux, vers d'autres nids
 Voltigez au son de ma lyre,
 Rêves dorés des anciens jours ;
 Oni, intins caressés toujours,
 Soyez les monsses du navire.

Salut à la riante Ajoie,
 Aux ruisseaux, larmes des rochers,
 Pays, mon espoir et ma joie,
 Salut à tes humbles clochers !

Salut, sentinelles perdues
Sur les rochers, dans les éclairs,
Sapins! qui portez sur les mers
L'orage en vos voiles tendues!

Seigneur, enchaîne l'ouragan,
Des vagues brise la furie;
Fais un miroir de l'Océan
Pour celui dont la voix te crie:
Au chaussonnier donne un tombeau,
Là-bas, dans le Jura si beau:
Qu'il meure en chantant la patrie,
Dieu, la patrie!
Dieu, la patrie!

SUISSE ALLEMANDE

La Suisse allemande a aussi ses romanciers populaires. A leur tête se place Albert Bitzios (Jérémias Gotthelf), l'un des écrivains les plus originaux et les plus féconds que la Suisse ait produits.

Albert Bitzios naquit le 4 octobre 1797 à Morat, où son père était pasteur; en 1804, celui-ci s'établissait à Utzenstorf où il était appelé à remplir de nouvelles fonctions pastorales. C'est dans ce village, aux maisons de bois roussi et aux grands toits de chaume, dans les vergers et les forêts, au bord de l'Emme, au soleil, au vent et à la pluie, que grandit cet enfant, s'imprégnant du suc d'un sol campagnard, s'assimilant ses senteurs agrestes. En 1812, le jeune Bitzios, âgé de 15 ans, entrait au gymnase de Berne; deux ans après, il étudiait la théologie à Berne et à Göttingue. A son retour, en 1822, il est installé à Utzenstorf comme suffragant de son père.

C'est seulement en 1831 qu'il s'établissait comme pasteur titulaire à Lützelfluh, au centre de l'Emmenthal.

En 1833, il se marie.

C'est donc à Lützelfluh que Bitzios accomplit son œuvre

pastorale; c'est dans ce petit coin de terre qu'il travaille, qu'il écrit, qu'il moralise, qu'il combat le paupérisme, qu'il instruit la jeunesse.

Le pasteur était doublé d'un observateur et d'un savant; il étudia le paysan, nota peu à peu ses observations, les groupa, les jeta sur le papier d'une plume rugueuse, et créa un livre, son premier livre, qu'il lança dans le monde sous ce titre: *Le Miroir des Paysans*.

Ce fut un événement littéraire! Bitzius venait étaler brusquement une réalité poignante, celle des passions mesquines de la campagne; il se montrait *réaliste*; des âmes hideuses apparaissaient dans son miroir, la figure encadrée dans la verdure des arbres et des prairies, ou se détachant sur la façade rousse de ces maisons de l'Emmenthal qui arrêtent le voyageur par leur pittoresque tournure.

L'auteur avait signé son livre du nom de Gotthelf, c'est-à-dire: « *Dieu me vienne en aide* ». Son œuvre avait donc un but moralisateur; le prénom de Jérémie indiquait qu'il voulait pleurer sur les misères humaines.

A partir de ce jour, Bitzius continua son œuvre et publia sans s'arrêter de nombreux volumes qui donnent la mesure de sa force et de sa fécondité; tous peignent des types vrais et des scènes dont l'auteur a trouvé le sujet dans l'histoire de chaque famille; ce ne sont point des récits futiles, chaque livre est un argument développé et toujours concluant en faveur des idées qu'il veut faire triompher.

L'Inondation dans l'Emmenthal, Comment cinq jeunes filles meurent dans l'eau-de-vie, Dursli le bureur d'eau-de-vie, Le Paupérisme, sont des récits dont le titre indique la tendance.

Ulrich le Valet de ferme est une des œuvres les plus complètes de Bitzius; ici, il analyse le cœur humain avec un talent magistral.

Quelques années plus tard parut *Ulrich le Fermier* qui en est la suite.

L'Ame et l'Argent est une des études les plus sérieuses de Gotthelf; il procède dans cette nouvelle avec plus d'art et de recherche que dans les autres.

On ne peut assez insister sur l'accent de vérité que l'auteur met partout: ses personnages ne sont point créés arbitrairement, ils sont pris dans la réalité; Bitzios fait parler ses paysans avec l'idiome bernois, tout plein de pittoresques rudesses et il ne met point dans la bouche de ses personnages les fausses sentimentalités des héros d'une idylle.

Ce fut à Berlin que Bitzios fut compris et le mieux goûté; c'est là que ses œuvres complètes furent éditées par J. Springer, à partir de 1856; elles forment une collection de 24 volumes.

Nous avons encore à citer *La Banqueroute*, *Jacob le Compagnon*, *Kathi*, *La Grand'mère*, *Les Oncles à succession*, *Anne-Babi*.

Chaque nouvelle de Bitzios a son but: ici, c'est la lutte contre l'ivrognerie, le socialisme, la débauche, le paupérisme; ailleurs, un homme qu'il veut relever, l'instituteur par exemple, *Le Docteur Dorbach*; *La Fromagerie*; *Les Tisseurs de soie*; *Le Paysan endetté*; *Le Dimanche du Grand-Père*; *La Femme du Pasteur*; *Mareilli*; *La Cueilleuse de fraises*; *Elsi, l'étrange Servante*, etc.

Jérémias Gotthelf est un écrivain national, un Suisse sans alliage. A la nature seule, il demande ses inspirations.

Les Souvestre, George Sand, etc., ont peint la campagne, mais à la vérité de leurs peintures se mêle toujours un peu de sentimentalisme citadin: Bitzios parle, lui, comme au village.

Jérémias Gotthelf mourut le 22 octobre 1854, dans la cure de Lützelfluh qu'il avait occupée vingt-deux ans; il fut enterré dans le cimetière de ce village qu'il avait tant aimé.

Le traducteur français de ses livres, Max Buchon, nous a laissé le portrait suivant de Bitzios: front élevé et large, figure pleine et ouverte avec la peau fine et souple des complexions lymphatiques, forte tête carrée et chauve, encadrée

de cheveux bouclés, bouche fine et ferme, regard décidé et pénétrant, cou gros et un peu goîtreux, carrure puissante et embompont honnête. En somme physionomie de bon vivant paternel et affectueux, comme un homme qui sait la vie, têtue à ses heures, ne redoutant pas le mot pour rire.

Gotthelf, un peu goîtreux et obèse, marchait la tête relevée et le haut du corps rejeté en arrière, tandis qu'il frappait de sa bonne canne rustique les dalles des arcades de Berne. Tout en lui indiquait la force.

L'œuvre de Bitzius est forte et saine; elle ravive les sens délicatisés par la littérature édulcorée des sentimentalistes ou blasés par les romans d'aventure du brasier parisien; elle ramène l'homme à la vérité plus franchement humaine de la vie champêtre.

Bitzius est le vrai père des romanciers villageois de la Suisse romande. Urbain Olivier, Besançon, T. Combe, Bachelin, Sciobéret, procèdent évidemment de Jérémias Gotthelf.

La Suisse allemande possède encore d'autres romanciers novellistes.

M. Hartman, de Soleure, a publié de jolies nouvelles : *Péteri*, *l'Enfant prodigue*; *L'Étudiante*; *Fortunat*; *Le Chancelier Hory*, etc. Ces nouvelles ont été traduites en français par M. Révilliod, de Genève.

M. Keller, de Zurich, a écrit des nouvelles très populaires dans la Suisse allemande.

Citons encore M. Stockker de Bâle.

En Allemagne nous trouvons un novelliste célèbre, c'est Auerbach. Chaque année cet écrivain publiait un almanach dans lequel il faisait paraître une nouvelle. Ces récits étaient tellement goûtés que l'almanach se tirait à 50,000 exemplaires. *La Pipe*, *Le Village*, sont de véritables petits chefs-d'œuvre du genre.

En Russie des écrivains du plus grand mérite ont écrit des

nouvelles fort originales; nous citerons en particulier: Ivau Tourgueneff, Nicolas Gogol, le prince de Tolstoï, Pouskine, etc.

En Danemark, en Suède et Norvège, on retrouve cette littérature populaire; les contes et nouvelles d'Andersen et de Frédérique Bremer ont été traduits en plusieurs langues.

En France et en Belgique il existe des œuvres littéraires qui se rapprochent beaucoup de la nouvelle suisse. Max Buchon, le traducteur de Gotthelf, né à Salins, Jura, le 8 mars 1818, s'adonna uniquement aux lettres.

De 1853 à 1855, Max Buchon publia trois nouvelles sous le titre de: *Scènes de la vie réelle*. Ce sont: *Le Matachin*, *Le Gouffre gourmand*, et *Le Fils de l'ex-maire*.

Ces trois gentilles nouvelles renferment les peintures les plus saisissantes des mœurs et des sites de la Franche-Comté. Dans ses récits villageois, Buchon a souvent rencontré avec bonheur cette naïveté qui fait le principal mérite des *nouvel-listes* suisses. On regarde généralement *Le Fils de l'ex-maire* comme l'œuvre maîtresse de Max Buchon en ce genre.

Max Buchon a encore publié des poésies très originales. Enfin, il a traduit les histoires villageoises d'Auerbach, deux volumes, et les nouvelles bernoises de Gotthelf.

Le 14 décembre 1869, Max Buchon mourut, il n'avait que 51 ans.

Plusieurs romans de MM. Erckman et Chatrian peuvent être donnés comme des modèles de nouvelles; citons entr'autres: *L'Ami Fritz*, *Madame Thérèse*, *Le Joueur de clarinette*, *Les deux Frères Rantzau*, *Le Maître d'école*, etc.

M. André Theuriet rappelle aussi les nouvelles suisses dans plusieurs de ses œuvres.

M. Levasseur a fait paraître sous le titre de: *Dans les Herbages*, des nouvelles où les mœurs normandes sont peintes de main de maître.

Enfin *Les Courbezons* et *Barnabé*, de Ferdinand Fabre, rentrent aussi dans ce genre.

Lucien Biard a publié de charmantes nouvelles sous le titre *Les Clientes du docteur Bernagius*.

En Belgique, les livres de Candèze et d'Henri Conscience renferment des nouvelles.

Plusieurs revues françaises ont compris que l'état démocratique actuel de la France demandait une littérature populaire, et elles ont fait un appel aux écrivains pour publier des nouvelles comme les romanciers de la Suisse romande. Cet appel a été entendu.

DOCTEUR MUSTON.

LETTRES INÉDITES
DU
GÉNÉRAL RAPP

A
M. MICHEL PAIRA, BANQUIER A PARIS

*Suite*¹

Strasbourg, le 21 avril 1815.

Depuis mon arrivée dans l'Alsace, mon cher Paira, je n'ai pas encore eu un moment à moi ; j'ai été faire une course dans le haut Rhin où je n'ai pu voir les colmariens que pendant vingt-quatre heures. J'en suis de retour depuis hier.

Nous nous préparons à bien recevoir les ennemis s'ils veulent tenter quelque chose ; je dis ennemis, cependant jusqu'à présent on a encore quelque espérance que tout se terminera bien. Je suis certain que vous êtes inquiet ; il n'y a pas de quoi. Il faut tout espérer du bon esprit qui règne partout. L'Empereur nous tirera de tout ceci et nous redeviendrons ce que nous devons.

On a pour vous dans notre ville la plus grande vénération. Nos compatriotes n'oublient pas le bien qu'on leur fait.

Si Schouk vous envoie une traite sur moi acceptez-la et portez en le montant pour mon compte.

¹ Voir la livraison du 1^{er} trimestre 1883.

Adieu, mon cher Paira, je suis tout à vous et à votre famille, et pour la vie.

Je vous embrasse

C^{te} RAPP.

Strasbourg, le 17 mai 1815.

J'ai reçu votre dernière lettre, mon cher Paira, votre observation sur la défense de cette belle province est bien vraie, mais nous ferons comme nous pourrons. Nos soldats sont bons et suppléeront par leur valeur aux grandes forces qui nous menacent. Je serai sur les lignes de Wissembourg après demain et j'attendrai là que les hostilités commencent.

Des lettres de Paris sont encore à la paix avec l'Autriche. Cela nous feroit beaucoup de bien pour battre les autres.

On m'assure que l'esprit des parisiens devient meilleur; ce seroit à désirer, car il vaut encore mieux se rallier dans ce moment de crise que de voir la France déchirée et lapidée.

Les Alsaciens montrent un bon esprit, mais je suis fort mécontent des prêtres catholiques. Ils font un mal sensible parmi les gens de la campagne; les nôtres font le contraire.

Madame Paira ne doit pas s'amuser du tout ici, mais j'espère que cela ne durera pas longtemps.

Etes-vous à la campagne, avez-vous bien terminé vos affaires et n'avez-vous rien perdu?

Je vous embrasse et suis tout à vous

C^{te} RAPP.

Strasbourg, le 23 août 1815.

Je ne vous ai pas encore donné de mes nouvelles depuis nos désastres mon cher Paira. Je sais que vous êtes une des victimes et que votre bourse ainsi que votre campagne en souffrent. Il faut maintenant tout oublier et s'attacher franchement au gouvernement du Roi à qui cette triste expérience

doit prouver qu'on doit être Roi pour tous les Français et ramener tout le monde sur la bonne route.

Nos désastres sont grands, mais l'avenir peut tout réparer. Le retour de l'Empereur que je maudis et que je n'ai ni désiré, ni voulu laisser arriver (s'il avoit dépendu de moi) son retour dis-je étoit peut-être un mal nécessaire. Sa fin ignoble prouve évidemment que son étoile est palie à jamais. Quant à moi je le savois depuis longtems, mais je me suis laissé entraîner par le torrent et par le désir d'éloigner l'étranger de notre belle patrie, surtout de l'Alsace. Je n'ai pu y réussir, mais au moins ai-je pu sauver nos belles places pour le Roi, et si nous en avons perdu quelques unes, les Autrichiens ne les rendroient plus et auroient eû des prétentions sur l'Alsace, leur conduite d'ailleurs le prouve. Enfin, mon cher Paira, il faut nous tirer de là. Je ne crains pas les brevets de girouette et je vous dis franchement que je suis devenu un enragé royaliste. Bonaparte a perdu le reste d'affection que je lui avois conservé. Sa fin est pour moi la chose du monde qui m'étonne le plus et qui me le fait abhorrer. Pourquoi ne pas savoir mourir quand on en a fait mourir tant d'autres et quand on est destiné à trainer une existence aussi ignominieuse le reste de ses jours comme celle à laquelle il est condamné.

Je suis toujours à la tête de mon corps d'armée; je crois que le licenciement n'aura lieu qu'après que le traité sera signé et on fera bien. Les Autrichiens ne se conduisent pas bien; on voit qu'ils ont une arrière pensée sur l'Alsace malgré ma convention. Je suis en garde contre eux et ils ne me mettront pas dedans. J'ai conservé aux strasbourgeois leurs riches campagnes; j'occupe deux lieues autour de la ville et, malgré les forces immenses des étrangers, je me suis toujours battu en rase campagne. Pas un coup de canon a été tiré de la place. Il faut être français avant tout. Les strasbourgeois m'en doivent une belle, car ils s'en seroient mal tiré sans moi.

Adieu, mon cher Paira, donnez-moi de vos nouvelles. Je

vous embrasse ainsi que toute votre famille au souvenir desquels je vous prie de me rappeler.

C^{te} RAPP.

Ollwiller, le 10 octobre 1815.

J'ai reçu à Bâle, mon cher Paira, et à mon retour de la Suisse votre lettre du 30 septembre. Stutz qui est venu me rejoindre dans cette dernière ville doit vous avoir envoyé le compte que j'ai signé.

J'ai voulu vous annoncer à mon retour de Suisse mon mariage qui n'est véritablement décidé que depuis dix jours. J'ai demandé par le courrier d'aujourd'hui la permission au Roi pour le contracter.

J'épouse une femme sans dot et même sans un sol, et c'est par économie. Vous aurez de la peine à le concevoir, mais c'est pourtant ainsi. Toutes les tribulations et déboires que nous éprouvons m'ont déterminé à me marier et je suis convaincu d'avoir trouvé le bonheur dans Mademoiselle de Rotberg qui d'avance se réjouit de devenir la mère de mes deux enfans que j'aime plus que jamais et auxquels je donnerai un sort et une existence. Ce n'est que chez les allemandes qu'on trouve de pareilles femmes. Je n'abandonnerai pas M^{lle} Julie; elle trouvera toujours en moi un ami et un soutien, mais son caractère ne pouvait nullement faire le bonheur de mon intérieur, sans cela je l'aurais épousée il y a longtems. Je n'ai d'ailleurs rien promis quant au mariage, je n'ai donc rien à me reprocher et elle est la première à me rendre justice. Ma manière de vivre à l'avenir ne sera plus la même que du tems passé, je ne ferai plus de folies, plus de dépenses inutiles et je ne m'occuperai que du sort de mes enfans, de ceux que je pourrai avoir et de mon bonheur intérieur. J'ai vu depuis longtems que les grandeurs ne servent qu'à empoisonner la vie; la plupart des hommes sont d'ailleurs

si méprisables et si perfides qu'on doit s'en tenir qu'à de vrais amis comme vous et quelques autres et fuir le reste comme la peste. Je connoissais le cœur humain depuis longtems, mais depuis quelque temps j'ai fait une plus grande expérience.

J'ai fait pour la cinquième fois un petit voyage dans une partie de la Suisse; c'est encore dans cet heureux pays qu'on rencontre de véritables braves gens. On ne voudrait plus les quitter quand on est avec eux. J'y ai reçu un accueil sincère qui m'a fait plaisir.

Je compte, mon cher Paira, aller à Paris bientôt. Il me tarde de vous embrasser ainsi que les vôtres. Annoncez leur mon mariage, je suis certain que M^{me} Paira désire mon bonheur.

J'ai demandé à être à la demi solde et au lieu de cela on m'a envoyé mon congé avec solde entière. Tout le monde m'écrit qu'on est parfait pour moi à la cour, je voudrais pourtant être, une fois dans la vie, indépendant. J'ai fait dans ces derniers malheureux évènements tout ce que j'ai pu pour conserver l'Alsace à la France. On a rendu justice à ma manière d'agir dans des circonstances aussi difficiles; c'est tout ce que je demande, mais une partie de mon armée a fini comme de la canaille.

Tout à vous, mon cher Paira, et je vous embrasse

C^{te} RAPP.

Ollwiller, le 11 janvier 1816.

Si un Romain, mon cher Paira, avoit éprouvé autant de contrariétés que moi pour se marier, il auroit envoyé l'hymen au Diable dans la crainte de ne pas y trouver le bonheur, mais un Alsacien n'y fait pas attention et il risque la chance. Lorsque je suis parti de Paris je croyais avoir rempli toutes les formalités nécessaires avant le mariage et en arrivant ici j'étois en défaut pour la principale; enfin tout est rectifié

maintenant et après demain j'aurai fini très honorablement si je ne meurs pas avant.

Je suis impatient de vous revoir, mon cher Paira, ainsi que votre famille qui, quoiqu'elle ait bû a ma santé un mardi soir, me portera pas moins de bonheur dans mon union prochaine. Je n'ai plus aujourd'hui d'autre désir que de vivre heureux dans mon intérieur. Je suis revenu de toutes les grandeurs de ce monde.

Adieu, mon cher Paira, je vous embrasse et vous suis bien dévoué

COMTE RAPP.

P.-S. — Stutz vous salue; il ira avec moi à Paris.

Rheinweiller, le 21 juillet 1816.

Je suis depuis huit jours dans la famille de ma femme, mon cher Paira. L'air du Rhin me fait le plus grand bien ainsi qu'à ma petite famille. J'ai bien regretté d'être parti sans avoir été vous faire mes adieux. Le tems étoit détestable et j'étois pressé de partir.

Il ne faut plus parler de misère en France quand on a vu ce pauvre pays de Bade qui étoit si riche autrefois. Nous sommes encore bien plus heureux en France qu'on l'est en Allemagne et même en Suisse.

Théodore Waldner est venu ici aujourd'hui pour me voir. Il me charge de le rappeler à votre souvenir.

Ma femme se recommande à l'amitié de toute votre famille et moi je vous embrasse de cœur et d'âme.

COMTE RAPP.

P.-S. — Je partirai pour Suisse dans quelques jours. Si vous trouvez à bien vendre mes huit mille livres de rente, vendez-les et remboursez vous de ce que je vous dois.

Aux eaux de Schintznacht, le 13 août 1816.

J'ai reçu avec bien du plaisir de vos nouvelles, mon cher Paira. Vous me conseillez de retourner à Paris parce que, dites-vous, on doit s'ennuyer ici. Vous vous trompez très-fort. Quoique l'on ne s'amuse pas on mène une vie tout-à-fait nouvelle qui a aussi son mérite et on passe des jours sereins éloigné du monde, des intrigues de la politique et *des on dit*. Je retournerai à Paris lorsque j'aurai pris les eaux qui me font un bien infini. J'ai une blessure qui s'est rouverte par l'effet des bains ; il y avoit resté des humeurs qui s'en iront.

Je suis ici à une lieue de Wildenstein. Cette propriété est très belle et dans une situation charmante. On me propose 50,000 pour la partie où il y a les vignes et dix arpens de prairie et soixante-douze mille francs pour la partie des terres labourables et dix-huit arpens de prairies, cela fait en tout 122,000 francs. Il me resteroit encore le chateau, les jardins potagers et quatre-vingt arpens de bois. Le bien me coûte 103,000 francs. Le gouvernement d'Argovie a mis toute sorte de bons procédés pour me faire avoir cette acquisition ; aussi la garderai-je pour mes enfans et j'y ferai des améliorations. Il y a treize ans que j'ai rendu des services à ce canton et à la Suisse. Vous voyez qu'il ne les a pas oubliés. Cette qualité est bien plus rare en France où la reconnaissance est un fardeau chez beaucoup de monde.

Je vous laisse une entière liberté pour vendre mes cinq p. c. consolidés si vous en trouvez l'occasion. Je voudrais être débarrassé de ma dette envers vous ; vous êtes le seul créancier que j'ai. Voyez donc ce que vous jugerez à propos de faire pour mes intérêts.

Ma femme est retournée à Rheinweiller chez sa mère, j'y serai à la fin du mois.

Adieu, mon cher Paira, je suis tout à vous et vous embrasse

C^{te} RAPP.

P.-S. — J'ignore comment ma lettre vous ait été remise par Marnier. Je l'avois adressée à Boilleau.

Rheinweiler, le 26 septembre 1816.

Mon cher Paira,

J'ai reçu avant mon départ de Schintznach votre lettre dans laquelle vous m'annoncez que vous vous êtes débarrassé de mes tiers consolidés pour 96,000 f. ; je suis bien aise que vous *ayez vendu pour payer*.

La mort de ce pauvre Sœhné et Scherer m'a tellement frappé que je me suis sauvé des eaux pour revenir ici auprès de ma femme et en arrivant je suis tombé si malade qu'on a été obligé de me mettre des vésicatoires ; je suis bien remis maintenant. Il paraît que Sœhné a bien traité sa femme ; j'en suis enchanté, c'est une de ces femmes qu'on peut citer comme excellente, mais le reste de la famille ne trouvera rien d'*excellent* à ces arrangemens.

Dans votre lettre que j'ai recue aujourd'hui, mon cher Paira, vous m'engagez à aller en Alsace pour me faire nommer député. Dieu me préserve d'une pareille mission. Je suis heureux de ne rien être, j'ai assez été pour avoir appris à bien connoître l'espèce humaine qui est une indigne *espèce* et dont je suis diablement dégouté. Je veux rester comme je suis et si jamais le canon tire, le Roi me trouvera s'il veut de moi. Soyez bien sûr, mon cher Paira, que vous êtes bien du nombre des personnes du monde que j'estime et vénère le plus et que votre loyauté et franchise est souvent citée pour exemple par moi.

Le Roi ne pouvoit rendre un plus grand acte de justice qu'en cassant cette malheureuse chambre des députés. On peut hardiment dire qu'il vient de sauver la France. Il faut être dans l'étranger pour s'en faire une idée. Je voyois avec raison tout en noir avant cet acte de justice et je recommence à vivre depuis ; si les enragés royalistes, les mauvais prêtres et toute cette infernale clique de soi-disant Français exclusifs savoient le mal qu'ils font au Roi et à la France, et surtout s'ils savoient combien les étrangers les méprisent, ils seroient

bien surpris et je leur suppose assez de sentimens pour croire qu'ils se corrigeroient. Vous vous rappelez que je vous en ai souvent parlé, vous ne pouviez le croire. Il reste encore une autre grande justice à rendre et que le Roi finira par sentir ; c'est de destituer au moins une trentaine de Préfets. Il y a des départemens qui sont bien malheureux et où la confiance ne renaitra qu'après un exemple aussi éclatant. Si j'étois un intrigant et un curieux on pourroit croire que j'ai des motifs pour dire ce que je vous confie sur ce papier, mais vous connoissez mes principes. J'ai si souvent dit des vérités au fou d'Empereur qu'il n'a pas voulu croire, pourquoi ne les dirois-je pas maintenant où je ne veux être que bon Français.

Je compte partir vers le milieu du mois prochain pour Paris et je me réjouis de vous revoir ainsi que votre famille.

Ma femme accouchera dans six semaines ; c'est bien la plus brave femme que j'ai encore connue. Vous ne vous faites pas d'idée comme je suis heureux. Les enfans se portent à ravir, ils ne veulent plus retourner à Paris ; ils sont gros et gras, ma femme en a les plus grands soins.

Je ferai arranger Wildenstein peu à peu ; je vous y ferai préparer un logement. Il faut absolument que vous y veniez. Je désire que vous preniez les mêmes goûts que moi. Je ne me plais plus qu'avec les vaches, les cochons, les oies, canards, etc., etc., après avoir pourtant habité le *Palais des Tuileries*.

J'ai une lettre de change à payer *pour solde* à mon tapissier. Je crois qu'elle sera échue dans le courant du mois prochain. Vous me feriez plaisir de la faire demander et la lui payer. Dans le cas que je ne sois pas arrivé à Paris à l'échéance, mon maître d'hôtel pourra faire prévenir Cailloux. Je crois que la lettre de change est de 2400 ou 2700 francs. .

J'ai terminé avec Stutz ; avec tout son air de *désintéressement* j'ai vu que le proverbe *point d'argent point de suisse* étoit de toute vérité chez lui.

Adieu, mon cher Paira, je suis tout à vous et vous embrasse

C^{te} RAPP.

Bâle, le 4 aoust 1817.

Mon cher Paira,

Je ne tire sur vous par cette lettre que de la somme
 suivante $\left. \begin{array}{l} 4000 \\ 5000 \\ 6000 \end{array} \right\}$ 15000 f. 11 septembre

à huit jours de date et à l'ordre de M. Mérian de Speyer. Je vous prie de vouloir bien les acquitter pour mon compte.

J'ai terminé toutes mes affaires avec ma belle-mère qui s'en ira vivre chez une de ses filles en Saxe. Je l'ai bien traitée et elle voit que les fils des roturiers valent souvent mieux que ceux des nobles à beaucoup de quartiers.

Si j'ai encore à tirer sur vous, cela ne sera que de quinze à vingt mille fr. Les Baslois sont enchantés de m'avoir pour débiteur; il ne veulent pas être payés de suite.

Je reçois des nouvelles de Colmar. On y cabale comme des diables et on me dit de très belles choses pour avoir employé les moyens contraires.

Tout à vous.

C^e RAPP.

Mulhouse, le 31 aoust 1817.

Je suis arrivé hier soir seulement dans cette ville, mon cher Paira. J'ai été très incommodé en route par la migraine; le tems étoit toujours sombre depuis mon départ de Paris. Ici, à Mulhouse, il fait le plus beau tems du monde aujourd'hui.

On est assez content de la récolte; celle du vin ne vaut pas grand chose jusqu'à Colmar, mais dans les environs de cette ville et plus loin en descendant elle s'annonce fort bien et on espère faire du bon vin.

On ne peut rendre le plaisir qu'on éprouve en revoyant ces belles montagnes des Vosges. Il faut réellement convenir que

notre Alsace est le plus beau pays du monde; je voudrais seulement la voir débarrassée des Autrichiens; en les revoyant hier pour la première fois à Mulhouse, *j'ai cru devoir crier aux armes pour les attaquer*. L'effet que ces étrangers font sur moi ici me rappelle toutes les sottises et la démente de ce diable d'homme de l'Isle S^{te} Hélène.

Je suis ici logé chez le brave Blech, c'est un loyal alsacien; il a fait le plus grand bien aux pauvres dans les derniers tems de misère. Les Mulhousiens en général méritent les plus grands éloges.

En passant à Belfort, j'ai vu les principaux meneurs pour les élections. Il y a une cabale acharnée contre M. Deserre, mais il paroît qu'ils ne réussiront pas, on est pour lui ici. Je recommande partout le g^{ral} Berkheim et je parierois qu'on ne le croira pas dans la rue Richelieu.

J'irai coucher à Rheinweiller ce soir. La vendange et la récolte y seront très bonnes.

Théodore Waldner a suivi le conseil que je lui ai donné; il habitera Ollwiller que son père lui cède et qui s'en ira à Colmar. Le beau-frère futur de Théodore donne en mariage à sa fille 30,000 fr. comptant et 6000 fr. de rentes. Il laissera à sa mort, à ce qu'on prétend, 25,000 fr. de rentes à chaque enfant.

Je vous embrasse et suis tout à vous.

C^{te} RAPP.

P.-S. — Faites-moi le plaisir de payer pour mon compte à la maison Blech frères, rue Clery n^o 9, la somme de 1484 fr. 30 centimes dont le compte est ci-joint que vous conserverez.

Munster, le 18 septembre 1817.

Mon cher Paira,

Je suis arrivé ici avant-hier soir où j'ai trouvé votre lettre. Je suis très fort de votre avis sur Moll. Dieu sait d'où il vient,

mais je puis vous assurer, d'après tout ce que j'ai entendu dire et quoique je me suis fait un devoir de ne pas parler et me mêler d'élections, je vous assure, dis-je, qu'il ne réussira pas. M. Deserre est allé faire une tournée dans les environs en sa faveur. Je vous avoue franchement que je ne puis pas concevoir qu'on puisse aller mendier les suffrages d'une manière aussi peu délicate. A vous dire vrai je ne sais pas ce que tout cela deviendra, mais on croira difficilement dans la rue Richelieu que partout j'ai parlé en faveur de Berckheim pendant le peu de séjour que j'ai fait dans le Haut-Rhin et lorsqu'il étoit question d'élections. Je pars pour Colmar ce soir. Je dine avec le Préfet demain et je partirai après demain pour Rheinweiller et Wildenstein, le jour même où les élections commenceront. Je ne veux donner d'inquiétude à personne.

Je n'ai resté dans mon voyage à Strasbourg d'où je viens, que huit heures à Colmar et même pendant la nuit. J'ai évité le Sundgau, de Rheinweiller jusqu'à Colmar, car j'ai passé sur la rive droite du Rhin. J'ai couché à Strasbourg une nuit, j'ai été passer vingt-quatre heures à la campagne des jeunes Turckheim qui se sont beaucoup informés de vos nouvelles et de celles de Madame. Ils viennent de perdre entre les deux frères 150,000 fr. tant dans la banqueroute Méquillet que dans deux autres. Ils supportent leur perte avec résignation. J'ai trouvé Strasbourg triste, beaucoup de misère et de mendiants ; j'en ai été effrayé, on y est très mécontent du Préfet.

J'ai couché deux fois chez M^{me} Mathieu Favier à Kintzheim, j'ai été voir les Berkheim avec elle, M^{me} Sœhné y est aujourd'hui avec Voyer d'Argenson. Ce dernier sera réelu sans difficultés, quoique les prêtres travaillent contre lui et Deserre. Les prêtres font leur possible pour travailler les catholiques contre les protestans ; il y en a qui y mettent une effronterie et une indécence qui sont faites pour surprendre, mais ils ne réussiront pas.

Les Hartmann m'ont demandé de vos nouvelles et de celles de votre famille. Ils partent tous pour Colmar ce soir. Ils travailleront comme des diables pour leur idée et opinion. Je leur ai fait voir le passage de votre lettre au sujet de Billing.

J'ai lu aujourd'hui le changement du ministère de la guerre. Il produira un bon effet en faveur du Roi.

Adieu, mon cher Paira, je vous embrasse de cœur et d'ame et vous renouvelle toute la sincérité de mon amitié.

C^{te} RAPP.

P.-S. — Je ne conçois pas comment les envieux à la chambre des députés puissent employer des moyens de cabales aussi évidents et je puis dire aussi humiliants pour se faire nommer. Tout cela est si étrange pour moi.

(Communiquées par M. GASTON PAIRA.)

(La suite prochainement.)

L'ALSACE ARTISTIQUE

*Suite*¹

VEIT WAGNER

Sculpteur sur bois (xv^e siècle)²

Un des plus grands artistes de l'Alsace de la seconde moitié du xv^e siècle fut Veit Wagner, originaire de Strasbourg, sur lequel on ne possède que bien peu de renseignements. Il fut chargé, en 1500, de sculpter un autel pour le chœur de l'église Saint-Pierre-le-Vieux de cette ville, qui avait été achevé par Jost Dotzinger trente ans au paravant. Wagner devait retracer sur le bois les principaux actes de la vie de saint Materne qui, selon la légende, avait élevé à Argentoratum, sur les ruines d'un temple païen, la première église de l'Alsace. Cet autel, qui fut achevé en dix-huit mois et pour lequel l'artiste reçut 200 florins, fut détruit en grande partie au commencement de la Réforme religieuse. Il n'en reste plus que quatre panneaux, qu'on a enchassés dans les boiseries du chœur de l'église et qu'on peut ranger parmi les meilleures productions de ce genre.

De chaque côté du chœur se trouvent deux de ces panneaux qui sont divisés chacun en deux tableaux. A droite on voit saint Pierre assis sur le trône pontifical et couronné de la tiare; il rend à Euchaïre et à Valère, les compagnons de Materne, revenus à Rome après la mort de leur maître, le bâton

¹ Voir les livraisons des 2^e et 3^e trimestres 1882 et du 1^{er} trimestre 1883.

² Ouvrage consulté : GÉRARD, II. p. 422 et suiv.

de voyage de ce saint personnage, et leur ordonne de retourner en Alsace et de ressusciter l'apôtre inhumé à Ell (Benfeld) en frappant sa tombe avec ce bâton béni par lui. Le second tableau représente Euchaïre et Valère, en costume épiscopal, ressuscitant saint Materne, puis tous trois détruisant les autels païens et fondant des églises chrétiennes. Au fond, on aperçoit de l'église Saint-Pierre-le-Vieux, où pénètrent des ecclésiastiques et des fidèles qui reçoivent la bénédiction de Materne, assisté de ses fidèles compagnons ; un soldat renverse un fût de colonne antique surmontée de l'image de Satan.

A gauche du chœur, dans l'un des compartiments du premier panneau, l'artiste a représenté Jésus chargé de la croix, ayant en face de lui saint Pierre tenant les clefs du paradis ; dans l'autre, le martyr de l'apôtre crucifié, la tête en bas, et dans le fond de la scène la ville de Strasbourg avec ses murs d'enceinte, d'où émerge le clocher de l'église Saint-Pierre-le-Vieux. On voit dans le second panneau la Délivrance de saint Pierre de la prison de Jérusalem ; l'apôtre sort d'un château féodal, conduit par l'ange libérateur et passant devant deux gardes endormis à côté de leur lance abaissées.

Ces sculptures, d'une exécution parfaite, sont encore empreintes de la naïveté et du réalisme du moyen âge ; néanmoins, le souffle de la renaissance a déjà passé sur elles ; les figures sont traitées avec un sentiment plus vrai du beau, elles sont groupées avec plus d'art et de mouvement. Il est bien regrettable qu'il ne soit pas resté d'autres ouvrages de Wagner, qui a dû travailler pour plusieurs églises de l'Alsace.

MICHEL BOEHM

Sculpteur sur bois (xv^e siècle)

Parmi les statues qui ornaient jadis l'intérieur de la cathédrale de Strasbourg et qui disparurent à la Réforme, on remarquait surtout une *Mater Dolorosa* des Juncker de Prague, et

un *Christ portant sa croix* (*taurige Christulsbild*) qui se trouvait près de l'entrée du grand portail de l'église. C'était l'œuvre d'un artiste strasbourgeois, Michel Boehem, qui avait su inspirer aux traits du Sauveur du monde une expression de douleur si poignante, que le peuple lui rendit un culte passionné qui ne se démentit pas pendant plus d'un siècle. En 1520, c'est-à-dire, quatre ans avant que ce Christ douloureux ne fut enlevé de la cathédrale, le célèbre fondeur Georges de Guntheim avait été chargé par l'œuvre Notre-Dame de l'entourer d'une magnifique grille en bronze.

Cette œuvre, objet de l'admiration de tout le monde, donna naissance à une légende populaire qui nous a été transmise par le chroniqueur Sébastien Buheler, et dont Gérard a donné la traduction dans ses *Artistes de l'Alsace au moyen âge*.¹ En prenant ce qu'il y a de vrai dans cette légende et en le combinant avec quelques rares renseignements fournis par les documents de l'époque, il en résulte que le Christ de Boehem fut exposé par lui dans la cathédrale pour être vendu et qu'il fut acheté par le tonnelier Jean Vetter qui, à sa mort arrivée en 1410, le donna à la cathédrale.

C'est tout ce que l'on sait sur Boehem et sur son œuvre qui dénotait un artiste de premier ordre.

ULRIC DE STRASBOURG

Calligraphe-miniaturiste (xv^e siècle)*

La bibliothèque d'Augsbourg possède un manuscrit exécuté par un artiste strasbourgeois qui a eu le soin de faire connaître son prénom dans la mention en allemand tracée en lettres d'or et placée à la fin de l'index qui se trouve

¹ Tome II, p. 42 et suiv.

* Ouvrages consultés : GÉRAUD, II, p. 64 et suiv.; — WAAGEN, *Kunstwerke und Künstler in Baiern, Schwaben und Elsass*, p. 6.

en tête de l'ouvrage: « Ce livre a été fini d'écrire le mardi avant la fête de Saint Luc dans l'année 22. . Ulric, écrivain de Strasbourg, a exécuté ce volume. » Il n'est pas douteux que le millésime incomplet doit être lu 1422; en effet, les costumes et le mobilier qui sont représentés dans certaines miniatures, sont ceux du commencement du xv^e siècle. Ce manuscrit contient des extraits en prose de la *Chronique universelle* que Rodolphe de Hohenems écrivit en vers allemands vers le milieu du xiii^e siècle.

Il renferme un nombre considérable de grandes vignettes et d'ornements enluminés qui, selon Waagen, sont d'une exécution artistique assez médiocre. Les ombres et les contours sont tracés à la plume avec peu de soin et même grossièrement; les couleurs ont été appliquées avec trop de rapidité; les blancs et les chairs sont produits par le parchemin même. Néanmoins, les miniatures de la fin de l'ouvrage sont mieux traitées; on a teinté les figures et les mains en couleur de chair. Dans le frontispice, qui occupe toute la feuille, on voit le Père éternel trônant dans un ciel bleu au centre d'une gloire d'or, après la création des animaux; il est entouré d'anges vêtus de tuniques rouges ou vertes. Sur une seconde feuille, l'artiste strasbourgeois s'est représenté lui-même assis dans un fauteuil gothique, devant un pupitre. Il est peu probable que ce portrait soit ressemblant.

AMAND SCHEFFER

Calligraphe (xv^e siècle)¹

La bibliothèque de Heidelberg possède un superbe livre d'heures en latin, composé de deux volumes in-4° sur parchemin, exécuté dans l'abbaye de Salmansweiler au diocèse de Constance, par un moine du nom d'Amand Scheffer, originaire

¹ Ouvrage consulté: GÉRARD, II, p. 361 et suiv.

de Strasbourg. Il a eu soin de conserver son nom à la postérité dans une notice qui se trouve sur le dernier feuillet de chacun des deux volumes de son œuvre. En voici la traduction: « En l'an du Seigneur 1493, moi frère Amand de l'ordre des Cisterciens, pendant la misérable dispersion des frères du monastère situé hors des murs de Strasbourg; j'ai écrit ce bréviaire de ma faible et pauvre main. J'ai fini par mériter d'être admis gracieusement parmi les religieux profès du monastère de Salem par le révérend père en Christ l'abbé Jean Scharpffer. En l'année 1500. »

Frère Amand avait quitté l'un des monastères de Strasbourg situés hors des murs de la ville de Strasbourg, murs qui furent démolis en 1475 pendant les guerres de Charles-le-Téméraire et remplacés par de nouvelles fortifications. Il s'était réfugié à Salmansweiler, où il avait été recueilli par son compatriote, l'abbé Jean Stanttenæt, né dans le village d'Uffholtz, qui lui confia la transcription du livre d'heures en question, terminé en 1500, sous l'abbé Jean Scharpffer. Celui-ci, qui paya au calligraphe et aux miniaturistes 200 florins du Rhin, somme équivalant à 3000 francs de notre monnaie, témoigna sa reconnaissance à Amand Scheffer en l'admettant, en 1500, au nombre des religieux de son abbaye. Scheffer, devenu à son tour abbé de Salmansweiler, en 1529, mourut à Constance en 1534, dans un âge très avancé, au moment où il commençait à construire l'église d'Überlingen. Il fut inhumé dans le cloître des frères mineurs de Constance.

Le manuscrit de Scheffer est un chef-d'œuvre de calligraphie par la pureté, l'élégance et l'unité de son exécution. L'écriture est placée sur des lignes tracées à l'encre rouge. A la suite du calendrier, qui se trouve en tête de chacune des parties d'hiver et d'été, on voit les armoiries peintes de l'abbaye; le feuillet suivant renferme le blason des deux abbés sous la direction desquels Scheffer a exécuté son œuvre. Des initiales en encre rouge et bleue, répandues dans le texte,

sont décorées avec simplicité; au contraire, les têtes de chapitre sont richement ornées et les lettres capitales renferment de charmantes miniatures. Le texte de chaque page est entouré de rinceaux et de figures d'animaux, et de temps en temps la partie inférieure est enrichie d'une peinture exécutée avec un soin minutieux. Chaque volume commence par la lettre D, qui renferme l'image du roi David, et le bas de la page représente le combat de David contre Goliath entouré de superbes ornements d'or.

Si le texte de ce livre d'heures est de la main de Scheffer, il n'en est pas de même des miniatures qu'il renferme; mais il est permis de supposer qu'il en a dirigé l'exécution. Ces peintures sont traitées avec un soin extrême, tant au point de vue du dessin que du coloris. On signale particulièrement : *la Nativité du Christ*, où l'artiste a représenté l'enfant Jésus dans un petit chariot traîné par des anges qui jouent du fifre, battent du tambour, portent des bannières et chevauchent des bâtons; *la Conception de la Vierge*; *les Apôtres en voyage*; *la Résurrection*; *le Baptême*; *la Mort de la Vierge*; *Saint Bernard* devant lequel s'incline la croix, avec les armoiries de l'abbaye de Salmansweiler; *le Christ entouré des Apôtres*.

Il y a certaines peintures qu'on ne s'attendrait guère à trouver dans un livre aussi grave et sévère qu'un bréviaire; leur auteur, en les exécutant, obéissait à un moment passager de gâté ou de raillerie. Ainsi on voit un sauvage, couvert de poils éclairés par des tons dorés, qui lutte contre un basilic ailé; d'une main il brandit une massue, de l'autre il tient un arc et des flèches; de jeunes gens sauvages s'enfuient épouvantés. Au-dessous de la Pêche de Saint Pierre se trouvent deux oies dont les pattes sont garrottées; l'une d'elles est perchée sur un tronc d'arbre, et un renard s'apprête à lui trancher la tête avec un glaive. Au bas de l'Annonciation un ours est représenté jouant du luth devant une feuille de musique tenue par un chat-huant posé sur une souche d'arbre,

où se trouve inscrite en allemand l'inscription suivante : « Je suis de bonne humeur ; » derrière l'oiseau de nuit s'approche curieusement un énorme sanglier. Dans une autre composition se trouve un renard vêtu de la robe rouge d'un docteur en médecine qui tient un flacon rempli d'un liquide rougeâtre et qui semble se livrer à des expériences sur les urines. Ailleurs, l'abbé de Salmansweiler, probablement Jean Stanttenæt, fait une promenade en nacelle avec un moine ; il tient un petit chien sur ses genoux ; vis-à-vis, deux ménétriers jouent du luth et de la flûte ; sur l'arrière de la barque, un serviteur plonge une bouteille dans l'eau pour rafraîchir le vin de l'abbé ; dans le fond de la composition on aperçoit les bâtiments du monastère. Dans la Visitation de la Vierge, l'artiste a peint un singe traînant ses petits dans une brouette, derrière laquelle marche la femelle, revêtue d'un manteau rouge, s'appuyant d'une main sur un bâton et ayant au bras gauche un panier rempli de belles pommes rouges.

JEAN SCHILLING

Calligraphe et miniaturiste (xv^e siècle) ¹

Parmi les manuscrits de la bibliothèque municipale de Colmar s'en trouve un écrit sur papier grand in-folio et composé de 462 feuillets. C'est une paraphrase de la Bible, composée de plus de 50,000 vers en allemand et attribuée à Rodolphe de Hohenems, écrivain du xiii^e siècle, qui a traduit le *Speculum historie* de Vincent de Beauvais. A la fin du manuscrit de Colmar se trouve la mention suivante, qui fait connaître le nom du calligraphe : « Jean Schilling a écrit et peint ce livre en l'année où l'on comptait depuis la naissance de Christ quatorze cent cinquante neuf ans. Priez Dieu pour lui. Jean Schilling de Haguenau. »

¹ Ouvrage consulté : GÉRARD, tome II, p. 62 et 63, 174 et suiv.

Ce volume, qui est sorti certainement des ateliers calligraphiques existant au *xv^e* siècle à Haguenau, offre une écriture qui, sans avoir de cachet artistique, est convenablement exécutée; quant aux miniatures qu'il renferme, elles sont dignes d'être étudiées. Il y a deux tableaux qui embrassent chacun une feuille tout entière; 513 compositions plus petites ornent le texte; le nombre des personnages représentés est d'environ 2,600, chiffre prodigieux pour une œuvre destinée à être vendue et qui atteste la facilité productive des anciens copistes.

Suivant Gérard, ces peintures sont dépourvues des qualités qui caractérisent la spontanéité, l'invention, l'inspiration. La monotonie des formes, l'unité typique des personnages, le défaut d'individualité des figures, tout prouve que les images de ce manuscrit sont les copies d'un original énérvé par des reproductions réitérées. La mise en scène est d'une naïveté qui rappelle l'inertie et l'uniformité sacramentelle des compositions byzantines; la souplesse et le mouvement sont nuls dans ces personnages appelés à représenter les drames de l'histoire sacrée. Les costumes, les armes, les meubles, les ornements, les édifices sont reproduits avec les formes que leur avait données le moyen âge. Néanmoins le dessin, quoique raide, est vigoureux; quoique d'un réalisme brutal, il est ferme et résolu; on voit qu'il a été tracé par une main rapide et expérimentée. Le coloris est emprunté à une gamme très restreinte, mais il est assez bon; le rouge, le bleu et le vert dominant, mais les tons sont crus et décèlent la rapidité du travail. Schilling a eu cependant le soin d'ombrer parfois ses peintures, notamment dans les surfaces blanches qu'il anime par des reliefs bleus, dans les ornements et les métaux qu'il rehausse d'or. Il est à remarquer que toutes ces miniatures, quoique exécutées par la même main, sont d'une exécution inégale; celles de la première moitié du manuscrit sont lourdes, hésitantes, embarrassées, tandis que celles de la

deuxième partie sont plus expressives, plus individuelles, les attitudes plus décidées, l'action plus significative. Cette différence provient de ce que Schilling, à mesure qu'il avançait dans son œuvre, se perfectionnait dans son art; elle prouve, en outre, qu'il était jeune encore lorsqu'il exécuta ce manuscrit.

La bibliothèque de Colmar possède un autre manuscrit exécuté par Schilling en 1457; c'est une copie de la *Chronique universelle* rimée de Rodolphe de Hohenems, dont les illustrations offrent les mêmes caractères que la Bible. Le frontispice de cette chronique représente Dieu le père trônant dans un ciel bleu et entouré d'anges revêtus de tuniques rouges ou bleues; il précipite dans l'enfer Satan et des monstres aux formes bestiales.

JEAN MEYDENBACH

Graveur sur bois (xv^e siècle) ¹

Suivant certains auteurs, Jean Meydenbach, qui exerçait à Strasbourg la profession de sculpteur en bois, à l'époque où Gutenberg faisait dans cette ville ses essais typographiques, aurait gravé plusieurs planches xylographiques employées par ce dernier, l'aurait suivi à Mayence et plus tard se serait séparé de lui pour s'associer avec Fust.

On attribue à Meydenbach les superbes capitales gravées sur bois qui ornent le *Psalterium* imprimé à Mayence par Fust en 1457. C'est le premier livre qui offre des majuscules de ce genre; elles sont au nombre de 288, hautes de trois pouces, larges de quatre et imprimées en bleu, rouge et pourpre. Elles font de ce Psautier une des merveilles de la typographie. Certains auteurs prétendent que ces capitales ont

¹ Ouvrage consulté: GÉRARD, *les Artistes de l'Alsace au moyen âge*, tome II, p. 166 et suiv.

été burinées par Schœffer de Gernsheim ; mais d'autres, tels que MM. Murr¹ et Renouvier,² les attribuent à Meydenbach.

On a prétendu que cet artiste était l'auteur des planches sur bois d'un *Apocalypse* imprimé à Strasbourg par Jérôme Greiff en 1502, et qui reproduisent les compositions qu'Albert Durer avait données en 1498. Mais c'est une erreur. D'abord il est impossible d'admettre qu'un collaborateur de Gutenberg, qui travaillait déjà en 1440, ait encore produit des gravures en 1502 ; en outre, les sigles des figures de l'Apocalypse I. V. F. forment le monogramme de Jérôme Greiff de Francfort, le véritable éditeur et graveur de cet ouvrage, à la fin duquel on lit la mention en allemand dont voici la traduction : « Imprimé à Strasbourg par Jérôme Greiff, le peintre, dit de Francfort, 1502 ans après la naissance du Christ. »

Un parent, peut-être le fils de notre graveur, fut Jacques Meydenbach, qui vivait à Mayence à la fin du xv^e siècle, et grava les belles planches du *Hortus sanitatis*, imprimé en 1491 par Pierre Schœffer. Les planches reproduisent avec beaucoup d'exactitude les fleurs, les plantes et les animaux qui sont décrits dans le texte.

LIENHART

Peintre (xv^e siècle)³

Cet artiste, connu sous le nom de maître Lienhart, reçut le jour à Strasbourg. Il fut le contemporain de Schongauer et peut-être son élève. Son talent était si bien apprécié en Alsace, qu'il fut chargé d'exécuter de nombreuses peintures pour les églises de cette province.

Le chapitre de l'église Saint-Thomas de Strasbourg lui commanda quatre bannières en 1477, pour le prix de 40 florins

¹ *Journal zur Kunstgesch.*, II, 139.

² *Gazette des Beaux-Arts*, 1864, I, 332.

³ Ouvrage consulté : GÉRARD, II, 311 et suiv.

soumo considérable à cette époque. Deux de ces bannières, en soie rouge, devaient être ornées d'anges dans un fond parsemé d'étoiles d'or; les deux autres, en soie verte, devaient représenter des bustes de saints au milieu de nuages et de fleurs.

Lienhart repeignit en 1483 le chœur et le jubé de la cathédrale. A la même époque, il restaura et couvrit d'une nouvelle peinture la statue de l'empereur Charles IV, qui était placée entre le portail méridional de la cathédrale et le palais épiscopal.

Lorsque le contour du chœur de la cathédrale fut terminé en 1486, l'évêque Albert de Bavière chargea Lienhart de le décorer, ainsi que la coupole. Il peignit alors le *Jugement dernier*, œuvre remarquable par la hardiesse et l'expression des figures, surtout celles du Sauveur et d'Isaïe. Il représenta celui-ci étendant sa main menaçante vers le chœur, sur la tête du clergé officiant, et prononçant ces paroles tirées du chapitre XXIX : « Ce peuple s'approche de moi et me glorifie de sa bouche et de ses lèvres, mais son cœur est bien éloigné de moi. » Ces peintures, qui disparurent en 1681 sous un ignoble badigeon, et dont quelques traces furent retrouvées en 1847, ont été remplacées dernièrement par MM. Steinheil et Steinlé, qui se sont inspirés plus ou moins de l'œuvre du vieux maître du xv^e siècle.

L'abbé Straub¹ pense que la belle *Présentation*, dont on aperçoit encore les restes au-dessus de la porte de la chapelle Saint-André de la cathédrale de Strasbourg, peut être attribuée à Lienhart.

On voit, par le peu que l'on connaît de l'œuvre de cet artiste, qu'il est digne de figurer parmi les maîtres alsaciens du moyen âge.

¹ *Un Mot sur le Mobilier religieux.*

GASPARD YSENMANN

Peintre (xv^e siècle)¹

Parmi les peintres secondaires qui exercèrent au xv^e siècle leur art en Alsace et précédèrent Martin Schongauer qui devait tous les éclipser, se trouve Gaspard Ysenmann, reçu membre de la bourgeoisie de Colmar le 26 février 1436. Trois années auparavant, il avait touché du magistrat de cette ville un florin pour avoir peint la tablette à calculer qui servait aux opérations arithmétiques de l'administration municipale. Il est probable qu'Ysenmann était originaire de Colmar et qu'il y était né en 1410 ou 1411. Il y mourut en 1466, comme cela paraît résulter d'une mention de l'obituaire de l'église paroissiale de Saint-Martin. En 1462, le 21 juin, il avait passé un traité avec les administrateurs de la fabrique de cette église pour l'exécution de tableaux destinés à en orner le maître-autel. « Il devra, dit ce traité curieux, dorer le mieux possible, avec l'or le plus fin, lesdits tableaux intérieurement, depuis le bas jusqu'au sommet où se trouvent les figures sculptées, le tabernacle, le saint ciboire, la vigne, les creux et les reliefs et tout le travail de ce genre qui est en vue, que les surfaces soient en champ ou non. Il en sera de même de la partie plane du milieu, ornée de fines sculptures, et de toutes les parties traitées en champ. Item, il devra peindre sur les surfaces planes, de la manière la plus gracieuse et avec les meilleures couleurs à l'huile, les images et figures qui lui seront désignées ou dénommées. Il est bien entendu, toutefois, que le champ des tableaux sera doré le mieux possible, partout où besoin sera, de même les figures, partout où cela sera nécessaire. Item, aussi toute la partie extérieure du rétable, depuis le bas jusqu'aux moulures et sculptures supérieures, devra être dorée comme il est dit

¹ Ouvrages consultés : GÉRARD, *les Artistes de l'Alsace*, tome II, p. 195 et suiv. ; — GOUTZWILLER, *le Musée de Colmar*, etc., p. 98 et suiv.

ci-dessus, et les deux côtés, face et revers, devront être peints avec les meilleures couleurs à l'huile, de la manière la plus gracieuse, rechampis avec les matériaux qui seront désignés et être exécutés de façon à faire honneur à maître Gaspard et donner profit à la fabrique de Saint-Martin. Il a été reconnu également que le susnommé maître Gaspard devra avoir complètement terminé, d'après les conditions qui précèdent, et de toute nécessité, l'œuvre dont il s'agit, dans les deux années qui suivront la date des présentes. De plus, il devra donner caution et répondre pour lui et ses hoirs, dans le présent comme dans l'avenir, de toutes les détériorations qui seraient reconnues provenir du fait de la peinture ou de la dorure et de tout ce qui s'y rapporte, avec cette clause spéciale que maître Gaspard et ses héritiers seront tenus envers la fabrique de Saint-Martin, pour le présent et pour l'avenir, de réparer et de changer toutes les parties défectueuses de l'œuvre et du rétable, soit dans les figures, soit dans les parties planes ou saillantes, à l'intérieur ou à l'extérieur des dorures, de la peinture ou de n'importe quel travail que le susdit maître Gaspard y aurait exécuté ou dû exécuter. En outre, tous les défauts et dommages qui ne pourraient être réparés et les frais qui en résulteraient seront évalués en argent et entièrement remboursés sans fraude. Et pour peindre et achever le rétable susdit, pour toutes prétentions et tous frais, sans en rien excepter, et de quelque nom que cela soit appelé, les susdits administrateurs de l'œuvre de Saint-Martin s'engagent à payer au prénommé maître Gaspard cinq cents florins du Rhin dans les termes et de la manière suivante, savoir : aujourd'hui, pour commencer et à titre de frais préparatoires, cent florins ; item, d'ici à un an, de nouveau cent florins ; item, une année après, quand l'œuvre sera parachevée, encore cent florins ; et après cela, chaque année cinquante florins jusqu'à parfait paiement des deux cents florins restants ; etc. »

Ysenmann ne termina pas en deux ans ces peintures, mais seulement l'année suivante 1465, comme l'atteste la date inscrite divisément, par moitié, au revers de deux tableaux.

Le musée de Colmar possède sept de ces peintures, qui sont sur bois et sur un fond d'or uni, et dont la conservation est parfaite. Au point de vue de l'art, elles portent la véritable empreinte de la vieille école flamande; les têtes, vues de profil, semblent complètement dépourvues d'occiput; le front est démesuré, la face énorme; l'orbite des yeux est plein et charnu et fait ressortir le globe oculaire qui a une fixité désagréable; les personnages sont représentés sous les formes les plus triviales et les plus épaisses; le paysage est nul, à peine dégrossi, sans aucune perspective; les montagnes sont figurées par des masses brunes ou vertes, compactes et uniformes; les arbres ressemblent à des pieux surmontés d'un panache vert. « Les figures, dit M. Gérard, qui devaient remplir un rôle dans les scènes évangéliques, n'ont point été méditées dans les sphères de l'idéal, créées par la contemplation intérieure et patiente de l'esprit; elles ont été ramassées dans le monde de tous les jours, dans la prose des rues; elles sont tirées du personnel de la bourgeoisie locale; Pilate est un des gros et riches obristmeister qui ont gouverné la république; les apôtres sont pris parmi les artisans du quartier, ou les pères de quelque couvent du voisinage; les soldats romains chez les *soldner* du guet municipal, les bourreaux parmi les vauriens de la ville et dans la classe des gens mal famés; Judas est certainement un juif rutilant et méprisé, connu de toute la population colmarienne; et Zachéo, qui jonche de rameaux verts le chemin parcouru par le Christ, doit être, d'après son costume de danseur de l'opéra, le portrait de quelque jongleur renommé de l'époque. Le type du Christ fait seule exception à ce réalisme commun et systématique. La vénération religieuse soustrayait son image à la pression du milieu social, non pas complètement, mais à un certain degré

qui doit être remarqué. Il n'est pas constant et uniforme, et cette variabilité du type est déjà un indice que la peinture commençait à sentir et à penser. Dans *l'Entrée à Jérusalem*, le Christ a une physionomie qui n'est pas sans noblesse; dans *le Baiser de Judas*, elle a moins de dignité, mais cette figure envieillie répond bien aux angoisses de la scène de la trahison; dans *le Couronnement d'épines*, le mieux composé et le mieux peint des sept panneaux, la tête du Sauveur se distingue par une expression douloureuse et par une résignation déjà pénétrée de quelque idéalisme religieux; dans *la Résurrection*, le Christ apparaît sous la forme juvénile et maigre que les vieilles traditions byzantines donnaient à l'Homme-Dieu victorieux de la mort. Les femmes d'Ysenmann sont encore plus négligemment dessinées que les hommes; elles présentent pourtant une particularité remarquable: leur costume diffère sensiblement de celui adopté par l'école de Schongauer; elles sont coiffées d'un turban blanc retenu par des jugulaires. Quant au costume et aux accessoires en général, ils n'ont pas le caractère immuable et conventionnel qui dominait dans la vieille peinture flamande; ils sont traités dans un esprit plus indépendant et semblent reproduire avec une plus libre vérité les objets de la vie réelle et locale. Les boiseries, les meubles, les ustensiles et les détails matériels qui se trouvent dans les tableaux d'Ysenmann peuvent passer pour de fidèles images alsaciennes.

• Malgré l'incorrection de son dessin, continue le même auteur, et le dérèglement des attitudes de ses personnages, malgré les excentricités de son anatomie et sa cécité absolue sur le paysage, Ysenmann fut plus qu'un simple homme de métier. Ses œuvres imparfaites révèlent un artiste et un artiste de quelque talent. Il a souvent le sentiment de la composition, un esprit d'observation très délié, le discernement qui fait valoir les détails; il met de la variété dans ses figures, il leur donne une individualité vraisemblable et sait surtout

exprimer avec vigueur et avec une malice humoristique les types grotesques et haïssables, comme par exemple Judas, les juifs endurcis et les tourmenteurs du Christ; enfin, et c'est son mérite principal, il est un coloriste habile, solide et original. Cet artiste a donc été trop durement traité par Passavant et par Waagen, qui le qualifient de peintre médiocre et peu distingué. Ce qui a nui à Ysenmann, c'est la comparaison de ses talents avec ceux de Martin Schongauer et le rapprochement de leurs œuvres. Mais en jugeant Ysenmann, abstraction faite de Schongauer, pour lui-même et dans le temps où il a paru, on lui restituera dans l'art, et surtout dans l'histoire de l'art alsacien, un rang qui n'est ni sans intérêt, ni sans honneur. »

M. Goutzwiller ¹ a donné la description suivante des œuvres d'Ysenmann qui se trouvent au musée de Colmar :

Le premier tableau (n° 138 du catalogue) représente *l'Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem*. Le Christ a le front développé. Les apôtres qui le suivent ont des physionomies expressives. Sous la porte de la ville, au cintre surbaissé, dominée par un pinacle gothique, se trouvent plusieurs juifs au riche costume brodé d'or. Au premier plan trois hommes, chaussés de souliers à la poulaine, étendent leurs vêtements sur le sol. L'un d'eux, en ôtant son manteau, se désarticule le bras droit par un mouvement impossible. Cette gaucherie de dessin prouve combien peu les artistes de cette époque se préoccupaient des lois de l'anatomie. Zachée, monté sur un arbre, en arrache des branchages pour en joncher le chemin suivi par le Sauveur.

Le n° 139 représente *la Sainte Cène*. On y remarque les attitudes très variées des convives. Judas, vêtu d'une robe jaune, a sa bourse pendue sur le dos. Derrière le Christ, une boiserie gothique bien refouillée et d'un bel effet. Dans le

¹ Ouvrage déjà cité, p. 102 et suiv.

parquet en chêne de la salle, le scrupule de l'imitation est poussé au point de reproduire, jusqu'à l'illusion, les nervures du bois.

Le tableau n° 140 est divisé en deux parties. A la gauche du spectateur, *le Christ en prière au jardin des Oliviers*, à la droite, *le Baiser de Judas*. Le paysage a une teinte sombre, presque crépusculaire. A genoux, au pied d'un rocher sur lequel est placé le calice d'amertume, le Christ est en prière. Les apôtres sont endormis. Dans le fond, la troupe armée s'avance. Les arbres ont une forme étrange: ils ressemblent à de grosses châtaignes revêtues de leur zeste épineux. Aucune imitation de la nature; des formes purement conventionnelles. A droite, la scène change. Le Christ, au milieu des soldats, reçoit le baiser du traître. Judas a les cheveux rouges. Saint Pierre brandit un glaive pour couper l'oreille de Malchus et, détail caractéristique, déjà le Christ tient l'oreille coupée dans sa main. Parmi les juifs qui portent des flambeaux, l'un d'eux, en manteau rouge, coiffé d'un turban blanc et vu de profil, est complètement dépourvu de l'occiput. A l'exception de la tête du Christ, dont l'expression est remarquable, tous les types de figures sortent du moule grotesque dans lequel les artistes de l'époque ont pétri le faciès des persécuteurs de l'Homme-Dieu.

Le Couronnement d'épines (n° 141) est la plus belle et la plus mouvementée des sept compositions. La tête du Christ est remarquable par son expression douloureuse et résignée à la fois. Il tient ferme sous l'effort des bourreaux qui, à grand renfort de leviers, lui enfoncent la couronne dans la tête. On se rappelle que le Titien aussi, dans son tableau du Couronnement d'épines, a représenté ses bourreaux armés de bâtons dont ils se servent comme des leviers pour faire pénétrer la couronne épineuse dans les chairs de la victime. Ce raffinement de torture est énergiquement exprimé par notre peintre colmarien; il a donné aux figures des exécuteurs une forme

simienne et tout à fait caricaturale qui tranche avec la gravité du sujet. Ici encore l'anatomie est sacrifiée à la convulsion du mouvement, et l'un des bourreaux semble s'être démis le bras droit, tant ce membre est mal attaché. Pilate, qui assiste impassible à cette scène émouvante, est vêtu d'un riche costume pailleté d'or et constellé de pierreries.

Dans la *Flagellation* (n° 142), nous retrouvons les mêmes figures étranges, armées de paquets de verges et de lanières, se tordant dans des mouvements outrés. Des colonnes de jaspe et de porphyre se détachent sur le fond d'or. Les princes des prêtres, assistant au supplice, sont chaussés à la poulaine et portent des robes de brocart d'or dont les bordures sont couvertes d'inscriptions hébraïques.

Le n° 143 nous représente, en deux parties, *l'Ensevelissement* et la *Mise au tombeau*. Le fond, à gauche, représente le Calvaire; sur le devant, Joseph d'Arimathie; la Vierge et les saintes femmes s'empressent autour du corps du divin supplicié étendu sur un linceul blanc. La Vierge, drapée dans un manteau brun aux plis simples, qui lui masque complètement le visage, est à genoux, soutenue par Saint Jean, et, à côté d'elle, les saintes femmes dans des attitudes exprimant la douleur. Leur costume est digne d'attention, en ce sens qu'il n'a rien de commun avec celui des figures de Schongauer. Elles sont coiffées d'une espèce de turban blanc, soutenu par des mentonnières. Ce turban laisse à découvert leurs vastes fronts.

Dans la seconde partie du même tableau les mêmes personnages sont transposés dans d'autres attitudes, autour de la pierre sépulcrale. Les deux scènes forment, à peu de chose près, une symétrie complète. Une longue inscription hébraïque est gravée sur le tombeau. Dans le lointain l'horizon est borné par la mer que sillonnent des vaisseaux. Une ville aux maisons blanches est assise au pied d'une île rocheuse dont les plans sont bien accentués; mais nous retrouvons dans le paysage les simulacres d'arbres dont j'ai parlé plus haut, ces

espèces de pelotes recouvertes d'aspérités semblables à l'écorce d'un marron.

Il existe au musée de Colmar un septième tableau, *la Résurrection* (n° 137). C'est absolument le même type maniéré, ce sont les mêmes figures, les mêmes costumes, les mêmes chaussures à la poulaine, le même paysage, les mêmes arbres fantastiques. Il est donc de la famille des six autres et faisait partie du rétable. Le Christ, debout à côté du sépulcre ouvert et vêtu d'un manteau rouge flottant, tient la croix de la main gauche. Sur la dalle, posée en travers de l'ouverture, est assis un ange vêtu de blanc. Les soldats sont couchés à terre autour du tombeau. A gauche, dans le lointain, un énorme rocher couvert d'arbres épineux, au devant duquel apparaissent les saintes femmes rapetissées par la perspective. Elles sont coiffées de turbans et costumées de même que celles du tableau de la Mise au tombeau. Au dernier plan se détache sur le fond d'or une ville allemande ou flamande aux structures gothiques d'où s'élancent la flèche hardie d'une cathédrale et plusieurs tourelles moyen âge. On y voit aussi un moulin à vent, détail qu'il n'est pas sans intérêt de relever pour accentuer la provenance du tableau comme œuvre d'un artiste nourri des traditions du nord et qui est probablement, comme Schongauer, un élève des Flamands.

JEAN MENTELIN

Calligraphe-enlumineur et graveur (1410-1478) ¹

Jean Mentelin, qui a passé longtemps pour l'inventeur de l'imprimerie ², naquit à Schlestadt vers 1410, et alla se fixer

¹ Ouvrages consultés : DORLAN, *Quelques mots sur l'origine de l'imprimerie* ; — SCHEFFLIN, *Vindiciae typographicae* ; — GÉRAUD, ouvrage déjà cité, II, p. 283 et suiv., etc.

² C'est Schœpflin qui, en 1760, dans ses *Vindiciae typographicae*, a établi que l'honneur de cette invention appartient à Gutenberg.

à Strasbourg à l'époque où Gutenberg était venu s'y établir. C'est dans cette ville qu'il établit une imprimerie qui fournissait déjà en 1458 des livres aussi parfaits que ceux de Mayence, notamment la célèbre *Bible latine de 1466*, et le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais, de 1473, formant dix volumes in-folio. A la mort de Mentelin, arrivée le samedi après la Conception de la Vierge de l'année 1478, la grande cloche de la cathédrale, qui ne se faisait entendre que dans les occasions les plus solennelles, fut sonnée en son honneur ; il fut inhumé dans cette église, et sur sa tombe on grava l'image d'une presse à imprimer et une épitaphe qui le proclamait l'inventeur de l'imprimerie. L'empereur Frédéric III tenait en si haute estime Mentelin, qu'il lui avait accordé, en 1466, des lettres de noblesse.

Quoiqu'il eût été marié deux fois, Mentelin ne semble pas avoir laissé de fils. Jacques Mentel, de Château-Thierry, médecin à Paris au ^{xvii}^e siècle, s'est flatté de descendre du célèbre imprimeur strasbourgeois, en prétendant que son aïeul, Jean Mentel, avait quitté l'Alsace en 1548, pour aller s'établir à Château-Thierry ; mais ce Jean Mentel n'était vraisemblablement que le descendant d'un frère ou d'un parent de Jean Mentelin.

Ce qu'il y a de certain, c'est que ce dernier eut deux filles, qu'il donna en mariage à deux jeunes gens qu'il initia aux secrets de l'art typographique : Martin Schott, qui exploita une imprimerie à Strasbourg, et Adolphe Rusch, qui créa un atelier du même genre au château de Rauschenbourg, près d'Ingwiller (canton de Bouxwiller).

Jean Mentelin avait acquis des biens considérables avec son imprimerie ; Wimpheling a célébré son opulence. Mais s'il était habile typographe, il fut aussi calligraphe, enlumineur de lettres et graveur.

La première profession qu'il exerça fut celle de notaire de l'évêché de Strasbourg ; c'est probablement à ses talents de

calligraphe et à son instruction étendue qu'il dut ce titre. Il avait été reçu maître bourgeois de la ville de Strasbourg en 1447, et il faisait partie de la corporation des peintres ; mais il ne paraît pas qu'il ait fait de la peinture proprement dite ; il n'est mentionné que comme *écrivain en lettres d'or* (*Goldschreiber*) ou comme *rubriqueur de lettres* (*aurarius et minarius scriba*), dans des registres des années 1447 et suivantes. Schœpflin suppose dans ses *Vindiciae typographicae* que Mentelin s'était mis en rapport avec Gutenberg, grâce à son talent de calligraphe et de peintre de lettres initiales.

Le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais, imprimé par Mentelin, contient des initiales historiées et enluminées qui ont été dessinées à la plume par ce dernier ou par des artistes qui travaillaient sous sa direction.

Parmi les autres livres qu'on peut attribuer à Mentelin, se trouve un poème allemand, ou plutôt une suite de gravures sur bois plaquées de vers, imprimé en 1477, et relatif aux batailles et aux événements qui venaient d'avoir lieu sur les bords du Rhin et en Suisse et avaient mis fin à la domination de Charles le Téméraire. Ces planches, au nombre de huit, représentent l'exécution de Pierre de Hagenbach à Brisach ; le siège de Neuss ; une audience du duc de Bourgogne ; les journées de Granson, de Morat et de Nancy ; enfin une procession autour de la cathédrale de Strasbourg. Cette dernière est curieuse entre toutes par la disposition des groupes autour de la cathédrale représentée par une rose et une tour ; le premier porte la croix et les cierges, le second le saint ciboire sous le dais, le troisième des chapelets, le quatrième un crucifix colossal et le cinquième une statue de la Vierge. La taille de ces bois est rudimentaire et inégale, avec de rares hachures ; les figures, de grandeur inégale ; chevauchent les unes sur les autres, avec des tournures de marionnettes et des airs de goguenarderie indigène.

Mentelin est l'auteur d'un traité sur l'art de l'imprimerie,

qu'il a illustré de nombreuses miniatures représentant les instruments nécessaires à sa profession de typographe. Cet ouvrage, malheureusement disparu, existait encore du temps de Jérôme Guebwiller, qui l'avait vu entre les mains de l'imprimeur Jean Schott, petit-fils de Mentelin.

JEAN HIRTZ

Peintre (1421-1460)¹

Un des contemporains de Martin Schongauer fut le Strasbourgeois Jean Hirtz, dont le nom, quoique moins connu, brilla aussi d'un vif éclat en Alsace. Un jour que Geyler prêchait dans la cathédrale de Strasbourg, il dit à ses auditeurs : « Quand un beau tableau orne un autel et excite l'admiration des visiteurs, chacun reconnaît bientôt quel est le maître qui l'a fait, et dit : « c'est Hirtz. » Je nomme celui-là, parce que son nom se présente à ma pensée. » Quelques années après, le savant Wimpfling, dans son *Epitome rerum germanicarum*, disait : « Je ne dois pas oublier de parler du Strasbourgeois Jean Hirtz, qui fut pendant sa vie très admiré par les peintres. Les tableaux célèbres et magnifiques qu'il a produits à Strasbourg, sa ville natale, et dans d'autres pays, attestent son habileté dans l'art de la peinture. » Cet éloge est d'autant plus remarquable, que Wimpfling dans tout son ouvrage n'a cité que deux peintres alsaciens, Hirtz et Schongauer, et qu'il semble en résulter qu'il les mettait tous deux sur le même rang.

On ignore l'époque de la naissance et de la mort de Hirtz. On suppose que ce fut entre les années 1421 et 1460 qu'il produisit ses principales œuvres. Il fut assigné comme témoin dans le procès que Gutenberg eut à soutenir en 1439

¹ Ouvrages consultés : GÉRARD, tome II, p. 179 et suiv. ; — SCHREIBER, *Münster zu Strassburg*.

contre les héritiers d'André Drizehn; mais sa déposition ne fut pas recueillie. On lit dans les comptes de l'œuvre Notre-Dame, année 1451, la mention suivante: « Payé à maître Hirtz le peintre pour avoir recollé, réparé et renouvelé le crucifix dans la cathédrale. » En 1453, il légua par testament une rente au chapitre Saint-Thomas pour le service de son anniversaire. Il était mort avant l'année 1466, car la maison qu'il habitait, au coin de la Grand'rue et de celle des Cordonniers, appartenait alors à sa veuve.

D'après Wimpfling, Hirtz avait laissé beaucoup de tableaux. Il est probable qu'il en fit pour la cathédrale et pour l'église Saint-Thomas, dont il était paroissien; malheureusement toutes ces œuvres ont disparu depuis longtemps. Un célèbre collectionneur de Strasbourg au ^{xvii}^e siècle, du nom de Kunast, possédait de ce maître quatre tableaux à l'huile qui furent vendus après sa mort; l'un représentait *une Vierge avec l'Enfant Jésus*; un autre, *un Paysage dans lequel la Mort tire sur un vieillard et une vieille femme*; le troisième, *la Vue d'un port de mer*; le quatrième, *une Forêt*. Les trois derniers étaient peints sur cuivre.

JEAN HAMMERER

Sculpteur et architecte (1440-1518)¹

Jean Hammerer, l'auteur de la magnifique chaire de la cathédrale de Strasbourg, naquit dans cette ville entre les années 1440 et 1445. Il reçut son éducation artistique dans les ateliers de la cathédrale, sous la direction de Jost Dotzinger, de Worms, qui était alors architecte de l'œuvre Notre-Dame et qui exécuta le superbe baptistère qu'on remarque dans la chapelle Saint-Laurent.

¹ Ouvrages consultés: GÉRARD, *les Artistes de l'Alsace au moyen âge* tome II, p. 429 et suiv.; PITON, *la cathédrale de Strasbourg*, etc

Hammerer, dont le talent s'était promptement fait remarquer, fut chargé, comme sculpteur, de la décoration de la cathédrale, sous l'évêque Albert de Bavière. Ce n'est que plus tard, en 1510, après la mort de Jacques de Landshut, l'auteur de la chapelle et du portail de Saint-Laurent, qu'il succéda à ce maître en qualité d'architecte de la cathédrale. C'était l'hommage suprême rendu à la vieillesse et à la renommée du célèbre statuaire.

Hammerer s'était, en effet, immortalisé par la création de la chaire de la cathédrale que lui avait commandée l'amestre Pierre Schott et les membres de la fabrique, et qui devait être illustrée par le célèbre prédicateur Geiler, de Kaysersberg. Ce fut en 1486 que cette chaire fut commandée à Hammerer, qui se mit immédiatement à l'œuvre qu'il acheva l'année suivante.

Ce monument, l'un des plus beaux spécimens de la sculpture ogivale fleurie, est supporté par un pilier octogone central qu'enveloppent six colonnettes gracieuses chargées de statuettes et couronnées d'un pinacle. Au centre de la chaire, Hammerer a représenté le Christ expirant sur la croix, Sainte Madeleine et Saint Jean à ses pieds et les apôtres dans les parties latérales. Les colonnes séparatives sont ornées d'anges qui portent les instruments de la Passion. Dans les soubassements, à la patte de la chaire, se trouvent les évangélistes avec leurs attributs symboliques, des martyrs, des confesseurs et des pères de l'Eglise. Il y a en tout une cinquantaine de statuettes, d'un dessin délicat et d'un travail exquis, exécutées en pierre blanche, en liais et en albâtre, dont les dimensions varient de 16 à 55 centimètres. Le bord-courant de la rampe d'escalier portait anciennement une série de figures capricieuses et bizarres, parmi lesquelles il y en avait une qui représentait un moine impudique. Ces figures ont disparu; la dernière ne fut enlevée qu'en 1764. Au pied du pilier qui supporte la chaire se trouvent quatre figures, au-dessus des-

quelles le millésime 1487, gravé dans une banderolle, indique l'année de sa construction. Deux de ces figures représentent: l'une, un homme dans l'attitude du repos, l'autre, une femme en prière; on a cru y reconnaître Hammerer et sa femme.¹ Un abat-voix, aussi riche d'ornementation que la chaire elle-même, mais exécuté dans un mauvais style renaissance, en 1616, par le menuisier Conrad Cullin et son fils, fut peint et doré par Wendelin Dieterlin et inauguré en 1617.

Hammerer a laissé une autre œuvre importante, quoique ayant des proportions plus modestes que celle que nous venons de décrire; c'est la chaire de l'église paroissiale de Saverne, qui porte le monogramme de l'artiste (H. H.) et la date de 1497. Le corps de cette chaire, de forme octogonale, repose sur une console terminée en biseau et dont les nervures antérieures sont décorées de figures d'anges agenouillés et croisant les mains sur la poitrine; les huit pans de la cuve sont bordés d'un ornement sculpté qui forme comme une dentelle retombante. Il est regrettable que ce beau spécimen de sculpture soit recouvert d'une affreuse couche de couleur rougeâtre.

La date de la mort de Hammerer n'est pas exactement connue. Ce qui est certain, c'est qu'il vivait encore au mois de mars 1518, car le 18 de ce mois il s'était rendu à Constance, en compagnie de quatre autres architectes, pour visiter la cathédrale de cette ville, sur la demande qui leur avait été faite par le chapitre.

¹ SCHMIDT, *Cathédrale de Strasbourg*, p. 23.

P.-E. TUEFFERD.

(La suite à la prochaine livraison.)

LOCUTIONS PARTICULIÈRES

A BELFORT

*Suite et fin*¹

ABOULER. — Donner, rendre par force; se prend aussi dans dans le sens de venir près d'une personne qui vous en donne l'injonction. « Voyons! aboule ta part; aboule ce que tu as; je lui ai fait abouler toutes ses baïstres; allons! aboule ici, c'est-à-dire viens ici. »

ACATE. — s. f. Instrument de jardinage dont on se sert pour biner la terre et qui n'est autre que la binette.

AFFAUTL. — Fém. **AFFAUTIE.** Affaibli par la misère, la fatigue. « Je suis tout affauti; ce pauvre homme est tout affauti, il faut lui donner à manger. »

AFFAUTIR. — Affaiblir. « Cette course m'a tellement affauti que je n'en puis plus; vous vous nourrissez si mal que vous ne tarderez pas à vous affautir. »

APCHARD. — Individu considéré comme peu recommandable, peu délicat, comme de peu de valeur. « Vous n'êtes qu'un apchard; je ne comprends pas qu'on puisse fréquenter un apchard pareil. »

BATUROT. — Baratte, sorte de tonneau long et étroit dans lequel on verse la crème que l'on bat au moyen d'une plan-

¹ Voy. pages 329 à 341 de l'année 1879.

chette fixée à l'extrémité d'une tige en bois, afin d'obtenir le beurre.

Ce mot ne viendrait-il pas de l'ancien français *bateire*, qui a le sens de battre?

BAUZET. — Synonyme du mot historique de Cambronne. « Si V. Hugo avait été sénateur quand il a dit : Défense de déposer des sénats le long de ce mur, aurait bien certainement écrit : des bauzets; regardez donc cet individu qui passe, a-t-il l'air d'un gros bauzet. »

BEUGNE. — Coup que l'on donne ou que l'on reçoit de quelqu'un; la conséquence qui en résulte sur la peau. « Si tu ne me laisses pas tranquille, je vais te donner une beugne; je me suis fait une fameuse beugne contre cette table; tu as une jolie beugne sur le front. »

BEUILLER. — Regarder, fixer quelqu'un d'un air indiscret, presque inconvenant; examiner tout avec une certaine curiosité. « Qu'est-ce que vous beuillez; qu'avez-vous à me beuiller comme ça; il faut qu'il beuille partout cet être-là. »

BEURGUIGNER. — On dit aussi breguigner. Faire, défaire un ouvrage, le prendre par tous les bouts sans parvenir à le réussir; ne pas faire une chose suivie; perdre son temps. « Voilà une heure que je beurguigne après cela, je ne parviens pas à faire ce que je voudrais; tu ne fais que beurguigner toute la journée. »

BEURGUIGNEUR. — On dit aussi breguigneur; qui beurguigne ou qui breguigne. « Tu n'es qu'un beurguigneur; ma servante n'est qu'une beurguigneuse, rien ne sort de ses mains. »

BEURLANTER. — Aller, venir, ne savoir que faire de son temps, passer sans cesse d'une chose à l'autre. « Vous ne faites que beurlanter toute la journée. »

BLÔCHES. — Prunes ordinaires de qualité inférieure. Tout le monde connaît le fameux panier de blôches donné en cadeau

par un paysan à son curé: « Monsieur le curé, je vous apporte des blôches nos cochons n'en veulent plus. » La phrase de ce brave homme ne rendait certainement pas sa pensée.

BO. — Flan fait avec des œufs et le premier lait que donne la vache qui vient de véler. « Maman, quand la vache fera le veau, tu nous feras du bo, hein ! »

BOICHURE. — Planche sur laquelle on hache les herbes et les autres substances qui entrent dans la préparation des mets.

CALBOTIN. — Espèce de corbeille en carton dans laquelle les femmes mettent leurs petits ouvrages, tels que broderies, tricots, etc.

CAMBEUNÉ. — Celui qui reste confiné chez lui, qui ne sort jamais ou rarement. « Que fait donc un tel qu'on ne le voit plus ? il est cambeuné chez lui ; vous avez tort de rester cambeuné chez vous. »

CHENI. — Poussière, menus débris de toutes sortes résultant d'un travail quelconque. « Nettoyez cette table, elle est couverte de cheni ; allez travailler ailleurs, vous ne faites que du cheni dans cette chambre ; prenez-moi le balai et enlevez-moi tout le cheni. »

CAQUELLE. — Tête de mort ; quelquefois, par extension, la tête. « Un ouvrier en creusant un fossé a déterré une vieille caquellle, elle avait encore toutes ses dents ; Joseph s'est fendu la caquellle en tombant en bas d'un mur. »

CATENER. — Bavarder, perdre son temps à aller causer chez les voisins. « Vous ne faites que catener toute une sainte journée ; voyons ! êtes-vous contente, avez-vous assez catené aujourd'hui ? »

CATENEUR. — Fém. CATENEUSE. Qui va catener. « Je n'ai jamais vu une cateneuse pareille à vous. »

CHABRER. — Couper, tailler à tort et à travers, faire de la mauvaise besogne. « Tenez, regardez s'il est possible de

chabrer l'ouvrage comme vous le faites; vous croyez avoir taillé ces arbres, vous n'avez fait que les chabrer. »

CHIOT. — Fiente des mouches. « Nettoyez donc cette glace, vous voyez bien qu'elle est toute couverte de chiots de mouches. »

CÔTI. — Paroi thoracique du cochon saigné composée exclusivement des côtes et des muscles intercostaux. « Vous achèterez au marché deux livres de côti. »

CÔTON. — Tige centrale de l'oseille, de la salade. « Oh! regarde donc les beaux côtons d'oseille; quand vous déferez vos pieds de salade vous me donnerez les côtons pour les manger. »

COUQUER. — Pratiquer aux deux pôles d'un œuf une petite ouverture et aspirer par succion le contenu de l'œuf. « Allons au bois chercher des nids pour couquer des œufs. »

CRAMOILLE. — s. m. Chafne à l'extrémité de laquelle on suspend les marmites; c'est la crémaillère du foyer domestique.

CRAPÉ. — C'est la crêpe, le beignet fait avec du lait, de la farine et des œufs. Ce mets vraiment domestique prend des noms différents selon les localités.

CRIMPET. — Fém. CRIMPETTE. Enfant petit, peu développé, d'une figure aimable, sympathique. « Viens m'embrasser, mon petit crimpet; est-elle gentille cette petite crimpette. »

CUGNE. — Poupée. « Elle est comme les enfants, elle s'amuse encore avec une cugne; va habiller ta cugne et laisse-moi tranquille. »

CUGNOT. — Gâteau en forme de coin ou de croissant, dans lequel entrent des poires sèches et des noix, et que l'on fait tout spécialement pour les fêtes de Noël.

CULTONS. — Feux-follets apparaissant dans les lieux bas, humides et marécageux, principalement à l'arrière-saison. C'est la terreur des gens qui croient aux revenants.

DOSSE. — Averse. « Sauvons-nous vite, car il va tomber une fameuse dosse; nous avons reçu sur le dos une rude dosse qui nous a mouillés jusqu'aux os. »

ÉCHARBOIS. — C'est la macre flottante, *trapa natans*, de la famille des holoragées. Cette plante est encore connue sous les noms vulgaires de écharbot; châtaigne d'eau; truffe d'eau; noix d'eau; corniole; tribule d'eau; saligot.

ÉCOFFES. — Enveloppe des graines légumineuses ou cosse. « Vous n'avez pas assez soigné vos pois, vous avez laissé trop d'écoffes dedans. »

ÉCRIGNOLE. — Faible, chétif, amaigri, débilité, d'une constitution misérable, appauvrie. « Cet enfant n'est qu'une écrignole; vous aurez beau soigner votre enfant, ce ne sera jamais qu'une écrignole. »

EMBEURLIFICOTTER. — S'engager à l'étourdie dans une affaire. « Vous vous êtes tellement embeurlificotté dans cette affaire que vous ne pouvez plus en sortir. »

ENGLAUDER. — Employer tous les moyens possibles de persuasion pour obtenir de quelqu'un ce qu'on désire; arriver en fin de compte à son but. « Il a tant fait qu'il a fini par m'englauder; prenez garde, il fera tant qu'il parviendra à vous englauder. »

ENGLAUDEUR. — Fém. ENGLAUDEUSE. Celui ou celle qui parvient à vous englauder. « Méfiez-vous de cet individu-là, je le connais, c'est un englauteur fini. »

— FAIRE TRAULER. — Faire attendre une personne. « Voilà une heure que vous me faites trauler; ce n'est pas convenable ce que vous faites là, voilà un temps infini que nous traulons à vous attendre. »

FEURLÉE. — Feu léger et non permanent que l'on fait dans les appartements quand le froid commence à se faire sentir. « Il ne fait pas chaud, je crois qu'on ferait bien de faire une petite feurlée. »

FEURLER. — Brûler à la flamme les plumes de la volaille ou des oiseaux qui restent encore adhérentes à la peau quand on a déplumé l'animal. « Avant de mettre la perdrix dans la casserole vous n'oubliez pas de la feurler. »

FLO. — Nœud que l'on fait avec les bouts de la cravate ou les attaches d'un chapeau ou d'un bonnet de femme; les nœuds qui garnissent cette partie de la toilette. « Vous avez là un bien beau flo à votre cravate; les flos qui garnissent votre chapeau sont bien réussis, ils font très bon effet. »

FOUILLE-AU-POT. — Curieux, celui qui cherche, qui furète partout, qui découvre les marmites, les casseroles, qui ouvre les armoires. « Je n'ai jamais vu un fouille-au-pot pareil à vous. »

FOUTIMASSER. — Chercher, regarder, fouiller partout, toucher à tout. « Qu'est-ce que vous foutimassez là; vous êtes toujours à foutimasser dans tous les coins. »

FRISOTS. — Les frisots sont des mèches de cheveux enroulées dans du papier; le lendemain le papier étant enlevé, les mèches de cheveux forment des tire-bouchons qui constituent les frisots. C'est surtout pour les processions que les petites fillettes se font faire des frisots.

GAILLES. — Vieux chiffons. « Voilà le marchand de gailles qui passe. »

GAILLU. — Le gaillu est l'individu malheureux, misérable, mal habillé par sa faute, sa négligence, sa paresse. « Que voulez-vous que je vous dise, c'est de votre faute si vous êtes un gaillu. »

GAID. — Gros crachat. « Cet être-là est dégoûtant, il ne fait que de cracher de gros gâits. »

GALINE. — Morceau de tuile posé sur une de ses tranches. Elle donne son nom à un jeu nommé la galine, lequel consiste à mettre des vieux clous, des petits morceaux de fer derrière

cette tuile dressée, que l'on cherche à abattre avec des palets faits également avec des morceaux de tuile. « Tiens ! allons jouer à la galine ; je te dis que tu n'as pas gagné, la galine n'est pas tombée complètement. »

GARGUËSSON. — Le larynx. « Il s'est coupé le carguësson ; j'ai un os qui s'est arrêté dans le garguësson. »

GOBSEUR. — Prendre entre camarades sans entraîner l'idée de vol entachant une mauvaise action. « Il m'a gobsé toutes mes noix ; ne dis rien, je vais lui gobser son couteau. »

GOBSEUR. — Celui qui gobse. « Il faut le surveiller, c'est un gobseur. »

GOUMER. — Cacher, dissimuler, concentrer sa colère, ne pas la faire paraître. « Ah ! il goume ; hein ! tu goumes, c'est bien fait ; oui ! je goume et qu'est-ce que cela te fait. »

GUMNA. — Réunion de femmes qui s'assemblent dans le but de catener. (Voir ce mot.) « Vous feriez bien mieux de vous occuper de vos affaires, au lieu d'aller tous les jours à la gumna, vieille cateneuse que vous êtes. »

GRABOULLAGE. — Ouvrage mal fait. « Vous ne faites que du grabouillage. »

GRABOULLER. — Faire mal une chose au point de ne pas pouvoir s'en servir. « Vous grabouillez tout ce que vous faites. »

GRAFFINER. — Egratigner. « Il m'a tout graffiné la figure ; je me suis tout graffiné les mains en passant à travers cette haie. »

GREMÔLE. — Cartilage. « Quand vous servez, vous mettez toujours trop de gremôle ; tu me donneras le morceau où il y a de la gremôle, je l'aime bien. »

GREMOT. — Grumeaux qui se forment dans certains mets préparés avec de la farine, du riz ou de la semoule. « Je ne sais pas comment vous vous y prenez, mais votre bouillie est toujours pleine de gremots. »

GRIDOU. — C'est l'avare, le parcimonieux qui n'a pas d'amour-propre. « Dans tout ce que vous faites, vous n'êtes jamais qu'un vieux gridou. »

GUINCHÉ. — Habillé sans goût, sans élégance, sans soins, avec une certaine négligence. « Cette femme est mal guinchée; je ne sais comment vous arrangez vos enfants, mais ils sont toujours mal guinchés. »

HILOUPETTE. — Gland de la toque, du capuchon, du bonnet de nuit, etc. « Vous avez là une bien belle hioupette; maman! c'est le petit Jules qui a coupé ma hioupette. »

JABIEUR. — Hableur, bavard, causant pour ne rien dire. « N'attachez aucune importance à ce que cet individu-là vous dit, vous voyez bien que c'est un jabieur; vous n'êtes qu'un jabieur. »

JAUGUER. — Jouer, sauter, s'amuser sur l'herbe. « Allons jauguer dans les prés. »

JEAN-BOUT-D'HOMME. — Petits bons-hommes que les boulangers font avec de la pâte de brioche pour la Saint-Nicolas. « Si tu n'es pas sage, saint Nicolas ne t'apportera pas de Jean-bout-d'homme; maman! dis, n'est-ce pas tu me donneras un grand Jean-bout-d'homme pour ma Saint-Nicolas. »

JOBER. — A le même sens que gobser. « Il m'a jobé une image. »

LA SAINTE ÉCRITURE. — Cette expression sert à désigner un individu d'une maigreur extrême. « Il est tellement maigre que c'en est la sainte écriture; il ressemble à la sainte écriture. »

MACHOT. — Faire la besogne, l'ouvrage, les corvées d'une autre. « Vous m'ennuyez à la fin du compte, je suis toujours obligé de faire vos machots. »

MICE. — La rate. « J'ai tellement couru que j'en ai la mice toute gonflée; si vous ne restez pas tranquille, vous

finirez par m'échauffer la mice, c'est-à-dire par me mettre en colère. »

MISTIFRISÉ. — Individu habillé avec coquetterie, qui apporte des soins minutieux, méticuleux dans sa toilette, qui cherche dans sa tournure, sa démarche; c'est quelquefois le vieux beau qui se mistifrise pour faire des conquêtes. « Qu'est-ce qu'il y a donc que vous êtes aujourd'hui si bien mistifrisé; regardez donc un peu ce mistifrisé qui passe dans la rue; va! mon vieux! tu auras beau te mistifriser, tu n'en plairas pas pour tout autant. »

MOUCHON. — La partie de la mèche de la chandelle qui brûle, qui éclaire. « Ces chandelles sont mauvaises, elles n'éclairent pas, elles donnent des mouchons trop longs; éteignez donc ce mouchon qui brûle, il répand de la fumée qui sent mauvais; nettoyez les mouchettes, elles sont pleines de mouchons. »

On sait qu'anciennement on n'avait pour s'éclairer que des chandelles de suif dont la mèche ne se consumait pas au fur et à mesure que le suif brûlait; de là la nécessité de couper incessamment la partie charbonnée pour raviver la lumière. Cette opération, se faisait avec des ciseaux spéciaux appelés mouchettes, devenus inutiles depuis l'introduction, dans presque tous les ménages, des bougies dont la mèche se consume complètement d'elle-même.

MOURE. — Mine renfrognée, figure en colère, insulte lancée à une personne; est toujours suivi du mot chien. « Quel moure de chien il fait; fiche-moi la paix, espèce de moure de chien. »

NAILLES. — Dragées que l'on distribue à l'occasion d'un baptême. « Je vous apporte un cornet de nailles. »

NICDOUILLE. — Personne maladroite, gauche, d'une grande simplicité, ne sachant comment s'y prendre pour commencer ou achever un ouvrage quelconque. « Vous n'êtes qu'une

niedouille; vous aurez beau faire, vous ne serez jamais qu'une niedouille. »

NIOLE. — Personne nonchalante, indifférente, sans énergie, peu intelligente. « On ne peut rien obtenir de vous, vous n'êtes qu'une niole. »

NIQUE. — Mucosité qui découle du nez. « Vous avez la nique au nez; vous devriez moucher votre enfant, il a la nique au nez. »

PAPA-BOICHOT. — Petite gourmandise confectionnée par les enfants, qui la trouvent d'autant meilleure qu'elle est faite spécialement par eux. En voici la recette: prenez mie de pain et noix, quantité suffisante; mêlez, enfermez dans une feuille de papier et compressez le tout en vous asseyant dessus pendant un certain temps, condition essentielle. Vous obtenez ainsi une espèce de petit gâteau plat et chaud, qui fait les délices des enfants.

PATATE. — Ce mot sert à désigner cette roche calcaire blanche, tendre, que tous les Belfortains connaissent. Pulvérisée grossièrement, elle est employée dans beaucoup de ménages pour nettoyer la batterie de cuisine. Son emploi pour murs, monuments funéraires, etc., n'a jamais donné des résultats satisfaisants parce qu'elle se délite trop facilement par la gelée. « Vos marmites sont sales, il faut les nettoyer avec de la patate; vous avez eu tort de faire une tombe en patate, vous savez bien que ça ne vaut rien. »

Patate n'a, à Belfort, absolument pas le sens de patate, pomme de terre, ou de patate douce, *convolvulus batatas*.

PILOME. — Petite balle élastique de la grosseur d'une orange moyenne avec laquelle les enfants s'amusent. « Allons jouer à la pilome. »

PIÛNNER. — Prononciation nasale, pleurer. « Vous ne faites que piõnner toute la journée; allons! bon, voilà qu'il piõnne maintenant. »

PIÛNNEUR. — Fém. **PIÛNNEUSE**; même prononciation que **piônner**. **Pleureur.** « Quel piônneur vous êtes; votre petite fille est une piônneuse. »

PIOUTER. — Demander, chercher, solliciter poussé par le besoin et la misère. « Ce malheureux est arrivé à un tel état, qu'il en est réduit à aller piouter un dîner par ci, un dîner par là; il pioute partout où il peut. »

PIOUTEUR. — Fém. **PIOUTEUSE.** Qui va piouter. « Allons! bon, voilà encore ce piouteur qui vient nous ennuyer; quelle piouteuse vous me faites. »

PIQUOT. — Epines, piquants dont sont armées certaines plantes, comme la rose, l'épine noire, l'acacia, etc. « Entrons dans ce verger par la haie; non! il y a trop de piquots. Je me suis enfoncé un piquot sous l'ongle. »

PLUMON. — Couvre-pied, édredon. « Il commence à faire froid, il faudra mettre le plumon sur mon lit. »

POUCHE. — Ustensile de cuisine. Grosse cuillère en bois dont le manche est terminé par un crochet servant à la suspendre.

POUCHOTTE. — Petite poche. On dit à Belfort d'un malheureux: qu'il est tellement déguenillé qu'on pourrait attacher toutes les pouchottes du monde après lui.

POUTREVEC. — Petit gâteau fait avec de la pâte de brioche. « Maman donne-moi un sou pour acheter une poutrevec. »

RANE. — Betterave rouge employée comme aliment, spécialement en salade.

REDOUILLÉ. — Jouer son jeu et perdre le coup. « Je suis redouillé; je ne puis pas jouer une seule fois sans être redouillé. »

REGINGOT. — Ce mot a le sens de recommencer, renouveler une chose que l'on fait présentement: « Ainsi des individus buvant dans un cabaret, l'un d'eux dit: Voyons! avant de nous en aller si nous prenions un regingot; à force de prendre

des regingots vous avez fini par vous soûler; si tu ne me laisses pas tranquille, tu es sûr que je vais te donner encore un regingot. »

REPOUILLER. — Refaire sa fortune, ses affaires après avoir subi des pertes. « Il est en train de se repouiller; il a tant fait qu'il a fini par se repouiller. »

REQUOTESER. — Prononcez requot'ser. Vomir. « Cet ivrogne en a tellement pris qu'il a été obligé de requoteser; il a requotesé tout son dîner. »

RONSEX. — Gâteau fait avec du lait, des œufs et de la farine, auxquels on ajoute presque toujours, ou des raisins secs, ou des cerises, ou des myrtilles, etc.; dans ce cas le ronsin prend alors le nom du fruit que l'on y a mis et l'on dit: un ronsin de cerises, de pommes, etc.

ROUSTI. — Celui qui a perdu tout ce qu'il possède, qui est ruiné. « J'ai été rousti à l'écarté; il a fait de si belles affaires qu'il est complètement rousti. »

ROUSTIR. — Ruiner un individu, quel que soit le moyen employé. « Il m'a rousti à l'écarté; tout le monde savait bien qu'il finirait par se faire roustir par cet individu qui en a rousti bien d'autres. »

TACON. — Gras-double. « Vous irez au marché m'acheter une livre de tacon; allons manger une salade de tacon. »

TAPOT. — Jouet que se fabriquent les enfants eux-mêmes. Il se compose d'une branche de sureau dont on a extrait la moëlle et d'une tige en bois formant piston. On applique aux deux extrémités du cylindre des tampons de papier mâché ou d'étoupe mouillée, puis on pousse avec le piston un des tampons qui, en comprimant l'air, chasse l'autre à une certaine distance en produisant un bruit plus ou moins fort.

TAPOT. — Fagot fait uniquement avec des petits rondins de chêne écorcé. « Combien le cent de vos tapots. »

TASTICOTER. — Ennuyer, tourmenter, taquiner. « Vous ne faites que me tasticoter; ne tasticotez donc pas cet enfant, laissez-le tranquille. »

TASTICOTATIONS. — Taquineries. « Allons! bon, vous voilà encore avec vos tasticotations; aurez-vous bientôt fini avec vos tasticotations, je sens que la moutarde va me monter au nez. »

TASTICOTEUR. — Taquin, ennuyeux. « Vous n'êtes qu'un tasticoteur. »

TEURLI. — Toile grossière. « Cette toile n'est pas fine, elle ressemble à du teurli; vous ne pourrez jamais faire des chemises avec cette toile-là, c'est du vrai teurli. »

TICLER. — Agiter la ticlette de façon à produire un bruit attirant l'attention des personnes de la maison. « Allez voir, je crois qu'il y a du monde, on vient de ticler à la porte. »

TICLETTE. — La targe de la porte. « La porte n'était fermée qu'à la ticlette; fermez seulement la porte à la ticlette, cela suffit. »

TOUTOUILLE. — Volée de coups de poings reçue dans une rixe. « Il a reçu une fameuse toutouille; ils n'ont rien à se reprocher, ils ont reçu chacun leur toutouille. »

TRICON. — Gros morceau de pain. « Vous ne devez plus avoir faim après le tricon de pain que vous venez de manger. »

TRIPER. — Froisser, briser, casser, aplatir l'herbe des prés ou les plantes des jardins sur lesquelles on marche. « Faites donc attention! vous tripez toutes les fleurs; cette herbe est tellement tripée qu'on ne peut plus la faucher. »

TROUIGNON. — Cette partie de l'individu que les Français nomment le derrière et que les Latins désignaient par le mot *culus*. « Allons! laisse-moi tranquille, espèce de trouignon; elle est tombée sur son trouignon. »

TROUQUER. — Comprimer, en marchant et en sautant

dessus, le foin que l'on engrange. Cette opération est généralement faite par des enfants. « Qu'est-ce qui veut venir trouver le foin? moi! moi! et tâchez de bien le trouver, surtout. »

VIETTE. — Petite vrille. « Voilà le marchand de viettes qui passe. » Dans le temps les viettes étaient vendues par un malheureux que tous les enfants connaissaient bien et qu'ils avaient, bien entendu, surnommé le Père la Viette.

Les locutions que nous venons de donner, ne sont pas toutes exclusivement particulières à Belfort, comme on pourrait le croire, car un très grand nombre sont connues et employées dans les départements limitrophes; elles tendent malheureusement à disparaître de jour en jour par suite de l'augmentation, aujourd'hui déjà considérable, de la population de Belfort venue de partout. Bientôt de tous ces vieux mots, dont beaucoup ont, pour ceux qui les emploient, un sens fort étendu, il ne restera que le souvenir qui, à son tour, s'effacera complètement, subissant en cela la loi commune qui veut qu'à un moment donné les souvenirs les plus chers s'évanouissent.

G. CORBIS,
Docteur en médecine.

LES
EX-LIBRIS DANS LES TROIS ÉVÊCHÉS
METZ—TOUL—VERDUN

1552—1790

*Suite*¹

IV

BIBLIOPHILES ET COLLECTIONNEURS DU PAYS MESSIN

A. Chatellenies dépendantes du temporel de l'évêché de Metz

CHATELLENIE ÉPISCOPALE DE VIC

Le séjour des évêques à Vic ne donna qu'une bien faible impulsion aux lettres et aux arts dans la petite cité. En 1624, Claude Félix était imprimeur; quatre ans plus tard, on le trouve à Metz, les Antoine et les Colignons sont ses descendants directs. Une petite imprimerie existe encore à Vic. Dans la grande allée de l'église paroissiale, où il peignit un devant d'autel, on voit la pierre tombale de Claude Dugoz, « peintre de monseigneur l'évesque, » qui décéda en 1634, à l'âge de 56 ans. Sa palette figure sur la tombe.

Une belle porte ogivale que défendent deux tours à créneaux donne accès à ce qui fut le château des seigneurs. Ce

¹ Voir les livraisons du dernier trimestre 1881, des premier, second, troisième et quatrième trimestres 1882 et du premier trimestre 1883.

qui en reste, fut, à partir du XVIII^e siècle, tour à tour caserne, prison et écoles municipales. Le chemin de fer égale maintenant ce silencieux quartier éloigné de la ville.

Avant 1789, Vic, outre la paroisse, avait une collégiale et six communautés religieuses.

L'église des Cordeliers, aujourd'hui écurie, servait de sépulture à toute la haute bourgeoisie. Le poète artiste Alphonse de Rambervillers¹ fut enterré en 1633, dans la chapelle Notre-Dame dite des Miracles. Son riche cabinet fut donné aux religieux qui, peu soucieux des monnaies et des médailles en or et en argent, les transformèrent en vases sacrés; plus tard, les bijoux, les bagues, les médailles en bronze furent dispersés et le catalogue perdu. Dom Calmet avait le portrait du juge poète sur une médaille en bronze doré et les héritiers de celui-ci, au siècle dernier, possédaient son cachet armorié sur une belle émeraude enchassée en or. Les livres de M. de Rambervillers durent être compris dans les trois cent sept volumes inventoriés le 3 juin 1790, « c'étaient des ouvrages de dévotion, reliés en bois et en parchemin, » sauf huit volumes du dictionnaire historique et trente-six de l'histoire ecclésiastique, « reliés à la moderne. »

La nomination de M. François Lefevre à la cure de Vic en 1681, porta une rude atteinte au crédit des Cordeliers et de leurs bons confrères les Carmes. Ils se croyaient en possession de prêcher l'avent et le carême à la paroisse; le premier acte du nouveau curé qui était docteur en théologie et aumônier du cardinal de Furstemberg, évêque de Strasbourg, fut de

¹ Un livre portant la signature de ce magistrat est à la Bibliothèque nationale; il vient des Jacobins de la rue Saint-Honoré. C'est un volume richement relié portant sur les plats en médaillon le Christ entre sa mère et saint Jean et au-dessous — *F^r Mathæus Bonnerbe — Salinivallis humilis abbas. 1603*, — sur le dos, des JC (Charles III), les alérions et les croix de Lorraine. C'est sans doute un cadeau ducal à l'abbaye de Salival.

leur défendre la chaire. La ville fut divisée en deux camps; les mendiants furent soutenus par le bailliage épiscopal et par l'évêque; les marguilliers, le magistrat et presque toute la paroisse tenaient pour M. Lefèvre. Cette querelle donna naissance à un poème héroïco-comique, les *Guerres paroissiales de Vic*, par le commissaire des guerres Duclos, seigneur de Juvrecourt; les copies en sont devenues assez rares. Après bien des péripéties burlesques le curé finit par l'emporter. Au reste, la paix se fit entre le prêtre et son évêque, car ce fut lui qui prononça l'éloge funèbre de M. de la Feuillade¹ (à Metz, chez Brice Antoine, 1697, petit in-4°).

La nomination de la cure appartenait à l'abbé de Gorze² (dont était titulaire M. de Furstemberg). L'évêque n'était pas consulté et peu importait si le sujet nommé ne lui était pas agréable.

Les comptes de la cour de Lorraine au xvi^e siècle mentionnent la bière brassée aux Cordeliers de Vic, dont le monastère est de nos jours des maisons particulières. La pierre tombale d'une Beauveau qu'on y a trouvée, a été transportée au musée lorrain.

¹ M. du Coëtlosquet possède une belle statuette en bois représentant ce prélat. (V. la *Gazette des Beaux-Arts*, 1875.)

² Charles III, duc de Lorraine, fit séculariser l'opulente abbaye après avoir pillé le trésor. La bibliothèque d'Epinal (Fonds de Senones) a deux *codex* en provenant, un *ordo* du xii^e siècle et un bréviaire du xiv^e marqués *Ad usum monasterii Gorziensis*. D'après une lettre du chanoine Wechys à Dom Calmet, il y avait jadis un cartulaire sur papier vélin. L'inventaire du chapitre, fait le 25 octobre 1790, n'indique ni manuscrit, ni livre.

En 1623, Pierre Demeugesse, relieur de la cour de Lorraine, demeurant à Gorze, on lui doit sans doute les reliures des ouvrages donnés en prix au collège des Jésuites de Pont-à-Mousson et ailleurs. — En 1615, l'abbé de Gorze donne aux habitants de Vic, représentés par le docteur en droit Alphonse de Rambervillers, une maison près de la halle où pendait l'enseigne du *Monde renversé*.

Près du couvent, dans une cour d'auberge, on doit aller voir une des curiosités de Vic, le grand saint Christophe,¹ statue en bois haute de deux mètres quatre-vingt centimètres et que la municipalité parvint à sauver du bûcher où furent entassées les autres statues de l'église paroissiale et des couvents. C'est ce qui reste d'un ancien prieuré, dépendance de Senones. Les procès qu'eut à soutenir un jeune clerc du diocèse de Carcassonne, Paul de Commeilles, lui firent recueillir des chartes et acheter des livres que son neveu, un Parisien, le capitaine Ferrand, promit en 1733 à Calmet² avec les poésies de Duclos qui étaient conservées précieusement à Juvrecourt par les filles de cet auteur.

Lorsque le curé eut gagné sa cause, il ne ménagea pas ses ennemis, voici ce qu'il dit aux Carmes d'après les *Guerres paroissiales* :

« Je te snivrai partont, misérable Fnlgence,
Qui, pour achalander d'autant plus ton convent,
Dénigre la paroisse et dit qu'on est exempt,
Sans faire de péché de venir à l'office.
D'un blasphème si noir, je demande justice,
Mais pour l'obtenir, au bout de l'univers,
Plutôt que de passer un dogme si pervers,
Oui, tu rétracteras cette absurde hérésie,
Et, je viens te confondre, au péril de ma vie,
Et si l'on ne me fait raison en aucun lieu,
Malheureux ! je te cite au tribunal de Dieu !
C'est ainsi que *Februs* apostrophant le carme,
Donne au convent une très chaude alarme... »

Les Carmes étaient une fondation royale d'Anne d'Autriche. Comme dans toutes les églises de l'ordre, il y avait la confré-

¹ C'est un grand pèlerinage suivi surtout par les Saargoviens.

² Le curé de Vic, Capechon; le président de Lescure (monnaies épiscopales); le curé Jacquinot de Moyenvic (tombeaux antiques); le vicaire de Maisières, Morel (Tarquimpol), firent en correspondance avec l'abbé de Senones.

rie du scapulaire. Ils conservaient la tête de saint Innocent et le bras de saint Clément.

L'église, privée de sa voûte, sert de marché couvert; près de la porte, au-dessous du cadran, on lit ce vers si vrai :

Afflictis lentæ, celeres gaudentibus horæ.

Le 26 mai 1790, on inscrivit 1895 volumes (456 in-f°, 235 in-4° et 1105 autres) dont 628 reliés en parchemin. Un incunable, « Les livres de Bocace, Paris, 1483, » se trouve à la bibliothèque de Nancy.¹ Quelques volumes sont marqués :

Ex-libris Carmelitarum discalceatorum vicensium.

Ex dono D. D. Hurault causidici curiæ vicensis (avocat au bailliage) *pro bibliotheca Carmelitarum vicensium, 1777.*

Depuis quelques années, le couvent parfaitement conservé sert non seulement de tribunal, mais encore de mairie. Dans une des salles, il y a quelques vues anciennes, le blason de la ville,² des portraits de bienfaiteurs et d'anciens maires. C'est un bon exemple à suivre pour d'autres villes. Un tableau est surtout curieux; c'est une réunion du magistrat devant lequel s'explique, vers 1744, un officier de hussards. Des femmes effarées, que contiennent avec beaucoup de peine les valets de la ville, font assez supposer sur quel point délicat portent les explications.

Les capucins logeaient dans le quartier pauvre dit des vigneron, sur la rive droite de la Seille. Le 11 juin 1790, on trouva chez eux, 1393 volumes, la plupart de théologie, reliés en veau, basane et parchemin. Sous le premier empire, le collège y fut installé après avoir été aux Carmes; aujourd'hui le cloître est une maison particulière.

¹ FAVIER. Cat. des Incunables de la bibliothèque de Nancy. Paris, 1883.

² « Parti de gueules et d'argent » et non le blason du chapitre de la cathédrale de Metz, qui n'a rien à voir ici; malgré qu'il soit dessiné dans l'*Armorial de Lorraine* par Alcide Georcel. Elbenf, 1882. Les bourgeois de Vic étaient libres.

Le temple israélite est l'ancienne chapelle des religieuses de la congrégation de Notre-Dame qui, comme les Dominicaines, tenaient un pensionnat et une école gratuite pour les petites filles.

Non loin des Capucins se trouvaient les Dominicaines, dont le couvent est conservé (ancien collège, écoles municipales). En 1842, la dernière religieuse de chœur, la mère Bourdon, s'éteignit à l'âge de 94 ans; elle repose dans la chapelle du collège. La lithographie a reproduit ses traits.

Le 21 octobre 1792, on trouva à l'ouvroir 150 volumes, presque tous dépareillés.

Un bel ornement et un devant d'autel, brodés richement en or et soie et œuvre patiente d'une religieuse, sont conservés à l'église paroissiale, dont la tour à la flèche tortue et tournée en spirale à cause du vent qui la renversa souvent, vient d'être démolie; au-dessus de la porte, on lit cette éphémère inscription :

Le peuple françois
reconnoît l'être suprême
Et l'immortalité de l'âme.

Toutes les sculptures du pourtour de l'église ont été odieusement martelées par un nommé Saffroy. Sur le tympan du portail méridional, on distingue encore des épisodes de la vie de saint Marien, patron de la paroisse.¹ Ce portail, avec celui

¹ Saint Marien est un village près Bonssac (Creuse); il tire son nom d'un ermite qui vivait près des bains d'Evaux (même département). Il avait appris aux ours à lui apporter du miel, dont le pays abonde. C'est ce qui explique ces animaux que l'on voit sur le portail et le Martin tenant une ruche au-dessus de l'ancienne maison de cure.

Mon bien regretté frère a lithographié pour le *Journal de la Société d'archéologie lorraine* (Nancy, 1865), le bas-relief de la Madeleine et une pierre tombale du xv^e siècle de l'église. L'élégant crayon de M. E. Auguin, directeur du *Journal de la Meurthe et des Vosges*, a reproduit pour une publication illustrée le très intéressant portail.

de la petite église de Lemoncourt, près de Delme, est un des plus remarquables du diocèse.

Les sceaux de Jean Humbert, archidiacre de Vic et chanoine de la ville de Metz (xvii^e s.), de l'officialité et du tabelionage, se trouvaient dans la belle collection numismatique du chanoine de Jobal au château de Lûe, dont les riches suites, surtout en pièces messines, ont pu être sauvées, lors du pillage du château, au commencement de la Révolution. (L'abbé LEDAIN, *Lettres et notices d'archéologie...* Metz, 1870, p. 154.)

Pendant la guerre de trente ans, les fortifications de Moyenvic dans les marais de la Seille avaient rendu cette localité presque imprenable. Quant au lit vaseux de la vallée, il repose sur le célèbre briquetage de la Marsal ou de la Seille, dont tant de savants se sont occupés (Calmet, la Sauvagerie, Dupré, Lemoine, Beaulieu, Beaupré, D^r Ancelon, etc.) et qu'enfin on croit être l'œuvre des Celtes.

Tout le monde connaît ce dicton passé en proverbe.

Vic, Moyenvic,
Marsal, vilains trous,
Les femmes y sont coquettes
Et les maris jaloux,
Il y pousse la percepierre.¹

On connaît déjà le directeur des salines Lemoine; c'était un curieux de premier ordre en monnaies, médailles, gravures, portraits, sceaux, livres anciens, objets d'histoire naturelle. Avec de pareilles ressources, il pouvait écrire hardiment; aussi il écrivit sur tous les sujets, ses notes sont

¹ « *Feniculum maritimum minus*, » excellent apéritif qui vient dans les marais salans. Ceux-ci attirent dans la saison tous les ramiers du pays, qui tombent à coup sûr sous le plomb de chasseurs cachés dans des logettes.

entre les mains d'amateurs de Nancy, de Metz, etc. On ne doit pas confondre ce fonctionnaire si instruit avec Pierre-Camille le Moynes, archiviste des cathédrales de Lyon et de Toul, du chapitre de Saint-Martin de Tours, etc., dont le traité diplomatique a été imprimé à Metz en 1765.¹ Feu Noël (Catal. N° 6428) a pris la défense de le Moynes à propos d'une accusation d'avoir mutilé des manuscrits toulousains. Le service de l'artillerie a pu être pour beaucoup, pendant la Révolution, dans ces actes déplorables, et alors l'enlèvement des miniatures s'explique facilement.

CHATELLENIE ÉPISCOPALE DE LAGARDE

Un petit village de cette châellenie, Veho, a donné naissance à l'abbé Grégoire, dont la carrière politique et religieuse est bien connue et qui restera toujours célèbre, à cause de ses trois discours sur le vandalisme révolutionnaire qu'il prononça à la Convention. Il fallait avoir du courage pour s'écrier : « Celui qui à Metz proposait de faire main basse sur la littérature ancienne, n'est pas plus français que les brigands de la Vendée qui ont livré aux flammes la bibliothèque de Buzay, la seule richesse scientifique du district. » Un homme qui s'exprimait ainsi devait être écouté.² La Convention

¹ Il y a un supplément assez rare.

² V. Convention nationale. Instruction publique. Rapport sur les destructions opérées par le vandalisme et sur les moyens de le réprimer par Grégoire, séance du 14 fructidor, l'an II de la République une et indivisible, suivi du décret de la Convention nationale imprimé et envoyé aux administrations et aux sociétés populaires.

Id. Id. Second rapport sur le vandalisme. Séance du 2 brumaire, an III.

Id. Id. Troisième rapport sur le vandalisme. Séance du 24 brumaire, an III.

Id. Id. Rapport sur la bibliographie par le même. Séance du 22 germinal, l'an II, suivi du décret de la Convention nationale, imprimé et envoyé, etc.

A ces quatre pièces rares et recherchées, il faut ajouter :

adopta toutes les mesures qu'il voulut; mais ce fut lettre morte; car il disait le 15 frimaire an IX à la tribune du Conseil des Cinq-cents: « Six millions de volumes en province et « seize cent mille à Paris se détériorent, il s'agit de distribuer « ces richesses, il faut prendre un parti. »

Le parti que l'on prit, augmenta le mal; car on fit diriger sur Paris tout ce qu'il y avait de plus curieux non-seulement dans les départements nouvellement réunis, mais encore en province.¹ Ce démeublement officiel excita de nouveau la fougue du zélé abbé: « Une manie ancienne et toujours subsistante, dit-il, est de dépouiller ou plutôt de voler les divers cantons de la France pour enrichir Paris. On se rappelle en Lorraine, la tentative faite par Louis XIV pour enlever le sépulcre de saint Mihiel, chef-d'œuvre de Richier. Le rédacteur de cet article qui, au milieu des tourmentes révolutionnaires, déploya tant d'efforts pour opposer dans toute la France l'esprit conservateur des monuments et des arts aux fureurs du vandalisme, s'opposait aussi avec le même zèle à cet esprit d'envahissement qui voulait les concentrer tous dans la capitale et à la tribune nationale, il reproche amèrement aux Parisiens que, s'ils le pouvaient, ils feraient venir à Paris les arènes de Nîmes et le pont du Gard. »

27 novembre 1789. Lettres patentes du roi concernant la conservation des bibliothèques et archives des monastères.

4 janvier 1792. Loi relative aux bibliothèques des maisons religieuses et autres établissements supprimés et la continuation des travaux ordonnés pour la confection des catalogues.

¹ Le changement radical arrivé en France fit transporter au loin des objets qui n'auraient jamais dû quitter leur endroit originaire. En 1807, la ville de Verdun hérita des livres et des manuscrits de Dom Cajot, aumônier de l'abbaye des Cisterciennes du Paraclet; il y avait, parmi les manuscrits, un évangélaire qui avait été à l'usage d'Héloïse et que l'on disait avoir été écrit par Abelard. Une nièce du bénédictin eut le miroir en métal de la malheureuse abbesse.

Une nuée d'agents, presque tous d'anciens religieux très instruits, parcouraient les départements. L'ex-prêtre Noël, auteur de dictionnaires bien oubliés, cherchait partout en l'an III dans les Pays-Bas espagnols les précieux manuscrits des Bollandistes; Camus inventoriait la rive gauche du Rhin; Hausmann, au milieu des fureurs de la guerre, voulait, sur la rive droite de ce fleuve, qu'on lui apportât la partition de la *Flûte enchantée*; la *Havayua* d'Einsiedeln allait au cabinet des Antiques; enfin l'Italie était dévastée, malgré la noble opposition de David, de Girodet, de Pajou et d'autres artistes, l'honneur de l'art français.¹ « J'avais demandé à certaine époque, observe Grégoire, qu'on recherchât à Metz un manuscrit inédit de Dom Drouin, abbé de Saint-Pierremont, sur l'histoire du pays au XVII^e siècle. A l'instant on le fait avoir à l'Arsenal où personne ne le consulte. » (Mémoires, I, 343.)

Dom Maugerard, cet ancien moine de Saint-Arnould, se signala par sa ténacité sénile à dépouiller la province au profit de la Bibliothèque nationale, qui lui fit la charité de donner son nom à une salle. A peine de retour d'émigration, où il avait laissé son cardinal-évêque supportant noblement la pauvreté; il fut, grâce à ses vastes connaissances et à la part qu'il avait prise à la formation des bibliothèques si renommées du duc de la Vallière et du cardinal de Brienne, nommé inspecteur général pour la recherche des objets d'art dans les quatre nouveaux départements du Rhin. Tout devait plier devant lui; cependant un préfet, celui de la Sarre,²

¹ Pétition au Directoire pour l'engager à suspendre la spoliation de l'Italie (août 1796). « Ne serait-il pas aussi digne de la République de faire faire des tableaux, que d'en prendre? » observaient avec raison les artistes.

² L'honnête Maximilien Keppler ne fut pas oublié par l'empereur, qui le créa baron avec les armes suivantes: « d'argent, à la barre de

essaya de lui résister. Ce brave fonctionnaire était un enfant de l'Alsace, car il était né à Andlau et il avait été maire de Strasbourg; mais il dut obéir: « Je viens de mander au préfet de la Sarre, écrivait Talleyrand (qui faisait du zèle), de ne mettre non-seulement aucun obstacle à vos envois, mais de faciliter vos recherches. Ainsi, vous pouvez sur le champ, expédier les objets que vous nous avez réservés pour la Bibliothèque nationale. »

Puis: « Le conservateur de la Bibliothèque nationale a reçu, citoyen commissaire, les deux caisses de manuscrits que vous avez trouvés à Luxembourg et il a été on ne peut plus satisfait de ce nouvel envoi qui lui est parvenu en bon état. Les objets d'art, dont il a enrichi l'établissement, sont précieux et par leur ancienneté et par leur belle conservation. Les divers auteurs classiques qui en font partie sont très importants, surtout étant des ix^e, x^e et xi^e siècles; en conséquence, recevez tous nos remerciements pour nous avoir procuré de telles richesses. Nous vous exhortons à ne rien négliger pour nous en procurer de nouvelles. Vous ne devrez pas considérer le temps que vous mettrez à les découvrir; celui de votre mission n'étant pas borné. C'est donc vous inviter à examiner avec patience et tout le soin dont vous êtes capables les cent caisses que vous nous dites exister à Trèves et à en extraire tous les objets, soit sur vélin, soit sur papier, qui peuvent convenir à la Bibliothèque nationale.¹ »

gueules, chargée de six étoiles d'argent, accompagnée de deux lions affrontés de gueules, au franc quartier de baron. » (Armorial de Simon.)

A Metz, les orgues des églises de Saint-Eucaire et de Sainte-Ségolène viennent des églises tréviroises de Saint-Jean et de Saint-Paulin. Un tableau provenant d'un convent est dans la chapelle de l'hôpital militaire.

¹ J.-B. Buzy. Dom Mangerard ou histoire d'un bibliophile lorrain de l'ordre de saint Benoît. Châlons-s.-M., 1882. — Dom Maugerard, né à Auzéville (province du Clermontois, Mense), en 1735, mort en 1815, à Metz, place de la Cathédrale, n° 278.

Après de pareilles dépêches, les envois affluent rue Richelieu ; le 13 floréal, an X, trois caisses d'imprimés et de manuscrits partent de Trèves ; le 11 brumaire an XII, arrivée de Metz de deux caisses avec 271 volumes et 15 manuscrits ; peu après, Aix-la-Chapelle fournit un butin aussi précieux.

Il est à présumer que ce fut Dom Maugerard qui signala au Ministre de l'intérieur les treize manuscrits de la cathédrale dits *le Trésor* et que l'on portait en procession le jour de l'Assomption ; il dut aussi être pour beaucoup dans l'enlèvement, en 1807, des colonnes en granit du portail des Augustins et l'année suivante dans l'emballage, pendant la nuit, de l'admirable autel des Grands Carmes. Grâce à la fermeté de l'évêque, la cuve en porphyre de la cathédrale ne devint pas la baignoire à la femme de César.¹

Plus tard, l'ardeur dévorante du bénédictin, grâce à une commission du cardinal Fesch pour créer les bibliothèques de la grande aumônerie et du séminaire épiscopal de Metz, le porta à visiter les riches dépôts des rives de la Meuse barroise et verdunoise. Son ancien confrère, Dom Ybert, nommé bibliothécaire de la ville de Verdun, sut se garantir de sa visite. Déjà en 1805, au mois de septembre, il s'était présenté avec sa commission, pour inspecter les 38,000 volumes, fonds des couvents et des émigrés, qui gisaient dans les cellules de Saint-Paul. L'année suivante, il revint et il ne craignit pas de demander à acheter les livres qu'il avait notés. Dom Ybert se fit autoriser par le maire à ne pas le recevoir. Si cet honnête religieux eut raison de ne pas se commettre avec un si fougueux bibliophile, il eut le grand tort d'être trop discret en formant le noyau de la bibliothèque communale.

¹ Est-il vrai que l'évêque de Metz, aumônier de l'empereur, fut autorisé à enlever de la bibliothèque de Saint-Mihiel, trois énormes voitures de livres pour la bibliothèque de l'évêché ? L'assertion de l'employé chargé de la confection du catalogue des manuscrits de Saint-Mihiel n'est pas une preuve suffisante.

Sur les 31,721 volumes que l'on supposait encore rester après le siège de la ville, les enlèvements faits par les religieux rentrés en ce moment, la malveillance et autres causes, il ne prit que 12,000 volumes et il se fit autoriser, en juin 1817, à en vendre au poids plus de 25,000, dont beaucoup seraient portés de nos jours à un haut prix. Cette misérable opération ne produisit que 2486 francs 80 centimes¹ et il fallait encore payer les frais. Mais que devinrent les papiers du district dans la bagarre de 1792; ont-ils disparu? On a dû exagérer ce que perdit la ville à cette époque.²

L'excès de zèle de l'ancien moine de Saint-Arnould montre que Grégoire n'avait pas tort de tonner contre les spoliateurs des richesses littéraires départementales. La ville de Lunéville, dont Vebo n'est qu'à quelques kilomètres, élève une statue en bronze à l'ancien curé. Les amis des lettres et des arts applaudiront à l'érection de ce monument en l'honneur d'un homme qui, répétons-le encore, eut au moins le mérite, dans des temps troublés, de tenir tête aux barbares et qui, à lui tout seul, représentait l'énergique commission des monuments historiques actuelle qui, elle aussi, à son éternel honneur, lutte résolument contre le moderne vandalisme administratif. Grégoire laissa sa bibliothèque et sa fortune à Madame veuve Dubois, puis plus tard, les hôpitaux de Sens et de Blois furent légataires universels.

David (d'Angers) a fait don à la ville de Nancy du buste en marbre du vieil athlète.³ D'après Stendahl, l'aimable payen,

¹ N. FRIZON. Bibliothèque de Verdun. Liste des dons, 1881.

² Dans tous les cas, le roi de Prusse n'entra pas en ville et ne put, par conséquent, rendre visite à l'évêque constitutionnel qui, par prudence, quitta la ville. Ainsi tombe l'anecdote rapportée par Dumont (Hist. de Commercy, III). La bibliothèque de Verdun possède un *Règlement du séminaire de Toul*, 1788, marqué Aubry, évêque du dép. de la Meuse. Le célèbre Gros a dessiné le portrait d'Aubry (Col^{re} Dejabin).

³ A Grégoire

ancien évêque de Blois.

P. J. David, 1828.

Grégoire n'était pas toujours libéral; étant envoyé en Savoie, il fit

« c'est un des trois ou quatre bustes que les modernes peuvent opposer aux anciens. » Espérons que cet objet précieux n'ira pas enrichir d'autres collections. Le portrait de l'évêque du Loir et Cher devrait être dans toutes les bibliothèques communales, il en fut le vaillant défenseur, et un « obscurantisme niais » ne devrait pas l'en faire expulser.

CHATELLENIE ÉPISCOPALE DE MOYEN

Opposé d'idées à son voisin d'Embermenil, le curé de Saint-Clément, l'abbé Chatrian fut élu député à l'Assemblée nationale. A sa mort, arrivée en 1814, à Lunéville, sa ville natale, il laissa plusieurs volumes de notes journalières et de critiques littéraires, qui sont conservés à la bibliothèque du grand séminaire de Nancy. La publication d'une petite partie de ces papiers, occasionna d'assez vives protestations, malgré que le curé eut émigré. L'abbé Chatrian avait coutume de mettre son nom en petites majuscules sur le titre de ses livres.

On comptait plusieurs faïenceries dans la généralité de Metz, elles étaient situées à Moyen, à Saint-Clément, à Niederwiller, à la Grange près Thionville. Les deux premières appartenaient à Chambrette, possesseur de celle de Lunéville. Le célèbre Cyflé travailla longtemps à Saint-Clément, qui date de 1758. Le directeur actuel a bien voulu donner au musée lorrain les moulages des charmants groupes composés par Cyflé, dont il possède les originaux. A la Révolution, l'émigration d'un associé fit intervenir la nation. On dressa un inventaire; on y remarque les groupes des « Vendangeurs, les Baisers, les Cris de Paris » et puis on catalogua les bustes de Marat et de le Pelletier.

venir devant lui les deux vicaires généraux de l'évêque d'Annecy et n'ayant pas réussi à les convaincre..... de la beauté de l'église constitutionnelle, il les fit incarcérer; l'un d'eux, M. Besson, put s'échapper, il fut plus tard évêque de Metz et il se signala par sa tolérance. — Grégoire, commissaire en Savoie, ne vota pas la mort de Louis XVI.

CHATELLENIE ÉPISCOPALE DE BACCARAT

Cette ville a-t-elle donné son nom à ce jeu célèbre qui y aurait été inventé pendant que les troupes françaises l'occupaient dans les tristes années de la guerre de trente ans? *Le Figaro* (août 1882) l'assure et sans vouloir le contredire, disons que Baccarat possède une des plus belles cristalleries du monde entier. Pendant le congrès de Lunéville, les plénipotentiaires MM. de Cobentzel et Joseph Bonaparte ne sachant que faire, se mirent à parcourir les environs. Le 6 décembre 1800, ils visitèrent Baccarat; la veille ils avaient été voir les salines de Vic, de Moyenvic, de Château-Salins et de Dieuze, et le 3, jour de la bataille de Hohenlinden, gagnée par Moreau, ce qui assura la paix, ils avaient été à Saint-Clément.

L'usine de Baccarat était une création de l'évêque de Metz, M. de Montmorency-Laval. Lorsqu'il fit la demande pour être autorisé à la construire, il dut s'adresser à l'intendant, qui renvoya sa pétition à son subdélégué (sous-préfet) de Vic. C'est déjà la lente paperasserie moderne.

Le couvent des Carmes remontait au ^{xv}^e siècle; l'évêque de Toul diocésain fit fermer leur école en 1515, sur la demande des Bénédictins de Montet et des chanoines de Deneuvre. Le 2 juin 1790, le maire Drouet vint faire l'inventaire en présence du prieur Navier et du procureur J. Gousse. Le 22 juin 1792, on mit dans vingt-un sacs et on envoya au district à Lunéville, les papiers, la bibliothèque (855 bouquins, « la

¹ M. Alcide Georgel donne pour armoiries à Baccarat et à Albestroff, à Lorquin et à Cirey, l'éternel blason du chapitre de la cathédrale de Metz. Il serait bien intéressant de connaître la source où l'auteur puise de pareils renseignements, inconnus jusqu'alors. Jamais on n'avait vu d'armoiries aux chefs-lieux des deux chatellenies épiscopales, ni à Lorquin, ni à Cirey. Les tabellions seuls usaient des armes seigneuriales. Mais les tabellions n'étaient pas les villes, c'étaient des officiers des seigneurs.

plupart en lettres gothiques, • reliés en bois et en cuir, dépareillés, minés par le temps et le *Journal de Luxembourg*, une caisse contenait les vases sacrés. L'église, après avoir servi de magasin à salpêtre, fut démolie.

B. Localités non dépendantes du domaine de l'évêché de Metz

Près de Moyenvic se trouvait l'abbaye de Salival qui, jusqu'à la fin de la Restauration, conserva son aspect primitif, car l'église ne fut démolie qu'à cette époque. La *Galerie lorraine* (Nancy, 1846) a reproduit une vue du monastère d'après un dessin de la collection Beaupré. Les moines cultivaient leurs terres; leur vignoble est encore renommé. Cela n'empêchait pas qu'il y eut une haute école pour les jeunes prémontrés et que l'abbé eut l'honneur, en 1724, d'haranguer Marie Leczcinska, se rendant à Paris pour épouser le roi.¹

Les commissaires se présentèrent le 18 juin 1790 et l'inventaire signale dans une salle « une tapisserie de Nancy » et les belles boiseries qui ornaient les chambres; au réfectoire, elles alternaient avec des ornements en stuc et des tableaux. On donna le catalogue de la bibliothèque et on y mit les scellés; les livres sont bien reconnaissables à cette marque manuscrite :

Canonice S^{te} Mariæ Salinæ-vallis, 1727.

Communitatis Beatæ Mariæ Salinæ-vallis, 1630.

M. Noël parle d'une école de sculpture installée dans le cloître par les moines, mais elle dura peu. Plusieurs ouvrages en bois et en faux albâtre du pays lui sont attribués (xvi^e et xvii^e siècle).

On voit dans l'église néo-gothique de Château-Salins les orgues et le maître-autel de Salival que l'on a eu le bon goût de conserver. Les frères de la Doctrine et l'église des Cordeliers de Nancy ont de belles boiseries et les riches stalles du

¹ *Journal de Luxembourg.*

chœur; la tribune des orgues de Moyenvic vient aussi de Salival. Mais qu'est devenue la ceinture en soie de la Vierge, citée par Ruyr. On voit au musée d'Épinal le sceau d'un abbé (xv^e siècle.)

De nos jours, M. Pargon a fait connaître dans la région de l'Est la culture hors ligne de l'exploitation agricole de Salival.

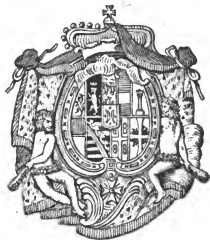
Un des points les plus élevés du pays, est le château de Marimont (aujourd'hui de la commune de Bourdonnay), bien reconnaissable jadis par son télégraphe aérien et de nos jours par sa haute tour de près de cinquante pieds de hauteur, débris mutilé du vieux *burg*. Dépendance du comté de Réchicourt, propriété du duc de Richelieu, en 1789, la terre de Marimont fut vendue à la bru du sculpteur Falconnet à qui Saint-Pétersbourg doit la statue de Pierre le Grand. Madame la baronne de Jankowitz hérita du domaine à la mort de sa mère. Ce fut une donatrice insigne des musées de Nancy. Mais pourquoi ne voit-on plus le buste de son aïeul au musée de la ville? Il pouvait figurer avec les tableaux et les bustes en marbre offerts si généreusement en même temps que de précieux souvenirs de la cour du roi Stanislas et de la Sémi-ramis du Nord.

Une vue à la main du château de Marimont pendant la guerre de trente ans est aux Estampes nationales.

Le village de Réchicourt n'a que des débris insignifiants de ses anciennes fortifications. Le comté, après avoir appartenu aux Linange-Dabo, vint entre les mains du duc de Richelieu, Le château démolí était sans aucun caractère, il fut la résidence des officiers de la seigneurie. Quelques livres ont encore l'*ex-libris* gravé aux armes d'Egmont-Pignatelli, qui épousa Mademoiselle de Richelieu, co-seigneuresse. Les blasons de Juliers et de Gueldres sont sur les armoiries d'Egmont. La bibliothèque nationale, d'après Guigard, a presque toute la bibliothèque de ce seigneur, mais les volumes sont richement habillés et décorés sur les plats du blason doré du comté. En

1789, la terre de Réchicourt était amodiée au maître de poste de Blamont, père du général de division comte Klein, sénateur de l'Empire, etc.

Les princes de Salm-Salm avaient des enclaves dans le comté de Réchicourt; ils furent expulsés à la Révolution de leur petite principauté franche de Senones et les commissaires de la Convention ordonnèrent le transfert à Epinal de leur belle galerie de tableaux et de leur bibliothèque composée de 1295 volumes. Ceux-ci sont bien reconnaissables par leur riche reliure, veau marbré, tranches et filets dorés, armoiries :



Quelques volumes ont sur le dos les saumons des Salm-Salm, avec les croix recroisetées de l'écu.

Les vallées du haut Saargau appartenaient jadis aux évêques de Metz; mais les voués surent bientôt s'affranchir de leur domination et les prélats n'eurent plus droit qu'aux hommages féodaux.

Le prieuré des Bénédictins de Saint-Quirin, dépendance de l'abbaye de Marmoutier en Alsace, fut bâti par un comte de

Metz. En 1769, le roi le donna aux chanoinesses de l'abbaye royale de Saint-Louis de Metz, au grand désespoir des moines. Ceux-ci, pour utiliser leurs vastes forêts, avaient créé une verrerie devenue si importante, grâce à d'heureux associés, qu'elle fut établie « verrerie royale, » honneur qui permettait d'avoir à la porte un suisse à la livrée du roi.

Le prieur Dom Herb, depuis abbé de Marmoutier, créa la bibliothèque; on lit sur le titre des volumes :

Abbaye de Marmoutier et prieuré de Saint-Quirin, 1734.

Ex-libris abbacie Mauri monasterii prope Tubernas alsaticas et præposituræ ad S. Quirinum, 1748. Placidus, abbas.

Les livres transportés à Strasbourg disparurent lors du fatal incendie du 14 août 1870.

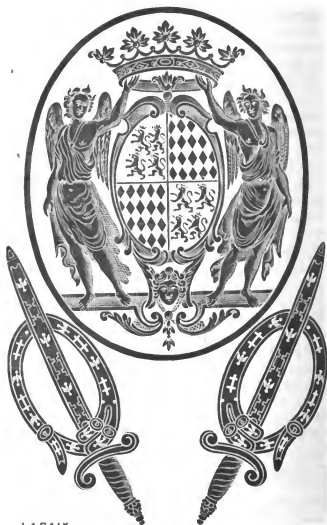
Non loin de Saint-Quirin, dans une petite clairière, se trouve le pèlerinage de Notre-Dame de Pitié de Lohr. On y remarque, comme à la chapelle de Bonnefontaine près de Phalsbourg, quelques *ex-voto*, grossièrement peints, mais précieux, parce qu'ils représentent le costume des paysans saargoviens au siècle dernier et au commencement de celui-ci. C'est mal dessiné, encore plus mal peint, mais c'est exact et cela suffit.

En 1724, le prince de Craon, Marc de Beauveau,¹ grand écuyer de Lorraine, était seigneur « des Baronnies, » c'est-à-dire des seigneuries de Lorquin, de Turquestein, du Ban le Moine, de Saint-Georges et d'Harbouey. En 1738, il fit ses foi et hommage à Metz pour ces vastes domaines conservés par ses héritiers jusqu'à ce siècle. Après 1830, on les voit encore plaider contre l'Etat.²

Les armoiries du prince de Beauveau sont données ici au

¹ Le 1^{er} octobre 1730, brevet du roi accordant au marquis de Beauveau et au prince de Craon le traitement de cousin du roi.

² Mémoire pour Anne-Marie-Louise de Beauveau, princesse de Poix, contre l'administration des domaines. Paris, 1832, in-4^o.



LAPAIX

même titre que celles des princes de Salm-Salm, c'est-à-dire comme vassaux des évêques de Metz.

M. J. Rouyer a bien voulu me communiquer une copie du fer de reliure du prince de Craon.¹ Il est remarquable à cause des insignes de grand écuyer de Lorraine.

Le prieuré des Dominicaines de Renting était près de la route de Paris à Strasbourg, non loin de Sarrebourg. Le 15 juin 1791, eut lieu la visite; on ne parle pas de livres, mais d'archives, il y avait trente-six liasses, dont une de lettres de cachet. Les sœurs tenaient un pensionnat qui, un moment, leur causa bien du désagrément. Elles fabriquaient de l'eau-de-vie renommée et leur onguent contre les chancres était célèbre. Le nez du vieux maréchal de Berchiny en sut quelque chose, aussi le guerrier reconnaissant se déclara le protecteur des sœurs et elles en avaient bien besoin.

On possède sur Renting une chronique écrite d'une manière très naïve par un prieur à la fin du siècle dernier.

La table de communion en fer finement ouvragé est à Sarrebourg, l'autel en bois à baldaquin à Hartzwiller, une cloche à Brouviller, etc.

En 1789, la commanderie de Malte de Saint-Jean de Bassel avait pour titulaire un Hompesch, nom fatal à l'ordre. Jean-Jacques Klein, avocat au parlement de Metz, était amodiateur, il fut élu membre du Conseil général de la Meurthe, et il dut rendre les nombreuses archives dont il avait la garde et qui sont actuellement à Nancy. Son beau-frère, Dom Antoine Combette, originaire d'Ornans en Franche-Comté, ancien secrétaire de Morimont, licencié en théologie, membre du bureau intérimaire de Lunéville, prieur claustral des Bernardins de l'abbaye de Haute-Seille près de Cirey, vint se réfugier à la commanderie, après avoir failli être brûlé vif, lorsque les

¹ M. Alb. Cuny, architecte à Nancy, possède dans sa riche collection lorraine le portrait du prince gravé par L. Cars d'après le tableau de Gobert.

montagnards saargoviens sujets de l'abbaye y descendirent. Dans sa fuite, il avait sauvé quelques souvenirs de son monastère, entre autres, trois beaux portraits des derniers abbés commendataires. Ces peintures sont maintenant à l'aumônerie des « sœurs de la Providence » qui ont acheté les bâtiments de la commanderie. Dom Combette mourut très âgé en 1830, à Fénétrange.

Il ne reste plus pour terminer la série des vassaux des évêques de Metz que de parler des seigneurs du franc-alleu de Vaucourt et de la baronnie de Cirey.

Le premier figure dans les nobles du bailliage de Vic, en 1789, c'est M. Le Vasseur, seigneur de Martimbois et de Vaucourt. Son *ex-libris* gravé a son blason entre une palme et une branche de laurier, au-dessus :

*Bibliothèque de M^r
de Vaucourt.*

Cirey-sur-Vezouse qu'il ne faut pas confondre avec Cirey-le-Château, canton de Doulevant, arrondissement de Vassy (Haute Marne), où résidèrent Voltaire et Madame du Chatelet, fut longtemps la propriété d'une branche de cette illustre famille, alliée aux ducs de Lorraine. En 1790, Cirey appartenait à un lettré, Sigisbert Arnould de Prémont, ancien officier de dragons, membre du district de Vic.

Les forges établies par le marquis du Chatelet ont été changées en une importante fabrique de glaces de la compagnie de Saint-Gobain, Chauny et Cirey, dont fut longtemps directeur M. Eugène Chevandier, né à Saint-Quirin, correspondant de l'Institut, ancien ministre de l'intérieur.

A. BENOIT.

(La suite à la prochaine livraison.)

LES CORPORATIONS A HÉRICOURT¹

Fin ²

Règles et Statutz de la troisième Zumpfft de la ville, terre et Seigneurie d'Héricourt, qu'est celle des cordonniers, thanneurs, selliers, maroquiniers et bourrelliers, que se doivent observer, etc. ; (Voir la 1^{re} Zumpfft.)

1

Premièrement seront tenus tous les maistres et compagnons de laditte *Zumpfft*, tant de laditte ville que de la Seigneurie dudit Héricourt, ung chacun an, a chacun iour de Saint Simon-Jude³, qu'ils seront mandez et advertis par le maistre ou serviteur de lad. *Zumpfft* se représenter et retrouver à l'assemblée d'icelle aud. Héricourt, au poisle de la maison de ville desd. *Zumpfft*, à peine de cinq sols baslois, au profit de lad. Compagnie, saufs excuses légitimes, a l'effect d'eslire d'entr'eulx ung nouveau Maistre, Lieutenant et serviteur de laditte *Zumpfft* pour une année seulement, sy les précédents ny sont confirmez par les compagnons d'icelle, ausquels maistre, lieutenant et serviteur, etc. (Comme l'art. 1^{er} de la 2^{me} *Zumpfft*.)

2

Semblable à l'art. 2 de la 2^{me} *Zumpfft*.

¹ Archives d'Héricourt, H. H. 1.

² Voir la livraison du premier trimestre 1883.

³ 28 octobre.

3

Semblable à l'art. 4 de la 2^{me} *Zumpfft*.

4

Semblable à l'art. 5 de la 2^{me} *Zumpfft*.

5

Ne payeront les fils de maistres qui auront jà esté receuz en lad. *Zumpfft* aucune chose pour leur reception enicelle, ains leur vaudra et servira celle de leurdit père, seulement payeront pour leur recogne et inscription au livre de lad. *Zumpfft* deux francs forts.

6

Et en tant que aulcungs desdits mestiers non résidants en lad. ville ou seigneurie d'Héricourt y amenant ou vendent aulcuns cuirs gras et aultres ou soulliers, seront tenus, à la seconde fois, de payer leur bienvenue qu'est de cinq sols baslois pour une fois, applicables les deux tiers pour lad. *Zumpfft* et l'autre tier pour le maistre et serviteur ; Et ainsy seront francs pour la première fois.

7

Item que nul d'iceulx mestiers ne debvra achepter aulcunes denrées concernant lesd. mestiers l'ung sur l'autre, sur peine d'un cartal de vin au profit de lad. compagnie, affin de ne se grever l'un l'autre.

8

Sy aulcuns compagnons desd. mestiers acheptantz de la marchandise soit de cuirs, oing, soin, et aulcuns d'iceulx compagnons survenoit en faisant de marchefz demande part a iceulx, lesd. compagnons achepteurs seront tenus luy bailler part, moyennant contant le marchand ou ven deur la portion qu'il y prendra, saufs quand au regard des estrangers qui ne leur sera permis aulcuns empeschements par lesd. maistres et compagnons.

9

Que nul des maistres et compagnons desdits mestiers n'ayent à faire ouvrage ou soulliers qui ne soient licites et raisonnables au dué des compagnons, ny faire soulliers de basane qui passent quatre poincts, et que tous soulliers qui ne se treuveront licites et bien appareillez par les maistres visiteurs a ce députez par lad. *Zumpfft*; celui ou ceulx vers lesquels lesd. soulliers se retreuveront, seront par lesdits visiteurs dénoncez à nostre dit procureur fiscal, comme généralement tous autres abus qui se commettront en lad. *Zumpfft* pour faire punir et chastier les contrevenants et mesusans a teneur des Ordonnances et Edicts de Son Altesse.

10

Item que nul des maistres et compagnons de lad. *Zumpfft*, n'oste cuirs quelconques hors de son escorce et vende, que préalablement, ils ne soient bien couroyez, et estans secs seront visitez par les commis à ce députez, dont seront tenus entr'eulx eslire deux de lad. *Zumpfft* a telle visitation, lesquels presteront le serment ez mains de nostredit procureur fiscal de visiter lesd. cuirs et n'en admettre aucuns qui ne soient raisonnables licites et bien couroyez; et sy aucuns se treuvoient qui ayent estez mis dehors ladicte escorce qui ne soient préparéz comme il appartient, il en sera usé comme en l'article précédent.

11

Que sy quelques cuirs se treuvent mal couroyez, non passez, ny apprestez, comme il affiert a raison de l'escorce qui ne seroit estez bonne et raisonnable, et mesmement la *cosme*¹,

¹ La *cosme*, le *joval*, la *saignée* désignent les parties épaisses, naturellement graissenses et d'un tannage difficile. Ces trois mots ont disparu du vocabulaire de nos taumeurs. La *cosme*, du grec *komê*, chevelure, partie du cheval qui porte la crinière; la *saignée*, la gorge; quant

d'un cheval, le *doz*, le *joval* d'un cuir de bœuf, la *saignez*, ains que inadvertantment l'on auroit achepté lad. escorce, et que tel faict ne procéderoit de la négligence ou malice de celui a qui appartiendrait lesd. cuirs, il sera a ce prins esgard sur le rapport des commis.

12

Nul desdits maistres et compagnons ne debvra blâmer l'ouvrage de ceulx de lad. *Zumpfft* a peine de dix sols baslois au profit de lad. *Zumpfft*, sy donc il n'ha juste occasion de ce faire, affin de faire beau et loyal ouvrage.

13

Item que aulcungs desd. maistres et compagnons ne pourront ez iours de vendredy, foire ou marcheiz de lad. ville tenir qu'un banc pour vendre leur marchandise affin que les pauvres campagnons desd. mestiers puissent demeurer et gagner leur vie auprès des aultres plus riches, à peine d'un cartal de vin, au profit de la compagnie.

14

Que sy aulcungs desd. mestiers mettoit en œuvre ou soubstroyat un serviteur desd. mestiers sans la licence du maistre qu'il auroit servy ou qu'ils ne fussent contants l'un de l'autre, iceluy soubstrayant sera tenu de payer un cartal de vin au profit de lad. compagnie, et ne pourra led. serviteur besogner de son mestier en lad. ville que le terme ne soit accomply.

15

Tous ceulx ou celui desd. mestiers qui renoncera ou renonceront aux sacrements d'iceulx mestiers vouloient par après se remettre et rentrer au corps de lad. *Zumpfft*, ils seront tenus de payer l'entier sacrement, comme s'ils n'en avoient jamais esté.

an *joval*, est-ce une des parties de la tête, on l'enveloppe des organes génitaux que les tanneurs appellent actuellement la *pif* ? nous n'affirmons rien.

16

Sy aulcungs desd. mestiers soit homme, femme ou enfans vas de vie a trespas, lesd. maistres et compagnons desd. mestiers seront tenus de faire, ou faire a faire la fosse ; et pour ce faire, le maistre fera commander lesd. compagnons, lesquels avec ledit maistre seront tenus accompagner le décédé jusques au lieu de la sépulture, et au retour jusques devant la maison d'iceluy, sur peine de cinq sols baslois, saufs toutefois les excuses légitimes desd. deffaillants.¹

¹ Cet usage se pratiquait encore à la fin du siècle dernier. Il fut abandonné pendant la période troublée de la Révolution, alors que la Terreur ferma les églises ; il ne paraît pas avoir été repris après le rétablissement officiel du culte (2 octobre 1804). Voici comment les choses se passaient avant cette date :

Le cortège funèbre, pasteur en tête, se rendait directement de la maison mortuaire au cimetière ; après l'inhumation, on entrait à l'église par une porte latérale, à gauche, dans le bas de la nef — les cimetières alors étaient, pour la plupart, tous attenants au lieu de culte — et là, avait lieu un service ordinaire qui ne différait de ceux qui s'y célébraient chaque dimanche que par le ton du discours, traitant des choses de la vie future et de l'âme immortelle. Mais pas un mot du défunt qui en était l'objet, pas d'oraison funèbre, élogieuse toujours, exagérée souvent, comme celles qu'on entend généralement de nos jours.

Le service religieux terminé, toute l'assemblée reprenait le chemin du domicile du défunt, et là, placé sur le seuil de la porte d'entrée de la maison, le pasteur, dans une allocution sobre et concise, rappelait la vie du frère ou de la sœur dont on venait de se séparer et faisait son éloge funèbre, s'il y avait lieu. C'était là tout le panégyrique plus ou moins développé selon les mérites, la situation ou le rang social du défunt ; mais invariablement le pasteur terminait ce discours en plein air par quelques mots de *remerciment* à l'assemblée qui avait tenu à donner un témoignage de chrétienne sympathie à la famille éprouvée par la perte d'un de ses membres.

C'est sans doute cette dernière particularité qui avait valu à cette cérémonie la dénomination de *remerciment* dont le nom et le souvenir se sont transmis jusqu'à nous.

Ajoutons, pour être exact, qu'une partie de l'assemblée entrait dans

Tous maîtres de lad. présente *Zumpfft* qui a l'advenir recevra aucuns apprentifs sera tenu de payer au profit de lad. *Zumpfft* le prix de neufs gros après que ledit apprentif aura demeuré le terme d'un mois auprès de luy, soit qu'il continue le terme ou non ; et de tous leurs enfans qu'ils mettront ausdits mestiers, ou qu'eulx mesmes leurs apprendront, seront tenus payer cinq sols baslois au profit de lad. *Zumpfft* pour recognoissance.

Item, que nul des maîtres desdits mestiers ne pourra tenir a une fois qu'un apprentif, lequel il sera tenu tenir deux ans entiers à l'apprentissage dud. mestier afin de l'apprendre

la maison mortuaire où était servi le « repas funèbre » que la tradition antique, sinon solennelle, avait rendu obligatoire. Qu'à la fin de ce repas, on ait parfois oublié le caractère de la cérémonie, et que la gaieté ait pris le dessus, c'est ce que pourraient encore nous dire les habitants des villages protestants de l'ancienne principauté de Montbéliard, où cet usage n'a pas encore disparu complètement.

L'ancien mode d'inhumation encore en usage dans un grand nombre de paroisses protestantes — à Héricourt et à Montbéliard on porte le cercueil à l'église — est rigoureusement conforme au principe luthérien qui n'admet pas les prières pour les morts et repousse tout ce qui peut en avoir l'apparence.

Les modifications survenues dans la cérémonie funèbre tiennent à deux causes ; en premier lieu, le « remerciement » devant la maison mortuaire a dû vraisemblablement cesser avec le « repas d'enterrement », et en second lieu, on a été amené à passer par l'église avec le cercueil, après que le cimetière fût transféré hors de l'enceinte de la ville (1824).

Il paraîtrait qu'un certain nombre de paroissiens réfractaires — il y en a eu de tout temps — prenaient au sortir du cimetière une toute autre direction que celle de la maison de prières. Pour ne pas perdre ces beaux auditoires d'enterrement, mais surtout enfin de faire entendre, à un plus grand nombre, les grandes vérités de la foi et les salutaires instructions de la religion, les pasteurs n'ont pas hésité un seul instant à faire fléchir le principe et à commencer la cérémonie par l'église.

convenablement et qu'il ne vienne a en faire mesus faulte de science ; et seront tenus lesd. maistres leur bailler lettres de leur apprentissage aux fraiz desd. apprentifs et ce par la participation de deux de lad. *Zumpfft* en ayant cognoissance.

19

Tous maistres et compagnons de lad. présente *Zumpfft* seront tenus, estans requis, de monstrier lettres de leur apprentissage, et payer pour leur bienvenue, au maistre et serviteur, cinq sols baslois, et ce pour une fois seulement.

20

Item ne debvront les maistres donner besoigne a ung apprentifs qui n'aura pas fait son apprentissage, a peine d'un cartal de vin au profit des maistres et compagnons de lad. *Zumpfft*.

21

Pourront lesd. maistres donner besoigne a tous serviteurs venans de France, Bourgongne, Allemagne et d'autres lieux, moyennant attestation de leur apprentissage, sinon au deffault de ce ne leur bailleront besoigne sinon six sepmaines, a peine d'un cartal de vin au profit que dessus.

22

Tous ceulx qui seront retreuvez esd. villes et seigneurie traffiquants de choses deppendantes de lad. présente *Zumpfft* n'estantz sacrez et n'ayants payé leur recognue seront esmenables envers lad. *Zumpfft* selon qu'il sera advisé par icelle, fors et hormis aux foires publiques.

23

Semblable à l'art. 23 de la seconde *Zumpfft*.

Le tout de ce que dessus, etc., comme aux précédentes *Zumpfft*.

Reigles et Statuts de la Quatrième Zumpfft de la Ville, terre et Seigneurie d'Héricourt, qu'est celle des tisserands, fillandriers, cousturiers, bonnetiers et chappelliers qui se doibvent observer, etc. (Voir la 1^{re} Zumpfft.)

1

Premièrement seront tenus tous les maistres et compagnons de lad. *Zumpfft* tant de ladite ville que de la seigneurie dud. Héricourt, un chacun an ce chaque iour de feste Sainte Lucie¹, qu'ils seront mandez et advertis, etc. (Le reste comme à l'article 1^{er} de la 3^{me} *Zumpfft*.)

2

Semblable à l'art. 2 de la 3^{me} *Zumpfft*.

3

Semblable à l'art. 3 de la 3^{me} *Zumpfft*.

4

Semblable à l'art. 4 de la 3^{me} *Zumpfft*.

5

Item que nul desd. maistres et compagnons ne debvront ouvrir sur chaines des filletz ² qui luy seroient apportées, sy donc ce n'estoit par la licence des parties, asscavoir: par celuy qui seroit ourdie ou par le consentement du maistre dud. mestier, ou que ce fust a la faulte de celuy qui l'auroit ourdie, ou qu'il voulust retenir l'ouvrage de celuy ou celle qui luy auroit fait ourdir sad. chaine, a peine d'un cartal de vin pour l'assemblée de lad. *Zumpfft* et pour le profit d'icelle de dix sols baslois.

6

Nuls desd. maistres et compagnons ouvrants desdits mes-

¹ Le mercredi 13 décembre.

² Des filés.

tiers ne se debvront grever l'un l'autre, ny marchander l'un sur l'autre, a peine de vingt sols baslois applicables au profit de lad. *Zumpfft*.

7

Item quel nuls desdits maistres et compagnons ne se debvront soubstraire les valets l'un de l'autre, ains debvront demander a celui que lesdits serviteurs auront servy, s'il le veult encor avoir ou non, avant qu'il se puisse plaider, sur peine d'estre esmendable audit mestier, au dire des maistres et compagnons, d'une livre de cire, prix que devant au profit de lad. *Zumpfft*.

8

Tous ceux travaillants dud. mestier de tisserand et fillandriers, marchands de fillet, ouvrages et autres marchandises semblables, un autre se retrouvant en faisant marchefs y demande part parmy, mettant ses deniers, y doit avoir part comme luy, sur peine d'estre esmendable aud. mestier selon l'exigence du cas, et de payer a celui qui demandera part l'estimation du profit qui y pourroit estre, au dire du maistre et des compagnons, saufs quand aux estrangers qu'il ne leur sera mis empeschement par aucuns de lad. *Zumpfft*.

9

Seront tenus lesd. maistres et compagnons ouvrans dud. mestier de tisserand, tant en la ville d'Héricourt que seigneurie dud. lieu, de faire trasse¹ léal, bon et marchand, lequel trasse sera de deux aulnottes², sans fraude, ni baratz. a peine d'estre esmendable aud. mestier et *Zumpfft* d'un franc et une table de cire, sans rien entreprendre sur nos autoritez, voulans que telles danrées illicites soient mises ez mains de nostre Procureur fiscal par les maistres et visiteurs de lad.

¹ Trasse, grosse toile en fil.

² Aulnottes, une demi-aune.

Zumpfft qui seront annuellement choisis, et qui prêteront serment comme ledit maistre de verser fidelement en leurs charges, et ce ez mains de nostredit Procureur fiscal dud. Héricourt, pour y estre ordonné ce que de droict, et les délinquans punis selon l'exigence du cas, lequel trasse aura quarante-cinq aulnottes de longueur, et le treslot¹, de largeur une grande aulne, et de longueur aussy quarante-cinq aulnottes.

10

Tous maistres et compagnons de lad. *Zumpfft* qui marqueront sur pièces d'ouvrages, soit trasse, toile ou aultres ouvrages qui se font par lesd. tisserands, plus qu'elle ne contient droit et qui sera cognu par lad. *Zumpfft*, passer une aulnote ou environ, sera esmendable a lad. *Zumpfft* a un franc et une table de cire a teneur du précédent article.

11

Item tous maistres et compagnons dud. mestier seront tenus d'ayder et vaudra chainer de fil l'un l'autre, toutes et quantes fois que requis en seront; Et celui qui sera refusant sera esmendable d'un cartal de vin au profit de la compagnie.

12

Nul desd. maistres et compagnons dud. mestier ne debvront plaider apprentifs moins de deux ans, a peine d'une table de cire en valeur de quatre francs forts, au profit de la *Zumpfft*, et le marchef de nulle valeur.

13

Tous maistres et compagnons ouvrantz dud. mestier qui feront ouvrages de maison seront tenus d'auner d'une mesme mesure, et rendront ledit ouvrage que dessus sept aunes pour le rain², a peine d'une table de cire, prix que devant, au prof-

¹ Treslot, petit trasse, du treillis.

² Rain, une pièce contenait deux rains.

fit de lad. *Zumpfft*, et un cartal de vin au profit de la compagnie.

14

Tous ceulx estants dud. mestier n'achepteront fausse marchandise ; et celuy ou ceulx qui achepteront telle marchandise seront esmendables d'un cartal de vin et une table de cire au profit dud. mestier, et dénoncez aux fescaulz pour les tirer an poursuite.

15

Nuls maistres et compagnons dud. mestier ne pourront, ny devront achepter l'un sur l'autre et tandis qu'ils auront la chose en marchefs, comme aussy ne pourront tenir ny avoir fardeau de deux femmes pour les achepter, a peine d'une table de cire, prix que devant, applicable au profit de lad. *Zumpfft*.

16

Tous hommes estrangers et aultres voulantz usager ez marchefs dud. lieu des choses avantdites et d'aultres concernant laditte *Zumpfft*, n'estants sacrez, il leur sera permis, pour la première et seconde fois ; mais s'ils y veulent retourner pour la troisième fois, ils seront sacrez ; et estants ia sacrez, donneront ung franc pour leur bienvenue à la seconde fois, (et seront francs pour la première fois) applicable la moitié à lad. *Zumpfft* et l'autre au maistre et serviteur, et en outre bailleront cinq sols baslois au sacrement, bien entendu que les jours de foires publiques seront exceptez.

17

Tous ceulx qui achepteront outro les bornes que l'on a anciennement ordonné ou lieu ou que l'on achete le fil, affin que l'un d'iceulx n'aille plus avant que l'autre, il sera puny de quatre channes de vin au profit de la compagnie, et cinq sols au sacrement.

18

Davantage comme le marchef dud. lieu est gasté a cause que ledit jour d'aulcungs s'en vont par les maisons secrestement avant led. marchef et pendant iceluy pour y marchander et achepter du fillet, en quoy ils commettent aussy plusieurs abus, fraudes et tromperies, il est statué que personne ne debvra, ny ne pourra achepter avant ledit marchef ouvert, hors les hasles et marchefs, esdites maisons et lieux secrets, a peine de vingt sols baslois, applicables au profit de lad. *Zumpfft.*

19

Item pour éviter les confusions qui se font à l'achapt et vendaige dud. fillet, avant que le marchef soit pourfaict, et a cause de quoy lesdits marchefs sont gastez, personne ne pourra, ou debvra achepter ou empoigner fillet secrettement ou aultrement, que préalablement ledit marchef ne soit ouvert et que le maistre n'aye donné la licence, a peine suivant l'ancienne coustume de dix sols baslois au profit que dessus.

20

Et d'aultant qu'il y a certains revendeurs et enchérisseurs de fillet qui revendent en gros leur fillet, mesme avant ledit marchef et permission, sans le porter en nostre kauffhausz¹, comme ils sont tenus faire pour illec estre pesé², en quoy ils commettent plusieurs abus, mesme est nostre dommage et interrest, est ordonné qu'ils ne pourront vendre leur dit fillet mesme ce qui sera de poids d'un demy quarteron qui ne soit porté ausditz de lad. kauffhausz et au-dessus; et iceulx reven-

¹ Kauffhausz, de l'all. *kauffen*, acheter, et *hausz*, maison, proprement maison où l'on achète. La kauffhausz était la halle elle-même, sous laquelle on établissait des bancs pour les marchands; ceux-ci payaient au seigneur un droit d'étalage. C'était généralement sous la kauffhausz et dans les environs que se tenaient autrefois les foires.

² Dans la kauffhausz se trouvait le préposé aux poids de la ville.

deurs se comporteront comme les aultres sans le vendre avant estre permis, a peine de vingt sols baslois, applicables au profit de lad. *Zumpfft* et d'estre apporté a la Justice.

21

Item sy aulcung accusoit et blasmoit un aultre de son ouvrage, et que la besoigne se treuvoit raisonnable par lad. *Zumpfft*, payera une table de cire au profit que dessus.

22

Tous apprentifs demeureront vers leurs maistres, asscavoir: les bonnetiers, chappelliers, trois ans, et les cousturiers et aultres de lad. *Zumpfft*, deux ans; lesquels apprentifs seront tenus payer neuf gros forts pour une livre de cire, après avoir demeuré un mois vers son maistre, dont ledit maistre en sera contable, soit qu'il continue le terme ou non; et de tous les enfans desdits maistres et compagnons qu'ils mettront ausdits mestiers, ou qu'eulx mesmes leur apprendront seront tenus payer au profit de lad. *Zumpfft* cinq sols baslois pour recoissance et sera tenu, led. maistre, bailler lettres d'apprentissage aud. apprentif en estant requis, moyennant salaire compétant aux fraiz dud. apprentif, et par la participation de deux de lad. *Zumpfft* en ayant cognoissance.

23

Tous serviteurs et apprentifs seront tenus parachever leur terme, et que nul aultre ne luy baillera besoigne sy bien le maistre ne les en envoyoit et les quittoit, a peine d'une table de cire; lesquels apprentifs seront tenus monstrier lettres de leur apprentissage, autrement seront tenus pour insuffisantz.

24

Ung chacun desd. mestiers ne tiendra qu'un banc de sa marchandise, affin de ne soy grever l'un l'aultre, a peine d'une table de cire.

25

Item que nul maistre desd. mestiers ne pourra tenir a une fois que deux serviteurs pour les cousturiers, et lesd. bonnetiers et chappelliers quatre, y comprins un apprentif, sans y comprendre leurs filles, et sans monstrier a aultres que aux siennes, a peine de vingt sols baslois, au profit que dessus, et ne pourront lesd. maistres tenir qu'un apprentif a la fois.

26

Semblable à l'art. 14 de la 2^{me} *Zumpfft*.

27

Semblable à l'art. 16 de la 3^{me} *Zumpfft*.

28

Semblable à l'art. 22 de la 3^{me} *Zumpfft*.

29

Semblable à l'art. 25 de la 1^{re} *Zumpfft*.

Le tout de ce que dessus entendu, etc. (comme aux précédentes *Zumpfft*.)

Héricourt, le 24 octobre 1882.

CH. CANEL.

LE POIRIER DE LA GUENILLE
ET LE
DRAPEAU TRICOLORE
DE
SAINT-DIZIER (Haut-Rhin)

En 1813, quand les alliés évacuèrent la Haute-Alsace, un noble Franc-Comtois — un émigré sans doute — avait, selon une tradition sundgowienne, recruté aux environs de Bâle une troupe, composée de toutes sortes d'éléments, pour l'escorter jusqu'au château de ses ancêtres. Il suivait avec sa troupe les versants nord du Jura. Arrivés à Ferrette, ils campèrent sur le cimetière et l'escorte s'augmenta de dix-sept recrues. Elle continua sa marche vers la Franche-Comté et planta des drapeaux blancs sur toutes les hauteurs du chemin parcouru. Arrivée à Saint-Dizier, la troupe contourna le village et accrocha, dans la nuit, un drapeau blanc sur la cime d'un grand poirier isolé au milieu du pâturage communal. Le matin les habitants de Saint-Dizier furent surpris de voir, en un lieu aussi apparent, le symbole du retour de la branche aînée sur le trône de France. A partir de ce moment le vieil abri des pâtres fut appelé : *Le poirier de la guenille*.¹

La tradition rapporte qu'arrivé au château de ses ancêtres, le noble Franc-Comtois fit abattre un bœuf et qu'après s'être

¹ *Le biacenie de lai gueneye.*

régalés de la viande rôtie de la victime, ceux qui escortaient l'émigré se dispersèrent.

L'aventure que je rapporte m'a été confirmée par un habitant de Ferrette qui avait fait partie de l'escorte.

J'ai lu dans une histoire de la Restauration « qu'à l'approche des alliés les paysans arborèrent spontanément le drapeau blanc dans leurs villages. » Voilà comment l'on écrit l'histoire.

Au retour de l'île d'Elbe, Napoléon n'était pas encore à Grenoble que la nouvelle était déjà connue au pays de Belfort et de Porrentruy. Les drapeaux tricolores sortirent de leur éclipse d'un instant comme par enchantement. Les habitants de Saint-Dizier eurent bientôt retrouvé ceux qu'ils arboraient sur le clocher de leur antique église. Mais leur joie ne devait pas avoir une longue durée. Après la défaite de Waterloo, il fallut descendre le symbole du patriotisme que l'on professait, malgré les sacrifices antérieurs et la défaite du moment. L'anéantir n'était pas conforme à leurs idées et un habitant, mieux avisé que les autres, le plaça en sûreté. Il fit part à quelques-uns de ses concitoyens de son projet et ceux-ci l'adoptèrent d'enthousiasme. Le drapeau tricolore fut plié soigneusement et placé discrètement dans l'une des deux cavités de la table d'autel qui avaient contenu antérieurement les reliques de saint Dizier et de son diacre saint Regenfrei, dominée alors par le tableau représentant sainte Ponponne et qui se trouve aujourd'hui au-dessus des fonts baptismaux. Placé sous l'égide des patrons de la paroisse, le drapeau tricolore demeura intact pendant toute la durée de la Restauration, et lorsqu'en 1830, il redevint le drapeau national, il fut sorti de sa cachette, et planté de nouveau au sommet du clocher d'où il était descendu à la fin des Cent jours.

P.-J. TALLON.

NOTES BIOGRAPHIQUES

SUR LES

HOMMES DE LA RÉVOLUTION

A

STRASBOURG ET LES ENVIRONS

Suite et fin

WOLFF (JEAN-DANIEL).

Un ex-candidat en théologie, bonnête, mais de peu de caractère — Mars 1792. De la Société des jacobins — 1793. Nommé maire provisoire de la commune de Fürdenheim en remplacement de North — 5 mai 1793. Nommé juge près d'un certain tribunal révolutionnaire dont Taffin devait être le président, mais qui ne fonctionna réellement qu'à partir du 15 octobre suivant — 3 octobre. Guyardin et Milhaud le nomment membre du tribunal du district de Strasbourg — 8 octobre. Les mêmes le choisissent pour le Comité de surveillance et de sûreté générale du Bas-Rhin, et en parlant de cette institution, il nous dit :

Il se forma bientôt dans notre sein un second Comité secret dans lequel nous, anciens, n'avions rien à y voir. Les favoris étaient Mainoni, Monet, Mougéat, Teterel et Toustaint

15 octobre. Neuf représentants du peuple aux armées de Rhin et Moselle arrêtent que, pour la plus prompt punition des coupables, il sera établi deux tribunaux provisoires, composés de trois membres chacun, qui suivront l'armée révolutionnaire et seront pris parmi ceux des tribunaux

de l'arrondissement ou choisis par les représentants mêmes. C'était désigner Wolff — 18 octobre. Secrétaire de la Société des jacobins, il assiste à l'assemblée générale des autorités constituées et des sociétés populaires dans le temple de la Raison — 23 octobre. En suite de l'arrêté du 15, on réunit extraordinairement le Comité de sûreté générale et les membres des Jacobins pour entendre et recevoir leur avis. A l'unanimité, les membres du tribunal du 5 mai, dont Wolff fait partie, furent proposés et admis par Lacoste et Mallarmé. De ce jour là cette Commission révolutionnaire fonctionna jusqu'au 13 décembre 1793; condamnant passé 200 personnes à des peines infamantes et 31 à mort, parmi lesquelles Mad. Poirson, d'Illkirch, que Wolff, il faut le dire, ne voulut point condamner, faute de preuves; mais Clavel, qui était ivre comme d'ordinaire, s'étant rangé à l'avis de Schneider et de Taffin, la malheureuse fut exécutée.

En parlant de ces victimes, il ajoute :

Schneider a fait juger à mort trente-et-un individus; nommez-moi parmi ceux-ci un seul ami de la patrie; il a imposé des sommes d'argent à beaucoup de citoyens. Oui, s'il eût fait guillotiner tous ceux qu'il a imposés extraordinairement, si au lieu de trente-et-un, il eût fait périr vingt mille, à l'instar de la Commission de Nantes, vraiment il serait resté l'ami de Robespierre, de Saint-Just et de Lebas, et sa tête ne serait tombée qu'après la mort de ces exécrables tyrans. Monet, Mainoni, Mougeat et Teterel l'eussent adopté dans leur confrérie.

18 novembre. Il met Joseph Moser, d'Avolsheim, en liberté moyennant 5000 livres à verser dans quinze jours — 22 novembre. Chargé d'une visite domiciliaire chez Pezi, fabricant de tabac — 12 décembre. Il remet à Sarah Stamm la demande en mariage de Schneider. C'est vers cette époque qu'il fut rayé de la liste des Jacobins, car le 15 décembre il est arrêté, avec les autres membres du tribunal révolutionnaire, par ordre de Monet, Mainoni et Mougeat, et conduit au Séminaire. Interrogé le même jour au Comité de surveillance et de sûreté générale, il fut immédiatement mis en liberté, et du 16 au 27 il siège à côté du président Mainoni comme juge du tribunal criminel du

Bas-Rhin, nommé à titre provisoire par Saint-Just et Lebas — 21 décembre. Il invite les juges de paix, commissaires de police et ceux des rues à se rendre au tribunal pour renseigner sur les conspirateurs — 27 décembre. Ses amis politiques, Taffin, Jung et autres, étant enfermés à l'hôtel de Darmstadt, écrivent une lettre collective à la citoyenne Kienlin à Paris. Il s'empresse de l'apostiller par ces mots : « Sois sûre que je meurs pour la bonne cause et que je regarde Schneider pour son plus grand défenseur » — 10 janvier 1794. Baudot et Lacoste chargent le général Dièche de l'arrêter dans la nuit, de saisir ses papiers et le transférer de suite à Dijon — 12 février. Avec ses co-détenus au château de Dijon, il envoie au Club l'*Histoire de la propagande et des miracles qu'elle a faits à Strasbourg* — 13 mars. Aux Jacobins, à Strasbourg, on examine la liste des incarcérés il restera à Dijon. Transféré à Paris pour déposer dans l'affaire Schneider, sur le dos duquel retombèrent toutes les iniquités du tribunal révolutionnaire, ce n'est qu'en septembre qu'il fut mis en liberté — Il revint alors à Strasbourg, où il vécut inaperçu de ses concitoyens; aussi la liste des jacobins dressée le 25 octobre le laisse de côté. En 1795, il publia : *Wichtigste Epoche der Revolution des Nieder-Rheins*.

WOLFF (MARX fils).

1789. Étudiant à Strasbourg, où il est né en 1774 — Février 1792. Militaire; il est reçu membre de la Société des jacobins; il avait alors 18 ans — 30 mars 1793. Au Comité de cette Société, il est qualifié d'imbécile, quoique attaché alors à l'état-major de l'armée du Rhin — 18 novembre. La Trésorerie lui paie 50 livres pour gratification de sa dénonciation — 18 décembre. Il réclame; renvoyé à Probst par le Comité de sûreté générale — 30 avril 1794. Il adresse à la Société des jacobins un *Traité sur la morale de la République*. Il était alors à l'armée dans un régiment de chasseurs — 25 octobre. Il est encore inscrit aux Jacobins.

ZABERN (ANDRÉ).

Avant 1789. Batelier à Strasbourg. Anciennement cette famille signait *de Zabern* — Mars 1792. De la Société des jacobins — 6 décembre. Notable de la commune — 18 janvier 1793. Maintenu par Couturier, Rühl et Dentzel — 8 octobre, 5 novembre, 30 janvier et 23 avril 1794. Il est élu notable — 12 juin. Du Comité permanent de la commune chargé de recevoir les souscriptions pour couvrir les frais des décorations républicaines dans le temple de la Raison — 2 août. Il félicite la Convention nationale de sa fermeté vis-à-vis de Robespierre, Couthon, Saint-Just et Lebas — 5 septembre. Après la chute de Monet, il est maintenu notable sous le nouveau maire André — 25 octobre. Il n'est plus aux Jacobins — 17 janvier 1795. Bailly le confirme dans les fonctions de notable du Conseil municipal.

ZAY (LAZARD).

Né en 1748 à Metz, où il était instituteur avant 1789. Arrivé à Strasbourg en 1791, il fut employé à la municipalité et, en mars 1792, il est reçu membre de la Société des jacobins, où il est encore le 25 octobre 1794.

ZEHNACKER (JACQUES).

Né en 1762 à Dinzheim, où il était charron avant 1789 — 1791. Ouvrier à l'arsenal de Strasbourg — Mai 1792 au 25 octobre 1794. De la Société des jacobins.

ZIMMERMANN.

Né à Gernersheim, près de Landau. Après avoir fait ses études à Spire, Mayence et Heidelberg, il embrassa l'état ecclésiastique et devint professeur de philosophie à Heidelberg. Quelques années après, il accepta la cure de la petite ville de Wisloch, dans le Palatinat, aujourd'hui grand-duché de Baden. Lors de l'entrée des Français dans Mayence, il y fut nommé professeur et peu après président de l'administration du pays de Linanges-Türkheim. Les Français ayant évacué le pays, il se retira à Strasbourg. En mars 1793 de la Société des jacobins — 7 avril. Commissaire du Comité

exécutif de l'administration provisoire du Bas-Rhin. Au Club, il prononce un discours allemand sur les dangers de la patrie. Il parle au nom de ses concitoyens chassés des pays allemands, nouvellement conquis par les hordes autrichiennes et prussiennes. C'est à cette époque que la ville de Bouxwiller, où il était délégué comme commissaire, l'envoya à Paris porter son vœu d'acceptation de la Constitution. A son retour, il fut chargé de la réquisition de la première classe et de la surveillance des frontières — 6 juillet. Signataire de la circulaire des sansculottes de Strasbourg à leurs frères, se terminant ainsi :

Concitoyens, nos frères, il n'est plus temps de céder; au milieu des dangers l'homme libre ne craint plus rien; il affronte la foudre et l'ouragan qui menacent sa tête, et voit de sangfroid couler le sang des traîtres et immoler sans miséricorde les factieux; voilà le type des sociétés populaires, etc.

2 novembre. La Trésorerie lui paie 100 livres pour commission allouée par le tribunal révolutionnaire pour voyage à Allenweiler — 15 décembre. Commissaire dans le val de la Bruche, le Comité de surveillance et de sûreté générale du Bas-Rhin donne ordre de l'arrêter — 31 décembre. Il est arrêté par Saint-Just et Lebas. Il s'était adjoint un déserteur prussien, nommé Boehler, et ces deux énergumènes, en vrais chefs de bande, dévastaient les environs de Saverne — 15 février 1794. De l'Abbaye à Paris, il adresse une pétition à la Convention. Elle est apostillée par son ami Schneider, qui l'avait rédigée. Son importance historique mérite sa reproduction, malgré sa longueur :

Il y a près d'un mois, représentants, que, d'après un ordre de vos collègues Saint-Just et Lebas, j'ai été conduit ici et enfermé à l'Abbaye. Fier de ma conscience et plein de confiance dans votre justice, j'ose me rappeler à votre souvenir et solliciter, non pas votre indulgence, mais un examen prompt et sévère de ma cause.

Je suis du nombre de ces patriotes allemands qui, avant et à l'époque où vos armées victorieuses entrèrent dans l'Empire germanique, ont embrassé avec chaleur et soutenu avec fermeté la cause de la liberté. Un récit succinct de ma vie vous mettra à même de décider si je

mérite la captivité dans laquelle je gémiss et les préventions qu'on a cherché à jeter sur mon compte.

Je suis né à Germersheim, à quatre lieues de Landau; après avoir fait mes études à Spire, à Mayence et à Heidelberg, j'ai embrassé l'état ecclésiastique, cédant aux instances d'une mère plus tendre qu'éclairée. Jeune encore, je sentis les abus du sacerdoce, et mes ouvrages publiés sur différents objets prouvent que j'ai toujours cherché à répandre la lumière et à briser les chaînes du despotisme sacerdotal. Aussi ai-je eu l'honneur d'être persécuté par les prêtres et les courtisans. J'ai enseigné la philosophie à Heidelberg, et les cabales que les jésuites et leurs adhérents ont excitées contre moi fournissent les preuves les plus sûres de mon dévouement à la raison et aux principes d'une morale pure et humaine.

Après plusieurs années de combats et de persécutions, j'acceptais une cure dans la commune de Wisloch, petite ville du Palatinat. Mais cette retraite ne me mit pas à l'abri de l'intrigue et de la rage sacerdotale. On me regardait comme un propagandiste français. Je fus obligé de quitter ma cure, mes effets, toute ma fortune. La Cour palatine me fit perdre un héritage de plus de 122,000 florins allemands et celle de Bade me vola un tiers de 200,000 florins.

Dans une position affreuse je tournai mes yeux vers la France et j'allais chercher un asile dans son sein, lorsque Custine entra et prit Mayence. J'avais préparé les esprits d'une grande partie de mes anciens compatriotes en prêchant partout les principes de la liberté et en faisant distribuer avec profusion des imprimés révolutionnaires.

Les armées françaises étant entrées à Mayence, je crus devoir donner au général qui les commandait tous les renseignements nécessaires sur la position de l'ennemi. Je fis des voyages à cet effet; j'indiquai à Custine des magasins à prendre ou à brûler, et s'il avait écouté mes conseils, les immenses magasins de Heidelberg et de Heilbronn seraient tombés au pouvoir des Français. Je serais infailliblement parvenu à lui faire ouvrir les portes de Mannheim, si le traître n'avait pas eu juré la perte de la République. Je n'ai rien négligé pour lui dessiller les yeux sur la neutralité perfide de la Cour palatine; tous les patriotes l'attendaient à bras ouverts; mais il se borna à de vaines promesses, et j'eus la douleur de perdre mes travaux et mon argent.

Le territoire occupé par les armées françaises entre Landau et Mayence fut décrété partie intégrante de la France; les commissaires nationaux et ceux du pouvoir exécutif me confièrent le poste important de président de l'administration du pays connu sous le nom de Linanges-Türkheim. Je m'en acquittai avec zèle et fidélité, et sans aucune récompense autre que celle d'avoir servi la cause de la liberté.

Les troupes françaises ayant été obligées, par la trahison de Custine,

d'évacuer le pays dont l'administration me fut confiée, je fus obligé de quitter pour la troisième fois mes effets et mes propriétés, pour chercher un asile en France contre les tyrans, qui m'auraient infailliblement puni par une mort ignominieuse si j'étais tombé en leur pouvoir. Hélas! je ne m'attendais pas alors au sort terrible qui m'était préparé dans ma patrie adoptive.

Arrivé à Strasbourg, je cherchais à me rendre utile en instruisant le peuple dans les séances de la Société, en dévoilant les traîtres et en peignant l'atrocité des barbares et de leurs vils despotes. Les corps administratifs, connaissant mon zèle et ma loyauté, me confièrent plusieurs commissions importantes dans les différents endroits du département, dont je me suis toujours acquitté avec fermeté et prudence. J'ai cherché à ranimer le patriotisme des campagnards en prêchant les principes de la Révolution et en foudrant quelques sociétés populaires dans les chefs-lieux des cantons. Nommé par la commune de Bouxwiller pour porter son vœu de l'acceptation de la Constitution, je me rendis à Paris, où j'ai rendu plus d'un service à la chose publique, soit en donnant des renseignements précieux aux représentants du peuple, soit en déposant devant le tribunal contre le traître Custine; à mon retour, j'ai rempli avec énergie la place importante dont les députés des assemblées primaires étaient chargés relativement à la réquisition de la première classe. J'ai surveillé les frontières, et c'est peut-être à cette surveillance que la patrie est redevable d'avoir conservé un poste essentiel dans les gorges de Breitenstein, près Bitsch, abandonné lâchement par un bataillon.

Je fus arraché à ces occupations par un mandat d'arrêt lancé contre moi par les agents du Comité de correspondance secrète. Cette arrestation était proposée par une lettre fabriquée par un scélérat¹, qui voulait sacrifier plusieurs patriotes à sa haine personnelle. On mit le scellé sur mes papiers, ainsi que sur ceux de plusieurs autres citoyens également arrêtés; le tribunal chargé de l'examen de cette affaire a bientôt reconnu mon innocence, et le fabricant de cette lettre infâme a subi la peine due à ses forfaits.

Cette persécution n'a fait qu'augmenter mon courage et mon activité pour la chose publique. Un village dit Allenweiler s'étant révolté à l'occasion du mariage de son curé constitutionnel, le tribunal révolutionnaire établi par les représentants du peuple à Strasbourg m'a envoyé commissaire pour informer des faits, apaiser les troubles et exécuter la loi, qui ordonnait à toute commune qui persécutait son prêtre pour cause de mariage, de lui payer les revenus annuels de sa

¹ C'est la fameuse lettre signée par un certain marquis de Saint-Hilaire et adressée au citoyen en C. D. 17, 18, place d'Armes à Strasbourg.

cure. Je m'acquittai de cette commission. J'ai rétabli le calme, j'ai arraché un patriote des mains des assassins, et j'ai fait arrêter les instigateurs des troubles et exécuter la loi. Cette conduite méritait les suffrages de tout citoyen qui connaissait la position critique dans laquelle se trouvait alors cette partie du département à la proximité de l'ennemi. Cependant on l'a taxée d'arbitraire, et l'on a été plus facile à accueillir les plaintes perfides des fanatiques conspirateurs qu'à entendre les raisons légitimes qui avaient nécessité une rigueur salutaire. Cette commission finie, je me suis porté, d'après l'ordre du même tribunal révolutionnaire, dans les communes les plus voisines de l'ennemi, aux fins de transporter les subsistances à Strasbourg, d'arrêter les gens suspects et surtout d'exécuter la loi bienfaisante sur le maximum.

Assisté d'un petit détachement de vingt-quatre hommes à cheval, j'ai travaillé avec un zèle infatigable pour remplir les prisons du tribunal. Jamais je n'ai opprimé les patriotes, mais j'ai été sévère envers les ennemis de la République et notamment envers les avilisseurs des assignats. Citoyens ! on a blâmé à vos yeux le tribunal révolutionnaire, et cependant j'ai la conviction intime, je le dis ici et je le répéterai sur l'échafaud, que ce tribunal a sauvé le département en rétablissant les assignats et en comprimant les conspirateurs, dont le fanatisme avait peuplé les campagnes. Il fallait voir l'état affreux où se trouvait alors la chose publique dans ces contrées, pour apprécier le mérite du tribunal et de ses commissaires.

Plusieurs riches cultivateurs avaient quitté leurs foyers pour se joindre aux ennemis. J'ai fait enlever leurs grains et leurs effets ; j'ai déterré plus d'un million qui s'était soustrait à la vigilance des corps administratifs. J'ai fait arrêter les municipaux, complices des émigrés, et si cette rigueur m'est imputée comme un crime, je dis hautement que je ne m'en repentirai jamais, car c'est elle qui a contribué à sauver la chose publique. Aussi l'armée, jadis dissoute par le discrédit des assignats et par la misère qui en était la suite, regarda l'armée révolutionnaire comme son sauveur et lui témoigna sa reconnaissance fraternelle toutes les fois que notre marche rapide nous approchait du camp et du cantonnement sur le Kochersberg.

D'où vient cette étrange persécution qui nous plonge dans les fers ? C'est la haine implacable que les hypocrites ont jurée aux patriotes les plus marquants du Bas-Rhin. C'est la jalousie d'un homme misérable qui, présenté par le citoyen Schneider, commissaire civil, pour être membre d'une commission particulière établie à Saverne, s'est, dans la suite, réuni à ses ennemis pour le perdre. Cet homme s'appelle Genêt, procureur de la commune de Wissembourg, alors réfugié à Strasbourg. Nommé par vos collègues Saint-Just et Lebas pour examiner notre conduite, il a déployé dans cette affaire une partialité et une animosité

qui ne prouvent que trop ses intentions perfides. Il n'a jamais voulu faire usage des papiers qui pouvaient servir à ma justification; il n'a ramassé que ce qui pouvait fournir des prétextes contre moi et mes frères d'armes. Il s'empara de plusieurs certificats et quittances qui sont nécessaires à ma décharge. Enfin je fus conduit à Paris, où je languis depuis un mois, sans connaître les motifs de ce traitement.

C'est ainsi qu'on m'a récompensé pour les dangers que j'ai courus, pour les sacrifices que j'ai faits, pour les approvisionnements que j'ai fournis et pour les trésors que j'ai déterrés.

Mais l'innocence peut être opprimée pendant quelque temps; elle ne peut pas l'être toujours. Un jour viendra où je confondrai mes calomniateurs et ceux des autres patriotes impliqués dans cette affaire. Je vous conjure, citoyens représentants, de l'accélérer ce jour heureux. Je ne demande d'autre bienfait que celui d'être jugé. Puisse mon malheur ouvrir les yeux sur les manœuvres des intrigants, qui partout, et depuis longtemps, s'attachent à perdre les plus purs et les plus ardents défenseurs de la liberté!

Je n'ai pu découvrir ce qu'il est devenu, mais à la date du 25 octobre 1794 il ne figure pas sur la liste dressée par les jacobins composant alors la Société.

ZITZENTZER (JEAN-DANIEL).

1791. Sous-inspecteur de police à Strasbourg — 15 novembre 1793. Commissaire de police. Il verse à la Trésorerie 90 livres pour vente d'un cheval — 25 novembre. Il appose les scellés chez Comba, chasseur du Comité secret — 8 décembre. Sa femme est mandée devant le Comité de surveillance et de sûreté générale du Bas-Rhin par ordre des autorités de Colmar — 13 décembre. Le maire Moneï le dépêche à Sélestadt pour inviter Taffin à rentrer à Strasbourg, les représentants ayant adjoint d'autres membres au tribunal révolutionnaire — 25 décembre. Le Comité de sûreté générale lui paie 200 livres pour gratification. En 1799. Inspecteur de police. Sous la Restauration, commissaire de police, rue des Veaux, 21.

ETIENNE BARTH.

RECTIFICATIONS

L'anecdote littéraire publiée page 123 à 126 du premier trimestre de 1883, n'a pas été communiquée à la *Revue* par l'auteur à qui la poésie est, à tort ou à raison, attribuée. La reproduction de ce petit poème, dont l'origine remonte à près de quarante années et qui n'avait été improvisé que pour un cercle d'amis dont l'auteur du roman faisait partie, est d'ailleurs remplie d'incorrections que nous nous empressons de rectifier.

2^e vers. Au lieu de : adresse incontestable, lisez : *contestable*.

46^e vers. Au lieu de : secouant sur son passage, lisez : *semant* et dans le vers suivant, au lieu de : étincelants, lisez : *étincelants*.

57^e vers. Au lieu de : autour de lui vient voltiger, lisez *vint* voltiger, puis ajoutez les deux vers suivants :

Déjà le ravisseur, d'un œil rempli de joie,
Epiait sa victime et savourait sa proie.

3^e vers de la dernière page. Au lieu de : oubliant à la fois ses rides, son âge, lisez : *et son âge*.

Ces rectifications feront disparaître les infractions aux règles de la versification et du bon goût.

Page 117. — *Dictionnaire biographique* :

DELORE. Au lieu de : mort le 27 février 1750, lisez : 1850.

DENTZEL. Au lieu de : mort le 7 mai 1728, lisez : 1828.

LES IMPRIMEURS ALSACIENS AVANT 1520

INTRODUCTION

L'unique but de ce travail est de grouper les informations que j'ai pu recueillir sur nos plus anciens imprimeurs; j'y ajouterai, sous forme d'appendice, quelques notices sur ceux de Haguenau et de Schlestadt. Je ne parlerai point de Gutenberg et de ses premiers essais à Strasbourg, et j'ai tout aussi peu l'intention d'examiner en critique les incunables qui ont paru chez nous non signés de leurs imprimeurs; je me bornerai à des notices biographiques sur ceux des typographes qui ont travaillé ici depuis Mentel jusqu'en 1520. A partir de 1520, le mouvement réformateur commencé à Strasbourg fait des progrès de plus en plus vastes; pendant plusieurs années la polémique occupe presque exclusivement l'attention du public; elle donne naissance à une multitude de brochures; pour faire face aux exigences toujours croissantes, on crée de nouvelles presses; des œuvres qui ne touchent pas aux questions religieuses ne paraissent à cette époque qu'en petit nombre. L'année 1520 marque le passage du moyen âge et de la civilisation alsacienne purement catholique à la période de la réformation; elle est en conséquence un point de départ bien approprié au travail que je vais entreprendre.

Nous ne possédons que fort peu de renseignements sur certains de nos imprimeurs; cependant, grâce à de nouvelles découvertes, il m'est possible de compléter jusqu'à un certain

point ce qui a déjà été publié par Schœpflin.¹ Je commencerais par quelques remarques générales sur l'exercice de l'imprimerie avant 1520.

Jusqu'en 1520 l'on n'avait imprimé qu'à Strasbourg, à Haguenau et à Schlestadt. Tous ceux qui s'occupent d'études bibliographiques savent quel nombre considérable de livres ont produit les deux premières de ces villes, et il en est peu dans lesquelles, proportions gardées, on ait déployé plus d'activité. Sauf erreur possible, j'ai compté plus de 1150 publications avec le nom et environ 340 sans le nom de leurs imprimeurs²; pour quelques-unes de ces dernières l'on peut, avec assez de certitude, préciser les presses d'où elles sont sorties, mais il en existe beaucoup sur lesquelles on est dans le doute; moyennant une vérification plus approfondie on parviendrait cependant à rapporter quelques-uns de ces ouvrages à l'un ou à l'autre de nos imprimeurs. Pour entreprendre cet examen avec succès, il faudrait avoir ces livres sous les yeux, mais ils sont quelquefois très difficiles à trouver. Un semblable travail serait du reste plutôt la besogne d'un savant bibliographe que celle d'un amateur de l'histoire alsacienne.

Strasbourg fut en Alsace le premier centre de productions typographiques. Le premier livre daté imprimé à Haguenau est de 1489; la première presse à Schlestadt ne fut établie que trente ans plus tard.

Strasbourg fut en même temps comme une espèce d'école

¹ *Vindiciæ typographicae*. Argent., 1760, in-4°. Voir aussi LICHTENBERGER, *Initia typographica*. Argent., 1811, in-4°. *Zur Geschichte des Strasburger Buchhandels und Buchdrucks im Archiv für Geschichte des deutschen Buchdrucks*. Leipzig 1880, 5^e livraison.

² Je ne puis garantir la parfaite exactitude de ces chiffres; je n'ai vu personnellement que 800 de ces impressions, et m'en suis rapporté pour le reste aux *Annales typographicae* de PANZER, au *Repertorium* de HAIN et à celui de WELLER.

qui fournit à la France, à l'Italie, à l'Allemagne et à la Suisse plusieurs de leurs premiers imprimeurs. Marc Reinhard exerça à Lyon et à Paris, Berthold Riching à Gaète et à Rome, le *magister artium*, Sixte Rissinger à Naples, Diebold Schenckbecher à Rome.¹ Berthold Rembold fut à Paris l'associé de Gering de Constance. Henri Quentel fonda un établissement à Cologne²; Michael Wenssler, qui, en 1462, fut immatriculé comme élève à l'université de Bâle, en créa un dans cette ville. Tous ceux que je viens de nommer étaient strasbourgeois. Michael Friburger, qui a également imprimé à Paris avec Gering, était de Colmar; Nicolas Gœtz, qui s'établit à Cologne, était de Schlestadt. On peut admettre qu'ils avaient tous appris leur art à Strasbourg. Plusieurs des premiers imprimeurs étaient orfèvres, peintres, calligraphes; comme tels ils appartenaient à la corporation des orfèvres, qui comprenait alors tous les autres métiers ayant quelque

¹ Rissinger avait été chapelain à Ungersheim près Colmar et vicaire de Saint-Thomas à Strasbourg. Schenckbecher obtint un canonicat dans cette dernière église.

² L'auteur de l'écrit cité dans la note (1) de la page précédente : *Zur Geschichte des Strassburger Buchdrucks*, compte aussi, page 16, Henri Quentel au nombre des imprimeurs d'ici. La rédaction des archives fait à ce sujet observer avec raison que Quentel n'a imprimé qu'à Cologne, mais elle ajoute que le titre cité par l'auteur comme preuve à l'appui a été probablement altéré. Ce titre se trouve page 77, note 90; il n'est pas altéré, il n'est qu'incomplet et mal compris. L'ouvrage en question se trouve à la bibliothèque universitaire de Strasbourg : *C. Plinii secundi iunioris liber illustrium virorum a condita urbe*. A la fin : *Excussus in litteratoria officina Henrici Quentel Argentini et civis urbis Agripinae memoria. Anno anatali M.CCCC.V*, in-4°. PANZER, t. VI, p. 356, n'indique le livre que sommairement, sans l'avoir vu lui-même à ce qu'il paraît. A la page 358 il donne le titre et l'*explicit* au complet, avec la date de 1506. Il résulte de cet *explicit* que Quentel était natif de Strasbourg et que le livre imprimé en 1505 à Cologne ne fut publié qu'après sa mort. Une seconde édition en fut tirée en 1506.

caractère artistique, et qui avait son siège rue du Dôme, dans la maison *de l'échasse*. Après s'être consacrés à leur nouvel art, ils étaient restés dans leur ancienne corporation. On trouve antérieurement déjà, il est vrai, des imprimeurs, *pressores, impressores librorum*, dont on ne connaît que le nom; mais il est peu probable que ces gens, dont on n'a plus entendu parler, aient édité des livres à leurs frais; on pourrait être tenté de leur attribuer quelques-unes de ces nombreuses impressions anonymes qui ont paru avant le commencement du xvr^e siècle, mais ce serait là une supposition gratuite et manquant de toute preuve à l'appui. Les uns ont pu imprimer de petits écrits populaires, des brochures, des feuilles volantes, des chansons, des calendriers, ou bien travailler pour le compte de grands typographes, dans les ateliers desquels d'autres ne travaillaient sans doute qu'à titre d'ouvriers. Avant 1500 on peut citer les suivants : Ulric de Lauingen 1471, Jean Danhuser 1474, Jean Muscatblut de Nördlingen 1477, Gusslinger et Pierre de Müntz 1479, tous deux au *Dummenloch*, ouvriers chez Eggstein, Mathieu de Werd et Conrad Franck de Kitzingen 1484, Nicolas de Neuwiler et Jean Jacques de Rothenbourg 1487, Pierre-Jean Beheim de Bâle 1490, Jean de Dinslaken 1491. Peu seulement de ces imprimeurs appartenaient à la corporation de l'Echasse; ceux qui, sans avoir antérieurement exercé un art, possédaient des établissements plus considérables, ne faisaient également pas partie de cette corporation. Plusieurs d'entre eux avaient fréquenté des universités et conquis des grades dans la faculté des arts.

Comme alors le développement de l'imprimerie mettait en danger l'industrie des calligraphes et que les typographes, pour orner leurs productions, avaient à leur service des dessinateurs et des enlumineurs particuliers, la corporation de l'Echasse éprouva, par suite de la diminution de ses membres, un dommage si considérable, que les cotisations pour le

loyer de sa salle de réunion durent être augmentées. D'après Schœpflin il aurait déjà en 1472 été question dans le conseil de la ville de *lege et norma typographis præscribenda*¹, mais on n'apprend rien concernant le but de cette loi. Avait-on déjà alors eu la pensée de réunir les imprimeurs en une corporation spéciale, sans prendre encore une décision à ce sujet? La première mesure prise par le conseil et que l'on connaisse d'une manière certaine, date de 1502. La corporation de l'Echasse se plaignait de la concurrence qu'elle avait à supporter de la part de ceux des imprimeurs qui ne participaient pas à ses charges. C'est pourquoi, le 26 novembre, le conseil prescrivit à tous ceux qui s'occupaient d'imprimerie, comme aussi à ceux qui, d'une manière quelconque, prenaient part à la confection des livres, de se faire inscrire à partir de ce moment à la corporation de l'Echasse.² Cet arrêté distingue premièrement *Die Buchdrucker welche in dem Wesen und Vermögen sient das sie gros redeliche Truckerien halten und ouch der Moler Hantierunge domit brouchen*, et, en second lieu, *die übrigen gemeinen Trucker, Formensnider, Buchbinder und Kartenmoler die Bücher nitwen und Heiligen Truckent, ustrichent und verkouffend domit ouch der Moler Hantierunge brüchen*. Les deux catégories furent classées dans la corporation de l'Echasse, parce que toutes deux avaient recours à la collaboration des peintres. Les imprimeurs de la première classe avaient alors, comme les autres artistes, à payer la même cotisation dont on venait d'élever le taux; les seconds, une cotisation moindre; cette cotisation devait être diminuée pour toutes les catégories, mais seulement après que la société se serait relevée.

Cependant nos typographes, qui avaient « des imprimeries

¹ *Vindiciæ typog.*, p. 113.

² Livre des statuts de la corporation de l'Echasse. *Archiv. municip. de Strasb.*

grandes et honnêtes », ne se bornaient pas à éditer uniquement de grands et d'épais volumes; comme le goût de la lecture se répandait de plus en plus dans la bourgeoisie, ils n'envisageaient pas les petits livres avec le même dédain que le bâlois Frobenius; ce dernier, ainsi que Beatus Rhenanus l'écrivit à Erasme, ne faisait imprimer que des *grandia volumina* et ne voulait pas être compté parmi ceux qui *vernaculas cantiunculas imprimunt, non se curare id genus libellos*.¹ Nous avons eu certainement quelques imprimeurs qui n'ont fourni exclusivement que des œuvres populaires; néanmoins Gruning, Flach et Knoblauch n'ont pas dédaigné ce genre de littérature courante, dont le commerce était peut-être plus lucratif que celui des ouvrages destinés aux seuls savants.

Depuis l'arrêté de 1502, on mentionne comme imprimeurs, d'ailleurs inconnus : Erhart Arnold 1502, Thomas Krycher 1504, Arnold de Cologne et Wolfgang Gefeler de Behlenheim 1507, Mathis Schuck de Spire 1511, Bastien de Kentzingen et André Hartmann 1512, Wendling de Seltz 1520, qui, tous étrangers, reçurent le droit de bourgeoisie. Erhart Arnold et Arnold de Cologne furent les seuls appartenant à l'Echasse; ils étaient au nombre de ceux qui, avec une presse leur appartenant, travaillaient pour d'autres imprimeurs. Les autres n'étaient que de simples ouvriers, mais ils ne furent certainement pas les seuls de ces années; ceux natifs de Strasbourg n'avaient pas besoin de conquérir d'abord le droit de cité; c'est pour ce motif que leurs noms ne figurent pas au registre de la bourgeoisie. Depuis que l'imprimerie était devenue une industrie productive, des gens de toute espèce y cherchaient leur gagne-pain. Lorsque les écrivains d'alors se plaignent des mauvaises mœurs des étudiants, ils racontent que beaucoup d'entre eux, incapables d'obtenir un grade, finissent par s'engager comme ouvriers imprimeurs; ils com-

¹ 24. April 1517 *Erasmii Epistolæ, in opp. Lugd. Bat.*, t. 3, col. 1604.

prenaient juste assez de latin pour servir comme compositeurs d'ouvrages en cette langue.

Brant qui, durant son séjour à Bâle, où il travaillait comme correcteur chez Amerbach et d'autres, a pu voir plus d'un de ces anciens étudiants, les représente comme tout aussi débauchés que dans les universités; en un jour, dit-il, ils dissipent leur salaire de toute une semaine.¹

Dans les premiers temps les imprimeurs, qui étaient en même temps orfèvres, fabriquaient eux-mêmes leurs types. Georges Huser, dont le beau-père était à la fois *aurifaber et pressor librorum*, parle en 1473 de ses *literæ acre exsculptæ*.²

Le grand nombre des livres publiés fait néanmoins admettre que l'art de graver et de fondre les caractères a dû être devenu à Strasbourg une industrie spéciale se confondant avec celle des *Formschneider* (graveurs). Pour la première fois en 1520, un *Geschriftnyder* (tailleur de caractères) nommé Pierre Kreiss fut créé membre de la corporation des orfèvres.

On faisait aussi venir des types de l'étranger; c'est de cette façon que s'explique l'identité de quelques impressions stras-

¹ *So sint wie zu Lyps, Erfordt Wien,
Zu eidelberg, Men's, Basel gstanden,
Kamen zuletzt doch heim mit schanden,
das Geld das ist verzeret do,
der Truckery sint wir dann fro. (Narrenschiff, Kap. 27, V. 26 et s.).
Die Trucker in dem brasz umbgon,
uff einem tag ein Wochenlon
verzeren, das ist ir gfert. — Ibid., Kap. 48, V. 59 et s. Edition de*

Zarnke, p. 29-51.

Wenn sie (die Studenten) wider heim kommen, so können sie nüt und werden Buchdrucker darusz, Gauckler etc. — Sermons de GREILER sur le Narrenschiff. Strasbourg 1520, in-folio, folio 69. Voyez aussi le Lichtschiff dans ZARNKE : Die deutschen Universitäten im Mittelalter. Leipzig 1857, p. 60.

² Voyez plus bas la note sur HUSNER.

bourgeoises avec celles de Georges Reiser de Würtzburg.¹ Gran de Haguenau se servait quelquefois de caractères véni- tiens, Adolphe Rusch tira de temps à autre les siens de Bâle.² Dans les premières années du xvi^e siècle il est pour la première fois chez nous question des *caractères* ou *calami stannei*³, mais l'on sait qu'il s'en est fondu antérieurement; Jérôme Gebwiler en attribue même l'invention à notre Mentel.⁴

Dès qu'une impression était achevée, on la livrait au commerce. Cependant on voit, d'après les dates ajoutées à la fin, que beaucoup de livres ne furent édités que pour l'ouverture des foires de Strasbourg et de Francfort; il arrivait alors que, pressé par le temps, on se hâtait de terminer vite et à la légère ce qui était sous presse. Dans l'*explicit* de l'*Epitome rerum germanicarum* de Wimpheling, qui parut chez Prüss le 11 mars 1505, le correcteur Mathias Schürer priait, s'il restait des fautes d'impression, qu'on voulut bien les pardonner, pour le motif que *coacti sumus ob imminentes mundinas francfordenses intra brevissimum tempus id operis formis excudere*.

On ne peut savoir à quel chiffre arrivaient les éditions de nos premiers livres. Mentel fut un jour sollicité de publier un écrit de saint Augustin, afin qu'il fût répandu à profusion *ad magnam numerositatem*; je suppose qu'en l'année 1465 cette *magna numerositas* n'aura guère dépassé le chiffre de

¹ Il parut en 1477, en deux éditions, dont l'une in-4°, l'autre in-folio, un poème allemand sur la guerre de Bourgogne, toutes deux avec l'indication : *gedruckt zu Strassburg anno domini*, etc., M.CCCCLXXVII. Les types de l'in-quarto sont absolument les mêmes que ceux de l'ouvrage de Jean de Dambach : *De consolatione theologia*, et de plusieurs autres livres imprimés d'après HAIN : *Typis Reiserianis*, n^{os} 15286, 16367, 12580, etc.

² V. les notices sur RUSCH et GRAN.

³ *Calamis stanneis* par ex. Schürer 1509 et s., Grüninger 1509, Beck 1514, Prüss 1515. *Notis æreis*, les *Musicae institutiones* de O. Nachtigall, Knoblauch 1515, in-4°.

⁴ V. la notice sur Mentel.

quelques centaines d'exemplaires. Plus tard les éditions furent plus considérables; un *Heiligenleben*, les *Bucolica* de Baptiste de Mantoue 1503, la *grammaire latine* de Cochlaeus et les *Collectanea adagiorum* d'Erasmus 1512, atteignirent le chiffre de mille exemplaires. En 1515, Gran fait tirer à 1500 exemplaires un gros volume in-folio de sermons latins. Plusieurs exemplaires de luxe étaient imprimés sur velin; on en voit encore dans certaines bibliothèques; les chartreux d'ici possèdent également un missel et une bible en deux volumes sur velin; ils avaient pendant quelque temps dans leur couvent une presse avec laquelle ils imprimèrent un Psautier, dont un exemplaire destiné à leur bibliothèque était *in membranis*.¹

La révision des feuilles d'épreuve en langue latine était faite par des clercs et, depuis la fin du x^v siècle, par de jeunes humanistes qui, pour recommander les livres, y joignaient des préfaces ou des vers élogieux; ils en rédigèrent aussi les notes finales, dans lesquelles ils ne manquaient pas de se vanter comme *castigatores*. Aussi, d'après leur initiative, les imprimeurs ne se contentèrent plus du nom de *pressores librorum*, ils se donnèrent le nom grec de *chalcographi*; chez Schott et Grüninger on traduisait *imprimere* par *chalcographare*.²

Grüninger, qui s'était donné, comme antérieurement Mentel, le titre d'*impressoriarum artis magister* (maître dans l'art d'imprimer), s'intitula en 1504 *chalcographiarum artifex* (artiste chalcographe). Son imprimerie et celles de Knoblouch et de Schürer devinrent des *officinæ litterariæ*, celle de Schott un

¹ V. *Zur Geschichte der ältesten Bibliotheken und der ersten Buchdrucker* de CH. SCHMITT, Strasbourg 1882, le catalogue de la bibliothèque des Chartreux, nos 1-2-94-117.

² *Chalcographus*, Joh. Schott 1502 et ensuite Hupfuff 1503, Knoblouch 1506, Prüss 1509, Flach 1511. *Chalcographia*, Knoblouch 1504, Grüninger 1506, etc.

prelum litteratorium (presse littéraire).¹ Je fais encore observer que, dans plusieurs impressions, Strasbourg était désigné comme ville helvétique. Wimpheling, se basant sur une fausse assertion d'Enée Silvius, croyait, dans sa haine contre les Suisses, que, sous le nom d'Helvétie, il fallait comprendre l'Alsace; il tenait à ce que les imprimeurs datassent leurs livres de l'*inclyta urbs Helvetiorum Argentina*.² Déjà dans un poème adressé à Rusch, l'humaniste westphalien Rudolph de Langen parle de la *illustris Helvetiorum urbs Argentina*.³ Le premier ouvrage paru ici sous cette fausse indication est la *Summa Antonii*, imprimée par Gruninger en 1490. Elle se voit encore souvent plus tard. Une autre singulière manie de nos humanistes, qui étaient flattés de se faire passer pour archéologues, consistait à employer, au lieu de *Argentoratum*, le terme impropre d'*argentoracum* ou de remplacer le mot Strasbourg par ceux : *apud Tribonos*.⁴

¹ Au lieu d'imprimeur on trouve aussi *librarius*, au lieu d'imprimerie *officina libraria*, Joh. Schott 1509, 1513, Schärer 1510. *Librarius* ne veut point dire marchand de livres comme le suppose l'auteur du traité *Abhandlung zur Geschichte*, etc., p. 19. *Buchhändler* était alors toujours traduit par *bibliopola*. Les différences que le même auteur établit entre les expressions *impressum apud*, *impressum per*, *impressum in officina*, sont imaginaires; ces formules ont absolument le même sens.

² V. l'*Histoire littéraire de l'Alsace* de CH. SCHMITT. Paris 1879, t. I, p. 72.

³ Voir la notice sur Rusch.

⁴ *In urbe argentoraco, in veteri Argentoraco, apud Argentoracos* se voit très souvent. A la fin du *Vocabularius prædicantium* (vers 1501) in-4°, se trouve ce distique :

*Sunc nuper librum Knoblauchus rite premebat,
Cuius apud Tribonos calchographia viget.*

L'opuscule de MICH. COCCINII *de imperii a Græcis ad Germanos translatione*, 1506, in-4°, en contient un semblable :

*Pressit apud Tribonos solito limatius ille
Inclyta Grunigeri calchographia vale.*

Pour ce qui concerne l'exécution artistique des impressions, elle était très variée. Après Mentel, Eggestein, Rusch, dont les produits excitent encore notre admiration, on devint pour ainsi dire plus parcimonieux ; afin de pouvoir vendre meilleur marché, on réduisit les in-folio à des dimensions plus petites, on employa du papier moins fort, souvent même très mauvais, et quelquefois aussi des types assez grossiers. Les principaux d'entre nos maîtres conservaient cependant pour leur art assez d'estime pour ne livrer le plus souvent que des volumes remarquables. La valeur de ces derniers est augmentée par la richesse des ornements, la beauté des initiales et des bordures des titres, les gravures sur bois intercalées dans le texte. Il est vrai que les illustrations, qui plaisaient autrefois tout autant que maintenant, trahissaient encore dans l'origine une grande maladresse ; tantôt ce sont des copies plus ou moins informes d'images tirées de livres parus ailleurs, tantôt on y reconnaît des dessins originaux tout aussi imparfaits que ces copies. Il y eut seulement progrès à partir de Martin Schön ; grâce à son influence, il se fonda une école de dessinateurs et de graveurs, que l'on peut, à cause de leur cachet particulier facile à distinguer, qualifier d'école alsacienne. Plusieurs des artistes les plus distingués d'alors, entre autres Urs Graf de Bâle, Jean Wachtelin de Strasbourg, Jean Baldung Grien de Gemünd, Jean Schaeufflin de Nördlingen, ont fourni des gravures pour des livres imprimés dans notre province. A ces noms il convient d'ajouter celui d'un peintre peu connu, mais plein de talent, Jean Schrotbank de Westhoffen. On trouve aussi dans quelques volumes des gravures xylographiées d'après des dessins d'Albert Dürer. Enfin, la répétition des mêmes initiales et frontispices chez différents imprimeurs prouve que ces produits sortaient achevés d'ateliers xylographiques travaillant pour la vente.

Jusqu'au commencement du xvi^e siècle, la typographie strasbourgeoise était, sous le rapport de la liberté de repro-

duction, une industrie complètement indépendante. Dans les premiers temps on ne publiait que de vieux ouvrages d'après des manuscrits; comme des copies des mêmes documents existaient dans diverses bibliothèques d'églises ou de couvents, personne ne se trouvait lésé dans ses droits quand, dans des villes différentes, paraissait le même livre d'après des manuscrits différents. Plus tard seulement, lorsque des écrits plus populaires furent livrés à la presse et que le goût du public pour la lecture eut donné à la vente des livres un plus grand développement, il arriva que, pour n'être pas forcé à faire venir de loin des ouvrages sur le débit desquels on pouvait compter, on se mit à les contrefaire, sans calculer le dommage qui en résultait pour les premiers éditeurs. D'après la manière d'alors d'envisager le droit, cela ne constituait pas un délit; il n'existait pas encore de lois pour protéger la propriété littéraire ou industrielle. Grüninger fut un des contrefacteurs les plus actifs; à peine les *Varia carmina* et le *Narrenschiff* de Brant avaient-ils été publiés à Bâle, que Grüninger les réimprima à Strasbourg; ainsi fit-il pour la *Margarita philosophica*. On reproduisait naturellement aussi à l'étranger les livres de Strasbourg. Pour empêcher cet abus, les imprimeurs d'éditions originales s'adressèrent à l'autorité supérieure; celle-ci, contre le dépôt d'une certaine somme, accorda des privilèges pour un temps plus ou moins long, en menaçant d'amendes les contrefacteurs. Dès 1514 paraît à Strasbourg un ami de nos humanistes, Jacob Œsler, docteur en l'un et l'autre droit, avocat à la cour épiscopale, comme intendant général des imprimeries du Saint-Empire *per imperium romanum artis impressoriæ censor et superattendens generalis*. En cette qualité il vendait aux éditeurs des privilèges contre la contrefaçon. C'était là sa seule occupation, car rien ne prouve qu'il ait, comme censeur, exercé une surveillance sur tous les livres à imprimer. On peut seulement conclure de son titre pompeux que les droits accordés aux

Strasbourgeois devaient être respectés dans tout l'empire. L'amende, qui se montait ordinairement à dix marks d'or pour les contrefacteurs, était partagée de moitié entre Oesler et le fisc impérial.¹

¹ J.-P. de Ludewig dit dans ses *Gelehrte Anzeigen*, Halle et Leipzig (1745, L. 3, p. 79), que dans des livres imprimés à Strasbourg en 1496, il avait vu un privilège accordé à la date du 14 des Kalendes de février 1498. Je ne demande pas combien il serait curieux de trouver dans un ouvrage imprimé en 1496 un privilège de 1498: l'une des deux années pourrait bien être chez Ludewig une faute d'impression; quant à moi, je n'ai découvert aucun privilège dans aucune impression strasbourgeoise de la fin du xv^e et des premières années du xvi^e siècle; en effet, si ces privilèges avaient été en usage à cette époque, Jean Schott s'en serait fait accorder un pour sa *Margarita philosophica*, au lieu de se voir contraint de recommander ses éditions comme les véritables pour les protéger d'être contrefaites par Grüninger. Un livre de lui: *Lectura aurea domini abbatis antiqui super V libros Decretalium*, in-folio, est l'un des premiers portant sur le titre ces mots: *cum privilegio imperiali*. Le 1^{er} janvier 1512, à Linz, Maximilien, en considération du dommage que la rapacité des contrefacteurs causait aux savants et aux éditeurs, accorda à son historiographe Jean Stabius *vel suis commissariis* contre tous les *impressores librorum picturarum et figurarum* qui voulaient faire une reproduction, le droit d'intervenir, afin que, *jussu nostro vel etiam sua voluntate impressoribus sub suo titulo et nomine vel alias demandaret*. (*Amenit.*, Fribourg, p. 533). Oesler fut-il peut-être un des représentants délégués par Stabius? On le voit pour la première fois à Strasbourg en 1506, mais seulement comme avocat au tribunal ecclésiastique (*causidicus consistorialis*); en 1513 il s'occupait avec Uebelin d'une édition de Ptolémée imprimée par Jean Schott; dans la préface, lui et son ami sont désignés comme *curiarum ecclesiasticarum argentinsium causarum patroni*; sur le titre on lit seulement: *cum gratia et privilegio imperiali per quatuor annos*. Le premier privilège dont j'ai eu connaissance comme ayant été délivré par Oesler à un imprimeur strasbourgeois est celui donné à Grüninger pour la première édition des *Sermones de arbore humana* de Geiler; il porte la date du *14 Kal feb. anno Christi 1514*; le livre parut le 24 mars suivant. Il est dès lors étonnant qu'un savant tel que Ludewig ait pu reporter ce privilège de l'année 1514 à l'année 1498; celui qu'il communique est mot pour mot le même que celui que je viens de citer. Un autre portant la signature

C'est un fait caractéristique que Grüninger, le contrefacteur sans scrupule, ait, l'un des premiers, sollicité un semblable privilège.

La majeure partie de nos plus anciennes impressions appartiennent au domaine de la théologie ou du droit, principalement du droit canonique; les classiques latins, les chroniques, les livres scolaires constituent de rares exceptions; encore plus rares sont les ouvrages en langue allemande; sauf la bible de Mentel, on peut à peine citer une quarantaine d'impressions allemandes, dont plusieurs ne sont que des éditions réitérées du même texte. Vers la fin du xv^e siècle, et surtout au commencement du xvi^e, la reprise des études humanistes opère un changement notable. Gran de Haguenau reste dans l'ornière scholastique, tandis qu'à Strasbourg les

d'Esler se trouve sur le titre des *Tractatus Nicolai Dincelspühel*, Jean Schott 1516, in-folio; un autre, en allemand, sur le verso du titre des *Evangelia mit Usslegung* de Geiler, Grüninger 1516, in-folio. Cependant Esler, malgré son titre, n'était, pas plus que Stabius, dispensateur unique des privilèges, qui étaient et demeuraient un droit impérial. Le 6 mai 1514, Maximilien en accorda un à notre Matthias Schürer pour l'impression de la Chronique d'Otton de Freisingen, les *Noctes atticae* d'Anlu Gelle, les écrits de Rodolphe Agricola et d'autres livres utiles aux études, *licet apud exteros impressi fuerint*. (Dans l'édition de la Chronique d'Otton par Schürer, 1515, in-folio.) En 1520 Stabius manifeste la prétention, basée sur son privilège de 1512, d'être autorisé à en concéder aussi à d'autres. Se fondant sur la *censura sibi a quondam divo Maximiliano concessa*, il en concéda un pour sept ans à Lazare Schürer, imprimeur à Schlestadt, pour l'explication par Jacques Spiegel de l'un des hymnes de Prudence. En 1520 Esler semble n'avoir plus vécu; l'édition de Ptolémée, nouvellement publiée en cette année, n'est plus soignée que par Uebelin. Pour les rapports d'Esler avec les humanistes strasbourgeois, v. *l'Histoire littéraire de l'Alsace*, L. 2, pp. 109-113-130. Il me reste à faire observer que les impressions munies d'un privilège *in extenso* se rencontrent rarement chez nous. On ne trouve ordinairement que la mention *cum privilegio*, avec ou sans l'indication d'une durée du privilège.

traités destinés à améliorer l'enseignement, les publications d'auteurs anciens, les écrits d'historiens et de poètes modernes, prennent à partir de ce moment la prépondérance. Le grec ne paraît dans nos imprimeries que depuis 1511; dans des ouvrages publiés antérieurement on laissait des lacunes en place des mots grecs qui se présentaient par hasard dans le texte, ou bien on gravait ces mots assez mal sur bois.¹

A côté de la littérature humaniste fleurissait toujours davantage la littérature populaire; l'on vit paraître en langue allemande une quantité de livres instructifs, historiques, poétiques, juridiques ou amusants. Outre de magnifiques volumes in-folio ou in-4°, on imprimait des brochures et des feuilles volantes sur les sujets les plus divers. Au nombre de ces publications se trouvaient assez souvent des satires diffamatoires. Il paraît que depuis longtemps déjà les imprimeurs strasbourgeois étaient soupçonnés de se livrer à ces agissements. En 1488, Frédéric III écrivait au conseil de la ville qu'il avait appris qu'on imprimait à Strasbourg un écrit sur la guerre de Hongrie, dans lequel l'empereur était traité d'une manière outrageante; il exigeait en conséquence l'anéantissement de cette édition. On ne sait rien d'un traité de ce genre; s'il a été réellement imprimé chez nous, il a dû être anéanti par ordre du conseil. Ni alors ni plus tard il n'a existé aucune censure dans le sens moderne du mot; le Conseil n'intervenait que dans le cas où une personne se croyait offensée dans une publication récemment parue. Il en remettait alors les épreuves tantôt à l'*ammeister* ou à quelques conseillers, tantôt à Sébastien Brant, depuis 1500 secrétaire et syndic du magistrat. Le premier livre interdit fut, en 1502, la *Germania nova* de Murner, qui avait suscité la rancune de

¹ Pour les lacunes en place des mots grecs, v. par exemple *Petri. Schotti Lucubratiuncula*, MARTIN SCHOTT 1498. — Mots grecs gravés sur bois, par exemple dans *Coccinii opusculum de imperii translatione*, GRÜNINGER 1506.

Wimpheling et sur laquelle on avait fait un faux rapport à l'empereur Maximilien.¹ Le 24 février 1504, le Conseil fit notifier par l'*ammeister* Pierre Arg à neuf imprimeurs qu'ils ne devaient rien faire paraître contre le pape, contre l'empereur, contre le roi de Rome, contre les autres princes, contre les villes impériales, ni « publier des chansons obscènes ou libidineuses sans la volonté et l'autorisation du conseil. »²

Ce dernier d'ailleurs se tint à l'ancienne coutume de n'intervenir qu'après y avoir été sollicité; il n'interdit ainsi en 1514 l'impression de la *Geuchmatt* de Murner qu'à la suite d'une plainte des Frères mineurs, qui croyaient y voir une attaque contre leur manière de vivre. Le manuscrit toutefois fut rendu à Murner.³

Pour se dérober à cette interdiction, les imprimeurs tantôt s'abstenaient de signer des traités compromettants, tantôt se cachaient sous des noms d'emprunt.⁴

Cette manière d'agir causait au conseil des embarras fréquents; dans le cas où un écrit anonyme lui était signalé comme offensant, il faisait assigner tous les imprimeurs, et leur enjoignait, sous la foi du serment, de nommer le coupable. En 1515 on déposa des plaintes à propos de *chansons outrageantes* sur les confédérés, en 1516 à propos d'une *chanson wurtembergeoise* sur les impériaux; le conseil renouvela les défenses précédentes, en ajoutant qu'on ne devait plus rien publier de semblable avant que l'*ammeister* ou le

¹ *Histoire littéraire de l'Alsace*, L. 1, p. 45.

² Georges Husner, Jean Grüninger, Jean Prüss, Math. Hupfuff, Jean Wehinger, Jean Knoblauch, Barthol. Kistler, Thomas Swop, Jean Schott. *BRANTS Annalen*, Ms., autrefois à la bibliothèque municipale.

³ *Histoire littéraire de l'Alsace*, L. 2, p. 231.

⁴ La petite collection de lettres et de vers en faveur de Wimpheling contre Murner qui parut en 1502 : *In hoc libello hec continentur, Versiculi Theodorici Gresmundi*, 6 Bl. in-4°, porte à la fin : *Johannes Strosack feliciter impressit*. Strosack est le nom d'emprunt de Prüss ou de Grüninger.

docteur (Brant) ne l'eussent examiné et autorisé¹; ce qui était évidemment une formalité difficile à exécuter, l'*ammeister* et le secrétaire n'ayant guère assez de loisir pour vérifier même de petits écrits avant qu'ils fussent livrés à l'impression. Quand, en 1520, eut commencé la polémique religieuse, le conseil prit un nouvel arrêté de défense, non pour empêcher de discuter les questions de religion, mais pour mettre un frein aux offenses grossières. Il ne sévissait jamais contre les auteurs, il s'en prenait aux imprimeurs et aux libraires; ceux-ci étaient punis d'une manière assez sommaire par la confiscation et la destruction des exemplaires non encore vendus.

Malgré cette censure, qui, du reste, ne frappait que des pamphlets ou des chansons obscènes, la typographie alsacienne jouissait d'une large réputation à cause de l'excellence de ses productions. Dans les foires, où nos imprimeurs exposaient leurs produits les plus nouveaux et souvent encore inachevés, non seulement on leur en faisait des commandes, mais encore on les chargeait maintes fois d'imprimer des ouvrages aux frais d'éditeurs étrangers. Des commissions leur venaient de Bâle, de Spire, de Cologne, de Nuremberg, d'Augsbourg, de Leipzig, de Hambourg, de Breslau, de Vienne, et même une fois de Pesth et plus tard de Milan. Quelques-uns d'entre eux possédaient à Strasbourg des librairies, soit au rez-de-chaussée de leurs maisons, soit dans des boutiques aux abords de la cathédrale ou de l'hôtel de ville; d'autres abandonnaient la vente des livres à des marchands qui n'étaient pas en même temps imprimeurs, tels que Paul Gœtz et Jean Bischoffsheim.

¹ BRANTS *Annalen*.

CH. SCHMIDT et L. ROESCH, trad.

(La suite prochainement.)

Nouvelle Série. — 12^{me} année.

20

LES
EX-LIBRIS DANS LES TROIS ÉVÊCHÉS
METZ — TOUL — VERDUN

1552 — 1790

Suite ¹

IV
BIBLIOPHILES ET COLLECTIONNEURS DU PAYS MESSIN

Prévôtés royales de Sarrebourg et de Phalsbourg



SARREROURG

Les Sarrebourgeois, dans le cours du xv^e siècle, avaient secoué le joug de leur seigneur féodal, l'évêque de Metz, et se donnèrent aux ducs de Lorraine, qu'ils servirent fidèlement. Deux siècles plus tard, un geste de Mazarin mourant les réunit de nouveau au pays messin, mais sous la souveraineté

¹ Voir les livraisons du dernier trimestre 1881, des premier, second, troisième et quatrième trimestres 1882, des premier et second trimestre 1883.

directe du roi. Jusqu'à ces derniers temps, la ville avait conservé sa vieille enceinte du moyen âge, flanquée de nombreuses tours. Ce vestige du passé a presque entièrement disparu.

Le monument le plus intéressant de Sarrebourg est l'ancienne église des Cordeliers, qui date de la fin du XIII^e siècle et qui sert, comme le couvent, de caserne. L'église paroissiale a hérité de ses trois beaux autels en stuc, avec les statues de la Vierge et de saint Antoine de Padoue. Les religieux tenaient une école de latinité florissante, et pour distraire un peu leurs élèves, ils leur faisaient représenter quelques drames religieux.

En 1682, le magistrat, pour témoigner son contentement de la manière dont avait été jouée l'arrivée des Trois-Rois à Jérusalem, donna, sur leur demande, aux élèves chargés des rôles de Gaspard, Melchior et Balthazar, une mesure de vin pour boire au couvent. Ce fut une dépense pour la ville de 17 livres 6 gros.

On rapporte que les Cordeliers continuaient les saines traditions de l'ordre pendant le saint temps de Carême; les bourgeois de la ville étaient alors admis chez eux pour se régaler d'escargots, qui étaient arrosés d'un vin clair et d'Alsace. Il n'y eut jamais de procès entre eux et les frères, et lorsque le service divin fut suspendu à la paroisse, ce fut dans leur église qu'il fut célébré. Dans une nef collatérale, vis-à-vis l'autel Saint-Sébastien, on voyait le tombeau de Ferdinand de Lubac de Caneau¹, commandant pour le roi à Sarrebourg, chevalier de Saint-Louis, correspondant de l'Académie des sciences de Paris et de la Société royale de Nancy (1757), capitaine au régiment de Picardie, mort à 47 ans, le 31 janvier 1760. Il fut mis en terre par le curé² Crestin, licencié en

¹ Il envoya à Nancy plusieurs notes sur l'histoire naturelle en Lorraine et principalement sur la géologie des environs de Sarrebourg. (Note fournie par M. le bibliothécaire Panigot).

² Le curé Georgel, ancien supérieur du collège Saint-Claude de

théologie, prédicateur du roi, vicaire général de Condom, etc.

Le 22 juin 1790, le gardien Melchior Sarrazin reçut les commissaires; la bibliothèque se composait de 124 in-folio, 120 in-4° et 280 in-8°, livres de piété, de théologie, etc., marqués ainsi :

Fratrum minorum conventual. S. P. Francisci Sarburgensium.

Les livres des Capucins, dont la maison est changée en prison et en gendarmerie et l'église en habitation privée¹, portaient :

Inscript au Catalogue des capucins de Saarbourg 1704.

*Conventus Saarburgensis Capucinatorum Catalogo inscriptus, 1733.*²

Les manuscrits et les archives des couvents ont été dispersés lors de la Révolution. Un relieur de Colmar eut un vieil obituaire du chapitre et Mone a retrouvé à la bibliothèque de Würzburg une petite chronique des Cordeliers.

La ville de Sarrebourg a donné naissance à un sculpteur de mérite, Labroise, auquel on doit la belle chaire à prêcher de l'église paroissiale.³

Un maire de Sarrebourg, le médecin Lottinger, fut en correspondance avec Buffon, qui le cite souvent. Un autre érudit de la même époque était l'homme de loi J.-B. Jordy, dont la bibliothèque a été dispersée à Nancy il y a quelques années. Elle avait été principalement formée par celle du procureur du roi à Lixheim, Thouvenin, dont Collin grava l'*ex-libris*.

Toul, dernier curé avant la Révolution, fit imprimer son oraison funèbre de Mgr Drouas. M. Georgel fut un instant maire de la ville, et il reprit sa cure après le Concordat. Bossuet fut, pendant quelques années, archidiacre de Sarrebourg.

¹ Le couvent devint en 1792 un magasin militaire.

² Bibliothèque de M. l'abbé Kuhn, curé de Gueblange, qui a bien voulu me donner de bien utiles renseignements.

³ Cette chaire a été dessinée récemment par M. Auguin, directeur du *Journal de la Meurthe et des Vosges*, pour figurer dans un ouvrage historique sur la Lorraine.

Les ventes révolutionnaires furent à l'ordre du jour à Sarrebourg et dans le district. On les attribue principalement au conventionnel Le Vasseur, qui se montra impitoyable envers ses compatriotes. Custine et Houchard allèrent à l'échafaud sur ses dénonciations réitérées. Le 15 pluviôse an II on saisit le mobilier de ce dernier pour payer les frais de son procès. L'extrait porte 70 fr. pour la bibliothèque, 35 fr. pour les pipes. La veuve Houchard, une Sarrebourgeoise, fut réduite à la misère avec ses deux enfants, une jeune fille et un petit garçon.

« Dans le district de Sarrebourg, dit Grégoire, « les cabinets de Custine et de Viomenil avaient de bons tableaux et d'autres objets rares; le tout a été vendu au plus bas prix! » Mais n'était-ce pas populariser l'art?



Le général Custine (nouveau style) expia par une mort cruelle ses trop rapides succès sur le Rhin et la prise de Mayence. Il était un des plus riches propriétaires de la Lorraine et des Trois-Evêchés; mais aussi il était endetté à l'impossible. En 1770 il acheta de M. de Beyerlé, directeur de

la Monnaie de Strasbourg¹ et aussi à court d'argent que lui, la terre et seigneurie de Niederwiller avec la célèbre faïencerie. Le comte de Custine résida souvent sur les bords de la Bièvre, et la femme de son fils eut à Niederwiller son unique enfant, le marquis de Custine, le russophobe, qui a laissé un émouvant récit du dévouement des ouvriers envers sa mère pendant la Terreur. Jusqu'à sa mort le marquis conserva une forêt près du lieu de sa naissance. C'était le seul reste des vastes domaines de Sarreck et de Guermange. Le contrat de vente conservé aux archives départementales à Strasbourg montre, chambre par chambre, ce qu'était un château au moment de la Révolution, et l'acte du 11 Brumaire an II apprend comme on peut, en peu d'heures, disperser les richesses d'une demeure seigneuriale : deux tableaux pour 40 fr. ; deux pastels à cadres dorés (œuvre de la jeune comtesse née de Sabran), 35 fr. ; une pendule à carillon 47 fr. ; deux chandeliers à girandoles, etc.

Les livres furent vendus presque au poids. Il devait y en avoir de bien précieux, car les élèves sculpteurs travaillaient, à l'usine, d'après les recueils si estimés des comtes de Caylus et d'Hamilton et des musées Capitolin et de Vérone. Il est sûr aussi que ces jeunes gens modelaient d'après nature.

La faïencerie actuelle a pour marque les armes simples de Lorraine. Ses anciennes marques sont assez connues.

Le château d'Imling, bâti sur une colline qui domine au loin la vallée de la Sarre et dont on a une vue splendide depuis Lichtemberg jusqu'à Raon-l'Étape, était habité peu

¹ Sur un « Stemer » ayant appartenu à ce fonctionnaire : *Beyerlé Seig^r de Niederwiller, 1757*, M. de Beyerlé avait acquis la faïencerie de Niederwiller en 1742. Elle lui revint avec la seigneurie et le château, brûlé en 1754 et reconstruit peu après à plus de 200,000 livres. (Mémoire de Rivage). On dit qu'étant directeur de la Monnaie à Strasbourg, il fit frapper des louis d'or où le roi était représenté avec des cornes. Est-ce à l'instigation du cardinal de Rohan?

d'années avant la Révolution par le lieutenant général Charles-Antoine du Houx de Vioménil. En 1791, pendant son absence, la municipalité d'Imling vint demander à M^{me} de Vioménil les quatre petits canons qui ornaient la cour du château et qui étaient un don royal de satisfaction pour la belle conduite du vieux guerrier en Bobême. Les municipes imlingeois ne sachant que faire de ces nobles trophées, les offrirent à leurs patriotes voisins de Sarrebourg, et on plaça la minuscule batterie devant le corps de garde de la grande place. Le général, dès son retour de Paris, s'empressa de ratifier « en bon voisin » le don un peu forcé de sa femme. Les canons ne servirent plus à Sarrebourg que pour les cérémonies publiques et religieuses.¹ En 1848, on songea un moment à les mettre sur les remparts pour contenir les paysans alsaciens du comté de Dabo, qui, comme en 1525, se levèrent en masse pour détruire les archives forestières et judiciaires, croyant par là mettre fin aux plus injustes vexations.

M. de Vioménil résida peu de temps à Imling, car il partit en 1792 pour se mettre à la disposition du roi. Il perdit la vie, lors de la fatale journée du 10 août, massacré par les bandes de Lazowski et autres brigands. Le 2 ventôse an II on vendit les meubles du château d'Imling. Le mobilier, les portraits de famille, les tableaux, les livres, les archives (il y avait des lettres de Stanislas), la chapelle allèrent orner les modestes maisons des bourgeois du voisinage.

Depuis quelques mois M. de Vioménil fils avait quitté la France. Il avait laissé une malle chez une personne de confiance; celle-ci eut peur et livra le dépôt, qui fut mis en vente par ordre du district; il y avait 17 monnaies anciennes, une grammaire française, 4 volumes de Fénelon, quelques cordons

¹ Aujourd'hui les canons du château d'Imling gardent piteusement, au Musée lorrain, le pastiche menteur de la Bastille, œuvre intéressée de ce « roubillard » de Palloy. Comment se trouvent-ils là?

de franc-maçon et autres objets. Un officier de volontaires qui se rendait à l'armée du Rhin acheta le bel uniforme bleu du vicomte (1^{er} pluviôse an II).

Le château fut rasé, et il ne reste plus de cette belle demeure seigneuriale que les arbres de la grande avenue, qui signalent au loin l'emplacement de l'habitation et le *castrum* sur lequel elle fut bâtie.

Antoine-Joseph, comte de Lützelbourg, ancien colonel de cavalerie au service de France, descendant des seigneurs de Sarreck, avait vendu le domaine d'Imling au prédécesseur de M. de Vioménil. Il était le dernier de la branche de sa famille fixée en France et il avait épousé la fille du célèbre préteur de Klinglin.¹ Leur demeure habituelle était dans la capitale de l'Alsace. Cependant ce fut dans la chapelle du château d'Imling qu'eut lieu, le 17 septembre 1766, le mariage de leur fille aînée avec Jacob de Klinglin, frère de la comtesse. Ce dernier est assez connu en Alsace; il commandait à Strasbourg, lors du pillage de l'hôtel de ville en 1789, et il présida la fête de la Fédération l'année suivante. Compromis dans l'affaire de Varennes, il prit la fuite avec son chef, M. de Bouillé, et il prit du service dans l'armée autrichienne. Il était major général et chargé du service des émissaires, qui correspondaient en Alsace avec les partisans de Louis XVIII. Il fut cependant chargé de signifier au prétendant d'avoir à quitter l'armée condéenne dans les vingt-quatre heures. La prise des fourgons de M. de Klinglin fut cause que le complot royaliste fut découvert.

Les biens du Saargau appartenant à M^{me} de Klinglin ne furent pas vendus et son fils en hérita. Celui-ci dirigea longtemps l'usine de Valérysthal. On rencontre encore souvent

¹ Le comte de Lützelbourg fut, avec sa femme, adepte du Mesmérisme et de Cagliostro. La baronne d'Oberkirch en parle dans ses mémoires. Sur ses livres, en lettres dorées : LÜTZELBOURG D'IMLING.

dans l'arrondissement des livres de sa bibliothèque, qui ont le fer de reliure de son aïeul.



La terre de Réding, ancienne dépendance de la baronnie de Sarreck, comme Niederwiller, appartenait au gendre de M. de Beyerlé, le comte de Saintignon, grand bailli d'épée à Fénétrange, un des quatre pairs de l'évêché de Verdun. • *Ce livre appartient à Monsieur de Saintignon, seigneur de Nitting, Eich et Rieding* • lit-on sur le titre des volumes de sa bibliothèque qui ont échappé à l'épicier.

M. Houpert, ancien conservateur des hypothèques à Sarrebourg, a donné au Musée lorrain les portraits de M. de Saintignon, général des chanoines réguliers, et du chevalier do

Saintignon¹, mort, ainsi que le comte, dans un état voisin de l'indigence.

PHALSBURG

Cette ville fut bâtie à la fin du xvi^e siècle par le comte de Veldentz Georges-Jean, un putné de la maison palatine, ruiné par ses entreprises industrielles : forges dans le ban de La Roche, salines près de Diemeringen, canal de la Zorn à la Sarre (idée première du canal de la Marne au Rhin). Il ne put continuer la fondation de sa nouvelle ville; il dut la vendre au duc de Lorraine Charles III, qui refusa, plus tard, toutes les offres de la famille consternée. Mais la France s'en empara peu après le commencement de la guerre de Trente ans et plus tard Vauban la fortifia. Les bourgeois de Phalsbourg, qui étaient de la province d'Alsace et du diocèse de Strasbourg, furent alors de la province des Trois-Evêchés. Ils étaient toujours en rivalité avec les Sarrebourgeois; aussi, lorsqu'ils apprirent, à la Révolution, que la ville de Sarrebourg était le chef-lieu du district, ils demandèrent, le 23 octobre 1791, à faire partie du district de Saverne en Alsace. Bien des fois ils écrivirent pour être incorporés dans le département du Bas-Rhin, mais inutilement.

Le couvent des Capucins, fondation de la belle Henriette de Lorraine-Vaudémont, princesse de Phalsbourg et de Lixheim, n'a pas été démoli. Il sert encore maintenant d'établissement pour l'instruction publique, et rien n'est plus sain que sa situation à 340 mètres au-dessus de la mer. Marques des livres des Capucins :

A l'usage des frères capucins de Phalsbourg Q, 70.

Aux capucins de Phalsbourg de la province de Champagne, 1740.

¹ Outre son *ex-libris*, le général de Saintignon écrivait sur ses livres : *Le comte de Saintignon général* (v. p. 27).

Les Capucins avaient dans leur bibliothèque un manuscrit très précieux pour l'histoire de la contrée :

Recherches du frère Paul Bernet, religieux capucin, quêteur de la ville de Phalsbourg, contenant beaucoup de renseignements sur cette ville et les environs : Lützelbourg, Lixheim, Vilsberg, Dagsbourg, Heringen, Steig, Wusslenheim, Saverne, etc. Un vol. in-4°, 412 pages.¹ (xviii^e s.).

L'auteur descendait d'une famille de réfugiés et sa mère fut la dernière personne qui suivit le culte réformé à Phalsbourg.

En 1773, M. O'Kean, médecin de l'hôpital militaire, et M. Dufort, étaient associés de l'Académie de Metz et de la Société des philathènes. Le médecin Poma, dont les cures par l'électricité faites à l'hôpital de Saint-Dié eurent quelque retentissement, était Phalsbourgeois. Poma est l'auteur d'excellentes statistiques médicales sur Bruyères, Boulay, Saint-Dié et Nancy.



Deux enfants de Phalsbourg furent abbés-prévôts de Neuwiller en Alsace : Louis Dupont et Antoine Michel Le Vayeur. On força celui-ci, âgé et infirme, de prendre pour coadjuteur l'abbé d'Eymar, grand-vicaire du cardinal de Rohan. C'est grâce à l'abbé Le Vayeur qu'une bibliothèque choisie fut formée à Neuwiller. Les livres sont armoriés sur les plats des clefs de Saint-Pierre en sautoir et de l'épée de Saint-Paul en pal, blason du monastère. En 1791 on les transporta à Saverne, où ils sont encore à la bibliothèque du collège;

¹ M. le baron Parmentier à Phalsbourg et M. Schœll, ancien maire de Saverne, avaient des copies de ce manuscrit (Catal. Strasbourg, 1882, n° 365).

l'incendie du 14 août 1870 détruisit ceux qui se trouvaient à la bibliothèque de Strasbourg.

Le capitaine Latour-Maubourg, le malheureux défenseur de Mantoue, fut longtemps, à Phalsbourg, chef du génie; il fit faire la fontaine qui amène l'eau. On voyait dans son jardin quelques pierres triboques (diocèse de Strasbourg) trouvées dans les environs.

M. Emile Erckmann, l'heureux inventeur, avec M. Chatrian, des romans dits nationaux, est Phalsbourgeois. Voici la copie de l'étiquette du cabinet de lecture de son père :

ERCKMANN, Marchand et Relieur à Phalsbourg, tient fourniture de bureaux et pour le dessin, papier blanc et à couleurs, cartons, livres, classiques et de rencontre, encre, cire et pains à cacheter, plumes à écrire, pinceaux, cartes géographiques, tient aussi cabinet de lecture en livres français et abonnement, etc.

(Suit la traduction allemande.)

Entre Phalsbourg¹ et Lixheim se trouve le pauvre village de Bourscheid, dont la modeste maison seigneuriale appartenait à un noble Savernois qui mettait son nom en lettres dorées, D'ELVERT, sur le plat de ses livres. Le dernier de la famille fut président du Conseil général du Bas-Rhin pendant la Révolution. Ses ancêtres avaient été ministériels de l'évêque de Strasbourg ou avaient embrassé le métier des armes.

SARRELOUIS

Cette ville, création du grand roi, avait un couvent d'Augustins qui tenaient un fort bon collège, car non seulement plusieurs ecclésiastiques instruits, tels que le père Hayer, récollet, des évêques *in partibus*, le charitable abbé de Ber-

¹ Il existe beaucoup de vues et de plans gravés de Phalsbourg. La plus ancienne vue se trouve sur une plaquette imprimée en 1568 et contenant la charte de fondation de la ville (R. R.).

vanger et beaucoup d'autres en sortirent, mais encore des généraux illustres : Grenier, en 1815 membre du gouvernement; Ney, « appliqué tant que durèrent les classes, selon ses Mémoires; il était d'une turbulence singulière dès qu'elles étaient finies. Il rangeait ses camarades, les disciplinait, les commandait comme s'il eut été dans les camps. »

Selon Baltzer, l'historien de Sarrelouis¹, une grande voiture transporta en 1791 à la mairie les livres et les archives des Augustins.² La bibliothèque fut presque entièrement dispersée; cependant celle de Metz possède deux incunables en provenant :

Conventus Valderfingen.

Ad usum fratrum Augustinorum Walderfingiae anno 1641.

On sait qu'avant leur installation dans la ville de Louis XIV, les Augustins résidaient à Vaudrevange, chef-lieu de l'antique bailliage d'Allemagne au duché de Lorraine.

Le 25 août 1786, il fut vendu à Sarrelouis et à Billing, lors du décès de M^{me} de Lasalle de Billing, des meubles précieux, des lustres en cristal, de la porcelaine de Chantilly, des glaces, des tapisseries, etc.

Le 3 octobre suivant, pour fêter l'arrivée du président de Lasalle et de sa femme, les francs-maçons de la ville et du corps d'officiers leur offrirent une très belle fête, suivie d'un bal.

L'église des Augustins de Sarrelouis fut transformée en école, puis démolie en 1806.

Les Capucins demeuraient à un quart de lieue de la ville, sur le ban de Listorf. Au mois d'avril 1791 ils furent expulsés. Une ambulance fut installée dans les bâtiments rasés peu après, à cause des fortifications.

¹ *Histoire de Sarrelouis*, 1865.

² On rencontre quelques volumes avec cette mention : *A l'usage du père Arsène de Sarrelouis, prêtre capucin, 1767.*

LES CHANOINESSES DE LOUTRE

On ne possède aucun renseignement sur la bibliothèque des dames de l'abbaye noble et chapitre séculier de Fraulautern (Loutre). Les chanoinesses peu nombreuses devaient faire preuves de noblesse. Elles venaient principalement des familles équestres de l'Alsace et du Saarland. Elles avaient au chœur le grand manteau herminé et par-dessus un large ruban noir liséré d'or, porté en écharpe de droite à gauche. Le voisinage de la frontière favorisa le coup hardi qu'exécutèrent dans la nuit du 21 février 1791 les deux seules dames qui se trouvaient dans le monastère. C'étaient l'abbesse, la baronne de Neuenstein, et la baronne de Zu Rhein, cette jeune chanoinesse dont il est question dans les tristes *Mémoires de Lauzun*. Aidées de leurs vassaux dévoués de Schwartzholz (principauté de Nassau), elles partirent, à la barbe des nombreux postes détachés sur la frontière et des municipes affolés. Comme dans les récits bibliques, une longue file de voitures avec les meubles, les effets, les archives, puis les bestiaux¹ suivaient la route de la liberté; les vassaux nassoviens, armés, escortaient, sous la conduite prudente d'un officier du régiment de Nassau. Une seule voiture trop chargée dut être abandonnée à la porte du couvent. La lecture des diverses pièces relatives à cet épisode dramatique fait une heureuse diversion à l'inspection monotone des inventaires des autres maisons religieuses.

En 1818, la commune de Lautern racheta pour 2525 fr. le monastère et l'église, dont les constructions remontent au siècle dernier; ce qui reste de l'ancienne tour carrée est du pur style roman. L'église fut rendue au culte et les lieux claustraux changés en mairie et école. On voit dans l'église quelques tombes d'abbeses dont les blasons et les inscriptions ont été effacés.

¹ Les dames, comme décimatrices du ban, nourrissaient le taureau, qui fut aussi du voyage de Schwartzholz.

Le noble chapitre de Loutre, dont les preuves étaient aussi sévères que celles exigées pour le chapitre de Saint-Louis de Metz, paraît avoir été ignoré des historiens lorrains, malgré qu'il figure dans l'ouvrage si estimé intitulé : *La France chevaleresque et capitrale*.

LES PRÉMONTRÉS DE WADGAZ

Le chemin de fer de Sarrelouis à Metz traverse sur la rive gauche de la Sarre, l'emplacement de l'ancienne abbaye des prémontrés de Wadgaz, remplacé actuellement par une importante verrerie. Les traités conclus avec le prince de Nassau-Saarbruck avaient fait espérer à l'abbé Bordier que son monastère échapperait à la proscription générale. Le Directoire du département de la Moselle soutenait les religieux, parce que leur cause était juste, mais rien ne put être opposé contre les ordres rigoureux venus de Paris. Il y eut quelques victimes de plus.

Le 4 septembre 1792, un énergumène, l'avocat Frantz, arriva à cheval de Sarrelouis avec un détachement de gardes nationaux et de hussards; les moines traversèrent la rivière et, se trouvant à Bousse (terre d'empire), ils protestèrent par écrit. Le couvent fut vendu, l'église démolie, la tour ne le fut qu'en 1811; la chapelle de la valetaille subsiste encore.

Les livres des prémontrés de Wadgaz sont généralement reliés d'une manière très grossière; ils sont marqués :

Pro bibliotheca B. M. V. in Vadegotia, 1742.

Bibliotheca Vadegotiensis.

Hic codex spectat ad Bibliothecam B. M. in Vadegotia..

Quelques incunables sont à Metz, ainsi que le rare *Armorial du Saint-Empire* par MARTIN SCHROTT, Munich, chez Adam Berg, 1581 (marqué *Fr. Fieringer, 1754*). On y voit les blasons des trois évêchés : Metz, Verdun et Tulln, ceux du duché de Lorraine, de la ville de Metz, de l'Alsace, des villes

de la Décapole, de l'université de Strasbourg, de Mulhouse, avec éloges en vers, etc.

Lors de l'exposition rétrospective de Nancy, on remarquait un grand bahut en chêne, à colonnettes torsées avec fronton sculpté, d'un bon style de l'école allemande, que l'on supposait venir de l'abbaye de Wadgaz. Ce beau meuble du siècle dernier a été photographié.

Le père Hugo a donné dans ses Annales une vue cavalière de l'abbaye : *J. G. Veiser del & sculp. Luxemburg 1736* (Le numéro du renvoi à la bibliothèque manque).

BAILLIAGE ROYAL DE LONGWY

Les couvents, les auberges, la poste se trouvaient dans la ville basse. La ville haute, fortifiée par Vauban, était essentiellement militaire. Depuis le mois d'août 1783, l'archevêché de Trèves avait établi à Longwy un vicariat général avec officialité pour les populations française et lorraine du diocèse de Trèves. Le titulaire de ce pseudo-évêché était Mgr. d'Herbain, évêque d'Ascalon. Trois cent cinquante villes, bourgs, villages, censes dépendaient de sa houlette pastorale. Beaucoup de diocèses en France étaient loin d'avoir cette importance (spirituellement parlant). On comptait les chapitres de Longuyon et d'Ivoi-Carignan, l'abbaye noble de Loutre, l'abbaye de Wadgaz, l'abbaye royale de bénédictines de Juvigny (dans le Clermontois)¹, la chartreuse de Rettel, les récollets de Sierck, les augustins et les capucins de Sarrelouis, les abbayes bénédictines de Mettlach et de Tholey (dans le Schambourg) etc. C'était presque tout le nord des départements de la Moselle et de la Meuse.

Jean Mussey, l'auteur d'une histoire des ducs de Lorraine, ouvrage supprimé, on ne sait pourquoi, par le parlement de

¹ On ne doit pas confondre cette petite province avec la Lorraine et les Trois-Évêchés. Clermont, Dun, Varennes, Quincy et Stenai en faisaient partie.

Paris, était curé de Longwy en 1712. Il avait déjà publié en 1702 une généalogie de sa famille, qu'il prétendait être domiciliée à Longwy depuis cinq siècles. Dans cette généalogie il y a beaucoup de détails historiques sur sa ville natale, et l'auteur de la maigre histoire de Longwy aurait bien dû en profiter. Le curé Mussey devait être une tête assez chaude, car le catalogue Emmercy nous le montre en lutte avec les bouchers de sa paroisse « en réparation d'injures », et plus tard on le voit plaider avec le directeur du séminaire de Luxembourg.

Les Récollets étaient aumôniers de l'hôpital militaire; ils n'étaient que quatre en 1790. Deux ans après, le 20 avril, ils sont porte à porte avec les tailleurs et les cordonniers de l'armée du Rhin et avec l'ambulance que le citoyen Boulanger avait été chargé d'établir pour le camp de Tiercelet, qui ne dura que quelque temps. C'est pourquoi on envoya au couvent le linge et la literie des couvents de la ville et de Saint-Jean-Marville. Le 20 mai suivant, le district établit de nouveau les religieux gardiens des bâtiments; ils avaient d'abord demandé, avec raison, que les scellés épargnassent leur cuisine. On ne sait rien de leur bibliothèque. Un manuscrit du XVIII^e siècle, traitant de la Sainte-Trinité, est à Metz; il est marqué :

Ex-libris conv. Longvicensis f. f. minorum recollectorum.

Le monastère est aujourd'hui une habitation privée; il était situé à peu près à égale distance des Carmes et des « religieuses » (la Congrégation). Les églises de ces trois couvents sont détruites.

Le 4 juin 1790, on trouve dans « l'arche des Carmes » dix-huit liasses d'archives (une demande de défricher le terrain près la fontaine des Carmes; des pièces relatives au procès avec la maîtrise d'Etain pour le moulin de la ville, etc.). Le 28 septembre 1792 on vendit les meubles. En 1798 on installa dans les bâtiments une faïencerie dont les produits furent bientôt estimés. Elle produisit quelques objets curieux,

entre autres un buste du premier consul. La marque actuelle est le blason des d'Huart de Nothomb : « d'argent à un houx « de sinople, fruité de gueules, mouvant d'un brasier à cinq « flammes de même »; casque et cimier.

Des maisons particulières remplacent le couvent des chanoinesses de la congrégation Notre-Dame. Les premières religieuses vinrent de Bar-le-Duc en 1628, et leur cloître ayant été démoli, à cause des fortifications, les sœurs se dispersèrent. En 1700, après être restées quelque temps à Molsheim, elles se dirigèrent sur Strasbourg, où le grand-vicaire de Camilly, depuis évêque de Toul, leur procura un établissement dans les dépendances de Sainte-Barbe.

Comme dans les autres villes, les religieuses tenaient pensionnat et école gratuite. En 1790 elles étaient au nombre de dix-neuf, avec huit sœurs converses. Ce fut le 9 juin de cette année qu'elles reçurent les municipes longwicois. Les citoyens L. Michel et L. Baude vinrent vérifier, le 7 décembre 1792, ce qui pouvait manquer à l'inventaire après le siège. La supérieure, M^{me} Dassier et ses compagnes, étaient encore habillées en religieuses. Bien des objets avaient disparu pendant l'occupation : des chasubles, un reliquaire, une croix en argent, etc. Puis, les sœurs, pour vivre, avaient été obligées de mettre en dépôt chez des « prêteurs d'argent » de Luxembourg l'ostensoir, les calices, les burettes en argent, etc. Les deux commissaires retrouvèrent cependant la grille en fer tourné, surmontée d'un crucifix doré, les belles boiseries du chœur, etc. Il ne restait plus que 167 volumes de la bibliothèque. Avant le départ des magistrats, la supérieure demanda qu'on n'expulsât pas les sœurs par « le mauvais temps » et qu'on leur permît de chercher un logement convenable. Enfin elle pria qu'on laissât emporter les couverts d'argent et ce que la loi accordait.

M. Emmery avait dans sa riche bibliothèque la lettre de

faire-part imprimée du décès de sœur Elisabeth Fauconnier, fille du maire royal, décédée le 17 mars 1751.

Le général de division Villatte, comte d'Outremont, est né à Longwy. Le tumulte des camps ne l'empêcha pas de former une belle bibliothèque, reconnaissable à cette vignette : « Un « fleuron au faisceau égalitaire, surmonté du bonnet phrygien » et « deux tourterelles se becquetant au-dessus d'un « chapeau et d'une boulette de berger » se trouvent au-dessus et au-dessous de

L'ADJUDANT GÉNÉRAL
VILLATTE

Il avait été promu adjudant général le 5 février 1799. Sa carrière fut des plus honorables; après avoir commandé à Nancy et à Metz, il se retira après 1830. Il mourut en 1834 à Nancy, n'ayant pas voulu servir la monarchie de juillet.

PRÉVÔTÉ ROYALE DE SIERCK.

La ville de Sierck fut cédée en 1661 par Charles IV, duc de Lorraine. Au moment de la prestation de serment, un membre du magistrat le refusa. Il fut destitué sur-le-champ. La ville est un des sites les plus pittoresques du département. Elle est dominée par un vieux château assez bien conservé, qui eut sa page glorieuse en 1815, car il n'ouvrit pas ses portes à l'ennemi.¹

L'église, ancienne chapelle castrale, est remarquable par la largeur de sa voûte; elle date de la fin du x^v siècle et ses clefs de voûte sont ornées des armoiries du duc de Lorraine

¹ « Du sommet d'une côte nous apercevons Sierck. Paysage charmant, même à travers cette pluie battante. Un grand coude de la Moselle domine la frontière du Luxembourg et de la France. Au bord de la Moselle s'étend une petite promenade plantée de platanes et d'acacias en boule. » (LUD. HALÉVY : *L'Invasion, Paris 1871, Notes d'un officier du 2^e hussards*). Le chemin de fer a été construit sur cette promenade, au grand détriment du pittoresque.

et de Jacob de Sierck, archevêque électeur de Trèves, le fondateur de l'université de cette ville.

Les Récollets habitaient près du château. Leur couvent, bien conservé, a été jusqu'à ces derniers temps un collège ecclésiastique. Déjà en 1783 un collège avait été créé par eux. « Ces étrangers (ils étaient de la province de Cologne) dit l'*Almanach des Trois-Évêchés pour 1790*, « ont senti que « dans un siècle éclairé ils ne pouvaient mieux faire que de « se rendre utiles à la société qui les protège, et se sont « chargés de fournir les sujets dont le nouvel établissement « avait besoin. » Enfin, sur dix-sept religieux (plus cinq frères lais) trois étaient professeurs de rhétorique, de poésie et de grammaire, et un était organiste. « Ils vivent de la charité « des fidèles, dirent-ils aux commissaires; ils n'ont ni rentes, « ni biens-fonds; ils doivent le devoir spirituel à la ville et à « la campagne et enseigner... » La visite du 10 juin 1790 nous indique 600 volumes, presque tous donnés et mal reliés (*Histoire de Lorraine* par CALMET, trois volumes; le *Dictionnaire de Trévoux*, etc). La ville de Metz a un manuscrit du xv^e siècle rapporté d'Italie par un officier et traitant de l'Exposition de la foi qui provient des Récollets de Sierck. Ils l'avaient rendu au petit-fils du donateur, qui, à son tour, l'offrit aux moines de Saint-Clément. Le 14 juillet 1792 on vendit pour 12 francs l'échelle, la boiserie et les tables de la bibliothèque.

Lorsque le délégué Varion vint visiter le couvent le 5 janvier suivant, tout était au pillage; les fenêtres et les portes étaient ouvertes jour et nuit, nul gardien, le bois de la pendule enlevé, celle-ci brisée, etc.

Au moment de la Révolution, la ville de Sierck¹ avait pour

¹ Il y a beaucoup de vues de Sierck; la plus curieuse est celle de la chalcographie du Louvre (xvii^e s.). Grâce à la générosité de M. Migette, la ville de Metz possède un musée unique; c'est une suite de 411 vues ou costumes du département, œuvre de son crayon. Il y a une vue de

maire royal M. de Schonen, qui lui rendit de grands services. Ce fut sur ses instances que l'on commença, en 1782, le pittoresque quai de la Moselle; il décida les Récollets à ouvrir un collège. Comme maire, il était administrateur de l'hospice créé par la pieuse Marguerite de Bavière, épouse du duc de Lorraine, Charles II, et il commandait la milice bourgeoise, forte de quatre compagnies. Il avait deux *ex-libris* pour sa bibliothèque.

Le premier est son blason, avec la fleur de lis de l'écu pour cimier, lambrequins, et dans une banderole au-dessus *Schonen*. (Gravure ovale).

Le second, également de forme ovale, a le blason placé dans l'aigle impériale à deux têtes et la fleur de lis pour cimier; au-dessous : *Bibliothèque de M. de Schonen*.

On connaît le portrait lithographié de M. de Schonen de Sierck, procureur général de la Cour des comptes sous le gouvernement de Juillet. Grandville, Daumier et Traviès se sont chargés, dans la *Caricature* et le *Charivari*, de transmettre ses traits à la postérité, qui l'a parfaitement oublié.

A cette époque, un médecin de Sierck, François Fristo, s'occupait activement de l'histoire de la ville. Le résultat de ses travaux a paru autographié : « Notice topographique et historique sur la ville de Sierck, 1834, in-4°, plan et figures. » M. le comte de Puymaigre, dans sa charmante esquisse sur Sierck, cite l'œuvre du médecin, et feu M. V. Simon a rappelé avec raison son cabinet géologique. Ses livres étaient marqués :

BIBLIOTHÈQUE

DE F. FRISTO

médecin à

SIERCK

imprimé dans un rectangle.

Sierck, le costume de deux jeunes filles du canton. M. Bellevoye, graveur, membre de l'Académie de Metz, a fait œuvre patriotique en dressant, en 1882, le catalogue de l'intéressante collection Migette, qui occupe actuellement le second étage de l'hôtel de ville.

M. l'abbé Ledain, le savant numismate messin qui est originaire de Sierck, cite aussi vers ce temps le petit médaillier de M. Renauld fils.

A peu de distance de la ville se trouve le hameau de Rûstorff, dont la petite église gothique est à visiter. On y remarque deux cierges colossaux en *ex-voto*; c'est une coutume du diocèse de Trèves, dont dépendait la contrée jusqu'au Concordat. Des béguines du tiers ordre de saint François occupaient le monastère. Elles devaient nettoyer l'église, qui communiquait chez elles par une arcade. Du couvent on a une magnifique vue sur la Moselle et sur les riants villages du grand-duché de Luxembourg. En 1790, il y avait vingt-sept sœurs à Rûstorff et trois converses. On catalogua, pour être envoyées à Thionville, les archives contenues dans une armoire à deux volets, un grand chaudron à bière et la literie non nécessaire. Le 27 octobre 1792, nouvelle visite; des soldats brûlant tout pour se chauffer (entre autres deux tonneaux à cidre) sont campés dans le cloître. L'église est abandonnée et les sœurs s'étaient réfugiées dans un coin du bâtiment. Le 5 janvier de l'année suivante, nouvelle inspection; le commissaire s'informe de la conduite des volontaires; les sœurs disent qu'ils ont emporté la batterie de cuisine. Elles profitent de l'occasion pour demander qu'on voulut bien envoyer de nouveaux ustensiles et qu'on leur rendit leur linge.

En 1833, les sœurs de Sainte-Chrétienne de Metz achètent le couvent, l'agrandissent et le transforment en pensionnat et bureau de bienfaisance.

CHARTREUSE DE BETTEL

Ce vaste monastère, formé par une colonie de Saint-Alban, près de Trèves¹, est entièrement démoli, sauf quelques restes insignifiants de cellules et la ferme, sur la porte d'entrée de

¹ La station de chemin de fer s'appelle *La Chartreuse*; elle est vis-à-vis les ruines de l'église du couvent.

laquelle se voit le blason : « une croix de Lorraine entre les lettres C. R. » (*Carth. Rut.*) avec la date de la reconstruction 1725. D'après la gravure qu'a bien voulu me communiquer M. l'abbé Curicque, curé de Haute-Kontz, les bâtiments ressemblaient beaucoup à leur filiale la Chartreuse de Bosserville, près de Nancy, qui est encore debout.

L'église avait un superbe baldaquin en bois, qui est maintenant, avec les orgues, à l'église paroissiale de Thionville; le maître-autel est à Sierck; vingt stalles en bois sculptés avec goût décoraient le pourtour du chœur. Les reliquaires ne manquaient pas. Dom Calmet vit dans l'église un autel portatif en bois creux, couvert de lames d'argent, sur lesquelles étaient en rond de bosse le Christ et les quatre vertus cardinales, et aux côtés les apôtres. Le marbre de la consécration était du jaspe bleu veiné. L'autel contenait les sandales en soie rouge et bleue dont se servait Saint Sixte à l'église. En 1635, les religieux retrouvèrent dans la chapelle Saint-Etienne le corps d'Effia, une soi-disant sœur de Charlemagne, la fondatrice du premier couvent. Puis, il y avait un Saint Sixte coiffé de la tiare à trois couronnes, le pied du buste en lames d'argent, une statue de la Vierge en même métal; une croix avec une portion de la sainte croix, etc. Les religieux excellaient dans la confection de reliquaires encadrés, les reliques disparaissaient sous les rubans de soie, le velours et le bois doré découpé. De curieux échantillons de ces pieux loisirs se voient dans de beaux cadres dorés dans une petite chapelle bâtie sur le parvis de l'église de Sierck. Ces cadres contiennent les pieux restes des martyrs de Trèves, des 11,000 vierges et autres bienheureux inconnus.

De magnifiques boiseries garnissaient la chambre des hôtes et le réfectoire; elles alternaient avec des tableaux; douze de ceux-ci ornaient le réfectoire. Des portraits de quelques chartreux illustres, ceux du roi, de la reine, des cartes géographiques, des tables couvertes de marbre, des fauteuils, etc.,

décoraient les chambres des hôtes. Cinq tableaux étaient dans la grande salle.

Les Chartreux ne restèrent pas indifférents à la création du collège de Sierck: en 1789 ils fournirent les livres pour la distribution des prix. Aussi, lors des décrets de l'Assemblée nationale, ils trouvèrent de nombreux témoignages d'affection dans la contrée, qui demanda courageusement leur maintien.

Leur bibliothèque était très importante. On compta 1378 volumes (137 in-folio, 504 in-4°, 300 in-8° et 437 divers). Les manuscrits, très nombreux, étaient reliés d'une manière uniforme.¹ Il y en a 60 à Metz, dont 36 sur vélin. Les plus vieux sont du XI^e siècle. Un du siècle dernier, écrit en latin, contient l'histoire du couvent.

Les Chartreux possédaient le plus ancien incunable messin connu. C'est un petit in-4° contenant le premier livre de l'Imitation en latin. Il passa de la bibliothèque d'Ourches dans celle de M. de Viville, qui l'offrit à la ville. Il a été imprimé en 1482 par frère Jean Colini de l'ordre des Carmes et par Gérard de Nova Citate (la neuve ville). Sur le recto du premier feuillet² on lit: *hic liber pertinet ad domu Sancti Sixti in Rut.* Voici d'autres marques:

Volumen istud spectat ad fratres Carthusienses in villa Rutili domini Sancti Sixti martyris quibus servetur incorruptum.

Iste liber est domus Sancti Sixti in Rutila ordinis Carthusiensis.

Carthusie in Rutila.

Liber Carthusiensium prope Sierck.

Carthusia Ruttile possidet librum.

Sur un *Registrum manuale ad usum domus Rutelæ*, appartenant à M. l'abbé Curicque, se lisent ces vers:

¹ Plusieurs venaient de Saint-Alban, entre autres: « Les quatre évangiles » (1458) qui ont été donnés à la bibliothèque de Verdun par M. de Luttange (bibliothèque de Nothomb).

² Chabert, 178.

*Omnia sint soli
 Qui regit astra soli.
 Fac ea quæ moriens,
 Facta fuisse voles.*

*Omnia si perdas, famam servare memento,
 Quæ semel amissa postea nullus eris.
 Omnia sunt hominum tenui pendencia filo,
 Nunc lege, nunc ora, nunc cum fervore labora,
 Non poteris servare satis irreparabile tempus.*

La bibliothèque était située dans une petite cour au nord, entre les greniers et les cellules. Les commissaires, au moment de commencer l'inventaire, s'excusèrent de ne pas être plus exacts; « il aurait fallu, disaient-ils, savoir plusieurs langues. »

Ce fut le 7 juin 1790 que les municipaux de Rettel se présentèrent: ils furent reçus par le prieur Dom Sixte Gabé et le coadjuteur Dom Bruno Senzy. Quinze religieux habitaient la maison, dont deux étaient en enfance; ils furent recueillis, l'un à Metz et l'autre par le curé d'Ottange.

On conduisit les commissaires dans tout le couvent. Les vignes¹ des moines étaient renommées au loin et les terres étaient cultivées avec le plus grand soin. Il y avait à la ferme 31 chevaux, 6 poulains et 16 vaches avec un taureau, 11 porcs et tout l'attirail d'une grande exploitation agricole. La visite dura longtemps et on n'oublia pas les fourneaux de la cuisine.²

Au commencement de novembre 1792, un commissaire vint donner la huitaine. On dut patienter à cause du peu de véhi-

¹ *Vinum Mosellanum fuit omni tempore sanum.*

Le cru de Rettel a conservé sa bonne réputation. Il était surtout planté en Rissling d'Alsace. Un frère originaire de la Hongrie avait introduit le Tokai. Son enclos porte encore le nom de « Vigne du Révérend. »

² Trois moules en cuivre pour le *Kusselkauch*, des terrines, des moules à baba, etc.

cules disponibles pour transporter le mobilier laissé par la loi. Il ne resta plus dans le cloître que le père économe et le citoyen Lietschneider. Ils ne devaient pas être sans éprouver quelque frayeur, car d'aimables gendarmes, vociférant toute la journée et, pour se distraire, brûlant les boiseries et enlevant le cuivre et le fer des grilles « pour boire », étaient avec eux. Aussi, lorsqu'au mois de janvier 1793 le délégué Varion, déjà nommé, arrive pour terminer le catalogue de la bibliothèque, il fit en vain « les représentations les plus dignes. » On se moqua de lui : « Voilà la manière dont la nation profite « de ce qu'elle s'est approprié ! » s'écrie-t-il mélancoliquement.

Le 24 août 1794, une ambulance fut installée à Rettel, et le 17 avril de l'année suivante on trouva dans une cachette, au-dessus de la boulangerie, trois statues en bois, quatre boîtes de reliques, un grand tableau, deux plus petits, trois grands cadres et des débris de la grille du chœur.

On voit encore dans les environs des souvenirs précieux de la chartreuse de Rettel : deux beaux tableaux (épisodes de la vie de saint Bruno) sont à l'église de Kemplich; une cassette en bois sculpté se trouve chez M. de Crépy, ancien maire de Boulay; deux tableaux représentant des saints de l'ordre sont dans l'église du collège à Sierck.

Mais c'est surtout à Ottonville, lieu de naissance du prieur et où il se retira, que l'on admire des objets précieux décrits par M. Boulangé dans l'*Austrasie* de l'année 1854. Il y a dans le trésor de l'église de nombreux reliquaires en argent, avec pierres incrustées contenant une parcelle de la vraie croix, un fragment de la sainte éponge, un fragment du crâne de saint Sixte, etc., un très beau Christ en ivoire et deux calices en vermeil, dont « l'un, d'une immense richesse, est un chef-d'œuvre d'orfèvrerie » et paraît remonter au *xvii^e* siècle.

ARTHUR BENOIT.

(La fin à la prochaine livraison.)

LETTRES INÉDITES

DU

GÉNÉRAL RAPP

A

M. MICHEL PAIRA, BANQUIER A PARIS

*Suite et fin*¹

Rheinweiler, le 7 juillet 1818.

Mon cher Paira,

Je suis depuis huit [jours] dans ce mauvais village avec ma famille. Nous y respirons l'air du Rhin et celui d'une basse-cour nombreuse. Il faut bien s'habituer à cette vie de tems en tems ; elle en vaut bien une autre, surtout lorsqu'on est avec une femme et des enfans qu'on chérit.

Un des Hartmann est venu me voir avec Grandpierron l'aîné. Ils ont trouvé la situation du petit castel charmante ; mais nous sommes encore fort mal logés, mais à peu de frais nous serons fort bien.

J'étois à Bâle hier. Le fameux Jean-Jacques Mérian est venu me faire sa visite de suite, tout enchanté d'avoir pu faire un fils à sa jeune femme. Les Balois sont devenus bien polis et bien traitables ; ils veulent faire oublier l'affaire d'Huningue.

¹ Voir la livraison des 1^{er} et 2^e trimestres 1883.

Nous aurons dans tous ces pays ci une récolte superbe et en tous genres; les habitants de la rive droite en ont bien plus besoin que les Alsaciens.

Le Roi de Bavière est à Bâden. Les grandes familles du Grand-Duché qui s'y trouvoient en sont parti à son arrivée pour lui faire sentir que sa conduite avec le Grand Duc n'étoit pas noble.

J'ai appris hier à Bâle par les journaux étrangers que Napoléon étoit très malade et qu'on n'avoit plus d'espoir de lui sauver la vie. Son maître d'hôtel et deux ou trois autres personnes de sa suite sont morts de misère et d'ennui.

Je pars ce soir pour Griesbach; ma femme est partie hier pour y aller. J'espère que ces bains me feront du bien, j'en ai réellement le plus grand besoin.

Rappelez-moi au souvenir de votre bonne famille et recevez, mon cher Paira, la nouvelle assurance d'une amitié inviolable.

C^{te} RAPP.

P.-S. — M^r de Fries m'a écrit qu'il avoit donné ordre pour qu'on paya les 103,000 fr. sans retenue ou frais.

Lahr, le 12 aoust 1818.

Mon cher Paira,

Je suis sur mon retour à Rheinweiller. J'ai passé deux jours ici dans la famille Lutzbek et après demain je serai à Munster d'où je retournerai à Rheinweiller.

La conspiration de Paris fait un bien mauvais effet parmi les Allemands qui sont aussi indignés contre les ultrâs que les bons Français. Les Allemands font des vœux pour la conservation des jours du Roi et seroient fort aises de voir un terme aux intrigues de tous les *ultrâs mondains* qui sont ennemis du Roi, de la charte et de toute la France parceque

toute la France ne partage pas l'opinion de quatre ou cinquante imbéciles.

J'ai fait un tour à Bade pour voir le Roi de Bavière qui m'avoit bien fait dire d'y venir. Ce souverain, à mon arrivée, m'a envoyé chercher par son grand-écuyer dans une de ses voitures ; il m'a embrassé devant toute sa famille, et m'a présenté à elle. Nous avons été faire une partie de campagne ensemble ; le soir j'ai soupé avec la famille royale qui m'a réellement traité avec toutes les bontés imaginables. J'en ai été tellement embarrassé que je suis reparti le lendemain matin pour Griesbach. Le Roi m'a entre autre demandé des nouvelles de Madame de B...y. Lorsque je lui ai dit qu'elle étoit mariée à M. de Vilon..., il m'a répondu que cela ne le surprenoit pas et a ajouté en allemand *ces propres mots et qui sont bien durs* : « *ein solches infames Lüttel konnte wohl kein entehrteres ende machen, als den feigsten aller feigen zu hey-rathen* ». Je vous avoue que cette réponse m'a paru trop dure et j'en ai éprouvé un sentiment pénible.

J'ai passé une partie de la saison des eaux de Griesbach avec le Grand-Duc de Bâde qui a fait plusieurs visites avec sa femme et toute sa cour à ma femme et moi. Ma femme en étoit réellement embarrassée ; elle ne comptoit pas sur tant d'honneur. On n'est pas plus aimable que la Grande-Duchesse et on n'est pas plus simple et plus honnête homme que le Grand-Duc, qui est très malade ; mais on a beaucoup d'espoir de bien le rétablir. Son pays est superbe et certainement habité par le meilleur peuple du monde. La Reine de Bavière et la princesse Amélie sa sœur sont venues à Griesbach la veille du départ de ma femme pour faire une visite à leur frère, le Grand-Duc. Elles sont venues après midi dans la maison des baigneurs demander ma femme qu'elles ne connoissoient pas. Ma pauvre femme étoit tout embarrassée ; les princesses l'ont accueilli de la main la plus flatteuse, devant tout le monde et lui ont dit des choses fort agréables.

Je suis content de ma santé, les eaux m'ont fait du bien, je n'ai pas encore eu une seule migraine depuis mon arrivée sur les bords du Rhin. Il paroît que les bords de la Seine ne me conviennent pas beaucoup. Mes rhumatismes me font pourtant souffrir, les eaux ont beaucoup remué les humeurs. J'avois bien recommandé à ma femme de bien traiter votre fils à Rheinweiler, j'ignore s'il y est venu.

Adieu, mon cher Paira, je suis de vos meilleurs amis et vous embrasse.

C^e RAPP.

Rheinweiler, le 2 novembre 1818.

Mon cher Paira,

Votre lettre du 6 que je viens de recevoir me rassure sur les malheurs que je devais craindre pour beaucoup de nos bonnes maisons de Paris. Les Balois, *qui sont et qui seront toujours de vilains gredins*, ont mis l'alarme dans les environs sur les épouvantables désastres qui doivent avoir lieu à Paris. Les uns s'en réjouissoient, les autres, qui avoient la crainte de quelques pertes pour eux-mêmes, trembloient. On n'a jamais vu une plus infâme race et une espèce d'hommes plus méprisables; il y a même très peu d'exceptions à faire, aussi leur en veux-je plus que jamais depuis quelques jours. J'ai de nouveau reconnu dans eux des hommes sans délicatesse ni principes.

Vous avez bien raison de me croire heureux dans ma retraite. Plus que je goûte ce bonheur et plus aussi je sais l'apprécier; si je pense quelques fois à retourner à Paris c'est uniquement dans l'espoir et dans l'impatience de revoir des amis et surtout un ami tel que vous. Je le répète souvent à nos Alsaciens que je ne connois rien de plus loyal et de plus franc que vous, surtout plus solide en sentimens d'amitié.

Je ne pense pas au château d'Ollwiller. Ce sont des contes

qu'on vous a faits. Je me contente de Rheinweiller qui est un séjour charmant, qui le sera bien plus dans un an et qui me rapporte 4 p^r 100 net, outre la satisfaction de l'avoir sauvé d'entre les mains de ces vilains juifs Balois.

Vos élections m'ont beaucoup amusé. Le journal général d'Augsbourg est très au courant de toutes les intrigues, il m'a beaucoup intéressé.

Si je n'avais pas voulu faire avancer les réparations cette année, je serais déjà parti pour Paris. Je n'irai vous embrasser que dans trois semaines puisqu'on m'a envoyé une prolongation de deux mois.

L'air d'ici me fait véritablement du bien. Je ne souffre plus la moitié de ce que je souffrais à Paris ; pourvu que cela dure ainsi.

Le vieux Hartmann est ici depuis hier. Il vient d'aller à la chasse avec mon beau-frère. Il prétend que s'il habitoit un pays comme Rheinweiller il n'en sortirait plus. Il m'a chargé de vous faire ses complimens.

Ma femme vous dit mille choses sincères ainsi qu'à M^{me} Paira et à la famille Duroux. Elle redevient bien grasse, les enfans se portent tous à merveille, votre filleul est superbe.

Il paroît que le Grand-Duc va bien mieux. Il m'a fait dire dernièrement qu'il viendra me voir l'année prochaine, ici avec sa femme. Quant à moi je crains qu'il s'en aille dans l'autre monde cet hiver. Il n'a pas voulu recevoir sa sœur l'impératrice de Russie et la mère de l'Empereur pour ne pas les effrayer de sa mauvaise mine et de son maintien qui sent *la mort*. J'en suis affligé pour ce jeune homme qui est rempli d'excellentes qualités.

Adieu, mon cher et estimable Paira, je vous embrasse et suis tout à vous.

C^{te} RAPP.

Basle, le 5 septembre 1818.

Mon cher Paira,

Je suis venu ici avec ma femme faire quelques emplettes. Nous repartons après dîner car vous savez qu'on n'aime pas trop séjourner chez Messieurs les Bâlois quoique ces braves gens habitent le plus beau et le plus riant pays du monde.

J'ai reçu votre dernière lettre. J'y ai vu que vous n'avez une plus grande tendresse pour les ultrâs que les Allemands dont les journaux les maltraitent toujours d'une manière déshonorante.

J'ai égaré la lettre, mon cher Paira, pour laquelle vous avez touché 103,000 fr. chez Ferregaux-Lafitte. Je pense que cette somme est sur vos livres pour mon compte. Vous êtes d'ailleurs un homme de tant d'ordre, tandis que moi j'en ai très peu, mais cela viendra.

J'ai appris que M^{me} Vaulerbergh étoit très malade ainsi que son mari. Je vous prie de leur demander des nouvelles de leur santé de ma part. Donnez-moi donc de vos nouvelles.

C^{te} RAPP.

Ma femme se rappelle à votre souvenir, à celui de toute votre famille. Elle regrette de ne pas avoir reçu à Rheinweiller votre fils.

Bâle, le 4 novembre 1818.

Mon cher Paira,

Il y a longtemps que je ne vous ai donné de mes nouvelles. Je suis tout-à-fait devenu campagnard dont la vie me plaît extrêmement. Je fais de tems à autre quelqu'excursion en Alsace ou à Bâle; ma santé s'en trouve à merveille et mes douleurs de tête ont très sensiblement diminué par cette vie active et le bon air que je respire.

Quelques maisons de commerce d'ici ont reçu ce matin des

nouvelles de Paris qui leur annonce que la Banque de France n'acceptait plus qu'à 45 jours de date. Cette nouvelle a un peu mis l'alarme ici, joint à cela la baisse de nos rentes; dans quelques lettres on ajoute qu'on avait des craintes pour quelques-unes de nos maisons de Paris qui pourroient être victimes de la baisse et de la mesure de la banque; il faut d'ailleurs peu de chose aux Bâlois pour les allarmer. Ils deviennent extrêmement polis depuis que nous perdons les alliés.

J'ai reçu une prolongation de congé pour deux mois. Il y a près d'un mois passé. Je retournerai à Paris les premiers jours du mois prochain.

Vous traitez, Madame Paira et vous, ma petite belle-sœur avec une extrême bienveillance. Nous y sommes très sensibles, ma femme et moi, pourvu que son instruction n'en souffre pas. Ma femme me charge de vous en témoigner toute sa reconnaissance ainsi qu'à M^{me} Paira; elle vous fait mille compliments sincères.

Adieu, mon cher Paira, je vous embrasse de cœur et d'âme et suis votre meilleur ami.

C^{te} RAPP.

Rheinweiller, le 1^{er} décembre 1818.

J'ai reçu, mon cher Paira, votre lettre du 23. Je vois avec bien de la peine que vous êtes aussi compris dans cette affreuse crise sur laquelle on n'est pas encore rassuré dans nos contrées. Il est cependant encore fort heureux que vous vous en soyez encore tiré à aussi bon marché en comparaison de tant d'autres. Je vous prie de conserver mes fonds et de les faire valoir à 6 p. c. ainsi que vous me le proposez; je n'ai jamais eu et je n'aurai d'inquiétude tant que je les saurai chez vous.

On m'avoit écrit de Strasbourg que M. Vaul... avoit fait une perte de 8 millions avec ce mauvais Berembrok quo je

me rappelle avoir vû chez lui dans le tems. Vous conviendrez que l'un et l'autre sont très coupables. Comment avec une immense fortune comme celle de ces deux personnes ne se tient-on pas tranquille, surtout M. et M^{me} Vul.... qui ont tous deux un pied dans la tombe.

Ne vous étonnez pas, mon cher Paira, de ne pas me voir encore de retour: je suis heureux dans le sein de ma famille et surtout heureux d'avoir pu contracter facilement des habitudes aussi douces. Ces jouissances sont les premières du monde et surtout quand on a été témoin de tant d'évènemens et qu'on a si bien appris à connaître les hommes. Il ne tiendrait qu'à vous d'en faire autant; vous avez de la fortune, une famille qui vous donne de la satisfaction et surtout une réputation d'homme de bien méritée. Pourquoi donc aller vous tourmenter avec vos diables d'agens de change et C^{ie}.

J'ai été offrir mes respects au duc d'Angoulême à Mulhouse. S. A. R. m'a fait l'honneur de me dire que le Roi comptait sur moi et qu'il avoit encore besoin de mes services. J'ai répondu que je serai heureux de trouver une occasion de donner des preuves de dévouement au Roi puisque je n'ai encore rien fait pour lui. Le Duc a bien voulu me répondre ces mots — « Tout ce que vous avez fait depuis 25 ans appartient au Roi? Pourquoi n'a-t-on pas tenu ce langage il y a quatre ans. Que de désastres épargnés.

Je pars pour Paris le 10 de ce mois, j'y arriverai vers le 14. J'y resterai deux mois et je retournerai à la campagne. L'air du Rhin fait du bien à ma santé, je suis très soulagé de tous mes maux de tête et rhumatismals.

Mes enfans grandissent et sont bien gentils, Hantz est un diable. Vous trouverez ci-joint une lettre de ma femme pour Madame Paira. Je crois qu'elle la remercie des bontés qu'elle a pour Pauline. Je ne conçois pas que M^{me} Debatte ne lui fasse pas faire ce qu'elle a besoin, car elle en a l'ordre. Je me joins à ma femme pour vous remercier.

Les Hartmann ont passé ici hier. Fritz m'a donné de vos nouvelles et m'a dit qu'il vous avoit quitté de mauvaise humeur; il m'a assuré que vous étiez étonné de me savoir si longtemps à la campagne. Je ne pense pas seulement à Paris, excepté à quelques amis comme vous.

L'Empereur de Russie est venu voir son beau-frère le Grand Duc.

Adieu, mon cher Paira, je vous embrasse et suis tout à vous.

C^{te} RAPP.

Mon cher Paira, j'ai été chez vous vers deux heures et demi; vous veniez de partir pour la campagne. M. Pechier n'a pas encore de réponse de Vienne, mais il l'attend tous les jours. Si vous croyez mieux faire de revendre les 5000 fr. de rente qu'en les gardant je vous en laisse le choix, d'autant plus que je me suis laissé entraîner par le désir que j'ai depuis longtemps de passer six mois en Suisse et j'ai donné ordre à Stultz de m'acheter la terre de Wildenstein. Les principaux du gouvernement d'Arau m'ont engagé à faire cette acquisition par une lettre fort obligeante et en m'annonçant qu'ils avoient dépensé 12,000 francs pour réparer les digues de l'Ar tout le long de cette terre et exprès pour m'engager à en faire l'achat. Je me suis laissé aller et je ne serai pas moins hon Français ainsi que je l'ai écrit au duc de Berri qui en est bien persuadé. Ma belle-mère m'a aussi écrit pour me rapprocher du pays de ma femme pendant quelques mois de l'année.

Je suis tout à vous.

C^{te} RAPP.

P.-S. — Faites-moi donc rapporter ma cravache que j'ai laissée dimanche passé à Meudon.

(10 Juillet 1819.)

Mon cher Paira,

M. Boilleau doit vous verser aujourd'hui un à compte de 15,000; avec les 20,000 que vous aviez déjà reçu cela fera 35,000, le reste sera payé d'ici à trois mois. Vous devez toujours être sans inquiétude avec moi, et comme dans le temps de ma plus grande prospérité; je ne dois rien à personne et si je me suis adressé à vous jusqu'à présent toutes les fois que j'avois besoin d'avance de fonds, c'est parce que vous m'avez constamment recommandé de ne jamais m'adresser à d'autres, et si je l'eusse fait j'aurais crû vous désobliger.

Vous devez savoir l'adresse du jeune Bæklin; j'ai chargé Meyer de vous la faire parvenir. Il paroît que ce jeune homme s'est souvent présenté chez vous et vous ne l'avez pas reçu. Il savoit pourtant que vous étiez à la maison, il s'est plaint à quelques personnes; vous devez lui avoir refusé de l'argent parce qu'il avoit outrepassé les ordres de son père, tandis, disoit-il, que vous lui aviez souvent fait entendre qu'il n'avoit pas besoin d'ordre de son père pour en recevoir, que vous en aviez toujours à son service. Je vous prévien de cela car je sais que le jeune Bæklin est plein d'honneur et un excellent sujet. Il est surtout d'un caractère susceptible et très indépendant.

Amitié.

R.

Rheinweiller, le 13 septembre 1819.

Mon cher Paira,

Je suis en retard envers vous, mais il faut l'attribuer à des maux de tête continuels qui m'accablent et qui me rendent souvent l'existence insupportable.

Je suis un bon paysan dans la force du terme. Je m'occupe d'améliorer le bien de Rheinweiller dont la position et la vue

sont enchanteurs ; il nous faudrait seulement un peu d'ombre, ce que nous aurons pourtant dans deux ans d'ici.

J'ai été hier à Badeweller chez le Grand-Duc de Bade. Sitot que S. A. N. a su mon arrivée, elle est venue me faire une première visite. Les curieux et étrangers qui se trouvoient à Badeweller ont été tout étonnés d'une politesse aussi condescendante. Tout cela vous prouve qu'on est bien mieux pour les Français que pendant ces dernières années.

Justus Gruner a passé devant Rheinweiller en descendant le Rhin, il y a quelques jours ; il est bien malade, il fera peut-être un voyage dans l'autre monde. Il s'est beaucoup informé à son passage devant Rheinweiller, ce que je faisais et si j'étois aimé des habitans. Les conducteurs dont un étoit de Rheinweiller lui ont répondu comme ils devoient.

Je vous en veux, mon cher Paira, de ne pas avoir acheté dans le tems beaucoup de rentes et bons de liquidation ; vous voyez que tout cela a bien tourné et vous auriez pû récupérer vos pertes passées.

Je voudrais vous voir faire un voyage dans nos contrées ; vous remettriez votre santé, vous respireriez l'air natal, le Rhin est un remède à bien des ennuis.

Lorsque nous avons passé dernièrement à Morennay ? il pleuvoit à force. Nous aurions été chez votre gendre s'il n'avoit pas eu tant de monde.

Songez, mon cher Paira, à faire un petit voyage, il fera du bien à votre santé que vous devez conserver à votre famille et à vos nombreux amis. Venez nous voir dans notre modeste habitation, nous vous ferons trouver le tems le moins long possible.

Ma femme vous fait ses complimens ainsi qu'à toute la famille.

Mille amitiés.

C^{te} RAPP,
Pair de France.

P.-S. — Wildenstein a été vendu 5000 fr. de plus qu'il m'a

couté. Le gouvernement d'Argovie a arrêté unanimement qu'on me rembourserait le déboursé et qu'on prendrait les nouvelles créances en place. Voilà une conduite qui est digne de véritables Suisses.

Rheinweiler, le 6 octobre 1819.

Mon cher Paira,

Je suis de retour d'un petit voyage en Alsace. J'ai passé quelques jours chez Mathieu Favier qui est très désappointé d'avoir manqué la chambre des députés et d'avoir été si maltraité par nos journaux. J'y ai vu le vieux Turckheim qui est bien plus désappointé encore d'avoir trouvé une si grande résistance de la part de ses compatriotes et surtout d'avoir été malmené par les journaux. M. Turckheim sera à Paris dans peu.

Je vois par votre lettre, mon cher Paira, que vous broyez du noir. Vous revenez encore sur votre affaire avec le maire et le curé qui, sans contredit, se sont conduits avec vous comme des ignobles polissons. Vous avez cru que j'aurais pu vous servir dans cette affaire. J'ai fait deux démarches; à la première je me flattais qu'on vous rendrait justice, mais à la seconde je me suis aperçu que l'influence du Préfet avait été tout en faveur du prêtre et du maire, et cela par une raison toute naturelle dans les tems où nous vivons. Le curé est un intrigant, le maire est à ses ordres; le Préfet sait très bien qu'un curé qui habite si près de la capitale et d'un château royal, peut facilement se plaindre au Grand-Aumônier de France qui habite les Tuileries, et lorsqu'il s'agit d'un protestant on trouve facilement accès auprès de ce grand et influent personnage. Voilà, mon cher Paira, en peu de mots les motifs qui ont fait triompher votre curé et votre Maire qui n'est rien sans le premier. Il ne faut donc pas être très fâché des dernières élections; soyez sûr que nous avons

besoin de députés qui empêchent, par leur caractère, la trop grande influence des prêtres qui veulent absolument reprendre tout ce qu'ils ont perdu depuis 25 années, et qui ne veulent accorder aucune concession, surtout aux pauvres et braves protestans. Venez en Alsace et vous vous en convaincrez très facilement.

Je vis toujours comme un bon paysan, éloigné du bruit du grand monde. Je lis six journaux de toutes les couleurs; je ris de leurs sottises. Je fais des vœux pour le bonheur de la France et je suis certain, convaincu même, que nous sommes plus heureux que tout le reste de l'Europe.

Nous avons fini les vendanges. César Waldner est avec nous. Ollwiller sera difficile à vendre. Je retournerai à Paris vers le 20.

Mes hommages à Madame Paira.

Mille amitiés.

C^{te} RAPP.

13 septembre.

P.-S. — Je pense comme vous que vous ne devez pas aller en Alsace, et quoi qu'il arrive je puis vous protester qu'on vous porte une haute-estime dans ce pays là. On m'écrit de Mulhouse que les criards se calment beaucoup; ils ont été tout étonnés de la destitution de Kœchlin, ils voyent que le gouvernement a de la vigueur et se moque des criailleries. Je crois (entre nous) que nous aurons aujourd'hui de grandes révélations à la commission des Pairs. Si tout ce qui est tant soit peu honnête et qui aime la France savoit à quoi ces misérables vouloient en venir, il n'y a pas de doute que tout se rallieroit autour du trône. Heureusement que jamais de pareilles conspirations pourront réussir. Les hommes qui en veulent sont aussi incapables qu'insensés.

Mon cher Paira,

Hier soir le p^r Ministre m'a fait prévenir qu'avant hier soir, à onze heures, Sa Majesté m'avoit nommé à la dignité de Pair de France. Il y a 24 Pairs de nommés et les 23 anciens entrent dans la chambre. Vous verrez dans la nouvelle nomination des hommes qui tous donneront des garanties à la France par leurs sentiments patriotiques; le Duc d'Esquigne est un parent du Roi de Saxo et du Roi de France, bien constitutionnel.

Amitiés.

C^{te} RAPP.

J'irai vous voir.

Mon cher Paira,

Je vois que vous avez complété les cent actions de la banque et j'espère qu'elles remonteront. Il ne faut pas perdre de vue le bon moment pour acheter environ 150,000 fr. de tiers consolidés. Je crois que le moment est favorable pour instituer mon majorat. Rappelez vous que j'ai 100,000 fr. déjà sur le grand livre, 100,000 fr. bons de liquidation et 60,000 autres qui me rentreront à la fin du mois; 150,000 fr. de tiers consolidés complèteront environ les 400,000 fr. qu'il me faudra assurer sur le grand livre.

Le chancelier de France, président de la chambre des Pairs, me prévient que je serai admis au serment et à siéger jeudi prochain; il m'appelle déjà *noble collègue*, mais je ne le crois pas très bien porté pour la classo plébéienne quoi qu'il en dise; c'est de *M. D'Ambray que je parle*. Vous voyez que je ne suis plus très fort ni jaloux d'aller voir vos belles Therpsicores, car j'ai laissé aller ma femme seule hier soir. Je suis cruellement tourmenté par le sang.

Tout à vous.

C^{te} R.

Rheinweiler, le 3 novembre 1820.

Mon cher Paira,

Je suis depuis dix jours dans ma famille et je suis le plus heureux des hommes. Je n'entendrais parler ni d'ultras ni de libéraux si je ne voyais pas chez moi beaucoup d'Alsaciens et si je ne faisais pas des excursions dans le Sundgau où il y a de bien braves gens qui veulent sincèrement le Roi, sa famille et la charte, qui ne braillent pas et qui commencent à s'apercevoir que *de certains amis exclusifs de la charte* sont de véritables charlatans, de mauvaise foi et qui mettent la charte en avant pour mieux exercer leurs menées sourdes qui tendent à rien moins qu'à tout bouleverser.

J'avois promis de ne pas aller à Mulhouse, mais j'y ai été si fortement invité par tout ce qu'il y a de meilleurs français et de véritables amis du Roi, de sa famille et de nos institutions, que je me suis laissé aller et le 31 dernier on m'a donné un énorme dîner où tout s'est passé avec décence et une franche cordialité. La santé du Roi, des princes et des princesses y a été bû avec effusion, *et même celle du noble Pair*.

Ces Messieurs m'ont raconté avec dérision l'entrée de *Voyer* dans leur ville et son banquet. Ils m'ont tous assuré qu'il avoit l'air d'un *jugé*, c'est leur *propre expression*; qu'on avoit entendu une seule personne crier lorsqu'il a traversé les rues et c'étoit un cri de vive le Roi. On auroit bien dû nous faire savoir tout cela par les journaux dans le tems. *Voyer* étoit très triste et très embarrassé.

Je ne puis encore rien dire de positif sur les élections. Desporte est coulé, son écrit l'a achevé dans l'Alsace. Pour un homme d'esprit il a fait là une fière école. Vous aurez beaucoup de voix, d'autres en auront. On ne sait pas comment cela finira. Je m'en mêle le moins possible pour ne choquer personne. Vous avez dans ce pays-là une réputation d'honnête homme, bienfaisant et indépendant. On auroit voulu vous voir.

Je partirai pour Colmar le 9. Je voudrais bien voir tout cela terminé. Il a fallu tout mon dévouement au Roi pour accepter une telle mission, mais je crois avoir fait beaucoup de bien dans ce pays ci, où la malveillance travaille à force, mais sans fruit.

Ma femme s'est beaucoup informé de votre santé. Elle vous aime beaucoup parce qu'elle sait que vous m'êtes sincèrement attaché. Elle me charge de mille choses aimables et sincères pour vous; c'est une brave et excellente femme qui me rend bien heureux et qui a un soin vraiment tendre pour mes deux pauvres enfans adoptifs.

Le procès de ma belle-mère commence à prendre une tournure favorable.

Adieu, mon cher Paira, amitiés.

C^e RAPP.

Donnez-moi de vos nouvelles à Colmar.

Rheinweiller, le 16 novembre 1820.

Mon cher Paira,

Nous avons échoué aux élections de Colmar, les intrigues l'ont emporté sur la bonne foi. La nomination de Kœchlin était inévitable, mais nous voulions lui adjoindre un homme tel que vous, ou comme Danthès. Un 3^{me} s'est placé sur les rangs et cette division a tout perdu. Vous avez eu 27 voix, Danthès 50 et le 5^{me} Puthod 35. Au moment où nous croyions l'emporter, il est arrivé des émissaires de Paris, passant par Strasbourg, qui ont dit que partout on nommait des ultras, qu'on employait des moyens de rigueur, de despotisme et de tyrannie pour y parvenir; que Donadieu était déjà nommé, etc. etc. Ce qui me fait de la peine, c'est la mauvaise foi qui existe chez quelques habitans du Haut-Rhin.

On a dépensé au moins 30,000 fr. Un mauvais maire a reçu 100 louis pour répandre des bulletins. Je vous en dirai davan-

tage lorsque je vous verrai. Vous savez sans doute que Kœchlin et Bignon sont nommés.

Après la séance une grande députation d'électeurs, composée de tous les grands propriétaires, les Roman, Kœchlin, Gros, Davilliers etc. etc. est venue me complimenter sur la manière franche et loyale avec laquelle je les ai présidés. Ils m'ont adressé un superbe discours, en protestant de leur dévouement au Roi et à la Charte. Je leur ai fait en réponse un fort vilain compliment sur Monsieur Bignon, et c'en est resté là.

J'ai quitté Colmar dans la nuit. Je vais aller terminer quelques affaires que j'ai à Basle, après quoi je partirai pour Paris, le 25 probablement, accompagné d'un rhumatisme qui s'est logé dans mes reins et de plus un mal d'yeux.

Amitiés.

C^{te} RAPP.

Paris, le 12 janvier 1821.

Mon cher Paira, je suis convenu avec le Duc de Noailles Mouchy qu'en cas que votre fils quitterait St. Cyr il le prendrait dans sa compagnie, qu'il en auroit le plus grand soin, non seulement pendant qu'il seroit dans les gardes du corps du Roi, mais encore lorsqu'il en sortiroit pour entrer dans un corps quelconque.

Comme il faut toujours agir avec franchise et loyauté, je ne lui ai pas laissé ignorer la position actuelle de votre fils. Il a été on ne peut plus sensible et il m'a chargé de vous dire que quand il verra dans sa compagnie des camarades pleins d'honneur, bien pénétrés de ce sentiment, il n'y avoit nul doute que sa jeune tête ne tournât bien, surtout lorsque ses parens lui auront fait sentir qu'on ne réussit dans ce monde-ci qu'avec une conduite honorable. Le Duc de Mouchy m'a encore chargé de vous dire que si vous voulez l'envoyer dès demain il serait reçu. Voilà donc une chose consolante pour

vous et votre famille. Voyez maintenant ce que vous voulez faire. Il me semble que votre fils ne sera plus bien à St. Cyr, tandis que son entrée dans les gardes du corps du Roi lui offre une carrière avantageuse et je me flatte qu'il sentira ce que vous aurez fait pour lui.

Je suis tout à vous.

C^m RAPP.

Je vous ai envoyé pour mon filleul Dalmont? ce que je vous ai promis (Les œuvres de Racine).

Mon cher Paira,

J'étois sur le point d'aller dîner chez vous hier lorsqu'on m'assura que les habitants du f. b. du Roule étoient de la partie. Vous sentez mon embarras si j'avois fait cette rencontre.

Le Roi m'a donné une permission de deux mois pour aller prendre les eaux de Vichy. J'irai vous voir avant mon départ. Amitié.

C^m RAPP.

Paris, le 16 juillet 1821.

Vichy, le 12 août 1821.

Depuis le lendemain de mon arrivée à Vichy, j'ai été constamment malade des suites de l'effet des eaux. J'ai eu des crises très fortes et ce n'est que depuis hier que je suis bien et en état d'écrire.

J'ai pris les eaux avec une grande exactitude. Elles m'ont fait maigrir beaucoup. Les humeurs paroissent s'en aller et les médecins prétendent que je n'aurai qu'à me louer de ma cure.

M^{me} Vaulerbergh est ici toute seule. Je ne crois pas même qu'elle ait une femme de chambre avec elle. Je l'ai vu et lui

ai fait beaucoup d'amitié; je ne sais si elle en a été touchée. Elle m'a dit que sa famille étoit au Mont-d'or.

Nous avons dans la même maison où je loge le C^{te} de Bourke, ambassadeur du Danemark. C'est un bien honnête homme qui, au moment où je vous écris, part pour l'autre monde. Sa femme est dans la désolation. Ce n'est nullement gai de voir aux eaux des personnes qui filent.

J'ai des nouvelles de ma femme et de mes enfants. Tout le monde se porte bien. Quant à moi je vous reverrai avant le 29. Donnez moi de vos nouvelles en attendant.

Je vous embrasse.

C^{te} RAPP.

(*Communiquées par M. GASTON PAIRA.*)

L'ALSACE ARTISTIQUE

Suite ¹

JEAN REINHART, DIT GRIENINGER

Graveur (seconde moitié du xv^e et commencement du xvi^e siècle) ²

Un des imprimeurs de Strasbourg qui s'est fait un nom dans la gravure sur bois est Jean Reinhart, dit Grieningen, qui illustra les classiques que l'imprimerie avait déjà multipliés. Le dessin était arrivé de son temps à un paroxysme de lignes, à une grimace d'expression et à une actualité de costumes qui le rendaient peu propre à traduire les sujets antiques et graves. On affublait les personnages de Virgile, de Térence, d'Horace et même de Boèce de travestissements analogues à ceux que les graveurs de la Chronique de Nuremberg avaient imposés à l'histoire entière.

Quoiqu'il ne soit pas né en Alsace, mais dans le bourg de Grüningen en Wurtemberg, Jean Reinhart peut être rangé parmi les Alsaciens célèbres, car il exploita pendant trente-neuf ans (de 1483 à 1522) une imprimerie à Strasbourg. C'est dans cette ville qu'il édita un grand nombre d'ouvrages illustrés; notamment un *Térence* en latin (1496) et en allemand (1499), un ouvrage sur la *Chirurgie* de H. Brunschwig, en allemand (1497), un *Horace* (1498), un *Boèce* (1501), le *Narren-*

¹ Voir les livraisons des 2^e et 3^e trimestres 1882 et des 1^{re} et 2^e trimestres 1883.

² Ouvrages consultés: PASSAVANT, *le Peintre-graveur*, I, p. 98; NAGLER, *Kunstl. Lexik.*, V, p. 373; GÉRARD, I, p. 325 et suiv.; RENOUVIER, *Origines de la gravure en Allemagne et dans les Pays-Bas*, etc.

schiff ou la *Nef des Fous* de Sébastien Brant (1497), les *Cento Novelle* de Boccace (1519), les *Homélies de Saint Jean-Chrysostome* en allemand (1514), le livre de *Copia et hortulo*, le *Barbarossa* du médecin Jean Adelphus de Schaffouse (1520), un *Virgile* (1520) renfermant 214 gravures, la *Geographia* de Ptolémée (1522) avec 47 cartes gravées sur bois.

Le *Térence* se compose de grandes planches, en tête des pièces, représentant des scènes multiples disposées avec plus de symétrie que d'intelligence, et de petites planches, en tête des scènes, figurant les différents personnages juxtaposés entre des maisons et des arbres, dans un ordre qui varie par la seule intervention des blocs de bois ou de métal sur lesquels ils sont taillés isolément. Leur tournure est toute tudesque, leur costume est tout alsacien, leur geste animé, leur mine comique; le tout est pesamment rendu par une taille épaisse.

L'*Horace* de Grieninger a une illustration plus singulière; elle était sans précédents et n'eut pas d'imitateurs. Dans la première planche on voit Horace couronné de lierre, les cheveux flottants, les épaules couvertes d'une pèlerine de peluche, assis dans une chaise à dais flamboyant, devant un pupitre et des livres; dans la seconde, le poète est agenouillé, la lyre à la main, devant les neuf Muses, dont une pose la couronne sur sa tête. Ses odes, ses satires et ses épîtres sont ensuite affublées de figures s'appropriant avec la même outrecuidance aux allusions du poète: Mécène, César, Brutus, Lydie, Télèphe, Mercure et Vénus se montrent en costumes bariolés, plumes, aiguillettes, chevelures frisées, et dans des compositions qui tournent à la bouffonnerie. Les assassins de César, tout en dégainant, exécutent une sarabande. Vénus, munie de grandes ailes sur sa longue robe, s'avance sur un âne et est accompagnée d'un singe qui tiennent compagnie à Cupidon. Le *Carmen seculare* est figuré par une bande de marmots alsaciens déroulant un philactère musical sous un

arc de liserons. L'exécution ne vient pas relever cette balourdise, et la taille, plus appesantie encore que dans le livre précédent, se laisse aller aussi à plus de redondance. L'imprimeur crut cependant avoir fait un chef-d'œuvre comme on le lit dans son colophon : *Hoc elegans, ornatum, splendidum opus imaginibus pulcherrimis, etc.*

Telle est l'opinion de M. Renouvier au sujet du mérite des gravures de Grieninger, mais celle de Passavant est beaucoup plus favorable : « Ces gravures, dit cet auteur, sont riches d'invention, traitées avec beaucoup de vie, et l'exécution avec peu de tailles d'ombres dénote un artiste assez expérimenté dans la partie technique de l'art vers la fin du *xv*^e siècle. »

Passavant et Nagler pensent que les illustrations des ouvrages imprimés par Reinhart ont été gravées par lui. Mais si l'on s'en rapporte à l'opinion émise par M. le professeur Schmidt,¹ les gravures du *Narrenschiff* et du *Virgile* ont été gravées ou tout au moins dessinées par Sébastien Brant.

Les gravures de Grieninger ne sont pas signées de lui; dans quelques-uns de ses ouvrages elles portent même des monogrammes d'artistes étrangers. Les seules marques qu'on peut lui attribuer sont les lettres C. G. (*Cognomento Grieninger*) qui se trouvent sur la *Chirurgia* de H. Brunschwig, et la marque gothique G. H. (Grieninger Hans) d'une vignette des *Homélies de Saint Jean-Chrysostome* représentant un aigle qui tient un livre ouvert.

M. Renouvier² a jugé trop sévèrement les gravures attribuées à Grieninger : « Il orna, dit-il, les classiques de figures trop dégingandées et caricaturales, mais des plus intéressantes pour l'étude des caractères et des costumes de ces temps.... Au total, les tailleurs de bois ou de métal de

¹ *Histoire littéraire de l'Alsace à la fin du XV^e et au commencement du XVI^e siècle*, tome I, p. 323 et suiv.

² *Hist. de la gravure sur bois*, p. 67.

Strasbourg, qui ne prennent de la consistance que dans l'atelier de Grieninger, n'eurent jamais, dans leur dessin, la vaillance des ateliers d'Augsbourg et de Nuremberg. Plus recoquillés dans leurs formes et leurs accoutrements, ils restèrent aussi plus alourdis dans leur pratique. Leurs planches montrent un ramassis de hachures et un épaissement d'encre qui ne font qu'ajouter à la maussaderie de leurs airs. Comme ces physionomies sont pourtant bien à eux, ils peuvent encore plaire, selon l'axiome du poète : « Chacun pris en soi est agréable en soi. »

Suivant Passavant, les gravures des livres imprimés par Grieninger ont été exécutées sur métal; nous nous rangeons de l'opinion de Schœpflin¹ et de Lichtenberger² qui pensent qu'elles ont été taillées sur bois.

SÉBASTIEN BRANT

Dessinateur (1457-1521)

Brant, le célèbre satirique allemand, qui naquit à Strasbourg en 1457 et y mourut en 1521, n'avait été étudié jusqu'en ces derniers temps qu'au point de vue de ses diverses productions littéraires, notamment la *Nef des fous* (*Narrenschiff*) qui a immortalisé son nom. C'est un savant professeur de Strasbourg, M. Charles Schmidt, qui le premier l'a fait connaître sous un aspect tout nouveau, c'est-à-dire comme graveur ou dessinateur.³ Nous renvoyons le lecteur à cet auteur si l'on veut connaître la vie, le caractère et les ouvrages de Brant, nous contentant de reproduire ce qu'il dit au sujet de ses œuvres artistiques.

¹ *Vindiciæ typographicae.*

² *Initia typographica.*

³ *Histoire littéraire de l'Alsace à la fin du XV^e et au commencement du XVI^e siècle*, tome I, p. 323 et suiv.

« La plupart des ouvrages que Brant a publiés, quel que soit leur volume, à l'exception de ceux sur le droit, sont illustrés d'un plus ou moins grand nombre de gravures; quelle est la part qu'il a prise à cette illustration? Il avait à cet égard une théorie qu'il a exposée dans une lettre à son ami le franciscain Jean Meder, de Bâle; c'était celle du pape Grégoire le Grand, à savoir que les images sont pour les ignorants ce que l'écriture est pour les lettrés. Dans le prologue du *Narrenschiff*¹ il dit: J'ai mis dans mon livre les figures des fous; celui qui n'aime pas la lecture ou qui ne sait pas lire se reconnaîtra au moins dans les images. » Il appela celles-ci le *Miroir des fous*. Il dit de même dans le *Carmen* placé en tête de son édition de *Virgile*:² « Compare avec moi (c'est le livre qui parle) tous les autres Virgile qui existent, tu verras qu'aucun ne me vaut; chez moi l'ignorant peut lire les histoires aussi bien que le savant. »

« Nous avons de lui plusieurs témoignages qui tendent à prouver qu'il a dessiné lui-même. . . . En 1497 le frère Meder l'engagea à ne pas dédaigner de composer des *tabellæ picturatae* pour les révélations de Methodius et de Sainte Hilde-

¹ La *Nef des fous* parut pour la première fois à Bâle en 1494; elle eut un grand nombre d'éditions et fut traduite successivement en français, en anglais, en bas-allemand, en latin, en flamand, en hollandais. Le titre des premières éditions allemandes est formé par une gravure divisée en deux parties; dans la supérieure, au haut de laquelle sont gravés les mots *das Narrenschiff*, il y a un char attelé, conduit par un fou et portant des fous; à côté marche un autre fou portant une hallebarde; dans la partie inférieure on voit la grande nef chargée de fous et deux barques qui se hâtent d'en approcher; en haut, d'un côté, *ad narragoniam*, de l'autre, *gaudeamus omnes*, avec les notes du chant; au bas, *zu schyff, zu schyff, esz gat, esz gat*.

² *Virgilii opera cum quinque vulgatis commentariis expolitissimisque figuris atque imaginibus nuper per Sebastianum Brant super additis exactissimeque revisis atque elimatis. Impressum regia in civitate argentinensi (sic).... etc. 1502, 15 sept.*

garde;¹ il le fit pour les premières, j'ignore s'il le fit aussi pour les secondes. Il entreprit ce travail, dit-il, dans l'intérêt du peuple (*provincia popularis*); il donna à graver des images, « afin que les prophéties fussent connues d'un plus grand nombre de personnes. » La seconde partie de son *Esope*² est précédée d'une invitation au lecteur où se trouvent ces mots: « J'ai peint et ajouté des images que tu ne trouveras nulle part ailleurs. »³ Enfin, dans le *Carmen* du Virgile on lit: *Hæc nostras quas peximus ecce tabellas*. Comme pour se justifier de ce que lui, savant, a accepté cette charge populaire de dessinateur, il rappelle que chez les anciens la peinture était réputée le premier des arts, que la pratique en était défendue aux esclaves, que les hommes libres seuls avaient le privilège de s'en occuper; il énumère les peintres célèbres dont il avait trouvé les noms chez Pline et ajoute quelques hommes illustres, comme Aristide et Fabius le dictateur, qui passaient pour avoir été artistes dans leurs heures de désœuvrement; et il fait cette liste, afin qu'on accueille plus volontiers les images qu'il avait peintes pour son Virgile. On peut donc admettre comme certain qu'il a dessiné; mais de même qu'il a ignoré, avec tous les humanistes allemands, qu'au moyen âge il y avait eu une littérature nationale, il semble avoir ignoré aussi qu'il existait un art moderne. On ne s'étonne pas qu'il n'ait rien su des Italiens ou des Flamands, ni même des maîtres de l'école de Cologne, mais on peut s'étonner que lui, contemporain de Martin Schön et concitoyen de Wächtelin et de Baldung, n'ait voulu connaître que les peintres antiques, et encore ne les a-t-il connus que par leurs noms; il n'y avait là rien qu'il aurait pu imiter comme il imitait les

¹ L'ouvrage de Methodius parut à Bâle en 1498. Parmi les gravures qui l'ornent, l'une représente Methodius recevant la révélation.

² L'*Esope* parut à Bâle en 1501.

³ La plupart des gravures de la première partie, d'un style tout différent, sont empruntées à une édition plus ancienne.

anciens dans ses vers. En philologue qui n'est que cela, il n'a apprécié que la langue; la beauté plastique lui a été aussi étrangère que la beauté poétique. Il est vrai, à Strasbourg et à Bâle il n'avait pu voir alors aucun monument de l'art classique; mais il avait lu Homère et les poètes latins, et s'il les avait lu avec un esprit plus pénétrant, il aurait pu découvrir que les dieux et les héros ont dû être des exemplaires de la majesté, de la grandeur, de la grâce parfaite, et il aurait mieux respecté aussi la vérité historique. Tout ce qu'il croit savoir, c'est que les divinités n'étaient pas habillées; dans son Virgile, un homme nu, portant une couronne sur la tête et un sceptre en main, est Jupiter, quand il est assis sur une chaise dans un nuage; ce même homme est Neptune, quand il sort à moitié des eaux; les déesses n'ont d'autre vêtement que l'une de ces coiffures grotesques qui étaient de mode chez les élégantes de la Renaissance. Et puis voyez, comme ce classique, si épris de tout ce qui est latin, se représente les scènes des Géorgiques ou de l'Enéide! Il habille les Romains en paysans, en bourgeois, en chevaliers de l'Alsace et de Bâle; les costumes, les armes, les instruments de labour sont ceux de la fin du xv^e siècle; il y a même des canons et des arquebuses. Parmi les soldats de Turnus qui assiègent Enée et ses compagnons, on voit un groupe de paysans, dont l'un porte une bannière avec un soulier (*Bundschuh*), symbole de nos campagnards dans leurs guerres contre les nobles. Tityre et Mélibée sont deux rustres dont l'un joue de la cornemuse; ils sont dessinés avec un réalisme qui ne fait guère songer à des bergers d'idylles. Enfin quand Enée meurt, son âme s'échappe de sa bouche comme un petit enfant qui est recueilli par Vénus sortant de la mer; encore une idée du moyen âge.

« La curieuse gravure de la feuille volante sur la conjonction des planètes en 1504 est, pour la conception de quelques détails, très conforme à celles du Virgile. Il vaut la peine d'en donner une description. Au milieu, une écrevisse gigan-

tesque, signe du *cancer*, et d'après Brant, emblème de l'Empire germanique qui marche à reculons; sous la queue de l'écrevisse, Jupiter à genoux, vêtu d'un caleçon, teuant de la gauche un sceptre et trois flèches; Mars, habillé en chevalier, dans la main gauche une lance, de la droite frappant Jupiter de verges; Saturne, s'appuyant sur une béquille et touchant le roi de l'Olympe avec une feuille ébréchée; Diane nue, sonnant du cor; sur le dos de l'écrevisse, un coq (la France); derrière elle, sur un rocher, un renard (Maximilien); à la gauche du tableau, le renard terrassant le coq..... Il est évident que Brant seul a pu composer cette image.

« Je doute fort que les images de Brant, surtout celles qui ornent ses ouvrages latins, aient pu remplir le but de servir à l'instruction des ignorants. Ceux qui ne savaient pas le latin ou qui ne savaient pas lire du tout, auraient eu beau regarder les gravures, ils n'en auraient jamais compris le sens. Sous ce rapport donc il n'a guère fait une *œuvre populaire*. Un homme non lettré, en voyant certaines gravures du Virgile, les aurait prises pour des scènes champêtres de l'Alsace ou pour des batailles et des sièges de son époque; quant aux figures mythologiques et allégoriques, il n'aurait pu en deviner la signification, malgré les noms inscrits au-dessus des héros et des dieux. La plupart des images du Methodius ne rappellent pas davantage des idées en rapport avec le sujet du livre; on voit jusqu'à un certain point ce que c'est, mais on ne soupçonne pas qu'il s'agit de prophéties. Il en est de même du *Narrenschiff* et en partie de l'Esope; les gravures sont de petits tableaux souvent très spirituels et saisissables dans leur portée générale; mais ce que l'auteur a voulu symboliser en particulier, on ne l'apprend le plus souvent qu'o par le texte. Il est d'autant plus nécessaire de comprendre ce dernier pour comprendre les images, qu'il y en a qui non-seulement reparaissent plusieurs fois dans le même volume, mais qui ont passé dans d'autres livres traitant de matières

très différentes; une de celles du *Narrenschiff* se retrouve dans le *Methodius*; quelques-unes du *Virgile* sont reproduites, les unes dans la traduction de Jules César par Philésius, d'autres dans un *Tite-Live* allemand publié à Strasbourg en 1507, d'autres encore dans les sermons de Geiler sur la fourmi, etc.

« Brant a dessiné; mais a-t-il aussi gravé ses dessins? les a-t-il seulement reportés lui-même avec la plume sur le bois? Je crois que cette question ne comporte qu'une réponse négative. Brant lui-même semble la résoudre ainsi quand il écrit à Meder que, pour le *Methodius*, il a donné à graver *ses tabellæ d'une manière quelconque*. L'inspection des images de ses différents livres démontre d'ailleurs qu'elles ont été exécutées par des mains différentes; dans le *Narrenschiff* on distingue trois ou quatre artistes de force inégale; les uns ont travaillé avec plus d'ampleur et d'intelligence, les autres ont été plus maladroits. De même dans le *Methodius*, dans l'*Esope*, dans le *Virgile*, on peut constater la coopération de plusieurs. Ceux du *Virgile* ont reproduit fidèlement les esquisses; mais celles-ci, tout en étant très naïves, ont une raideur qui ne paraît pas dans le *Narrenschiff*; rien de plus disgracieux, par exemple, que les déesses.

« Brant, qui ne publiait pas un distique sans y mettre son nom, n'aurait pas manqué de marquer ses gravures de son monogramme bien caractérisé; il l'aurait même fait, sans doute, s'il n'avait lui-même que dessiné les images sur bois. Mais comment un homme aussi occupé comme professeur ou comme fonctionnaire aurait-il pu suffire au travail de la mise en œuvre des nombreuses gravures qui remplissent ses œuvres? Le *Narrenschiff* en a 115, le *Methodius* 61, le *Virgile* 214, la seconde partie de l'*Esope* 45. Evidemment il n'a fourni que des croquis, et pas même des croquis achevés; il y a trop de différence de style entre les illustrations de ses ouvrages pour qu'il ait pu donner autre chose que des esquisses rapides,

suffisantes pour indiquer aux dessinateurs les motifs dont ils ont dû s'inspirer. La question, d'ailleurs, est clairement résolue par la part que, sur la fin de sa vie, Brant prit à la publication allemande des deux livres de Pétrarque *de remediis utriusque fortunæ*. Le traducteur du premier livre était Pierre Stahel, de Nuremberg, celui du second Georges Spalatin, chapelain de l'électeur de Saxe. L'ouvrage devait paraître chez Henri Steiner à Augsbourg; celui-ci, qui désirait faire une édition illustrée, s'adressa à Brant, qui fournit des croquis pour les images, ainsi qu'une poésie allemande; cette poésie et la date de 1520 sur une des gravures prouvent que la publication était projetée dès cette époque; elle n'eut lieu qu'en 1532. Dans sa préface l'imprimeur dit que les planches ont été faites d'après les indications de Brant.

« Suivant le plus ou moins de talent de l'artiste qui reportait les croquis¹ de Brant sur le bois, et le plus ou moins d'habileté de celui qui ensuite taillait le bois, les idées de l'auteur étaient rendues avec plus ou moins de perfection. Les personnages du *Narrenschiff* ont les mouvements plus libres, plus variés, plus naturels, la perspective est moins négligée que dans le Virgile et dans l'Esope; l'expression de quelques visages est d'une vérité frappante, plusieurs groupes sont très dramatiques; ces scènes sont au nombre des meilleures caricatures qu'on ait faites, et si, comme je le crois du moins pour beaucoup d'entre elles, Brant en est l'auteur premier, il présente le phénomène curieux, mais non inexplicable, d'avoir su mettre plus d'*humour* dans ses conceptions artistiques que dans ses œuvres littéraires. Je dis que Brant a été l'auteur premier, l'inventeur de beaucoup d'images du *Narrenschiff*, soit qu'il en ait fait lui-même les croquis, soit qu'il se soit borné à en communiquer les idées à un artiste. D'autre part, il me paraît certain que plusieurs chapitres du livre ont été faits exprès pour des images déjà existantes, pour des charges populaires de personnages que nous ne

connaissions plus et qui ont fourni à Brant l'occasion de les illustrer par des vers en les appropriant à son but; il arrive même que ce but est à peine indiqué par quelques lignes, et que dans le reste du texte il est parlé de tout autre chose. Les gravures du Pétrarque sont les plus remarquables de toutes; elles trahissent la main d'un artiste qui a librement et admirablement traduit les idées de Brant; dans le dessin et dans l'exécution elles ont une grande analogie avec celles du *Theuerdank*, publié en 1537, par le même Henri Steiner qui avait imprimé Pétrarque; quelques-unes d'entre elles se rencontrent dans l'édition de Francfort, 1550, du *Schimpf und Ernst* de Jean Pauli; l'artiste est Jean Burgmaier. »

Le jugement porté par M. Schmidt sur le caractère artistique des compositions de Brant nous paraît trop rigoureux. Il lui reproche de n'avoir pas connu la beauté plastique, telle que les anciens avaient su la rendre, qui allait réapparaître dans les œuvres de Raphaël et des autres grands maîtres de l'école italienne. Mais il ne faut pas oublier que Brant appartenait encore par bien des côtés au moyen âge, quoique les horizons de son intelligence eussent été élargis par la lecture des écrivains de l'antiquité et qu'il eut ressenti déjà le premier souffle de la Renaissance artistique et littéraire du xvi^e siècle qui allait dissiper les épaisses ténèbres où, depuis des siècles, le monde était plongé, et faire luire sur lui l'aurore d'une ère nouvelle. Quoique les dessins de Brant pèchent souvent par le goût, décèlent une main peu expérimentée et ne soient pas en rapport avec le texte, il faut se rappeler que leur auteur était avant tout un écrivain, et l'on doit être indulgent envers lui, car combien d'auteurs modernes seraient capables d'illustrer, même d'une manière imparfaite, leurs publications?

LES VOGTHERR

Graveurs (1490-1538)¹

Ces graveurs sur bois ont été longtemps considérés comme étant deux frères; mais comme ils portaient le prénom de *Henri*, qui n'est généralement pas donné à deux frères, que d'un autre côté l'un était né en 1490 et l'autre en 1513, c'est-à-dire dans un intervalle de vingt-trois ans, il est présumable que le premier était le père du second.

Ils avaient reçu le jour à Strasbourg où ils exercèrent leur art pendant un certain nombre d'années; ils s'y trouvaient encore en 1537 ou 1538 et allèrent ensuite se fixer à Augsbourg. Parmi les œuvres qu'il ont laissées, on doit citer les gravures qui ornent l'ouvrage allemand intitulé *Petit livre d'art renfermant toute espèce de motifs rares et utiles à tous les peintres*, qui eut plusieurs éditions (1537, 1540, 1543, 1610) et dont les deux premières renferment les portraits des Vogtherr. Toutes ces éditions contiennent des esquisses d'après la figure humaine, des armures, des colonnes, des chapiteaux, des ornements divers, tantôt sobres et élégants, tantôt maniérés, mais se ressentant du style de la Renaissance. La préface de ce traité est curieuse; les Vogtherr s'y plaignent de la décadence des arts en Allemagne; cette considération seule, disent-ils, les a décidés à publier cet ouvrage.

Vogtherr père s'est fait connaître aussi par des poésies religieuses, dont trois se trouvent dans un recueil de psaumes et chants religieux publié à Strasbourg en 1571.

A partir de 1538 on ne possède plus aucun renseignement sur ces artistes qui avaient produit d'abord des œuvres toutes personnelles, et qui subirent ensuite l'influence d'Albert Durer.

¹ Auteurs consultés: SCHREIBER, *Münster zu Strassburg*, etc.

JEAN SCHROTBANCK

Peintre, graveur et dessinateur (xv^e siècle)

Il naquit à Strasbourg où il exerça la profession de peintre dès 1483. En 1497 il fut chargé de dessiner des images pour une nouvelle édition du *Traité d'astrologie* de Jean Lichtenberg, astrologue attaché à la cour de l'empereur Frédéric III, traité imprimé pour la première fois à Mayence en 1488 par Barthélemy Kistler. Schrotbanck se passionna pour l'astrologie, et en 1502 il publia sur cette prétendue science un traité qu'il orna de gravures et entremêla de rimes et de proverbes. Cet ouvrage devint plus populaire que celui de Lichtenberg, dont il n'était cependant qu'une imitation.¹

JEAN BALDUNG, DIT GRÜN

Peintre et graveur (1470-1545)²

Ce grand peintre n'est pas, comme on le croit généralement, originaire de Gemünd en Souabe, mais du village de Weyersheim près de Strasbourg. Il prit le surnom de *Gemundianus* parce qu'il reçut son éducation artistique dans cette petite ville. En cela, il suivit l'exemple de certains artistes ou savants qui, jusqu'au xvi^e siècle et même plus tard, substituèrent à leur nom véritable celui du pays ou de la localité où ils s'étaient établis. C'est ainsi que le peintre-verrier français frère Guillaume, de l'ordre des Dominicains, n'est connu dans l'histoire de l'art que sous le nom de *Guillaume d'Arezzo*; que l'auteur des vitraux du Vatican et des églises de l'*Anima* et

¹ Voy. CH. SCHMIT, *Hist. littéraire de l'Alsace à la fin du XV^e et au commencement du XVI^e siècle*, Introd., p. xxviii, note.

² Auteurs consultés: DRMMIN, *Hist. des peintres de l'école allemande*, et principalement ALFRED WORTMANN, *Geschichte der deutschen Kunst, Elsass*.

de la *Madona del popolo* de Rome était *Claude de Marseille*; que le sculpteur *Jean de Bologne* était originaire de Douai; et, pour ne citer que des noms alsaciens, que le peintre *Cuntzel Wurmser*, de Strasbourg, s'intitula *Bohemus* parce qu'il était allé s'établir à Prague au xiv^e siècle; que le célèbre prédicateur *Jean Geyler*, originaire de Schaffouse, prit le nom de la ville de Kaysersberg, et l'humaniste *Beatus Rhenanus* de Rhinau, celui de Schlestadt.

L'opinion que Baldung était originaire des environs de Strasbourg est d'ailleurs confirmée par ce fait: qu'à la fin du xv^e siècle il y avait dans cette ville des individus portant ce nom. En 1492, un certain Jean Baldung était procureur juré de l'évêché de Strasbourg, et il est vraisemblable qu'il fut le père du peintre.

Le surnom de *Grün*, donné à Baldung, lui vient de sa prédilection pour le vert; en effet, il s'est représenté avec des vêtements de cette couleur sur un autel portant la date de 1507, qui appartient actuellement à M. Lippmann, de Vienne, et sur le rétable du maître-autel de la cathédrale de Fribourg en Brisgau.

Il naquit entre les années 1470 et 1480, peut-être en 1476, comme le dit Strobel; cette indication paraît assez exacte, car dans son portrait de 1507 il paraît avoir une trentaine d'années. Il travailla dans l'atelier d'Albert Durer, qui conçut pour lui une vive affection. Lorsque le maître de Nuremberg entreprit, vers 1520, son voyage dans les Pays-Bas, il emporta une collection des gravures de Baldung, dont il donna une partie à Joachim Patenier et vendit l'autre. Deux jours après la mort de Durer, une boucle de ses cheveux fut envoyée à Strasbourg à son ancien élève, et cette boucle, avec documents authentiques à chaque transmission, est maintenant à l'académie de la bibliothèque des beaux-arts à Vienne.¹

¹ MARQUIS DE CHENNEVIERE: *Les dessins des maîtres anciens exposés à l'école des Beaux-Arts en 1879*, Paris, 1880.

A l'âge de 20 ou 26 ans Baldung était déjà maître, car en 1496 les religieux de Lichtenthal, près de Bade, lui avaient commandé plusieurs tableaux destinés à orner la chapelle de leur couvent, tableaux que l'on peut encore admirer dans les autels latéraux et dont l'un porte le monogramme de l'artiste H. B. L'un de ces tableaux représente l'*Ascension de Sainte Marie d'Egypte*, sur un fond d'or. La sainte est sur une planche soutenue par trois anges, tandis que deux autres, qui voltigent au-dessus d'elle, agitent des cloches. Plusieurs scènes de la légende de cette sainte sont représentées dans le paysage. Sur le côté extérieur de l'autel on voit trois figures de saintes encore plus belles, Hélène, Apolline et Cunégonde, presque de grandeur naturelle, sur fond d'or, d'une grande finesse et d'une profonde imagination. Leur grâce, leur maintien, leur coiffure, les vives couleurs du tableau rappellent complètement l'école de Schongauer. Les peintures du second autel sont malheureusement très endommagées; l'une représente le *Martyre de Sainte Ursule et de ses compagnes*, et dans le fond une montagne et une ville. Sur le côté extérieur on voit Sainte Barbe, Sainte Anne, la Vierge Marie avec l'Enfant Jésus et Sainte Agnès. Le socle et les parties supérieures de l'autel sont ornés de figures plus petites.

Les œuvres suivantes de Baldung se ressentent de l'influence d'Albert Durer, dans l'atelier duquel il travailla quelque temps, car les grands tableaux d'*Adam* et d'*Eve* qui se trouvent au palais Pitti à Florence, ne seraient que les copies faites par Grûn des originaux de Durer. L'un de ceux-ci se trouve au Musée de Madrid; il porte le nom du maître de Nuremberg et la date de 1507.

C'est à cette même année qu'il faut rapporter l'œuvre originale de Baldung, l'autel de la collection Lippmann, dont nous avons déjà parlé. Sur le panneau principal, qui porte

l'inscription  ¹⁵⁰¹, on voit le *Martyre de Saint Sébastien*, sur la partie interne des vantaux *Saint Etienne* et *Saint Christophe*, et à la partie externe *Sainte Apollinie* et *Sainte Dorothée*. Ces deux dernières peintures rappellent, d'après M. Alfred Wætmann, beaucoup le style de l'école du Haut-Rhin, dont Schongauer était le chef. C'est au-dessus de la peinture du panneau central que Baldung s'est représenté habillé tout de vert.

Dans la collection Wilke à Halle se trouvait un second autel, acquis récemment par le musée de Berlin, qui ne porte pas d'inscription, mais qui est certainement une œuvre de Baldung de la même époque. Au milieu on voit l'*Adoration des Mages*, et sur les côtés *Saint Georges* et *Saint Maurice*.

La galerie de Carlsruhe possède quatre tableaux provenant très vraisemblablement du même artiste, qui étaient destinés primitivement aux faces antérieures et postérieures de deux vantaux d'autel. Ces tableaux, qui rappellent ceux de la collection Lippmann, représentent le *Martyre des dix mille Vierges*, la *Vraie Croix trouvée par Sainte Hélène reconnue par la résurrection d'un mort*, *Saint Viacus* et *Saint Acharius*, *Sainte Agnès* et *Sainte Barbe*.

En 1509 Baldung s'arrêta à Strasbourg pendant quelque temps, ainsi que le témoigne l'inscription suivante du livre des bourgeois de cette ville (*Bürgerbuch*): Item Hans Baldung a acheté le droit de bourgeoisie le 17 avril 1509. C'est là que, peu après, il dessina des sujets pour des gravures sur bois devant illustrer certains ouvrages, notamment le livre intitulé *Granatapfel* et quelques écrits de Jean Geyler de Kayersberg, parus en 1508 et 1509 chez l'imprimeur Jean Knoblauch. En 1510, Baldung et sa femme donnèrent une chasuble à l'œuvre Notre-Dame et furent reçus de la confrérie de la Vierge.

C'est à la même époque que commencèrent les relations de Baldung avec la maison de Bade. Dans son portrait du margrave Christophe, qui se trouve dans la galerie de Carlsruhe et qui est peut-être le plus beau que nous ayons de sa main, il a représenté ce prince presque de profil, sur un fond vert; la barbe, qui entoure son menton, laisse la lèvre supérieure libre; il porte l'ordre des *Goldenen Ulieſes* et ses traits respirent la fermeté et en même temps la bienveillance. La galerie de Schleifsheimer possède un autre portrait peint du margrave, daté de 1515. Ce personnage est encore représenté avec toute sa famille dans un tableau de la collection de Carlsruhe, qui doit avoir été exécuté par Baldung en 1511 pour la chapelle mortuaire des princes de Bade à Lichtenthal. Le livre d'esquisses du maître, qui se trouve à Carlsruhe, renferme un portrait du margrave *Bernard*, daté de 1512.

La même année, Baldung peignit deux *Christ en croix entre les deux larrons*, qui se trouvent, l'un au musée de Berlin et l'autre à celui de Bâle, mais qui appartiennent à ses compositions les moins importantes.

C'est de cette époque que date l'œuvre la plus considérable de Grün, les peintures qui ornent le rétable du maître-autel de la cathédrale de Fribourg. Il était dans cette ville au mois de mai 1511 et y avait rejoint son frère Gaspard et son neveu Jérôme Baldung, tous deux professeurs à l'université. Le nom de Jean Baldung apparaît pour la première fois dans les comptes de la cathédrale en 1513; il reçut à cette époque un à compte de 190 florins et 14 pfennigs pour son travail qui ne fut terminé qu'en 1516.

Le panneau principal représente le *Couronnement de la Vierge par Dieu et le Christ*. La Vierge est entourée d'anges qui jouent de divers instruments: les nuages sont formés d'un nombre infini de petites têtes de chérubins. La tête de Marie manque un peu d'expression et le menton du Christ est trop proéminent; mais l'aspect de Dieu le père, dans sa barbe

blanche, est des plus imposants. Sur la face interne des vantaux sont peints les *douze Apôtres en adoration* ; leur caractère élevé et leurs figures énergiques rappellent le genre de Durer. Les contre-vantaux fixes et les panneaux extérieurs représentent l'*Annonciation*, la *Visitation*, la *Nativité du Christ* et la *Fuite en Egypte*. L'*Annonciation* a été traitée d'après la gravure de Schongauer ; l'ange est agenouillé à une telle distance de la Vierge, que celle-ci ne peut que l'entendre et non le voir ; il porte de longs cheveux blonds et un vêtement jaune d'un reflet vert foncé. Suivant M. Demmin, l'*Annonciation* semble être non de Baldung mais d'un de ses élèves. Dans la *Visitation*, la posture de la Vierge n'est pas très heureuse, mais sa tête pleine de douceur et la grâce de Sainte Elisabeth accusent la main de Baldung lui-même. Dans la *Nativité* l'artiste a obtenu deux effets de lumière différents très curieux ; l'un provient de la clarté mystérieuse et phosphorescente qui rayonne de l'enfant Jésus, l'autre de la lune qui apparaît dans le fond du tableau. Cette peinture est traitée dans le genre de Grünewald. Le tableau le plus remarquable est la *Fuite en Egypte*, qui rappelle la gravure de Schongauer ; la Vierge, tenant dans ses bras l'enfant Jésus, chevauche sur un âne ; à ses côtés marche Joseph, vêtu de rouge, portant un bâton, une gourde et un chapelet ; au-dessus de ce groupe se balance un dattier sur lequel se trouvent quatre anges ; on en voit un cinquième qui présente à Jésus des fruits. Sur la partie extérieure des volets se trouvent deux groupes, *Saint Jérôme* et *Jean-Baptiste*, *Saint Georges* et *Saint Laurent*. Entre ces groupes on voit le *Sauveur crucifié* et les deux *larrons*, d'après Albert Durer. Enfin, au-dessous du gradin orné des *portraits des donateurs en adoration devant la Vierge et son enfant*, on lit les noms de Sébastien de Blumenegg, de Hans Uldaric Wertner et de Nicolas Schefer, avec la date de 1516. Un petit tableau placé sous la figure de Saint Georges porte cette seconde inscription : *Johannes Baldung cog. Grien gamundianus deo et virtute auspicibus faciebat.*

Pendant les années qu'il consacra à peindre l'autel de Fribourg et pendant celles qui suivirent, Baldung fit plusieurs ouvrages qu'on peut ranger parmi ses meilleurs. Nous citerons entre autres le *Buste d'un jeune homme* de vingt-six ans environ, qu'il fit en 1515 et qui se trouve dans la galerie du Belvédère à Vienne; quelques vers qui se trouvent au-dessous, désignent Baldung comme un second Apelles. En 1517, il peignit le *Portrait du comte palatin Philippe*, qui est à la Pinacothèque de Munich, et celui d'un *Inconnu à barbe*, appartenant au musée de Carlsruhe.

Après avoir terminé la décoration du maître-autel de la cathédrale de Fribourg, Baldung retourna à Strasbourg. Un passage du livre des bourgeois de cette ville indique qu'il dut renouveler l'achat du droit de cité le 5 mai 1517. Cela est d'autant plus extraordinaire, que pendant son absence il n'avait pas discontinué ses relations avec la corporation de l'Echasse (*zum Steltzen*) et de remplir ses devoirs envers elle.¹

A partir de ce moment, Baldung ne quitta plus Strasbourg. M. Alfred Wactmann prétend que, malgré le long séjour de cet artiste en Alsace, on ne saurait y trouver une seule de ses œuvres. Il ajoute néanmoins qu'on pourrait peut-être lui attribuer les peintures à fresque qui décoraient le chœur de l'église de Walbourg, dans la forêt de Haguenau, peintures qui furent complètement dénaturées par une restauration récente et qui représentent les *Douze Apôtres*.

Deux peintures sur bois du musée de Colmar: la *Tentation de Saint Antoine* (n° 169) et la *Conversation de Saint Antoine et de Saint Paul* (n° 170) que le catalogue et M. Goutzwiller attribuent à Mathias Grünewald, seraient, suivant le docteur Woltmann et M. de Quandt, conservateur du musée de Dresde,

¹ L'année qui suivit son retour à Strasbourg, Baldung loua pour six ans une maison dans la rue du Dôme.

l'œuvre de Baldung. « Ces tableaux, dit M. de Quandt, sont conçus et traités dans un sens tout opposé à la manière de Durer, et ils me rappellent ceux de Baldung Grûn par la vigueur, la liberté de l'exécution, la puissance du coloris, et surtout le caractère fantastique du paysage dans le tableau de Saint Antoine. »

L'artiste a représenté ce saint avec une longue barbe, couché au milieu de démons aux formes hideuses et grotesques; sa main droite, crispée, s'appuie sur un monstre qui va le mordre; du bras gauche il essaie de parer un coup de bâton que lui porte un diable ayant la forme d'un oiseau de proie; derrière Saint Antoine, un monstre à la tête de bouc lui arrache les cheveux; deux autres diables le contemplant avec des yeux terribles et s'apprêtent à le dévorer; un être affreux, aux membres grêles et au ventre énorme, le regarde avec un ricanement sinistre et semble vouloir lui communiquer la hideuse maladie qui a couvert son corps de plaies et de pustules. Dans le fond, on voit une cabane en ruine, sur les poutres de laquelle des diabolins gambadent, des arbres aux branches dénudées, des rochers aux formes fantastiques, et au sommet de la composition le Père éternel, avec un visage souriant, paraît imposer silence à ces génies malfaisants. Cette œuvre, conception d'une imagination en délire, est un cauchemar vivant; néanmoins elle plaît par le fini merveilleux du travail, par l'éclat extraordinaire du coloris que quatre siècles n'ont pu altérer.

Comme contraste à cette scène diabolique, l'artiste a peint une œuvre d'un calme enchanteur, *Saint Antoine et Saint Paul conversant dans la solitude*. Le fond du tableau représente un superbe paysage; entre deux rochers couverts de végétation et dont l'un est ombragé par un palmier, on entrevoit une riante campagne ornée d'arbres, arrosée par un ruisseau où vient se désaltérer un cerf et dominée par les flancs abrupts d'une montagne très élevée. Au premier plan, les

deux pieux personnages sont assis près d'une fontaine, devisant gravement. Saint Antoine est vêtu d'une longue tunique violette; Saint Paul, demi nu, est à peine recouvert d'une natte de roseaux; une biche est couchée à leurs pieds; des fleurs et des plantes émaillent le sol; un corbeau apporte deux pains aux anachorètes. « Cette œuvre, dit M. Goutzwiller, est hors ligne et révèle les mêmes qualités d'exécution qui distinguent le tableau précédent. La perspective aérienne est traitée de main de maître. Une tonalité chaude et brillante enveloppe l'œuvre entière qui est supérieure, comme exécution, aux tableaux de Schongauer et de son école. On sent ici un novateur versé dans les règles de l'art, mais dont le talent d'expression faiblit un peu quand il touche à la figure humaine. Les types de ses personnages sont, en effet, loin d'être beaux. Mais il circule dans ses conceptions une telle intensité de vie, une telle puissance de coloris, une telle sûreté de dessin, qu'on les admire quand même. »

Si l'on ne peut attribuer à Baldung, d'une façon positive, la Tentation de Saint Antoine et sa Conversation avec Saint Paul, il n'en est pas moins vrai que ces tableaux auraient pu être de sa main, car son inclination pour les sujets fantastiques le porta à imiter dans beaucoup de cas Mathias Grünewald, et il fut son rival pour la puissance du coloris et l'effet des lumières.

Le penchant de Baldung pour les contrastes se remarque dans une de ses compositions religieuses les plus intéressantes, le *Martyre de Sainte Dorothée*, portant la date de 1516 et qui appartient à la Société des patriotiques amis des arts de Prague. La sainte, couverte d'un vêtement rouge, est agenouillée, attendant la mort. Le bourreau, ayant un habit jaune à manches vertes, se tient sur le pan de la robe de Sainte Dorothée et lui apprête sa chevelure. Du côté opposé, s'avance un charmant enfant couronné de roses, presque aussi beau que les chérubins d'Albert Durer, qui présente à la victime

un panier rempli de ces fleurs. Plus loin, à droite, se trouve l'avocat Théophile dans une robe d'or, avec sa suite, et dans le fond une seconde fois ce personnage à la porte d'une maison. L'enfant céleste s'avance vers lui et le tire par le pan de son habit, pour lui offrir des roses de la part de la sainte; Théophile paraît être converti par ce miracle. L'anniversaire de la mort de Sainte Dorothee tombe le 6 février, et l'artiste a voulu rendre le miracle des roses plus éclatant en représentant un sol gelé, des montagnes couvertes de neige et une sombre forêt de sapins.

Baldung a également représenté la fragilité des choses humaines et la toute-puissance de la mort dans deux petites peintures sur bois, dont l'une porte son monogramme et l'autre la date de 1517, qui appartiennent au musée de Bâle. L'un de ces tableaux, dont le musée de Florence possède le dessin original, représente une charmante jeune femme entr'ouvrant une draperie blanche qui glisse sur ses genoux et laisse voir des formes admirablement modelées; la Mort, ou plutôt le Diable, car elle a un pied de cheval, la saisit à la tête et à la poitrine et presse ses dents sur ses lèvres. La jeune femme s'agite convulsivement sous les étreintes de la mort, et ses regards aperçoivent avec horreur à ses pieds une tombe entr'ouverte.

Le pendant de ce tableau représente aussi une belle femme, les reins simplement entourés d'un voile, les yeux remplis de larmes, joignant les mains avec désespoir et implorant vainement la mort qui la saisit par ses longs cheveux blonds et l'entraîne vers la tombe qu'elle lui montre de la main droite.

Le contraste de la laideur repoussante de la Mort avec la beauté des formes de la jeunesse a été merveilleusement rendu par Baldung dans ces deux tableaux, et il a montré qu'il avait fait une étude approfondie du corps humain d'après les principes d'Albert Durer. Mais si ses formes, si son modelé ne laissent rien à désirer, on peut reprocher à ses figures

d'être souvent laides; c'est ce qu'on remarque dans ses *Femmes nues* de la galerie de Lichtenstein à Vienne, qui représentent les divers âges de la vie.

Les autres peintures de Baldung sont les suivantes: *Une sainte Famille*, remarquable pour la beauté du paysage, non datée et se trouvant à l'académie des arts à Vienne.

Deux portraits peints sur bois, qui appartiennent au musée de Bâle; l'un représente un jeune homme de vingt ans et porte la date de 1511; l'autre, Bernard Meyer, de Bâle, à l'âge de vingt-cinq ans et qui est de 1513.

Hercule soulevant de terre Antée, que possède le docteur Liesinger à Stuttgart; les corps sont bien proportionnés et la tête d'Antée se présente dans un raccourci parfait.

L'Adoration de l'enfant Jésus, datée de 1520 et appartenant à la galerie d'Aschaffembourg; la lumière, comme dans la Nativité du maître-autel de la cathédrale de Fribourg, émane de l'enfant. Par la porte de la ruine, au milieu de laquelle la scène se trouve placée, on aperçoit l'annonciation aux bergers qui est éclairée par un effet curieux de lumière.

Dans la *Lapidation de Saint Etienne* (1522), qui est au musée de Berlin, quoique l'expression en soit pathétique et vigoureuse, il y a une certaine dureté dans la couleur.

La *Madone avec l'enfant Jésus*, que possède la galerie de Lichtenstein à Vienne, et qui date de 1530, laisse à désirer.

Madeleine devant le Christ ressuscité, qui se trouve dans la galerie de Darmstadt, est le dernier tableau de Baldung et porte la date de 1539.

On prétend que dans la chapelle Saint-Maurice à Nuremberg le tableau représentant *Sainte Anne, Sainte Rosalie, Sainte Ottilie, Sainte Marguerite et Sainte Barbe*, est de la main de Baldung, ainsi qu'un autre intitulé *la Vierge à l'Enfant*. Les musées de Donaueschingen et de Francfort-sur-le-Main possèdent aussi des œuvres de ce maître.

Baldung Grün fit aussi le portrait de Sébastien Brant,

comme nous l'apprend le professeur Glaser dans ces vers placés au bas du portrait du célèbre satirique strasbourgeois en 1631, par Jacques Heyden :

Corporis effigiem primo Baldungus Appelles

Mira ac præstanti pinxerat arte quidem.

Ce portrait n'existe malheureusement plus.

GRAVURES ET DESSINS

C'est surtout dans ses innombrables gravures et dans ses dessins que Baldung a montré toute sa verve et sa puissante imagination, et a égalé, sinon surpassé, Mathias Grünewald dans ses œuvres les plus fantaisistes.

Le nombre des gravures sur cuivre qu'on lui attribue est restreint. Un *Vieillard caressant une jeune fille* porte son monogramme et remonte à l'année 1507. A côté de cette gravure on peut encore citer le *Garçon d'écurie harnachant un cheval*.

Par contre, le nombre des gravures sur bois faites d'après les dessins du maître dépasse celui de 150. Nous avons déjà mentionné l'ouvrage intitulé *Granatapfel*, qui renferme quelques-uns de ses premiers essais, et plusieurs écrits du prédicateur Jean Geyler parus à Strasbourg en 1508 et 1509, et qui furent réédités à Augsbourg en 1510. Sur le verso du titre on voit le *Christ entre Marthe, Marie et Lazare*; dans le corps de l'ouvrage, *Pharaon englouti*, *Sainte Elisabeth filant au milieu de ses femmes*, ensuite un *Cuisinier dépouillant un lièvre*, avec l'inscription suivante en allemand; manière de préparer un lièvre en civet, et le monogramme H. G. B.; enfin les *sept Péchés capitaux* représentés sous la forme de monstres armés d'épées.

De nombreux petites figures d'apôtres et de saints se trouvent dans l'*Hortulus animæ* qui parut en 1511 chez Martin Flach, imprimeur à Strasbourg. De la même année datent plusieurs gravures isolées: la *Sainte Famille avec*

Sainte Anne jouant avec l'enfant, Saint Jérôme dans un paysage, Adam enlaçant Eve qui lui présente une pomme. L'année précédente avait paru la *Cuisine des sorcières* (*Hechsenküche*). Quatre sorcières nues, assises sous un arbre et entourées de crânes, d'ossements et de fourches sur lesquelles elles viennent de chevaucher, font leur diabolique cuisine. L'une d'elles tient entre ses jambes un pot couvert de signes cabalistiques, d'où s'échappe un puissant jet de vapeur et de flammes; un chat est à côté. Une autre sorcière, tournant le dos au spectateur, est accroupie près d'un chaudron au-dessus duquel rôtissent des boudins à la broche; un houc contemple cette cuisine. Une troisième sorcière tient d'une main le long voile qui se déroule de sa tête, et de l'autre un plat contenant des oiseaux rôtis. La quatrième regarde passer dans les airs deux autres sorcières qui se dirigent vers la partie du sabat que Belzéhub préside. L'une, toute nue, est étendue sur un banc et armée d'une fourche, entre les dents de laquelle se trouve un vase qu'elle approche du jet de flammes dont il vient d'être parlé. Cette étrange élucubration est gravée sur un fond noir et brun rehaussé de blancs comme un dessin au crayon. Le cabinet des estampes de Paris possède une épreuve de cette gravure.

Les estampes qui accompagnent les *Dix Commandements* dans un livre imprimé en 1516 par Grieninger, dénotent la main habile de Baldung. C'est à partir de cette époque qu'il grava des planches remarquables qui se succédèrent rapidement, et dans la plupart desquelles domine l'amour du fantastique qui rappelle l'influence de Grünewald sur notre artiste. Une gravure qui respire une profonde douleur est celle où l'on voit le *Christ attaché à la croix*, qui s'affaisse épuisé et qu'un ange soutient (1517); deux autres, représentant *Saint Sébastien* (1512) et une troisième ceux qui pleurent le Christ au pied de la croix, offrent les mêmes caractères que le Christ attaché à la croix.

Dans une composition d'une puissante originalité on voit le corps du Christ inanimé porté au ciel par des anges qui fléchissent sous le poids de leur fardeau, mais qui ne continuent pas moins leur course dans l'espace. Une gravure représentant le *Crucifié avec Marie, Jean et Madeleine*, dont un exemplaire se trouve à l'Albertine de Vienne et sur laquelle manque le monogramme de Baldung, passa longtemps pour une œuvre d'Albert Durer; et, en effet, aucun artiste n'approcha davantage du maître de Nuremberg pour l'énergie du sentiment.

Les différentes suites du *Christ et des Apôtres* nous montrent des figures charmantes par le caractère et par l'expression. L'une d'entre elles, qui a été conservée au musée de Carlsruhe seulement à titre d'épreuve, ne porte pas de monogramme et n'est pas de Baldung, car la gravure en est très imparfaite. Par contre, celles qui appartiennent à la suite des apôtres, groupés deux par deux et portant la date de 1518, sont bien de Baldung.

La gravure intitulée la *Chute d'Adam et d'Eve* (1519) rappelle le genre de Michel-Ange; Baldung a représenté nos premiers parents accablés par la colère céleste. Une autre planche est une ravissante idylle. La Vierge, assise au pied d'un arbre, tient sur ses genoux l'enfant Jésus qui essaie de prendre une pomme qu'un ange lui offre; d'autres anges, qui voltigent dans l'espace, sont peints de la même façon que ceux qui se trouvent dans le panneau central de l'autel de la cathédrale de Fribourg. L'un d'eux s'envole dans les airs avec un pan du manteau de Marie; un autre voltige au-dessus d'une haie; l'un est couché rêvant dans l'herbe, un autre fait de la musique. Le paysage, qui forme le fond du tableau, rappelle ceux de l'Alsace.

Baldung a aussi traité des sujets mythologiques, tels que les *Trois Parques* (1515), la *Promenade risible de Phyllis sur Aristote muselé*, et *Bacchus enivré*. Les deux *Mères nues*,

entourées de nombreux enfants dans un paysage, sont une œuvre peu remarquable. Les *Trois chevaux dans la forêt* (1534) et le *Garçon d'écurie* endormi que réveille une vieille femme portant un flambeau, sont beaucoup mieux traités.

Parmi les portraits gravés par Baldung on doit citer celui de *Luther en moine augustin*, au-dessus de la tête duquel voltige le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe; celui du prédicateur *Gaspard Hedion*, l'un des précurseurs de la Réformation à Strasbourg (1543), dont le dessin original se trouve dans le livre d'esquisses de Baldung qui appartient au musée de Carlsruhe.

Quant aux dessins que l'on connaît de ce maître, nous ne pouvons nous en rapporter à une personne plus compétente que M. Alfred Wœtmann, et nous allons rapporter tout ce qu'il a écrit à ce sujet.

Avec Durer et Holbein, Baldung fut un des dessinateurs les plus productifs de l'Allemagne à cette époque. Dans le simple dessin à la plume, aussi bien que dans celui à fond colorié, il se rapproche de Durer, et comme il était plutôt dessinateur que peintre, il se montre dans ce genre de travail sous le jour le plus favorable. Le musée de Bâle est riche en œuvres de Baldung; on voit sous un globe deux de ses dessins au crayon: la *Mort* et l'*Ascension de la Vierge*; deux dessins à la plume; un *Centaure*, habilement raccourci, portant un enfant en croupe; et sur une feuille claire-obscur une *Femme* au vêtement léger et flottant, tenant un vase à la main. Une feuille semblable, portant la date de 1519 et représentant des *Apôtres et des Saints*, ainsi que quelques *Etudes de têtes*, se trouvent dans des volumes. Le cabinet des gravures sur cuivre de Berlin possède un grand carton du *Crucifié*, et un grand dessin rond (1517) représentant *Trois fils de roi* qui se disputent le pouvoir; pour terminer leur différend, ils mettent le cadavre de leur père en enjeu et tirent au plus habile; mais l'un hésite, c'est le véritable fils du monarque défunt. Dans

le même cabinet se trouve un *Buste de femme* (1519), croquis au crayon blanc et rouge.

Le musée du Louvre possède de Baldung deux portraits, datés de 1515, mais ils ne sont pas exposés. M. Ambroise Firmin-Didot avait de cet artiste un *Paysan avec une jeune fille* (1516). Dans le cabinet des gravures sur cuivre de Stuttgart il faut citer principalement la *Mort de Marie* et la *Dispersion des Apôtres*, dessins à la plume de 1516.

La galerie des Offices à Florence possède plusieurs dessins de Baldung: l'*Image de la Mort*, une *Figure d'apôtre*, *Adam et Eve*, *Hercule avec un arc*. Les trois dernières pièces, datées de 1520, sont dessinées sur de grandes feuilles claires-obscur.

Au musée britannique on voit une *Madone avec des anges*, de la plus douce exécution, sur papier brun, avec des effets de lumière blancs; c'est un modèle pour gravure sur bois, qu'on a attribuée jusqu'ici à Durer. Dans la même collection se trouve un grand croquis pour image sur verre: la *Madone avec l'enfant sur une demi-lune*, et *Saint Laurent et de nombreux anges*, avec un léger encadrement renaissance.

L'institut Städel à Francfort possède des *figures de saints*, des *croquis pour écussons*, des *images sur verre* et une figure entière de *Lucrèce*, aux formes nobles et hardies, sur papier brun avec des effets de lumière blancs, portant la date de 1530. L'Albertine de Vienne renferme de nombreux *écussons*, des *modèles pour peintures sur verre* et deux feuilles claires-obscur très remarquables: *Trois chevaliers à cheval*, qui, dans un défilé, sont attaqués par trois squelettes, et *Trois têtes de jeunes femmes*, particulièrement belles, probablement de 1519. La même collection possède encore deux feuilles représentant des *Sorcières* (1514) et une étrange allégorie: *Vénus*, avec des béquilles, marche sur des boules auxquelles ses pieds sont liés; derrière elle se trouve un petit amour qui, par l'expression des formes est une des meilleures œuvres de

l'artiste. Enfin un *Christ sur la croix*, de 1533, est une pièce remarquable.

Dans le cabinet des gravures sur cuivre de Carlsruhe se trouve un dessin fantastique sur une feuille claire-obscur, de 1515, représentant une *Femme nue* que contemple un spectre; elle est pensive et sa pose est superbe; un enfant nu monte à cheval sur un dragon et un second joue avec la queue de cet animal.

Le livre d'esquisses de Baldung, conservé à Carlsruhe, est un véritable bijou de l'histoire artistique de l'Allemagne. Il est composé des fragments de deux livres d'esquisses, dont l'un était en papier et l'autre en parchemin, et qui furent plus tard reliés en un seul volume. Cet album appartenait primitivement au peintre et chroniqueur strasbourgeois Sebolt Bühler, et sur la dernière feuille sont écrits les mots: *Hodie aliquid cras nihil*, que l'on a longtemps attribués à Baldung, mais qui datent d'une époque plus récente. Il renferme des études de mains, de têtes, de pieds et de vêtements, des figures d'enfants, toutes sortes d'animaux tels que des chevaux, un singe et un perroquet, des armes, des figures stéréométriques, des instruments de musique, etc., avec des annotations de la main de l'artiste indiquant les couleurs de ces divers objets (couleur cendre, noire, grise, rouge). On trouve encore dans cet album un *vieillard* et un *lion* pour écussons, des feuilles et des fleurs, ainsi que l'encadrement renaissance d'un autel; un *Chevalier* armé de toutes pièces, daté de 1518, une *Madone*, de 1523. Il y a de nombreuses études de paysages, des vues de villes et de châteaux. Au bas de quelques-unes, le peintre a mis lui-même leurs noms, tels que les châteaux de Weinsberg et du Hæneck. Plus loin on trouve des vues de Strasbourg (le marché aux chevaux), de ses fortifications et de ses boulevards.

Parmi les portraits qui figurent dans ce livre d'esquisses et qui sont ce qu'il y a de meilleur, l'un des plus remarquables

est celui de l'empereur *Maximilien*, de 1501; puis ceux de *Charles-Quint*, de 1536, du *margrave Bernard de Bade* et de *Gaspard Hédion*; enfin un portrait fait par Baldung la dernière année de sa vie, représentant *Nicolas Hugo Kniepf*, 1545. Sur presque toutes les feuilles de l'album on voit le monogramme de l'artiste et de nombreuses dates qui appartiennent aux différentes époques de sa carrière.

Le cabinet des gravures sur cuivre de Copenhague possède de Baldung une suite plus petite de dessins au crayon d'argent faits par cet artiste. Autrefois on les attribuait à Jean Holbein le jeune, et ils furent réellement publiés avec onze études de Jean Holbein l'aîné.

A cette énumération des dessins de Baldung on doit en ajouter deux autres remarquables qui appartiennent à M. Mitchell et qui ont figuré à l'exposition des dessins des maîtres anciens à l'école des Beaux-Arts de Paris en 1879. L'un représente un buste de femme regardant à gauche, avec une coiffe à ailes fixées de chaque côté par un riche bijou. L'autre est une femme aux formes opulentes, type ordinaire du maître, vêtue d'une robe dont la traîne est portée par un squelette sortant d'une tombe, antithèse alors familière des pompes de la vie et de l'approche de la mort. Cette composition est directement inspirée par une gravure de Durer, le *Seigneur et la Dame* se promenant dans un riant paysage et suivis d'un squelette caché derrière un arbre et épiant le moment de les surprendre. La dame de Baldung offre une étroite ressemblance avec celle de la gravure de Durer.¹

Suivant Mappe, Baldung mourut au mois de septembre 1545 à Strasbourg, l'année même où il avait été élu membre du conseil par sa corporation; cela résulte du *Rathsherrenbuch*

¹ MARQUIS DE CHENNEVIERE, *les dessins des maîtres anciens exposés à l'école des Beaux-Arts en 1879*.

(livre des messieurs du conseil) et de la chronique de Bühler. Il demeurait dans la rue Brûlée.

Le peintre strasbourgeois Nicolas Krämer acheta les biens laissés par Baldung, et à la mort de Krämer sa veuve les donna à son frère Bühler. Baldung avait obtenu pour lui et pour sa femme Marguerite une rente viagère des administrateurs de la cathédrale de Fribourg, probablement en récompense des belles peintures qu'il y avait exécutées. Cette rente fut servie jusqu'en 1552, année de la mort de Marguerite; c'est ce qui a fait croire que Baldung avait vécu jusqu'à cette époque.

Jean Baldung est, avec Mathias Grünewald, le plus grand fantaisiste de tous les peintres allemands; il fut, dans la première moitié du xvi^e siècle, ce que plus tard devaient être en France Callot et ensuite Grandville, qui, par une coïncidence curieuse, reçurent le jour à Nancy, ville assez voisine de Strasbourg. Quoiqu'il doive être rangé parmi les artistes de l'école de Souabe, de la branche d'Ulm, dont le créateur fut Bartholomé Zeitblom, Baldung a subi plus que tout autre l'influence d'Albert Durer, à qui il est resté cependant inférieur. On reproche à ses clairs-obscurs d'être lourds, à ses figures d'avoir un caractère monotone et vulgaire et à ses têtes d'être grimaçantes et grotesques; on lui reproche, en un mot, de n'avoir nullement recherché la beauté.

M. Wœtmann porte le jugement suivant sur Baldung: « Il a un tempérament artistique très énergique. Son style n'est compréhensible que si l'on tient compte de son étroite liaison avec Albert Durer, dont l'influence se remarque dans le dessin et le sentiment de la forme, mais qui a encore agi sur les conceptions de son imagination. Cependant, bien que Baldung ait été, sous ce rapport, tout à fait influencé, il ne peut être rangé parmi les simples imitateurs de Durer. Il s'était senti attiré vers celui-ci par un sentiment commun à tous deux, mais il a gardé néanmoins son individualité. Il est

pénétré du sentiment de la force, de la grandeur, de ce qui est élevé; il anime ses figures d'une vie énergique, mais la profonde et chaude religiosité de Durer lui reste étrangère. Sa manière est moins pleine et moins naïve que celle du peintre de Nuremberg, cependant elle se montre agréablement dans quelques-unes de ses créations. Grâce à Durer, Baldung acquit certains procédés d'exécution qu'il n'aurait trouvé d'aucune autre façon en Allemagne. Quand, plus tard, il subit inopinément l'influence de Grünewald, il resta fidèle aux enseignements de Durer pour les effets du coloris. Si Baldung n'adopta pas le style de la renaissance et ne chercha même pas à se familiariser avec lui, c'est qu'il avait une nature rude, alliée à un sentiment restreint de la beauté, et qu'il se trouvait sous l'influence puissante du goût populaire. C'est surtout dans les motifs d'architecture et dans les ornements qu'il ne put que péniblement secouer le joug de la tradition gothique. Son entente du corps humain et des nus est meilleure, grâce à l'influence de Durer et à ses propres études sur la nature. Sa fantaisie hardie, son attrait pour le bizarre, pour l'étrange, lui font quelquefois produire des œuvres repoussantes. La dureté de son coloris déplaît souvent, mais dans certains cas, dans de simples sujets tels que des portraits ou dans de toutes grandes compositions pour lesquelles il a mis toute sa vigueur, il a produit des peintures très remarquables. Il est passé maître dans les dessins et dans la gravure sur bois. »

HANS WAECHTLIN

Graveur (xvi^e siècle)¹

Il est connu également sous le nom du *maître aux bourdons croisés* ou de *Pilgrim* (pèlerin). Il vivait à peu près à la même

¹ Extrait de l'*Histoire de la Gravure*, par G. DUPLESSIS, p. 227, 515 et 517.

époque que Hans Baldung. On ignore la date aussi bien que le lieu de sa naissance, mais ses œuvres le classent dans l'école allemande, M. Lœdel,¹ qui a consacré à cet artiste un travail important, pense qu'il vivait à Strasbourg au commencement du xvi^e siècle. Rompu à toutes les difficultés du métier, Wächtlin passe pour l'inventeur, en Allemagne, de la gravure en camaïeu. Ses planches, fort recherchées et très rares, se distinguent de la plupart de celles qui virent le jour à la même époque, par un dessin précis, moins archaïque que celui de la plupart de ses contemporains, et approchant quelquefois de la beauté, par une façon très sûre de tailler le bois, et par une connaissance du clair-obscur qu'aucun artiste allemand n'avait encore révélée. Les ouvrages d'Albert Durer ne furent pas inutiles à Wächtlin, mais ils ne furent pas copiés servilement par l'artiste, qui possédait une manière propre assez facilement reconnaissable. Les onze camaïeux qui portent son monogramme, se recommandent cependant par la science de l'exécution plutôt que par l'imprévu de l'invention. Ses œuvres principales sont: *Saint Sébastien attaché à un arbre*, une *Tête de mort*, *Orphée charmant les animaux*, un *Cavalier armé de toutes pièces*, accompagné d'un halberdier à pied, *Pyrame et Thisbé*.

M. Duplessis, trompé par les différentes orthographes du nom Wächtlin a cru qu'il y a eu deux graveurs de ce nom. Il aurait dû s'apercevoir de son erreur, lorsqu'il a attribué à tous deux les mêmes œuvres gravées et le même surnom de Pilgrim.

VALENTIN BOLTZ

Peintre (xvi^e siècle)

Boltz, né à Rouffach (Haut-Rhin), fut tout à la fois dramaturge et peintre. Il est l'auteur de deux drames ou mystères

¹ *Des Strassburger Malers und Formschneiders Johann Wechtlin, genannt Pilgrim*. Leipzig, 1834, in-4^o fig.

tirés de l'histoire sainte et imprimés à Bâle, l'un en 1546 et l'autre en 1554. C'est à Nuremberg qu'il exerça, au milieu du xvi^e siècle, sa profession de peintre. C'est probablement de lui que Sandrart¹ parle et prétend qu'il avait travaillé à Nuremberg vers 1520, ajoutant qu'on l'appelait le *méchant Boltz*.

Il est l'auteur d'un traité en allemand intitulé : *l'Art d'enluminer les livres et de préparer les couleurs*, imprimé à Francfort-sur-le-Main en 1562 et à Strasbourg en 1608.

DANIEL SPECKLÉ OU SPECKLIN

Architecte et ingénieur (1536-1589)²

Ce précurseur des Cœhorn et des Vauban, dans l'art de fortifier les places, naquit à Strasbourg en 1536. Sa jeunesse fut des plus orageuses; il était querelleur et fort ami du beau sexe à tous les degrés de l'échelle sociale. Issu d'une famille de la petite bourgeoisie, il fit son apprentissage de formier, puis celui de brodeur en soie. Mais sa vocation l'appelait à quelque chose de plus relevé. Comme la plupart des artisans de sa ville natale, il fit son *tour d'Allemagne*; il visita successivement la Suède, la Prusse et la Pologne. Dans ces voyages sur l'extrême limite de la Germanie, il put entrevoir les étendards verts ornés du croissant des Turcs, qui menaçaient les frontières de la chrétienté. L'impression qu'il en ressentit, fut probablement la cause qui le poussa à se faire ingénieur militaire, afin d'élever des boulevards qui protégeassent ses correligionnaires contre les attaques incessantes des infidèles.

Arrivé à Vienne, sous le règne de Maximilien II, Specklé fut pris en amitié par l'architecte Solizer, qui le fit nommer

¹ Part. I, p. 230.

² Ouvrages consultés : HERMANN, *Notices sur la ville de Strasbourg*; SPACH, *Oeuvres choisies*, tome I., p. 73 et suiv.

directeur du musée impérial d'artillerie. Dans ces fonctions, qu'il conserva cinq ans, il s'appliqua à l'architecture militaire, où il atteignit une si grande renommée, qu'il fut chargé, comme on le verra, de fortifier un grand nombre de places de l'Allemagne.

De retour à Strasbourg, vers 1574, Specklé dressa, sur les ordres de l'archiduc Ferdinand d'Autriche, une excellente carte d'Alsace (1574-1577), dont se servit plus tard l'historien Schœpflin dans les explorations archéologiques qu'il fit dans cette province. Elle est encore estimée de nos jours; on y trouve des localités qui disparurent pendant la guerre de Trente ans. Des villes et certains princes, tels que le duc de Bavière, le comte de Hanau-Lichtenberg et les comtes palatins du Rhin, demandèrent à Specklé des plans de fortifications. Il construisit les remparts d'Ulm, d'Ingolstadt, de Bâle, de Colmar, de Strasbourg, de Schlestadt, de Haguenau, de Benfeld, d'Ensisheim. On prétend même, qu'ayant accompagné l'empereur Charles-Quint en Afrique, il traça les fortifications de la Valette (île de Malte), de Gibraltar et de Tanger.

L'époque de la grande activité de Specklé date de son retour à Strasbourg, dont il fut, dès 1577, nommé l'architecte en titre. C'est en cette qualité qu'il en augmenta et perfectionna les fortifications, et qu'il en dressa le plan en relief. C'est lui qui conçut le plan de l'hôtel de ville qui orne le côté ouest de la place actuelle dite de Gutenberg, et qui porte le nom d'*Hôtel du commerce*. Cet édifice, qui appartient au style de la renaissance, se distingue par le bon goût de son ornementation extérieure et par son parfait aménagement intérieur.

Specklé a consigné le résultat de ses études et de son expérience dans un ouvrage in-folio du plus haut intérêt, intitulé *Architectura von Vestungen* (architecture de fortifications), publié à Strasbourg en 1589, l'année même de sa mort, puis en 1595, enfin en 1609. Dans la seconde édition se

trouve son portrait gravé par de Bry et sa biographie écrite par Lanz de Kaysersberg. Le titre complet de cet ouvrage, le premier de ce genre, donne un aperçu général de la matière telle que Specklé entendait la traiter : « L'architecture, c'est-à-dire l'art des fortifications, telles qu'elles doivent être appliquées de nos jours aux villes, châteaux, forteresses sur eau, sur terre, sur les hauteurs et dans les vallées, avec leurs boulevards, cavaliers, fossés et contre-escarpes, ainsi que du mode régulier et utile de s'en servir en guise de défense contre les ennemis, avec l'artillerie nécessaire; le tout représenté avec fondements, vues et dessins par feu Daniel Specklé, architecte de la ville de Strasbourg. » (Edition de 1609.)

Dans la préface, il énumère les motifs qui l'ont décidé à écrire et à publier cet ouvrage : « Le magistrat doit construire des fortifications pour remplir ses devoirs envers Dieu, car nous avons, par nos vices et péchés, offensé et irrité le Tout-Puissant, de sorte qu'il aurait bien le droit de nous visiter par la guerre, la famine, la peste et d'autres plaies encore, voire même de nous plonger dans l'abîme de la damnation, si le Christ ne nous avait rachetés, en tant que nous nous convertissons à lui par un repentir sincère et une amélioration de notre vie : ce qui serait la meilleure reconstruction basée sur Dieu; car, lorsque Dieu ne protège pas les villes, c'est en vain que leur gardien se met sur la défensive. Dieu a lui-même disposé certaines localités, certaines hauteurs qui sont déjà fortifiées par la nature, afin de servir d'asile, de refuge dans les calamités et d'aider à proclamer la bonté céleste. » Specklé fait allusion aux ennemis du Christianisme, les Turcs, qui avaient déjà osé mettre le siège devant Vienne, et qui devaient, cent ans plus tard, renouveler leur entreprise contre la capitale de l'Autriche.

A l'époque où parut l'*Architectura* on suivait pour les fortifications le système italien, qui était defectueux parce que les fossés de défense étaient très peu garantis. Il les protégea

par les canons des bastions à *oreillons*, mode qu'adopta plus tard Vauban en y apportant quelques modifications. Specklé changea aussi l'emplacement des *ravelins*, qui jusqu'alors étaient trop rapprochés de la courtine, au point d'empêcher que les fossés ne fussent battus par les flancs. Il prouva qu'avec le ravelin établi comme il l'entendait, une place devenait presque imprenable.

Un passage curieux de l'*Architectura* se trouve à la page 70; il concerne les moyens de faire écouler les eaux de terres humides. Specklé serait donc en quelque sorte l'inventeur du drainage.

Il a encore laissé deux volumes manuscrits in-folio concernant l'histoire de la ville de Strasbourg. Mais cette œuvre est loin de valoir l'*Architectura*. Specklé valait mieux comme ingénieur que comme historien; en général, la critique historique lui fait défaut. Ainsi, lorsqu'il parle de l'invention de l'imprimerie, il fait de Gutenberg, qu'il nomme Jean Gensfleisch, le serviteur de Mentel, et affirme qu'après avoir volé à celui-ci le secret de son invention, il se serait enfui à Mayence où le gentilhomme Gutenberg en tira parti. Il ajoute que Jean Gensfleisch mourut aveugle et que Mentel termina ses jours consumé par le chagrin. La chronique de Specklé, après avoir appartenu à diverses personnes, fut acquise en 1815 par les archives de la ville et passa à la bibliothèque où elle se trouvait avant sa destruction en 1870.

LES DIETTERLIN

Architectes, peintres et graveurs (xvi^e et xvii^e siècles)¹

Wendel Dietterlin, qui fut architecte, peintre et graveur, naquit à Strasbourg en 1540 et y mourut en 1599. On ne possède aucun détail sur sa vie, mais il est probable qu'il

¹ Auteur consulté: SCHREIBER, *Münster zu Strassburg*, etc.

passa toute son existence dans sa ville natale. Il étudia l'architecture et construisit en Allemagne plusieurs édifices; certaines parties du magnifique château de Heidelberg sont de lui. Il orna aussi de peintures à fresque le *Bruderhof* (cour des Frères) de Strasbourg. Scheffer,¹ son compatriote, prétend qu'il fut l'inventeur du pastel. C'est surtout comme graveur et ornemaniste que Dietterlin s'est fait un nom important dans l'art. Ses gravures dénotent une grande imagination qui, malheureusement, n'est pas tempérée par un goût très pur; il a le tort de surcharger de détails et d'ornements les principales lignes de son dessin; sous ce rapport, il se rapproche beaucoup d'un graveur allemand, Daniel Hoppfer, qui le précédait de quelques années. Le style de la renaissance règne dans ses ouvrages, mais c'est à peine si on peut le découvrir sous les superfétations dont il l'a couvert. On croirait qu'il a pris soin de dissimuler les lignes verticales de ses pilastres par des ornements très beaux par eux-mêmes, mais complètement inutiles. La base des pilastres est souvent plus étroite que le milieu, et le chapiteau se rétrécit parfois par places. Les mêmes défauts se retrouvent dans les colonnes dessinées par Dietterlin; il a tellement horreur de la régularité, qu'il présente ses chapiteaux par les angles et s'amuse même à les incliner, à les renverser, pour obtenir des raccourcis ou des déformations perspectives. Il lui arrive aussi de les fendiller et d'en éparpiller les fragments sur le sol, pour obtenir un effet pittoresque.

On peut dire de Dietterlin que ce fut un fantaisiste à outrance, mais la faute en est moins à lui qu'au milieu où il vécut. N'ayant point eu de maître qui lui apprit les règles fondamentales du dessin et de l'architecture, il se laissa emporter par la fougue de son imagination, par la facilité

¹ Auteur du traité *Graphic i. e. de arte pingendi liber singularis*, Noriberg, 1688, in-8°.

prodigieuse de son crayon ou de son burin, et nous laissa ainsi des œuvres qui, quoique défectueuses au point de vue du goût, sont d'une grande originalité.

La plus belle gravure de ce maître est, sans contredit, celle connue sous le titre des *Grandes chapelles de Dietterlin*. Le *Magasin pittoresque* l'a reproduite en 1856, d'après un dessin de Montalan.

Heinecken¹ lui attribue le dessin des pièces suivantes: l'*Ascension d'Elie*, celle de *Jésus-Christ*, la *Chute de Phaëton* (1588), et le *Pouvoir de la mort*, pièce emblématique, gravées par Mathias Greuther, et la *Vérité triomphante*, gravée par Barthélemy Dietterlin, son petit-fils.

Un seul des dessins de Dietterlin n'a point pour sujet l'architecture, c'est son propre portrait. Il s'est représenté de trois-quarts, avec une moustache longue et fournie, et les cheveux courts; une grande collerette surmonte son justaucorps avec manches tailladées; le tout est entouré d'une bordure ovale sur laquelle on a inscrit son nom et la date de sa mort. Voici cette inscription: *Wendelinus Dietterlin pictor argentinensis obiit anno MDLXII ætate II*. Cet ovale est supporté par une console et le portrait est encadré dans un portique cintré. Deux femmes, figurant le Travail et la Vigilance, s'appuient sur cette console; un ami y a inscrit huit vers latins fort louangeurs et assez bizarres. Ce portrait sert de frontispice au grand ouvrage de Dietterlin sur l'architecture: *Architectura und Ausstheilung der V Seulen 1593*, in-folio, qui renferme 208 planches représentant des colonnes, des portails, des fenêtres, des cheminées, etc., en un mot des ornements de toute espèce propres à être adaptés à l'architecture. Dietterlin annonce dans la préface adressée à Daniel Sorian, qu'il avait travaillé quelques années auparavant à la construction de la maison de plaisance du duc de Wurtemberg à Stuttgart.

¹ Dictionnaire des artistes.

La galerie du Belvédère, à Vienne, possède de Dietterlin un tableau à l'huile; il porte le n° 2 du catalogue de l'école allemande, et est ainsi décrit: Pièce d'architecture avec la vocation de Saint Mathieu à l'apostolat (Marqué du monogramme WD et 3977 TIBERIO CÆSAR DIVI AVG. F. AVGVS. IMP. VIII — Petite fig. bois 4' 3" h. 6' 3" l.)

M. Muntz¹ en donne la description suivante: « Il nous montre l'intérieur d'une habitation, avec deux salles d'un style fort simple; dans l'une d'elles se trouvent des hommes au type plutôt allemand qu'italien, occupés à compter de l'argent; dans l'autre salle, où la table est mise, s'avancent, en quelque sorte au pas de course, Jésus-Christ et ses disciples, s'entraînant les uns les autres. Au fond, la mer. Les attitudes des personnages sont excellentes, le ton est harmonieux, quoique un peu violacé; mais l'ensemble de la composition nous prouve que l'artiste ne s'est servi de ce sujet sacré que comme d'un prétexte pour peindre à l'huile ses colonnes et ses piliers de prédilection. »

« L'Albertine, de son côté, renferme un dessin à la plume avec des rehauts blancs, sans signature, représentant *Bethsabé au bain*, et attribué, on ne sait sur quel fondement, à Wendel Dietterlin. »

Cet artiste eut un fils, appelé *Hilaire*, qui peignit en 1620 des calvaires dans le cloître des Dominicains de Strasbourg, et des tableaux, dont un, représentant *la Sagesse de l'Etat s'appuyant sur la Raison et la Justice*, appartenait à un amateur de Strasbourg.

Hilaire eut un fils du nom de *Barthélemy* qui, en 1621, lorsqu'il n'avait encore que onze ans, dessina les peintures que son père venait de faire dans le couvent des Dominicains, dessin que celui-ci dédia à l'empereur Ferdinand II, avec

¹ De quelques monuments d'art alsaciens conservés à Vienne, *Revue d'Alsace*, 1872.

l'inscription suivante : *Mons Olivarum in prædicatorum collegio depictus et anno 1621 a filio suo Bartholomeo ætate sua XI delineavit*. Barthélemy grava ensuite sur cuivre ce dessin. Il peignit aussi à l'huile une *Passion* en treize tableaux, d'après une gravure sur cuivre de Charles Manders, et un *Crucifiement*; il fit aussi plusieurs *Paysages* à l'aquarelle, et termina en 1623 un tableau à l'huile commencé par Baldung Grün et représentant le *Déluge*.

La famille Dietterlin a produit au xvii^e siècle deux autres artistes : *Georges* peignait, dit-on, de la main gauche; *Pierre* était l'auteur d'une peinture sur ivoire représentant *Saint Jérôme portant un crucifix* et appartenant à la collection Brackenhoffer.

P.-E. TUEFFERD.

(La suite prochainement.)

MATÉRIAUX

POUR SERVIR A

L'HISTOIRE DE LA GUERRE DE TRENTE ANS

tirés des archives de Colmar

(Suite)

¹⁸/₂₈ janvier 1644 — 2 janvier 1645

Objet de la mission du stettmestre Moog à Paris; ses résultats; renouvellement du traité de protection; avantage que la cour de Paris s'en promet; quartier d'hiver de l'armée française; mouvements de Turenne; difficultés avec M. de Tracy; arrivée du duc d'Enghien qui bat les Bava-rois à Fribourg; blessés français envoyés à Colmar; Montausier recouvre sa liberté; nouveaux quartiers d'hiver dans la haute Alsace; efforts de la Suède et de la France pour faire participer les états de l'Empire aux négociations de la paix de Westphalie.

Jean-Henri Moog partit de Colmar vers le ³⁰/₃₀ janvier, muni de lettres pour la reine-mère, pour le cardinal Mazarin, pour le duc d'Orléans, pour le prince de Condé, et pour MM. de Chavigny, de Brienne et le Tellier, toutes datées du ¹⁸/₂₈ janvier. Ses pouvoirs étaient datés du ¹⁵/₂₅ du même mois.

L'objet de sa mission était d'obtenir avant tout la ratification et le renouvellement du traité de 1635. Subsidiairement il devait demander qu'en raison des inquiétudes que donnaient les préparatifs militaires de l'ennemi, la garnison fût renforcée, que les fortifications fussent achevées et mises en état de défense, que les biens des bourgeois situés hors de la banlieue fussent exemptés de la d^{me} militaire, que nul péage ou autre impôt ne fût établi dans l'intérieur de la ville ou à ses portes, que la dernière avance de blé faite à la garnison française, montant à 5563 livres, fût remboursée. Tous ces points étaient développés dans ce mémoire au cardinal Mazarin.

Moog devait solliciter en outre la confirmation de la supériorité territoriale sur Sainte-Croix, que la Suède avait abandonnée à la ville, et offrir en échange « les rentes, amendes, péages, revenus et autres droits singuliers » dont ses commettants jouissaient à Ribeauvillé.

Mais à cela ne se bornait pas sa mission : dans des minutes de *memorandum* jointes au dossier, il lui était enjoint entre autres de demander « une lettre de recommandations à MM. de la ville de Zurich ou à MM. les Suisses des cantons alliés avec Sa Majesté pour tenir bonne intelligence et alliance avec la ville de Colmar, et même une lettre à M. l'ambassadeur du Roi à Soleure pour faire favoriser cette correspondance. »

Trois lettres écrites par Moog à son collègue, le stettmestre Walch, les 17, 20 et 27 février, ne sont connues que par les réponses qu'on y fit le 8 mars. Une autre lettre du ¹² 22 avril entretient la ville des démarches de son envoyé, mais en termes généraux et en désignant par des chiffres seulement les personnages avec lesquels il eut à traiter. Au début il éprouva des difficultés d'autant plus sérieuses qu'elles se masquaient sous des dehors fort engageants. Cependant ayant employé, suivant son expression, le vert et le sec, et appuyé

de l'influence de M. de Polhelm et de M. de Manicamp, qui s'entremet avec zèle pour les intérêts de la ville, il finit par se rendre les dispositions plus favorables et obtint la promesse que la ville aurait contentement. Un seul point était excepté : c'était le remboursement des avances de la ville, qu'elle se proposait d'appliquer soit à l'achat de boulets de canon, soit à l'entretien de l'agent qu'elle comptait envoyer en Westphalie.

Les expéditions suivirent de près. Le 26 avril, Moog obtint une lettre du roi qui recommandait à M. d'Erlach et à M. d'Oysonville de secourir et de fortifier la garnison de Colmar en cas d'attaque de l'ennemi, et de comprendre la ville dans le traité fait avec Offenbourg pour le quartier des prisonniers de guerre.

Le 28 avril, autre lettre à M. d'Oysonville lui ordonnant de faire sortir de Colmar la compagnie de M. de Maricourt, qui y était depuis quelques mois, et qui vivait fort mal avec l'ancienne garnison.

Le 4 mai, troisième lettre à M. Clausier, commandant en la ville de Colmar, lui prescrivant de faire travailler aux fortifications les habitants du voisinage et de tirer des forêts du domaine royal, des communautés ou des particuliers le bois nécessaire pour fraiser et palissader la place.

Le 10 mai, sauve-garde du roi en faveur des habitants et de la villette de Sainte-Croix.

Le même jour, lettre missive du roi « à ses très chers grands amis et conféderez les bourgmestre et conseil de la ville et canton de Zurich, » pour les convier de vivre en bonne union et intelligence avec ceux du magistrat de la ville impériale de Colmar. Il ne paraît pas que la ville ait fait usage de cette pièce, car elle est jointe en original au dossier.

Le 12 mai, ratification par le roi Louis XIV du traité de Ruel, accordé à la ville de Colmar le 1^{er} août 1635.

Le même jour, lettre royale adressée à la ville pour lui

annoncer qu'indépendamment de la confirmation de ce traité, S. M. avait donné ordre à ses ambassadeurs pour la paix générale de prendre un soin très particulier de ses intérêts, pour qu'elle connaisse que la France n'a pas d'autre but que de garantir de l'oppression les états de l'Empire, et l'invitant à faire savoir ses intentions aux autres villes et communautés du voisinage.

Le même jour, seconde lettre royale à M. de Caumartin, ambassadeur de France en Suisse, pour lui recommander de « contribuer ses soins à ce que la ville et canton de Zurich, Berne et autres cantons suisses vivent en bonne union, correspondance et intelligence avec ceux du magistrat de Colmar ». L'original de cette pièce est annexé au dossier.

Le même jour, lettre patente portant défense de mettre aucun impôt ou péage ni d'exiger d'autres droits sur les vins, grains et marchandises ou denrées appartenant à la ville de Colmar.

Tels furent les fruits des négociations de Moog, qui cette fois encore, ne démentit pas l'habileté dont il avait déjà fait preuve. Il était de plus porteur d'une lettre de la reine-régente, datée du 27 avril, qui faisait valoir les bienfaits de la protection dont son fils couvrait Colmar, une lettre du jeune roi, du 5 mai, exhortant la ville à faire de son mieux pour s'en assurer les effets, et d'une lettre du cardinal Mazarin, du 22 mai, où je trouve ce passage : « Je vous puis assurer que la bonne volonté que la Reyne a pour vostre ville ne scauroit estre plus grande, et que ce qui la concerne ne luy est guères moins cher que ce qui touche les propres sujets du Roy. Outre l'inclination que Sa Majesté a pour le bien des princes et des villes de l'Empire, elle croit estre obligée d'en avoir une particulière pour la vostre, qui seule entre toutes s'est déclarée pour nous et mise sous la protection de cette couronne. Je seray pourtant bien aise que vous rendiez ce

véritable témoignage à colles avec lesquelles vous entretenez correspondance et estes liez d'amitié. »

Mazarin ne se contenta pas de cette recommandation. Avant le départ du député de Colmar, il le chargea plus particulièrement de faire valoir ces bienfaits comme il convenait. Aussi dès son retour, la ville envoya-t-elle Moog à Strasbourg pour faire connaître la satisfaction qu'elle avait obtenue. Le ^{26 juin}/_{8 juillet}, elle convoqua au Wagkeller les députés de Kaysersberg, de Münster et de Türkheim pour leur en donner également connaissance. On s'empessa de le faire savoir au cardinal, en l'assurant que cette nouvelle avait grandement réjoui toutes les villes, qui en faisaient leurs très humbles remerciements, tant au roi qu'à Son Éminence. (*Prot. miss. gall.* lettre à Mazarin du 29 juin 1644).

Pendant que Moog négociait à Paris, les quartiers de l'armée de Turenne donnaient lieu à des plaintes fréquentes. Sur les grandes routes, dans les campagnes comme en ville, les soldats commettaient des excès de tous genres.

Le 15 février, un cavalier du régiment de M. d'Oysonville, nommé La Rose, qui était venu se rafraîchir à Colmar avec quelques-uns de ses camarades, se prit de querelle avec la maîtresse de l'hôtellerie du Lion, qui voulait lui faire payer le vin qu'il avait bu. Il lui lança un soufflet; puis, en se remettant en selle, il déchargea son pistolet à bout portant sur l'hôtelier. Celui-ci fut assez heureux pour éviter le coup; mais il eut les cheveux roussis, et la balle qui ricocha sur un volet atteignit un vieillard au coude. L'auteur de cette violence fut arrêté et livré au prévôt du régiment.

Le soin de mettre les forces françaises en état de reprendre l'offensive retint Turenne fort tard en Alsace et en Lorraine, où il s'occupait activement de la réorganisation de l'armée. Pendant l'hiver on le voit passer la montre des troupes cantonnées dans le val de Münster. (*Prot. miss.*, lettre au lieutenant-colonel Schütz, du 9 avril 1644). Dans le

courant de mars, il était à Remiremont, d'où il marcha vers la haute Bourgogne. (*Prot. miss. germ.*, lettre à M. d'Oysonville du 24 mars.)

A leur retour, les soldats se remirent plus que jamais à fouler le pays. La correspondance de la ville ne roule, pour ainsi dire, que sur les avanies qu'elle subissait. Pour rentrer la moisson, les bourgeois ne sortaient qu'en armes, et se faisaient escorter des soldats de la garnison allemande. Souvent même cette protection ne suffisait pas. Ainsi le 5 juin, deux cavaliers du régiment de Wittgenstein, en cantonnement à Pfaffenheim, essayèrent de dételer les bœufs d'une voiture chargée de gerbes et tirèrent sur le soldat qui l'escortait. Celui-ci riposta par un coup de mousquet qui tua l'un des cavaliers, et le conducteur de la voiture rompit le bras à l'autre. D'autres cavaliers accoururent au secours de leurs camarades, tandis que les gens de la ville qui se trouvaient dans les champs vinrent prêter main-forte à leur concitoyen. Le tumulte ne cessa que par l'arrivée d'un parti de soldats de la garnison. (Lettre du comte de Wittgenstein du 7 juin ; *Prot. miss. gall.*, lettre du 7 juin au comte de W.)

Autre fait du même genre. Le lundi $\frac{3}{13}$ juin, des cavaliers du régiment de Taupadel, cantonné à Housen, enlevèrent cinq chevaux à un bourgeois nommé Michel Sitter. Sur sa demande, la ville lui remit, le 6 juin, une lettre pour Turenne, qui lui répondit le même jour (16 juin n. st.) de Türkheim, qu'il donnait ordre de restituer ces chevaux à son bourgeois.

Le 25 juin, Turenne était à Brisach, d'où il écrivit à la ville de fournir les équipages nécessaires pour lui amener, le lendemain soir ou le surlendemain à la pointe du jour, le pain qu'il faisait cuire à Colmar. La ville accueillit la demande et demeura pendant quelques jours chargée de ces transports. Mais le service ne se fit pas toujours avec la célérité requise, et M. de Tracy en fit des reproches à la ville, qui s'excusa le mieux qu'elle put, en priant l'intendant de n'en pas faire

rapport à Turenne. Le ton un peu soumis de cette lettre (*Prot. miss. gall.* $\frac{27 \text{ juin}}{7 \text{ juillet}}$) attira à la ville une réponse fort cavalière, où M. de Tracy allait jusqu'à dire « que ne pouvant souffrir les longueurs qu'on apportait à faire voiturier le pain de munition qu'il faisait faire pour l'armée du roi, il avait résolu d'aller avec deux mille chevaux ruiner la récolte jusque sous les bastions de Colmar, pour presser la ville de quitter cette lenteur et ce procédé qui tient si peu de la reconnaissance qu'elle doit avoir de ce qu'on a tiré l'armée d'Alsace pour sa seule considération et son soulagement, rien n'ayant si fort sollicité M. de Turenne à prendre cette résolution que le désir de conserver ses récoltes. »

Ce langage outra la ville. Elle répondit, le $\frac{30 \text{ juin}}{10 \text{ juillet}}$ (*Prot. miss. gall.*) en imputant aux agents de M. de Tracy l'unique cause du retard. Forte de l'appui qu'elle venait de trouver à Paris, elle ajouta : « Il nous semble que vos discours et écrits sont un peu bien hauts et qu'ils devroyent estre tenus à l'endroit d'autres personnes qui vous craignent un peu plus que nous ne faisons, les trouvant tout contraires aux assurances que le roy et son éminence nous ont naguères données pour prouver à toutes les villes et aultres états de l'Empire que son intention n'est aultre que de le remettre et conserver en ses libertés et franchises. . . . Quant aux menaces que vous nous faictes de venir ruiner notre recolte, vous scaurez que nous ne sommes pas gens à le souffrir et que le roy ni S. A. mons' le maréchal ne vous donneront cet ordre. » Non contente de cette fière réponse, la ville entretint de ses griefs, par lettres du 29 juin, M. de Polhelm et Jean Silhon, l'un des premiers membres de l'Académie française, qui avait conservé sous Mazarin la haute influence dont il avait joui sous Richelieu, et qui avait témoigné beaucoup de bienveillance à Moog lors des dernières négociations.

Pendant cette campagne, le duc d'Enghien vint renforcer l'armée de Turenne : il dut se trouver à Brisach, le 1^{er} août

(Lettre de Clausier, 30 juillet) et remporta peu de jours après la victoire de Fribourg. Les succès des Français en Allemagne ne furent pas sans avoir des inconvénients pour Colmar : Turenne lui envoya ses prisonniers, lui confia le soin de ses blessés, et affaiblit la compagnie allemande de la ville d'une quinzaine d'hommes qui suivirent sa fortune. Les prisonniers étaient un embarras d'autant plus grand, que l'on était peu sûr des réfugiés du dehors, et que, parmi les bourgeois mêmes, on en surprit qui correspondaient avec l'ennemi. Colmar écrivit, le 22 août, au maréchal Turenne pour lui demander la permission d'enrôler dans sa compagnie quelques prisonniers qui lui offriraient le plus de garanties de fidélité.

L'accueil que Colmar fit aux nombreux blessés qu'on lui envoya et qui se montèrent un moment à plus de 500, lui valurent ce beau témoignage de Turenne : « J'ai bien entendu la grande compassion que vous avez des blessés qui de cette armée se rencontrent dans votre ville. Je vous ay voulu faire ce mot pour vous en remercier premièrement, et vous supplier de ne vous pas lasser à leur tesmoigner toute sorte d'assistance, vous assurant que partout où je vous pourray tesmoigner quelque plaisir en réciproque, je ne manqueray pas à vous en faire reconnaître les effets. » (Lettre de Brisach, 22 août.)

Les succès du duc d'Enghien valurent enfin la liberté au marquis de Montausier. La ville lui écrivit, le $\frac{10}{20}$ octobre à Sélestadt, pour le féliciter de sa délivrance et pour lui envoyer une lettre du roi qui lui donnait avis du renouvellement du traité de Ruel. Il lui répondit le jour suivant par une lettre entièrement autographe, où il lui disait entre autres : « Assurés vous qu'un des plus dous fruits que j'espère de ma liberté est le moyen de vous rendre encore quelque service, et de vous estre utile. Je m'y employeray avec toute l'affection que vous avez tousjours reconnue en moy pour votre ville

et tous ses habitants. J'attends aussy de vous que vous continuerez la vostre envers moy et que l'absence ne la diminuera point. » Après avoir parlé du voyage qu'il va faire en France, il continue ses protestations dans ces termes : « Dans le séjour que je feray à la cour, vous m'y aurez pour solliciteur très ardents de vos intérêts, si l'occasion le requiert. La première chose à quoi j'y prétends travailler et que j'espère d'obtenir est l'exemption des quartiers d'hyver qu'on a résolu de faire dans ce gouvernement, et comme cela ne se peut outre le dommage public de tout le pays, sans le vostre particulier..... votre intérêt me rendra plus affectionné et plus soigneux ».

Le crédit de Montausier n'alla pas jusque là. Le 15 novembre, Turenne écrivit de Deidesheim pour annoncer à la ville qu'il avait donné la haute Alsace au vieux régiment de Rosen pour y prendre ses quartiers d'hiver, et malgré l'exemption que Moog avait obtenue en faveur de Sainte-Croix, il prétendait y loger la compagnie du lieutenant-colonel. Ce fut dans la haute Alsace aussi que se rassemblèrent les nouvelles levées destinées à compléter les corps décimés par la guerre, et par les désertions, et notre ville reçut en décembre des recrues venant d'Italie, pour lesquelles elle dut encore, à la prière de M. d'Oysonville, faire des avances de blés.

Pendant l'hiver, les mouvements des troupes firent craindre à la ville une réduction de sa garnison française. Elle écrivit, le $\frac{9}{19}$ décembre, à Le Tellier pour demander qu'elle fût maintenue à un minimum de cent hommes; elle le pria plus particulièrement encore de ne pas éloigner M. Clausier, depuis sept ans commandant de Colmar, qui avait appris l'allemand, et qui s'était rendu particulièrement agréable à la population.

Pendant ce temps, à Munster et à Osnabrück, la diplomatie chômaît, les négociations ne se renouaient point. Les ambassadeurs étrangers étaient là : mais malgré les souffrances de l'Allemagne qui, depuis tant d'années, soupirait après la paix,

ni électeurs, ni princes, ni prélats, ni villes n'avaient encore envoyé de représentants. Le $\frac{4}{14}$ octobre, les plénipotentiaires suédois adressèrent en latin un appel désespéré à la diète de députation réunie à Francfort, et ils en envoyèrent une copie à la ville de Colmar, en l'accompagnant d'une lettre datée du $\frac{7}{17}$ du même mois, pour la presser d'envoyer au plus tôt son député. Ces pièces parvinrent à Colmar, le 29 octobre, par l'entremise du colonel Frédéric Moser de Filseck, gouverneur de Benfeld.

Strasbourg avait reçu une dépêche semblable. Il écrivit, le 30 octobre, à Colmar pour lui en faire part et pour lui annoncer qu'il était résolu à ne plus retarder le départ de son envoyé. Il devait, disait-il, au souvenir des bonnes relations que les deux villes avaient toujours entretenues, et qui n'ont éprouvé quelque interruption que par suite du traité de Prague, de se concerter avec ses voisins, et de leur exprimer son intention de ne pas séparer ses intérêts des leurs, dans les négociations auxquelles on allait prendre part. Seulement quand il s'agit de répondre à la nouvelle invitation de Jean Oxenstirn et de Salvius, Strasbourg se trouva très perplexe entre les égards qu'on devait à la Suède et le respect dû à l'empereur, et il écrivit, le 31 octobre, à Colmar pour lui annoncer qu'avant de donner suite à sa première résolution, il serait bien aise de s'entendre avec d'autres villes en possession de convoquer les états secondaires aux diètes de l'Empire.

L'hésitation était générale. En Franconie, on réunit la diète du cercle à Bamberg et, après de longues délibérations, on décida :

1° De donner aux deux couronnes de France et de Suède l'assurance formelle qu'on enverrait des députés à Munster et à Osnabrück;

2° De les mettre en route au plus tard dans trois ou quatre semaines à partir de la date du récess.

3° De notifier cette résolution à l'empereur, sans s'arrêter à l'accueil qu'il ferait à cette démarche;

4° Et d'en faire part aux électeurs et aux différents cercles de l'Empire.

Cette vigueur fit une grande impression. La ville de Francfort en entretint le député de Nuremberg et écrivit à Strasbourg, le 12 novembre, pour savoir des deux parts à quoi l'on s'arrêterait. On n'a pas oublié que l'empereur voyait de fort mauvais œil cette immixtion des états de l'Empire dans les négociations; cependant ce n'était que par ce moyen qu'on pouvait influencer quelque peu sur les résolutions du chef de l'Empire, et mettre fin à une guerre qui, suivant une expression de cette lettre, n'a guère fait moins de ruine en Allemagne qu'une invasion turque. Malgré cela, les villes ne parvinrent pas de sitôt à passer outre à leurs résolutions.

Dans cet embarras universel, Colmar fut excusable d'agir avec circonspection. Il écrivit, le 24 novembre, aux plénipotentiaires suédois pour leur expliquer que l'arrivée de son envoyé ne servirait de rien tant que ceux des autres villes feraient défaut, qu'il appartenait à la diète de Francfort, sur laquelle la diplomatie avait une action directe, de prendre des dispositions générales conformes à l'appel qu'on venait de lui adresser, à moins que les instances de la Suède et de la France n'arrachassent cette concession de l'empereur, et que la ville attendrait tant qu'on ne se serait pas mis d'accord. Elle sentait cependant la nécessité d'être prête; car on la voit, peu de jours après, le $\frac{3}{13}$ décembre, réunir au Wagkeller les délégués de Kaysersberg, de Münster et de Türkheim, pour leur communiquer les documents qu'elle venait de recevoir et pour s'entendre avec eux sur la suite à leur donner.

La réponse aux plénipotentiaires venait à peine d'être expédiée, quand la ville reçut de Jean Oxenstirn et de Salvius une seconde lettre confirmative de la précédente: ils lui annonçaient que les ambassadeurs s'étaient réciproquement

communiqués leurs pouvoirs, et que, pour passer outre, on n'attendait plus que l'arrivée des députés.

La France ne tenait pas moins que la Suède à prévenir en sa faveur les états de l'Empire, dont l'intervention à Munster et à Osnabrück pouvait devenir pour ses diplomates un appui précieux. Un agent dont le nom s'est déjà rencontré dans les dossiers, H. Stella de Morimont, qui venait d'être nommé conseiller et résident de France à Strasbourg, et à qui la ville avait adressé, le 18 octobre, ses félicitations à ce sujet, lui adressa, le 18 décembre, une lettre du roi, datée du 30 août, dont les archives ne possèdent que des copies et qui renferme entre autres les passages suivants : « Nous vous écrivons pour vous dire que le seul but de nos armes est de procurer le repos universel des princes, villes et estats de l'Empire, sans prendre aucun fruit de nos travaux ny de nos conquête que le rétablissement des privilèges et des biens de ceux qui en ont esté dépouillés, que nous sommes résolus d'employer toutes les forces que Dieu a mises en nos mains pour assister nos alliés, maintenir et conserver un chacun dans ses droits et pour défendre la liberté publique. Les divers avantages qui sont de notre costé nous en donneront le moyen, et la dernière victoire remportée par nostre très cher et très aimé cousin le duc d'Anguien sur l'armée de Bavière vous fait voir qu'il est temps que ceux qui sont dans l'oppression, contribuent à s'en délivrer par un dessein commun de se procurer le repos, en agissant pour faire un bon traité, où vos députés assistent avec tous les autres qui y sont conviés, pour établir une ferme paix qui donne une entière seureté à vos fortunes et à vos conditions : à quoy vous devez, ce me semble, apporter vos soins à vous esmouvoir avec les autres villes et estats vos amis, pour parvenir à une fin si utile à vostre propre conservation. » La lettre dont Stella accompagna cette dépêche, ainsi qu'une note sans date ni signature qu'il remit aux villes impériales, n'en sont

que la paraphrase appuyée de toutes les considérations les plus propres à les convaincre, et l'une et l'autre pièce concluent comme elle en conviant Colmar à envoyer au plus tôt ses députés « au traité de la paix, étant de la plus haute importance que chacun des intéressés y soit oui et satisfait. »

X. MOSSMANN.

(La suite prochainement.)

LES DROITS ET LES POSSESSIONS
DE
l'ancien Prieuré de Bénédictins de Froidefontaine
quand ce Prieuré fut réuni
AU COLLÈGE DES JÉSUITES D'ENSISHEIM

Le hasard nous a fait découvrir le livre-terrier de l'ancien prieuré de Froidefontaine, dressé à la requête des Jésuites d'Ensisheim lorsqu'après la guerre de trente ans la célèbre compagnie succéda en Alsace aux Bénédictins qui y étaient établis.

Ce document a de l'intérêt pour l'histoire de la province, pour celle des colons et des villages dépendants de l'ancien prieuré et qui, depuis le commencement du xii^e jusque vers la fin du xviii^e siècle, vécurent sous la domination ecclésiastique. Il mérite d'être conservé, ne fût-ce qu'à ce titre.

FRÉDÉRIC KURTZ.

DÉCLARATION

des droits, privilèges, franchises, immunités, cens et revenus appartenant au prieuré de Froidefontaine tant audit lieu de Froidefontaine qu'en tous les autres qui en dépendent, renouvelés par M^e Charles Simon, avocat en parlement, bailli

dudit Froidefontaine, en vertu de la commission obtenue en Chancellerie par le Révérend Père Jean Robin, recteur du collège de la Compagnie de Jésus à Ensisheim, auquel ledit prieuré est uni et incorporé, dont la teneur suit.

Louys par la grâce de Dieu Roy de France et de Nauare, à nostre cher et bien amé le s^r Charles Simon aduocat et Bailly de Froidefontaine. Nous a esté exposé de la part de Pierre Jean Robin, Recteur du collège d'Ensisheim, que depuis plusieurs années il est arrivé diuers changemens dans la possession et propriété des terres, prés, bois et autres héritages du ban et de la seigneurie de Froidefontaine dépendant dudit collège, ce qui luy peut causer des pertes et extinction des droit seigneuriaux soit cens, rentes ou autres, mesme de leurs terres, prés et bois faute de reconnoistre les nouueaux tenans et aboutissans. C'est pourquoy il a recours à nos lettres pour obtenir la permission de faire procéder à un renouvellement et pied terrier afin de connoistre par ce moien les véritables possesseurs et propriétaires des héritages soit audit ban de Froidefontaine, des Colonges qui en dépendent et les rentes, censes et droits auxquels ils sont suiets. Pour ce est-il que ce considéré désirant subuenir audit exposant en la qualité qu'il agit, vous mandons et commettons par ces présentes qu'à sa requeste vous fassiez faire commandement de part nous à tous détenteurs et propriétaires d'héritages scis au ban dudit Froidefontaine ou des terres et biens des colonges qui en dépendent que pardeuant le greffier de vostre baillage ou autre notaire royal qui sera par vous commis et nommé à cet effet, ils aient à bailler incontinent et sans delay une déclaration spécifique et en bonne forme des terres, biens et héritages qu'ils possèdent et des rentes, censes et autres droits auxquels ils sont suiets et affectés, exhiber les lettres et titres qu'ils peuuent avoir pour estre en-

suite par vous fait un registre et papier terrier en la forme et manière accoutumée, et en cas de refus ou delay faire assigner les opposans, delayans, ou refusans pardeuant notre Conseil souverain d'Alsace pour en dire les causes.

Si mandons au premier huissier ou sergent royal sur ce requis de faire pour l'exécution des présentes tous exploits et autres actes de justice requis et nécessaires. Car tel est nostre plaisir. Donné en nostre ville neuue de Brisac ce deuxième iour de may, l'an de grace mil six cent quatre vingt douze et de nostro le quaranteneuuième. Signé par le conseil PORTLEVIN.

Ce jourd'hui premier Juin mil six cent quatrevingt et douze, au lieu de Froidefontaine, s'est présenté par deuant nous Charles Simon aduocat au conseil souverain d'Alsace et bailly de la seigneurie de Froidefontaine, le R^d Père Jean Robin, Recteur du collège en qualité de prieur et seigneur du prioré de Froidefontaine, lequel nous a exposé qu'il auroit obtenu une commission de nos seigneurs du Conseil souverain d'Alsace s'adressant à nous, et nous attribuant le pouuoir de procéder au renouvellement de tous les droits, autorités, redevances, censés, rentes, franchises, immunités et reuenus quelconques annexés et appartenans audit prioré et seigneurie de Froidefontaine, ensemble de toutes les terres de colonges situées tant dans ladite seigneurie que dans les lieux qui en dépendent, nous requérant à ce qu'en vertu de ladite commission nous aïons à y vaquer. Sur quoy vue et acceptant icelle, nous auons fait conuenir pardeuant nous, tous et vn chacun des suiets colongers et autres de ladite seigneurie et de ses dépendances, lesquels auons diligemment examinés en toutes et vne chacune des choses, points et articles nécessaires à nostre renouvellement, et fait prester le serment requis et accoutumé auxdits colongers, et après avoir apporté tous les soins nécessaires auons procédé audit renouvellement en la forme et manière qui s'en suit.

DROITS

du Prieuré de Froidefontaine.

Le Prieur a plusieurs colonges à Froidefontaine, Charmoy, Echaines, Autraiges, Gronne, Velescot, Boron, Recourance, Normanuillars, Brebotte, Bauillier, Essert, Lutran, Abeuillers et Lougres sur lesquelles il a généralement les droits suivants.

1. Toutes les causes au suiet des terres de colonge ne se doient plaider ailleurs que pardevant la justice du Prieuré, laquelle est présentement administrée par un bailli, ensuite de la déclaration du Roy qui a voulu que les juges des Seigneurs fussent gradués au lieu que le maire siegeoit auparavant conjointement avec neuf autres juges.

2. Tous les contrats qui regardent les terres des colonges se doient passer dans le greffe de Froidefontaine sous peine de confiscation des héritages et lorsque quelqu'un a fait quelque marché, il doit le faire insinuer par le greffier dans six semaines sous peine de l'amende.

3. De toutes les terres de colonges qui se vendent on doit au prieur le tiers denier montant du prix de la vente.

4. Chaque colonger mourant doit au Prieur le val, c'est-à-dire la meilleure pièce de bestiaux qui soit dans l'écurie, ou le meilleur meuble faite de bestiaux.

5. Le plus proche héritier après la mort du colonger doit reprendre la colonge dans quinze jours, paier le droit de reprise et prêter le serment acoutumé sous peine de l'amende, et au défaut du plus proche héritier celui qui se trouve avoir le plus de terre est obligé de la reprendre.

6. Lorsque quelque colonger vend ses terres il est libre au Prieur de prendre l'acheteur pour colonger, ou de retenir le vendeur en cas qu'il ne vienne pas à quitter la seigneurie.

7. Tous les colongers en quelque lieu qu'ils soient sont obligés de comparoître aux plais généraux au iour que le Prieur déterminera sous peine de l'amende de deux sous huit deniers balois, et de donner une exacte déclaration de leurs terres de colonge lorsqu'il le requiert

Outre ces droits généraux auxquels sont suiets tous les colongers universellement, le Prieur a des droits particuliers en différens lieux.

Froidfontaine

Le Prieur en qualité de seigneur spirituel relève immédiatement du saint siège et est exempt de la juridiction de l'ordinaire. Il jouit de cette exemption tandis qu'il fait desservir la cure par un Pere de la comp^{ie} de Jesus, mais y mettant un vicaire perpétuel. Le vicaire pour sa personne est soumis à l'ordinaire.

Tous les paroissiens de l'église de Froidfontaine, Charmoy et Echaine en deça du rup doiuent pour chacun feu une poule à la St Martin, deux couvées pendant l'année, deux deniers balois pour le cierge paschal et cinq aulnes de toille à l'église. Lorsqu'un chef d'hostel vient à mourir, outre trois livres balois en argent que les héritiers doivent au vicaire à la fin du service et six quartes de froment à la fin de l'année, et doivent lesdits paroissiens scavoir l'homme et la femme chacun une journée à la moisson.

Les dixmes grands et petits de la paroisse comme d'agneaux, de nouette de chanure etc. appartiennent uniquement au Prieur, à la réserve du dixme du chapitre de Montbéliard à Charmoy dont la moitié est au Prieur.

En qualité de seigneur temporel, le Prieur a haute, moyenne et basse justice avec tous les droits qui y sont attachés.

Il établit les officiers, met les jurés et entend les comptes de la communauté pour y régler ce que de raison.

Personne de la seigneurie ne peut se marier ailleurs sans s'accorder avec le Prieur.

Celui qui quitte la seigneurie pour demeurer ailleurs doit s'accommoder avec le Prieur pour les deux tiers de ses biens meubles et pour ses autres biens.

Le Prieur hérite de ses sujets au défaut d'héritier, qui soient dans sa seigneurie, et en cas qu'il y ait des héritiers qui se présentent d'ailleurs, ils doivent s'accommoder avec le Prieur.

Personne ne peut venir demeurer dans la seigneurie sans la permission du Prieur, ni devenir bourgeois sans lui paier le droit de bourgeoisie.

Personne ne peut chasser dans la seigneurie sans la permission du Prieur.

Le Prieur peut faire vendre du vin trois semaines avant Noël et trois semaines après par quel colonger qu'il luy plaist à l'exclusion de tout autre sans rien paier qu'au Roy.

Il a parcellement droit de faire vendre du sel pendant l'année.

Les épaues qui se trouvent sur ces terres luy appartiennent, et des mouches à miel il en laisse la moitié à celui qui les a trouuées.

Toutes les terres de Froidefontaine, Charmoy et d'Echaine en deça du rup, et partie de celles qui sont au delà du rup, ainsy qu'elles sont spécifiés dans le liure des colonges, doiuent également, soient qu'elles soient cultiuées ou qu'elles ne le soient pas, prez ou ragieres, par iournal à la St Martin, cinq rapes en argent et un coupot d'auoine à la petite mesure à livrer au Prioré, à la réserve de la colonge de l'anniversaire qui doit un bichot d'auoine à la grande mesure avec vingt quatre bonnes batz, outre que quelques terres sont chargées de quelques censes particulières.

Les combes appartiennent au Prieur, la grande combe contenant enuiron trente six journaux. La combe de la fontaine enuiron vingt journaux et la petite combe enuiron vingt

quatre qui s'étendent jusqu'aux chenevières qui appartiennent au Prioré et sont toutes terres arrables.

Plus trois lits de champs acquis de Jean-George Flotat Maire, en lieu dit ès Bessots entre le communal devant d'une part, Jacques Vauthier et les ragières foulans dessus d'autre part.

Plus une chenevière acquise de Jean Poissenot ioignant les terres du Prioré, sçauoir, la petite combe proche le village.

Le pré du Breuille contenant enuiron vingt quatre fauchées appartenant au Prieur.

Plus le pré de l'étang.

Plus deux fauchées ès jossons et les Isles.

Plus une petite pièce de pré acquise de Jean Fournier lieu dit ès Tillots contenant enuiron un tiers, entre Pierrat Flotat de midy, François Maire de minuit.

Le moulin qui est donné en fief appartient au Prieur avec la tuillerie et le verger ioignant, avec aussy celui qui iont le cimetière.

Item une maison à Froidefontaine avec le verger ioignant vendue à feu Maury Finquel moiennant quatre cent livres dont les héritiers paient la rente de vingt liures par an, entre le communal de minuit et le deuant, les champs foulants dessus de midy, les héritiers dudit Maury Finquel et Margueritte Flottat du couchant.

La riuère entière appartient au Prieur, depuis la fin du finage de Brebotte des deux costés avec tous ses détours iusqu'à la borne du pré Dame Gilles vers Bologne.

Les colongers peuuent pescher seulement de iour à l'épais Boron, sans néanmoins pouuoir fermer la rivière, à charge de présenter au Prieur le poisson qu'ils prennent valant plus de deux rappes sous peine de l'amende.

Le bois au dessus de Froidefontaine ioignant à Josson dit le bois de la Nau ainsy qu'il se compose de long et de large appartient en fond et propriété de seign^r au Prieur, ensemble

les bois des costés vers Grone où les colongers ont droit d'avoir quatre pièces de bois marrains lorsqu'ils ueulent bastir et d'y mettre des cochons à la glandée pour leur ménage seulement moiennant un fierer, c'est-à-dire deux rapés par pièce de beste, et ceux qui ne sont point colongers paient par pièce de beste deux quartes d'auoine, le reste de la glandée appartient au Prieur.

Toutes les ragies au long des costés deuers Grone et Recouvrance sont abandonnés au Prieur comme il apert par le renouvellement.

Les étangs du Prioré sont l'étang de la Natte à Charmoy, l'étang de male goutte et le petit étang à Echaine, l'étang de Grone, l'étang Pierre Martelot, l'étang Tuelay, l'étang de Belosier, la carpière de la fontaine du Breuille et la carpière Tuelay des Pierrats.

Les colongers ont le droit de prendre du mort-bois de la Nau appartenant au Prioré trois semaines deuant et trois semaines après Noel de chaque année les cinq fontes reserués.

La communauté doit outre ce que dessus deux florins à la purification assignés sur et ce pour la cense d'un capital de cinquante livres baloises.

Plus un bichot d'avoine pour les terres de communauté avec vingt quatre bonnes batz payable avec ladite auoine annuellement au iour de feste S' Martin.

Les communautés de Froidefontaine et de Charmoy ont droit comme d'ancienneté de la morte-pasture sur toutes les terres du Prioré, demême aussi le seigneur sur toutes les terres des particuliers et de communauté.

Un colonger peut tenir jusqu'à neuf colonges qui lui viendront par succession et héritages, et ne sera obligé de paier qu'un seul val, et icelui venant de mourir, ses enfants et héritiers seront tenus de reprendre et répartir entr'eux les-

dites colonges et en paier le val pour chacune desdites colonges dont ils seront chargés.

Charmoy

Outre les colonges qui sont dans le livre des colonges, le Prieur a trois colonges dittes des millots qui paioient anciennement douze quartes de millot, trois chapons et une pinte d'huile et maintenant en argent vingt et une livres cinq sols balois, et la dñme se paie à la vingtiesme gerbe, comme aussi la colonge de l'anniversaire paie la dixme de même.

Le bois dit Breulesat derrière la malgoutte contenant environ . . . appartient au Prieur.

Un autre petit bois au dessus de l'étang de la malgoutte doit dix sols balois.

Echaines

Le Prieur y a plusieurs colonges comme elles sont spécifiées dans le livre de colonges; et par sentence de la chambre impériale du trentiesme aoust mil six cent quatre, tous les colongers furent condamnés de répondre à la justice de Froidefontaine.

Dans toutes les terres au finage d'Echaines au delà du rup, le Prieur a la dixme qu'il tire à la quatriesme gerbe et la dixme du chanure.

Plus un capital de deux cent liures baloises, la rente échéant à la S^t Martin, de laquelle le village d'Autrasge et les habitans d'iceluy en paient leur cote part.

Grone

L'église de Grone est une filiale de celle de Froidefontaine. Le Prieur en est collateur; il établit les fabriciens, entend les comptes de la fabrique et ordonne ce qui est de raison.

Tous les paroissiens doivent chacun une poule au Prieur à la S^t Martin.

Dans le finage de Grone le Prieur prend les trois quarts de

la dixme partout, tant pour les grosses que menues dixmes, comme chanure, Poix, nauettes et autres grains ; l'autre quart appartient à M^r de Roppe, la dixme néanmoins des terres de la cure demeure au vicaire.

Dans le finage de Recourance le Prieur a les trois quarts et M. de Roppe l'autre quart.

Il y a une nouvelle colonge pour laquelle la communauté a nommé pour colonger Jean Jacques Schenneberg et doit six carys d'auoine et six sols balois à rendre au Prioré à la S^t Martin.

Dans le finage de Velescot sur les terres du Prioré de Froidefontaine le Prieur a les trois quarts, M. de Roppe l'autre quart.

Sur les terres franches qui ne paient qu'à la vingtiesme gerbe, le Prieur en tire la moitié et M. de Roppe l'autre moitié. Sur les terres du chapitre de Befort, le Prieur en tire le quart, M. de Roppe un quart et la chapelle de S^t George l'autre moitié.

Dans le finage de Boron sur les terres du Prioré de Froidefontaine le Prieur lèue les trois quarts et M. de Roppe l'autre quart. Sur les terres de Chavanotte le Prieur ne lèue que le quart, M. de Chavanotte la moitié et M. de Roppe le quart. Sur les autres terres le Prieur lèue le quart partout.

Le Prieur a plusieurs colonges à Grone, Recourance, Vélescot et Boron qui donnent censes en argent et en auoine ainsy qu'il est déclaré dans le livre des colonges.

Le Prieur a un Maire propre dans le val de Grone qui fait au nom du Prieur les défenses et les commandemens aux colongers et autres en tout ce qui regarde les colonges, et qui gage indépendamment de personne faute de paiement des censes qui sont dues au Prieur et en cas de différent au suiet des dittes terres des colonges, c'est uniquement aux officiers du Prieur à en connoistre ; les amendes grosses et petites arrivées au suiets desdittes terres et différens appartiennent

au Prieur avec droit de juger, condamner et punir, excepté le sang.

Les jurés de Grone, Velescot et Boron sont obligés de leuer les censes des colonges et les rendre à leurs frais dans les greniers du Prioré à la S^t Martin; ceux de Recourance les apportent à la S^t Martin chacun en particulier comme ceux de Froidefontaine.

Petit Crop

L'église de Peticrop est une filiale de celle de Froidefontaine. Le Prieur en est collateur, il entend les comptes de la fabrique et des menandiers qu'il établit.

Chaque paroissien doit une poule au Prieur à la S^t Martin.

Le Prieur a la moitié de la dixme à la dixième gerbe, l'autre moitié se partage entre M. de Montreux, M. de Bruncoff (Brinighoffen) et Messieurs du chapitre de Belfort comme d'ancienneté.

La dixme se paie à la mesure de Frobefoullet, ou de Montreux et doit trois boisseaux de Poix.

Il y a des terres dont chaque journal doit six deniers balois jusqu'à la somme de seize sols mesme monnoie.

Brebotte

Le Prieur a plusieurs colongers à Brebotte comme ils sont spécifiés dans le livre des colonges.

La communauté paie pour la colonge de Pierre Maire qui est dans le finage de Brebotte, un bichot d'auoine et quinze sols balois que le Maistre-bourgeois doit paier à la S^t Martin et délivrer dans les greniers du Prioré.

Les héritiers Pierre et Sébastien Maire doivent sur les champs de Bosley vingt trois sols balois. Cette cense vient de Jean Raqueney avec une pinte d'huile.

Bretagne

Le Prieur a la dixme des chesaux et la dixme des chantreaux à Bretagne. Il a cédé ce dernier au vicaire de Peticrop.

Chauane les Grands

Le Prieur a un colonger à Chauane les grands quoyque les terres soient sur le finage de Normanuillars, comme il est spécifié sur le livre des colonges.

Il a encore un petit dixme à Normanuillars sur des terres nommées les planches heiden.

Normanuillars

Il y a plusieurs pièces de terre ou de bois dans le finage de Normanuillars qui appartiennent au Prieur, et qui sont comprises dans diverses colonges de Boron et Velescot, maintenant qui sont détenues par M. Barbaux.

Lutran

Le Prieur y a une colonge et la dixme sur les terres de la colonge qui se paie à la dixiesme gerbe et à la mesure de Montreux ; elle doit de cens en auoine dix quartes mesure de Montreux, huit sols cinq deniers balois et une geline.

Grandvillars

Le Prieur a sur la dixme de Grandvillars, sans monter ni diminuer, un bichot de froment et un d'auoine mesure de Grandvillars et quatre livres de cire avec obligation de l'aller quérir.

Item un bichot de froment de rente annuelle sur le moulin de Grandvillars mesure du lieu et deux sols balois.

Bauillier

Le Prieur a deux colonges à Bauillier dont les colongers sont suiets comme ceux des autres lieux.

Plus le meix au clergé qui doit douze sols balois de cense.

Plus il a les terres de la moitresse qui luy apartiennent en propre comme elles sont spécifiées dans le liure des colonges.

Il a encore la dixme tant à Bauillier qu'à Argiessan, suiuant

le verbal des déclarations faites par les habitans desdits lieux pardeuant le s^r Noblat bailly de Befort, et le s^r Mougenot notaire royal, commissaires en cette partie de la part du conseil souverain le dixneuuesme septembre mil six cent nonante deux.

Le Prieur a encor audit Bauillier un bois qui a esté dégradé pour les fortifications de Befort qui a pour confront la fin de Belfort et de Bauiller du soleil leuant, les seigneurs de Rope du midy et de minuit le communal de Bauillier du couchant.

Item il a droit de bastir un moulin sur la ruière.

Jean Claudot Cattin de Bauillier doit annuellement deux livres baloises pour une cheneuière sur laquelle il a basti une maison, la cense paiable à la S^t Martin.

Esserts

Le Prieur a une colonge à Essert de même nature que les autres.

Suarce

Le Prieur y a un pré de la contenance de . . . amodié pour la somme de trois liures.

Moruillers

Le seigneur de Moruillers doit annuellement à la S^t Martin d'hyuer sur toute la seigneurie de Moruillers et de Miseré dix sols balois.

Jean Cuenin de Froidefontaine doit treize sols balois de cense annuelle à la S^t Martin sur un maix à Moruillers par reconnoissance du 13 mai 1693.

Bologne

Le Prieur a deux fauchées de prés au lieu dit en Boilley tenant à Guenin Choquart de Charmoy de part et d'autre.

Item au Periere (?) acquise de François Bonuallat et de Guillaume Guyot dudit lieu, au lieu dit sur le costé Bruat,

entre les prés de Morvillars de midy, les champs sur ledit costé Bruat de minuit.

Longres

Le Prieur a trois hommes qui sont mainmortables de serue condition et qui doivent annuellement deux liures quatre sols quatre deniers balois sur trois maix de main morte.

Brogart

Le Prieur a donné un héritage en fief à Jeannot Boilley de Brognard moiennant une liure sept sols quatre deniers balois le quinziesme auil 1465.

Alenioye

Willemin Guilley doit quatre sols balois à la S^t Martin.
Noble homme.

Abeuillers

Le Prieur y a une colonge qui doit tous les ans deux florins d'or valant chacun vingt cinq sols quatre deniers balois paiables à la S^t Martin.

Ce Jourd'hui dixiesme juillet mil six cent nonante quatre au lieu de Froidefontaine, nous Charles Simon aduocat au Conseil souverain d'Alsace, bailliy de Froidefontaine et commissaire établi de la part du Conseil souverain d'Alsace pour vaquer au present renouvellement à la requisition du R^d Père Jean Robin Recteur du collège de la comp^{ie} de Jésus à Ensisheim en qualité de Prieur et seigneur du Prioré de Froidefontaine, et dépendances d'iceluy, aiant fait assembler les suiets et habitans dudit Froidefontaine et Charmoy pour voir faire lecture par devant nous des droits, privilèges, franchises et immunités dépendant dudit Prioré, et dont nous aurions le renouvellement en vertu de la commission de Nosseig^{rs} du Conseil souuerain d'Alsace en datte du deuxiesme iour de

mai 1692. Iceux s'étant présentés et assemblés en corps de communauté, et en leur présence aiant esté fait lecture desdits droits insérés dans ledit renouvellement, ensemble des terres des colonges ci après nommées dépendantes du Prioré de Froidefontaine ont déclaré unanimement aquiescer au contenu de tous les articles portés audit renouvellement et reconnoistre tous lesdits droits appartenir et dépendre dudit Prioré de Froidefontaine.

Et surceque lesdits habitans et suiets auraient représenté très humblement audit R^d P. Recteur qu'ils désireroient de sa grace de vouloir modérer l'assuiettissement des articles suivans savoir :

Celui concernant le formariage, la reprise de colonge et la succession des étrangers. — Icelui R. P. Recteur en considération des personnes qui se sont interposées et iontes a obtenir ladite grace, a bien voulu se relacher en leur faueur de ladite suietion en la manière qui s'ensuit.

Sçavoir au regard des personnes qui se formarieront, elles seront obligées de paier et de livrer au seigneur Prieur avant leur sortie la somme de deux florins faisant deux liures dix sols balois.

Et à l'égard de la reprise de colonge qui se doit faire par le plus proche héritier ou au défaut d'héritier par celui qui tient le plus de terres de la colonge, il paiera en reprenant ladite colonge un sol balois par chacun journal porté dans ladite colonge.

Et sur le 3^e article concernant les étrangers qui prétendront succéder à l'héritage de leurs parens décédés dans la seigneurie, ledit R. P. Recteur leur a accordé que si les enfans estoient mariés hors ladite seigneurie, ils pourront succéder à l'héritage de leurs père et mère, grand-père, grand-mère, frère et sœur et paiant au seig^r Prieur deux florins faisant deux liures dix sols balois; mais pour ce qui regarde les autres héritiers plus éloignés, ils seront tenus, s'ils prétendent en la

succession de paier une pistolle faisant sept liures dix sols balois.

Et sur ce qu'il y auroit eu difficulté au regard de l'article cideuant énoncé concernant les glandées, en interprétation d'iceluy a été dit : que les communes de Froidefontaine et Charmoy auront droit de glandée dans les bois du Prioré, jusqu'à la Natiuité Notre Seigneur de chaque année et après ledit temps expiré lorsqu'il y aura surabondance ils seront obligés par chaque nourrin S L de paier deux rapes au regard seulement de ceux qui sont colongers, et iceux pourront mettre à ladite glandée autant de nourrins qu'il ont nourry pendant l'année, et en cas que quelqu d'iceux en ait acheté depuis la S^t Jean et en trafique, les mettant à la glandée, ils seront amandables s'ils viennent à les vendre. Et au regard de ceux qui ne sont pas colongers mettant leurs nourrins à la glandée, il seront obligés de paier par chacune pièce deux coupots d'auoine à la seigneurie à la mesure abbé.

Et en interprétation de l'article concernant les coruées, il a esté dit : que chaque charrue deura par an deux coruées sçavoir, une de caresme et une d'automne consistantes à travailler depuis le matin jusqu'à midy, et seront lesdits couruoreurs nourris comme ils ont touiours esté d'ancienneté.

Desquelles déclarations, reconnoissances, offres et soumissions nous auons octroyé aux parties intéressées et du tout dressé le présent procez verbal pour seruir et valoir en temps et lieu, ayant lesdites parties signé avec nous Bailly susdit les iour et an auantdits, et les illetrés ont fait leurs marques de ce requis en présence de notre greffier souscript.

La presente ast esté extraiste pour copie de son vray original de mot à mot sans adionction ni diminution ains conforme à icelluy par nous commissaire soubsignez de la part du conseil souuerain d'Alsace, et le greffier à ce commis.

SIMON. J.-P. FRESSARD, *greffier-commis*.

Le 29 octobre 1694 le Prieur se présente devant le bailli Simon et ratifie le renouvellement ainsi que les droits déclarés du Prieuré à l'exception de la clause concernant la corvée. Il entend l'imposer comme auparavant, c'est-à-dire la réclamer à deux journées par an, en accordant aux corviables le temps nécessaire pour fourrager leurs atelages.

Le bailli lui donne acte de sa déclaration et la communauté s'étant assemblée, se soumet « après meure délibération. »

Le livre des colonges nous apprend qu'en 1692, c'est-à-dire au renouvellement par le bailli Simon, le prieuré en possédait cent vingt-cinq dans les seize communes que nous allons indiquer.

Colonges de Froidefontaine

1 ^{re} colonge tenue par			
Elisabeth Flotat.		14	journaux 1/4 et demi
2 ^e George Flotat.		23	»
3 ^e Jean Flotat		50	»
4 ^e Adam Flot.		6	» 1/2 et 1/2 quart
5 ^e Pierre Flotat.		10	» 1/4 et demi
6 ^e Jean-Claude Louyton.		35	» 3/4
7 ^e Jean fils de Bernard Louyton.		21	»
8 ^e Jacques Louyton		35	»
9 ^e Jean Cuenin jeune.		14	» 1/4
10 ^e Pierrat Finquel.		9	» 3/4
11 ^e Jacques Vauthier		19	»
12 ^e Madel ^l Fournier V ^e Dehy		18	»
13 ^e Jacques Finquel.		6	»
14 ^e Jeanne Bourquardez femme			
Peuquet.		5	»
15 ^e Eveloz femme Maire		20	»
16 ^e Jeanne Martin		13	»

17°	Richard Morez de Brebotte.	26 journaux	
18°	Jeanne femme de Renaud Loyton de Charmois . . .	25	»
19°	Jean Cuenin	21	»
20°	Nicolas Voidin	33	»
21°	Jean Vautié	8	»
22°	Claude Vautié de Charmoy .	19	»
23°	Marg. Gainaud V° Tuetay	15	»
24°	Adam Rossat	20	»
25°	Jacques Tuetay	5	»
26°	Jean george Flotat et Jean Baibé.	40	»
27°	Jeanne Martin et consors .	56	»
28°	Pierrette Monier f° de Jaq. Vautié	17	»
29°	Joseph Hugay.	15	»
30°	Jean-Jacques Thomas. . .	23	»
31°	Jacques Poissenat	18	»
32°	Mauris Flotat.	9	»
33°	François Gesse de Charmoy	13	»
34°	Adam Guillaumé de Charinoy	8	»
35°	Jean Fournié.	9	»
36°	Jean Rossat	19	»
37°	Hugues Marchand	20	»
38°	Jean Hubert Marchand . .	16	»
39°	Adam Piquet	10	»
40°	Guillemette femme de Pierrot Flotat Claudatte	18	»
41°	Jeanne Clavez f° Renaud Raisime	9	»
42°	Louis Poissenat	8	»
43°	Pierrat Goffinet prend les terres restantes après re- nouvellement des colonges	32	»

Colonges de Charmoy

1^{re} colonge tenue par

Jean Convers de Froidefontaine	19 journaux
2 ^e Claude Raisemé de Charmoy.	3 1/2 »
3 ^e François Oudat procureur fiscal de Froidefontaine	8 »
4 ^e Claude Guillamé de Charmoy	24 »
5 ^e Pierre Bourquenat de Charmoy.	19 »
6 ^e Nicolas Vauhe de Charmoy	27 »
7 ^e Marguerite Guillaumé femme Choquard de Charmoy	14 »
8 ^e Jean Louyton de Charmoy	16 »
9 ^e François Maire de Charmoy.	38 »
10 ^e Louys Roueche d'Echaine.	48 »
11 ^e Nicolas Vauché de Charmoy	15 »
12 ^e Jean Vauché dit Contat de Charmoy	5 »
13 ^e Jean-Nicolas Cathere d'Echaine	18 »
14 ^e Pierrot Vautié dit Buisson de Charmoy	45 »
15 ^e Jean Vautié dit Berrotet de Charmoy.	18 »

Colonges d'Echaine

1^{re} colonge tenue par

Jean Viron d'Echaine	19 journaux
2 ^e Jean Cucinn de Froidefontaine	11 »
3 ^e Pierrat dit Buisson le jeune de Charmoy	20 »
4 ^e Sébastien Petit de Charmoy	12 »
5 ^e Jeanne Vautié de Charmoy	17 »
6 ^e Nicolas Roueche d'Echaine	31 »
7 ^e Jean Richardot d'Echaine.	32 »
8 ^e Antoine Chaelvat de Brebotte	17 »
9 ^e Anne Marie femme de Michel Barbé d'Ech.	33 »
10 ^e François Vautié dit Contat de Charmoy	10 »

Colonge de Rechotte

1^{re} colonge tenue par Jean Vautié le chasseur

de Charmoy.	21 journaux
---------------------	-------------

Colonges de Gronne

1^{re} colonge tenue parM^r Chaleur de Montbéliard 18 journaux2^e Adam Baré de Brebotte 17 »3^e Antoine Bermont de Gronne 21 »4^e Evatte Bermont id. 24 »5^e Pierre Marchand id. 18 »6^e Philippe Bermont id. 2 »7^e Agathe Verain id. 31 »8^e Jean Monnier le jeune id. 24 »9^e Jeanne Marchand id. 14 »10^e Elisabeth Verain id. 13 »11^e David Veron id. 29 »12^e La communauté de id. 70 »13^e Maurize Boichelier femme de

Pierre Marchand id. 17 »

14^e Nicole Bejeux V^e de Henri Neuvier id. 50 »15^e Pierre-Antoine Neuvier id. 19 »16^e Gaspard Rossat id. 16 »17^e Jean Monier, maire du prieuré id. 27 »

Jean Monier maire du prieuré

Jacques Rossat maire de la com^m }

Colonges de Boron

1^{re} colonge tenue par

Claudine Garritat femme de Walther Cre-

voisier de Boron 50 journaux

2^e Ursanne Maistre de Boron 89 »3^e Valter Crevoisier id. 17 »4^e Maury Moine id. 45 »5^e Abraham Maigrat id. 40 »6^e Richard Morez de Brebotte. 7 »

Colonges de Brebotts

1^{re} colonge tenue par

Pierrat Guillaumé de Brebotte . . 16 journaux

2° Diony Hennemend	de Brebotte . .	17 journaux
3° Jean Louys Flotat	id. . .	16 »
4° Pierrat Guillaumé le vieux	id. . .	7 »
5° Nicolas Feriez	id. . .	14 »
6° Henri Dugré	id. . .	10 »
7° Pierrat Schenneberg	id. . .	5 »
8° Pierre Maire	id. . .	19 »
9° Jean Bourcardé	id. . .	13 »

Colonges de Recouvrance

1^{re} colonge tenue par

Claude Vallat résidant à Brebotte 62 journaux

2° Pierrat Cuenat do id. 35 »

3° Henri Cuenat id. 19 »

4° Guillaume Arnoux id. 41 »

5° La communauté représentée par Jean-Jacques Schœnenberger 38 »

Indépendamment des colonges indiquées ci-dessus, il y avait au ban de Recouvrance une superficie de 231 journaux de terres appartenant au prieuré. Au renouvellement elles furent constituées en une colonge pour laquelle le colonger dut payer 85 quartes et 1 casse de grains plus 3 livres 6 sols 2 deniers, soit 6 casses et demie par journal et 2 raves en argent.

D'autres terres étaient en friche. Le R. P. Jean Robin les livre toutes à la communauté représentée par six habitants, à charge de défricher et de payer annuellement un cens en avoine et en argent. Les manants pouvaient être admis à profiter de ces terres et la communauté s'engageait à fournir au prieuré un colon pour ces terres.

Colonges de Vellescot

1^{re} colonge tenue par

La communauté de Vellescot 68 journaux

2° Jean Ferrier le vieux de Boron 9 »

3° Maurice Cuisinier de Vellescot 4 »

4° Maurice Cuisinier de Vellescot	14	»
5° Perin Noblat id.	6	»
6° Chalvez de Montbéliard	34	»

Colonge de Normanvillers

Tenue par Pierre Saunat 22 journaux
dans les bois de Normanvillers possédés
par M. Barbaux.

Colonge de Chanane les Grands

Tenue par Jean Raiset maire de Ch. les G. 25 journaux

Colonge de Lutran

Tenue par la communauté — Henri Bonnier
colonger 20 journaux

Colonge de Baullier

1° Les terres de la moitresse tenues par le prieuré	49	journaux
2° Plus une colonge sans colonger	11	»
3° Id. id.	24	»
4° Plus un meix au Clerget.	20	»

Colonge d'Essert

La colonge de Nicolas Jacquot maire à Essert 40 $\frac{1}{4}$ journaux

Colonge d'Abevillers

Diverses pièces de terres contenance 72 journaux

Colonge de Lougre

1° Un meix chargé annuellement de.	13° 4 ^d	balois 1 poule (héritage de Ragot)
2° Id. (héritage des Virots)	13° 4 ^d	» 1 »
3° Id. id.	1. 7° 8 ^d	» 1 »

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

I

Les vignes de Sahouria en Algérie — Le drainage de l'or français au moyen de l'émission de valeurs étrangères, par PAUL CHEVALIER. — **La propagande à l'épargne en Alsace**, par CH. STÉPHAN.

Il convient de ranger sous les rubriques qui précèdent divers écrits, brochures, feuilles volantes et articles de journaux, qui sont l'œuvre de deux Colmariens dévoués à l'action utilitaire.

L'un d'eux, M. Paul Chevalier, établi au Havre, patriote français à toute épreuve, a fondé en Algérie une exploitation viticole et fruitière où beaucoup d'optants alsaciens ont trouvé des moyens d'existence. Quarante-cinq hectares, peuplés de 140,200 pieds de vigne et de 2630 oliviers et arbres fruitiers, sont aujourd'hui en plein rapport à *Sahouria*. Chaque année le domaine exploité s'accroît de vingt-cinq à trente hectares. Cette entreprise ne manquera pas de donner l'exemple parmi les autres colons et d'acquérir une grande importance dans un temps peu éloigné. La patriotique et intelligente direction du fondateur de la société, les ressources dont elle dispose (400,000 fr.) ne manqueront pas non plus d'assurer à la création une prospérité dont auront à se louer les actionnaires et obligataires de l'entreprise.

Dans un autre ordre d'idées, M. Paul Chevalier combat vaillamment le drainage qui s'opère de l'or français au profit de l'étranger. Ses idées économiques trouvent chaque jour l'occasion de frapper fort et ferme sur la déplorable tendance de l'esprit français à livrer aux nations voisines des ressources

qui devraient se condenser sur le terrain du travail national. Selon lui, et beaucoup d'autres, le moyen de tempérer l'émission des capitaux français consiste à frapper d'un impôt rationnel toutes les émissions faites sur notre marché des valeurs étrangères, ainsi que certaines transactions dont elles sont l'objet. La haute banque et la fièvre de l'agiotage que ses opérations engendrent, seraient légitimement atteintes du même coup. C'est à nos gouvernants et à nos législateurs que M. Chevalier adresse ses observations et ses avertissements. Sa parole sera-t-elle entendue? Oui, s'il parvient à gagner le grand public à ses idées et à constituer avec lui une ligue assez puissante pour amener nos gouvernants et nos législateurs aux règles protectrices de la fortune publique contre les envahissements de l'étranger. Compter sur le temps et les circonstances pour arriver au but, serait se complaire dans l'illusion. Or, on vient de voir que notre concitoyen n'est point de cette école.

M. Ch. Stéphan, particulariste alsacien — au fond quelque peu désabusé — emploie ses loisirs à faire, dans nos villes et nos campagnes, de la propagande en faveur de l'épargne populaire. C'est le centime et quart, dernière valeur divisionnaire de l'hétéroclite monnaie prussienne, qui est le point de départ de l'épargne. Quelques caisses sont déjà sur pieds et fonctionnent avec plus ou moins de succès. L'idée même, si elle n'est pas neuve, est excellente; mais il est certain que, pour conquérir la place que la théorie lui assigne dans les couches populaires, l'institution a besoin, partout où l'on sera parvenu à la faire éclore, d'être suivie avec une grande vigilance et un dévouement soutenu. Toute tentative de ce genre est destinée à mourir dans l'indifférence, l'abandon et la désuétude, si ses patrons ne demeurent constamment sur la brèche pour la défendre et travailler sans relâche à son

extension et à son développement régulier. C'est l'histoire d'une plante délicate qui exige, pour vivre, une culture intelligente et des soins particuliers. Il y a chez notre ami l'ardeur et le désintéressement qu'il faut pour réussir, à la condition toutefois de ne pas lâcher la bride à l'imagination.

A notre avis, les petites caisses du *Pfenning* n'ont pas besoin du secours des caisses postales pour prospérer. Ces dernières ne sont pas la panacée que l'on croit, et l'assemblée provinciale a pu en voter la création sans, pour cela, démériter de la patrie. Nées en dehors du régime officiel, les caisses du centime et quart n'ont rien à gagner en se faisant patronner par ce régime et, plus tard, absorber. Œuvres de l'initiative privée, elles doivent conserver ce caractère, à moins qu'au début leur parrain ait eu l'arrière-pensée de les prendre par la main, quelques années après leur naissance, pour les conduire au bureau de l'état civil.

Certes, M. Stéphan n'a pas eu cette pensée; cela est si vrai que la *Société industrielle de Mulhouse*, qui ne décerne ses encouragements qu'aux œuvres de l'initiative privée, n'a pas hésité à accorder une médaille d'argent au mémoire que M. Stéphan lui a présenté sur cette question d'utilité publique et de moralisation populaire.

II

Bulletin de la Société d'histoire naturelle de Colmar. —

22^e et 23^e années — 1881-1882 — Colmar, imp. de Veuve Decker, 1883. 1 vol. in-8° de 368 p. avec 10 planches et 25 tableaux d'observations météorologiques.

Ce bulletin démontre que, malgré la défaveur d'une situation exceptionnelle, on continue à travailler sérieusement au sein de notre bonne *société d'histoire naturelle* et que sa situation financière ne cesse pas d'être prospère. Nous en félicitons nos collègues et nous souhaitons bien vivement que

l'œuvre si bien commencée, si vaillamment conduite dès ses débuts, ne se laisse entamer par aucune défaillance, par aucun découragement et demeure fidèle aux inspirations vraiment patriotiques de ses douze premières années. Elle a fait face à des dépenses extraordinaires pour son installation, elle a accompli un labeur phénoménal pour la formation de ses riches collections et, dans l'ordre des idées scientifiques, elle a mis au jour de nombreux travaux d'une valeur recommandable.

Dans le bulletin que nous signalons aujourd'hui se trouve en première ligne la description, par M. le docteur René Collignon, des crânes et ossements préhistoriques et de l'époque mérovingienne trouvés en Alsace. Ce travail, provoqué par M. le docteur Faudel, est à la hauteur des connaissances acquises par les études anthropologiques dont Broca a été le chef et le vulgarisateur. Cinq planches reproduisent l'image des crânes soumis à l'examen de M. Collignon par M. Faudel et appuient les conclusions du mémoire.

En seconde ligne se présente une deuxième édition du catalogue des lépidoptères de l'Alsace de feu Henri de Peyerimhoff, complété par M. l'abbé Fettig, membre de la Société; ce travail de longue haleine révèle une étude approfondie de cette branche des sciences naturelles et remplit une grande partie du bulletin. Les descriptions sont faites avec un soin et une lucidité irréprochables; une note extrêmement intéressante de M. Ferdinand Reiber sur la zoologie de la cathédrale de Strasbourg; un résumé des observations météorologiques en quatre points différents des Vosges par M. G.-A. Hirn; une note de feu M. F. Rencker sur une violette (*viola sciaphila*) à ajouter à la flore d'Alsace, et enfin une dernière note sur les lépidoptères pris à Strasbourg contre les globes de l'éclairage électrique, suivent le beau travail de M. l'abbé Fettig. M. Ch. Grad fournit au bulletin une étude biographique fort complète sur le curé Muller, qui a fait des

observations météorologiques suivies dans les deux paroisses de la Basse-Alsace, où ce naturaliste a passé sa vie.

Aux matériaux déjà recensés et mis en évidence par MM. Faudel et Bleicher pour servir à l'étude des temps préhistoriques de l'Alsace, vient se joindre un supplément d'une grande richesse, qui clôt, avec 10 planches et 25 tableaux, la série des travaux contenus dans le bulletin. En guise de préface, M. Faudel place en tête de ce supplément une note qui est tout un programme raisonné de recherches et de travaux ultérieurs qui sont à faire pour l'étude des époques qui commencent à se dégager de la nuit des temps. On ne peut que féliciter M. Faudel et ses collaborateurs nouveaux, et les engager à persévérer collectivement dans le noble travail commencé avec un succès indiscutable.

III

Bulletin de la Société philomatique vosgienne. — 8^e année, 1882-83 — Saint-Dié, imprimerie de L. Humbert, 1883 — 1 vol. in-8^o de 220 pages, avec 39 lithographies dans ou hors le texte et un plan.

Du *Journal des Voyages*, de Montaigne, M. P. de Boureulle a extrait et éclairé tous les paragraphes relatifs à la présence du philosophe en diverses localités de la Lorraine. C'est un chapitre intéressant à parcourir dans le bulletin. M. A. Fournier communique quelques pages concernant la boucherie, les mattres-bouchers et les compagnons à Rambervillers au xviii^e siècle. Certaines particularités réglementaires, relatées par M. Fournier, offrent de l'intérêt, surtout celles du débit de la viande pendant le carême.

M. Gaston Save et Ch. Schuler, architecte diocésain, se sont associés pour livrer au bulletin la première partie d'une « *Notice historique de l'église de Saint-Dié*, » depuis son origine jusqu'au xiii^e siècle. Ce beau et solide travail donne

plus que son modeste titre ne promet. Et d'abord, il commence par une notice scientifique établissant que le lieu où Saint-Dié bâtit au VII^e siècle son couvent et son église, fut une station gallo-romaine importante, car elle avait, aux quatre points cardinaux, des voies de communication qui la reliaient au système de viabilité organisé par les Romains pour assurer la conquête des Gaules. Les preuves matérielles que M. Save produit sont aussi décisives que les preuves écrites sur lesquelles il base l'histoire de la fondation de Saint-Dié aux époques mérovingienne et carlovingienne. Il nous paraît indubitable que si l'attention de nos excellents voisins avait voulu se fixer sur les temps antérieurs, M. Save aurait été en mesure de faire remonter, autrement que par induction, l'histoire de ce coin des Vosges aux âges de la pierre et du bronze. Quoi qu'il en soit, l'histoire de Saint-Dié, pendant toute la durée du premier moyen âge, est soigneusement fouillée par M. Save et admirablement illustrée par les dessins de M. Schuller. Ces dessins ont en effet une valeur artistique très précieuse, car ils reproduisent fidèlement les inscriptions et les monuments fragmentaires que le temps a épargnés et qui servent de preuves aux indications écrites puisées aux meilleures sources de la science historique. On attendra avec impatience la seconde partie de la « notice » qui formera une de nos meilleures monographies locales.

Quelques pages de M. Arth. Benoit sur un grand prévôt du chapitre de Saint-Dié à la fin du XV^e siècle et de M. le D^r Mougecot, de Bar-sur-Aube, concernant la station de Gérardmer au point de vue médical, sont suivies d'une notice qui est une intéressante page de l'histoire de France et de Lorraine: elle a pour objet la relation du mariage de Gaston d'Orléans avec Marguerite de Lorraine. Un livre de famille et les mémoires du temps en ont fourni la matière à la plume élégante de M. le vicomte de Warenne, ancien capitaine d'artillerie.

Abeilles

Quand une personne meurt dans une maison où il y a des abeilles, il ne faut pas manquer d'aller faire part de cette mort à ces intéressantes petites bêtes, sans quoi elles mourraient infailliblement dans l'année. La cérémonie se fait en allant frapper sur chaque ruche et en disant : « Je viens vous avertir qu'un tel est mort. » En agir de même à l'égard des oiseaux en cage.

Un grand nombre de personnes m'ont affirmé, de bonne foi, avoir vu mourir des abeilles et des oiseaux en cage, parce qu'on avait négligé d'accomplir la formalité en usage. Un meunier, entre autres, a perdu dans l'année trente de ses ruches et une brave femme a vu mourir les oiseaux qu'elle avait dans une volière. Tous les faits qu'on pourrait rapporter constituent-ils des coïncidences ? Ma foi ! je n'en sais rien ; ni vous non plus, n'est-ce pas ?

* * *

Apparitions

Les histoires d'apparitions ou de revenants sont nombreuses. Les uns y croient, les autres n'y attachent aucune confiance. Les premiers ont-ils raison, les seconds ont-ils tort ? Je n'en sais rien, et je laisse à chacun le soin de juger la question comme il l'entend. Cependant quand on lit l'ouvrage de M. de Mirville sur la manifestation des esprits, on est parfois fort ébranlé ; on y lit des choses surprenantes par leur authenticité qui ne semble nullement suspecte, tant l'auteur paraît s'être entouré de précautions, tant il paraît avoir pris de soins pour faire le procès des faits qu'il avance. Eh ! mon Dieu, quand on assiste au dernier soupir d'un agonisant, on se demande ce que devient le fluide qui animait son cerveau ; on se demande si cette chose qui faisait penser celui qui n'est plus, s'est dispersée dans le réservoir commun, comme

RECUEIL

SELON L'ORDRE ALPHABÉTIQUE

DE CROYANCES ET DE SUPERSTITIONS

qui avaient cours à Belfort et les environs

Le petit recueil que je présente aux lecteurs de la *Revue d'Alsace* n'a pas la prétention de réclamer une place parmi les livres que des hommes distingués, des linguistes et des érudits ont fait paraître, depuis quelque temps, sur la littérature populaire de diverses provinces : ce n'est qu'un premier aperçu appliqué à la partie de l'Alsace demeurée française ; c'est encore, si l'on veut, l'ébauche de l'un des chapitres d'un recueil plus complet qui pourra offrir ultérieurement une vue d'ensemble sur la vie, la langue, les mœurs, les usages, les croyances, etc., du pays dans les temps passés.

Notre circonscription territoriale n'a, à vrai dire, pas de littérature qui lui soit particulière, car, à part *Les Galants de Chèvremont* et le *Chant du Rosemont*, on n'a recueilli jusqu'à présent aucune autre production, aucun autre souvenir bien déterminé qui le caractérise. Si la pénurie est grande, cela tient peut-être à l'absence de recherches faites sur ce terrain et aussi à l'indifférence de l'esprit public pour des études de ce genre. Il est vrai que jusqu'ici on n'a fait que peu ou point d'efforts pour éveiller l'attention de cet esprit public sur les choses propres au pays, ni sur son passé historique. Et cependant il me semble qu'eu égard à sa situation particulière comme enclave des états de l'ancien évêché de Bâle,

depuis cinq minutes qu'une portion du plafond se détacha et vint tomber à l'endroit qu'il venait de quitter.

Je ne parle pas de la matière dont on connaît les transformations. Il suffit de très peu de temps à un être mort, quel qu'il soit, pour rendre à la nature ce qu'elle lui a donné et qu'elle redonnera au germe naissant et grandissant.

APPARITION SOUS LA FORME D'UN CHIEN

Un jeune homme revenait la nuit d'un village, où il avait été voir sa fiancée. En traversant un bois, il entend siffler à ses oreilles; il s'arrête, il écoute et s'adresse à celui qui sifflait; n'entendant plus rien, il croit que c'est une personne désireuse de faire route avec lui; il l'appelle, l'invite à venir le rejoindre, mais n'est pas peu surpris d'entendre une masse d'air venir à lui, le frapper, le jeter à terre en lui écartant les bras. Revenu à lui, il se relève et se hâte de rentrer dans sa famille, à laquelle il raconte ce qui venait de lui arriver. Personne ne voulut ajouter foi à son histoire et une des fortes têtes du village, pour en avoir le cœur net, lui dit : « Hé bien ! demain nous irons ensemble, à la même heure, au même endroit » ; mais à peine arrivés, ils entendent le mystérieux sifflet et aperçoivent un énorme chien qui passe au milieu d'eux sans leur faire aucun mal. Ils rentrent au village, anéantis par la peur et jurant que jamais ils ne passeront plus à l'endroit où ils avaient vu cette étrange apparition.

L'HOMME SANS TÊTE

Un jour, deux sœurs partaient de chez elles, à minuit, pour se rendre à Ronchamp. Le temps était clair; la lune était dans son plein; la route qu'elles suivaient était en plaine, d'un côté la ligne du chemin de fer, de l'autre un pré nu, sans aucun arbre. Tout à coup elles aperçurent dans le pré, à peu de

distance d'elles, un homme sans tête, paraissant habillé à peu près comme le sont les chasseurs, et qui les suivit jusqu'à la première maison de Recollogne, où il disparut subitement. Quelque temps avant, un ancien soldat revenait des houillères où il travaillait et suivait le même chemin qu'avaient suivi les deux sœurs, lorsque, au même endroit et dans les mêmes conditions, il vit l'homme sans tête, auquel il adressa la parole, et qui lui répondit : « Si tu n'étais pas un vieux soldat, je te ferais voir le tour. »

Cette apparition était déjà connue depuis longtemps dans le pays, mais aucune des personnes qui l'avaient vue, n'osait en parler, s'en flatter, les unes dans la crainte d'être tournées en ridicule, les autres par peur, craignant qu'en en parlant le fantôme ne leur fit du mal.

L'homme sans tête ne paraît qu'à minuit ; jamais on ne l'a aperçu avant cette heure-là.

BŒUFS ATTELÉS A UNE VOITURE ET ARRÊTÉS PAR UNE COURONNE D'OS HUMAINS APPARUE SUBITEMENT DEVANT EUX

Il y a environ une quarantaine d'années, un soir, vers le milieu du mois d'octobre, des ouvrières, revenant sur une voiture du village de Cravanche, où elles avaient tiré des pommes de terres tout le jour, arrivaient à Belfort, ainsi que le conducteur, pâles, défaites, tremblantes de peur. Interrogées sur la cause qui avait pu les mettre en cet état, elles répondirent : « Ah ! sainte Vierge du bon Dieu, il nous est arrivé la chose du monde la plus épouvantable. Figurez-vous qu'à deux cents mètres environ de la ferme de chez Sépis (sur le chemin devenu aujourd'hui la rue du Mont), les bœufs se sont arrêtés, et malgré les coups de fouet qu'on leur donnait, ils ne voulaient plus avancer. Nous sommes alors descendues toutes de voiture et qu'avons-nous vu, mon Dieu ! une grande couronne de têtes de mort qui a disparu aussitôt en

faisant un bruit semblable à celui qui se produit quand on frappe des os les uns contre les autres. — Tout ce que vous dites-là est insensé et vous avez sûrement rêvé. — Insensé tant que vous voudrez, nous savons bien ce que nous avons vu et si vous voulez, nous vous montrerons demain l'endroit où a eu lieu cette apparition. •

Coincidence singulière ? Cette prétendue apparition s'est montrée non loin du cimetière gallo-romain, alors ignoré, et qu'on a découvert, trente-cinq ans après, par hasard, en pratiquant des fouilles pour extraire du sable.

Inutile d'ajouter que de ce jour toutes les personnes se gardèrent bien de passer par le même chemin, et qu'elles préféraient faire un détour de près de deux kilomètres pour aller à Cravanche ou pour en revenir.

Je dois déclarer, qu'en faisant remarquer la coïncidence de cette apparition vis-à-vis un ancien cimetière, je n'ai nullement l'intention d'insinuer que les restes de quelques facétieux légionnaires romains, enterrés peut-être depuis plus de dix-sept siècles, ont voulu jouer une bonne farce à ces braves gens. Ces têtes, formant cette mystérieuse couronne, à qui ont-elles bien pu appartenir ? je n'en sais rien ; peut-être à personne.

APPARITION D'UN SUICIDÉ

Un homme se pendit à un arbre situé à un kilomètre environ d'un village voisin de Belfort. Ce suicide donna lieu à une apparition qu'on voyait toutes les nuits. La terreur qu'inspirait l'endroit où se montrait cette apparition était telle que nul n'osait s'aventurer dans cet endroit déclaré maudit par tous les habitants du village. Cependant, un des habitants fit un jour le pari qu'il irait crier trois fois au fantôme : • Viens ici •. Le pari accepté, il se munit de sel et de pain béni à la messe de Noël et se rendit au lieu désigné. A peine arrivé, il se mit

à crier : « Viens ici. » Aussitôt une voix caverneuse lui répond : « Tu as de la chance d'avoir sur toi du sel et du pain béni à la messe de Noël, sans quoi tu ne retournerais plus chez toi, je te ferais mourir à l'endroit même où j'ai perdu la vie. » L'homme fort fut aussitôt saisi d'une terreur folle et regagna à toutes jambes le village, jurant qu'il se garderait bien de jamais retourner rendre visite à un fantôme dont les intentions étaient si peu bienveillantes.

On était convaincu dans le village que cette apparition n'avait lieu que parce que ce malheureux suicidé n'avait pas été inhumé dans un cimetière, champ de repos dans lequel on lit des inscriptions invariablement terminées par ces mots : *Son mari ou sa femme inconsolable*. Voir pour la sincérité et la mise en pratique de ce cri du cœur, la statistique des mariages contractés à bref délai par les veufs et les veuves inconsolables.



Araignée

Araignée vue le matin, tribulations pour toute la journée ; vue le soir, réussite des projets du lendemain, d'où le dicton :

Araignée du matin,
Chagrin ;
Araignée du midi,
Esprit ;
Araignée du soir,
Espoir.

Ça, par exemple, je n'affirme pas qu'une araignée vue à midi donne de l'esprit ; s'il en était ainsi, tout le monde serait spirituel : il suffirait d'élever une araignée à venir se présenter à vous tous les jours à midi.



Arbres

Il ne faut pas monter sur les arbres le jour de la Saint-Henri, parce qu'on est exposé à mourir dans l'année ou tout au moins à être estropié.

Cette recommandation prouve que dans toutes les croyances et superstitions il ne faut voir que le côté pratique ; le but à atteindre c'est l'utilité, la répression des abus. En effet, recommander, sous peine d'une punition divine, de ne pas monter sur les arbres le jour de la Saint-Henri, tombant le 15 juillet, époque où les arbres sont chargés de fruits, n'est-ce pas empêcher le maraudage, n'est-ce pas employer pour la protection des fruits un moyen plus efficace que le garde-champêtre, dont la présence n'exerce pas toujours aujourd'hui une peur bien grande sur les délinquants.

Si vous voulez être certain d'avoir une belle récolte de fruits, il faut, le soir de la veille de la Chandeleur, aller, avec une chandelle allumée, prier au pied de chaque arbre.

Si le printemps est propice et si, surtout, la floraison s'accomplit dans d'excellentes conditions, vous serez à peu près sûr d'avoir des fruits en abondance.

Dans d'autres villages on suit la coutume suivante :

A l'élévation de la messe de minuit annoncée par les cloches pour la circonstance, on entoure de paille le tronc des arbres fruitiers. Si l'opération est terminée après l'élévation, on est certain que les arbres seront chargés de fruits, si la floraison se fait dans les conditions citées plus haut.

La paille abandonnée à elle-même pendant toute l'année pourrit et forme un engrais dont se trouvent bien les arbres. C'est peut-être le résultat le plus certain de l'opération.

Certains braves gens croient fermement que quand des arbres fruitiers fleurissent au mois de janvier, c'est signe de

mort pour une des personnes de la maison où a lieu ce phénomène qui, fort heureusement, est rare pour la région de Belfort, si même il s'est déjà vu.

*
**

Automne

Quand il pleut le jour de la Saint-Barthélemy ou le jour de la Saint-Louis, c'est un signe certain de mauvais temps pendant l'automne.

*
**

Bœufs, vaches et ânes causant entre eux pendant la messe de minuit

On prétend, et c'est en effet une croyance enracinée dans tous les villages, que les bœufs, les vaches et les ânes causent entre eux pendant la messe de minuit. C'est un privilège momentané que Dieu, par reconnaissance, a accordé à ces excellentes bêtes, en raison des soins affectueux qu'elles ont prodigués à l'enfant Jésus qui, né dans une étable, est allé mourir sur le Golgotha pour la rédemption du genre humain.

Voici, à ce propos, un fait qui prouverait que non seulement ces animaux causent réellement entre eux pendant la messe de minuit, mais même qu'ils possèdent en ce moment-là, le don de seconde vue. On ne manque jamais de se raconter cette histoire pendant les longues soirées qui précèdent la Noël :

Un paysan convaincu eut une fois la curiosité d'assister à la conversation des animaux de son étable. Il entendit un des bœufs dire à son camarade de joug : « Nous enterrerons notre maître demain. » Ce paysan, peu flatté des sentiments de ce bœuf à son égard et croyant conjurer le sort qui le menaçait, court à la cuisine, prend un couteau et rentre à l'écurie dans l'intention de saigner ce bœuf de mauvais augure ; mais il fait un faux pas et tombe si malheureusement qu'il se plonge

le couteau dans la poitrine. Le lendemain, ainsi que l'avait prédit le bœuf, on enterrait le maître de la maison.

* *

Bruits nocturnes

Certaines personnes croient que les bruits que l'on entend pendant la nuit, sont dus aux esprits des personnes mortes dans la maison. Ces bruits sont tout simplement dus au craquement du bois qui travaille, ou sont produits par certains insectes qui s'appellent pendant le temps des amours; ces derniers ont un timbre tout particulier qui détermine une terreur plus forte.

—

Quand vous entendez, au milieu de la nuit, frapper à la porte de votre chambre à coucher un coup plus ou moins fort, c'est un avertissement qui vous est envoyé, c'est l'indice d'une mort prochaine dans la famille ou dans celle d'un de vos amis. Vous trouverez beaucoup de personnes qui vous affirmeront de bonne foi que le fait leur est arrivé; vous ne parviendrez jamais à les désabuser. J'en connais, pour ma part, beaucoup qui m'ont assuré avoir entendu frapper à leur porte pendant la nuit et que ces coups coïncidaient avec l'heure précise de la mort d'un parent ou d'un ami intime.

* *

Cauchemar

Pour empêcher les enfants d'avoir le cauchemar pendant la nuit, il faut placer sous leurs paillasses une croix faite avec deux morceaux de fer.

* *

Chandelle

Un point lumineux apparaissant comme une petite étoile

sur la mèche d'une chandelle, annonce une lettre pour le lendemain.

La chose se vérifie quelquefois, et toujours si vous recevez en moyenne une lettre par jour.

* *

Chat

Pour nombre de gens, le chat ne peut faire un mouvement qui ne soit considéré comme un mauvais présage.

Un chat noir vient-il à entrer dans une maison : épouvante générale, car c'est le signe certain d'une mort prochaine.

Votre chat se met-il à jouer, il vous prévient ainsi qu'il va vous arriver force désagréments.

Un chat vient-il à traverser, en passant devant vous, le chemin que vous suivez, vous n'aurez que des contrariétés, et si vous êtes sorti pour une affaire quelconque, soyez persuadé qu'elle ne réussira pas.

Tout Chinois, si le fait se présente, rentre immédiatement chez lui, d'où il ne sortira pas du restant de la journée. Ce peuple pousse à l'excès la croyance à cette superstition.

* *

Chemise

Ne changez jamais de chemise le vendredi, cela porte malheur.

Cette recommandation ne concerne évidemment que les personnes qui ont l'habitude de changer de linge deux fois par semaine, le dimanche et le jeudi par exemple; quant à celles qui mettent une chemise tous les jours et surtout à celles qui n'en changent jamais, cette recommandation devient inutile. Ces personnes-là sont à l'abri de la malchance attachée au changement de chemise le vendredi.

* *

Chien

Chien qui hurle, indice certain d'une mort prochaine dans le voisinage.

La prescience serait-elle dévolue à l'instinct? on serait tenté de le croire. Quant à l'intelligence, on sait à quoi s'en tenir à ce sujet-là. Que de personnes qui, étant regardées, on ne sait trop pourquoi, comme fort intelligentes, ne voient pas plus loin que le bout de leur nez, seconde vue bien limitée.

* *

Chouette

Malheur à la maison dans laquelle vient s'installer une chouette. On n'est tranquillisé que quand on est parvenu à la tuer et à la clouer en croix sur la porte de la grange, en disant : « Oiseau de malheur, tu pourriras sur le gibet de l'infâmie ».

Voilà un préjugé insensé et stupide, et loin de détruire l'oiseau de Minerve, on devrait, au contraire, l'attirer par tous les moyens possibles; on serait par cela même bientôt débarrassé des rongeurs dont cet oiseau fait une si grande consommation, à en juger par la quantité, parfois prodigieuse, des os de souris, de rats qui jonchent l'endroit où la chouette a établi son nid. Autre danger non moins sérieux : en clouant cet oiseau à la porte de la grange, on expose les personnes du voisinage à contracter le charbon inoculé par des mouches qui s'imprègnent de virus en allant déposer leurs larves sur un corps en décomposition.

* *

Cochon

Si vous rencontrez sur votre chemin un cochon, vous pouvez être certain que vous n'aurez que des contrariétés pendant le restant de la journée et si vous êtes sorti dans le but

de conclure une affaire quelconque, vous ne réussirez point dans votre entreprise.

* *

Connaître à l'avance l'heure de sa mort

La personne qui désire connaître à l'avance le jour et l'heure de sa mort, doit réciter pendant quarante jours les oraisons de sainte Brigitte. Trois jours avant le moment fatal, cette personne recevra la visite de la sainte Vierge qui lui donnera l'heure précise.

* *

Connaître à l'avance le vent qui règnera pendant l'année

Pour connaître à l'avance le vent qui règnera pendant toute l'année, il suffit, en sortant de la messe de minuit, d'observer le vent qu'il fait : si c'est la bise, ce sera la bise qui règnera à peu près pendant toute l'année, et réciproquement pour le vent.

* *

Connaître à l'avance les mois secs et humides

Voici un moyen aussi simple que probablement peu sûr de connaître quels seront les mois secs et humides de l'année.

L'opération se fait pendant la messe de minuit.

Avant de vous rendre à l'église, vous prenez douze ognons que vous coupez par le milieu dans le sens de l'équateur ; vous les rangez en ligne sur une table et vous les saupoudrez de sel, chaque ognon représentant un mois de l'année, le premier correspondant, par exemple, à janvier, le second à février, etc.

Quand vous rentrez de la messe, vous examinez vos ognons. Ceux qui sont restés secs correspondent aux mois secs et ceux qui sont mouillés, par suite de la dissolution du sel, correspondent aux mois humides.

* *

Coucou

Au printemps, quand vous allez vous promener à la campagne et que vous entendez chanter le coucou pour la première fois, si vous avez de l'argent dans votre poche, soyez certain que vous en aurez pendant toute l'année; au contraire, si vous n'en avez pas il vous en manquera souvent.

Conclusion : avoir soin de mettre toujours de l'argent dans sa poche quand on va à la campagne et prier le bon Dieu de faire chanter le coucou.



Couteau

Quand vous laissez tomber un couteau à terre et que la lame reste plantée dans le sol : mauvaise chance, contrariétés, ennuis; si vous en trouvez un sur votre chemin, gardez-vous de le ramasser; enfin n'en faites jamais cadeau d'un, car cela coupe l'amitié.

Un couteau et une fourchette mis en croix sur une table portent malheur. La vue d'une pareille croix occasionnait une peur terrible à Napoléon I^{er}, qui était fort superstitieux et qui croyait fermement à l'existence de son étoile qu'il voyait, ainsi que ses courtisans, briller dans le ciel; mais les astronomes, gens indépendants, n'ont jamais pu la découvrir.



Couvées

Quand on veut faire couver des œufs, il faut avoir soin de placer sous le panier contenant les œufs à couver, une croix faite avec deux morceaux de fer; quelques personnes se contentent d'y mettre soit un fer à cheval, soit une vieille faucille, en un mot un objet quelconque en fer recourbé simulant pour les personnes une croix.

Cette précaution a pour but d'empêcher le tonnerre de tuer les petits poulets encore renfermés dans les œufs.

Il faut croire que la répulsion éprouvée par la foudre pour une croix est plus grande que l'attraction de cette même foudre pour le fer, ce qui explique alors pourquoi les poulets renfermés dans leurs coquilles sont en sûreté.

* *

Croix formée par deux brins de paille

Si, le matin en vous levant, vous mettez par hasard le pied sur une croix formée par deux brins de paille, c'est le signe certain d'une mort prochaine dans la famille.

On peut, à mon avis, éviter un pareil malheur, soit en tenant sa chambre à coucher le plus proprement qu'il est possible, en la balayant avec soin de façon à être bien sûr qu'il ne reste sur le plancher aucun fétu de paille pouvant former la malencontreuse croix, laquelle peut vous rendre héritier d'un oncle ou d'une tante, le désir n'étant pas aussi rare qu'on pourrait le supposer chez certains neveux ou nièces; soit en remplaçant sa paillasse par un sommier élastique qui, plus propre et surtout plus moelleux, vous procure le bien-être si recherché aujourd'hui par le luxe dont les tendances à progresser pourraient fort bien, un jour, corroborer cette maxime de La Fontaine : « Excès dans tout est un défaut. »

* *

Les cultons

Les cultons sont des esprits qui reviennent sur la terre. Ce sont les âmes des personnes qui, de leur vivant, ont pris à leurs voisins des parcelles de terrain. On voit donc que les cultons doivent être nombreux.

Les cultons se voient toujours dans les lieux bas, humides, marécageux; ils apparaissent sous forme de feux plus ou moins grands et élevés; ils se poursuivent et se battent. D'aucuns prétendent qu'ils font entendre une espèce de bruit semblable au gémissement d'une personne qui souffre.

Quand ils apparaissent il faut bien se garder de prier, de faire le signe de la croix, de se retourner pour les voir, de courir pour les éviter; dans ce cas ils entrent en fureur et vous poursuivent.

A Evette ils sont très fréquents. Un habitant de ce village rentrait un soir chez lui, venant de la veillée. Il fut attaqué par des cultons; contrairement à la recommandation et paralysé par la peur, il se mit à prier: fureur subite des cultons qui l'enveloppèrent et le poursuivirent jusque chez lui. A peine entré, il tomba mort aux pieds de sa femme, qui s'empessa de fermer la porte. Les cultons, ne pouvant pénétrer dans la maison, ne se retirèrent qu'après avoir brûlé la porte.

Tel est le récit que ne manquent jamais de faire les habitants de ce village pendant la veillée. Ils n'ont pas vu la porte brûlée, bien entendu, mais leurs parents, qui sont morts, l'ont vue, naturellement.

Les cultons ne sont autre chose que les feux-follets produits par le dégagement du gaz hydrogène phosphoré inflammable à l'air libre et qui se précipitent dans l'espace de vide que l'on fait en courant devant eux. Ils sont aussi très fréquents dans les cimetières renfermant abondamment tous les éléments propres à la formation de l'acide phosphydrique.

* *

Dame d'or

On recommande bien aux enfants de ne pas tuer une dame d'or, *Carabus auratus*, cet insecte aux ailes dorées qu'on rencontre dans les jardins, parce qu'il pleuvra sûrement dans la journée.

Cette superstition a sa raison d'être, car elle a pour conséquence la conservation d'un insecte utile. On sait, en effet, que la dame d'or se nourrit d'insectes nuisibles auxquels elle fait une guerre acharnée.

Décès

Quand une personne a rendu le dernier soupir, il faut avoir grand soin de jeter toute l'eau qui se trouve dans la maison, parce que l'âme du défunt a passé dans cette eau pour s'y purifier.

S'il en est véritablement ainsi, c'est une bonne précaution que l'on prend de se débarrasser d'une eau qui n'est plus très propre quand elle a servi à nettoyer certaines âmes.

* *

Echelle

Si, sur votre chemin, vous rencontrez une échelle appliquée contre une maison, un mur, gardez-vous bien de passer dessous ; n'hésitez pas à quitter le trottoir, sans quoi vous n'auriez plus que des désagréments pendant le restant de la journée et vous seriez bien sûr de perdre constamment si vous veniez à vous mettre à une table de jeu.

* *

Écrouelles

Pour guérir les écrouelles (scrofules) on fait, en l'honneur de saint Marcou, une neuvaine pendant laquelle, condition *sine qua non*, on doit vivre d'aumônes.

Si les écrouelles ne guérissent pas précisément, la neuvaine a au moins ceci de bon qu'elle garnit la bourse, toujours assez vide, de personnes forcées d'avoir recours à des moyens de guérison qu'elles ne peuvent réclamer à la médecine.

* *

Enfants peureux

Pour enlever la peur inhérente chez les enfants, on fait une neuvaine en l'honneur de saint Christophe, patron de Belfort ; puis on se rend à Brasse, où l'on enlève une parcelle de la

statue du saint avec laquelle on fait un scapulaire que l'on pend au cou de l'enfant chez lequel la peur disparaît au fur et à mesure qu'il grandit.

Un autre moyen consiste à aller à la messe de l'aurore du jour de Noël, d'y aller avec une foi sincère et de dire en sortant de l'église : « Je promets de n'avoir plus peur désormais. »

Si vous tenez parole, soyez certains, braves hommes que vous êtes, de devenir des hommes braves.

*
* *

Enterrement

Quand un enterrement passe, si les porteurs s'arrêtent pour un motif quelconque : malheur pour la maison devant laquelle l'arrêt a lieu.

Il est certain qu'un colis de ce genre qu'on arrête devant une maison, n'est pas fait pour produire sur les habitants de l'immeuble une gâté bien grande et que la peur éprouvée par certaines personnes peut amener quelquefois des conséquences graves dans une famille. Si l'espèce humaine, une notable portion du moins, a la conviction que la mort est pour elle une vie meilleure dans un monde nouveau, il faut cependant bien reconnaître aussi qu'elle cherche à s'y rendre le plus tard qu'il lui est possible et qu'elle tient encore plus à vivre sur la terre, quoique regardée comme une vallée de misères, aux branches des arbres de laquelle elle s'accroche avec frénésie, ce qui a permis à Larochetoucauld d'écrire cette maxime bien vraie : « La mort ni le soleil ne peuvent se regarder fixement. »

En définitive, on a toujours le temps d'aller s'installer dans un monde où l'on doit vivre pendant toute l'éternité, de laquelle beaucoup de personnes ne se font pas une idée bien exacte, par cette raison que l'éternité ne peut se définir; l'hypothèse suivante donnant encore une bien faible idée de cette

sœur de l'infini : On suppose une sphère en fer du volume de la terre, on suppose un oiseau venant tous les mille ans frôler de ses ailes cette sphère, eh bien ! le temps que mettrait cet oiseau à user cette sphère, ne serait rien par rapport à l'éternité.

*
* *

Épingle

Quand sur votre chemin vous trouvez une épingle, ne la ramassez point si c'est la pointe qui se présente à vous : cela vous porterait malheur ; ramassez-la, au contraire, si c'est la tête qui est tournée de votre côté : cela vous portera bonheur.

C'est probablement par la tête que se présenta l'épingle ramassée par Laffite, qui arriva à une si haute position. Voici le fait : Un jour, le jeune Laffite se présenta dans une administration pour obtenir un emploi ; il lui fut répondu que pour le moment on n'avait pas besoin d'employé. En se retirant, il vit à terre une épingle, la ramassa et la piqua sur le revers de son habit. Le chef de la maison, ayant vu cette action, qui dénotait un homme économe, fit immédiatement rappeler le jeune solliciteur et lui donna un emploi dans sa maison.

*
* *

Le Fouttot

Le fouttot est un esprit malin, contrariant, méchant, aimant à taquiner, à faire des niches, à tout embrouiller. Il se manifeste par ces tourbillons de poussière qui apparaissent subitement sur les routes ; on dit : voilà le fouttot. Quand on fane et que le foin est soulevé par le vent, les ouvriers crient : « Malheur ! voilà le fouttot qui vient prendre le foin. » Si vous trouvez dans votre grange des gerbes dérangées, froissées, la paille entortillée, enchevêtrée, c'est le fouttot qui est venu la nuit les mettre en cet état. On recommande aux jeunes filles de bien soigner leurs cheveux, de bien les démêler, sans quoi

le fouldtôt viendra se mettre dedans. En un mot, tout objet trouvé froissé, embrouillé, entortillé, en désordre, est l'œuvre du fouldtôt.

* *

Guerre

Grand vent, grande guerre; les enfants qui jouent aux soldats, présagent une guerro future.

Cette superstition avait une certaine raison d'être chez nos ancêtres qui vivaient à une époque où les guerres étaient presque permanentes.

* *

Horloge

Quand deux horloges publiques sonnent en même temps, signe d'un décès prochain dans la ville. Le fait ne manque jamais de se vérifier si la moyenne de la mortalité journalière est d'au moins un décès.

* *

Influence du jour où tombe le premier janvier sur le temps qu'il fera pendant l'année

DIMANCHE

Si le premier janvier tombe un dimanche, l'hiver, quoique venteux et humide, n'en sera pas moins favorable; le printemps et l'été seront beaux et chauds, néanmoins il tombera assez d'eau pour arroser la terre à propos et donner de bonnes récoltes; le commencement de l'automne sera beau, la fin sera froide et la neige tombera de bonne heure.

LUNDI

Hiver brumeux avec brouillards extrêmement froids; printemps tempéré; été sec, chaud et un peu humide sur la fin; automne tempéré, abondance de fruits.

MARDI

Hiver rude, froid, neiges abondantes; printemps agréable;

été tempéré mais avec orages et tonnerre ; automne humide ; année fertile en blé et en vin.

MERCREDI

Hiver rigoureux ; printemps peu favorable ; été chaud ; automne humide ; fruits excellents et de bonne garde.

JEUDI

Hiver inconstant, variations dans la température, tantôt chaude, tantôt froide ; printemps variable ; pendant l'été les vents règneront et le tonnerre se fera entendre souvent ; l'automne sera mauvais.

VENDREDI

Hiver venteux, sombre, froid ; printemps humide et froid ; été venteux avec pluie ; automne de même ; néanmoins assez bonnes récoltes.

SAMEDI

Hiver très froid avec neiges abondantes ; printemps beau, chaud, favorable aux biens de la terre ; été très chaud avec intermittences de pluies fertilisantes ; automne beau et propice à la cueillette des fruits qui seront abondants.

C'est assurément à l'influence du jour où tombe le premier janvier sur le temps qu'il fera pendant l'année, qu'ont recours les Mathieu Lansberg pour prédire le temps dans leurs almanachs de spéculation. C'est d'autant plus probable qu'ils se trompent toujours. Et remarquez bien que tous les almanachs ont la prétention d'annoncer, au même moment, dans les cinq parties du monde, la chaleur, le froid, le vent, la pluie, le tonnerre et tous les autres agréments météorologiques.

*
*
*

Influence météorologique attribuée au renouvellement de la lune

La lune, quand elle se renouvelle, a-t-elle de l'influence sur le temps qu'il fera pendant toute la lunaison ? Si l'on s'en

rapporte aux personnes qui s'occupent plus ou moins d'astronomie, même à celles qui en font leur étude spéciale, la lune n'aurait aucune influence sur le temps. Cependant, de toute antiquité, l'opinion populaire, et surtout celle des personnes qui se livrent à l'agriculture, est si bien établie, qu'il y a, je crois, une certaine témérité à rejeter complètement l'influence de notre satellite sur la météorologie. Respectons donc cette opinion et accordons-y quelque créance; car, quoi qu'on dise, les observations la corroborent parfois, et, peut-être, souvent. Ne négligeons jamais une opinion, a dit Plutarque, de quelque côté qu'elle vienne, on peut toujours y trouver quelque chose de bon.

Pour mon compte, mes observations sur l'influence du renouvellement de la lune sur le temps, observations corroborées par des personnes dignes de foi, m'ont conduit à pouvoir annoncer ce temps d'une manière très approximative. C'est donc, à mon avis, rendre service aux agriculteurs que de leur donner la règle à suivre pour arriver à connaître le temps probable qu'il fera pendant toute la lunaison. Cette règle, qu'on pourrait presque regarder comme une loi en météorologie, règle à laquelle le maréchal Bugeaud avait une grande confiance, est relatée dans l'article suivant tiré du *Journal de Belfort* :

• S'il faut s'en rapporter à la règle météorologique donnée par le maréchal Bugeaud, ce sont les 4^e, 5^e, et 6^e jours de la lune qui donnent la base des conjectures sur le temps qu'il doit faire pendant le reste du mois lunaire. • Cette règle, toute empirique qu'elle soit, a de fervents soutiens. Le maréchal, qui l'avait trouvée dans un manuscrit espagnol, n'entreprenait rien soit en exploitation rurale, soit en stratégie, sans consulter ce guide et il assure qu'il s'en est toujours bien trouvé.

• Pour ceux qui seraient curieux de voir si cette règle se vérifiera, en voici l'énoncé :

• Le temps se comporte 11 fois sur 12, pendant toute la durée

de la lune, comme il s'est comporté au 5^e jour de la lune, si le 6^e, pour le temps s'est maintenu le même qu'au 5^e.

• Et 9 fois sur 12, comme le 4^e jour, si le 6^e jour ressemble au 4^e.

• Il est vrai qu'il peut se présenter des cas où la règle est inapplicable, par exemple, lorsque le 6^e jour de la lune ne ressemble ni au 4^e, ni au 5^e.

• Ajoutons qu'il faut faire au 6^e jour écoulé une addition de six heures avant de se prononcer sur le temps, en raison du retard quotidien de la lune à son passage au méridien. •

Cette règle, trouvée par l'illustre maréchal dans un manuscrit espagnol et créée, probablement, par les observations patientes de moines, n'aurait-elle pas pour origine ce passage des Géorgiques de Virgile qui avait suivi l'opinion des astronomes égyptiens: *Quartam maxime observat ægyptus.*

• Si tu es attentif au cours régulier du soleil et de la lune, jamais tu ne seras trompé sur le temps du lendemain, et tu ne te laisseras pas prendre à la sérénité perfide de la nuit. Le premier jour que la lune, rassemblant sa lumière, reparait à l'horizon, si son croissant obscurci laisse par moments les cieux s'assombrir, alors de grandes pluies menacent les laboureurs et les matelots. Mais si le front de Phébé s'est coloré d'une rougeur virginale, crains le vent; toujours le vent enflamme le beau visage de Phébé. Si le quatrième jour (c'est ton plus sûr indice) la lune se lève claire et pure et si les pointes du croissant ne sont pas émoussées, ce jour et tous les jours suivants, jusqu'à la fin du mois, seront sans pluie et sans vent; et les matelots, sauvés de la tempête, acquitteront sur le rivage leurs vœux à Glaucus, à Panope et à Mécerte. •

Ne croirait-on pas lire dans ce passage des Géorgiques tous les présages que les laboureurs tirent de l'aspect de la lune.

Je passe sous silence toutes les autres influences attribuées à notre satellite, comme n'ayant pas un intérêt bien direct avec

le sujet que je viens de traiter. On sait que les personnes profondément imbuës de certains préjugés, sont encore fort nombreuses et qu'elles ne manquent jamais de consulter leur almanach avant de semer certaines graines qui ne doivent être confiées à la terre qu'en jeune ou vieille lune, ou sous l'influence de certains signes du zodiaque.

C'est ainsi, par exemple, qu'il faut semer en pleine lune les oignons, si l'on veut qu'ils deviennent ronds, et les planter dans le dernier quartier, si l'on veut qu'ils ne montent pas ; il faut semer les carottes dans le signe des poissons et non dans celui de l'écrevisse, attendu que semées dans le dernier signe elles *attrapent des pattes*, c'est-à-dire qu'il pousse de nombreuses racines au détriment de la racine principale ; enfin il faut bien se garder de semer les haricots dans le signe de la vierge, parce qu'ils fleurissent abondamment et ne donnent qu'une faible récolte ; il faut les semer pendant les rogations.

Cette loi, que je viens d'exposer, est confirmée par les quatre vers suivants tirés des dictons populaires sur la lune :

Au cinq de la lune on verra
Quel temps tout le mois donnera,
Pourvu que des jours le sixième
Reste le même qu'au cinquième.

LUNE ROUSSE

Voici, concernant la lune rousse, un dicton auquel les anciens avaient grande confiance. Il repose, comme tous les dictons, sur des observations qu'il est facile de vérifier :

Ce que la lune rousse trouve, elle le détruit ;
Ce qu'elle ne trouve pas, elle le conserve.

Ce qui veut dire que si, au moment où la lune rousse commence, les arbres sont en fleurs, les fleurs seront détruites et, par conséquent, il n'y aura pas de fruits ; au contraire, si les boutons commencent seulement à apparaître, la floraison se

fera dans de bonnes conditions, quel que soit d'ailleurs le temps qui surviendra, fussent même des gelées : en conséquence récolte abondante de fruits.

Voici le dicton de la lune d'avril toujours si redoutée :

Quand la lune rousse commence en lion,

Elle finit en mouton.

autrement dit, quand la première moitié de cette lune est mauvaise et se passe en giboulées, la seconde moitié est favorable, le temps devient beau.

REMARQUES ANNONÇANT UNE RÉCOLTE ABONDANTE DE FRUITS

S'il fait beau le 12 février, il y aura beaucoup de fruits à pépins ;

S'il fait beau le jour de la Saint-Georges, 23 avril, il y aura beaucoup de fruits à noyaux ;

Il y aura abondance de cerises, si les cerisiers fleurissent et déflourissent dans la même lune.

Le givre qui apparaît avant Noël, prédit une année de fruits.

NEIGE

Dans les Vosges, les paysans ont fait la remarque suivante qui se vérifie, paraît-il :

La neige fraîche qui tombe en jeune lune met autant de jours pour disparaître que la lune compte de jours. Ainsi, par exemple, si la neige tombe le troisième jour de la lune, elle met trois jours pour disparaître, d'où la loi suivante : « La neige qui tombe en jeune lune ne dure pas. »

On entend par neige fraîche celle qui tombe alors que le sol n'est point encore couvert de neige.

SIGNES ANNONÇANT UN HIVER RIGoureux

L'abondance des noisettes et des nûres serait l'indice d'un

hiver rigoureux, ainsi que les oignons lorsqu'ils sont habillés, c'est-à-dire lorsque les pellicules qui les recouvrent sont relativement plus épaisses et plus nombreuses qu'elles le sont les années ordinaires, d'où les dictons :

Année de noisettes, hiver rigoureux ;

Année de mûres, hiver rigoureux ;

Oignons habillés, hiver rigoureux.

Ce n'est pas à la mûre, fruit du mûrier, *morus nigra*, de la famille des morées, arbre dont les feuilles servent à nourrir les ver-à-soie, que s'applique ce dicton, mais au fruit de la ronce ou framboise sauvage, *rubus fruticosus*, de la famille des rosacées.

—

LES SEPT ANNÉES BONNES ET LES SEPT ANNÉES MAUVAISES

Un vieux jardinier, à qui je faisais remarquer que depuis quelque temps nous avions de bien mauvaises années, me répondit : « — Nous en avons encore quatre à passer comme celles-là, après quoi viendront les sept bonnes. — Et comment le savez-vous, lui dis-je ? — Vous ne savez donc pas qu'il y a toujours sept bonnes années suivies de sept mauvaises. Depuis quarante ans que je suis jardinier, cette observation, que je tiens de mon père, s'est toujours vérifiée ; du reste, je ne suis pas le seul dans mon pays à connaître cela. »

Si le fait est réellement vrai, ce qu'on peut vérifier, cela prouverait que l'apologue des sept vaches grasses et des sept vaches maigres reposait sur cette observation qui, par conséquent, daterait des temps les plus reculés.

* * *

Joueurs et chasseurs

Quand vous jouez, ne prêtez point d'argent à un décavé, cela fait tourner la veine, les joueurs le savent bien.

De même, gardez-vous bien de souhaiter, le matin, à son

départ, bonne chance à un chasseur ; vous le mettez de mauvaise humeur, car il est persuadé que le gibier fuira devant lui et qu'il rentrera bredouille.

Joueurs et chasseurs sont gens superstitieux, qu'on ne l'oublie pas.

*
* *

Jours réputés malheureux

Les jours réputés malheureux sont au nombre de quarante-six. En voici la liste :

Janvier.....	1	2	6	11	17	18
Février.....	8	16	17			
Mars.....	1	3	12	13	15	
Avril.....	1	15	17	18		
Mai.....	8	10	17	30		
Juin.....	1	7	19			
Juillet...	1	5	6			
Août....	1	13	17	18	20	
Septembre.....	1	2	5	18	30	
Octobre.....	15	17				
Novembre.....	1	11	17			
Décembre.....	1	7	11			

Il est à remarquer que le nombre dix-sept revient très souvent. Serait-ce parce que dans le noble jeu du loto, le dix-sept est dit : « la potence et le normand pendu » ; mais le chiffre un, lui, revient encore plus souvent : c'est le jour des échéances et des étrennes surtout ; c'est le premier jour de l'année qui doit rendre bien malheureux ceux qui craignent que les souhaits bien sincères qu'ils font ne se réalisent pas.

Sur ces quarante-six jours, cinq sont regardés comme étant plus malheureux : ce sont les trois mars, dix-sept août, un, deux et trois septembre.

Le premier avril, le premier août et le premier décembre sont regardés comme étant encore plus malheureux que tous les autres ; ce sont les jours les plus néfastes de toute l'année

par la raison que Judas Iscariote est né le premier avril ; que le diable a été chassé du paradis le premier août et que Sodôme et Gomorrhe ont été détruites le premier décembre.

Toute chose faite ou entreprise un de ces jours-là ne réussit pas ; tout mariage contracté est malheureux ; tout enfant né une de ces dates est poursuivi pendant toute son existence par la fatalité.

Jadis, et peut-être encore aujourd'hui, mais certes moins religieusement, on se serait bien gardé d'entreprendre ou de commencer quoi que ce soit sans consulter sa liste des jours malheureux.

Je donne plus loin une seconde liste des jours réputés mauvais.

Si ces deux listes diffèrent peu quant au nombre, quarante-six pour la première et quarante-un pour la seconde, elles diffèrent cependant sur certains jours, comme on pourra s'en rendre compte en les comparant entre elles : ainsi le premier avril regardé, sur la première liste, comme un des jours les plus néfastes, ne se trouve pas sur celle-ci. Enfin, on remarquera que sur cette seconde liste, le trois avril, le premier août et le premier décembre, ces deux derniers figurant sur la première liste comme étant les jours les plus mauvais de l'année, sont surmontés d'un zéro. Je prie le lecteur de porter toute son attention sur cette remarque, qui est très essentielle, car elle a pour but d'avertir les gens mariés et les autres de faire tout leur possible pour que leurs enfants ne naissent pas un de ces jours-là, attendu que ces enfants sont fatalement condamnés à mourir d'accident ; ils ne peuvent en aucune façon mourir de leur belle mort, ce fatal zéro indiquant que ces petits êtres naissent avec une somme de bonheur égale à la valeur de ce chiffre. On voit d'ici le nombre imposant d'enfants des deux sexes voués à une mort accidentelle. Je n'en crois rien, ni vous non plus, j'espère, attendu que les accidents annuels suivis de mort sont loin d'égaliser, heureusement, le

nombre des enfants qui naissent sous l'influence de ce terrible zéro.

Janvier.....	1	2	4	6	11	17	18
Février.....	2	16	17				
Mars.....	1	12	13	25			
Avril	3	15	17				
Mai.....	8	16	17				
Juin	1	7					
Juillet	1	5	6				
Août.....	1	3	18	30			
Septembre....	15	18	30				
Octobre ..	13	15					
Novembre	1	7	11				
Décembre	1	7	11				

Pour beaucoup de personnes l'année sera très mauvaise s'il pleut le premier avril, inscrit sur la première liste comme un des jours les plus malheureux.

*
* *

Maison

Dans certains villages des environs de Giromagny, le maître charpentier, avant de poser la charpente d'une maison, fait agenouiller tous ses ouvriers et leur fait prier cinq Pater et cinq Ave en l'honneur de saint Joseph, patron des charpentiers, afin que celui-ci surveille les ouvriers et les protège contre tous accidents qui pourraient survenir pendant le cours des travaux.

Cette louable habitude a pour résultat certain d'avoir, *gratis pro Deo*, un bon architecte céleste et d'obtenir ainsi un travail bien exécuté, ce qu'il est souvent fort difficile d'obtenir des architectes terrestres qui surveillent bien, si vous voulez, quelque peu les travaux qui leur sont confiés, mais, par exemple, jamais gratis, la surveillance, censée entière, étant soigneusement portée sur la note des honoraires, y

compris les boulettes qui sont toujours, bien entendu, à la charge du propriétaire.

Quand la maison est achevée, le propriétaire trace sur la porte de la grange une grande croix blanche avec de la chaux dans le but d'éloigner les sorciers, sorcières et autres maléfices.

Puisque je suis à l'article maison, je ferai observer que l'on se garde bien de balayer les chambres le soir, à la chandelle. Cette opération, qui indique cependant une louable habitude de propreté, porte malheur ou tout au moins vous expose à mille contrariétés soit pendant la nuit, soit le lendemain.

Cette opération mettrait-elle, par hasard, en colère les sorcières qui veulent bien vous permettre de vous servir de vos balais le jour, mais qui entendent qu'on les laisse à leur disposition pendant la nuit, afin qu'elles puissent les enfourcher quand elles se rendent au sabbat?

Il ne faut donc pas s'étonner si dans nombre de familles, qui ont encore cette superstition, on trouve, le soir, les planchers d'une propreté douteuse. On préfère de beaucoup passer pour malpropre que de s'exposer aux conséquences d'un balayage funeste.

GEORGE CORBIS,

Docteur en médecine.

(La fin à la prochaine livraison.)

LES IMPRIMEURS ALSACIENS AVANT 1520¹

STRASBOURG

1. Jean Mentel

Jean, fils de Nicolas Mentel ou Mentelin, dont la femme se nommait Elisabeth, était né à Schlestadt, où sa famille appartenait à la meilleure bourgeoisie; de 1457 à 1461 un certain Dietrich Mentel fut membre du conseil de la ville.² Une autre branche était domiciliée à Andlau; en 1470 un nommé Jacques Mentel fréquentait l'université de Bâle; en 1472 on trouve un Jean Mentel parmi les paysans qui vinrent, au nom de la commune, cautionner pour un capital, que leur seigneur, le chevalier Louis d'Andlau, empruntait au chapitre de Saint-Thomas.³

Jean Mentel de Schlestadt vint s'établir à Strasbourg, où il exerça la profession d'écrivain en lettres d'or, *scriba aurarius*; il acheta le droit de bourgeoisie en 1447; en raison de son industrie artistique il fut inscrit dans la corporation de l'Echasse;⁴ il remplissait en même temps les fonctions de

¹ Voir la livraison du troisième trimestre 1883.

² BERNHARD HERZOG, *Elsässische Chronik*, Strasbourg, 1592, in-f°, L. 7, p. 10. Les renseignements sur la situation personnelle et les relations de famille des imprimeurs de Strasbourg sont principalement empruntés au livre de la bourgeoisie et aux registres de la chambre des contrats. Archives municipales.

³ V. *Archives de Saint-Thomas*. En 1520, le sellier Hans Mentel d'Andlau devient bourgeois de Strasbourg.

⁴ SCHORFFLIN, *Vindiciæ typogr., documenta*, p. 42.

notaire,¹ d'où l'on peut conclure, qu'il avait dû faire quelques études; car, ne connaissant pas le latin, il n'aurait pu vaquer au notariat ni se livrer alors à la typographie. On ne peut faire que des hypothèses sur les motifs qui l'entraînèrent vers cette industrie. Van der Linde admet que Gutenberg, qui a pu avoir à Strasbourg des relations avec Mentel, l'aurait, après 1450, appelé à Mayence comme graveur de caractères et enlumineur; qu'à Mayence il l'aurait initié aux secrets de l'imprimerie, et qu'il ne serait revenu à Strasbourg qu'en 1455, après la dissolution de l'association de Fust et Gutenberg.² Pour prouver qu'il avait été pendant assez longtemps absent de Strasbourg, van der Linde s'appuie sur des extraits de registres du *Helbelingszoll*³ qui nous ont été communiqués par Schœpflin. Dans ces documents on ne parle pour la première fois de Mentel qu'en 1447, puis en 1448, 1449 et en décembre 1450. Or, ces dates ne sont point des preuves suffisantes; Schœpflin, dont le seul but a été d'établir qu'à cette époque Mentel habitait Strasbourg, comme *scriba aurarius*, n'a eu aucun intérêt à pousser plus loin ses recherches dans lesdits registres. Cependant, comme ces derniers n'existent plus, on se hasarderait trop en affirmant sans autres preuves, que Mentel aurait, même après 1450, continué de payer la taxe, en un mot, qu'il aurait séjourné à Strasbourg sans interruption. Ensuite, comme il avait dû apprendre son art chez un imprimeur en exercice et que, depuis le départ de Gutenberg, personne n'avait continué ses essais dans notre cité, la supposition de van der Linde conserve toujours un certain caractère de vraisemblance. Quoi qu'il en soit, il est certain

¹ *Joh. Mentel notarius. Liber donationum fabricæ eccl. Arg.* Archives de l'Œuvre Notre-Dame. — D'après SCHÖEPLIN, O. C., p. 25, il existait encore à son époque. *Instrumenta a Joh. Mentelio notario confecta.*

² VAN DER LINDE, *Gutenberg*. Stuttgart, 1878, p. 64.

³ *Vind. typogr., documenta*, p. 42. Le *Helbelingszoll* était un impôt sur le vin, ein *Helbling*, demi pfennig, par pinte.

que Mentel, depuis qu'il s'était voué à l'imprimerie, l'avait pratiquée avec autant de zèle que d'habileté. Il est du nombre de ceux qui avaient pressenti l'importance à laquelle était appelé dans le monde cet art nouveau. Non content de ce qu'il avait appris à Mayence (si toutefois il y a été), il perfectionna les procédés primitifs encore en partie imparfaits. Jérôme Gebweiler ne l'appelle ni plus ni moins que l'inventeur des *caractères stannei* et assure avoir vu chez Jean Schott, petit-fils de Mentel, un *libellus manuscriptus ac multis figuris instrumentarium ei arti necessariorum depictus* avec un mémoire sur la préparation de l'encre.¹

L'époque de la création de la première imprimerie de Mentel, ne peut être exactement déterminée. En se fondant sur un passage de la chronique de Philippe de Lignamine, propriétaire d'un atelier typographique à Rome, on a pensé que Mentel a travaillé dès 1458.² En examinant de plus près le passage en question, l'on voit que le chroniqueur ne veut pas absolument dire ce qu'on croit découvrir chez lui. Il donne en passant une courte notice sur Gutenberg, Fust et Mentel, intercalée pour ainsi dire au milieu de faits qui se sont passés pendant les années 1458 et 1459. Il avait sans doute appris de quelque imprimeur étranger venu à Rome quelques faits sur les trois hommes cités plus haut, mais la suite chronologique lui en était restée inconnue; il se borna donc à faire

¹ PANEGYRIS CAROLINA, Argent. 1521, in-4°, f° 19. L'allégation que Mentel soit l'inventeur des *caractères stannei* n'est pas exacte; Schöffer s'était déjà servi de types métalliques; Mentel cependant peut avoir eu, indépendamment de Schöffer, la même idée.

² PHILIPPI DE LIONAMINE, *continuatio chronici Ricobaldini* dans le *Corpus historicum medii ævi* d'ECCARD, Lips., 1723, in-f°, L 1, colonne 1307. — La chronique de LIONAMINE avait été publiée d'abord à Rome, in-4°, en 1474. — DORLAN, *quelques mots sur l'origine de l'imprimerie*, Schlestadt, 1810, p. 7, indique pour le commencement de Mentel l'année 1458. — V. aussi DE VINNE, *Invention of printing*, London, 1877, p. 488 et s.

observer qu'ils avaient travaillé tous les trois du temps de Pie II et que chacun d'eux imprimait 300 feuilles par jour.

La bibliothèque de Fribourg possède une bible latine en deux volumes in-folio sans date ni lieu d'origine; depuis Panzer elle passe pour être une œuvre de Mentel.¹ A la fin du premier volume on voit écrit de la main du rubricateur: *Explicit psalterium* 1460, à la fin du second volume: *Explicit apocalypsis anno domini M^oCCCLXI^o*. Il suit de là que déjà en 1460 Mentel a publié un gros volume in-folio; il aurait pu difficilement entreprendre un travail aussi considérable, s'il n'avait été qu'au début de son activité; comme l'art de l'imprimerie était alors encore nouveau et peu connu du public, les commencements de Mentel ont dû être assez modestes; les succès obtenus après un certain espace de temps, peuvent lui avoir permis de donner à son atelier plus de développement; il est donc permis de placer ses débuts avant 1460 et en conséquence l'époque approximative indiquée par Philippe de Lignamine peut être exacte.

La première impression où figure le nom de Mentel est le traité *De arte prædicatoria*, qui n'est autre chose, comme l'on sait, que le quatrième livre de l'ouvrage de saint Augustin *De doctrina Christiana*. Cet in-folio, composé de 22 feuillets, est précédé d'une préface; l'auteur inconnu de cette dernière raconte: qu'il a trouvé des manuscrits du traité à Spire, à Worms et enfin aussi à Strasbourg, qu'il a alors engagé Jean Mentel *incolam argentinensem, impressorie artis magistrum* à l'imprimer afin que, multiplié *in brevi tempore ad magnam numerositatem*, il fut mis à la portée des clercs.

Fust fit de même une édition avec la même préface, dans laquelle il remplaça le nom de Mentel par le sien; comme il mourut vers la fin de 1466, l'impression de Mentel appartient à cette année ou bien à l'année précédente.² La dénomination

¹ PANZER, L. I, p. 69. — VAN DER LINDE, p. 65.

² MADDEN, *Lettres d'un bibliographe*, 2^e série, Versailles, 1873, p. 56

de *artis impressoriæ magister* implique qu'il était alors définitivement connu comme imprimeur, et que depuis la publication de sa bible en 1460, il a dû mettre en circulation bien d'autres ouvrages. Le 27 juin 1466 Hector Mulich acheta un exemplaire de sa bible allemande;¹ l'impression du gros volume de 405 feuillets avait en tout cas exigé plusieurs mois de travail. On ne dit pas s'il venait de sortir de la presse lorsque Mulich en fit l'acquisition; il a donc pu avoir été achevé avant le mois de juin 1466.

A cette époque Mentel ne datait ni ne signait ses livres; à partir de 1466 nous commençons à avoir quelques données qui sont aussi sûres que si elles étaient imprimées. A la fin d'une bible latine nous trouvons les mots suivants ajoutés par un calligraphe: *Explicit liber iste anno domini millesimo quadringentesimo sexto formatus arte impressoria per venerabilem virum Johannem Mentelin Argentina.*² Une semblable épi-
 graphe avec la date de 1469 se trouvait dans une *Summa Astexana* de notre bibliothèque municipale.³ Dans d'autres volumes de Mentel on n'a noté que le millésime: 1466 dans une *Summa* de saint Thomas d'Aquin; 1477 dans une bible.⁴ Dans une autre bible ayant appartenu à notre bibliothèque incendiée se trouvait inscrite dans les initiales du livre de Job la date de 1470. Autant que je sache, le *Speculum historiale* de 1473 est le premier ouvrage où Mentel soit nommé dans l'*explicit*; le *Speculum morale* de 1476 est le second avec cette formule absolument identique à celle du *Speculum historiale*: *Impressum in in clyta urbe argentiniensium, ac nitide terse emendateque reffectum per honorandum dominum dominum*

et s., après un examen minutieux des éditions de cet écrit, prouve que Mentel en avait fait deux avant que Fust eut publié la sienne.

¹ LICHTENBERGER, *Initia typographica*, p. 58. — HAIN, n° 3130.

² SCHOEFFLIN, *Vind. typogr.*, tab. 3.

³ O. C., p. 44 et tab. 4.

⁴ LICHTENBERGER, p. 58.

*Johannem Mentelin artis impressoriæ magistrum famosissimum. Anno a partu virginis salutifero millesimo quadringentesimo septuagesimo sexto, die mensis novembris nona.*¹

Combien Mentel a-t-il publié de livres? Qui pourrait le dire aujourd'hui? Le nombre de ceux qu'on lui attribue semble exagéré;² en admettant qu'il en ait publié moins, il en reste encore assez, la plupart en grand folio, pour exciter notre étonnement sur sa prodigieuse activité.

Il vendait non seulement ses impressions à Strasbourg, mais encore il les amenait aux foires. Ainsi qu'avait fait avant lui le marchand de manuscrits Diebold Lauber de Haguenau, il rédigeait des annonces, des prospectus comme l'on dirait aujourd'hui, pour recommander ses livres; il y priait les savants et les libraires de venir à l'hôtel où il était descendu et leur promettait un vendeur accommodant, *largum venditorem*. Un de ces prospectus imprimés se trouve conservé à Paris à la bibliothèque nationale, un autre a été publié par Weigel, un troisième se trouvait encore naguère à Munich. Le nom de l'hôtel était laissé en blanc pour être rempli à la plume, dès l'arrivée de Mentel ou de son agent dans la ville où avait lieu la foire; ces prospectus sont pour nous d'autant plus précieux, qu'ils nous fournissent sur plusieurs publications de Mentel des renseignements certains.

Les savants, admirant les beautés de ces livres, placèrent Mentel bien au-dessus des plus grands artistes de l'antiquité.

¹ SCHÖEPFLIN, p. 48. — MADDEN, 4^e série, Paris, 1875, p. 45, prouve que Mentel n'a imprimé que ces deux *specula*.

² MADDEN, O. C., p. 40 et s., admet que Mentel n'a commencé à imprimer qu'en 1465; comme il mourut en 1478, sa grande activité aurait duré moins de 14 ans; pendant ce court espace de temps il lui aurait été impossible d'imprimer tous les livres qui lui sont attribués. Madden compte de lui 21 ouvrages incontestables, formant ensemble 41 volumes, dont 37 en grand in-folio. Il aurait ainsi fourni en moyenne 3 volumes par année; mais il est plus que probable qu'il a débuté avant 1465.

Sur la dernière page de l'édition première de sa bible latine, qui appartenait autrefois à notre bibliothèque municipale, se trouvaient des vers autographes de Rodolphe de Langen, assez intéressants dans leur genre pour être conservés :

*Acerrimo atque acutissimo multarum pene artium divinarum
magistro Johanni Meutelin Rudolphus de Langen musarum
atque dicendi artis sectator Erfordiensis qui Basileæ epistolas
Ciceronis præcepit.*

*Quos celebrat magnis speciatos laudibus ingens
Græcia, qui vivum ducebat marmore vultum
Fidias Minervæ divæ omnipotentis in æde,
Vel qui magnanimi putavit fortius regis
Gesta Alexandri pingendi doctus Apelles,
Hos tua magnifica superasti docte Johannes
Mentelin doctrina, dederat quam magnus Apollo
Musarum princeps, quarum tu spargis in orbem
Doctus arte in nobili veneranda volumina totum,
His te posteritas ditabit laude venusta.
Ut felix vivas titubens vult musa Rudolphi.¹*

Mentel avait son imprimerie dans une maison appelée *zum Thiergarten*, non loin du *Fronhof*;² il habitait lui-même la maison d'été dite de l'*Epine*, dans la rue de ce nom.³ Le roi

¹ Un certain *Sigismundus* en composa sur le même thème; mais ils étaient assez barbares et peu lisiblement écrits. Je les donne à titre de curiosité au supplément III. Déjà Schœpflin n'avait pu tout lire; les lacunes que l'on voit dans ma reproduction se trouvaient déjà dans la copie qu'il en avait faite pour son *Alsacia litterata* manuscrite. Vol. 2, f° 73. La pièce de vers est intéressante parce qu'elle appelle Meutel un *Scriba perornatus*, un *prudens causidicus*, et fait mention de sa première (*speciosa*) épouse encore vivante et de sa *bella proles*. *Causidicus* veut sans doute simplement dire *notaire*.

² Chronique de КОНИСНОВЪН, note de Schilter, p. 444, d'après les *Collectanea* de Speckliu.

³ *Das Husz zum Dorn do Johannes Mentel inne sitzet*. Almendbuch de 1466 (archives municipales).

Frédéric III lui permit de mettre dans ses armoiries le même lion que celui qui se trouve dans celles de Schlestadt, avec la différence que ces dernières portent un lion rouge en champ blanc et que dans celles de Mentel les couleurs sont appliquées dans l'ordre inverse. On connaît ces armoiries par une pierre commémorative dont il sera parlé ci-dessous, et par une xylographie du xvi^e siècle; mais nous ne possédons aucun document qui nous permette d'assigner une date au privilège impérial. Mentel s'était marié deux fois; de sa première femme Madeleine, d'origine bourgeoise, il avait eu deux filles qui épousèrent chacune un imprimeur, l'une Adolphe Rusch et l'autre Martin Schott. Sa seconde femme, Elisabeth, était fille du gentilhomme Jean de Matzenheim et d'Anne de Mülnheim. En 1473, après la mort de cette dernière, il fit ériger une inscription dans le transept du couvent de Saint-Guillaume, en sa propre mémoire, en celle de ses parents, de ses deux épouses et de ses filles. La pierre qui la portait passa plus tard au Musée Schœpflin, de là à la bibliothèque municipale et fut détruite par le bombardement en 1870. Voici cette inscription:

*Memoria Johannis
Mentelin civis. Argē.
parentū suor. Nicolai.
Elizabēth. Magdalene. p̄m̄e uxoris
et liberor. suor. Nec. nō. Elizabēth. de
Matzenheim. uxoris sue secunde.
Anno dñi. M.CCCCXiii.*

Dans les deux angles supérieurs se trouvaient les armoiries de Mentel et celles de la famille de Matzenheim.¹ En 1476, il

¹ SCHÖEFLIN, *Vind. typogr.*, p. 97. Un dessin de cette pierre avec les deux écussons dans OBERLIN, *Museum Schœpflin argent.*, 1780, in-4°, p. 1, tab. 3, et dans SILBERMANN, *Lokalgeschichte der Stadt Strassburg*, 1775, in-8°, sur la planche XI. L'inscription se trouve dans HUBER, *Dankpredig bey Erweiterung der Pfarrkirch zu St. Wilhelm*, Strassburg, 1697, in-4°, p. 202 et dans les *Anmerkungen zu Königshofen* de SCHILTER,

rendit à sa belle-mère, également devenue veuve, les biens qu'Elisabeth avait apportés en dot, consistant en immeubles, mobilier, ustensiles, argenterie, etc., pour 900 écus d'or qu'il lui restait devoir, et qu'il promit de rembourser en quatre termes; il lui donna comme garantie sa maison *de l'Epine*, qui était grevée d'une rente de 20 écus, en outre un droit hypothécaire sur trois jardins situés au Finckwiler; en 1477 il s'était entièrement acquitté de cette dette.¹ Devenu très riche,² il fut au nombre des bourgeois qui entretenaient à leurs frais des chevaux pour le service public de la ville.³ Pour contribuer à l'entretien et à l'achèvement de la cathédrale, il fit, dès 1465, don à l'œuvre Notre-Dame de deux chevaux, dont l'un était désigné comme *validus*.⁴ En 1474, il fonda à la chapelle de Saint-Laurent des services anniver-saires pour ses parents, moyennant une donation de 20 livres en monnaie de Strasbourg.⁵ Il mourut le 12 décembre 1478,

p. 451. Au lieu de *Matzenheim*, Hnber lit *Malsenheim* et Schilter *Watzenheim*; ce dernier fait aussi erreur en prenant les armoiries de cette famille pour celles de Strasbourg; taillées dans la pierre et non coloriées, elles peuvent bien se ressembler; d'après BERNHARD HERZOG, L. 6, p. 193, les armes de Matzenheim portaient « une fasce jaune en travers d'un champ noir », par contre, celles de Strasbourg, « une fasce rouge sur champ blanc ». Pendant la révolution on enleva ces écussons avec le ciseau. On trouve le dessin du monument tel qu'il fut en dernier lieu dans les cahiers de gravures de LEMPERTZ, sur *Geschichte des Buchhandels*, Cöln, 1853 et in-f°, tab. 2.

¹ V. supplément IV.

² *Multa volumina castigata ac polite, Argentina imprimendo factus est brevi opulentissimus*. WIMPHELING, *Epitome rerum germ. Argent.*, 1505, in-f°, 39.

³ SCHOEFFLIN, *Vind. typogr.*, p. 96.

⁴ *Liber donationum fabricæ eccl. Argent.*, f° 135, archives de Notre-Dame. La fabrique de Notre-Dame recevait des dons de toute nature: des vêtements, des armes, des ustensiles, etc. Les administrateurs les faisaient vendre au profit de l'œuvre.

⁵ SCHOEFFLIN, p. 97.

le jour suivant, qui était un dimanche, il fut enterré au cimetière de la chapelle de Saint-Michel, au nord-est de la cathédrale.¹ Soit pour reconnaître ses mérites au nom de la cité, soit simplement parce que ses héritiers en payèrent les frais, on mit en branle le soir de l'enterrement le gros bourdon de la cathédrale.² Une épitaphe allemande en vers alexandrins, que l'on dit avoir existé au cimetière jusqu'en 1534, doit être d'origine plus récente; à la fin du xv^e siècle on n'avait pas encore l'habitude d'écrire de pareils vers.³ La tradition d'après laquelle on lui aurait érigé un monument avec une presse à imprimer taillée dans la pierre, à l'intérieur même de la cathédrale, est également fort douteuse.⁴

2. Henri Eggestein

Henri Eggestein, qui fut pendant quelque temps l'associé de Mentel, était de Rosheim, où l'on peut suivre sa famille jusqu'à la première moitié du xiv^e siècle.⁵ Il avait acquis dans

¹ *Jacet in cimeterio ante januam capellæ S. Michaelis.* Nécrologue de la paroisse de Saint-Laurent. GRANDIDIER, *Essais historiques sur la cathédrale*, supplément. Paris, 1868, p. 73.

² *Liber pulsuum mortuorum.* Archives de Notre-Dame. Ce registre nous apprend que le grand bourdon était mis en branle pour chacun dont la famille voulait en faire les frais.

³ Tiré du *Supplément* des *Essais* de GRANDIDIER, p. 74.

⁴ KUNAST dans sa *Kunstammer*, qui se trouvait autrefois à notre bibliothèque municipale, a parlé de ce monument. — PIRON, *Strasbourg illustré*, Strasbourg, 1855, in-f^o, V. I, p. 105, dit qu'au-dessus de la porte d'entrée de la demeure de Mentel se trouvaient sculptées, dans la pierre, les armoiries que l'empereur Frédéric III avait octroyées collectivement à toute la société des imprimeurs allemands. Si une pareille sculpture a réellement existé, elle ne pouvait représenter que les armoiries personnelles de Mentel.

⁵ A Rosheim : Jean Eggstein, 1335-1337; Nicolas Eggstein, 1346; un autre Nicolas, 1371-1401; Jean Eggestein, l'un des échevins, 1419-1425; Cntzelin E., 1464. En 1413 nous trouvons à Strasbourg un

une université le grade de *Magister* et fut en même temps un habile calligraphe. Il vint à Strasbourg, où, après 1427, il devint *sigillifer curiæ præposituræ Argentinensis*; comme tel il prêta le serment de ne rien cacheter à l'insu de la cour, de ne jamais emporter le cachet et de serrer consciencieusement dans la caisse les sommes perçues pour les actes.¹

En 1442 il obtint le droit de bourgeoisie à titre de *Nach-Constoffler*.² Il avait un frère, Sifrid, qui était orfèvre, et un cousin, Henri, qui paraît déjà en 1407 comme prêtre et summissaire du Grand-Chœur. En 1438, les deux frères engagèrent à leur cousin, pour une somme de 100 florins, leur maison dite *Zum Eggstein*, sise dans la rue des Pucelles; la même année ils empruntèrent aussi du chapitre de Saint-Thomas une somme de 60 livres.³ Par suite d'une singulière méprise, Schœpflin confond les deux Henri, le prêtre et le sigillateur, en une seule et même personne. Il dit aussi que cet Eggstein s'est marié en 1451;⁴ or le sigillateur était laïque et s'était déjà marié en 1448; en la même année, avec le consentement de sa femme Agnès, sœur de Michel Ochsensteiner, curé de Schlestadt, il vendit aux vicaires du Grand-Chœur une rente sur des biens de Rosheim et de Lampertheim.⁵ Pour un motif inconnu, il renonça pendant quelque temps à

nommé Henselin dit Eggstein de Duntzenheim, marchand de blés dans la rue des Pierres. Le sceau de l'imprimeur porte un chevron, dessous une rose à cinq feuilles, dessus, dans une bande : S. (*sigillum*) Heinrich Eggstein; on en voit le dessin dans les *Bilderhefte* de LEMPERTZ, tab. 2.

¹ *Archives municipales*. MANDATA, L. 30. En 1427 on mentionne encore Jean Knapp comme *sigillator*.

² SCHœPFLIN. *Vind. Typogr.* p. 100, *documenta*, p. 41.

³ *Archives de Saint-Thomas* — La maison *zum Eggstein* figure au registre communal de 1427 comme appartenant au prêtre Henri E.; en 1438 elle était habitée par Sifrid.

⁴ SCHœPFLIN, p. 100.

⁵ *Archives de la Basse-Alsace*. — Fonds des Grands-Chœurs.

son droit de bourgeoisie; il ne le racheta que le 9 août 1459. Il était alors membre de la corporation des drapiers, non qu'il fût devenu drapier lui-même, mais parce que tout citoyen n'exerçant ni commerce ni métier était tenu de se faire inscrire, à son choix, dans une corporation quelconque. Ordinairement on ne renonçait au droit de cité qu'en quittant Strasbourg pour fixer ailleurs sa résidence; on pourrait par là supposer qu'Eggestein se serait, comme Mentel, rendu à Mayence pour y étudier l'art de l'imprimerie. Cette supposition est contredite par le fait qu'une absence trop prolongée eût été incompatible avec les fonctions de gardien des sceaux; Eggestein remplissait encore cette charge en 1463. Nous n'avons pour le moment pas à discuter le motif pour lequel il avait renoncé au droit de cité. Peu après 1463, il fut remplacé comme *sigillator* par Peter Strube, qu'il accusa, on ignore pourquoi, de l'avoir injurié. Il ne paraît plus alors que comme *scriba*; cependant, parmi ses connaissances, on continua de l'appeler l'ancien *gardien des sceaux*. Il est probable qu'alors seulement il s'est décidé pour la typographie; il entra en relations avec Mentel, auquel il a pu être recommandé par ses qualités de maître ès-arts, de calligraphe et de frère d'un orfèvre.

Jérôme Gebweiler a encore vu un document par lequel Eggestein s'engagea vis-à-vis de Mentel à tenir secret leur procédé commun;¹ ne peut-on pas conclure de là que ce fut Mentel qui lui enseigna son art? Au commencement ils étaient associés, mais leur association ne dura que peu de temps.* Le 30 avril 1466, le comte palatin Frédéric, bailli de la Basse-

¹ *Ipsi quidem vidimus syngraphum Johannis Mentelin et Henrici Eckstein, Argentinenisium civium, super certis pactis, quibus alter alteri sese eo tempore obligaverat, causa occultius hanc impressoriam artem inter se primum exercendi.* « Panegyris Carolina », F^o 19.

* МАРДЕН (Lettres d'un bibliographe, 4^e série, p. 52) présume que le moment de leur séparation est celui où ils commencèrent à ajouter une date à leurs impressions.

Alsace, prit Eggestein et ses ouvriers sous sa protection¹, d'où il sut que son association avec Mentel était dissoute et qu'à partir de ce moment Eggestein opérait pour son propre compte. Il avait son atelier dans sa maison d'habitation *zum Baumgarten* au *Dummenloch*.

Les impressions qu'on connaît de lui sont aussi distinguées que celles de Mentel; lui aussi, dans les premiers temps, ne donnait ni date ni signature. Une bible latine de notre bibliothèque municipale d'autrefois portait à la fin les mots suivants écrits de la main du rubricateur: *per magistrum Henricum Eggesteiu 1468*. Pour la première fois, à la fin du *Decretum gratiani*, il se nomme: *Pressus gratiani decretum..... artificiosa adinventionis* (sic) *imprimendi absque ulla calami exaratione sic afflicatum et ad laudem omnipotentis dei est consumatum per venerabilem virum Henricum Eggesteyu artium liberalium magistrum civem, inclite civitatis Argentin. Anno domini M^oCCCCIXX^o*. C'est le plus ancien livre de Strasbourg que l'on connaisse portant une date.²

Le 21 novembre de la même année³ parurent avec son nom les *Clémentines*; il y est dit dans l'*explicit* que le livre est imprimé *summa cum cura et diligentia ut innumera autehac divini humanique juris per ipsum impressi testatur volumina*. Si l'on devait comprendre ici sous le nom de *volumina* des œuvres, le mot *innumera* serait évidemment une hyperbole; quels sont, en effet, les innombrables ouvrages qu'Eggestein aurait pu imprimer avant 1471 sur le droit divin et humain? On n'en connaît que fort peu; *volumina* ne doit être pris sans doute que dans le sens d'*exemplaires*. Le *de officiis* de Cicéron et les *institutiones* de Justinien de l'année 1472 portent également une date et une signature. Pour les *décrétales* d'Inno-

¹ VAN DER LINDE, p. 65.

² *Vindicia typogr.*, p. 44.

³ *Vindicia typogr.*, p. 44.

cent IV, qu'il publia cette fois sous l'anonyme, André Hartmann d'Eptingen, licencié en droit, official des archidiacres de Strasbourg, avait servi de correcteur. L'année de la mort d'Eggestein est inconnue.¹

3. Adolphe Rusch

Adolphe Rusch, qui pendant longtemps n'était guère connu que de nom, travailla d'abord chez Mentel en qualité d'aide, épousa ensuite sa fille Salomé, s'associa à son commerce, et prit plus tard à sa charge son atelier situé dans la maison du *Thiergarten*. Il habitait avec sa femme dans la Grand'rue, la maison de l'Image.² Des dons qu'il fit à la Chartreuse de

¹ SCHEFFLIN, O. C. p. 48, cite aussi comme imprimeur strasbourgeois un certain C. W. et traduit ces initiales par Cephalaëus Wolfgang; il s'appuie sur un ouvrage de Berchorius édité en 1474 et ayant pour titre : *Reductorium morale bibliæ*. D'après Hain, n° 2795, on lit à la fin de ce livre : *Parysius correctus et iam cyrographata ex scriptura litteras reductus ad pressas, diligenti correctura advertencia et puncture per C. W. civem Argentinensem, ex annis dominice incarnationis 1473 elapsis, finitus anno sequenti ydibus sept. septimis*. D'après cela le livre fut corrigé à Paris en 1473 par le Strasbourgeois C. W. et publié le 7 septembre 1474. Ce n'est pas une impression de Strasbourg, mais de Paris. C. W. ne peut non plus signifier Cephalaëus Wolfgang, car ce dernier, vulgairement appelé Köpfel, ne commença à imprimer à Strasbourg que quarante-huit ans plus tard. SCHEFFLIN, p. 104, compte encore au nombre des imprimeurs strasbourgeois Marcus Reinhardi de Argentina et son associé Nicolaus Pistoris de Benszheim. Or, en 1479, tous deux se trouvaient à Lyon, où ils publiaient les *Sermones* de Robert de Licio. Leur édition du *Liber de proprietatibus rerum*, 29 juillet 1480, et leur bible latine de 1482 ne donnent pas le nom de l'endroit où elles furent imprimées; rien ne prouve qu'ils aient transporté leur résidence de Lyon à Strasbourg; il est plus certain qu'en 1482 ils se rendirent à Paris.

² WIMPHELANG, *Epitome rerum German.*, f° 39. Rusch a habité la maison de l'Image et non celle du Thiergarten, comme le dit SCHOEFFLIN, *Vind. typogr.*, p. 101, d'après Specklin.

Bâle laissent supposer qu'il s'était arrêté en cette ville, s'y était lié avec les imprimeurs, et avait appris assez de latin pour lire des livres et écrire des lettres en cette langue. Bien que sous le rapport de l'élégance son latin laissât encore beaucoup à désirer, Rusch suivait avec intérêt les nouvelles aspirations humanistes; le jeune chanoine, Pierre Schott, le premier qui essaya de réveiller à Strasbourg le goût des études classiques, fut intimement lié avec lui, et lui dédia en 1485 une élégie sur la mort de Rodolphe Agricola, qu'ils avaient tous deux connu et admiré.¹ Imprimeur et libraire, peut-être aussi marchand de manuscrits, Rusch exploita son commerce sur une très grande échelle.²

Quand ses propres presses ne lui suffisaient pas, il fournissait du travail aux petits imprimeurs qui s'étaient établis dans la ville.³ On verra plus loin, dans la notice sur Pierre Atten-dorn, combien il aimait à obliger ses gens, lorsqu'ils prenaient leur travail à cœur. Après la mort de son beau-père, il semble avoir eu encore un ou plusieurs associés; dans une de ses lettres il parle d'une *societas mea*.⁴ Il prenait des commandes pour Antoine Koberger de Nuremberg et Jean Amerbach de Bâle, et tirait une partie de son matériel d'un fabricant de

¹ P. Sonott, *lucubrationculæ*, Argent., 1498, in-4°, f° 162.

² Le 27 mars 1485, Rodolphe Agricola écrivit à un ami du nom d'Adolphe à Francfort, le priant de vouloir bien lui acheter à la foire, Columella, Celsus, Macrobius, Statius et Silius-Italicus. Comme en 1485 aucun de ces écrivains n'avait été imprimé en Allemagne, et que des éditions imprimées en Italie n'arrivaient alors que difficilement à Francfort, il faut évidemment considérer ces livres commandés comme étant des manuscrits. (Kronovv dans le *Serapeum*, 1852, p. 312.) Le msdit Adolphe n'est peut-être autre qu'Adolphe Rusch qui fréquentait cette foire. Le fait qu'il connaissait Agricola est prouvé par l'élégie de Schott.

³ Rusch à Amerbach, *feria 4^a post præsent. Mariæ s. a. V.* supplément V.

⁴ *Sabbato post Jubilate s. a.*

cette ville. Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'Amerbach, quand il lui donnait quelque chose à imprimer, lui envoyait des types et un compositeur. En 1481, un livre nouveau étant presque terminé, Amerbach lui redemanda ses caractères; en septembre Rusch lui répondit: « qu'il devait lui renvoyer l'ouvrier qui les connaissait, qu'il venait de vendre sa maison, et comme l'acquéreur voulait y faire des changements, il fallait fouiller la poussière de tous les coins pour y trouver les caractères perdus par hasard; qu'il désirait seulement qu'Amerbach lui en laissât assez pour terminer l'impression commencée. »

Il communiquait aussi des manuscrits à son ami de Bâle et s'entendait avec lui au sujet de diverses publications. C'est ainsi qu'en 1485 il lui envoya un manuscrit des livres de Cassien de *institutione canobiorum*, tout eu le priant de veiller à ce qu'il ne fût pas sali pendant l'impression; une autre fois ce fut un bréviaire qu'il recommanda également à ses soins, attendu qu'il devait le rendre intact. Il l'engagea à imprimer la *Civitas dei* de saint Augustin, les fables d'Esope et les *Sermones discipuli*, ces derniers de la même manière qu'ils avaient paru à Strasbourg chez Martin Flach; c'est un bon livre, disait-il, et qui se vend facilement. Si Amerbach voulait se charger de la composition de la *Cité de Dieu*, il devait d'abord choisir les types, d'après lesquels on déterminerait le format du papier dont Rusch devait faire la fourniture.¹ Il était dans notre pays l'un des marchands de papier les plus estimés;² plusieurs imprimeurs de Bâle s'approvisionnaient chez lui. Les livres qu'il achetait chez d'autres, il préférait les payer en papier plutôt qu'en numéraire; il offrit à Jacques de Pforzheim à Bâle, de lui envoyer deux ballots de papier blanc pour

¹ Scorii, 25 avril s. a. — 24 sept. 1485. — S. d. — CASSIAN parut à Bâle, 1485 et la *Cité de Dieu* de saint Augustin seulement en 1489. Les *sermones discipuli* avaient été publiés à Strasbourg, in-^{fo}, en 1483, sans nom d'imprimeur.

² *Bapiri commercium habeo. A Amerbach, Sabbato post jubilate s. a.*

un ballot de papier imprimé, « ainsi que c'était l'usage à Strasbourg ».¹ Cependant il achetait aussi des livres contro espèces, entre autres la *summa prædicantium* et les sermons de Meffreth publiés en 1487 par Nicolas Kessler, toujours disposé d'ailleurs, comme il disait, à payer comptant; mais il se plaignait de Kessler et de Jacques de Pforzheim, qui voulaient être payés, avant d'expédier à Strasbourg les ouvrages qui leur étaient demandés.²

Il avait fait construire près d'Ingwiler une villa seigneuriale à laquelle il avait donné le nom de Ruschenburg (Rauschenburg)³ et où il passait l'été. Dans une pièce de vers dont nous parlerons plus bas, Rodolphe de Langen s'exprime ainsi:

*Argentina potens sente, quam manibus altis
Struxisti, villa pulcher Adolphe tenet....*

Au printemps de l'année 1489, Rusch se rendit à Bade, où il fut atteint d'une pleurésie qui le força à rentrer à Strasbourg; à peine arrivé il mourut le 26 mai dans un âge peu avancé.⁴ Sa veuve épousa le chevalier Philippe Sturm de Sturmegg.

On ne connaît jusqu'ici que peu d'impressions qui puissent être citées comme étant véritablement les siennes; M. le professeur Dziatzko, de Breslau, en signale trois, des années

¹ L. c.

² L. c.

³ SCHÖPFLIN, *Alsacia illustrata*, L. 2, p. 237. *Vind. typogr.*, p. 101. — FRANÇOIS IRENICUS dans son *Exegis Germaniæ*, L. 2, ch. 47, appelle le château Russenburg. En 1496, Philippe Sturm le vendit aux comtes de Bitsch; il était encore debout dans les premières années du siècle précédent. — ICHTERSHEIM, *Elsässische Typographie*, Regeusburg, 1710, in-4°, t. 1, p. 20. Au temps de Schœpflin il était en ruines; aujourd'hui on ne voit plus à sa place qu'une ferme et le petit hameau de Rauschenburg, annexe de la commune d'Ingwiler. — FRANÇOIS IRENICUS, l. c., mentionne une légende d'après laquelle l'art d'imprimer aurait été inventé au château de Rauschenburg.

⁴ SCHOTT, *Lucubratiunculæ*, f° 84.

1470 à 1480, comme existant à la bibliothèque impériale de Vienne.¹ Rusch légua quelques livres au chapitre de Saint-Thomas à l'effet de fonder un service anniversaire pour lui et sa femme. Quant aux dons que lui dut la Chartreuse de Bâle nous avons des informations plus précises. Outre une somme d'argent et un *Agnus dei* en vermeil, il lui envoya des livres à diverses reprises: les *Sermones Socci de tempore et sanctis*, les œuvres de Gerson, un *speculum exemplorum*, quinze exemplaires de l'*Imitation de Jésus-Christ*, et deux de l'*Itinerarium beate Virginis*.² Rien ne prouve cependant quel fut l'éditeur de ces ouvrages; les œuvres de Gerson n'étaient en tout cas pas de lui; comme il était en même temps libraire, il avait aussi envoyé des livres provenant d'autres éditeurs.

Panzer³ cite un Tércence et un Valère Maxime reliés en un volume; le premier propriétaire de ce volume y a noté qu'il avait acheté le Tércence en 1470 et que le Valère lui avait été envoyé par l'imprimeur *Adolphus d'Ingwiler*, c'est-à-dire Rusch. En 1470 Rusch était encore l'associé de Mentel; le Valère doit en conséquence être compté au nombre des impressions qui leur appartiennent en commun.⁴ Par une poésie enthousiaste de Rodolphe de Langen, qui avait déjà chanté Mentel, on apprend que la grande bible en quatre

¹ *Zeitschrift des Vereins für Geschichte und Alterthum Schlesiens*, vol. 15, année 1880, p. 28.

² Voyez supplément V. Parmi les éditeurs de ces œuvres publiées alors à Strasbourg l'on connaît: *Sermones Socci*, Gruninger, 1484; *Imitatio Christi*, Flach, 1487; *Speculum exemplorum*, 1487, sans nom d'imprimeur (peut-être de Rusch?). HAIN, N° 9322 et s., mentionne plusieurs éditions de l'*Itinerarium b. Virginis*, sans date ni lieu d'impression. Les œuvres de Gerson peuvent être celles imprimées en 1483 à Cologne, par Joh. Kôlhof, 4. V., in-f°; avant celle de Flach en 1494, on n'en connaît pas d'édition strasbourgeoise.

³ *Annales typog.*, V. 4, p. 224.

⁴ Tércence et Valère sont cités dans le prospectus de Mentel dont l'original était à Munich. V. supplément II.

parties, intitulée : *Biblia latina cum glossa ordinaria Walafridi Strabonis et interlineari Anselmi Laudunensis*, a été imprimée par Rusch.¹ Comme les vers de Langen parurent en 1486, la bible a dû être terminée avant cette époque et probablement en 1480. Rusch l'avait imprimée pour Antoine Koberger et y avait consacré des dépenses considérables; elle est réellement un chef-d'œuvre de la typographie contemporaine. La disposition de cet ouvrage, qui aujourd'hui, il est vrai, nous paraît trop compliquée pour être embrassée d'un seul coup d'œil, fut alors tout particulièrement admirée. Le texte de la bible est entouré de chaque côté par la *glossa ordinaria*, pendant qu'entre les lignes l'on a inséré la *glosse intercalaire* d'Anselme de Laon. On comprend combien il a fallu de temps et de travail aux compositeurs et aux correcteurs de cette œuvre difficile (*immensum opus*, suivant l'expression de Langen), imprimée avec des caractères de trois grandeurs différentes. Le bruit se répandit à Strasbourg qu'Amerbach se préparait aussi à publier une édition de cette bible; Rusch lui écrivit aussitôt « qu'une nouvelle impression de cette grande œuvre, qui lui avait coûté une grande partie de sa fortune, lui causerait un préjudice considérable, vu qu'il en avait encore en dépôt 100 exemplaires; que Koberger, également lésé, retarderait le paiement de ses débours, qu'Amerbach lui-même pouvait, dans ces circonstances, à peine espérer quelque profit, et qu'il le priait en conséquence de renoncer à son projet. » La bible ne fut en effet pas publiée à Bâle.

Peu avant sa mort, Rusch avait résolu de publier un Virgile enrichi de gravures sur bois, dont le texte aurait sans doute été le même que celui de l'édition de Mentel en 1466. Pierre

¹ *Carmina*, Münster, Joh. Limburg, 1486, in-4°, F° 14. V. aussi une dissertation de Schramppff dans le *Serapeum*, 1852, p. 135 et s., où est aussi citée la poésie de Langen. On la donne comme supplément VII*.

² *Post oculi s. a.*

Schott lui écrivait à Bado le 14 mai 1489. *Icona argumentorum Maronis, non tam per desidium meam infecta sunt, quam quod Apelles atque Lysippus Alexandro qui eis operam imperaret caruerunt. Nam cum alter semel a me archetypum receperit, alterum postea ne videre quidem potui donec ipse, inquirendi eius gratia officinas plerasque perlustrans, vix tandem invento, archetypum secundum offerem.*¹ Il est d'autant plus regrettable que cette publication ait été interrompue par la mort de Rusch, qu'il aurait été plus intéressant de posséder un Virgile illustré en 1489 par des artistes strasbourgeois.

4. Georges Husner

L'orfèvre Georges² Husner, dont nous ne connaissons pas le lieu de naissance, acquit en 1470 le droit de cité à Strasbourg par son mariage avec Agnès, fille de Nicolas de Honau. Ce dernier travaillait comme *aurifaber et pressor librorum* chez son gendre.

Un autre aide de Husner, probablement comme correcteur, fut le clerc Jean Beckenhaub de Mayence, que l'on trouve plus tard au nombre des amis de Wimpheling;³ en 1473 parut le *Speculum judiciale* de l'évêque Guillaume Duranti, avec un *explicit* curieux en ce sens qu'il y est parlé de *litteræ ære exsculptæ*: *Præluclidum hoc opus..... non calamo ut prisci quidem nec penne tractu quo ipsi fruimur, verum exculptis ære literis divino suggesta spiramine imprimendi arte transpictum..... consummatum est et perfectum in celebri Argentinorum urbe, factoribus Joris Huszner cive inibi et Johanne*

¹ *Lucubratiuncula*, F° 84.

² Son nom s'écrit le plus souvent *Jorius*, suivant la prononciation d'alors. Marchand et d'autres ont lu à tort *Leorius*.

³ Sur BECKENHAUB. V. *Histoire littéraire de l'Alsace*, L. 1, S. 16. 20, 129, une notice de Falke dans le *Neuer Anzeiger* de PETZOLD, 1878, p. 349, et l'article de FRANCK sur Husner dans la *Biographie universelle allemande*, L. 13, p. 457.

*Beckenhüb clerico Moguntuno. Anno domini M.CCCC.LXXIII. Mensis Novembris die XXII.*¹ L'*Expositio decalogi* de Jean Nider et les *Sermones* de Hugo de Prato florido, tous deux de 1476, ne portent plus que le nom de Husner. Un *Tractatus contra vitia*, publié le 5 décembre 1498, est le dernier ouvrage connu qui le nomme comme imprimeur. Panzer et Hain lui attribuent plusieurs livres sans signature ni date.

La corporation des orfèvres choisit, en 1505, Husner pour la représenter au conseil de la ville. Il mourut le 6 août de la même année, étant encore toujours désigné comme *impressor*. L'orfèvre Diébold Sibold se chargea de la tutelle de ses enfants; en 1506 il prêta en leur nom au négociant Frédéric Bechter 400 livres et 200 livres au jeune gentilhomme Pierre Elnhard.² Comme quelques nobles, qui avaient à payer en commun à Husner une redevance de 50 florins, refusèrent de continuer ce paiement, Sibold les traduisit en justice à Rotweil; le procès durait encore en 1523, jusqu'à ce qu'enfin, la même année, à la suite d'un pressant avertissement du Conseil de Strasbourg, le tribunal ordonna de payer la rente aux héritiers de Husner.³

5. Martin Flach

Avant de passer à Martin Flach, nous avons à relever une erreur dans laquelle sont tombés Schœpflin et quelques autres bibliographes. En l'année 1475 parut une édition du *Speculum vite humanæ* de l'évêque Rodéric de Zamora, volume in-folio sans titre, sans pagination et sans signatures. A la fin de l'index se trouve cette note : *A Martino Flachsen ex Basilea civi progenito arte impressoria in medium feliciter deditus. Feria tertia post festum beatæ Catherine virginis. Anno a*

¹ Autrefois à la bibliothèque de Strasbourg. — HAIN, n° 6506.

² Registre de la chambre des contrats.

³ Archives de la ville AA, 374.

partu virginis salutifero millesimo quadrigentesimo septuagesimo quinto. Dans les mots *ex Basilea civi progenito* il y a évidemment une faute. Les auteurs de l'histoire de l'imprimerie bâloise prennent *civi* pour une abréviation de *civitate*¹; comme on ne voit ni point ni signe d'abréviation, on pourrait tout aussi bien remplacer *civi* par *cive* et construire ainsi la phrase : *A Martino Flachen cive progenito ex Basilea*; ce serait sans doute un latin peu élégant, mais à cette époque-là on se souciait encore médiocrement de l'élégance. Ce qui est certain, c'est qu'on a voulu attribuer à Martin Flach une origine bâloise. S'appuyant sur ce fait, Schœpfli conclut que l'imprimeur strasbourgeois Martin Flach était Bâlois de naissance et la même personne que l'éditeur du *Speculum*.² Or il y avait des Flach alsaciens et des Flach bâlois, qu'il s'agit de ne pas confondre. En 1429 on trouva à Bâle un certain Ulrich Flach ne faisant point partie d'une corporation; en 1453 un vigneron Erhard Flach, qui, en 1476, 1478, 1480, siégeait au conseil urbain comme représentant des viticulteurs.³

Martin Flach, qui était de la même famille, travaillait en 1475, année où fut publié le *Speculum*, avec cinq ouvriers dans la maison dite *an den Steinen*; dix années plus tard, en 1485, le conseil lui fit allouer la somme de 33 livres 6 sch. 8 pf. pour l'impression de 2000 exemplaires d'une indulgence accordée par le pape à la ville de Bâle.⁴ Ce qui prouve, du reste, d'une manière irréfutable que le Bâlois Martin Flach ne fut pas le même que le nôtre, c'est que ce dernier était né à Küttolsheim, village du canton de Truchtersheim, situé non

¹ STOCKMEIER UND REBER. *Basler Buchdruckergeschichte*, Basel, 1840. p. 25.

² *Basiliensis origine. Vind. typogr.*, p. 103.

³ SCHÖNBERG. *Finanzverhältnisse Basels*, Tübingen, 1879, pp. 552, 675 et 797.

⁴ FECHTER. *Beiträge zur ältesten Geschichte der Buchdruckerkunst in Basel, im Basler Taschenbuch für 1863*, S. 252.

loin de Strasbourg. En novembre 1472 il devint citoyen de Strasbourg par son mariage avec Catherine, fille du cordonnier Jean Dammerer; il déclara, qu'étant imprimeur, il voulait « faire partie de la corporation des orfèvres. »¹ Suivant Wimpheling, il fut le successeur d'Adolphe Rusch.² Or, on possède des impressions portant son nom depuis 1475, c'est-à-dire datant de quatorze ans avant la mort de Rusch. S'il est vrai, qu'après avoir commencé à travailler pour son propre compte, il ait acheté l'établissement du gendre de Mentel, cela n'aurait pu avoir lieu avant 1489. Wimpheling, qui ne se souvenait pas des premières éditions de Flach, voulait peut-être seulement dire : qu'après Rusch, il fut l'un des imprimeurs les plus distingués de Strasbourg.

Ses correcteurs donnèrent tantôt à son nom la forme latine *Flaccus*, tantôt ils le traduisirent par *Simus*. A plusieurs de ses éditions il fit ajouter des vers, autant pour en louer les auteurs que pour se recommander lui-même. A la fin du second volume du *Thomæ de Argentina scripta in quatuor libros sententiarum*, in-folio, on trouve une longue poésie avec cette finale :

Crede mihi, verbis Simum laudabit (lector) amicis
Martinum, inpensis cuius id extat opus.
Nec minus ipse operam commendabit Nicolai,
Qui studuit turpes tollere fulce notas.

Je ne saurais dire quel fut ce poète et correcteur Nicolas. Une pièce semblable se trouve dans la troisième partie des *Œuvres de Gerson*, 1494, in-folio. On y lit les distiques suivants :

¹ *Martin Flach von Kützelsheim der Drucker hat von Katherinen siner Husfrowen wegen, Hans Dammerers Schusters Tochter, das Burgrecht empfangen und geret mit den Goltsmyden zu dienen, uff Zinstag nach omnium Sanctorum Bürgerbuch.*

² *Huic (Mentelio) successit Adolphus Ruschius, mox Adolpho Martinus Flachus. Epitome rerum german, F° 39.*

*Noscere forte voles quis sculperit hoc opus ere,
 Presserit has chartas quisve Characteribus,
 Ille quidem Simus Martinus, littore Rheni
 Urbs dedit insignem cui Argentina domum,
 Ille inquam impensis qui nunquam, crede, pepercit,
 Lector amice, dabit his liber iste fidem.*

De 1475 à 1500 j'ai compté environ soixante-dix impressions portant le nom de Flach; beaucoup d'autres trahissent sa presse par l'uniformité des types et des formats. Le dernier livre publié par lui date du 20 septembre 1500.¹ Il mourut le 26 octobre suivant, après avoir fait don à l'église de Saint-Thomas de la somme de dix livres, destinées à fonder un anniversaire pour lui et sa femme. Il laissa un fils, qui fut également imprimeur; sa veuve en épousa un autre du nom de Jean Knoblauch.

6. Henri Knoblochtzer, Thomas Anshelm, Jean Eber, Pierre Attendorn, Frédéric Ruch de Dumpach

1. HENRI KNOBLOCHTZER, Knoblotzer, Knobltzer; on rencontre le nom sous ces trois formes. De 1478 à 1484 on ne connaît de Knoblochtzer que six impressions strasbourgeoises, toutes en langue allemande. En 1479 il fit admettre sa femme Anna, atteinte de la lèpre, à la léproserie située près de l'église rouge. Elle en fut bientôt renvoyée par les administrateurs à cause de son caractère méchant et acariâtre. Après 1484, Knoblochtzer quitta notre ville; à partir de 1489 on le trouve comme imprimeur à Heidelberg.

2. THOMAS ANSHELM de Baden imprima à Strasbourg un *Plenarium* allemand qu'il publia le 10 janvier 1488.² On ne

¹ *Confutatio iudaice secte magistri Johannis Baptiste*. HAIN, n° 7879.

² HAIN, n° 6736. La bibliothèque de Strasbourg possédait un exemplaire de ce livre.

trouve rien d'autre de cette époque à mentionner de lui; il ne reparait que plus tard à Pforzheim, à Tubingen et surtout à Haguenau.

3. Dans la même année parut une *Scala cæli* imprimée par JEAN EBER de Landsberg en Bavière; c'est le seul livre de lui que l'on connaisse. Il était devenu citoyen de Strasbourg comme imprimeur, après avoir épousé une fille du charron Erhard Kannel, dans la corporation duquel il s'était fait admettre. N'étant, à proprement dire, qu'un des imprimeurs ordinaires travaillant pour les grands éditeurs, il voulut une fois tenter la fortune pour son propre compte; comme cela ne lui réussit pas, à ce qu'il paraît, il s'en tint à sa première et dernière publication.

4. PIERRE ATTENDORN imprimait depuis 1482. En cette année il pria Adolphe Rusch de lui procurer, *pro una pressura*, des caractères d'Amerbach; le 22 octobre, Rusch écrivit à son ami de Bâle, pour lui recommander Attendorn comme un homme laborieux, cherchant pour sa femme et ses enfants une honnête subsistance.¹ La réponse d'Amerbach ne nous est point parvenue. Attendorn avait étudié à Heidelberg sous Wimpheling; en 1489 il demanda des conseils à son ancien professeur au sujet de l'opportunité qu'il y avait à publier divers petits traités et discours; le 15 octobre il reçut de Wimpheling une lettre de Spire, l'engageant à mettre cette idée en exécution; c'est en suite de cet encouragement que parut, sous le titre de *Directorium statuum*², le petit volume in-4° orné de deux gravures sur bois. C'est là tout ce que je puis dire d'Attendorn; lui aussi ne paraît avoir été qu'un imprimeur ordinaire, qui travaillait vraisemblablement pour le compte de Rusch. Il avait en même temps un magasin de librairie; Wimpheling l'appelle *bibliopola*.

¹ V. supplément V, n° 5.

² V. *Histoire littéraire de l'Alsace*, L. 1, p. 21.

5. FRÉDÉRIC RUCH DE DUMPACH, imprimeur, acheta le droit de bourgeoisie en août 1495 et se fit inscrire à l'Echasse. On conserve à la bibliothèque de Breslau deux exemplaires d'un *Liber agendarum rubrice diocesis Wratislaviensis*, dont à la fin il est dit que c'est *impressum per Fridericum Dumbach, civem Argentinensem. anno M.CCCC.XCIX. In-4°*. D'après M. Dziatzko, Dumbach aurait imprimé ce livre, non à Breslau, mais à Strasbourg. Ce n'est pas impossible; non seulement il y a d'autres de nos imprimeurs dont on ne connaît également que de très rares publications, mais on sait aussi que plusieurs d'entre eux ont imprimé pour l'étranger, notamment des livres liturgiques. Toujours est-il qu'on peut s'étonner que l'auteur de l'*Agende*, Martin Paulsdorf, vice-doyen de l'église de Breslau, se soit adressé à un typographe aussi obscur que paraît l'avoir été notre Dumpach. Quoi qu'il en soit, il faut admettre que l'officine de ce dernier a été assez bien montée pour produire de beaux livres; l'*Agende* est imprimée en noir et en rouge, avec des initiales ornées et des notes pour le chant.¹ Depuis 1499 il n'est plus parlé de lui.

7. Jean Prüss

Jean Prüss, né en 1447, était Wurtembergeois.² Il imprimait à Strasbourg, depuis 1480, mais n'acheta le droit de cité qu'en 1490 et devint membre de la corporation de l'Echasse. Il avait depuis 1504, sinon plus tôt, ses presses dans la maison du THIERGARTEN (*in ædibus lustrî vulgo zum THIERGARTEN*), là où avait été l'établissement de Mentel. Outre une petite boutique de libraire³ devant sa maison, il en avait une plus grande parmi celles qui déparaient la cathédrale.

¹ M. Dziatzko lui attribue aussi un *Donatus minor*, in-4°, s. l., etc. V. *Zeitschrift des Vereins für Geschichte und Musik*, vol. XV, p. 27.

² Prüs, Pryss, Prys, Prüsse, Bryse, est toujours le même nom.

³ *Ein Gedemlin*, dimin. de *Gaden*, *Gaden*.

Lorsqu'en 1506 les Souabes accusèrent Wimpheling de les mépriser, ce dernier adressa à Prüss, en son nom et en celui des savants strasbourgeois, une épître, afin de lui témoigner leur estime pour ses compatriotes.¹ Prüss mourut à l'âge de 63 ans, le 16 novembre 1510, au moment où il était occupé de l'impression d'un beau bréviaire strasbourgeois.² Il avait eu pour spécialité d'éditer des œuvres de liturgie; on a de lui des martyrologes avec calendriers, des livres de messe, des graduels, des psautiers avec les notes; en 1509 il fut chargé par Hermann d'Embsen d'imprimer un *Missel* pour Hambourg. Il publia en outre des ouvrages de théologie, de médecine, d'histoire, de grammaire, de littérature, des auteurs classiques, etc.

Sa veuve épousa l'imprimeur Reinhard Beck; son fils fonda un établissement dans un autre quartier de la ville. Il se servait de deux marques : l'une grande, l'autre plus petite. Toutes les deux contenaient son monogramme formé des lettres P et S³, surmontées de l'aigle impériale et portant au bas, comme symbole de sa maison, un parc entouré d'une haie fermée par une porte et renfermant divers animaux. Sur la grande marque le monogramme se trouve dans un écusson tenu par deux lions et la porte est gardée par deux singes.

Comme, ainsi qu'il sera démontré plus loin, le monogramme ne remonte pas au-delà du commencement du xvi^e siècle, on n'est pas autorisé à dire que Prüss est le premier imprimeur strasbourgeois qui se soit servi d'une marque; Martin Schott et Grüninger en ont déjà sur des ouvrages de la fin du xv^e siècle.

¹ *Epistola excusatoria ad Sueros.* (Argent., 1506, in-4°).

² *Explicit de ce bréviaire : dehinc per subtilissimum calchographiae artificem Joannem Bryse, qui sua industria rem literariam plurimum adauxit, paucis demptis quaternionibus transcriptum, quo defuncto sue statis anno LXIII die XVI novembris anno vero domini 1510, tandem successores sui consummaverunt prima die marci anno domini 1511.*

³ V. la notice sur Jean Schott.

8. Martin Schott

Martin Schott, issu d'une ancienne famille de Strasbourg, était un fils de Frédéric Schott, qui après avoir été xylographe et statuaire, avait renoncé à sa profession artistique en 1451. Le savant chanoine Pierre Schott était le cousin de Martin; sa femme, dont le nom ne nous est pas resté, fut une fille de Mentel. En 1492, il possédait dans la rue de l'Epine la maison qui avait appartenu à son beau-père. Comme les presses de ce dernier passèrent à Rusch, Schott se vit forcé de se procurer un nouveau matériel; aussi ses impressions, par leur format et leurs types, se distinguent de celles que nous connaissons de Mentel et de Rusch. Le premier livre daté publié par lui est de 1481, le dernier est du 10 mars 1499.¹ Bien qu'il fût à son aise, son établissement ne paraît pas avoir été très important; pendant les dix-huit années qu'il exerça son métier, il n'a fourni que peu d'ouvrages, les uns en latin, les autres en allemand, la plupart accompagnés de gravures sur bois. Il mourut le 22 novembre 1499. Sa marque portait un arbre muni de ses racines; c'était l'emblème de la famille Schott; il était placé entre les initiales M. S. de son nom.

Jean, fils de Martin, se voua aussi à la typographie.

¹ Le premier est un *Plenarium* allemand in-f^o, dont la page du titre est remplie par une gravure sur bois, et qui porte la date du 4 octobre 1481; le dernier est l'*Agatharchia* de WIMPHELINO, du 21 novembre 1498.

CH. SCHMIDT et L. ROESCH, trad.

(La fin à la prochaine livraison.)

LES
EX-LIBRIS DANS LES TROIS ÉVÊCHÉS
METZ—TOUL—VERDUN

1552 — 1790

*Suite*¹

V
BIBLIOPHILES ET COLLECTIONNEURS DU LUXEMBOURG
FRANÇAIS

THIONVILLE

Le traité des Pyrénées réunit définitivement à la France, en 1659, la place forte de Thionville², dépendance des Pays bas espagnols et qui était régie par la coutume de Luxembourg, ainsi qu'une centaine de villages formant son bailliage ou qui en avaient anciennement dépendu.

Augustins

Le plus ancien des trois établissements religieux que possé-

¹ Voir les livraisons du dernier trimestre 1881, des premier, second, troisième et quatrième trimestres 1882 et des premier, second et troisième trimestres 1883.

² La tour carrée du beffroi (ancien hôtel de ville) et les deux tours de la paroisse Saint-Maximin signalent au loin la ville. Mais depuis longtemps les tours des hôtels de Créhange et de Salm, marquées dans les anciennes vues, ont disparu.

dait la ville était celui de ces religieux qui se fixèrent d'abord près de la porte du Luxembourg; leur église primitive, enterrée à moitié de remparts, sert de magasin; ils la reconstruisirent en 1659 et, en récompense des secours qu'ils avaient reçus du gouverneur de Grancey, ils mirent son blason sur les autels et les fenêtres de la nouvelle église.

Le 1^{er} juin 1790, les municipes mirent sur papier les quatre cloches, les stalles, les tableaux, une belle grille en fer (dans la chapelle Notre-Dame-la-Ronde jusqu'en 1880), quatre calices et la croix de procession en argent, un vieil ornement d'une ancienne étoffe soie et fil. Le catalogue de la bibliothèque portait 2736 volumes (227 in-f°, 354 in-4° et 2152 divers), marqués :

Ex communi bibliotheca Augustinorum Theonisvillanensium.

Il n'y avait pas de manuscrit important. M. Prost indique cependant comme étant à Metz une *Rhétorique* du siècle dernier et la chronique thionilloise du père Hérault, don de M. Abel, ancien député au Parlement allemand. Cette chronique va jusqu'en 1801, et on en connaît plusieurs copies, car l'auteur, professeur au collège et religieux augustin, avait coutume de la dicter à ses élèves. Quant à l'original et une suite de notes sur l'histoire de Metz, les héritiers du religieux, qui demeuraient à Metzerville, les ont perdus.

Guillaume-Idoine Hérault, fils d'un apothicaire de Thionville et filleul du seigneur d'Illange, mourut en 1774; il légua ses livres à ses confrères, qui, plus tard, eurent aussi la bibliothèque du prieur d'Auneuil en Picardie.¹ On y remarquait un superbe Tite Live (Bâle, Froben, 1525) sur lequel on lit : *Ex dono Durand prioris d'Auneuil, 1788*. Ce volume est à Metz avec un *Flavius Joseph* du même éditeur (1534), in-folio relié en bois, avec cuir gaufré, ayant pour feuille de garde un *Kalendarium* du x^e siècle en vélin, avec cette men-

¹ Département de l'Oise.

tion du xvi^e siècle : *Sum ex Bibliotheca S^{ti} Augustini Theonivillanæ*; un seigneur de Kylbourg l'avait donné en 1580.

Le prieur Valette demanda qu'on ne mit pas les scellés à la bibliothèque, les professeurs ayant besoin journellement des livres; on fit droit à sa requête, mais le sceau de la ville fut mis sur l'armoire grillée contenant les titres, quatre couverts et deux grandes cuillers en argent.



M. Abel, qui a bien voulu me fournir beaucoup de renseignements précieux, conserve dans son habitation de Guen-trange l'échelle de bibliothèque des Augustins. La barre supérieure est plate, tuilée en arc et porte gravée *pro bibliotheca*. Elle a huit marches, ce qui montre la hauteur des rayons supérieurs des armoires.

En 1705, un collège s'ouvrit aux Augustins.¹ Chaque année les élèves déclamaient des pièces latines de leur composition. En 1710, le lieutenant de police Scharff (la bibliothèque de Metz a les coutumes de Thionville annotées par lui) leur répondit par une improvisation latine, et le futur conventionnel Merlin (de Thionville²) donna l'exemple du discours sublime par ces mots : *Bouillé venit, vidit, vicit*.

¹ En 1790, le P. Georges de Boucholz était régent de troisième et de quatrième, le P. J. B. P. Mich de rhétorique et de seconde, le P. J. B. Lenteur de cinquième et de sixième; il y avait en outre le sous-prieur et définitur Fraiche et le P. Jolivet, plus un frère lai.

² Les mémoires de ce régicide ont été publiés par son petit-fils, l'ingénieur Jean Reynaud, qui habita Thionville dans sa jeunesse et qui donna à la bibliothèque de la ville ses œuvres scientifiques; elles ont disparu depuis 1870.

Le 26 pluviôse an III, le couvent fut changé en magasin des vivres. En 1803 on y installa une école secondaire devenue un excellent collège. L'église, qui avait été transformée en écurie, fut rendue au culte en 1834.

Ses orgues sont à la paroisse, ainsi que celles du couvent de Rettel. Le menuisier Martin réclama 20 francs pour avoir enlevé les meubles et les boiseries de la sacristie, des classes et des chambres.

Capucins

Ils étaient aumôniers de l'hôpital militaire, comme à Phalsbourg, à Marsal, à Metz et à Sarrelouis. Leur couvent près de la porte de Metz fut rebâti en 1736, après qu'il eut été détruit par le feu du ciel. Ils avaient fort peu de relations avec les Augustins; ils se contentaient d'être les chirurgiens des pauvres, comme dans les autres villes. On prétend que les juifs de la ville rachetèrent, moyennant la somme de 3 francs 10 sols par an, l'obligation de fournir le papier nécessaire à la maison. Cette faible somme ne doit pas nuire à leur science, car même le frère portier parlait latin.¹

Ce fut le 2 juin 1790 que le couvent fut visité; il y avait dix prêtres, quatre frères et deux sœurs agents (logées dans une maison voisine). A l'église on trouva un soleil, un ciboire, trois calices en argent; au réfectoire une pendule, seize essuie-mains, deux fontaines piscine et beaucoup d'étain; à la cave cinquante hottes de vin. Une paillasse, une ou deux mauvaises couvertures, un bureau avec quelques livres, composaient l'ameublement de chacune des quinze cellules.

Le catalogue de la bibliothèque contient 1200 volumes

¹ Ils élevaient, au grand contentement des bourgeois, l'« Hélice chagrinée » dans leur jardin au lieu de l'« Hélice vigneronne. » Cet excellent produit était bien vu dans l'abbaye lorraine de Saint-Pierre-mont, ordre de Saint-Augustin, car on trouva dans la cuisine deux escargotières.

(religion, médecine, histoire naturelle et botanique). Un médecin militaire retraits, nommé Josse, acheta à vil prix la bibliothèque médicale, qui passa ensuite à M. Jobard, médecin de l'hôpital militaire, puis, à la mort de celui-ci, une partie fut achetée par M. Abel père. L'hôpital civil a encore quelques bouquins des Capucins. Malgré que l'inventaire n'indiquât pas de manuscrit, la ville de Metz en possède un; c'est un recueil du siècle dernier sur le traité de Munster; il avait appartenu à M. de Camilly, évêque de Toul, ce prélat bibliophile¹ qui légua presque tous ses livres à ses successeurs. Le cloître des capucins était à arcades cintrées; le jardin, assez grand, était rempli de plantes médicinales étiquetées. Jusqu'en 1870, le parc d'artillerie y fut installé; on y a bâti depuis des logements pour les officiers du génie.

Le 29 décembre 1790 les scellés furent levés et les meubles vendus en sept vacations dans le cloître des augustins. L'église servit de réunion aux amis de la liberté; leur président était le professeur Mick. Le 16 pluviôse an III, le monastère devint une caserne de cavalerie et d'infanterie.

Clarisses



Elles étaient une colonie du noble couvent des dames du Saint-Esprit de Luxembourg² et avaient été fondées par une

¹ Est-ce M. de Camilly qui commença, dans son palais épiscopal, la collection des portraits des évêques de Toul depuis le cardinal de Neufchatel (xv^e siècle)?

² Au Pfaffenenthal.

infante, gouvernante des Pays-Bas espagnols. Elles tenaient un externat et un pensionnat très fréquenté par les jeunes filles nobles de Trèves. Le couvent s'élevait près du pont de la Moselle. C'est aujourd'hui un hospice pour les ouvriers infirmes; la supérieure fut, sous la Restauration, une ancienne clarisse, M^{me} Dorothée Nauroy, entrée dans la congrégation des sœurs hospitalières de Saint-Charles de Nancy. Le jardin de l'hospice avait été celui du couvent, que les sœurs avaient vendu en 1791 à Merlin, pour prévenir la confiscation.

Le 15 juin 1790, le féroce Heintz l'incendiaire, à la tête d'une bande de municipaux, se présenta à la porte du monastère; il fut reçu par la supérieure, qui le conduisit à l'église, où il inventoria vingt-quatre tableaux, tant grands que petits, des orgues, quatre cloches, la Vierge avec quatre couronnes et deux sceptres d'argent. Une vache était à l'écurie et un pressoir dans le cellier. 163 volumes composaient toute la bibliothèque.¹ Les ouvrages de piété furent brûlés en 1795 sur l'autel de la Patrie, aujourd'hui au cimetière. Le reste fut envoyé à Metz.

En 1794, le club des amis de la Constitution se tint dans l'église, place du Peuple, près de la guillotine.

Bibliothèque municipale

Dès 1792, on proposa à une séance du club de créer une bibliothèque municipale avec les livres du district. L'avocat Rolly fils fut proclamé bibliothécaire et il s'occupa de suite du classement. Le tribunal reçut les minutes du bailliage et les registres de vêture. Mais les événements firent renoncer au projet; ce ne fut qu'en 1836 que, sur les instances de M. Abel père, adjoint, on songea à reprendre le projet de

¹ M. Abel m'a communiqué la marque ci-dessus qui se trouve sur quelques volumes et qui a dû appartenir au couvent de Luxembourg (a. s. p. s) *Sanctus Spiritus*, le Saint-Esprit.

1792. M. Guizot, alors ministre, envoya deux cents ouvrages sur l'histoire de France et les classiques latins de Panckoucke. Le 11 septembre 1842, la bibliothèque fut définitivement organisée. En 1859 elle n'avait que 724 volumes.¹ Le 11 novembre 1870, le maire Arnould fit transporter les archives municipales² et la bibliothèque dans les casemates. Les livres furent sauvés, mais il y eut bien des manquants. L'histoire de Lorraine par Dom Calmet alla chez l'épicier avec d'autres livres précieux. On ne retrouva plus les œuvres de Lamartine que le grand poète avait données à la ville, en souvenir de ce que son père, officier de cavalerie, avait été en garnison à Thionville avant la Révolution. Il en fut de même pour les poésies de Victor Hugo, que celui-ci avait envoyées en 1867 pour rappeler que son père avait vaillamment défendu la place en 1814 et en 1815. Léopold Hugo avait offert le portrait du général.³

Thionville est la patrie du baron de Bock⁴ (1747-1809), dont les livres sont encore recherchés; de M. le comte de Jaubert, ancien capitaine d'artillerie, conservateur de la bibliothèque de Metz⁵; du jésuite Broquard, écrivain ascétique; du capi-

¹ E. SAUER. *La Moselle administrative*, Metz, 1859.

² Le président du tribunal n'eut pas la présence d'esprit du chef de la municipalité; tous les papiers du greffe furent brûlés.

Le sous-préfet Teissier et le maire de Beauvoir avaient mis en ordre, sous la Restauration, les archives de la ville.

³ Sur un exemplaire du *Journal du siège*, Blois, 1819 : « Le général Hugo à son vieil ami Herbin » (bibliothèque de Metz). M. Dufrêne avait presque toute la correspondance du général avec le gouverneur de Metz.

⁴ « A M. de Lacépède, par le traducteur, son serviteur, ami et parent, lit-on sur un exemplaire d'*Herman IIuna*, » Metz, ce 12 avril 1792. »

⁵ Impossible de faire mieux les honneurs d'un établissement littéraire; les étrangers venaient une première fois à la bibliothèque pour les livres; ils revenaient bientôt pour le bibliothécaire, qui parlait avec facilité plusieurs langues et les rendait interprètes de son instruction vaste et variée (THISSIER).

taine Sicard, auteur militaire, qui a omis dans la biographie du général Grenier la correspondance qui fut prise par les Autrichiens lorsque Jourdan commandait sur le Rhin et qui fut imprimée (Strasbourg, Hambourg, 1801).

Citons encore comme étant de Thionville M. Aimé de Lemud, l'auteur des admirables lithographies de *Maître Wolfram*, *Callot*, *Hélène Adelsfreit*, et dont l'œuvre a été l'objet d'un catalogue¹ très intéressant par M. Aglaüs Bonvenne, l'auteur des *Monogrammes historiques*.

Collectionneurs

En 1831, M. V. Simon citait les collections géologiques de M. Heller et du docteur en médecine Van der Bach. Parmi les bibliophiles, l'avocat Rolly occupe le premier rang; il devint successivement sous-préfet et président du tribunal. Il avait de très beaux classiques et beaucoup de doubles des couvents. Son fils, retiré à Charleville, a vendu ses livres.

Le lieutenant de police général Scharff, à Guentrange, avait fondé en 1708 une assemblée littéraire dite des « Fleuristes », qui se réunissait annuellement chez lui le 14 juillet, jour de la Saint-Bonaventure. M. Petit, avocat, hérita de ses livres et de ses manuscrits, qui devinrent, en 1843, à la mort de ce dernier, la propriété de M. Breteuil, dont la bibliothèque datait de la Révolution.

Un membre de l'académie de Metz, le comte de la Touraille, habitait aussi Guentrange. Il avait fait relier richement à ses armes les œuvres de Voltaire, qui lui avait écrit de nombreuses lettres qui ont été publiées. M. de la Touraille présenta quelques mémoires à l'académie de Metz et son discours

¹ Paris, 1881. M. de Lemud a aussi lithographié ou gravé bon nombre de portraits messins, le colonel Prost, MM. de Faultrier, Marcus, A. de Bollemont, d'Arcy, les deux frères Liénard de Verdun, son frère Francis, officier d'infanterie, etc.

de réception a été imprimé. Il périt sur l'échafaud révolutionnaire.

De nos jours, deux bibliothèques sont à citer : celle de M. Poulmaire, riche surtout au point de vue d'ouvrages politiques, héritage de son père, mort député de l'arrondissement, et celle de M. Abel à Guentrange, qui possède 271 cartons de vues et de notes sur la contrée et quelques livres imprimés à Thionville au siècle dernier,¹ livres inconnus à Teissier, qui ignorait qu'il y eût alors une imprimerie, bien que celle-ci figurât dans l'*Almanach des Trois Evêchés*. Outre ses précieuses séries locales, M. Abel possède encore une importante collection de livres de droit et d'histoire, auxquels il a joint les livres de son père, qui s'occupait principalement de viticulture.

Thionville fournirait matière à une bien intéressante bibliographie, en commençant par les plaquettes du xvr^e siècle, entre autres : « *Theovilla capta Mich. Hospitalii Carmen, Parisiis*, F. Morel, 1558 », jusqu'aux « *Crac, Pcht! Baoumb* d'un sous-lieutenant. » (Paris, A. Jeaucourt, 1832).

Les gravures ne seraient pas moins curieuses à réunir. La plus ancienne doit être celle qui se trouve dans la cosmographie de Munster et représentant le siège de 1558. Cette gravure sur bois, signée M. B., représente la ville à rebours. Après cette curiosité, il faut citer les vues ou plans de Chastillon, Tassin, Beaulieu, Defer, des collections du Louvre, les tableaux de la galerie du Versailles et les gravures les plus fantaisistes sur le siège de 1792.

Mais des peintures qui doivent être très exactes sont trois tableaux de la galerie de Belvédère à Vienne;² ils ont 2 mètres de haut sur une largeur de 3 mètres; ils représentent sur

¹ *L'Esprit d'Henri IV*, édité chez le libraire Belin à Thionville en 1763; on en connaît une édition sous la rubrique « Londres, 1778. »

² On a corrigé les noms des personnages et des localités du *Catalogue des tableaux* par CH. DE MEHEL. Bâle, 1784, in-8°, p. 384.

toile les épisodes de la défaite de Feuquières et la délivrance de la ville par l'armée du cardinal-infant.¹ Le premier montre l'attaque de Guentrange par Piccolomini;² le second la déroute de Grandcey : trois régiments lâchent pied, le marquis de la Force est prisonnier et l'armée de secours entre en ville; le troisième est la capitulation de l'armée de Feuquières. Le premier tableau a été peint en 1641, les deux autres en 1642; ils sont signés « Pierre Snayers » d'Anvers (1593-1662).

Le musée de Saverne possède le portrait peint à l'huile d'un enfant de Thionville nommé Dubois, mort en 1818, après avoir été consul général à Alger.

Le général de Klinglin, dont les armoiries ont été reproduites, était gouverneur de Thionville en 1791. Se voyant compromis lors de la fuite du roi, il gagna le Luxembourg et la populace pillait son hôtel. Le maire de Thionville instruisit son collègue de Strasbourg, M. de Dietrich, de ce qui venait de se passer et les scellés furent posés au faubourg de Pierre³ dans son habitation, qui disparut lors du bombardement de 1870, de même que le « gouvernement » de Thionville. Celui-ci servit d'abord de magasin central pour les dépouilles des émigrés et des couvents; la mairie y fut installée, puis la sous-préfecture. Son emplacement sert actuellement de jardin au commandant du génie.

Le siège de Thionville fut autrement sérieux que ne le raconte le sous-préfet Teissier.⁴ Il rendit la ville célèbre dans toute la France et Pindare-Lebrun s'écria :

¹ D^r ABEL. *Feuquières devant Thionville*. Metz, 1854.

² Prenner a gravé ce tableau à l'eau-forte (*Theatrum artis picturae*, 1728).

³ FISCHBACH. *La Fuite de Louis XVI*. Strasbourg, 1878.

⁴ Teissier qui, étant sous-préfet de Toul en 1815, avait reçu une couronne civique des habitants patriotes, fut destitué en 1830; mais M. Guizot, son coreligionnaire, le remplaça et il mourut préfet de l'Aude.

De notre France triomphante,
 Deux sœurs immortelles cités!
 Thionville aux murs indomptés
 Brave et repousse leur furie.
 Lille.

Puis on ajouta ce couplet à la *Marseillaise* :

Thionville, place illustre,
 Combien de toi on parlera!
 Tu seras la cité sacrée
 Que tout Français visitera (*bis*).
 Que de lauriers, que d'hommages
 Mérite ta fidélité!
 L'exemplo de ta fermeté
 Fera dire dans tous les âges :
 Aux armes, citoyens. . . .

La ville de Metz envoya aux Thionvillois une couronne civique qui fut longtemps conservée à la mairie.¹ Ce fut le maire Rolly qui fut l'âme de la défense et qui força Wimpfen à ne pas trahir. Le commandant de l'armée alliée, le prince de Waldeck, perdit un bras, et Chateaubriand, simple volontaire, eut un doigt amputé près de la Briquerie. La description des hauteurs de Guentrange que l'on lit dans ses mémoires est très exacte.

Un grand nombre d'officiers dont les noms devinrent célèbres habitèrent Thionville; le premier est le général Desaix, alors M. de Veigoux, sous-lieutenant à Bretagne-infanterie en 1787. Son régiment venait de Briançon, traînant à la garde du camp trois jeunes lieutenants, accusés d'avoir composé des couplets satyriques contre le neveu du « gros

¹ A Paris on joua « *le siège de Thionville*, drame lyrique en deux actes, paroles de Saulnier et de Duthil, musique de Jadin. » Cet opéra a été imprimé en 1793. (V. aussi Bégin).

Après 1830, Audenelle cherchait des souscripteurs pour une histoire du siège de Thionville, mais rien ne parut.

major. » Le colonel, un poète comme presque tous ses officiers, prit fait et cause pour l'insulté et ses confrères en Apollon furent renvoyés du corps; l'un d'eux, M. de Bonnard, composa depuis à Strasbourg une foule de couplets satyriques contre l'ancien régime. A côté de ces jeunes gens bien élevés, véritable type du militaire français, se trouve la figure revêche de Paul-Louis Courier, « le voleur de grec. » Etant à Thionville, le 5 décembre 1793, lieutenant d'artillerie, il demande à ses parents de lui envoyer un volume plein de grec et un autre plein de latin. L'année suivante il était à Trèves, se délectant dans la riche bibliothèque des bénédictins de Saint-Maximin; il y revint en 1795; en quittant Mayence, tout avait disparu. Paris et Berlin possèdent maintenant les manuscrits de l'abbaye.

Le général Hoche résida aussi quelque temps à Thionville; il s'y maria le 21 ventôse an II, et sa veuve, sous la Restauration, eut un brevet lui accordant le titre et le rang de maréchale de Franco.

Le hameau de Guentrange ne fut pas à l'abri des visites ordonnées par la loi; le 5 fructidor an II, on se rendit au vendangeoir des moines bénédictins de l'abbaye de Munster dans le Luxembourg; au rez-de-chaussée, il y avait cinq cartes du pays; au premier étage, deux couchettes et quelques meubles. Le vigneron Vincent Veltz fut établi gardien. Dans le vendangeoir des nobles dominicaines de Marienthal près Mersch, dans le même pays, on inscrit un chaudron d'airain servant de mesure pour le vin et contenant dix pots.

On voit au musée Migette plusieurs vues de Thionville et de l'arrondissement, ainsi que quelques dessins représentant des costumes.

Environs de Thionville

Si, en quittant Thionville, l'on gagne la vallée de la Bibiche, on voit à Distroff le château où naquit M^{me} de Méjancz, la

fondatrice des sœurs de Sainte-Chrétienne, puis en remontant la vallée, le château de Luttange se présente; il appartenait aux Dattel de Weinsberg dès la fin du ^{xvii}^e siècle.

Louis-Alexandre Dattel de Weinsberg, major au régiment d'Auxerrois, chevalier de Saint-Louis et de Saint-Lazare, membre de la noblesse verdunoise en 1788, avait une vignette de livre :

M. Dattel de Weinsberg

dans une console, sous deux blasons accolés, soutenus par deux lions armés et supportant une couronne d'où s'élance un aigle éployé. Les deux décorations sont sous les armoiries qu'entoure un trait cannelé.

Pierre-Jean-François Dattel de Luttange, ancien élève de l'Ecole royale militaire, résidait à Luttange en 1784. Il timbra ses livres des deux lettres DL entrelacées et placées au milieu d'un cercle formé de fleurons et flanqué aux quatre coins par une étoile (marque formée par une découpe dans une feuille de cuivre). La bibliothèque de M. de Nothomb de Longlaville s'est fondue dans celle de M. de Luttange. Ce bibliophile avait bien des raretés, entre autres la *Chronique des Célestins*¹ écrite par un religieux de la maison, Nicolas de Luttange (1396-1430). M. de Nothomb avait deux *ex-libris* portant simplement son nom avec quelques ornements.

M. de Luttange fit le catalogue de ses livres en 1857. Sa bibliothèque est, comme on l'a dit, à Verdun. Parmi ses manuscrits on remarque quelques-uns du chanoine de Plaine²

¹ Le 26 juin 1775, on vendit dans la cour du séminaire Saint-Simou les meubles, orgues, carreaux en pierre noire de Servigny, quatre belles portes garnies d'ornements en fer, la bibliothèque composée de 2000 volumes des Célestins de Metz supprimés. La *Chronique* trouva acquéreur pour 3 francs.

Le 19 novembre 1770, on vend le maître-autel, les reliquaires, les tableaux, les chasubles, les missels chez les Dames de Sainte-Elisabeth (place Sainte-Croix) à Metz.

² Et non de la Plaine (p. 19).

et une dissertation de P. Ferri sur la Vierge Marie, qui est une réponse au P. Perrin, chancelier de l'université de Pont-à-Mousson.

La vallée de la Canner, si pittoresque et si accidentée, nous présente le château de Hombourg au site sauvage, propriété de M. le comte d'Hunolstein, puis celui d'Inglange, où mourut le comte Théodore de Puymaigre,¹ littérateur aimable, auteur d'un volume sur les poètes et romanciers lorrains, qui est parfaitement écrit. Son fils, M. le comte de Puymaigre, est bien connu par ses recherches sur les chansons populaires des pays romans et principalement sur celles des environs de Metz.

Au débouché de la vallée de la Moselle le village de Königs-macker se déploie. Il tire son nom du roi Jean de Bohême, ce vaillant monarque dont les cendres reposent maintenant dans un des sites les plus pittoresques de la vallée de la Basse-Sarre, près de Sarrebourg. Avant la Révolution, son tombeau se trouvait à Luxembourg.

Nicolas Francin fut longtemps curé de Königs-macker. *Ex-libris N. Francin pastoris in Königs-macker*² lit-on sur ses livres. Il eut de nombreuses difficultés avec les moines de Saint-Mathias de Trèves, collateurs de la cure et seigneurs terriens. Les factums publiés vers 1777 de part et d'autre se rencontrent encore souvent. Ces aigres discussions ne durent pas faire aimer les réguliers; ils le virent bien lors de la dissolution des ordres religieux. Né le 20 septembre 1735, le curé Francin fut élu évêque constitutionnel de la Moselle; il eut

¹ Il fut préfet à Mâcon. Après les journées de Juillet, il fut remplacé par M. Lucien Arnauld, le soporifique auteur tragique; celui-ci ne resta que peu de temps dans Saône-et-Loire; il passa dans le département de la Meurthe, d'où il fut renvoyé après 1848.

² *Ex-libris Melchioris Steicher advocati theoniscillani, in utroque jure canonico et civil. baccalauri et licentiati, nec non in supremo senatu advocati, anno 1633.*

pour concurrent un Thionvillois, l'ex-jésuite Brousse, curé de Volkrange et député à l'Assemblée nationale. Francin fut un modéré dans ses nouvelles fonctions. Après avoir logé à l'abbatiale de Saint-Arnould, il fut incarcéré quatorze mois à Clermont-Ferrand pour avoir refusé de marier les divorcés et avoir continué ses fonctions pastorales. Le 21 avril 1795, il avait vu mettre en location la cathédrale. Il refusa d'assister au dernier concile national, sous prétexte qu'il était trop âgé pour faire le voyage de Paris. Enfin, le 17 juin 1802, il vint « par ordre » au devant du nouvel évêque légitime Bienaimé¹ et il lui présenta les clefs de la cathédrale. Il mourut peu après curé de l'importante cure de Notre-Dame. On lui érigea au cimetière Belle-Croix un monument en forme de pyramide, avec les attributs de l'épiscopat.² Ce cimetière fut supprimé en 1878.

Le buste en plâtre bronzé de ce pseudo-évêque est au musée. Un de ses vicaires fut l'excentrique abbé Sornet, auteur d'un poème épique intitulé : *l'Alexandriade*. Il était « maître ès-arts » et avait été curé de Bionville. La main charitable de Mgr Besson le tira de la misère sur ses vieux jours.³

Francin, étant à Metz, regretta souvent sa paroisse de Königsacker (« Freimacker », à la Révolution); il s'y rendait souvent, et c'est sur un passeport qu'on lui délivra à cet effet que nous avons copié son signalement. Il avait, en 1797, cinq pieds dix pouces, les cheveux blancs, les yeux bruns, le

¹ Le diocèse de Metz avait alors trois évêques : le cardinal de Montmorency, qui avait refusé de démissionner; Mgr Bienaimé, nommé par le pape, et Francin.

² D. O. M. A la mémoire de l'évêque Francin, mort estimé et vénéré de ses ouailles le 6 fructidor an X.

³ En 1829, Joseph Monin, deuxième évêque constitutionnel des Ardennes, mourait à Metz, âgé de 87 ans, aumônier de la Charité maternelle à Metz.

front découvert, le nez gros, le visage long, etc.; il signait : *N. Francin Ev.*

Hayange est la patrie du maréchal Molitor¹, dont les cartes, les plans et une collection d'annuaires militaires dorés sur tranche et reliés en maroquin vert ont été tirés du château de Tomblaine pour être vendus à un brocanteur, sans que l'on ait enlevé le nom gravé contre la sous-garde des livres.

A la limite du département de la Meuse se trouve le village de Saint-Jean, que la petite rivière d'Othain sépare de Marville. Saint-Jean fut cédé par l'impératrice-reine. Le couvent des Capucins, situé en haut du bourg, était encore debout en 1840; l'église avait été démolie en 1794.

L'inventaire du 15 juin 1791 indique quelques livres de dévotion et des incunables marqués :

Capucinorum marvillensium

Capucins de Marville.

Les titres du couvent furent envoyés au district à Longwy, avec les livres (191 in-f°, 150 in-4° et 150 divers), le cuivre et l'argenterie, cinq calices, un reliquaire de Sainte-Claire en cuivre laminé, etc.²

Marville, dont les habitants votèrent en 1789 avec le Verdunois, est bien connu par son intéressant cimetière de Saint-Hilaire, dessiné par M. Félix Liénard (Société philomatique de Verdun, 1850). Les archives départementales de la Meuse n'ont rien sur le couvent des Bénédictines de Marville, fondé en 1627; on sait seulement qu'il y avait un pensionnat et que « la cour y envoyait quelquefois des personnes pour y être détenues par lettres de cachet. »

Un ancien curé de Marville, M. Leroy, fit imprimer à Paris,

¹ La province des Trois Evêchés donna le jour à cinq maréchaux de France de l'époque contemporaine : Ney, Molitor, Monton, Gérard dans le pays messin et Gouvion-Saint-Cyr dans le Toullois.

² *Archives départementales*, Metz, q. 3, 65.

en 1820, une tragédie en trois actes : *Daniel dans la fosse aux lions*.

Avant 1789, cinq compagnies bourgeoises, formant une milice nationale, étaient chargées de prêter main forte contre les voleurs et les contrebandiers.

Les petites villes de Damvillers et de Montmédy, celle-ci ancienne capitale du comté de Chiny, suivaient aussi la coutume de Luxembourg. Nous n'avons rien trouvé sur elles qui aurait pu rentrer dans le cadre de nos recherches, et c'est en nous bornant à les citer que nous terminerons notre tâche.

DEVICES MESSINES

Aubertin de Bionville, 1692.

Dabunt cum lumine fructum. Hoc sidere crescet.

Académie de Metz.

Utilitas publica. L'utile.

Antoine, imprimeur, 1642.

Porte inferi non prævalebunt adversus eam. (Math. cap, XVI).

Antoine (V^e Brice), id., 1731,

In hoc signo vinces.

Baudoché (Cl. de), 1526.

Valheureux dans l'Ost. Loyauté dans la paix.

Bonnefoy (de), conseiller, 1634.

Flos florum, Virgo Maria, in te confido.

Bruc (de), id., 1635.

Elle est en bonnes mains.

Chanoine (un), vitrail de 1524.

In domo domini honoret divitiæ.

Chaulecy (de), conseiller, 1635.

Virtus mihi et ensus.

Collignon Jean, imprimeur, 1791.

A la Science.

Coëtlosquet (du).

Franc et loyal.

Curel (de).

Justitia et animo.

Custine (de).

Fais ce que dois, advienne que pourra.

Fabert, 1600.

Labor improbus omnia vincit.

Ferry (le ministre Paul).

Cruz, mors, inferi vita, nostra sunt.

Fevret de Saint-Mesmin, conseiller, 1680.

Conscientia virtutis, satis amplem, theatrum est.

François (Dom), l'historien.

Si utile est quod facimus, vera gloria.

Gabriel l'avocat.

Per plana cito, inter ardua tendere recte.

Gargan du Chatel (de).

Ni tort, ni grace.

Givry (Le maître-échevin de).

Undique solem.

Guignard (Le président), 1663.

Fort et ferme.

Guerin de Torigny, chanoine, 1614.

Imm. luce vivat Guerini.

Joly, procureur général, 1601.

Cælo, tuta quies.

Kerkhoven (J. de) dit Polyander, 1646.

Piè et prudemter.

Lafons (de), conseiller, 1679.

Aut mors, aut vita decora.

Lefèvre de Ladonchamp.

Valabunt et non deficient.

Lorraine (Jean, cardinal de), évêque.

In manibus tuis, sortes meæ.

Lorraine (le grand cardinal de), id.

Crescam et te stante virebo.

Lorraine (Charles, cardinal de), id.

Tu mihi, Christe, scopus. — Sic solum colit ut in cælo metat.

Lenoncourt (Le cardinal de), id.

In labore quies.

Maguin, maître-échevin.

Crains Dieu et fais jus.

Maridat, conseiller, 1684.

Curæ numen habet justumque. 4^e Eneid.

*Inde Cruce hinc trutina armatus regique, deoque milito,
disco meis, hoc duo nempe libris.*

Mique Richard, 1759.

Virtus et Honor.

Paillier Jean, libraire, 1529.

Serva mundata Dei et sine ipso factum est nihil. (Jo. I).

Pellart de Givry.

Rostro et Unge tuebor.

Poutet, le président.

Stat, vigilet et lucet.

Praillon.

Patientia victrix. Endurer pour durer.

Raigecourt (de).

Avec honneur.

Richard, 1571.

In domo domini gloriæ et divitiæ.

Rennel (Cl. de), 1694.

Domine, ut scuto bonæ voluntatis tuæ, coronatis nos.

Rigaud, conseiller.

Donec optat, veniat, rigabo.

Roucelz (les).

Benè mori est vivere.

Saintignon (de).

Fortitudine.

Sarrelouis (Ville de).

Atque fovet, dissipat.

Thionville (Ville de).

Bello exercita pubes.

Tinceau (de).

Humilia terre.

Tiroux (Dom P.), prieur de Saint-Arnould, 1758.

In principio erat verbum.

Tardif d'Hamonville.

Tardif, hâte-toi!

Toussaint, abbé de Saint-Arnould, 1566.

Deus dedit his quoque finem.

Viard, président, 1571.

Vivit et ardet.

ARTHUR BENOIT.

(La fin à la prochaine livraison.)

L'ALSACE ARTISTIQUE

Suite¹

LES GREUTHER

Graveurs (xvi^e et xvii^e siècles)

Mathias Greuther naquit à Strasbourg en 1564 suivant les uns, en 1566 suivant les autres. Après avoir étudié les principes de son art dans sa ville natale, il se rendit à Lyon, puis à Avignon, enfin à Rome où il se fixa et mourut en 1638.

Comme tous les graveurs de cette époque qui se trouvaient dans la ville éternelle, il subit l'influence de la mode alors en vigueur, l'allégorie qui devenait souvent incompréhensible, tellement elle était énigmatique. Ce genre futile était favorisé par le cardinal Barberini, devenu pape en 1623 sous le nom d'Urbain VIII. C'est d'après ce genre que Mathias Greuther grava : six figures allégoriques groupées, tenant chacune à la main une boule et formant ainsi les armes des Médicis, avec l'inscription : *Franciscus Septimus amiterdensis delineavit* ; — les armes du pape Urbain VIII, 1625 ; — une pièce emblématique, d'après Innocentius Martini ; — *Giardino dell' eminentissimo cardinale Mentalto*.

Si l'on en croit Heineken (Dictionnaire des artistes), Greuther s'inspira des dessins de son compatriote Wendel Dietterlin en gravant : l'*Ascension d'Elie et de Jésus-Christ*, la *Chute de Phaëton* (1588), et une pièce allégorique sur le pouvoir de la mort.

¹ Voir les livraisons des 3^e et 4^e trimestres 1882 et des 1^{er}, 2^e et 3^e trimestres 1883.

Mathias Greuther laissa un fils portant les prénoms de *Jean-Frédéric*, né à Rome vers 1600 et mort en 1660. Comme son père, il fut graveur. Jean Lanfranc l'estimait beaucoup et lui fit graver plusieurs de ses tableaux, notamment le *Portrait du bienheureux Amédée, duc de Savoie*. On peut encore citer parmi les œuvres de Greuther fils : la *Victoire remportée par Drusus sur les Germains*, d'après Antonio Tempesta; le *Portrait de Jean-Baptiste Marini*, d'après Simon Vouët; et les gravures de la *Flora de Ferrari* (*Vita dei pittori, scultori et architetti moderni, etc.*)

HANS MULLER

Graveur (xvi^e siècle)

Cet artiste, que M. Duplessis ¹ prétend être né à Amsterdam vers 1570, reçut le jour à Strasbourg et travaillait encore en 1625. C'est à lui qu'appartient, selon Brulliot, le monogramme H. M. P. (*Hans Muller pictor*), accompagné de la date 1593. Ses principales gravures sont : l'*Enfant Jésus*, 1593; la *Fontaine du marché aux vins à Augsbourg*, 1602; le *Portrait d'Albert, archiduc d'Autriche*; le *Portrait de Jean Neyen*, d'après Mirevelt.

Suivant M. Duplessis, ² Jean Muller était, avec Jean Saenredam, un des imitateurs les plus enthousiastes de Goltius : « Il n'était guère possible, dit-il, de pousser plus loin qu'eux l'habileté matérielle et de produire en gravure des tours de force plus extraordinaires. Vaincre des difficultés en apparence insurmontables, tel paraissait être leur idéal, et cette préoccupation constante de faire parade de leur savoir comme burinistes absorba la meilleure part de leur temps. Ils se souciaient peu de ce qui est simple et beau; c'est pourquoi ils copièrent

¹ *Histoire de la gravure*, indications, p. 504.

² *Histoire de la gravure*, p. 189 et 190.

les inventions maniérées de Barthélemy Spranger, le peintre le plus extravagant de l'école, de préférence aux compositions plus sages de certains de leurs compatriotes. » Néanmoins, ajoute M. Duplessis, Muller sait, à ses heures, être simple, pourvu toutefois qu'il n'interroge ni les œuvres de Spranger, ni celles du sculpteur Adrien de Vries, et qu'il n'use que de ses ressources personnelles.

FRÉDÉRIC BRENTEL

Peintre et graveur (1580-1651)¹

Brentel ou Brendel, originaire de Lauingen en Souabe, naquit en 1580, se maria à Strasbourg en 1601 et y mourut en 1651. On ignore quel fut son maître. En 1638, il fut chargé de peindre sur vélin une *Prédication de saint Jean dans un bois*, avec une ville en perspective. Ce tableau se trouve dans la galerie impériale de Vienne. L'ouvrage qui lui fait le plus d'honneur se trouve dans un manuscrit intitulé: *Officium B. Mariæ Virginis, Pii V, Pont. Max. jussu editum*, in-8°, qui appartient à la bibliothèque nationale de Paris. Dans ce livre, Brendel reproduisit en petit, avec beaucoup d'intelligence, les plus beaux tableaux d'Albert Durer, de Jordaens, de Rubens, de Van Dyck, de Breughel, de Wouvermans, de Téniers, etc. Guillaume, margrave de Bade, président de la chambre impériale de Spire, avait commandé cet ouvrage, qui fut vendu ensuite, en 1775, parmi les effets précieux d'Augusta Sybille, margrave de Bade. Il passa successivement entre les mains de l'abbé Rimpler, de Strasbourg, du prince de Conti et du baron de Heik, avant d'être acquis par la bibliothèque royale de Paris. Ce manuscrit avait été séparé en deux parties, dont la deuxième est intitulée: *Orationes selectæ et officia quædam par-*

¹ Ouvrages consultés: HERMANN, *Notices sur la ville de Strasbourg*; SCHREIBER, *Münster zu Strassburg*.

ticularia, ad usum Guilielmi marchionis Badensis, variis, auctore Friderico Brentel, ornata picturis, anno MDCXLVII, in-8°. Il contient 40 tableaux. On y trouve en outre un superbe frontispice représentant un concert céleste et un calendrier dont les douze mois sont enrichis chacun de miniatures d'un très beau fini; les signes du zodiaque de chaque mois sont peints en or. A la fin du manuscrit se trouve le portrait de Brendel, probablement peint par lui-même. Il termina cet ouvrage, ainsi que le porte une mention finale, à l'âge de 67 ans.

Brentel fit le *Portrait de Frédéric, duc de Saxe* (1609) et la *Vue de la salle ducal de Stuttgart* (1610). Certains de ses paysages portent les dates de 1617 et 1619. On a de cet artiste plusieurs gravures sur cuivre, parmi lesquelles dix grandes planches in-folio représentant les cérémonies qui eurent lieu à l'occasion des funérailles de Charles III, duc de Lorraine. Le célèbre amateur strasbourgeois Kunast possédait de Brentel: 15 pièces représentant la *Passion*, une *Auberge de village*, une *Vieille Tour en miniature*, *David tenant la tête de Goliath*, *Céphale et l'Aurore*, *Loth avec ses Filles*, *Vénus, Cupidon et un Satyre*, un *Crucifiement du Christ* avec la date de 1601 (particulièrement réussi), plusieurs *Sujets bibliques*, des *Portraits* et d'autres petites pièces.

Brentel a fait preuve de beaucoup d'intelligence dans ses peintures; son dessin est correct, son coloris brillant et agréable. Il eut pour principaux élèves le peintre Jean-Guillaume Baur, et le miniaturiste sur émail Tobie Franckenberger, qui travailla à Vienne au milieu du XVII^e siècle.

Brentel laissa deux enfants: un fils, Jean Frédéric, né à Strasbourg en 1602, qui mourut à Vienne et égala presque son père dans l'aquarelle;¹ et une fille, Anne-Marie, née en 1613, habile dans l'art de la gravure et de la peinture, mariée

¹ Le cabinet Kunast avait des paysages et des sujets mythologiques de Brentel fils.

au graveur strasbourgeois Israël Schwartz, et décédée en 1633 dans sa ville natale.¹

JEAN-GUILLAUME BAUR

Miniaturiste et graveur (1600-1640)

Ce célèbre peintre en miniature et graveur naquit à Strasbourg en 1600. Il fut l'élève de Frédéric Brentel. Il se rendit à Rome, où il travailla chez le duc de Bracciano, dont il fit le portrait, de forme ovale, en 1636. Obligé de quitter cette ville, à la suite d'une intrigue amoureuse qu'il avait eue avec une jeune romaine, il se rendit en 1637 à Naples, puis à Venise, enfin à Vienne, où l'empereur Ferdinand III le prit à son service et où il mourut en 1640. Les peintures de Baur sont très répandues; on peut les voir dans un certain nombre de cabinets; la galerie impériale de Vienne a de lui: le *Cortège du patriarche Jacob*. L'Albertine possède de cet artiste 16 dessins, dont M. E. Muntz² donne l'énumération et l'appréciation suivantes :

N° 375. Bataille. Grand format. W. Baur, inven., 1637.

N° 376. Scène de triomphe; plume et lavis. J° Wilhelm Baur, inventor. Quelle richesse dans les détails, quelle pompe et quelle verve dans l'ensemble!

N° 377. Dessin à la plume, légèrement lavé. En haut on lit *Battaglia Spagniola*. C'est une esquisse dont la gravure de ce nom est la reproduction presque textuelle, mais considérablement réduite.

N° 378. Place ornée d'un obélisque, architecture fort riche bistre; les figures sont d'une justesse merveilleuse; si on

¹ Une de ses peintures, le *Christ et Marthe*, se trouvait dans la collection Kunast, et trois de ses miniatures, appartenant à M. de Klinglin, représentaient des *Armées en marche*.

² De quelques monuments d'art alsacien conservés à Vienne, *Revue d'Alsace*, 1872.

regardait à la loupe celles du dernier plan, presque microscopiques, on y rencontrerait encore l'organisation générale du corps humain.

N° 379. Cartouche, au pied duquel sont trois hommes, dont l'un est occupé à dessiner. Spirituel, bien enlevé. A droite, Gio Willielme Baur Fecit.

N° 384. Morceau d'architecture; lavis très léger à l'encre de Chine. A gauche une fontaine, à droite un portique, au milieu de la place une statue équestre, au fond un temple. Composition élégante et facile.

N° 389. Un port avec des navires. Gouache. W. Baur f. Au premier plan, quatre personnages, dont un Turc, plus loin des ouvriers travaillant à la quille d'un navire, puis la mer. C'est dur.

Deux batailles sur parchemin, l'une près d'un château en ruines, l'autre près d'un obélisque. Elles sont d'une finesse extrême; et telle est la ténuité du dessin, qu'on est d'abord tenté de les regarder comme des gravures enluminées. La pointe de l'aquafortiste seule paraît avoir été capable de tracer ces lignes si déliées et pourtant si nettes. Il faut un examen de quelques secondes pour s'apercevoir qu'elles sont faites au pinceau.

Dans la collection d'estampes de l'Albertine, continue M. Muntz, on remarque deux portraits du maître. Dans le premier, Baur, dont la physionomie si douce contraste singulièrement avec les goûts belliqueux, se tient debout contre un pilier, la main gauche posée sur la poitrine. On lit au bas: *J. Guillelmus Bauer pinxit, j. Meyssens fecit et excudit*. L'autre portrait, daté de 1637, est d'une exécution fort habile et d'un style haché; l'artiste y est entouré de quatre anges ou génies.

On trouve aussi des peintures de Baur dans la chambre des miniatures de la résidence royale de Munich. Parmi ses autres ouvrages on doit citer: 20 batailles pour la seconde

édition de l'*Histoire de la guerre de Néerlande*, de Strada, in-folio; 15 batailles sous le titre de: *Caprici di varie Bataglie*, in-4°; les *Métamorphoses d'Ovide*, Vienne, 1641, in-folio;¹ 12 paysages in-8°; 18 costumes de diverses nations, avec le portrait de l'artiste. Küssel donna en 1670 un recueil des œuvres de Baur sous le titre de: *Iconographia complectens in se Passionem, Miracula, vitam unicersam Christi, nec non prospectus rarissimorum portuum, palatiorum, hortorum, historiarium, aliarumque rerum quæ per Italiam spectatu sunt dignæ*, Augsb., in-folio. Cet ouvrage eut une nouvelle édition, en langue allemande, dans la même ville, en 1680, avec 150 planches gravées par Küssel.

« L'activité prodigieuse de Baur, dit M. Muntz, son esprit vif et amusant lui assignent une place à part parmi ses compatriotes et même parmi ses contemporains. Il n'a plus rien de la lourdeur de ses devanciers; c'est le vrai artiste moderne dominant son sujet, groupant ses personnages et disposant ses masses avec un talent consommé de décorateur. Il nous fait oublier sa facilité, son manque d'intimité, par sa mise en scène si habile et sa science des effets de lumière et de théâtre. »

Suivant Christ (Notices et interprétations des monogrammes), les œuvres de Baur atteindraient le chiffre de 500.

JEAN-JACQUES ARHARDT

Architecte (xvii^e siècle)

Arhardt a été l'un des architectes de l'œuvre Notre-Dame de Strasbourg. Voici ce que dit M. E. Muntz² au sujet de

¹ Cet ouvrage fut contrefait par Küssel sous le titre de *Theatrum Ovidii ex ejus libris Metamorph. desumptum*, en latin et en allemand, avec 150 planches. Augsbourg, 1687, gr in-4°.

² De quelques monuments d'art alsacien conservés à Vienne, *Revue d'Alsace*, 1872.

certaines œuvres de cet artiste: « *L'Albertine* de Vienne possède quelques vues de cet édifice (la cathédrale de Strasbourg) dessinées par lui; elles sont à la plume et à l'encre de Chine; leur exécution franche et serrée, leurs hachures semblables à des tailles croisées, autorisent à croire qu'elles ont servi ou étaient destinées à servir de modèles à des gravures au burin. Elles représentent: 1° la cathédrale vue par derrière, du côté du portail gauche, *anno 1671*; 2° la cathédrale vue du côté du portail droit, signé *Johann Jakob Arhardt ad vivum delineavit, anno 1672*; 3° l'intérieur de la grande nef; en haut est suspendu un immense voile qui paraît couvrir l'entrée du chœur, 1673; 4° l'horloge; les figures sont faiblement dessinées, quoique d'un travail exact et consciencieux; l'aiguille de l'horloge est terminée par une fleur de lys, ornement qui fut commun dans la cathédrale de Strasbourg longtemps avant l'annexion française; signé *J. J. Arhardt ing. ad vivum deline, die 23 Junii anno 1673*.

JEAN-NICOLAS GASSNER

Peintre (XVII^e siècle)¹

Gassner reçut le jour à Strasbourg. Il était très habile peintre de paysages en petit et versé dans plusieurs sciences. Il exerça sa profession de peintre à Francfort-sur-le-Mein, à Copenhague, à Cassel, à Dresde et à Vienne, et reçut des commandes de plusieurs cours d'Allemagne. La galerie de Vienne possède de Gassner quelques beaux tableaux qui représentent les productions et les attributs de chaque mois de l'année.¹

¹ HERMANN, *Notices sur Strasbourg*.

LES FRÈRES LINGCK

Peintres-verriers du xvii^e siècle et l'Art verrier en Alsace ¹

L'Alsace, et en particulier Strasbourg, eurent de bonne heure d'habiles peintres-verriers. On peut encore admirer de nos jours certaines de leurs œuvres dans plusieurs églises de Strasbourg, à Haslach, à Obernai, à Dambach, à Saverne, à Colmar, à Wissembourg, à Westhofen, à Schlestadt, à Thann, à Mutzig, à Mulhouse, à Lauthenbach. Malheureusement ces artistes ont oublié de les signer; c'est à peine si le nom de quelques-uns a échappé à l'oubli: *Jean de Kirchheim*, peintre-verrier de la cathédrale de Strasbourg (milieu du xiv^e siècle); *Hans Otten*, désigné comme verrier de l'œuvre Notre-Dame de cette ville (1400); *Hermann de Basle*, qui restaura en 1420 les verrières des sacristies du chœur et celles de la crypte de la même église; *Hertzog*, qui vivait en 1437, et *Hans Beberlin* en 1451; *Conrad Gerster*, reçu bourgeois de Colmar le 14 février 1479; *Nicolas Vendenheim*, qui vivait à la même époque dans cette ville; *Jacques d'Ulm*, l'un des verriers les plus distingués de son temps, qui vint, suivant feu Baptiste Petit-Gérard,² dans la seconde moitié du xv^e siècle à Strasbourg et fit les belles verrières de Walbourg, de Haslach, de Wissembourg, ainsi que celle de Saint-Pierre-le-Vieux, de Sainte-Madeleine et de Saint-Guillaume de Strasbourg; *Valentin Buch* ou *Bouch*, qui acquit en France, au xvi^e siècle, une grande réputation dans la peinture sur verre.

Selon des documents dont l'authenticité est reconnue par tous les critiques, le berceau de la peinture sur verre fut l'abbaye de Tegernsée en Bavière, dont les fenêtres, dans les dernières années du x^e siècle, étaient déjà ornées de verrières

¹ Ouvrages consultés: GUERDEN, *Essai sur les vitraux de la cathédrale de Strasb.*; BARON de SCHAUMBURG, *la Peinture sur verre*; idem, *Énumération des verrières les plus importantes des églises d'Alsace*; etc.

² *L'art verrier et les vitraux d'Alsace.*

coloriées. Pendant le *xi*^e siècle, cet art semble n'avoir rayonné que dans les contrées voisines de son lieu d'origine. Il ne fit son apparition en Alsace qu'au commencement du *xii*^e siècle, à Obernai, puis dans la cathédrale de Strasbourg, où l'on peut admirer encore de beaux spécimens de la peinture primitive sur verre qui se propagea ensuite en France et en Angleterre. Le procédé employé à cette époque était celui de la coloration du verre dans toute son épaisseur. La peinture n'y existait que pour accuser par des traits les têtes, les mains, les pieds et les plis des vêtements des personnages; ces traits, formés d'une substance vitrifiable, constituèrent les premiers rudiments de la peinture en émail. C'est par la réunion d'un certain nombre de morceaux de verre colorés, généralement très petits et réunis entre eux par des baguettes de plomb, qu'on formait ces vitraux, véritables mosaïques, affectant la forme de médaillons circulaires, trilobés ou elliptiques, représentant des sujets bibliques, historiques ou légendaires, accusant fortement l'influence byzantine et appelés à orner les baies des églises de cette époque.

Au *xiii*^e siècle, l'ogive ayant commencé à supplanter le plein-cintre et les fenêtres des églises étant devenues plus grandes et plus nombreuses, on dut songer à orner celles-ci de vitraux en rapport avec elles; les tableaux religieux firent alors leur apparition; mais, comme précédemment, c'étaient des mosaïques de verre coloré. Néanmoins, il y eut du progrès dans l'art verrier; la coloration s'opéra avec plus de certitude et d'égalité; on produisit des couleurs plus franches, des nuances intermédiaires et des carnations plus vraies; le noir-couleur prit un ton plus chaud et une certaine transparence; on sut le dégrader pour rendre moins heurté le passage de l'ombre à la lumière.

Le *xiv*^e siècle vit s'opérer une grande révolution dans la peinture sur verre; le dessin des sujets traités par elle s'améliora considérablement; on commença à produire le clair-

obscur, ainsi que celui des ombres et du reflet dans les membres et dans les draperies. Ce résultat fut obtenu à l'aide de traits noirs formant un *modelé*, qui n'était cependant pas encore la peinture proprement dite. On continua à faire des vitraux en médaillons, mais on y disposa mieux les sujets, et, chose digne de remarque, les grandes figures colorées commencèrent à prévaloir. C'est à cette époque que Jean de Kirsheim dota la cathédrale de Strasbourg de la plupart des belles verrières qui s'y trouvent encore.

Le xv^e siècle est marqué par un nouveau perfectionnement dans le dessin ; les sujets sont traités avec une grande délicatesse, les détails sont admirables, mais la pose des figures et l'arrangement heurté des draperies fait perdre aux personnages de leur calme et de leur noblesse. La décadence a commencé pour la peinture sur verre, comme pour l'architecture et la statuaire. On a la perfection des détails et presque la pureté du dessin, mais on est déjà loin de ces grandes mosaïques des xii^e et xiii^e siècles, aux effets puissants.

Le xvi^e siècle vit éclore une autre amélioration, celle de la perspective, inconnue jusque là, et dont les règles furent appliquées à la peinture sur verre. On exécuta, à l'instar des peintures à l'huile, de véritables tableaux sur verre reproduisant des sujets, des paysages à plusieurs plans. On peignait sur le verre blanc comme sur le bois ou sur la toile ; les couleurs étaient préparées avec des substances vitrifiables ; on les appliquait avec un pinceau sur le verre, avec lequel elles formaient corps après avoir subi l'action du feu. Ce procédé est connu sous le nom de *Peinture d'apprêt* et les procédés en ont été décrits par Jacques de Parois, excellent peintre-verrier mort en 1660.

Ce genre, le seul qui mérite le titre de *Peinture sur verre*, comporte toutes les perfections des peintures à l'huile, au pastel, à l'aquarelle et même celles de la miniature ; il a en outre un éclat et des effets que ne comporte aucune autre

manière de peindre. Dans ce genre ont brillé au xviii^e siècle les frères Lingck, de Strasbourg, dont nous parlerons plus loin. Une branche de la peinture d'apprêt est la *Grisaille*, où l'on n'emploie qu'une seule couleur et qui ne procède que par les effets du clair-obscur, mais qui comporte toutes les perfections du dessin et de la gravure; elle s'exécute généralement sur un seul verre de moyenne ou de petite dimension.

Grâce à la peinture d'apprêt, les maîtres verriers purent imiter et même égaler les plus grands peintres à l'huile contemporains. Mais de cette époque date aussi la décadence profonde de la verrerie religieuse. Subissant l'influence de la Renaissance du xvi^e siècle, la peinture sur verre qui, jusqu'à là n'avait traité que des sujets religieux, commença à reproduire des figures de princes, de prélats, d'abbés, de donateurs, qui empiétèrent sur celles des saints. Les peintres-verriers, entraînés par le courant des idées nouvelles et désireux de se montrer initiés aux sciences et aux arts de l'antiquité païenne, mêlèrent aux sujets religieux, historiques, symboliques ou héraldiques des allégories, des emblèmes et des figures empruntés à la mythologie et à l'histoire de la Grèce ou de Rome, mais presque toujours surchargés d'ornements prétentieux et de mauvais goût.

Au xviii^e siècle, *Jean-Daniel Denner* fit à Strasbourg des vitraux remarquables, conservés dans les magasins de l'œuvre Notre-Dame et dont la valeur, au point de vue de la couleur, peut rivaliser avec celles des verrières que ce soit; mais si on les compare à celles du moyen-âge, on s'aperçoit que la tradition de l'art est rompue. Les peintres-verriers du xviii^e siècle, infidèles à leur mission, dédaignent d'enseigner le peuple, de traiter des sujets religieux, d'écrire la *Bible des pauvres*. Ils préférèrent reproduire des sujets sensuels ou mythologiques, très goûtés à cette époque et destinés à orner les boudoirs et les salons. Le sujet des *Amours de Psyché*, rendu avec un grand talent dans une suite de panneaux du

château de Chantilly, est un des exemples de la corruption dans laquelle la peinture sur verre était tombée. Il n'est donc pas étonnant que les artistes qui traitaient un tel genre et qui appartenaient à l'école de Mignard, de Van-Loo ou de Boucher, aient été peu soucieux de faire de la grande peinture religieuse, digne de nos églises romanes ou gothiques.

La peinture d'apprêt, qui avait tué la peinture religieuse sur verre, finit elle-même par languir; et à la fin du XVIII^e siècle elle avait disparu presque partout où elle avait brillé, sauf en Suisse où l'on continua à faire des petits vitraux pour les appartements. La plupart des châteaux de ce pays en furent ornés, et c'est dans ces demeures aristocratiques qu'on peut encore parfois rencontrer quelques-uns de ces beaux panneaux armoriés qui sont de véritables chefs-d'œuvre.

Les événements de la Révolution et les guerres qui ensanglantèrent l'Europe au commencement du XIX^e siècle, furent loin d'être favorables à la peinture sur verre qui, comme tous les arts, a besoin de calme pour être cultivée avec succès. Ce ne fut qu'au rétablissement de la paix que la grande peinture religieuse sur verre réapparut, et, chose digne d'être notée, cet événement se produisit dans les pays où elle était née et s'était développée, c'est-à-dire en Bavière et en Alsace-Lorraine. Ce furent Sigismond Franck à Muich, Petit-Gérard à Strasbourg et Maréchal à Metz qui remirent en honneur les règles et les traditions depuis trop longtemps négligées et méconnuées d'un art qui avait brillé d'un vif éclat aux XIII^e, XIV^e et XV^e siècles.

Avant le bombardement de Strasbourg en 1870, qui détruisit la plupart des monuments de cette ville et toutes ses richesses artistiques, on pouvait admirer à la bibliothèque une belle collection de panneaux d'apprêt exécutés au commencement du XVII^e siècle par les frères *Lincgk* et dont les plus remarquables portaient la signature de *Laurent Lincgk*. Malgré nos recherches, nous n'avons rien pu recueillir sur la vie de ces

habiles artistes qui étaient nés à Strasbourg, ville où ils semblent avoir exercé leur profession pendant toute la durée de leur existence. M. le baron de Schauenburg a consacré à leurs œuvres un chapitre spécial, malheureusement trop succinct, de son *Enumération des verrières les plus importantes conservées dans les églises d'Alsace*, et c'est là que nous avons puisé ce qui va suivre.

« Les vitraux peints par les frères Lingck et appartenant à la bibliothèque de Strasbourg, étaient au nombre de 77. Ils dénotaient, de la part de leurs auteurs, une connaissance approfondie de toutes les ressources de l'art verrier, une science de dessin, une facilité, une hardiesse et une sûreté d'exécution qu'on chercherait vainement réunies au même degré dans les autres mattres de la même époque. Cette magnifique collection ornait primitivement les baies de la chartreuse de Molsheim et était alors beaucoup plus considérable. Détruite en partie pendant la Révolution, ce qui en restait fut transféré au musée de Strasbourg, puis placé dans les fenêtres de l'étage supérieur de la bibliothèque publique. Plusieurs de ces panneaux, à l'époque où ils étaient exposés au musée, se trouvent actuellement dans l'un des châteaux des margraves de Bade, à Eberstein, et d'autres dans quelques collections particulières.

« Malgré ces lacunes regrettables, l'étude des vitraux de la bibliothèque de Strasbourg pouvait initier les artistes de notre époque à toutes les pratiques, à tous les ingénieux procédés de la peinture d'apprêt, élevée à sa plus haute perfection: l'application des couleurs par coups de feu successifs au revers du verre blanc; l'emploi de verres doublés et découverts à la molette ou à l'acide pour faire place à une autre couleur; l'application par la soudure de l'émail enlevé au verre doublé; la dégradation de ton des émaux et des couleurs par la diminution d'épaisseur; la multiplication des teintes et des nuances

par la superposition de couleurs différentes qui ne comportent pas le mélange, etc.

« Cette collection se composait de deux séries principales : celle des sujets empruntés à l'Ancien et au Nouveau-Testament, au nombre de 36, série qui brillait surtout par la richesse de la composition, la beauté des figures du premier plan et la multitude heureusement disposée des figures du fond ; et celle des sujets légendaires, au nombre de 30, dont 10 tirés de l'histoire de Saint Bruno, un de celle de la Madeleine, 4 de celle de Saint Antoine et 15 de celle de plusieurs saints du désert ; série qui brillait particulièrement par le charme des sites, par de magnifiques effets de lumière et de perspective, par la ferme et spirituelle témérité de la touche, par l'excellence du fini et la science de tous les effets qu'il est possible à la peinture sur verre de produire.

« L'exécution de presque tous les panneaux des deux séries avait eu lieu, d'après les dates qu'ils portaient, de 1627 à 1631. Chaque panneau avait été l'objet d'une donation, et les noms des donateurs étaient ceux de prélats, de dignitaires du grand chapitre de la cathédrale, parmi lesquels des archiducs d'Autriche, des comtes palatins, des nobles prébendiers et une foule de prêtres séculiers de l'ancien diocèse de Strasbourg, souvent réunis à deux ou à plusieurs pour le don d'un seul panneau, et qui s'étaient si bien entendus que toute la collection n'offre pas un seul sujet répété.

« Neuf des panneaux de la première série étaient accompagnés de panneaux de la même grandeur, contenant, comme sujet principal, les armoiries des plus nobles donateurs, encadrées de riches cartels d'ornementation et de très belles figures de saints ; tous les autres présentaient dans leurs cadres, selon l'usage du temps, de petites armoiries et de délicieux petits sujets accessoires.

« Un des plus remarquables vitraux de la bibliothèque était un double panneau, dit des *Scolarques*, dont la partie supé-

rieure était une allégorie représentant la cité de la science, fortifiée par les maîtres et les bacheliers, à laquelle on montait par les degrés des Facultés, et devant laquelle se dressait un camp formé des tentes de l'Ignorance, de la Vanité, de la Sottise, de la Débauche et de l'Abrutissement. Au-dessous se trouvaient les armoiries des Scolaques élus de 1528 à 1730, les dernières, d'une exécution plus récente que celle du tableau allégorique qui accusait le milieu du xvii^e siècle. »

SÉBASTIEN STOSKOPF

Peintre (xvii^e siècle)¹

Son père, peintre à Strasbourg, lui enseigna les principes de son art et l'envoya ensuite, pour se perfectionner, auprès de Dauiel Soriau à Hanau. Celui-ci étant mort, Stoskopf termina les œuvres inachevées de son maître. Il entreprit ensuite un voyage artistique à travers l'Italie et la France, et retourna à Strasbourg, où il se fixa définitivement.

Il peignait avec beaucoup de goût et de vérité des fruits, de la vaisselle et des paysages. La galerie de Vienne possède de lui deux tableaux. Pour une de ses peintures, qu'il offrit à la *Chambre des Quinze* de la ville de Strasbourg, il reçut une somme de 15 thalers. Le comte Jean de Nassau, grand ami des arts, donna en 1651 à l'empereur Ferdinand III deux tableaux de cet artiste; l'un représentait un *Petit panier* rempli de verrerie, l'autre paraissait être une gravure sur cuivre placée sur un chevalet, consolidée à l'aide de cire et représentant un *Satyre avec des nymphes*. L'illusion était si complète que l'empereur voulut enlever la prétendue gravure, et il fut si enchanté de cette supercherie artistique qu'il acheta le tableau pour le musée de Prague.

Les peintures de Stoskopf, qui se trouvaient à l'hôtel du Palatinat à Strasbourg, furent détruites avec cet édifice.

¹ Extrait de l'ouvrage de SCHREIBER, *Münster zu Strassburg*.

JEAN WALTHER

Peintre miniaturiste (xvii^e siècle)

Parmi les artistes strasbourgeois marquants du xvii^e siècle figure Jean Walther. Malheureusement on possède peu de renseignements sur sa vie; les seuls que l'on connaisse sont fournis par quelques détails biographiques et chronologiques qu'il a consignés dans son ouvrage intitulé *Ornithographia*, qui se trouve dans la galerie Albertine de Vienne, et dans sa *Chronique* qui appartient à la bibliothèque municipale de Strasbourg. La notice la plus complète qui ait été écrite jusqu'ici sur cet artiste est due à la plume de M. Rodolphe Reuss,¹ dont nous allons donner quelques extraits.

On ne sait rien de précis sur la famille et la naissance de Jean Walther. Toutefois, comme en 1618 il avait déjà quitté Strasbourg et que trois années plus tard il entreprit son grand voyage à travers l'Europe orientale, il est permis d'en conclure qu'il était né à la fin du xvi^e siècle. Il parle pour la première fois de lui-même lorsque, à l'occasion de la grande comète de 1618, il rappelle son séjour dans la petite ville lorraine de Wölferdingen. Il nous apprend qu'en 1622 il était à Nuremberg, d'où il partit un mois après pour la Saxe, afin de visiter successivement Chemnitz, Meissen et Dresde. C'est pendant ce voyage qu'il séjourna pendant six semaines à Magdebourg.

Il revint à Strasbourg où il resta quelque temps, car on ne le retrouve voyageant qu'en 1625; à cette époque il était à Paris et l'année suivante à Lyon. De cette dernière ville il se rendit en Suisse, dont il visita quelques localités, telles que Morat et Soleure. On perd ses traces pendant les années suivantes; toutefois, il était à Strasbourg en 1635, où il avait créé un cabinet d'histoire naturelle qu'il enrichissait journellement

¹ Programme (en allemand) des cours du gymnase de Strasbourg pour les années 1879-1880.

de ses acquisitions et des dons que lui faisaient les personnages avec lesquels il était en relation, tels que le margrave Frédéric de Bade-Durlach, le comte Jean de Nassau-Saarbruck et l'électeur de Saxe.

Il était fort lié avec le premier de ces princes; ce qui le prouve, c'est qu'en 1644 il se réfugia avec lui dans la place de Philipsbourg que les Français assiégèrent, et il l'appelle en termes familiers le *bon margrave*. Walther paraît également avoir très bien connu l'évêque de Strasbourg, l'archiduc Léopold-Guillaume d'Autriche, qui mourut en 1662. C'est dans ses voyages qu'il dut faire la connaissance de ce prélat, qui ne résida jamais en Alsace. Il l'avait en si grande admiration qu'il disait qu'on aurait pu l'appeler comme Titus *amor ac delitiæ generis humani*.

Le 29 mars 1659, Walther fut nommé, en remplacement d'Elias Brackenhoffer, membre du grand conseil de la corporation de l'Echasse (*zür Steltz*), qui comprenait les peintres, les orfèvres, les verriers, les relieurs et les imprimeurs de Strasbourg. A partir de cette époque, aussi souvent que le permettait le règlement, il fut toujours réélu au grand conseil par les membres de sa corporation; ainsi il en fit partie en 1659 et 1660, en 1663 et 1664, en 1667 et 1668, en 1671 et 1672, enfin en 1676. Comme les membres du conseil, à part des circonstances exceptionnelles, étaient nommés pendant deux ans, l'absence de son nom sur les listes de ce corps en 1677 démontre qu'il était mort à cette date ou bien qu'il avait quitté sa ville natale. Mais la première de ces suppositions semble être la plus vraisemblable, car il était alors arrivé à un âge avancé, et la fin solennelle de sa chronique, datée des derniers jours de décembre 1676, ressemble à une véritable disposition testamentaire.

De toutes les œuvres artistiques laissées par Walther, la plus importante est son *Ornithographia*, divisée en trois parties et portant le titre suivant: *Ornithographia illarum avium*

veras delineationes atque icones vivis coloribus depictas exhibens quas ipse ingenti oculorum et animi recreatione vidi, sulinde magno labore, summa diligentia penicello elaboravi, tum Europæas tum exoticas aliarum mundi plagarum. Pars prima. Johannes Waltherus Argentine. Anno salutis christianæ M.DCLVII. A la suite de ce titre se trouve une préface latine d'un style ampoulé, établissant par des citations bibliques l'importance du sujet traité par l'auteur, puis des poésies diverses, enfin six distiques de Nicolas Reusner, qui n'avaient pas été faits pour la circonstance, puisque ce dernier était mort depuis longtemps. L'ouvrage, écrit en latin et en allemand, renferme environ 100 planches coloriées représentant des oiseaux vivants, morts ou même réduits à l'état de squelettes, provenant des diverses contrées du monde. L'écriture, de même que les peintures qui l'ornent, est fort soignée; les initiales sont rouges, bleues ou dorées. Quant aux oiseaux, ils ont été dessinés et peints d'après nature et avec une exactitude scrupuleuse. Walther a eu soin de mentionner le séjour ou le passage en Alsace et dans les pays voisins des espèces rares ou curieuses.

« Au point de vue artistique, dit M. E. Muntz¹, l'*Ornithographia* n'est nullement à dédaigner. Quelque minutieux que soit le dessin, le coloris ne cesse pas d'être chaud et lumineux, et le temps n'a pas affaibli son éclat. Les attitudes de la gent volatile sont généralement vraies et naturelles, surtout dans les oiseaux de petite taille; quelquefois l'auteur relève la monotonie du sujet par un trait sentimental ou humoristique, mais jamais par une expression violente ou grimaçante. Il ne néglige pas non plus, dans son désir de varier la mise en scène, le secours du paysage et même de la figure humaine. Voici, par exemple, une chasse à l'autruche ou au casoar.

¹ De quelques monuments d'art alsacien conservés à Vienne. *Revue d'Alsace*, 1872.

Walther nous transporte en Orient, au milieu d'une atmosphère brûlante et d'une plaine sablonneuse; au premier plan des huttes rustiques, des palmiers, des aras égayant l'œil par leur plumage multicolore; plus loin, des sauvages poursuivant les autruches; au fond, des montagnes. L'ensemble a une allure vive et brillante. Ailleurs, nous apercevons un lac aux vagues dures et houleuses, sur lequel navigue un vaisseau; à droite, un château d'un ton rose, semblable à celui de nos ruines vosgiennes; dans le ciel le soleil lutte avec les nuages. Ailleurs encore nous découvrons un petit coin de terre, intime et coquet, avec une rivière ombragée par des arbres, dont les branches retombent jusqu'au niveau de l'onde. En général, tous ces paysages se distinguent par leur ton conventionnel, par leur manière léchée et finie, par l'emploi de couleurs locales assez sèches et par une gamme bleuâtre qui rappelle les miniatures françaises du *xiv^e* et du *xv^e* siècles, mais qui rappelle surtout Frédéric Brentel, dont Walther, on ne saurait en douter, a été l'élève et l'imitateur. »

Quoique la date de 1657 se trouve reproduite au commencement de chacune de ses parties, l'*Ornithographia* n'a pas été achevée cette année-là, mais postérieurement, car dans le corps même de l'ouvrage se trouvent plusieurs dates, dont la dernière est de 1668. Il se serait donc écoulé au moins onze années entre le commencement et l'achèvement de cette œuvre.

La passion que Walther avait pour les oiseaux se révèle assez par son *Ornithographia*; mais il a même pris le soin de nous la faire connaître dans un passage de cet ouvrage. « De tout temps, dit-il, j'ai eu un vif plaisir à voir les splendides créatures de Dieu et à les représenter d'une manière aussi vivante que possible et comme nous les voyons de nos propres yeux. Ce travail m'a coûté beaucoup de temps, de peine et d'argent, mais le plaisir l'a toujours emporté sur moi et

l'emporte encore. » C'est bien là le vrai artiste, consultant moins son intérêt que ses goûts !

Dans un autre passage du même ouvrage Walther parle d'un oiseau rare qu'il avait vu à Dresde chez l'électeur de Saxe. Ailleurs, il nous apprend que cet oiseau avait appartenu à M. de Halincourt, gouverneur de Lyon, qui avait dans son hôtel une volière admirable, où il avait dessiné d'après nature non seulement cet oiseau, mais encore beaucoup d'autres. Dans un autre endroit il dit : cet oiseau a été apporté à Chantilly, où il a été dessiné d'après nature et décrit avec un soin tout particulier.

L'admiration qu'avait Walther pour les gracieux habitants de l'air fut partagée par deux autres artistes strasbourgeois, qui acquirent dans leur pays natal du renom comme peintres d'histoire naturelle : *Lucas Scham*, qui vivait au xvi^e siècle et adressait au célèbre naturaliste Gessner les oiseaux qu'il avait copiés d'après nature, et *Léonard Baldner*, contemporain de Walther, qui a consigné le résultat de ses études dans un in-quarto oblong dont les ornithologistes Pajus et Willhuby ont vanté jadis les belles planches coloriées.¹

Jean Walther, tout en peignant des oiseaux et en augmentant ses collections, trouvait encore le temps de transcrire jour par jour les faits remarquables qui se passaient de son temps. Sa *Chronique*, qui appartient à la bibliothèque municipale de Strasbourg et qui a trait à l'histoire de cette ville pendant la guerre de Trente ans, est écrite sur parchemin et se compose de 304 pages petit in-folio. Elle renferme plusieurs aquarelles qui, selon M. Rodolphe Reuss, n'ont point de valeur spéciale. Celle de la 31^e feuille représente le *Crützmannbild* à la cathédrale de Strasbourg; celles des 32^e et 39^e feuilles les plans du premier et du second agrandissement de la ville;

¹ L'ouvrage de Baldner a appartenu à Silbermann, qui, au commencement de ce siècle, a gravé presque toutes les vues de l'Alsace.

celle du 141^e feuillet, deux *Mercenaires* du *xvi^e* siècle, dont les costumes offrent de l'intérêt; celle du 191^e feuillet, le portrait de Gustave-Adolphe. A la fin se trouve une feuille séparée représentant un tombeau romain.

Dans l'album (*Stammbuch*) de la corporation de l'Echasse, qui appartenait à la bibliothèque de feu Heitz, aujourd'hui dans celle de l'université de Strasbourg, se trouve un dessin allégorique de Walther, portant la date de 1666. Il représente la Vérité, entourée de Minerve, de Mercure et d'autres divinités payennes, qui contemplent la chute d'Icare. D'après cet album, Walther aurait pris pour devise *cuique suum*. C'était bien la devise d'un collectionneur passionné.

Nagler rapporte que Jean Walther peignit, entre les années 1637 et 1650, des fleurs, des sujets religieux à l'huile et à l'aquarelle, et que P. Aubry grava, d'après lui, une *Généalogie du Christ*, petit in-folio. Dans le catalogue de l'antiquaire Balthazar-Louis Kunast se trouvent mentionnés : un portrait à l'huile de *Gustave-Adolphe*, roi de Suède, et une aquarelle représentant une *Vue de Strasbourg* par le même artiste. Strobel (*Hist. d'Alsace*) parle d'une autre peinture de Walther, représentant la *Reine Thomiris*, qu'il donna au collège des XIII et pour laquelle il reçut une coupe en argent avec l'écusson de la ville de Strasbourg.

Jean Walther eut un fils portant le même prénom que lui. Suivant Nagler et Sandrart, il marcha sur les traces de son père et fut un bon maître en miniature; il fit des portraits très ressemblants, entre autres celui de l'empereur Léopold, gravé par J. Boulanger en 1672. Son talent lui valut d'être appelé à la cour de l'électeur palatin, où il resta plusieurs années et mourut en 1700.

LES DE HEYDEN

Peintres et graveurs (xvii^e siècle)¹

Isaac de Heyden, qui vivait à Strasbourg au xvii^e siècle, fut graveur et marchand d'objets d'art. On connaît également de lui des portraits à l'huile : *Actée et les neuf Muses* et une *Vierge avec l'enfant Jésus*.

Jacob de Heyden, habile graveur sur cuivre et marchand de curiosités renommé, vivait également dans le même siècle et grava des vues de Strasbourg et des environs, des portraits, des sujets historiques, etc. Son *Speculum Cornelianum*, qui renferme des figures de toutes sortes et concerne la vie des étudiants, fut un ouvrage très répandu de son temps.

Jean de Heyden fut un autre artiste strasbourgeois. La collection Kunast possédait de lui deux tableaux : les *Sages de l'Orient* et un *Adam et une Eve* d'après le tableau de François Floris.

LES BRÜNN

Graveurs (xvii^e siècle)

Isaac Brünn vivait à Strasbourg dans la première moitié du xvii^e siècle et y exerça l'art de la gravure pendant de nombreuses années. Il a très bien représenté des vues de la cathédrale. C'est lui ou son père qui a gravé la majeure partie des planches qui accompagnent la description de cette église par Schadeus. Il a aussi gravé plusieurs portraits et fait de bons dessins à la plume. Il a publié, en outre, un *Traité sur le dessin*, petit in-folio.

Frantz Brünn, parent d'Isaac, a fait les portraits de la famille impériale, qu'il grava en 1620.

¹ Auteur consulté : SCHREIBER, *Münster zu Strassburg*.

FRANÇOIS ERTINGER

Dessinateur et graveur (xviii^e siècle)

Ertinger, né à Colmar en 1640, a laissé un grand nombre de gravures et de dessins. La Calcographie du Louvre possède de lui un certain nombre de pièces gravées : une *Vue de la ville et de la citadelle de Cambrai*, assiégées et prises par Louis XIV en 1677, d'après Van der Meulen; une *Vue de la place de Leuwe* (Brabant) attaquée et prise en 1678, d'après le même peintre; différents objets d'antiquités appartenant au musée du Louvre; des vues de la bibliothèque Sainte-Geneviève; le *Plan de la bataille de Cassel*, gagnée en 1677; la *Bataille des Dunes*, en 1658; celle d'*Enshem*, près de Strasbourg, gagnée le 4 octobre 1674; les *Attaques de la ville de Gènes*, le 24 mai 1684, d'après Leclercq; la *Bataille de Liorens en Catalogne*, 22 juin 1645; la *Plan de la ville et de la citadelle de Palamos*, soumises le 10 juin 1694, d'après Beaulieu; la *Bataille de Rethel*, en décembre 1650; celle de *Sintzheim*, 16 juin 1674, d'après Leclerc; celle de *Ter* (Espagne), gagnée le 27 mai 1694 (deux planches), d'après Beaulieu; enfin des objets d'histoire naturelle.

L'*Albertine* de Vienne possède d'Ertinger un dessin à la plume représentant *Noé se préparant à entrer dans l'arche*. Suivant M. E. Muntz¹, Ertinger est un des premiers artistes alsaciens qui personnifient l'alliance de l'élément allemand avec l'élément français. • C'était, dit-il, un artiste honnête et laborieux; beaucoup de lignes, beaucoup de coups de plume, des attitudes tourmentées, de l'Ithos et du Pathos, et très peu d'effet, tels sont les défauts qui règnent dans ses ouvrages. Le talent d'Ertinger est de ceux qui sont forcés de s'y prendre huit ou dix fois pour rencontrer la note juste, et qui, arrivés en possession de ce trésor, sont trop fatigués et découragés

¹ De quelques monuments d'art alsacien conservés à Vienne. *Revue d'Alsace*, 1872.

pour le débarrasser de la gangue qui l'entoure. L'immense majorité de ses portraits portent à faux ou ne portent pas du tout, et masquent les quelques parties vraiment bonnes et lumineuses. »

JEAN-ADAM SEUPEL

Peintre et graveur (1660-1714)¹

Seupel, qui naquit à Strasbourg en 1660, fut son propre maître dans la gravure sur cuivre, où il se distingua; il fit aussi des petits portraits au pastel. Ses portraits gravés sont nombreux et représentent presque tous des personnages strasbourgeois de l'époque; nous citerons ceux du préteur royal Obrecht, des ammeistres Frœreisen et Wencker, de Louis, comte de Nassau-Saarbruck, de Jean-Henri et Jean Bœcler, de Jean Rebhahan, de Kuhn, de J.-Th. Henrici, du pasteur Balthazar-Fréd. Saltzmann, de Bartenstein et de Frantz Reisseissen.

Il grava aussi la planche représentant la fête donnée en 1698 par le magistrat de Strasbourg à l'occasion de la paix, et une *Comète*; avec Strasbourg à l'arrière-plan. C'est lui qui a donné la meilleure vue gravée sur cuivre de la cathédrale de cette ville.

Seupel avait une santé chétive; il ne quitta jamais sa ville natale où il mourut en 1714. Il est l'auteur d'un ouvrage intitulé : *Specimen artis calcographiae*, in-folio composé de six feuilles, qu'il exécuta à l'âge de 15 ans.

¹ Ouvrages consultés : HERMANN, *Notices sur Strasbourg*; SCHREIBER, *Münster zu Strassburg*.

FRANÇOIS WINCKLER

Graveur (xviii^e siècle)

Il naquit à Strasbourg en 1771, fut plus tard employé au cabinet des médailles de la bibliothèque impériale à Paris, et devint le collaborateur de de Millin, qui l'institua son légataire universel pour une partie de ses collections et de sa bibliothèque. Winckler promettait d'égaler son maître et ami, lorsqu'il mourut au mois de février 1807. Capitaine de volontaires au commencement de la Révolution, il avait été fait prisonnier par les Autrichiens, enfermé au fort Vauban (ou Fort-Louis, canton de Bischwiller), puis conduit en Hongrie. Son portrait, peint par Sers, a été gravé par Mécou.

JEAN-AUGUSTE NAHL

Sculpteur (xviii^e siècle)¹

Cet artiste distingué, né à Strasbourg au commencement du xviii^e siècle, eut pour maître son père qui était sculpteur et qui alla se fixer à Berlin pour y exercer son art sous la direction d'André Schlutter. Jean-Auguste Nahl le rejoignit au commencement du règne de Frédéric II et fut nommé sculpteur de la cour. Il fut chargé d'exécuter plusieurs ouvrages dans les palais de Potsdam et de Charlottenbourg.

Un beau jour il quitta inopinément Berlin pour se rendre en Suisse, à Berne, où il exerça son art en 1754. De cette ville il se rendit à Cassel, où il exécuta plusieurs travaux pour le landgrave et où il mourut.

Nahl s'est rendu célèbre surtout par deux mausolées érigés à Hindelbank (canton de Berne), l'un à la mémoire de l'avoué Erlach et l'autre à celle de la femme du pasteur G. Langhans,

¹ Auteurs consultés : HERMANN, *Notices sur Strasbourg*; SCHREIBER, *Münster zu Strassburg*.

morte en couches (et non M^{me} Salzmann, comme le prétend par erreur Hermann). La composition du dernier est très ingénieuse et les connaisseurs sont d'accord pour le considérer comme un des chefs-d'œuvre de la sculpture moderne.¹ L'artiste a représenté une mère qui est morte avec son enfant nouveau-né; elle est étendue dans sa tombe, dont le couvercle vient de se briser au son de la trompette divine annonçant le jugement dernier et la résurrection des âmes. La pauvre mère s'est soulevée péniblement, car elle est restée à demi couchée; son enfant tend ses bras vers le ciel et implore la miséricorde divine. Mechel a donné une bonne gravure de ce monument, qui est malheureusement en grès et sujet à se détériorer. Nahl y fit graver quatre vers de Haller.

JEAN-GASPARD HEILMANN

Peintre (1718-1760)²

Il naquit à Mulhouse en 1718. Ce fut à Schaffhouse, dans l'atelier de Deggeler, qu'il acquit les premières notions de la peinture. Il se rendit ensuite à Porrentruy, résidence du prince-évêque de Bâle, pour exécuter divers ouvrages qui lui avaient été commandés par ce prélat. Puis il alla à Rome, où il continua avec ardeur ses études. Il se fit connaître, par quelques bonnes copies des œuvres du Dominiquin, du cardinal de Tencin, ambassadeur de France, qui l'emmena à Paris en 1742. Ayant été chargé de faire de nombreux portraits, il fut obligé de mettre de côté le genre historique. Entre autres portraits il fit en 1751, à Paris, celui de Schœpflin, qui se trouvait à la bibliothèque de Strasbourg.

¹ Wieland, dans un de ses poèmes, dit de ce monument que c'est le triomphe de la sculpture.

² Auteurs consultés : HERMANN, *Notices sur Strasbourg*; SCHREIBER, *Münster zu Strassburg*, etc.

Plusieurs des tableaux de Heilmann représentent des paysages et des scènes d'intérieur qui rappellent la manière de Gérard Dow. « Tous ses ouvrages, dit Hermann, respirent la nature; son coloris était vif et transparent, son pinceau léger et pourtant vrai. » Lorsque Heilmann fut surpris par la mort en 1760, il était dans toute la force de l'âge; il n'avait que 42 ans.

JEAN-DANIEL HEIMLICH

Peintre et graveur (1731-1787)

Cet artiste de talent naquit à Strasbourg en 1731. Il se fit connaître par des paysages et des tableaux d'histoire. Son vrai nom était Jean-Eleazar Schenau. Le musée de Colmar a de lui le portrait du paysagiste *Jean Roos*; celui de Strasbourg, avant sa destruction en 1870, possédait du même peintre : deux *Paysages*, une *Sainte Madeleine*, un *Saint Antoine* et un *Portrait de femme*.

Heinlich ne se contenta pas de manier le pinceau, mais encore le burin. Il grava notamment : douze planches représentant des *Vues des environs de Paris*, 1765; *Six paysages de montagnes*,¹ avec titre, 1771; vingt planches représentant des *Vues des environs de Strasbourg et d'autres parties de l'Alsace*.²

BUMMEL

Peintre (xviii^e siècle)

Cet artiste, originaire de Strasbourg, avait du talent dans la peinture, mais son inconduite la lui faisait négliger. Quand il n'avait plus d'argent, il se hâtait de faire un tableau pour

¹ *Sechs Gebirgslandschaften*.

² *Ansichten um Strassburg und aus anderen Gegenden des Elsasses*.

avoir du pain. On voit de lui beaucoup de dessus de portes à Strasbourg et des peintures représentant des incendies, qui étaient ses sujets de prédilection. Mais il ne savait pas peindre les figures humaines, qu'il a toutes représentées par derrière.¹

LES MULLER

Graveurs et peintres (xviii^e et xix^e siècles)²

Plusieurs artistes distingués portant le nom de Muller ont reçu le jour à Strasbourg, mais nous ignorons s'ils étaient de la même famille.

Jean-Conrad Muller, lapidaire à Strasbourg, apprit cet art de son père Commode, qui mourut en 1733. Jean-Conrad alla se fixer à Paris, où il grava supérieurement des écussons pour cachets et des bagues enrichies de diamants.

Jean Muller, peintre d'histoire et de paysages, naquit à Strasbourg le 24 juin 1713 et mourut en 1756 à la cour princière de Saarbruck. Un collectionneur strasbourgeois possédait de lui deux petites œuvres originales : *Dalila et Samson* et *Judith et Holopherne*.

Le graveur *Charles Muller*, aussi originaire de Strasbourg, fut l'élève de Christophe Guérin, qui lui apprit le dessin et la gravure sur cuivre. Il se rendit ensuite à Paris, devint l'élève de David et suivit les cours de l'Ecole des Beaux-Arts. Après s'être fait connaître par plusieurs vignettes très réussies, il fut chargé par la Société des Amis des arts de graver une grande planche représentant *Psychée enlevée par les Zéphyrs*, d'après le tableau de Prud'hon. Cette gravure rend parfaitement la manière de l'original et est d'un effet superbe. Un

¹ Voy. HERMANN, *Notices sur Strasbourg*.

² Auteurs consultés : HERMANN, *Notices sur Strasbourg*; SCHREIBER, *Münster zu Strassburg*.

Saint Jérôme, d'après le Corrège, que Bartolozzi avait commencé, fut achevé par Charles Muller, qui a laissé de nombreux travaux.

Charles Muller et le peintre Georges-Frédéric Meyer, dont nous allons parler, ouvrent la série des artistes alsaciens qui appartiennent à la période française.

GEORGES-FRÉDÉRIC MEYER

Peintre (1740-1779)¹

Ce peintre distingué naquit à Strasbourg en 1740; son père exerçait dans cette ville le métier de vitrier. Le peintre paysagiste Silbermann, chez lequel il resta pendant plusieurs années, fut son premier maître. Meyer se rendit ensuite à Paris et entra dans l'atelier de Casanova, où il fit des progrès rapides. Au bout d'un an il peignait assez bien pour que ce maître, en retouchant légèrement ses tableaux, les fit passer comme étant de lui. Il resta dans son atelier pendant sept ou huit années.

La réputation de Meyer avait grandi bien vite; aussi, Chrétien, duc de Deux-Ponts, le nomma-t-il peintre de sa cour. Mais ce prince étant mort, Meyer ne voulut pas rester avec son successeur, qui exigeait de lui qu'il peignît toutes les têtes de cerfs qu'il avait tués à la chasse. A la fin de 1777 il retourna à Paris, où son talent était déjà fort apprécié. M. de Girardin l'installa dans son château d'Ermenonville pour enseigner le dessin à ses enfants. Il n'y avait que dix-huit mois qu'il y était, lorsqu'il mourut dans le courant du mois de juin 1779, pour ne s'être pas, dit-on, toujours contenté de dessiner ses modèles. Quoi qu'il en soit, Meyer fut fort

¹ OUVRAGES CONSULTÉS : HERMANN, *Notices sur Strasbourg*, t. II, p. 344; ARTH. BENOIT, *Revue d'Alsace*, année 1880.

regretté de tous ceux qui l'avaient connu, à cause de son caractère vif, aimable et enjoué. Comme il appartenait à la religion luthérienne, on ne l'inhuma pas dans le cimetière du village; il fut déposé dans la grande ile, à côté de celle où repose Jean-Jacques Rousseau. On voit encore dans le parc le modeste monument qu'on lui a élevé et sur lequel on lit l'épithaphe suivante : « Ici repose Georges-Frédéric Meyer, natif de Strasbourg. Il fut un habile peintre et un honnête homme. »

Les tableaux de Meyer sont assez rares; ils peuvent soutenir la comparaison avec les meilleurs ouvrages de l'école flamande. Il lui arrivait souvent d'effacer la peinture qu'il avait presque achevée, et cela au grand regret de ceux qui l'avaient vue, pour la recommencer complètement. Il excellait à reproduire les animaux vivants. Il se flattait de n'avoir jamais copié que deux tableaux; et, quoique n'ayant point étudié l'anatomie, il dessinait la figure humaine très correctement et dans toutes les positions possibles. Ses œuvres sont d'une touche spirituelle; les tons des couleurs sont fins et harmonieux. Avant sa destruction en 1870, le musée de Strasbourg possédait de cet artiste deux paysages. Hermann, l'ancien maire de Strasbourg, vit très longtemps chez un amateur de cette ville deux autres tableaux de Meyer, que son neveu, l'habile harpiste Abel-J. Meyer, établi à Londres, emporta en Angleterre. Une demi-douzaine de toiles de Meyer, entre autres les *Musiciens ambulants*, la *Danse des ours*, la *Chute dangereuse*, ont été gravées par Delaunoy.

Meyer a laissé des dessins remarquables; les uns sont à la mine de plomb et lavés au bistre; les autres, sur papier de couleur, sont tracés au crayon noir et blanc; ces derniers sont peu finis, mais traités avec verve.

Meyer avait l'esprit cultivé; il lisait beaucoup. Lorsque la mort vint le frapper dans toute la force de l'âge (il avait à peine 40 ans), il s'était déjà fait une place distinguée parmi

les artistes en renom de Paris, et il travaillait à son tableau de réception à l'Académie de peinture.

Les Faïences décorées de Strasbourg et de Niederwiller au XVIII^e siècle, et leurs fabricants les Hannong, Monsieur et Madame de Beyerlé, le général de Custine, François Lanfrey et Charles Sauvage dit Lemire.¹

Ce n'est guère qu'au milieu du XVIII^e siècle que la fabrication de la faïence décorée prit à Strasbourg une importance assez considérable; et cependant l'Alsace, où plus qu'en aucune autre contrée de France on rencontrait les terres propres à la céramique, avait toujours possédé des manufactures florissantes de poteries vernissées, et surtout ces beaux poêles artistiques, véritables monuments de terre cuite atteignant parfois plusieurs mètres de hauteur, et dont on trouve encore assez fréquemment des spécimens en Alsace, en Suisse et en Allemagne.

Böttger venait de découvrir à Missen le secret de faire la porcelaine dure avec le *Kaolin*, et la manufacture de Saxe était en pleine activité, lorsque, malgré la menace des peines les plus sévères, malgré la sorte d'emprisonnement où l'on tenait les ouvriers en leur faisant jurer de *garder le secret jusqu'au tombeau*, plusieurs transfuges, excités par l'appât d'un gain considérable, allèrent en France et dans plusieurs autres contrées de l'Europe colporter ce qu'ils avaient pu découvrir des fameux secrets de fabrication.

Parmi ces derniers, un ouvrier nommé Wackenfeld arriva en Alsace en 1719, et proposa à Charles Hannong, fabricant

¹ Extrait de TAINURIER: *Recherches sur les anciennes manufactures de porcelaines et de faïences en Alsace*, et du *Magasin pittoresque*, année 1876.

de pipes et notable bourgeois de Strasbourg, une association dont le but était de fabriquer la porcelaine et la faïence décorée à l'instar de la porcelaine dure de Saxe.

Charles Hannong transforma sa manufacture de pipes en manufacture de porcelaines et faïences, et bientôt après, en 1724, en fondait une autre à Haguenau. En 1732, il céda ces deux manufactures à ses fils, dont l'un, Paul Hannong, le plus intelligent et le plus actif, devint le chef de celle de Strasbourg.

Pendant cette période, jusqu'en 1750, les Hannong s'attachèrent surtout à la fabrication de la porcelaine dont ils appliquèrent le procédé de décoration à la faïence; ce sont eux notamment qui, les premiers, trouvèrent le moyen de peindre la faïence sur émail *cuit*, avec les couleurs employées pour la porcelaine, c'est à-dire avec des oxydes mélangés de fondants, qui les font adhérer à l'émail à une température moins élevée que celle où cet émail entre en fusion; ils rehaussèrent cette décoration par l'emploi de l'or.

En 1750, la fabrication de la porcelaine dure à Strasbourg était devenue assez importante pour porter ombrage à la manufacture de Vincennes; cette manufacture, protégée par un privilège délivré en 1745 pour la fabrication de la porcelaine tendre, rachetée plus tard par le roi, devint *manufacture royale de porcelaine de France*, et fut ensuite transférée à Sèvres. En 1754, les propriétaires de cette manufacture obtinrent contre Paul Hannong un arrêté portant défense de continuer sa fabrication, et lui ordonnant de démolir ses fours dans la quinzaine. Malgré les démarches faites auprès du roi par le maréchal de Noailles, le malheureux fabricant ne put obtenir un sursis et dut transporter sa fabrique de porcelaine à Franckenthal dans le Palatinat.

Les manufactures de faïence de Strasbourg et de Haguenau subsistèrent malgré l'exil de leur chef, mais sans produire beaucoup, et devinrent en 1760, à la mort de Paul Hannong, la propriété de son fils Pierre, qui bientôt après, les céda à

son frère Joseph, héritier dans le principe de la manufacture de Franckenthal.

Sous l'administration intelligente de ce dernier, la manufacture de Strasbourg prit d'abord une extension considérable; mais lorsque l'arrêté de 1766 rendit libre la fabrication de la porcelaine, à la condition de la décorer seulement en bleu ou en camaïeu d'une seule couleur sans rebauts d'or, Joseph Hannong ne sut pas résister au désir de fabriquer de nouveau en France la porcelaine dure, et transforma encore une fois une partie de l'usine pour se livrer presque exclusivement à la production de cette dernière sorte de poterie.

Ses affaires prospéraient, lorsqu'en 1774 la *ferme royale* voulut revenir au taux de l'ancien tarif pour les marchandises provenant des provinces réputées étrangères; malgré les réclamations fondées de Hannong, qui démontrait que ce nouveau droit excédait le plus souvent le prix de la marchandise, puisqu'il devait payer 5 livres 6 sous pour une douzaine d'assiettes de faïence, qui, en moyenne, était vendue 4 livres, et 28 livres pour les assiettes de porcelaines, dont le prix n'était que de 20 livres; malgré les démarches actives des princes de Rohan qui s'intéressaient à lui et qui prouvaient que les prétentions des fermiers n'avaient rien de fondé, il n'avait pu, en 1779, obtenir une solution favorable à cette affaire. Pendant ces cinq années, son commerce avait été arrêté, des embarras financiers étaient survenus; de nouveaux empêchements surgirent, des poursuites acharnées furent dirigées contre lui par les héritiers du cardinal de Rohan, mort dans cet intervalle et dont il se trouvait débiteur; découragé, à bout de ressources, il dut s'enfuir à Munich où il resta jusqu'à sa mort.

L'usine de Strasbourg cessa d'exister en 1780, les tentatives faites, après le départ de Hannong, pour lui redonner la vie n'ayant pas réussi; quant à celle de Haguenau, elle se transforma petit à petit et fit, outre des poêles en faïence, des

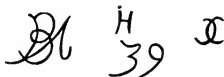
terres anglaises dites *terres de pipe*, et des terres blanches de Luxembourg; elle existe encore aujourd'hui, sa fabrication n'a jamais été interrompue, mais elle n'a plus produit de pièces artistiques.

Les faïences de Strasbourg et de Haguenau, qui ont été imitées dans plusieurs centres de production céramique, principalement à Marseille, à Orléans et à Sceaux, se distinguent par la beauté de leur émail d'un beau bleu laiteux, par leurs formes élégantes et capricieuses, et surtout par la vivacité de leurs couleurs, notamment le rouge. La décoration se compose presque exclusivement de bouquets, surtout de roses, de pivoines, de jacinthes, d'œillets, de tulipes et de myosotis d'une coloration puissante, exécutés avec une grande hardiesse, tantôt au moyen de traits noirs et de hachures fines recouvertes d'un à-plat coloré transparent, tantôt modelés avec une finesse que ne désavouerait pas le meilleur peintre sur porcelaine. On décorait également beaucoup d'assiettes avec des Chinois grotesques pêchant à la ligne ou fumant gravement dans de longues pipes; ce décor a été imité à Marseille et surtout à Orléans.

Parmi les pièces les plus curieuses et les mieux réussies comme fabrication, qui sont arrivées jusqu'à nous de la fabrication des Hannong, nous citerons celle que possède le musée céramique de Sèvres; l'une est une saucière en forme de nacelle, et l'autre un vase rocaille d'un charmant modelé et d'une grande finesse d'exécution. On a fait également à Strasbourg des pendules, des consoles, des appliques, des cartels et des brûle-parfums avec ornements en relief admirablement réussis et souvent rehaussés d'or.

Ces faïences sont presque toujours marquées des monogrammes suivants, qui sont les lettres initiales des différents Hannong qui se sont succédé à la tête de la manufacture. Les chiffres qui accompagnent parfois ces lettres sont des numéros

d'ordre de fabrication et servaient à faciliter les réassortiments.



Vers 1754, le baron Jean-Louis de Beyerlé, conseiller du roi et directeur de la Monnaie de Strasbourg, frappé des résultats obtenus par les Hannong, créait à Niderwiller, petite ville de l'arrondissement de Sarrebourg, une fabrique de faïences à laquelle il sut attacher plusieurs ouvriers et peintres des manufactures de Strasbourg et de Haguenau.

Cette fabrique prit bientôt une assez grande extension sous la direction de Madame de Beyerlé, artiste douée d'un goût exquis, qui non seulement fournissait des modèles de formes et d'ornementation, mais encore peignait souvent elle-même des pièces pour son usage personnel ou destinées à être données en cadeau.

M. de Beyerlé, non content de fabriquer la faïence, fit venir des ouvriers de la Saxe, et se livra également avec succès à la production de la porcelaine.

Plus tard, la manufacture de Niderwiller passa entre les mains du général comte de Custine, dirigée par François Lanfrey, homme habile et un des meilleurs industriels de cette époque; il sut s'attacher et mettre à la tête de ses travaux artistiques un sculpteur distingué, Charles Sauvage dit Lemire, grâce à la collaboration duquel il put résister à la crise commerciale qui, à la fin du siècle dernier, ruina, ainsi que nous l'avons dit, tant de fabriques de faïence.

Les produits de Niderwiller se ressentent du voisinage de Strasbourg, dont ils ont commencé à imiter la fabrication. Certaines pièces rappellent également la porcelaine de Saxe;

les fleurs y sont toujours peintes avec art et disposées avec un goût parfait. Le général de Custine y avait fait faire pour son usage un service dont le musée de Sèvres possède quelques pièces; le bord est treillagé à jour, et chaque pièce porte au milieu le chiffre du comte surmonté d'une banderole avec sa devise: *Fais ce que dois, advienne que pourra.*

On peignait également à Niderwiller des paysages, des oiseaux, des insectes (ces derniers généralement pour masquer de petits trous ou de très petits défauts dans l'émail), et surtout des pièces en imitation de bois, sur lesquelles sont figurées en trompe-l'œil des gravures représentant en camaïeu noir, rose ou violet, des paysages faits avec soin.

Monsieur de Beyerlé marquait ses produits d'un B et d'un N entrelacées (Beyerlé-Niederwiller), et M. de Custine d'un C combiné avec un N, ou de deux C croisés surmontés d'une couronne de comte.

JACQUES-PHILIPPE LOUTHERBOURG

Peintre et graveur (1740-1814)¹

Son père, qui portait les mêmes prénoms, avait reçu le jour à Bâle en 1698 et était allé, au commencement du XVIII^e siècle, s'établir à Strasbourg, où il exerça jusqu'en 1785, époque de sa mort, la profession de peintre miniaturiste et de graveur. C'est dans cette ville qu'il épousa Catherine-Barbe Heitz, fille de l'imprimeur de ce nom, qui édita les classiques grecs annotés par le savant Brunck. Louthembourg père grava, dès l'année 1724, les portraits de Jean-Léonard Frœreisen, de J.-Gaspard Kuhn, professeur d'éloquence, de Jean-Phil. Bartenstein, professeur de logique et de métaphysique, etc.

¹ Ouvrages consultés : CH. BLANC, *Histoire des peintres*; RENÉ MENARD, *L'Art en Alsace-Lorraine*; *Magasin pittoresque*, année 1867.

Loutherbourg fils naquit le 1^{er} novembre 1740; il étudia les premiers éléments du dessin et de la peinture dans l'atelier de son père; mais sa vive imagination et son caractère indépendant ne pouvaient guère se plier aux leçons et aux observations de l'auteur de ses jours, qui disait avec amertume : « Ce garçon pourrait avoir du talent; il y aurait là de quoi faire un grand peintre s'il voulait s'assujettir aux règles de l'art, se soumettre à une règle quelconque. Mais les conseils n'y peuvent rien. S'il entreprend de dessiner un homme, au lieu de tracer d'abord le croquis de la tête, du corps et des membres, il commence par les plumes et le chapeau.....! J'ai bien peur qu'il ne dissipe follement les plus belles facultés du monde. » Nous allons voir si cette prédiction se réalisa et si Loutherbourg devait laisser un nom inconnu dans les arts.

L'humeur vagabonde de Loutherbourg lui fit quitter jeune sa ville natale. Il n'avait que 15 ans lorsqu'il se rendit à Paris. Il connaissait déjà assez de dessin et de peinture pour pouvoir entrer immédiatement dans l'atelier de Carle Vanloo. Mariette, qui nous apprend cela dans son *Abecédario*, ajoute : « que Loutherbourg y acquit un beau maniement de pinceau; mais que c'était tout ce qu'il pouvait en retirer, car il n'était point fait pour imiter la manière *sage et épurée* de cet habile artiste. » Il faut reconnaître que Mariette s'illusionnait étrangement sur les artistes de son temps pour croire que Vanloo, l'un des peintres les plus maniérés du XVIII^e siècle, eut une manière de peindre *sage et épurée*. Loutherbourg ne suivit pas longtemps les leçons de ce maître; il le quitta pour entrer dans l'atelier de Casanova, dont le talent facile et la fougueuse imagination l'avaient séduit. Mais celui-ci, à raison même de cela, était peu propre à développer les heureuses facultés de Loutherbourg; il ne lui enseigna qu'un travail prompt et lâché.

Grâce à sa remarquable facilité et à ses dispositions naturelles, Loutherbourg ne tarda pas à acquérir une assez grande

réputation. Le 25 juin 1763, il fut agréé à l'Académie d'une *voix unanime*. J.-G. Wille rapporte dans son journal : « Les paysages, au nombre de trois, que M. Louthembourg présenta, furent trouvés charmants, bien composés, dessinés et coloriés. C'est effectivement surprenant pour un homme de 22 ans.¹ Je me levai de ma place pour courir l'embrasser et l'introduire dans l'assemblée. »

Deux ans après, il exposa au Salon douze tableaux qui excitèrent une admiration unanime et lui firent prendre rang parmi les plus grands peintres de son temps. « Voici, disait Diderot, un jeune artiste qui débute par se mettre, pour la vérité des animaux, pour la beauté des têtes et des scènes champêtres, pour la fraîcheur des montagnes, sur la ligne du vieux Berghem, et qui ose lutter, pour la vigueur du pinceau, pour l'entente des lumières naturelles et artificielles, et les autres qualités du peintre, avec le terrible Vernet. » Cet éloge de l'éminent critique était parfaitement mérité; les toiles que Louthembourg venait d'exposer révélaient, en effet, la richesse de son imagination et la puissance de son pinceau. Une *Matinée après la pluie*, un *Commencement d'orage au soleil couchant*, la *Nuit*, montrant sous trois aspects différents la nature champêtre, étaient les œuvres d'un grand paysagiste. Diderot n'hésita pas à comparer la *Nuit* de Louthembourg avec le tableau, portant le même titre et traitant le même sujet, que Vernet avait également exposé. « Je les ai bien regardés, dit-il; mais j'avoue que je n'en sais pas assez pour juger entre eux..... Louthembourg serait vain du tableau de Vernet, Vernet ne rougirait pas de celui de Louthembourg. » Les toiles de ce dernier : des *Voleurs attaquant des voyageurs dans une gorge de montagnes*, les mêmes *Voleurs pris et conduits par des cavaliers*, étaient peintes avec une vigueur étonnante.

¹ Il se trompait. Louthembourg avait plus de 26 ans.

Loutherbourg avait mérité tous les éloges, et cependant il n'avait pas montré la moitié de ce qu'il savait faire. Au Salon de 1767, il ajouta à ses beaux paysages des marines, des batailles sur terre et sur mer, des chasses, des animaux. Tous ces sujets brillent par la facilité et l'ampleur du dessin, par une touche mâle et spirituelle. • Ses marines, ses tempêtes, dit M. Charles Blanc, exprimaient avec une vérité terrible l'agitation des flots, l'écume blanche à la pointe des vagues d'un vert sinistre, la poussière humide qu'elles lancent vers le ciel en se brisant sur les rochers. Si Vernet composait avec plus d'art les détails de ces scènes terribles, s'il savait mieux opposer la faiblesse de l'homme à l'irrésistible puissance des éléments, s'il trouvait dans les accidents du naufrage des scènes plus saisissantes, plus pathétiques, Loutherbourg paraissait l'emporter sur lui par le désordre et la sombre horreur répandus sur la mer prête à franchir ses digues, dans les ciels chargés de nuages heurtés et déchirés par l'ouragan. Du reste, Loutherbourg ne songeait point à imiter Vernet, encore moins à lutter avec ce grand maître. Tandis que Vernet offre à nos yeux le spectacle de la mer Méditerranée et de ses vaisseaux, Loutherbourg nous transporte aux bords de la Baltique et reproduit fidèlement la coupe et les agrès des navires du nord. L'effrayante physionomie de ses *Tempêtes* doit être attribuée sans doute à la vigoureuse imagination du peintre, mais aussi aux terribles spectacles dont il avait dû être le témoin dans les mers septentrionales. •

Au Salon de 1767, Loutherbourg avait exposé plusieurs batailles sur terre et sur mer, dans lesquelles on retrouvait toute l'énergie de son maître Casanova, mais où il le surpassait pour la fermeté de la touche et la puissance du coloris. A la vue d'un de ces tableaux, Diderot ne put s'empêcher de pousser un cri d'admiration.

L'année suivante, Loutherbourg fut reçu membre de l'Académie de peinture pour une *Bataille* qui se trouvait encore en

1820 au château de Rambouillet. L'honneur que lui faisait l'Académie comme peintre de batailles, il en était digne à bien d'autres titres. Dans ses marines, surtout dans ses paysages, règnent une simplicité, un sentiment vrai de la nature qu'on rencontre rarement chez les artistes de cette époque, où dominaient le faux et le maniéré. Les sentiments de la simplicité et du vrai se retrouvent dans deux autres tableaux de Loutherbourg, la *Halte foraine* et le *Retour de la foire*.

Loutherbourg était arrivé à la gloire et aux honneurs; tout semblait lui sourire. Malheureusement, comme bien d'autres artistes, il ne savait pas calculer; chaque jour ses besoins augmentaient. Aussi accepta-t-il l'offre que lui fit le célèbre acteur Garrick de mille livres sterling par an pour composer les dessins décoratifs de Drury-Lane, le grand opéra de Londres. En 1771 il partit pour l'Angleterre, où il trouva tout ce qu'il pouvait désirer : fortune, honneurs, plaisirs. Toutefois, les fêtes et les festins ne lui firent point négliger ses pinceaux; il travailla beaucoup. Il envoya à plusieurs expositions publiques des paysages, qui obtinrent un succès prodigieux. Les campagnes verdoyantes, mais brumeuses de l'Angleterre, fournirent un nouvel aliment à son imagination. Mais, tout en les reproduisant sur la toile, il ne put s'empêcher d'y mêler les souvenirs qui lui étaient restés des contrées mieux favorisées du soleil. Ce sont des hardiesses regrettables, car la nature, malgré sa diversité infinie, reste toujours une et harmonieuse dans chacune de ses parties. Néanmoins il règne dans ces tableaux tant de grâce naïve, tant de bonheur, que Diderot, cet admirateur passionné de la nature vraie, est resté désarmé; il n'y a vu que ce qui était beau, la vérité surprenante avec laquelle les animaux ont été rendus, la force massive du taureau, l'attitude douce et paisible des vaches et des moutons, la vigueur élégante du cheval, la physionomie humble mais goguenarde de l'âne.

En 1781, Loutherbourg fut reçu membre de l'Académie

royale des beaux-arts de Londres. Quelques années après, en 1788, il fit la connaissance de Cagliostro. M. Charles Blanc¹ rapporte que, dans la fréquentation de cet homme extraordinaire, il gagna la contagion de l'illuminisme; que, devenu thaumaturge, il entreprit de guérir les malades, de rendre la vue aux aveugles, et qu'il avait subi l'ascendant irrésistible de cet aventurier, jusqu'au point qu'il en eut le cerveau dérangé, mais que le trouble de ses facultés morales ne lui fit rien perdre de la liberté de son talent.

Loutherbourg accompagna Cagliostro en Suisse et peignit deux fois la chute du Rhin à Schaffhouse, une fois au clair de la lune. D'après ces tableaux il fit deux grandes gravures, dont on possède des épreuves coloriées. Il eut un instant l'intention de se fixer dans ce pays, dont les sites grandioses plaisaient à sa puissante imagination. Mais il revint en Angleterre et fut chargé par le gouvernement de peindre des batailles. En 1793, il fut attaché à l'état-major de l'armée anglaise qui était débarquée dans les Pays-Bas; il assista au siège de Valenciennes, qui lui inspira un grand tableau montré à Londres pour de l'argent et gravé par Bromley.

Loutherbourg, en acceptant de l'Angleterre la mission de reproduire sur toile les victoires qu'elle pourrait remporter contre la France sa patrie, montrait que son caractère n'égailait pas son talent, et qu'il avait oublié tous les témoignages de sympathie et d'admiration qui lui avaient été prodigués pendant plusieurs années à Paris. La cause de cette noire ingratitude, on l'ignore; mais, déjà bien des années auparavant, il avait renié, en présence d'un de ses compatriotes et condisciples, le naturaliste Jean Frédéric Hermann, la ville qui l'avait vu naître. Ce dernier nous rapporte² qu'étant allé voir Loutherbourg à Londres en 1776, et lui ayant rappelé leurs anciennes liaisons, en présence de quelques personnes,

¹ *Histoire des peintres.*

² *Notices historiques, statistiques et littéraires sur la ville de Strasbourg.*

celui-ci fit la sourde oreille, disant seulement et presque en marmottant, que son père, né en Suisse, n'avait passé que quelques années à Strasbourg. Hermann n'insista pas et se retira fort scandalisé de l'attitude de Louthembourg envers lui.

On voit à l'hôpital de Greenwich plusieurs tableaux de ce maître. L'un concerne le combat qui fut livré, en 1794, en vue de Brest et où périt le vaisseau le *Vengeur*. « La composition de ce tableau, dit M. Charles Blanc, est vaste, les figures sont groupées dans un désordre qui paraît venu du hasard et qui est cependant calculé pour l'effet pittoresque. La mer est lourde, mais d'un aspect imposant; l'exécution du ciel est seule manquée et lui donne les apparences d'un fond de papier; les voiles des navires sont déchirées, et l'ensemble, rempli de mouvement, produit un aspect d'horreur et de frayeur, la fumée qui ternit les vagues faisant valoir les lueurs du combat et les rayons d'une lumière sinistre. » Un autre tableau représente la destruction de la flotte l'*Armada*, que Philippe II avait envoyée en 1588 contre Elisabeth d'Angleterre. Suivant le critique que nous venons de citer, Louthembourg s'en est tiré en maître; il y a mis toute sa verve, tout son tempérament de peintre; cependant il n'est pas arrivé à la même puissance d'effet comme dans le *Combat de Brest*. A Dulwich-Collège, près de Londres, il y a une toile du même artiste, intitulée *Landscape With cattle*; c'est un paysage avec des animaux, dans la manière de Berghem. Enfin, la plupart des galeries célèbres de l'Angleterre renferment des tableaux de Louthembourg, représentant des clairs de lune, des couchers de soleil, des falaises, des paysages couverts de ruines, etc.; le musée du Louvre ne possède aucune œuvre de ce maître.

Vers 1780, Catherine II de Russie lui avait commandé un grand tableau représentant le passage du Danube en 1774 par l'armée russe sous Romanzow. On raconte que Louthembourg profita de cette circonstance pour obtenir de l'impératrice une superbe collection d'armes turques et russes, sous pré-

texte de donner à son œuvre la couleur locale et de ne point altérer la vérité historique.

Parmi les œuvres de Louthembourg on doit encore citer : l'*Incendie de Londres en 1666*, qu'il peignit en 1797 et qui appartient à un banquier anglais, et une toile, au musée de Nantes, représentant un paysage avec des moutons et un berger appuyé contre un âne.

L'expérience consommée que Louthembourg avait acquise en décorant l'Opéra de Londres, lui fit trouver de nouveaux procédés dans ce genre de peinture. Il fut le premier, dit-on, qui composa des tableaux susceptibles de plusieurs changements par l'effet de la lumière artificielle qu'on promène derrière une toile préparée avec des substances plus ou moins diaphanes. Le Diorama des Champs-Élysées a été établi d'après ces principes, qui ne diffèrent de ceux de Louthembourg que parce qu'on ne peut s'y passer de la lumière naturelle. On doit aussi à cet artiste l'invention du théâtre mécanique et pittoresque, dont les premiers essais eurent lieu à Strasbourg, vers 1780. Un établissement de ce genre fut établi à Paris sous l'Empire; il porte maintenant le nom de *Théâtre Séraphin*.

Louthembourg n'a pas seulement brillé dans la peinture, mais encore dans la gravure à l'eau-forte. Il s'est servi de ce procédé pour composer un grand nombre de planches où l'on remarque une grande facilité dans le maniement de la pointe, beaucoup d'esprit et d'originalité dans la conception, du goût dans l'exécution et un effet agréable dans l'ensemble. Il y a traité tous les sujets, depuis le paysage sentimental jusqu'à la caricature. Ses *Deux petits cahiers de soldats* ressemblent à la manière de Salvator Rosa; *Une vache et un ânon*, à celle de Karl Dujardin et de Berghem; une *Marine*, à celle de Bonaventure Peters; une *Mer houleuse*, au genre de Backhuysen; un *Naufrage*, à celui de Joseph Vernet. Mais où il est complètement original et montre la puissante individualité de son talent, c'est dans les *Quatre heures du jour*; dans le *Matin*, le

Midi, le Soir et la Nuit; dans la *Cavalcade*; dans la *Fraîche matinée*; dans le *Repos du Berger*; dans les *Joueurs d'échecs*; dans les *Travaux rustiques*; dans le *Sauvage du café des aveugles*; dans la *Bonne petite Sœur*; dans l'*Exposition*; dans le *Café Procope en 1763*; dans la *Ruade* et dans la composition qu'il a intitulée *le Père, la Mère, le petit Fan-Fan, la Tante, le Cousin germain, l'Oncle à la mode de Bretagne et le Perruquier de toute la famille*. Dans cette composition il a représenté des ânes de divers âges, conduits à l'abreuvoir par leur propriétaire (le perruquier) qui est à cheval sur le dernier de la troupe. Il faut avoir vu cette gravure pour savoir combien Louthembourg a donné d'expression et d'esprit à la physionomie de ces animaux qui passent, bien à tort, pour être sots.

Les œuvres humoristiques de Louthembourg rappellent celles du fameux caricaturiste anglais Hogart, qui a dépeint la société en montrant ses ridicules et ses travers. Parmi elles nous citerons: la *Famille du prince Joseph des Maronites*; le *Jeune Normand qui fait ses études* (sa salle d'étude est la cave de son père, et son livre est une bouteille); un *Archinoble Espagnol se disposant à la sieste*; un *Maigre Bourgmestre* (gros comme un tonneau) *qui casse une croûte avant le dîner*; des *Milords qui badinent* (ils se boxent à se faire sauter la cervelle); une *Boutique de Perruquier* et un *Café au XVIII^e siècle*; les *Amateurs à l'Académie*; etc.

M. Dussieux, dans ses artistes français à l'étranger, a donné la liste complète des tableaux de Louthembourg à Vienne, à Darmstadt, en Saxe et en Angleterre.

Cet éminent artiste, qui s'était fait naturaliser anglais, mourut en 1814 à Chiswick, près de Londres. Mal assorti en mariage et n'ayant jamais eu d'ordre dans ses affaires domestiques, il ne laissa aucune fortune.

P.-E. TUEFFERD.

(La suite prochainement.)

ABJURATION

DE

M^{lle} ELISABETH-HENRIETTE ZORN DE BULACH

(1725)

Elisabeth-Henriette Zorn de Bulach ayant eu l'avantage, le jour de l'Assomption en 1725, d'assister à la célébration du mariage de la reine, elle fut si vivement touchée de la dignité des cérémonies de l'Eglise, qu'elle se fortifia beaucoup dans les soupçons qu'elle avait conçus contre la secte qu'elle professait, et qui retranche du culte divin un spectacle qui en rend la majesté sensible. Elle a cultivé cette grâce, et s'est trouvée disposée, au jour de l'anniversaire, à embrasser la foi catholique. S. A. Eminentissime Monseigneur le cardinal de Rohan, qui a reçu son abjuration, a prononcé alors ce discours :

« Reconnaissez, Mademoiselle, et adorez les desseins de Dieu sur vous. La foi vive qui vous anime, et qui vous conduit aux pieds de nos autels, est un don de sa miséricorde. Ce n'est point ici l'ouvrage des hommes ; ministres du Seigneur, nous n'avons point de part à votre conversion. Non, ce n'est pas nous qui ramenons au bercail la brebis égarée, que le malheur des temps ne nous permettait pas d'aller chercher ; c'est Dieu lui-même qui vous a pris par la main pour vous rendre à son Eglise, et pour vous faire entrer dans la voye du salut.

« Ce fut l'année dernière, en ce jour destiné à célébrer le triomphe de la Mère de Dieu, que la grâce du Sauveur commença à se manifester en vous. La plus vertueuse de toutes

les princesses devait être unie par notre ministère au plus grand et au plus aimable des rois. Le désir de voir une si auguste cérémonie vous attira dans ce temple, autrefois si fréquenté par vos ancêtres; le Seigneur vous y attendait. Vous aviez eu déjà quelques doutes sur la religion que vous professiez: mais à la vue de nos saints mystères, un trouble tout nouveau s'éleva dans votre âme; votre conscience fut agitée, et vous éprouvâtes une secrète inquiétude sur l'entreprise de vos réformateurs, qui avaient osé abolir un culte consacré par l'antiquité, et qui paraissait si édifiant, si majestueux, et si digne en Dieu que nous servons. Retirée ensuite chez vous, et livrée à vos réflexions, vous vous sentîtes encore plus peinée. C'est en vain que vous appelâtes à votre secours les préjugés de votre éducation; que lasse et fatiguée de combattre inutilement les difficultés qui se présentaient sans cesse à votre esprit, vous vous adressâtes à celle que vous regardiez par sa qualité de mère, et par la tendresse qu'elle avait pour vous, comme la personne la plus propre à vous rendre la tranquillité que vous aviez perdue. Que peuvent les conseils des hommes contre la volonté de Dieu? Rien ne fut capable de vous calmer; vos doutes se multiplièrent; et la Providence vous ayant fait tomber entre les mains quelques écrits, où les questions de l'Eglise sont traitées avec autant de sagesse que de solidité, vous passâtes bientôt malgré vous, pour ainsi dire, jusqu'à craindre que votre Eglise ne fut pas la véritable église: en effet, vous n'y pûtes trouver les caractères, sous lesquels les Saintes Ecritures annoncent et présentent l'épouse de Jésus-Christ; mais vous tournant vers l'Eglise romaine, vous y reconnûtes sans peine la succession et la perpétuité du ministère, l'ordre de la sainte hiérarchie, l'unité indissoluble des membres avec leur chef visible, successeur de Jésus-Christ: autorité si nécessaire pour conserver la vérité et la paix; cette étendue, enfin, qui, selon les divins oracles, renferme tous les temps, et n'a de bornes que les

extrémités de la terre, et cette visibilité qui ne permet pas de méconnaître un moment la véritable Eglise. Vos ministres, qui furent appelés alors pour détruire les impressions que faisait sur vous la doctrine catholique, ne servirent qu'à les fortifier, et vous trouviez dans leurs raisons des armes pour les combattre : la droiture de cœur et d'esprit, qui est en vous, vous forçait déjà de céder aux vérités de la Foi ; cependant, quelques lumineuses qu'elles fussent, vous craignîtes encore l'illusion de l'ange de ténèbres, qui se transforme quelquefois en ange de lumière, et vous voulûtes, selon la règle de l'Apôtre, éprouver si l'Esprit qui vous inspirait était l'Esprit de Dieu. Mais aussi, pour ne pas tenter Dieu, selon l'expression de l'Ecriture ; et pour ne pas vous exposer au péril de négliger ses grâces, vous vous adressâtes à lui, et vous lui dîtes, à l'exemple de saint Paul : Seigneur, enseignez-moi ce que vous voulez que je fasse. Votre droiture et votre confiance ont été récompensées par le don précieux de la Foi, dont vous allez faire entre nos mains profession solennelle.

« Ainsi se commença, s'est conduit et se consomme aujourd'hui l'œuvre de votre conversion. Vous m'avez rendu le dépositaire de ces merveilles, et je les publie, à la gloire de la grâce de J.-C. qui les a opérées.

« Jouissez, Mademoiselle, dans le sein de l'Eglise, de la paix intérieure que ne peut donner aucune autre communion : vous la goûterez, cette paix, si, pleine de confiance dans les promesses de Jésus-Christ, et parfaitement soumise aux décisions de son épouse, vous ne vous occupez qu'à assurer par de bonnes œuvres votre prédestination. Elle ne pouvait s'accomplir hors de la Communion catholique ; mais dans cette Communion, elle ne peut s'allier avec l'esprit du monde et la corruption du siècle. Grâce à Dieu, vous êtes pénétrée de ces sentiments ; et nous savons qu'ils vous ont fait prendre la généreuse résolution de vivre dans la retraite, pour ne songer qu'à votre salut. C'est là que la prière qui est l'âme de la vie

chrétienne, fera votre principale occupation. Vous implorerez la miséricorde de Dieu sur vous, sur nous, sur tous les fidèles. Vous n'oublierez pas ce père et cette mère, à qui vous êtes si tendrement attachée; cette famille qui vous est si chère; et ceux dont vous quittez la Communion, pour vous réunir à la nôtre. Vous demanderez à Dieu qu'il daigne répandre sur eux les lumières qu'il a répandues sur vous. Puissent vos vœux être bientôt exaucés; et puissions-nous devoir à votre exemple et à vos prières, ces conversions que nous désirons avec tant d'ardeur, et que nous voudrions pouvoir obtenir au prix même de notre vie.»

Communiqué par un élève de l'école des Chartes.

LETTRE INÉDITE DE M. ÉDOUARD LABOULAYE

A FRÉDÉRIC SCHÜTZENBERGER

Maire de la Ville de Strasbourg.

Un excellent ami a eu la bonne chance d'acheter, tout récemment, au *Gimpelmarkt* de Strasbourg, pour quelques centimes, un exemplaire de l'*Histoire du droit de propriété foncière en Occident* par *Edouard Laboulaye*. Heureux de cette bonne aubaine et, rentré chez lui, il se trouve encore plus heureux de trouver, collé entre le titre et la préface, une lettre authentique de l'auteur adressée au sympathique maire de Strasbourg, feu *Frédéric Schützenberger*, le maire-bourgeois par excellence. Mon ami m'ayant autorisé à faire de cette lettre tel usage qu'il me conviendrait, je n'en sais de meilleur que de l'offrir à la *Revue d'Alsace*.

AUG. STEBER.

Mulhouse, 23 décembre 1882.

Paris, 24 avril 1840.

Monsieur,

Je vous remercie mille fois du précieux cadeau que vous avez eu la bonté de me faire. Il y a déjà longtemps que votre livre occupe une des meilleures places de ma bibliothèque tout auprès de Stahl et de Jouffroy, mais un exemplaire offert par vous est pour moi d'un prix inestimable. Je ne connaissais

que par ouï-dire votre brochure sur le *paupérisme*. Je l'ai lue, Monsieur, avec un plaisir infini. Je m'étonne seulement qu'un savant ait pu sentir et peindre si vivement les souffrances de l'industrie, cette bataille perpétuelle au milieu de laquelle se passe notre vie à nous pauvres commerçants.¹ Il est bien à désirer que vous puissiez réaliser un projet dont le succès me paraît infaillible;² mais qu'il se réalise ou non, vous aurez toujours réussi à nous faire envier l'administration municipale de Strasbourg, si éclairée, si digne de cette belle et patriotique Alsace.

Permettez-moi, Monsieur, de vous offrir mon *Histoire du droit de propriété*³ dont je prépare en ce moment le second volume. Accueillez favorablement cet échange inégal où tout le bénéfice est pour moi.

Laissez-moi espérer que lorsque paraîtra mon second volume, je pourrai l'échanger encore avec cette *Philosophie du droit*⁴ que vous nous promettez et que la science a droit d'exiger de vous, puisque plus que personne vous êtes à même de combler cette lacune scientifique dont on souffre chaque jour.

Quelque plaisir que j'aie à m'entretenir avec vous, je craindrais, Monsieur, de vous fatiguer par une lettre plus longue; permettez-moi donc de finir. Je regrette que les distances ne

¹ Sur le titre de l'ouvrage, dont il va être question plus bas, M. Edouard Laboulaye se qualifie de « fondeur en caractère ».

² Il s'agit de la création de la colonie d'Ostwald.

³ Voici le titre complet de ce livre : *Histoire du droit de propriété foncière en Occident*. Paris, 1839, 532 pp. in-8°. Il fut couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans sa séance du 10 août 1838.

⁴ Le livre de Schützenberger auquel son illustre correspondant fait allusion, ne porte pas le titre indiqué, mais celui de *Lois de l'état social*; le manuscrit fut terminé en 1848 et parut imprimé en deux volumes, en 1850.

me permettent pas d'aller vous remercier de vive voix ; j'espère néanmoins pouvoir le faire prochainement. L'inauguration de la statue de Guttemberg est la fête de mon industrie ; j'espère pouvoir me rendre à cette solennité patriotique et j'aurai, je l'avoue, un nouveau stimulant, dans cet espoir de causer avec un des ornements de l'Alsace actuelle, un compatriote de Schœpflin et d'Oberlin.

J'ai à vous remercier mille fois des renseignements que vous me donnez sur les améliorations adoptées en Prusse. Je compte prendre des notes là-dessus dans un voyage que je prépare en Allemagne et je veux revenir à la charge. Je crois la cause bonne, votre suffrage en est une garantie pour moi, et si la cause est bonne, il faut la faire triompher ; à cet égard rien ne me coûtera.

Recevez l'assurance de ma parfaite considération.

Votre tout dévoué serviteur,

EDOUARD LABOULAY.

(Tout au bas de la page : A. M. Schützenberger, maire de Strasbourg)

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Histoire d'un village par M. le docteur Muston. — Montbéliard, imp. de Barbier, frères, 1882 — 3 vol. in-8° de VI-361, 447 et 361 pages, avec une carte et sept planches.

Il peut, à première vue, paraître étrange que trois volumes de cette dimension aient été nécessaires pour nous retracer l'histoire d'un village. C'est, en effet, la première pensée qui nous est venue lorsque l'ouvrage s'est présenté à nos yeux. Mais comme, avant de formuler un jugement sur une œuvre quelconque, il faut avant tout en prendre au moins une connaissance superficielle, nous avons suspendu notre conclusion et nous nous sommes livré, avec une certaine curiosité, à la lecture de ces trois volumes.

Disons d'abord que le village auquel M. Muston consacre son travail est le village de Beaucourt, situé à l'extrême limite sud du département du Haut-Rhin; disons ensuite que pendant tout le moyen-âge Beaucourt a été soumis à une dualité seigneuriale, dont le passé historique est assez fécond pour avoir imposé à l'auteur un champ à explorer beaucoup plus vaste que celui d'autres communes, placées sous une seule main féodale; disons encore que, par le fait de cette dualité, la tâche s'est encore agrandie au xvr^e siècle lorsque les populations, obligées en quelque sorte à obéir comme à un commandement militaire, durent épouser le parti du maître et se trouvèrent, comme à Beaucourt, divisées moralement en deux classes appartenant l'une à l'ancien, l'autre au nouveau testament; ajoutons enfin qu'un fait heureux et exceptionnel, celui de la création d'une industrie dont Beaucourt est devenu

l'un des centres les plus importants, devait donner encore de l'extension au labeur entrepris par M. Muston. En tenant compte de ces faits, le lecteur ne sera plus étonné qu'une plume patriotique, un cœur aimant aient trouvé dans ce milieu de quoi remplir utilement les trois volumes que nous signalons.

De plus, M. Muston est une de ces natures d'élite et croyante qui ont le sentiment complet des devoirs que la création impose à l'être humain. Durant les trente années qu'il a passées à Beaucourt, il n'a cessé de se rendre utile à ses semblables en provoquant la fondation d'œuvres de solidarité de toute espèce, en se livrant simultanément à des recherches et à des observations locales qui ont considérablement augmenté la somme des connaissances qu'il a mises au service de sa patrie adoptive. Il est donc arrivé un moment où les matériaux de l'histoire de son village ont été tellement abondants qu'il a cru devoir leur assurer l'existence au moyen de l'impression. On ne peut que l'en féliciter et l'en remercier.

Au point de vue des conceptions et des habitudes modernes de la science historique son livre ne répond pas exactement au titre qu'il lui a donné; plus d'un de ses lecteurs, et nous sommes de ce nombre, feront la remarque que si l'histoire du village de Beaucourt est bien réellement contenue dans ces trois volumes, il n'est pas moins vrai que le titre : *Archives de l'histoire du village de Beaucourt*, ou mieux encore : *Chronique de Beaucourt et de ses environs*, eût mieux convenu. L'esprit public a ses exigences : il s'assimile plus facilement un récit suivi qu'une exposition selon les méthodes scientifiques. Pour les temps géologiques, par exemple, M. Muston, avec les connaissances profondes qu'il possède, aurait pu être moins technique, et faciliter ainsi l'accès de la science aux intelligences qui n'ont pas été préparées à l'aborder.

Les chapitres concernant les périodes suivantes seront lus avec autant de fruit que d'intérêt. L'un surtout, celui qui

relate la rencontre d'Arioviste et de Jules César. On lira principalement dans ce chapitre, avec beaucoup d'attrait et de curiosité, ce qui concerne la légende de Frahier et la légende elle-même rapportée dans le troisième volume. Aux yeux de ceux qui pensent que la tradition populaire équivaut souvent au titre le plus probant, il demeurera démontré que c'est dans les environs de ce village que nos archéologues feraient bien de rechercher le monticule de l'entrevue des deux chefs et le champ de bataille, au lieu d'échafauder péniblement de savantes dissertations pour le découvrir en un autre endroit. Les périodes historiques suivantes sont, toutes, jalonnées avec soin, notamment la période féodale qui partagea le village de Beaucourt en deux parties, dont l'une relevait de la seigneurie de Delle et l'autre de la seigneurie de Blamont. Dans les douze chapitres qui composent le premier volume M. Muston a intercalé de nombreuses et sobres notices sur les objets les plus divers et les plus dignes d'attention.

Le deuxième volume est, plus particulièrement que le précédent, consacré à l'histoire du village et des familles, parmi lesquelles les Japy ont de tout temps tenu l'un des premiers rangs. Les recherches de M. Muston sont, en ce qui les concerne spécialement, les plus minutieuses et les plus exactement établies. Abstraction faite des conjectures étymologiques que M. Muston ne relate qu'au titre d'hypothèses, l'auteur nous présente tous les Japy, dispersés dans les villages de la seigneurie de Blamont, comme procédant de la souche de Beaucourt. Dans son exploration il en cite une qui, au commencement du xvii^e siècle fut brûlée comme sorcière; puis un de ses parents, de la famille actuelle des Japy, qui, d'après le rapport des inspecteurs ecclésiastiques de la principauté, déjà cité par l'auteur des éphémérides était « vehementement soupçonné d'être sorcier. » L'auto-da-fé et la suspicion dont il s'agit datent de l'année 1618 et M. Muston en conclut que

les sorciers étaient probablement plus intelligents que ceux qui les accusaient. On peut, jusqu'à un certain point, admettre cela, mais il nous semble que la conclusion est incomplète : n'y a-t-il pas lieu de dire que, même un siècle après la Réforme, l'ignorance était encore tellement grande dans nos villes et nos campagnes, sans en excepter les hommes d'église, que les accusations imaginaires les plus aveugles emportaient la peine du supplice le plus cruel, le plus épouvantable infligé à des innocents. Combien ne devons-nous pas bénir les événements qui ont contraint la pauvre humanité de nos jours à devenir meilleure que l'humanité des siècles passés !

Quoi qu'il en soit de cette courte digression, un descendant du sorcier Japy ne devait pas tarder à apparaître pour transformer le pauvre village, berceau de sa famille, en un centre important de travail, d'où découlent la moralité et le bien-être qui en est la première récompense.

Frédéric Japy, né en 1749 mort en 1812, est la grande figure autour de laquelle M. Muston groupe aujourd'hui tous les membres d'une famille nombreuse. C'est à ce Frédéric qu'est due la fondation de la grande industrie qui, par étapes soutenues, a fait du village de Beaucourt un centre qui dépasse, en population active et laborieuse, ainsi qu'en prospérité générale, les plus importantes bourgades de tous les environs. C'est dans ce milieu que M. Muston a passé les meilleures années de son existence, c'est là qu'il y a pris la plus vertueuse et la plus dévouée des épouses et c'est à elle qu'il dédie son livre d'attachement et de piété familiale.

Dirons-nous que, comme nous venons de le laisser entrevoir, M. Muston a fait du fondateur de l'industrie horlogère à Beaucourt le pivot du panthéon de la famille Japy ? nullement. L'auteur n'a aucune prétention de ce genre. Frédéric a la place que la nature et ses travaux lui ont donnée. Les modestes agriculteurs et artisans de la campagne qui l'ont précédé y sont à leur rang généalogique comme lui-même, comme tous

ses autres parents qui ne sont plus, comme enfin tous ceux qui vivent et qui, grâce à une tradition dont les liens du sang forment les racines, ont porté à un haut degré de considération la tribu des Japy et de leurs nombreux alliés. « Beau-
« coup, écrit M. Muston dans une de ses pages, s'étudient à
« écrire l'histoire d'une grande nation, ou les exploits de
« quelques grands personnages ; mon but est plus modeste, je
« veux seulement montrer comment de pauvres et honnêtes
« paysans sont parvenus, à force d'énergie, de persévérance,
« de travail et de génie à créer de grands établissements
« industriels et à répandre dans toute une contrée l'aisance
« et la richesse, en donnant du pain à de nombreux travail-
« leurs. » C'est là toute la pensée du travail considérable que nous avons la satisfaction de signaler.

On a deviné que le second volume de ce labeur est tout entier consacré à l'histoire de la fondation de l'industrie horlogère de Beaucourt, à la relation des circonstances qui ont fait sa prospérité, aux heures de craintes et de souffrance, aux temps de crises politiques qu'elle a héroïquement traversés, aux progrès ou transformations qu'elle a dû réaliser pour conserver la place qu'elle occupe dans le monde industriel et pour réparer les accidents auxquels tout ce qui vit et qui travaille en ce monde est exposé. Il y a dans l'ensemble des matériaux que renferme ce volume une mine très riche offerte aux curieux et aux travailleurs de l'avenir.

Que dirons-nous du troisième sinon qu'il renferme les pièces justificatives des faits rapportés dans les deux premiers. Ce sont des textes tirés des archives nationales, du Haut-Rhin, du Doubs, des archives de famille et de collections particulières. Ces textes permettront à ceux qui voudront plus tard donner plus de développement à certaines notices des deux premiers volumes, d'y avoir recours pour en tirer ce que M. Muston aurait négligé. C'est à ce qui précède que nous voulons borner notre rapide examen bibliographique.

Mais avant de le clore, une réminiscence des premières pages de l'ouvrage se présente à notre esprit. « Et maintenant — dit
« l'auteur à la fin de son introduction — va, mon cher petit
« livre, tu es le dernier que j'écrirai. Dans mes pénibles jour-
« nées de souffrance et mes nuits d'insomnie, j'ai essayé d'ou-
« blier les heures en écrivant ces pages,.....
«
« Puisse-tu ne tomber que dans des mains amies et bienveil-
« lantes. » Ils sont clair-semés les malveillants qui pourront
ouvrir ce livre; ils sont nombreux, au contraire, ceux qui,
après l'avoir ouvert une première fois, y reviendront avec
confiance pour le consulter, pour en lire avec sympathie bien
des pages et qui ensuite conserveront le meilleur souvenir de
l'homme de bien qui l'a écrit.

FRÉDÉRIC KURTZ.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME XII DE LA NOUVELLE SÉRIE — 1883

JANVIER — FÉVRIER — MARS

	Pages
<u>GASTON PAIRA. — Lettres inédites du général Rapp. — Boulogne 6 thermidor — 4 fructidor — Strasbourg 7 vendémiaire Elchingen 25 vendémiaire — Strasbourg 1806 — 1^{er} août — 12 et 28 septembre — Weimar 16 octobre — Berlin 6 novembre — Thorn 25 mars — Dantzig 16 novembre — Paris 1809, 2 février — Frankfort 1810 — Dantzig 1810, juin, juillet, septembre, novembre et décembre — 1811, janvier, février, mars, avril, etc. — Kiev 1814.....</u>	5-28
<u>CH. CANEL. — Les corporations à Héricourt — Lettres patentes du duc de Wurtemberg — Statuts des corporations.....</u>	29-48
<u>P.-E. TURFFERD. — L'Alsace artistique (Suite) — Jean de Tieffenbach — Martin Schœngauer — Son œuvre gravé — Ses dessins et cisèlures.....</u>	49-89
<u>ARTH. BENOIT. — Les <i>ex-libris</i> dans les trois évêchés, Metz, Toul et Verdun (Suite) — Trois gravures dans le texte — Bibliophiles messins — MM. de Bionville, de Cherésey, Descartes, Dupré de Geneste, Frérick, Colmy, de Villauval, de Julvécourt, de Parseval, de Gironcourt, Rœderer, Tascher, etc. — Collectionneurs.....</u>	90-118
<u>G. STOPPEL. — Dictionnaire biographique de l'Alsace — Liste des généraux et officiers supérieurs ayant servi dans l'armée française.....</u>	119-122
<u>RENAUD YVES. — Anecdote littéraire — Rodolphe de Habsbourg — Le diamant de l'empereur d'Autriche — La grive des Champs-Élysées.....</u>	123-126
<u>ETIENNE BARTH. — Notes biographiques sur les hommes de la Révolution (Suite) — Weiss — Weisshaar — Welcker — Wencker — Westermann — Wetzlar — Widekind — Widen-</u>	

locher — Wieger — Wild — Wilhelm — Willich — Wilisbach — Wilmar — Wilvot — Wittelsbach — Witmann Wohringer.....	127-137
FRÉDÉRIC KURTZ. — Bulletin bibliographique — I. Histoire de la réunion de l'ancien évêché de Bâle au canton de Berne — Histoire de la révolution dans le Jura hernois, par AUG. QUIQUEREZ — II. Bibliographie des traditions et de la littérature populaire de l'Alsace, par HENRI GAIDOUZ et PAUL SIMULON — III. Bulletin de la Société des sciences historiques de l'Yonne, année 1882 — IV. Précis analytique des travaux de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Ronen, année 1880 et 1881.....	138-144

AVRIL — MAI — JUIN

DOCTEUR MUSTON. — Etude sur les romanciers contemporains de la Suisse romande — ses penseurs, ses poètes, ses savants, ses artistes — Le Doyen Bridel — Jean-Jacques Porchat — Les deux Olivier — leurs ouvrages — Louis Favre — ses nouvelles jurassiennes, ses autres ouvrages — Bachelin, E. Combe, M ^{lle} Alice Chambrier, Azeline, Gnillaume, Félix Bovet, de Chambrier, Fritz Berthoud, etc., etc. — Antoine Carteret, Du Bois-Melly, Berthe Vadier, J. des Roches, Bachelard, Hornanung, etc., etc. — leurs ouvrages — Pierre Sciobéret — sa vie, ses œuvres — Eggis, Bornet, Victor Tissot, Dagnet, le père Girard, etc., etc. — Ch.-L. De Bons, Louis Gros, Hilaire Gay, le chanoine Rion, le chanoine de la Soye, etc., etc. — Xavier Kohler, Quiquerez, Trouillat, Dupasquier, Robert Caze, Cuenin, etc., etc. — Albert Bitzins, Hartmann, etc., etc.....	145-188
GASTON PAIRA. — Lettres inédites du général Rapp (<i>Suite</i>) — de Strasbourg 21 avril, 17 mai, 23 août, 10 octobre 1815 — de Ollwiller 11 janvier 1816 — de Rheinweiler 21 juillet 1816 — de Schintznach 13 août 1816 — de Bâle 4 août, de Mulhouse 31 août, de Munster 18 septembre 1817.....	189-201
P.-E. TUEFFERD. — L'Alsace artistique (<i>Suite</i>) — Veit Wagner — Michel Bochem — Ulrich de Strashourg — Amand Scheffer — Jean Schilling — Jean Migdenhach — Lienhart — Gaspard Ysenmann — Jean Mentelin — Jean Hirtz — Jean Hammerer.....	202-226

	Pages
<u>G. CORBIS. — Locutions particulières à Belfort (Suite et fin)</u> — Ceut douze locutions rangées par ordre alphabétique. . .	227-240
<u>ARTH. BENOIT. — Les <i>ex-libris</i> dans les trois évêchés, Metz, Toul et Verdun (Suite) — Bibliophiles et collectionneurs du pays messin — Chatellenies épiscopales de Vic — de Lagarde — de Moyeu — de Baccarat — Localités non dépendantes de l'évêché — Deux gravures</u>	241-262
<u>CH. CANEL. — Les corporations à Héricourt (Suite et fin) — Corporation des cordonniers, tanueurs, selliers, maroquiniers et bourreliers</u>	263-276
<u>P.-J. TALLON. — Le poirier de la guenille et le drapeau tricolore à Saint-Dizier (Haut-Rhin) — Retour d'un émigré et retour de l'île d'Elbe</u>	277-278
<u>ETIENNE BARTH. — Notes biographiques sur les hommes de la Révolution à Strasbourg et les environs (Suite et fin) — Jean-Daniel Wolff — Marx Wolff — Zabern — Zag — Zehnacker — Zimmermann — Zitzenter</u>	279-289
<u>RECTIFICATIONS</u>	288

JUILLET — AOUT — SEPTEMBRE

<u>CH. SCHMIDT et L. RÖSCH. — Les imprimeurs alsaciens avant 1520 — Introduction — Le but de ce travail est de grouper les informations recueillies sur les plus anciens imprimeurs de Strasbourg — En appendice, sur ceux de Haguenau et de Schlestadt</u>	289-305
<u>ARTH. BENOIT. — Les <i>ex-libris</i> dans les trois évêchés, Metz, Toul et Verdun (Suite) — Bibliophiles et collectionneurs du pays messin — Prévôtés royales de Sarrebourg et de Phalsbourg — Sarrebourg — Phalsbourg — Sarrelouis — Valferdingen — Wadgaz — Longwy — Sierck — Bettel . . .</u>	306-330
<u>GASTON PAIRA. — Lettres inédites du général Rapp (Suite et fin) — de Rheinweiler 7 juillet — de Lahr 12 août — de Rheinweiler 2 novembre — de Bâle 5 septembre — de Rheinweiler 1^{er} décembre 1818 — de Paris le et le 10 juillet 1819 — de Rheinweiler les 13 septembre et 6 octobre 1819 — de Paris 13 septembre et jours suivants 1820 — de Rheinweiler 3 et 16 novembre 1820 — de Paris 2 janvier 1820 au 12 août 1821</u>	331-349

<u>P.-E. TURFFERD. — L'Alsace artistique (Suite) — Jean Rhein-</u> <u>bart dit Gruninger — Sébastien Brant — Les Vogtherr —</u> <u>Jean Strohbank — Jean Baldung dit Grün — Hans Wächtlin</u> <u>— Valentin Boltz — Daniel Specklé ou Specklin — Les</u> <u>Dieterlin</u>	350-390
<u>X. MOSSMANN. — Matériaux pour servir à l'histoire de la</u> <u>guerre de trente ans (Suite) — Le Stettmestre Moog à Paris</u> <u>— Mouvements de l'armée de Turenne — Bavarois battus</u> <u>à Fribourg — Quartier d'hiver de Turenne en Haute-Alsace</u>	391-403
<u>FRÉD. KURTZ. — Possessions du collège des Jésuites d'Ensis-</u> <u>heim à Froidefontaine — Le R. P. Jean Robiu, recteur —</u> <u>Cb. Simon, bailli de Froidefontaine — Patente du Roy —</u> <u>Recensement des droits du prieuré — Condition des co-</u> <u>longers à Froidefontaine, Charmois, Eschene, Grosne, Petit-</u> <u>Croix, Brebotte, Bretagne, Chavannes-les-Grands, Norman-</u> <u>villars, Lutran, Granvillars, Bavillier, Essert, Suares, Mor-</u> <u>villard, Bourogne, etc. — Noms des colongers</u>	404-425
<u>FRÉD. KURTZ. — Bibliographie — I. La viticulture en Algérie</u> <u>— le drainage — l'or français, par Paul Cbevalier. — L'é-</u> <u>pargne en Alsace, par Cb. Stephan. — II. Bulletin de la</u> <u>Société d'histoire naturelle de Colmar — III. Bulletin de la</u> <u>Société philomatique vosgienne.</u>	426-432

OCTOBRE — NOVEMBRE — DÉCEMBRE

<u>G. CORBIS. — Recueil alphabétique de croyances et supersti-</u> <u>tions qui avaient cours à Belfort et les environs — Intro-</u> <u>duction — Notes abrégées concernant les: Abeilles, Appari-</u> <u>tions, Araignées, Arbres et Automne — Bœufs, bruits</u> <u>nocturnes — Cauchemar, Chandelles, Cbats, Chemises,</u> <u>Chiens, Chouette, Cochons, Coucou, Conteau, Croix, Cultons,</u> <u>etc., etc.</u>	433-464
<u>CH. SCHMIDT et L. RORSCH. — Les imprimeurs alsaciens avant</u> <u>1520 (Suite) — Jean Mentel — Henri Eggstein — Adolphe</u> <u>Rusch — Georges Husner — Martin Flach — Henri Knob-</u> <u>lochzer, Thomas Anselm, Jean Eber, Pierre Attendorf,</u> <u>Frédéric Ruch — Jean Prüss</u>	465-492
<u>ARTH. BENOIT. — Les ex-libris dans les trois évêchés, Metz,</u> <u>Toul, Verdun, 1552-1790 (Suite) — Bibliophiles et collection-</u>	

	Pages
<u>neurs du Luxembourg français, Thionville, Augustins, Capucins, Clarisses, bibliothèque municipale, collectionneurs, environs, devises messines — 2 bois dans le texte</u>	493-512
<u>P.-E. TUEFFERD. — L'Alsace artistique (Suite) — Les Greuther — Hans Muller — Frédéric Brentel — Jean-Guillaume Baur — Jean-Jacques Arhardt — Jean-Nicolas Gassner — Les frères Lyncgk — Sébastien Stoskopf — Jean Walther — Les frères de Heyden — Les Brunn — François Ertinger — Jean-Adam Seupel — François Winckler — Jean-Aug. Nahl — Jean-Gaspard Heilmann — Jean-Daniel Heimlich — Bummel — Les Muller — Georges-Frédéric Meyer — Les fayeuces décorées de Strasbourg et de Niederwiller — J.-P. Louthembourg.....</u>	513-557
<u>N. DE L'ÉCOLE DES CHARTES. — Abjuration de M^{lle} Elisabeth-Henriette Zorn de Bulach — Discours du cardinal de Rohan qui a reçu l'abjuration.....</u>	558-561
<u>Aug. STROEBER. — Lettre inédite de M. Edouard de Laboulaye à Frédéric Schützenberger, maire de la ville de Strasbourg — Notice — Lettre de Laboulaye.....</u>	562-564
<u>FRÉD. KURTZ. — Bibliographie — Histoire d'un village (Beaucourt) par M. le docteur Muston.....</u>	565-570
<u>TABLE DES MATIÈRES de l'année 1883.....</u>	571-576



MULHOUSE, IMPRIMERIE VEUVE BADER ET C^{ie}





Widener Library



3 2044 105 180 608